Renaud Camus

Outrepas

Journal 2002

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Epigraphe

Dédicace

DU MÊME AUTEUR

-

DU MÊME AUTEUR

© Librairie Arthème Fayard, 2005.
978-2-213-64894-1

Cela signifie que la petite bourgeoisie planétaire est vraisemblablement la forme sous laquelle l'humanité est en train d'avancer vers sa propre destruction.
Giorgio Agamben,

La Communauté qui vient

Journal 2002

A Madame,
Madame de Véhesse
(Madame est son prénom, je crois.)

DU MÊME AUTEUR

Voir page 643.

Jeudi 3 janvier, quatre heures de l'après-midi. Eh bien, brillant début! On peut dire que l'année commence en beauté!

J'étais assez content de moi pour avoir livré exactement à la date convenue, hier matin, mercredi 2 janvier, premier jour ouvrable de l'année, l'intégralité de *Du sens* à Paul Otchakovsky, par courrier électronique et "fichiers joints". Hélas, ce qu'il a reçu, c'est une version dont je ne soupçonnais même pas l'existence, ni seulement la possibilité d'existence – une version *à inconscient mis au net*, si l'on peut dire, *à hésitations incorporées*; une version qui depuis le début du travail s'élaborait obscurément dans les entrailles de mon ordinateur, à mon insu; et qui s'est perpétuée obscurément jusqu'à ce jour, sous la rubrique inconnue de moi, mais dont l'intitulé, sur la liste des modes opératoires offerts par l'appareil, dit assez le danger : *Modifications conservées.*

Et en effet, rien ne s'y perd. Les généticiens du texte peuvent se réconcilier avec l'informatique, qui menaçait de leur ravir la matière de leur sujet d'étude : grâce à la formule *Modifications conservées*, qui semble-t-il se déclenche toute seule, ou bien sur Dieu sait quel faux mouvement, ces savants ont du travail pour mille ans. C'est comme si tous les brouillons chiffonnés d'une lettre difficile rejaillissaient de la corbeille à papier et se glissaient subrepticement dans l'enveloppe, bien à plat, pour exposer au destinataire tout ce que son correspondant, après mûre réflexion, avait trouvé plus judicieux de *ne pas* lui dire, ou de lui dire autrement. Telles qu'elles apparaissent à l'écran (le mien et celui du correspondant) les phrases sont nettes et décidées, conformes aux choix opérés pour elles, débarrassées de toute scorie, tout avant dire, trop dire et pas assez dire. Cependant, ces mêmes phrases lisses, à peine s'avise-t-on de les imprimer – et c'est ce qui a été fait dans les bureaux de la P.O.L –, elles sont autant de palimpsestes étalés, si l'on peut risquer l'oxymore : toutes les versions successives et toutes les tournures l'une après l'autre

rejetées sont remontées à la surface et, ainsi mises bout à bout, côte à côte, elles se disputent l'espace de chaque feuille.

Dans ces conditions la version sur papier est absolument illisible, bien entendu : pleine de mots et de propositions fantômes, de tergiversations pérennisées, de remords exposés au grand jour de la page. Paul était de fort mauvaise humeur.

C'est cette mauvaise humeur qui m'inquiète. Car enfin il ne s'agit là, d'évidence, que d'un problème technique sans gravité, un de ces incidents purement mécaniques, électroniques, cybernétiques, dont il est bien facile de venir à bout – d'ailleurs cela a été l'affaire de trois minutes, sitôt qu'un diagnostic sérieux a été porté, par l'irremplaçable Christian Combaz. Donc la mauvaise humeur paulienne n'a là qu'un prétexte, à mon avis. Ce qui la cause vraiment c'est le texte lui-même, ce qui a pu en être déchiffré malgré tout.

Sur ce point Paul, qui n'a pu parcourir depuis hier qu'une centaine de pages, n'a fait qu'une seule remarque, évidemment critique : il ne voit pas où j'ai bien pu trouver que certains Français musulmans disent parfois "les Français" pour désigner les Français non immigrés, ou plus anciennement immigrés qu'eux-mêmes – ceux qu'on appelait jadis, avant que ne tombe l'interdit sur cette expression-là, les "Français de souche". Cette affirmation, d'après lui, a besoin d'être sérieusement étayée, si elle est exacte et si je veux la maintenir.

«Il ne doit pas regarder souvent la télévision, votre Paul », a dit Combaz à qui je rapportais cette objection, au milieu de la consultation informatique que je lui demandais par téléphone – il est dans sa maison de Savoie. Et de fait Paul n'a pas de téléviseur…

Mes échanges avec lui ce matin ont gâché ma propre humeur, qui était pourtant excellente. Son ton très peu amène confirme toutes les craintes que j'entretenais depuis des semaines, ou plutôt des mois, malgré l'optimisme de Flatters et même celui de Pierre : je voyais bien que ce livre ne pouvait pas lui plaire, trop éloigné qu'il est de ses propres convictions. Tout de même, quand on a travaillé dix ou douze heures par jour, sept jours par semaine, pendant des mois, et qu'on attend une

réaction sur le résultat de ce travail, il n'est pas très euphorisant de s'entendre dire en tout et pour tout :

« Je ne sais pas où tu as pris que les Français musulmans disent assez souvent "les Français" pour parler des autres Français... »

Mais attendons la suite…

D'autre part, plus comique, Combaz m'apprend qu'au *Figaro* beaucoup de gens sont persuadés que lui et moi sommes un couple, et que nous vivons sous le même toit!

Lundi 11 février, sept heures du soir. Premier moment d'accalmie depuis des semaines : jusqu'à aujourd'hui il n'a été possible ni de répondre à une lettre, ni d'écrire un mot dans ce *journal*. Tout janvier et tout ce qui s'est déjà écoulé de février sont allés à la mise au point de *Est-ce que tu me souviens ?* (livré lundi dernier à la P.O.L), à la relecture et à la correction du *journal 1998* (dont le dernier mois a été envoyé chez Fayard vendredi), et finalement aux adaptations de *Du sens* réclamées par Paul, avec les commentaires qu'il m'avait fait parvenir.

Au début de janvier, après une première lecture, il était très peu enthousiaste. Il n'écartait pas la publication, mais il proposait assez fermement qu'elle soit remise au mois d'octobre prochain. A l'en croire il fallait apporter au texte des changements importants, qui réclameraient un travail lent et méticuleux. Par exemple je citais longuement, et à plusieurs reprises, la lettre que Me Leclerc avait envoyée en juin 2000 à Claude Durand pour lui indiquer les passages de *La Campagne de France* qui, selon son avis d'avocat, devaient absolument être retirés du livre pour mettre la maison Fayard à l'abri de poursuites. Au moment de l'"affaire" cette lettre avait pour moi "dit le droit", dans une certaine mesure, puisque j'avais été obligé, pour la mise au point de la deuxième édition de *La Campagne*, de me plier à ses fermes conseils, et de faire disparaître les paragraphes dont elle réclamait la disparition. C'est en souvenir de ce rôle joué par elle, et eu égard à la portée qu'elle avait eue, que, citée dans *Du sens*, elle y servait de structure, en quelque sorte, au

moins de structure secondaire, serait-ce seulement par ses nombreuses occurrences. Mais elle ne pouvait pas être reproduite sans l'autorisation de son auteur. Je me suis adressé à Claude Durand, qui en avait été le destinataire, et qui m'en avait adressé copie, il y a deux ans. Mais Claude Durand était certain que Me Leclerc ne consentirait jamais à la reproduction de sa lettre; et selon lui il était même tout à fait inutile de lui poser la question. Donc il fallait faire disparaître de *Du sens* toutes les citations de la lettre, sans cesser toutefois de se référer à sa substance, ni renoncer à en suivre les divers raisonnements – un exercice délicat. A en croire Paul il faudrait plusieurs mois pour en venir à bout. En fait je me suis acquitté de la tâche en quelques jours.

Paul d'autre part a enrichi le texte d'une soixantaine de commentaires critiques, certains d'entre eux signalant des erreurs ou des fautes de frappe, la plupart réclamant des modifications ou des suppressions. Je me suis plié à la grande majorité d'entre eux. Certains me paraissaient d'une pertinence indubitable, d'autres plus contestables, sans mériter pour autant d'entraîner un conflit ouvert. Aux arguments qu'ils développaient je me suis donc rendu, quelquefois sans la moindre réticence et même en accord complet avec eux, et en général sans trop de regrets. Je n'ai exercé de résistance que sur quatre ou cinq points. Par exemple j'ai fermement refusé de supprimer ce paragraphe-ci, comme il m'était demandé de le faire :

« Il faut demander au lecteur, ici, un effort d'abstraction, à la fois très simple comme exercice intellectuel et très difficile, presque impossible, peut-être, comme exercice émotionnel : remplacer un instant, un court instant, à titre tout à fait provisoire, donc, au seul bénéfice d'un raisonnement, le mot *juif*, comme appellation d'un groupe donné, par n'importe quel autre adjectif ou substantif imaginaire et surtout totalement dépourvu des gigantesques et tragiques connotations qu'a parmi nous ce mot de *juif,* à cause des camps de la mort. »

Le commentaire de Paul était : «Mais justement, Renaud, ça n'est pas possible! Il n'est pas possible de faire abstraction de ça. C'est comme si tu voulais non pas nier, mais défaire ça, que ça ne soit jamais advenu. S'il te plaît, enlève ces sept lignes, de "Il faut demander au lecteur…" à "à

cause des camps de la mort”. La suite dit bien ce que tu veux dire et le dit mieux qu’avec ce préambule. »

J’ai répliqué : « Là, Paul, je résiste. Je crois d’une part que ce paragraphe est nécessaire à la suite, d’autre part qu’il n’a absolument rien de choquant. Troublé par ton sentiment, je l’ai montré autour de moi, et personne ne comprend ton objection. »

Mercredi 13 février, sept heures et demie du soir. Hier nous avons pris une journée de vacances, Pierre et moi. Nous sommes allés dans le Volvestre et le Couserans.

En chemin je lui ai montré, à L'Isle-Jourdain, ce curieux château de Panat, que j’appelle “la maison synthétique” parce que j’ai lu je ne sais où que l’homme qui l’avait fait construire, le marquis de Panat, avait voulu accumuler en un seul bâtiment les souvenirs de tous les édifices qui l’avaient frappé au cours de ses voyages. Je ne pense pas que ce soit vrai. Ce gros hôtel particulier est très excentrique, certes, mais tout de même pas à ce point-là. Sa longue façade sur la rue, face à un jardin dit “Jardin de la marquise”, est pour sa part assez conventionnelle. Le style néo-Renaissance est relativement fastueux, là, mais non point tel qu’il détonne très fort par rapport à ce qui était presque courant à la fin du XIXe siècle. Plus originaux sont les autres flancs, où dominent la brique, d’une part, et d’autre part une inspiration clérico-militaire qui doit un peu à la cathédrale d’Albi, un peu aux églises à clocher-porche du pays toulousain, et beaucoup à la proche église de Simorre.

Le plan général est très compliqué. L'ensemble est vaste – on peut en faire le tour à distance le long des rues adjacentes. Et l’effet de pittoresque est garanti. On peut aller jusqu’à parler de cocasserie. Quant aux intérieurs on aimerait bien savoir ce qu’il en est d’eux, évidemment. Si l’ange du bizarre les a frappés au même degré, la visite doit être du plus haut intérêt. Mais je ne sache pas qu’elle soit permise.

La collégiale, à L'Isle-Jourdain toujours, est d’un esprit nettement moins distrayant. Règne là un néo-classicisme glacial, un peu scolaire,

très dogmatique, même, qui pourtant n'est pas sans mérite (justement parce qu'il est dogmatique, peut-être, et fait figure de cas d'école). Le malheur a voulu, passe-t-on le porche, que cette longue et large nef, toute romaine et basilicale d'esprit, reçoive, un siècle après sa réalisation, un riche décor peint néo-gothique, qui n'en laisse pas un seul pouce à découvert, et qui est bien ce qui pouvait lui convenir le plus mal. Entre architecture et ornement les relations sont si mauvaises, même, que le divorce paraîtrait la seule solution. Pourquoi ne pas recouvrir, se dit-on, toutes ces horribles peintures de la fin du XIXe siècle, au moyen d'un enduit monochrome, très clair, blanc ou beige, qui les protégerait jusqu'à ce qu'une autre époque éprouve à leur endroit quelque perverse nostalgie? Toutes les peintures du XVe siècle, après tout, nous semblent intéressantes et dignes d'être conservées, et cela même quand elles sont très mauvaises. Il est assez probable que toutes les décorations du XIXe siècle, un jour, et surtout quand elles sont très homogènes, comme c'est le cas à L'Isle-Jourdain, paraîtront précieuses. Ménageons cet avenir-là, ses plaisirs et ses goûts discutables. Mais en attendant qu'il survienne, que ne rend-on cette pauvre église à la clarté et à la simplicité qu'elle appelle de toutes ses baies thermales? Elle est un monument d'une grande force, mais qui vaut presque exclusivement par son espace intérieur. Or, à cet espace intérieur, aucune chance n'est donnée de laisser paraître ce qu'il est, à cause de cette décoration hideuse. Ne serait-il pas temps de lui rendre justice?

Il est assez peu probable, cependant, que tel soit le parti auquel se rangent la municipalité et l'administration – l'administration, peut-être encore; mais la municipalité aurait trop peur de froisser ses électeurs…

***

Pour aller de Plieux dans le Volvestre il faut traverser du nord au sud toute la partie orientale du département du Gers, puis une bonne partie du département de la Haute-Garonne : la vallée de la Garonne au sud de Toulouse. A mesure qu'on avance, tout cela est de plus en plus laid. Déjà, du côté de Mauvezin, de Cologne et de L'Isle-Jourdain, l'industrialisation

de la campagne va bon train. A tous les virages de la route, à chacune de ses montées et descentes, éclosent sous le regard hangars flambant neufs, lotissements, affreuses villas nouveaux-riches (dont les moins vilaines sont encore, c'est dire, les ridicules imitations d'imitations télévisuelles d'imitations texanes de plantations du Sud américain – le style "Dallas", mais au rabais, tel qu'il s'obtient avec les revenus du canard au lieu de ceux du pétrole).

A peine se met-on à contourner Toulouse, du côté de Saint-Lys, de Muret, de Carbonne, la laideur ne vous lâche plus une seule seconde. Ce n'est ni la ville ni la campagne, en ces parages : c'est une espèce d'interminable agglomération inagglomérée, lâche, molle, entrelardée de champs eux-mêmes harcelés de pylônes, le tout pataugeant parmi les centres commerciaux, les usines et les pavillons de banlieue. On n'imagine pas la quantité de territoire qu'une métropole comme Toulouse peut se soumettre, assimiler à moitié, en lui offrant tous les inconvénients de l'urbanisation sans aucun des avantages de la civilité. On croirait que près d'un tiers du département de la Haute-Garonne est maintenant réduit à cette condition-là, qui n'a même pas de nom, sinon banlieue universelle.

Il faut d'ailleurs noter qu'à la radio, mais surtout à la télévision, le flottement terminologique concernant la géographie humaine va tous les jours s'accroissant. Personne ne sait plus ce que c'est qu'un *village.* Lectoure, Verneuil-sur-Avre, Riom, des villes de cinq mille, dix mille, quinze ou vingt mille habitants, peuvent très bien être des *villages.* Au-dessous de la ville moyenne ou du chef-lieu de département, il n'y a plus que des *villages.* Parallèlement les *zones rurales* revêtent un sens inattendu. Elles se distinguent à peine de ce qui se nomme à présent les *zones périurbaines.* On apprend que l'insécurité gagne à présent *les zones rurales.* Mais *les zones rurales*, d'après ce que montrent les reportages qui suivent cette annonce, c'est la grande banlieue. Il est vrai que tout est "grande banlieue"…

Selon cette nouvelle terminologie encore un peu tremblante, les villes elles-mêmes sont à la campagne, maintenant, selon le vœu de l'humoriste normand. Ainsi, hier, toujours à propos de l'insécurité croissante dans les

zones rurales, l'exemple donné était celui de *Cahors.* Cahors, pour France 2, c'est la campagne.

Et de fait, dans la mesure où il n'y a plus de campagne, le mot est libre pour tout ce qu'on veut. La beauté campagnarde du paysage, elle n'existe plus que sous la forme de projection lointaine, d'horizon, de présence révélée d'un ailleurs qui subsiste seulement dans les fonds, à travers la brume et le rideau de la pollution. Quand on commence d'échapper, du côté du sud, au désastre "périurbain" de Toulouse, ce qui guide vers la terre promise d'un peu d'air, d'un peu d'espace, d'un peu de liberté par rapport à la laideur et à la camelote, c'est le spectacle des Pyrénées, de plus en plus présentes et proches, avec leurs neiges et les reflets métalliques de leurs pentes glacées.

C'est ainsi, en tâchant de ne pas trop regarder vers le sol, ni autour de soi, mais en gardant l'œil sur les sommets et sur le lointain, qu'on arrive à Rieux, l'ancien évêché. A la fin du mois d'août dernier, rentrant de Monaco où nous étions allés voir l'exposition chinoise accueillie par Philippe Martel au Grimaldi Forum, nous avions fait un détour par l'Ariège. Et nous avions traversé alors – la nuit déjà sur nous depuis longtemps – les petites villes de Montesquieu-Volvestre et de Rieux, qui l'une et l'autre m'avaient beaucoup impressionné par la beauté de leur *centro storico.* Nous nous étions promis d'y revenir plus à loisir. C'était le prétexte de la promenade d'hier.

A Rieux nous nous sommes garés sur la place centrale, et de là nous avons marché jusqu'à la cathédrale, le long d'une assez belle rue bordée d'anciens hôtels, tout en brique. Le plus majestueux de ces édifices est sans doute l'ancien palais de l'évêque. Il s'ouvre par un superbe porche de style Louis XVI, qui m'avait beaucoup frappé lors de notre bref passage nocturne. Au fond d'une vaste cour-jardin, le bâtiment lui-même, passablement malmené par les siècles, semble abriter un hôpital, peut-être à caractère psychiatrique. Hier on avait poussé au soleil, là, afin qu'il profite un moment de la magnifique journée, sans doute, un malheureux à demi allongé sur un fauteuil roulant très compliqué, un pauvre homme aux membres complètement tordus, la tête rejetée en arrière, et qui je crois geignait un peu. Ce spectacle n'était peut-être pas tout à fait affligeant, car c'est certainement une bonne chose, après tout, que ce

patient très gravement atteint, à l'évidence, ait tout de même l'occasion de profiter, en plein hiver, de la chaleur et de la lumière d'une magnifique journée de printemps. Il nous a tout de même affligés, c'est indéniable. En tout cas il nous a dissuadés de pousser plus avant l'investigation de l'ancien évêché.

L'enquête n'aurait pas donné de résultats très appréciables, de toute façon. La façade classique n'a plus grand caractère, aujourd'hui, et elle est encore humiliée par une de ces affreuses portes de verre et d'acier dont les "architectes" adorent gratifier les monuments historiques encore en service, hôpitaux ou mairies, banques ou syndicats d'initiative – comme si portes et fenêtres échappaient entièrement, par on ne sait quelle bizarre et funeste exemption, à tout souci de style et d'authenticité, à toute nécessité d'accord avec les murs qu'elles trouent.

Immédiatement après l'ancien évêché on arrive à la petite place triangulaire où se font face, à droite, quelques belles maisons médiévales et la mairie, qui est l'ancien séminaire, et, à gauche, la cathédrale. Cette place, ainsi qu'il nous était apparu dans la nuit, la dernière fois, est extrêmement jolie. Elle légitimerait à elle seule qu'on se rende à Rieux, et que cette petite ville soit regardée comme une cité d'art, d'histoire et de beauté. Elle est même si jolie, cette place, si rare, surtout, par son caractère historique heureusement préservé, qu'on regrette qu'elle ne soit pas interdite au stationnement. En effet elle est encombrée de voitures. L'enlaidissent aussi de nombreuses barrières métalliques – sans doute destinées à la protéger des voitures ! – et même, c'est le comble, un grand panneau blanc des Monuments historiques, fiché sur le flanc même de la cathédrale, à gauche du porche, et qui explique en grand détail les travaux en cours, leur budget, la participation financière des uns et des autres, avec le nom de tous les intervenants, maître d'œuvre, maître d'ouvrage, architectes responsables, entreprises chargées de ceci et de cela. Bien entendu la présence de ce panneau est tout à fait provisoire. Mais l'expérience prouve que pareils « provisoires » peuvent durer des années, et qu'ils se succèdent incessamment les uns aux autres, de sorte qu'il y en a toujours un qui sévit. Le mieux serait certainement, pour les municipalités et les administrations, de se les interdire tous, dans la mesure du possible. Après tout on ne voit pas que les informations

prodiguées par un panneau comme celui-là soient indispensables à la grande majorité des visiteurs. Une petite affiche discrètement placée sous le porche serait bien suffisante à la soif de connaissance qu'on a, dans ce domaine.

L'ensemble monumental de Rieux – ancien évêché, ancien séminaire, cathédrale, vieilles maisons – occupe l'extrémité de cette étroite boucle de l'Arize où se serre toute la vieille ville. Le charme de la jolie place est grandement augmenté par une belle échappée du regard vers les hauteurs de l'autre rive, d'où jaillit un superbe massif de cyprès. A mesure qu'on s'avance vers le pont, néanmoins, le plaisir qu'on éprouve est un peu gâté par la découverte d'un monument aux Morts de marbre blanc, qui rompt brutalement la belle harmonie sourde des rouges sombres de la brique et des verts sombres des cyprès; et surtout par le spectacle d'une laide maison moderne qu'il a bien fallu qu'on laisse pointer son nez tordu au sommet de la colline, et que le visiteur aperçoit de partout, ensuite, même du tranquille jardin de l'ancien séminaire, derrière l'office du tourisme. N'importe : la vue que de la rive droite on a sur le vieux Rieux, et surtout sur la magnifique cathédrale, solidement étayée sur ce flanc par de rudes soutènements qui ajoutent beaucoup à son caractère, est tout à fait admirable.

De ce côté-là d'aucuns s'affairent à restaurer, ces temps-ci, un modeste pavillon de plaisance, qui date sans doute des derniers évêques. Par-dessus un médiocre jardin, assez vulgairement apprêté, il regarde les volumes mal dégrossis, et d'autant plus plaisants pour l'œil, des monuments qui sont concentrés dans la boucle de la rivière, sur l'autre rive. Hôpital pour hôpital, je me disais que j'aimerais mieux être là, dans cet ancien palais des évêques, dont s'aperçoit d'ici le revers, que dans l'un de ces établissements modernes d'où l'on ne voit que des cours sinistres, ou des banlieues désespérantes. De l'hôpital de Rieux on peut contempler l'Arize, qui court assez gaiement sur les galets. On a sous les yeux des jardins, des arbres, les tours et les clochetons de nobles édifices, qui nous maintiennent dans le cours du temps, dans la culture, dans l'art, dans une histoire ancienne pas tout à fait achevée bien que moribonde comme soi. Mais peut-être étais-je trop favorablement influencé par la lumière de midi un jour de grand beau temps d'hiver. Il n'est pas exclu

que cette vallée soit à hurler de tristesse, à des heures moins riantes. Et si cet hôpital est un hôpital psychiatrique, comme je le crains, et si les voisins qu'on y a sont pareils à cet infortuné que les infirmiers avaient mis au soleil, dans la cour, je vais encore hésiter un peu avant de me porter volontaire pour me faire soigner là plutôt qu'à Rangueil ou à Purpan, les grands hôpitaux de Toulouse, ou bien à la clinique Esquirol d'Agen, pourtant bien morne en ses panoramas…

Dernière remarque critique – mais c'est seulement parce que Rieux, vu de la rive droite de l'Arize, fait un vraiment joli spectacle, et parce qu'il suffirait de peu de chose pour qu'il soit parfait : fixé sur la rambarde du pont, un support métallique à la forme compliquée hisse dans l'air un panneau récent qui dit : *L'Arize.* Je veux bien que ce soit bon à savoir, mais est-il indispensable, là encore, sous prétexte d'informer le voyageur, de gâcher son plaisir et d'arracher au site ce qu'il a de hors du temps? Que si l'on tient absolument à ce que nul n'ignore que c'est bien l'Arize qui va être traversée, ne peut-on visser dans la rampe même du pont une plaque de marbre beige, ou rougeâtre, qui dirait la même chose mais ne viendrait pas encombrer l'air, et gâcher le tableau?

Ville de Rieux et vous, Ritellonimitains mes frères, encore un effort !

Mais je ne vais pas pouvoir entrer dans pareil détail à propos de chacune des villes et bourgades que nous traversâmes mardi, Pierre *and je* ; d'autant que nous sommes à présent jeudi matin, je reprends ce laborieux récit alors que j'ai bien autre chose à faire – même s'il ne semble pas, renseignement pris, que les épreuves d'un livre ou d'un autre doivent m'arriver avant plusieurs jours. Me parvient à l'instant, en revanche, à l'occasion de la Saint-Valentin, je suppose, un superbe bouquet de fleurs, envoyé à Pierre et à moi par Jacqueline Voillat, l'helvétique présidente des Amis de Plieux…

Ce que je pourrais avoir à dire de Montesquieu-Volvestre, de toute façon, serait assez proche de mes commentaires sur Rieux. Ce sont des villes très voisines (six kilomètres), de comparable importance et de caractère assez semblable. Rieux a pour elle d'avoir été un évêché, mais Montesquieu fut capitale du Volvestre. A Montesquieu il y a sans doute un peu moins d'édifices de conséquence, mais l'église, qui m'avait beaucoup impressionné la nuit, l'été dernier, se dresse sur une belle place

à cornières, et elle-même a grand caractère, dans un style gothico-militaire enrichi à la Renaissance par l'addition d'un beau porche de pierre blanche. La visite de l'intérieur ajoute assez peu au plaisir qu'elle peut donner, si ce n'est qu'on y voit une mise au tombeau Renaissance et un tableau de jeunesse de Girodet-Trioson, une pietà assez froide, dans le goût de 1789, et d'autant plus froide que la Vierge, peut-être pour mieux pleurer, se détourne très emphatiquement du corps de son fils.

A Montesquieu on est en train de dépenser des fortunes afin de canaliser la circulation, entre la place principale et le bord de l'Arize. Cet effort pour réduire la vitesse des voitures – car c'est essentiellement de cela qu'il s'agit, j'imagine – consiste, selon un procédé très répandu ces temps-ci, à les contraindre à une espèce de slalom : elles sont forcées de rouler tantôt à droite tantôt à gauche, enserrées qu'elles se trouvent dans un réseau étroit de trottoirs établis à grands frais, et revêtus des formes les plus accidentées possible, tantôt en saillie tantôt en retrait. S'exprime bien là une conception purement pratique de l'espace, soumis à des impératifs légitimes, peut-être, mais triviaux, sans qu'il soit tenu le moindre compte de l'essence de ce qu'est *une rue*, de ce qu'est la traversée d'une ville, de ce qu'implique sa découverte, la progression vers son centre. Ces gymkhanas organisés sont très visibles, ils sont d'un cours incroyablement compliqué, ils insultent de la manière la plus manifeste à ce que les hommes de l'ancien temps, plus sensibles à l'idée de ce qu'est une ville, et de ce qu'ils voulaient que fût la leur, ont désiré faire en traçant de belles artères droites et nobles, bordées de façades qui souvent avaient grand caractère. Non seulement ces façades sont offensées de toutes les façons imaginables, surtout au rez-de-chaussée, mais le sol lui-même, très présent, très lourd, envahissant, s'ingénie à bafouer les plus heureuses ordonnances urbanistiques.

Nous avons déjeuné à Montesquieu-Volvestre, assez médiocrement, dans une pizzeria où l'hôtesse était très aimable; et qui me faisait penser, par son insignifiance tranquille, par son être-là buté, pétri d'absence et de défaut (février, Montesquieu-Volvestre, *l'écart*, le bout d'une rue secondaire, presque les confins), par sa creuse intensité d'existence, soutenue par rien (un effet de soleil pâle sur deux ou trois feuilles caoutchouteuses, peut-être, à travers le carreau, dans un minuscule jardin

intérieur), à certains lieux qui sont décrits, à peine décrits, tout juste touchés en passant par le regard distrait de la phrase, dans les *Conversations en Sicile* – ce livre est décidément inoubliable : si le chef-d'œuvre s'éprouve au nombre de retours sur lui de la rêverie, en voilà un dont le statut ne fait aucun doute (d'autant qu'il est soutenu par le film presque aussi admirable des Straub).

Passant résolument ensuite dans le département de l'Ariège nous vîmes Daumazan, Campagne-sur-Arize, Montfa qui est bien perdu, sur une route minuscule, très boisée, assez belle; et nous nous retrouvûmes, sur les trois heures, dans une presque enclave de la Haute-Garonne, à Montbrun-Bocage, au pied du château.

Ce château ne figure pas sur la carte Michelin, même à titre de ruine, et là c'est la carte qui a tort, malgré tout le respect et même l'affection que je lui porte; car le vestige, bien que fort décati, est assez impressionnant, dressant ce qui reste de lui sur un rocher carié au-dessus du village. Comme nous montions vers ces décombres, au grand soleil, nous fûmes repérés par un jeune homme qui travaillait là-haut et qui se rencontra argentin, apprîmes-nous de lui, maître des lieux depuis deux ou trois ans, et qui en remonte comme il peut, sans secours aucun, apparemment, ce qui remonté peut en être. Sur son piton en pleine lumière, au-dessus des toits, parmi ses beaux pans de mur effondrés, il a la compagnie d'un grand chien nommé Rex, d'un cheval, de poules, de moutons et de force cochons. Très gentiment il nous a guidés à travers le site, en une visite assez périlleuse, car tout ce qui se dresse encore ne semble pas tenir très solidement, et le sol s'ouvre partout sur des salles souterraines superposées. Pour montrer combien ces gouffres sont profonds, le jeune homme jette un arrosoir dans l'un d'entre eux, donne de la corde et encore de la corde, fait jouer plusieurs fois le fardeau car la descente ne s'opère pas en ligne droite, puis remonte un plein chargement d'une belle eau fraîche.

Ce château de Montbrun appartint aux comtes de Foix, puis à la famille de Villemur. Il est d'évidence médiéval, mais certains des éléments qui subsistent, comme les ruines d'un beau porche, remontent plutôt au XVIIe siècle. D'autres, mais qui ne déparent nullement l'ensemble, dateraient seulement du XIXe. Le plus curieux est que cet

édifice, qu'on croirait appartenir à la seule nuit des temps, aurait été habité *jusqu'en 1922*, par une vieille dame. Avec ma passion pour les périodes creuses, c'est, de toute son histoire, la vie qui a pu y être menée juste avant, pendant, et juste après la Grande Guerre, qui m'intrigue le plus. On voit sur des murs branlants les traces de jolies gypseries rococo qui donc servaient de décor – mais selon quelles conditions ? – à l'existence quotidienne d'une femme que certains vieillards, dans le village, peuvent encore se rappeler. C'est difficile à imaginer. On serait à peine plus surpris d'apprendre qu'au Château-Gaillard il y eut un jour le téléphone, ou un monte-charge à Bonaguil.

En bas l'église du village était ouverte, par chance. Il y a trente ou quarante ans de cela, on y a découvert des fresques de la vie du Christ et de saint Jean-Baptiste, et de la légende de saint Nicolas, qui la tapissent presque entièrement. Elles doivent dater du début du XVIe siècle, car tous les personnages y sont en grand costume Renaissance.

Vendredi 15 février, onze heures du matin. De Montbrun-Bocage nous avons rejoint Mérigon, de nouveau dans l'Ariège, et de là sommes repartis vers l'est, en direction du Mas-d'Azil. Pierre insistait beaucoup sur la nécessité d'arriver *d'un certain côté*, et pas d'un autre, à la grotte de ce nom où, dit-il en riant, il a eu, enfant, « ma première expérience du sublime » – et s'il est une considération que je peux bien entendre, c'est l'exigence d'arriver sur un site (comme d'ailleurs sur une idée, un sens, une opinion) selon une approche déterminée, à l'exclusion de toutes les autres (provisoirement, bien sûr).

A la sortie de Mérigon (qui n'est qu'un hameau), quand on commence à s'élever sur la route qui mène au Mas-d'Azil, on a très brièvement (et je regrette de ne pas me l'être offerte plus longtemps) une vue de toute beauté, bien cadrée par les flancs de la vallée du Salat sur le massif du mont Valier. Très vite, cependant, un massif de faible hauteur, qu'on longe sur son flanc nord, dissimule le spectacle des Pyrénées. C'est pourquoi nous avons tourné à droite, peu avant le village de Camarade,

afin de gagner la ligne de crête de ce petit massif et de nous voir restituer les vraies montagnes. Ce vœu fut exaucé au-delà de toute espérance. Nous avons fait la modeste ascension d'un sommet nommé Cabanères (sept cent cinquante-trois mètres!) et ce fut sans aucun doute le meilleur moment de cette excellente journée. Il était alors quatre ou cinq heures, le soleil était encore assez haut et même assez chaud, on marchait sur l'herbe rase, le long de bosquets de bouleaux. L'atmosphère n'avait pas le caractère cristallin des beaux jours d'hiver, elle était même affectée d'une légère brume, que je n'ose appeler brume de chaleur, quoiqu'il fît assez bon, l'"escalade" aidant, pour que les pull-overs fussent de trop. Toutefois on distinguait parfaitement les principaux pics enneigés, des Trois-Seigneurs au mont Vallier et au-delà; et, de l'autre côté, le moutonnement des Petites Pyrénées, puis la plaine à l'infini. On cheminait en plein ciel, sans aucun effort, dans l'intimité enchantée d'un espace gigantesque, éblouissant.

Ensuite le soir fut d'autant plus prompt que nous avions regagné les vallées. Au fond je n'avais pas très bien compris ce que c'était que la grotte du Mas-d'Azil. Je croyais que c'était quelque gouffre, qui se visitait comme on fait une église, ou un château. A la vérité il y a bien certains conduits qu'on inspecte en prenant un billet, à la belle saison, mais la partie la plus spectaculaire peut se voir et même se traverser en voiture, car la route, comme elle s'engouffrerait dans un tunnel, emprunte l'énorme galerie qu'a percée l'Arize à travers le Plantaurel. Je n'avais vu de comparable à cela, jusqu'à présent, que la percée de la Cesse à Minerve. Au Mas-d'Azil les proportions sont beaucoup plus vastes, mais les résonances lyriques un peu moins fortes, sans doute, à cause de la présence de la route, et de la rapidité qu'elle confère à la traversée.

A la dernière lumière nous étions à Carla-Bayle, patrie de Pierre Bayle. C'est un beau village haut perché, et qui dut être magnifique avant qu'il ne prenne un peu trop conscience de ses charmes et ne commence à les compromettre par d'inutiles coquetteries, et quelques fâcheux ajouts dans les marges. Heureusement les marges sont assez vastes pour que beaucoup de ciel et d'immensité y tiennent à l'aise, dans l'air du soir. Elles-mêmes n'ont pour bord que les cimes, juste à la bonne distance. Et, de l'autre côté, c'est toute l'infinitude du vaste monde, où l'on ne peut

que descendre et se perdre, comme le pauvre Bayle à Genève ou Rotterdam.

Vraiment nous avions dû choisir, bien par hasard, la plus belle journée de l'hiver, car au Carla à la tombée de la nuit tout le monde était dans la rue, à bavarder sur les murettes au bord du vide, face aux maisons. Je soupçonne un village d'artistes, hélas. Il y avait force toiles à sécher, sur les trottoirs. Et l'on ne pouvait pas ne pas ressentir, bien palpable dans l'air, dans l'agencement trop coquet des maisons, une distincte atmosphère de mauvaise peinture et d'artisanat d'art. N'importe : il y avait une grande séduction entre ces voix qui se perdaient dans la distance pure, parmi les restes du jour.

Remnants of the day : je crains bien d'avoir passé à Pierre ma manie de les racler jusqu'au-delà des ultimes fragments, car il faisait nuit noire qu'il me montrait encore Lézat-sur-Lèze ou Saint-Sulpice, beaux gros bourgs qui lui sont familiers par ses navettes d'étudiant entre Toulouse et l'Ariège.

A Lézat la mairie occupe un assez beau palais du XVIIIe siècle, sans doute celui des derniers abbés, car la ville était le siège d'une importante abbaye. L'église était ouverte avant-hier, malgré l'heure, et bien qu'elle fût laissée dans l'obscurité. On pouvait même la traverser pour accéder à un assez joli petit jardin, d'où s'aperçoit le clocher, entre les bouquets de maigres palmiers. On est d'ailleurs très confiant, à Lézat, car tout était béant, même la cure, j'imagine, qui donne sur ce jardin, et qu'on voyait tout éclairée jusqu'en ses profondeurs, mais vide, prête pour un soir sous les lampes.

Saint-Sulpice-sur-Lèze a une belle grande place, que domine un somptueux hôtel de ville, classique, où je ne trouve à critiquer, pour être bien complet, que d'inexplicables bacs à fleurs, aux fenêtres, dont ils faussent les belles proportions. L'église est posée seule, non loin de là, sur une immense esplanade, telle qu'on en ramène l'image de ses rêves, ou d'un voyage en profonde Belgique.

Sept heures du soir. Vers le milieu du mois de janvier le chien Horla a été pris de crises très spectaculaires, où un premier vétérinaire a cru reconnaître des accès d'épilepsie. Le traitement prescrit ne produisant aucun effet, et les crises, au contraire, allant se multipliant, Horla fut conduit à la clinique vétérinaire d'Agen, où il resta trois jours en observation. C'était la période où je mettais la dernière main à *Est-ce que tu me souviens?* tout en préparant pour l'édition la copie du *journal* de 1998. Je n'avais pas une seconde à moi. Et je me souviens m'être senti coupable, déjà, de ne pas aller faire au moins une visite à ce pauvre chien, qui peut-être se croyait abandonné, là-bas, parmi des animaux, des hommes et des femmes inconnus, dans une atmosphère aseptisée et pour lui sans repère.

D'après le jeune vétérinaire qui l'a observé à la clinique, il ne s'agissait pas d'épilepsie, mais de troubles du bulbe rachidien. Les analyses de sang n'étaient pas mauvaises. Il fut question un moment de prélèvements dans le rachis, si je ne me trompe; mais comme les crises avaient cessé, cette désagréable perspective fut écartée.

Lorsque Céline alla chercher Horla à la clinique, il ne la reconnut pas, bien que ce soit elle qui lui donnait à manger tous les matins. Quand il arriva ici les autres chiens ne le reconnurent pas, lui, et ils se montrèrent très agressifs à son égard, bien que deux d'entre eux soient ses fils, au moins officiellement. Lui me reconnut moi, à mon vif soulagement, et me manifesta beaucoup d'affection, comme toujours. En revanche il semblait découvrir les lieux. Il était habité d'un étonnement constant, qui d'ailleurs le rajeunissait plutôt, physiquement. Il était assez agité et passait son temps à tout inspecter, tout flairer, visiter tous les recoins, comme si la maison lui était parfaitement inconnue et comme s'il essayait de s'en faire une idée à tout prix. On se rend compte en des moments pareils que les chiens, en temps normal, disposent bien de quelque chose qui ressemble à de la *raison*, tout de même, puisque cette *raison* ils peuvent la perdre, et que cette perte est très observable.

Bref, le chien Horla était devenu fou, ou bien retombé en enfance. Sa personnalité s'était simplifiée de façon dramatique : il ne s'intéressait plus qu'à la nourriture. En permanence il réclamait à manger. Depuis des années il avait eu l'habitude de monter me rendre visite, le matin à

l'heure du petit déjeuner, mais ç'avaient toujours été des visites parfaitement désintéressées, car je n'avais rien à lui donner, à ce moment-là – je ne prends même pas de sucre –, et il ne réclamait rien, sinon des caresses. Maintenant il réclamait fort, au contraire. Pis, il avait perdu tout sens de l'hygiène et des bonnes manières canines, car il faisait ses besoins sous mon nez, dans la bibliothèque, et paraissait très surpris que j'y trouvasse à redire.

Céline, qui par chance aime beaucoup les chiens, et qui se montre toujours très gentille avec eux, se plaignait tout de même un peu d'avoir à se livrer, tous les matins, à des nettoyages vraiment désagréables. Moi-même, une fois, indigné par les saletés qu'il venait de faire pratiquement à mes pieds, je chassai Horla de la maison, avec une solide mercuriale, totalement vaine, et une petite tape sur la croupe, indolore mais inamicale. Le portillon du jardin était ouvert : disparition du Horla. Je passai vingt-quatre heures dans l'angoisse, et surtout dans d'affreux remords : j'avais chassé ce pauvre chien, je l'avais traité rudement, alors que de toute évidence il n'était plus responsable de ses méfaits. Et maintenant il allait sans doute errant, convaincu de n'être aimé de personne, même pas de son maître qui était pourtant tout ce qu'il reconnût encore. Il ne distinguait plus son chemin, il ne pourrait pas revenir.

Le lendemain, heureusement, Pierre retrouvait le Horla qui était couché dans un champ, à l'autre bout du village. Je me souviens d'en avoir éprouvé un immense soulagement. Car il y a perte et perte, comme il y a mort et mort. Et au chagrin d'avoir perdu Horla s'ajoutait celui de l'avoir perdu dans ces conditions-là, de l'avoir *chassé*, de lui avoir parlé rudement, de l'avoir même un peu battu alors qu'il ne pouvait avoir aucune conscience d'avoir le moindre tort.

Il fut accueilli comme le fils prodigue, et couvert de caresses. Mais les caresses ne l'intéressaient guère, à ce stade. Il ne pensait qu'à manger. Comme il n'était nullement revenu, d'autre part, de ses mauvaises habitudes récentes, et que j'éprouvais beaucoup d'embarras à imposer à la pauvre Céline les nettoyages pénibles qui s'ensuivaient, je commençai de le faire coucher dehors, dans une des niches, avec d'autant moins de scrupule que le temps était très doux, à ce moment-là, et que d'autre part

aucun des labradors n'a jamais paru souffrir du froid – mais avec tout de même *un peu* de scrupule, et même un certain sentiment de culpabilité, parce que passer la nuit à l'intérieur de la maison était depuis longtemps un avantage acquis, pour le Horla comme pour le chien Hapax, et que se trouver réduit à coucher seul dehors était peut-être pour lui une humiliation, plus qu'un inconfort. Mais je me disais pour m'apaiser que ces délicatesses de protocole avaient sans doute cessé de lui être sensibles.

Il y a quinze jours exactement, c'est le chien Ottokar qui prenait la poudre d'escampette. Là aussi il y avait un peu de ma faute, et c'était lié au chien Horla, car au retour de promenade, préoccupé par sa santé j'avais concentré sur lui mon attention, et oublié de fermer les plus jeunes chiens dans le chenil. Deux heures plus tard Orage n'en avait pas profité, mais Ottokar avait disparu.

Cette disparition-là m'affectait moins que celle du Horla quelques jours plus tôt, parce que Ottokar est jeune, en bonne santé, et parfaitement capable de retrouver son chemin; et surtout je lui suis beaucoup moins attaché. Mais quatre jours plus tard, le mardi, c'est de nouveau le Horla qui est manquant. Je l'avais fait coucher à l'extérieur, selon l'usage récent; j'avais bien vérifié que les portillons étaient fermés; mais apparemment il a fait le mur en sautant, ce dont je ne le croyais plus capable. Il ne peut pas être bien loin, à mon avis, car il ne court plus guère.

Cependant les jours passent, sans apporter la moindre nouvelle de l'un ni de l'autre chien. Je téléphone aux gendarmeries, celle de Saint-Clar et celle de Miradoux. Je téléphone à la Société protectrice des animaux, et, sur les conseils de celle-ci, à une association spécialisée dans la lutte contre le vol d'animaux domestiques. Or ces vols sont très fréquents, m'apprend-on. Et à la gendarmerie de Saint-Clar on me parle d'une mystérieuse voiture grise, qu'on aurait vue tourner dans le pays, de façon suspecte. Aussitôt je suis envahi par des images épouvantables : car si les chiens sont volés par des bandes, n'est-ce pas pour fournir en cobayes les laboratoires, qui leur font subir des traitements atroces ? Et d'imaginer

mon Horla bien-aimé, le chien le plus affectueux et le plus confiant qui soit, soumis à des tortures inimaginables, et qui du coup ne le deviennent que trop, me fait me taper la tête contre les murs. Ou bien il est encore dans quelque chenil, avec d'autres chiens aussi effrayés que lui, et qui peut-être le martyrisent, en profitant de sa faiblesse? Il ne comprend pas ce qui lui arrive, il ne sait pas ce qui le menace, et il est persuadé que je vais surgir et le délivrer, parce que depuis toujours il place en moi toute sa confiance ?

Je dois dire que je m'inquiète moins du chien Ottokar – ou plutôt je m'en inquiète autant, mais ce souci ne produit pas les mêmes images intolérables. D'ailleurs, le vendredi de la semaine dernière, après une semaine d'absence, Ottokar est retrouvé. Un jeune homme de Gramont, le petit-fils de l'ancien maire, me le ramène, en m'apprenant qu'il y a chez lui une chienne en chaleur et qu'Ottokar est tellement assidu auprès d'elle, et jaloux, qu'il empêche les autres chiens de s'en approcher, et qu'il a même blessé celui d'une voisine.

Je suis content d'avoir retrouvé Ottokar, mais surtout je suis un peu rassuré au sujet du Horla, car l'hypothèse d'une rafle systématique des chiens errants perd de sa vraisemblance, me semble-t-il, puisque l'autre disparition relevait, c'est maintenant avéré, du type le plus courant, la poursuite d'une chienne en chaleur. Et ce soulagement tout relatif me permet de mieux me rendre compte que ce n'est pas tant la mort en soi que je redoutais, pour le Horla, qu'une mort abominable.

A quel point il y a mort et mort, ce ne m'était jamais apparu si nettement. Et je comprends qu'il se soit formé à travers les siècles des confréries *de la bonne mort*, même si leur objet, essentiellement religieux, ne correspond pas exactement à ce que j'ai en tête. En effet il s'agissait pour elles de s'assurer par leurs actions et par leurs prières que les chrétiens ne mourraient pas dans le péché, et se présenteraient devant le Seigneur en aussi bon accord que possible avec les enseignements de la religion; tandis que la bonne ou la mauvaise mort auxquelles je pense donnent à la vie qui les a précédées, par un effet rétroactif, une signification et une couleur déterminantes, et surtout définitives.

La première disparition du Horla m'avait tant chagriné parce qu'elle était survenue à la suite d'une querelle entre nous. Je l'avais chassé de la

maison, j'avais crié contre lui, je lui avais même donné une tape, alors qu'il était vieux et malade, et ne savait plus ce qu'il faisait. C'est aussi à cause de ce malentendu que j'avais été si heureux quand Pierre l'avait retrouvé, et que je l'avais alors couvert de caresses.

A sa deuxième disparition, qui dure encore, je n'avais pas à me reprocher des reproches que je lui aurais faits plus ou moins rudement; mais tout de même de lui avoir imposé de coucher dehors, en plein hiver, alors qu'il était habitué depuis des années à passer la nuit à l'intérieur de la maison. Surtout, ce qui me terrorisait, et continue de me hanter, c'est l'image des laboratoires et des supplices qu'ils font subir aux chiens. Est-ce que ce chien a pu se dire : ainsi voilà à quoi tout cela menait? Voilà comment tout cela se termine ? Tout cet amour dont m'assurait mon maître, et tout celui que je lui ai donné, voilà donc ce qu'ils préparaient? C'est cela, *le sens de la vie*?

Qu'il soit mort, j'en serais très triste, car je l'aime et l'aimais beaucoup. Cependant je m'en accommoderais. J'ai fait des progrès dans l'insensibilité, depuis le temps de ma chienne Vania. Ce pauvre Horla, secoué qu'il était par ses crises affreuses, et ne reconnaissant plus rien ni personne (sauf moi, plus ou moins), je crois qu'il n'avait plus beaucoup de joie à retirer de cette terre. J'aurais certes préféré qu'il meure doucement dans la maison, ou dans le jardin; mais je pourrais m'habituer à l'idée, plus cruelle, qu'il soit allé mourir seul, dans quelque fourré, ayant quitté ses lieux familiers quand il aurait senti son heure venue, ainsi qu'on le voit faire à beaucoup d'animaux, dans les histoires. Cependant cette horreur dont j'ose à peine écrire le nom, la *vivisection*, me fait me dresser dans mon lit au milieu de la nuit, ou fondre en larmes au milieu d'un dîner, comme l'autre soir avec Pierre.

La veille – c'était dans la nuit de dimanche à lundi – le Horla m'était apparu en rêve. *Rêve* est un bien grand mot, peut-être, pour ce qui n'était qu'une seule image. J'ouvrais la porte de la tour, en bas de l'escalier, comme je le fais tous les matins, et je le voyais en face de moi, lui, assis au milieu de la cour, me regardant avec une intensité extraordinaire, comme s'il avait les yeux en perles de verre.

J'éprouvais une joie très intense – le Horla était de retour – mais elle ne durait qu'une seconde, ou moins encore. Par son intensité elle me

réveillait, et ma déception lui était à proportion : ce n'était qu'un rêve. Depuis ce regard extraordinaire ne me quitte plus, alors que je ne sais pas exactement comment l'interpréter. Parmi ce qu'on peut en comprendre, j'hésite surtout entre le reproche à mon égard, la surprise et l'interrogation. Mais je crois que le plus vraisemblable est une combinaison des trois. Le regard disait : on me torture, que fais-tu, où es-tu, comment se fait-il que tu ne sois pas encore venu?

Peut-être que le Sort a choisi les chiens, et tout spécialement ce chien-là, pour me faire ressentir, à moi qui ai le cœur si dur, la souffrance de tout ce qui est vivant? Cela dit, je n'ai toujours pas fait grand-chose pour lui, sinon deux ou trois tours de plus, dans la campagne environnante, et la publication d'une petite annonce, dans *La Dépêche.* Elle n'a entraîné qu'un seul coup de téléphone, celui d'un vieil homme qui avait vu un chien noir, quinze jours plus tôt, entre le Castéron et Pessoulens. Le Horla n'aurait pas eu la force d'aller si loin, à mon avis. Et surtout, à la date avancée par ce correspondant, il était encore ici. Donc je pense qu'il n'y a plus d'espoir.

Samedi 16 février, onze heures du matin. Quatre personnes ont regardé séparément, jeudi soir, le programme consacré par Arte à Pasolini.

Bizarrement, la plus enthousiaste est ma mère, qui m'assure avoir passé un moment merveilleux à l'écoute des poèmes de Pasolini dits par Laura Betti, en troisième partie. Pour ma part c'est là que j'avais décroché, au contraire, car je n'ai jamais beaucoup aimé la poésie de Pasolini, que je trouve verbeuse, moralisatrice, encombrée de références idéologiques aussi malsonnantes que possible.

Pierre, qui était à Paris, était très enthousiaste de *Théorème*, qu'il n'avait jamais vu. Moi-même j'étais heureux de revoir le film, ce qui ne m'était pas arrivé depuis au moins vingt ans. Et c'était une bonne surprise qu'il soit diffusé en italien, alors que *Télérama* annonçait une

projection en français, ce qui m'avait une fois de plus indigné contre Arte.

Jean-Paul, lui, trouve *Théorème* insupportable. Il ne l'a jamais aimé, le juge démonstratif (je veux dire : *qui a le caractère d'une démonstration*, ce que semble en effet impliquer le titre), dogmatique et *bête*, carrément. Et cette nouvelle vision n'a fait qu'aggraver son opinion négative. Surtout il est très monté contre Laura Betti, dont le film sur Pasolini, qui suivait la projection de *Théorème*, est en effet bien médiocre. « Comment peut-on confier à Laura Betti, qui est folle, la responsabilité d'une soirée Pasolini, auquel elle ne comprend rien, qu'elle tire vers tout ce qu'il a de plus mauvais ? »

Moi j'avais trouvé intéressant, dans le film de Betti, qui est encombré de toute sorte de kitscheries insupportables, les séquences où l'on voit Pasolini parler. Mais il est vrai que je n'y avais pas compris grand-chose. Et je ne suis pas sûr qu'il y ait grand-chose à y comprendre. Flatters dit qu'il n'a jamais pu supporter cette verbosité idéologico-politique italienne des années soixante et soixante-dix, qui en effet paraît une forme aggravée de la nôtre. Comme cette époque pourrait facilement paraître stupide, en effet! Et Pasolini, qui en était sans doute une des plus belles intelligences, est tout de même gravement affecté par la bêtise ambiante, cette foi petite-bourgeoise dans le sens. On voit tous ces gens, dans ces meetings enfumés, croire absurdement à ce qu'ils disent, à ce qu'ils entendent, alors que ce n'est pourtant, de toute évidence, que ronflements verbeux, autoenivrement de paroles, de syllabes, de scansions et d'intonations, sans aucune prise sur le réel.

Je dois dire que je voyais *Théorème*, jusqu'à présent, comme le noyau dur de la cinématographie pasolinienne, auprès de quoi la trilogie, *Décaméron, Contes de Canterbury* et *Mille et Une Nuits*, n'était que gracieux supplément ornemental. Flatters retourne cette hiérarchie et regrette surtout qu'Arte ait choisi *Théorème* plutôt qu'*Accattone* ou *Mamma Roma* qu'il juge très supérieurs, beaucoup plus sensibles, beaucoup moins soumis à l'idée, et, qui pis est, à la *mauvaise* idée. Lui retire de cette soirée la conviction violente que Pasolini, qu'il a beaucoup aimé, est désormais une page à tourner – ce qu'il ne fait pas sans tristesse.

Influencé par lui je suis bien près de considérer que *Théorème* ne se compare pas favorablement, en effet, aux grands Antonioni, à *L'Avventura* ou à *La Notte*, ni même à mon adoré *Prima della Rivoluzione*, de Bertolucci. Flatters trouve l'image laide, ce qui me semble un peu exagéré; mais il est vrai qu'elle n'a pas la richesse de grain et la densité poétique des plus beaux films italiens de la même époque.

Un point inattendu sur lequel le film a beaucoup vieilli, c'est la séduction de Terence Stamp, qui est tout à fait indispensable à la construction de l'"intrigue", si l'on peut dire. Il faut absolument à la rigueur du théorème que le personnage interprété par Terence Stamp soit irrésistible. Or, en 1968, il l'était, et semble-t-il pour tout le monde. Aujourd'hui l'attrait n'agit plus, ou plus du tout dans les mêmes proportions. Nous sommes comme dessillés, désabusés : oui, il est très bien, cet ange, ce dieu, ce visiteur royal – mais de là à tout quitter pour lui…

Peut-être que l'attrait érotique c'est toujours un *abus*? Le temps passe, une génération s'en va, *on ne comprend plus…*

Pierre trouve tout de même que c'est assez sexy, *Théorème.* Il mentionne en particulier le père, ce Massimo Girotti si sensuel en effet, vingt-cinq ans plus tôt, dans *Ossessione.* Moi je ne trouve guère de sombrement désirable qu'un type qui croise lourdement le regard de ce même père, dans la gare de Milan, tout à fait à la fin, et se dirige alors, imagine-t-on, vers les toilettes, tandis que Girotti se dénude entièrement et va bientôt se retrouver au désert, comme un anachorète.

Un point que je m'explique mal, et depuis le début, c'est pourquoi le fils est si peu attrayant, et pour tout dire si peu pasolinien. Je ne comprends pas le choix de cet acteur. Or il tient une place essentielle, et semble-t-il c'est la plus autobiographique, puisque après le passage du dieu lui devient artiste – *peintre*, en l'occurrence. Il est donc là-dedans la figure qui représente au plus près Pasolini lui-même (qui dans le *Décaméron* choisit d'interpréter un peintre, en l'occurrence Giotto). Mais Pasolini, lui, était très beau. Était-il érotiquement complexé? Pourquoi se représente-t-il toujours comme désirant, jamais comme désiré (ce qu'il fut certainement beaucoup)?

Dans un court extrait d'un film que je n'ai pas su identifier, et qui était cité dans le documentaire de Laura Betti, on voyait une figure manifestement paternelle et militaire, mais très jeune, interprétée par un garçon d'une renversante beauté, face à un enfant, son fils, qu'il perçoit comme ennemi et rival, le texte le dit, et le sentiment d'animosité œdipienne est manifestement réciproque. Mais c'est une animosité *désirante*, de la part de l'enfant – sans cela pourquoi avoir choisi un garçon aussi beau pour interpréter précisément le père, et un père officier, comme le père de Pasolini, dans cette scène d'évidence capitale?

Dans *Théorème* le père est un très bel homme, manifestement désirable (ce que confirme son effet sur Pierre, aujourd'hui encore) ; et le fils pas du tout. En revanche à ce fils est confiée l'une des tirades les plus intéressantes du film, celle qui m'a le plus frappé avant-hier, en tout cas, sur la condition de l'artiste, qui se présente totalement désarmé face à la société, et qui doit par tous les moyens lui cacher qu'il est désarmé, lui cacher qu'il est faible, bête et même laid, donc, en ne s'exposant jamais à «être pris en flagrant délit d'ingénuité ».

Voilà une leçon que je suis prêt à recevoir, en ce qui me concerne – même s'il est un peu tard, hélas, pour que je puisse la mettre en pratique…

Sept heures et demie du soir. Mercredi matin j'ai reçu un curieux coup de téléphone d'un homme au fort accent régional, qui s'est présenté comme *Bernède Jean-Michel* (mettons), m'a déclaré s'intéresser très vivement à « tout ce qui est château, monument historique, etc. », et souhaiter vivement, en conséquence, me rencontrer. Je lui ai répondu, un peu sur la réserve, que le château de Plieux était ouvert à la visite le samedi et le dimanche, et qu'il lui suffisait de se présenter à ce moment-là pour satisfaire sa curiosité.

Le lendemain, nouvel appel du même : il me déclare cette fois être "homo" (*his word*), savoir que je le suis, et, de nouveau, souhaiter me rencontrer – cette fois il n'est plus question de château ou de monument historique, à moins que le monument historique, bien sûr, ce ne soit moi.

Je lui dis de passer un jour qu'il disposera d'un moment. Mais c'est l'après-midi même qu'il dispose d'un moment; et, sur légère insistance de sa part, et légère résistance de la mienne, rendez-vous est pris pour trois heures de l'après-midi.

C'est un jeune homme de vingt-cinq ou trente ans, pas laid, mais gravement invalide, à la suite d'un accident, si j'ai bien compris. Ses jambes le portent difficilement, il marche avec une béquille. Et cet abrupt château, avec son roide et ruineux escalier, est bien le dernier endroit qui lui convienne, physiquement.

La conversation a beaucoup langui, parce qu'il ne me semblait pas que ce fût à moi d'en venir au fait : ce n'était pas moi qui avais insisté pour cette entrevue. Le *fait*, après une ou deux heures de mols échanges, a consisté pour le visiteur, sous prétexte de mieux contempler certains tableaux, que je lui montrais sur sa demande, à se jeter sur moi et à me serrer dans ses bras. Le repousser était d'autant plus difficile que je craignais de le faire tomber, évidemment – un danger sur lequel il ne se privait pas, d'ailleurs, d'attirer mon attention.

Hier il a téléphoné une troisième fois, pour s'excuser de son comportement absurde.

***

J'ai cru comprendre l'autre matin, en écoutant l'émission de Pierre Assouline, toujours très instructive, que France Culture s'était dotée d'un "médiateur", à la façon du *Monde.* Très bien – mais d'où vient le médiateur? C'est un rédacteur ou un ancien rédacteur du *Monde*...

Si l'on veut bien songer que l'un des principaux problèmes éthiques, et politiques, idéologiques, *déontologiques*, qui se posent à propos de France Culture, et que la station ferait bien de se poser à elle-même, c'est précisément son affermage de plus en plus patent à certains grands titres de la presse écrite, mais tout spécialement au *Monde* – Alain Finkielkraut parlait l'année dernière d'une "vente par appartements" –, on se demande si cette nomination est bien judicieuse; ou plutôt si elle n'est pas scandaleuse.

Le Monde et son frère jumeau *Les Inrockuptibles* sont chez eux sur France Culture, à toutes les heures essentielles. Sylvain Bourmeau, le principal responsable de “La Suite dans les idées”, est rédacteur en chef aux *Inrockuptibles* ; et le jour de la semaine où il n’a pas l’antenne, le samedi, le même “créneau horaire”, comme je crois qu’on dit, est occupé par l’émission “La Rumeur du monde”, la bien nommée, que codirigent Alexandre Adler, éditorialiste au *Monde*, et Jean-Marie Colombani, directeur du *Monde* : presque chaque fois que ces messieurs ont besoin d’un spécialiste pour renforcer leurs échanges, ils font appel à un rédacteur du *Monde.*

La formule a fait école jusqu’à la télévision puisque Guillaume Durand, pour son émission littéraire de France 2, a ressenti le besoin de s’entourer de Josyane Savigneau, rédactrice en chef du *Monde des livres*, et de Marc Weitzmann, journaliste aux *Inrockuptibles.* C'est Weitzmann qui a lancé l’“affaire Camus”, il y a deux ans. Quant à Savigneau et Bourmeau, ils en tisonnent les cendres avec un soin jaloux, et ne laissent jamais passer une occasion de me dénoncer et redénoncer au public. Josyane Savigneau m’exècre depuis vingt ans. Au demeurant la haine à mon égard du *Monde* et des *Inrockuptibles* est bien antérieure à l’“affaire”, et sans doute n’est-il pas tout à fait interdit de penser qu’il entre dans sa composition une bonne part de rancune pour ma façon trop libre d’évoquer l’un et l’autre organes de presse dans mes *journaux* et dans d’autres ouvrages. C'est dire si je puis trouver rassurante l’existence à France Culture d’un “médiateur” qui soit si étroitement lié à ces formidables instruments de pouvoir culturel…

***

J’étais très curieux, l’automne dernier, de savoir ce que le début de l’année allait apporter au destin de mes travaux alors en cours, spécialement de *Du sens*. Mais comme d’habitude le verdict du sort est beaucoup moins clair et moins rapide que je n’avais pu l’imaginer. Du côté de Fayard et du *journal* tout suit son cours normal, les derniers textes sont partis au début de ce mois, les premières épreuves des deux

volumes à paraître devraient m'arriver dans moins d'une semaine. Du côté de *Du sens* et de la P.O.L c'est beaucoup plus confus.

J'ai déjà noté que Paul avait fait au manuscrit un accueil très réservé, mais n'impliquant à aucun moment, cependant, un quelconque refus de publier. Tout juste fut-il question d'une remise de la publication à la rentrée prochaine, une éventualité contre laquelle je me suis vivement insurgé, avec succès semble-t-il. Récemment Paul s'est montré un peu plus chaleureux à l'endroit du texte, sans aller à aucun moment jusqu'à quoi que ce soit qui ressemblât de près ou de loin à de l'enthousiasme. Parmi les commentaires qui assortissaient la version qu'il m'a renvoyée pour la mise au point finale, il y avait tout de même une phrase qui impliquait que le livre l'avait convaincu, lui, Paul, de ma bonne foi dans l'"affaire Camus" et du caractère parfaitement innocent et admissible de mes positions – il faudrait que je retrouve la formule exacte.

Le texte complet de *Du sens* n'a été vu jusqu'à présent que par Pierre et Flatters, qui sont trop proches de lui et de moi pour que leur avis, trop circonstancié et réfléchi, trop *impliqué*, puisse présenter un caractère sérieux d'objectivité; par Sophie Barrouyer, qui se montre très favorable, mais dont on peut dire à peu près la même chose que des deux premiers (en outre elle est *toujours* très favorable, à mon sujet); et enfin par Stéphane Martin et par Alain Finkielkraut.

Stéphane Martin est le seul véritable enthousiaste – il dit que *Du sens* est le meilleur de mes livres.

Alain Finkielkraut m'a téléphoné deux fois. La première fois il avait lu cent cinquante pages du début et cinquante de la fin, et il en disait le plus grand bien. La deuxième fois il avait tout lu, mais il n'exprimait plus tellement d'opinion, sinon qu'il pouvait se dire autant et plus *camusien*, sur bien des points, que je ne me disais moi-même *finkielkrautien* – formule qui pouvait passer pour une sorte d'accord général, mais tout de même assez minimal dans son expression, comme celui de Paul. En fait l'objet principal du deuxième appel de Finkielkraut était de me demander d'adoucir autant que possible la déclaration de lui que je cite (et que j'ai déjà citée dans *Corbeaux*) selon laquelle il avait pris une démonstration de rue des "enseignants" contre leur ministre, au début de l'année 2000, pour une "manif de clodos" (Finkielkraut s'inquiète toujours beaucoup de

voir répétés par moi des propos qu'il a pu tenir; déjà sa femme m'avait demandé, il y a deux ans, de faire disparaître de *Corbeaux* deux ou trois phrases un peu vives sur la structure du pouvoir au *Monde*).

Bref, rien de bien net. Quant à *Est-ce que tu me souviens ?*, personne ne l'a vu, personne ne comprend très bien mon intention avec ce livre, et personne ne s'en soucie. A vrai dire je ne suis pas sûr que qui que ce soit puisse *lire* un tel texte (qui a exactement le même nombre de signes que *Du sens*, agencés ici et là sur sept cents pages à peu près). Ce que je fantasme surtout, plus qu'un *texte*, justement, c'est un objet, un *volume*, *a companion piece to* Du sens – au mieux une sorte de boîte à sens qu'on pourrait ouvrir au hasard, comme on pratique le *I Ching.*

***

De tous les côtés en même temps on perçoit les signes d'un effondrement de la conscience professionnelle, du sentiment de *devoir d'état*, du désir de faire correctement son travail.

Dans l'affaire de Patrick Allègre, le tueur en série qui est jugé actuellement à Toulouse, on apprend que la mort d'une des victimes avait été classée comme "suicide", bien qu'elle eût les mains liées derrière le dos. Aucune poursuite sérieuse n'avait été engagée pendant des années, jusqu'à ce qu'une rescapée du tueur, la seule, ne force les enquêteurs à reconsidérer plusieurs affaires auxquelles ils n'avaient pas donné suite.

Dans la sinistre affaire dite "des disparues de l'Yonne", c'est encore bien pis : là ce ne sont pas des policiers ou des gendarmes, mais des *juges*, qui ont décidé de ne pas s'intéresser, pendant deux décennies et plus, à des disparitions pourtant extrêmement nombreuses, et qui toutes survenaient dans le même milieu, et paraissaient impliquer les mêmes personnes hautement suspectes.

Il était beaucoup question cette semaine d'une polémique entre les policiers du commissariat de Pézenas et l'un de leurs supérieurs hiérarchiques, un nouveau venu, qui les accuse – probablement à juste titre – d'extrême laxisme dans l'accomplissement de leurs tâches, et dans la lutte contre la délinquance. Ce responsable de la police départementale

soutient que les délinquants se sentent l'objet d'une parfaite impunité, car ils ne sont jamais poursuivis.

Dans un autre domaine c'était hier la seconde "journée sans toubib" – le nom seul suffisant à confirmer mon vieux diagnostic sur la "prolétarisation" du corps médical (comme du corps enseignant). On apprenait aujourd'hui qu'un très grand nombre de médecins grévistes réquisitionnés par les préfets avaient refusé de se plier à cette astreinte (ce qui me paraît tout à fait scandaleux).

Mercredi 20 février, sept heures du soir. Nous sommes rentrés dans la nuit d'un petit voyage en Espagne, très réussi.

Pierre est en vacances depuis samedi. Moi j'ai envoyé il y a une dizaine de jours les derniers textes pour les quatre livres à paraître, et j'attends maintenant les premières épreuves. Le moment paraissait donc opportun pour une brève escapade, d'autant que nous avions été enchantés de celle qui nous avait conduits dans le Volvestre et le Couserans, la semaine dernière.

Cette fois-ci la première idée était d'aller voir ce château de Chalmazel, dans le Forez, dont m'avait parlé mon cousin le grand agent immobilier, et dont la photographie m'avait beaucoup séduit. Mais lorsque lundi matin j'ai appelé le cousin pour savoir de lui à qui il fallait s'adresser sur place pour visiter, il m'a dit que le château venait d'être vendu. Du coup le projet de ce voyage-là perdait beaucoup d'intérêt. Certes je n'avais pas l'intention d'acheter (quand bien même je l'aurais pu) un château qui présentait le triple inconvénient d'être dans le département de la Loire (et non pas dans celui du Puy-de-Dôme, quoique à une dizaine de kilomètres seulement), d'occuper le centre d'une petite station de ski (moi qui déteste les stations de ski) et surtout d'être sur le versant *oriental* d'une chaîne de montagnes (le Forez), c'est-à-dire d'en avoir les plus hauts sommets *à l'ouest*, et donc de se voir tous les jours ravie la lumière du soir, ma préférée. Néanmoins, et surtout s'il faut traverser pour s'y rendre la moitié de la France, il est beaucoup moins

excitant d'inspecter un château dont on sait qu'il vient d'être vendu et acheté qu'un château dont on peut penser qu'on pourrait s'y établir si on le voulait. *Exit* le projet Chalmazel, donc.

Un projet de substitution, plutôt plus ambitieux, était d'aller à Sos del Rey Católico, aux confins de l'Aragon et de la Navarre, et d'y passer la nuit au parador, une habitude à laquelle je satisfais régulièrement tous les vingt ans – j'exagère à peine : ma dernière visite doit remonter à 1985… Malheureusement nous avons eu le tort d'improviser ce départ, et de nous laisser contraindre à le retarder d'heure en heure. Toute la matinée de lundi s'est passée en coups de téléphone et en attente de réponse pour savoir, primo si les épreuves d'un livre ou d'un autre ne risquaient pas de m'arriver le jour même ou le lendemain, deuxio comment visiter Chalmazel, tertio si Émilia pouvait venir garder la maison et les chiens. Une fois toutes ces questions réglées nous n'avons pu prendre la route qu'à midi bien sonné, ce qui est absurde pour un voyage de deux journées seulement. Et pourtant, nonobstant ce tardif appareillage, et un arrêt au Champion de Fleurance pour acheter des sandwiches, un autre dans une station-service pour faire laver la voiture vraiment trop sale, un troisième au bord du Luy de France, en çà de Morlaàs, pour manger les sandwiches, et un quatrième encore à la poste d'Oloron-Sainte-Marie, pour poster les quinze ou vingt lettres que j'avais écrites les jours précédents, en dépit de toutes ces étapes et différatations nous étions à cinq heures dans Jaca, première capitale de l'Aragon, et marchions vers la citadelle, sous un soleil encore assez haut dans un ciel parfaitement bleu.

Au fond je devrais commencer à jouir un peu des avantages qui m'avaient incité à faire choix de Plieux et de cette région-ci comme résidence, il y a dix ans – au premier rang desquels la proximité de l'Espagne. On est vraiment en un tournemain, d'ici, dans des contrées d'une rare splendeur, outre-Pyrénées ; et dont la majesté et la solitude ressortent d'autant mieux que sur ce versant-ci des montagnes la laideur a fait ces derniers temps les progrès foudroyants que je ne me lasse pas de relever, quoique je sois affreusement lassé d'eux. Par un temps triste et gris, lundi, entre Plieux et la montée vers le col du Somport, par Lectoure, Fleurance, Auch, Mirande, Miélan, Rabastens, Vic-en-Bigorre,

Morlaàs, Pau, Jurançon et Oloron-Sainte-Marie, il me semble que nous n'avons vu que des choses laides et des paysages laids, ou plutôt des choses et des paysages qui furent beaux, sans doute, mais qui de jour en jour sont plus sévèrement gâchés par l'industrialisation de la campagne.

Est-ce que je suis complètement fou? C'est la seule autre explication possible. Je n'en trouve pas d'autre qui puisse rendre compte du divorce entre mon accablement propre et le peu d'émoi que paraît causer autour de moi, et dans la société en général, la disparition chaque jour plus marquée de la beauté du paysage. Pour ma part je ne peux pas trouver belles, même en me battant les flancs, ces campagnes où poussent et continuent de pousser partout les hangars de parpaings aux toits de tôle ondulée, qui font la liaison entre les centres commerciaux et les lotissements proliférants. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui – nous ne sommes pas entrés dans la ville – de la vue si belle qu'on avait jadis de la longue terrasse de Pau ; mais je soupçonne que le pauvre Toulet serait horrifié s'il pouvait voir quel cruel destin s'est abattu sur Gelos et sur son cher Jurançon, que nous avons traversés. Tout cela est absolument hideux, de nos jours. Or ces parages sont nécessairement ce qu'on peut voir des balustrades de Pau, ils forment même le premier plan du panorama. J'en conclus que du charme de Pau, une ville en faveur de laquelle j'ai toujours entretenu un préjugé très favorable, il ne doit pas rester grand-chose.

Je ne veux pas dire qu'en France tout serait devenu horrible tandis qu'en Espagne tout serait merveilleusement préservé. Non, non, mille fois non. L'Espagne enlaidit à grande vitesse elle aussi; les petites usines agricoles que sont devenues toutes les fermes gâchent nombre des plus belles perspectives, là-bas comme ici; et les abords de presque tous les villages en sont souillés, même les plus abandonnés. Néanmoins le processus est nettement moins avancé qu'en France. La population est moins dense, les possibilités sont plus grandes d'échapper par la hauteur et la distance prises au cours inéluctable des choses.

Dans un site superbe, Jaca est une ville bien laide, dont le considérable développement contemporain réduit à l'insignifiance les quelques quartiers et monuments anciens, serrés entre la cathédrale et la citadelle. La haute vallée de l'Aragon, la *deuxième*, celle où cette rivière, ayant

coulé d'abord du nord au sud à partir du Somport, va d'est en ouest avant de reprendre sa course vers le sud et vers l'Èbre, est très large et très majestueuse, et elle offre tout le long des vues splendides, d'une part sur les Pyrénées proprement dites, et de l'autre côté sur les diverses sierras qui les prolongent au midi, à commencer par la sierra de la Peña. L'effet produit dépend pour beaucoup, bien sûr, de l'heure et de la lumière. A de certains moments on n'est sensible qu'aux grandes masses du paysage, à ses lignes de crête, à ses longues percées, aux puissants accords isolés de pics solitaires et de collines abruptes ; et alors on est émerveillé, on doute si l'on a jamais rencontré rien de si ample, de si aéré, de si grandiosement orchestré. A d'autres instants on bute sur ces maudits hangars, qui peuvent être aussi bien des bergeries que des ateliers de vente et de réparation de matériel agricole; et alors toute échappée hors du temps et de la contingence, promise pourtant par la géographie, et par l'extrême dispersion de la présence humaine en ces immensités, vient se briser sur la trivialité sans gêne d'un aujourd'hui sûr de lui, de ses pouvoirs et de ses droits.

Jeudi 21 février, onze heures et demie du matin. Le lundi, à la nuit tombante, nous avions aperçu le gros village de Berdún, qui hante mes rêves et mes rêveries depuis des années, à cause de sa position élémentaire, archétypale, héraldique – maisons serrées à la ligne nette au-dessus du vide, au sommet d'une forte éminence régulière qui domine la large plaine fluviale, elle-même ouverte entre deux rangées de hautes montagnes : c'est ce que les peintres primitifs, à toutes les époques, et les graveurs de blason, ont figuré quand ils ont voulu représenter *la ville*, la ville-ville, la ville entre les villes, le lieu de l'homme au sein de la création, l'élection divine, ou plus modestement l'emblème du castelnau, le symbole de la libre commune.

Le mardi à la mi-journée, revenant de Pampelune et de Sos, nous sommes montés à Berdún. Et c'était pour moi l'accomplissement d'un vœu très ancien, car jusqu'alors je n'étais jamais passé que

précipitamment, en lutte contre le temps, contre la nuit, contre l'impatience de l'ailleurs, au pied de cette cité qu'on voit de très loin quand on roule vers elle, et de très loin encore alors qu'on s'en éloigne. Peut-être, comme beaucoup de choses de ce monde, ne prête-t-elle au rêve – mais alors très fort, je puis en témoigner – qu'à la condition de n'être pas atteinte, ni pénétrée. Une fois qu'on y est monté elle n'est plus qu'un gros bourg assez ordinaire, riche de quelques maisons armoriées et d'une relation heureuse avec le ciel, avec les hauteurs de la terre et ses horizons, mais beaucoup moins heureuse avec ses premiers plans et ses contrebas, lesquels ne sont en l'occurrence, comme partout, que déchets industriels, agricoles et commerciaux.

C'est assez simple : dès qu'il y a de l'homme, il y a du hangar. Mais la vertu de l'Espagne, c'est qu'il y a un peu moins d'homme qu'ailleurs.

La petite route, qui, après Berdún quand on vient de Jaca, et avant le lac de barrage de Yesa, se détache de la grande route de Pampelune pour se diriger vers Sos del Rey Católico, est pour moi un mythe depuis que je la connais, et elle passe auprès de moi pour une des plus belles d'Europe. Mais je ne l'avais jamais suivie qu'à la nuit tombante et presque tombée, et parfois dans des crépuscules à tout rompre, avec mise à feu du lac de Yesa, en contrebas, sur le fond déjà noir des montagnes. Lundi il était encore plus tard que cela, il n'y avait plus trace de soleil, sauf une ultime clarté du ciel qui permettait de jouir des courbes du relief, et de la profondeur de ces solitudes. En revanche, mardi, au retour de l'Ouest, nous avons suivi la même route en sens inverse, à la mi-journée, en pleine lumière. Et je peux donc rédiger sur elle un rapport plus objectif.

En fait elle est assez différente sur un versant et l'autre de la sierra. Au sud-ouest, du côté de Sos, elle traverse ou longe deux villages, Navardún et Urriés, qui tous les deux sont assez beaux mais qui affichent, l'un et l'autre, le lot coutumier de hangars. A Navardún se dresse une très belle tour médiévale, desservie par de proches alentours qui ont cessé d'être indemnes des atteintes du temps – je veux dire du *siècle* car le *temps*, lui, n'avait fait que les parer ou les ménager pour la splendeur. Sos soi-même, malgré son destin touristique, heureusement tout relatif, n'échappe pas à la malédiction; et la vue qu'on a sur la ville tandis qu'on en approche, et celle qu'elle offre de ses terrasses, sont bien loin d'être

aussi bouleversantes que l'assurent les vieux guides. Mais enfin je ne vais pas trahir un vieil amour, et me résoudrai plutôt à ce qu'il soit imparfait, comme toutes les amours.

Le versant nord-oriental de la petite route de Berdún et de l'Aragon à Sos est à peu près intact, lui, totalement désert, magnifique ; et quand on le parcourt du sud-ouest au nord-est, de Sos à Berdún, il offre des points de vue de toute beauté sur les Pyrénées. Le moment le plus spectaculaire du parcours est celui où l'on évite et dépasse un village en ruine, abandonné, qui s'appelle ou qui s'appelait quelque chose comme "Rostia", je crois bien; et qui se signale sous le ciel par les deux hautes tours encore dressées d'un château fort.

Pourquoi les habitants sont-ils partis ? Est-ce un effet de la guerre civile, ou bien seulement de la misère, de la dureté de la vie en ces terres rêches? Aujourd'hui les accès du village sont murés, on ne peut pas y pénétrer. Pierre disait qu'il se laisserait volontiers tenter par ces tours, et par la vue qu'elles doivent offrir; qu'il se verrait bien vivre là. Je le comprends, mais j'ai tout de même une objection à formuler. Le lac de Yesa, en contrebas, souffre du péché originel d'être un lac de barrage, artificiel. Quand il n'est pas plein, ce qui doit arriver très souvent, et ce qui était le cas ces jours-ci, on voit à découvert les pentes caillouteuses qui une partie de l'année sont sous l'eau, et l'on croirait d'immenses carrières – ce n'est pas un très agréable spectacle.

Sept heures du soir. De Rostia, si ce village mort est bien Rostia, on aperçoit sur l'autre rive du lac un autre de ces gros bourgs posés sur un socle aux flancs raides, comme Berdún ; mais cette fois le plateau lui-même est incliné, et avec lui le troupeau des maisons. Il s'agit sans doute d'*Esco*, si j'en juge d'après ma carte. Et plus loin, plus à l'ouest, un peu plus haut sur les contreforts des Pyrénées, on distingue le monastère de San Salvador de Leyre, où nous étions le matin même. Je vois par une note manuscrite dans mon vieux guide Bleu que j'y serais déjà passé avec ma mère, Jacqueline Didier et Rodolfo *en juillet 1983*, mais mon agenda pour cette année-là ne le confirme pas; et d'ailleurs cette mention

dans le guide Bleu, très postérieure à la visite elle-même, d'évidence, est suivie d'un point d'interrogation. Je ne sais donc pas quand je suis passé à Leyre, ni avec qui.

Je suis pourtant certain d'y avoir fait, avant celle de mardi, une halte, qui sans doute fut assez rapide, car mon souvenir est confus. Sans doute n'avais-je pas vraiment visité le couvent. Or, pour lui trouver beaucoup d'intérêt, il est nécessaire de l'explorer assez en détail. Certes on voit bien, à première vue, qu'il englobe une importante église romane; mais elle est si étroitement enserrée dans des bâtiments qui témoignent surtout, pour leur part, de la prospérité de l'architecture conventuelle en Espagne au temps du franquisme, qu'on ne se sent pas porté vers elle avec beaucoup d'élan. Le site est très beau, mais l'ensemble monastique, au premier regard, n'a pas une séduction très ardente. Pour que la curiosité se fasse plus vive il faut qu'elle découvre un riche porche roman, malheureusement très détérioré, la nef sur laquelle il ouvre, et surtout la crypte qui est cachée sous tout cela. On y accède par l'autre versant de l'édifice, du côté de l'abside invisible, au moyen d'un couloir percé dans le monastère. Elle est tout à fait saisissante.

Le guide Bleu dit qu'elle date de la première moitié du XIe siècle, mais que les chapiteaux sont des morceaux de remploi, qui remonteraient pour leur part au IXe siècle. Ils sont tous différents les uns des autres, et leur décoration abstraite, d'une simplicité extrême, rappelle celle que l'on voit à de certaines pierres taillées des plus anciens Ibères, au Musée archéologique de Madrid. Mais c'est surtout par la diversité de leurs formes et de leurs structures qu'ils étonnent, et plus encore par leur énormité. Celle-ci est d'autant plus frappante qu'ils reposent sur des colonnes très courtes, tout à fait fluettes par comparaison avec eux, et qui ne les soulèvent guère plus haut que les genoux ou les cuisses d'une personne normale. Mais ils sont si colossaux qu'on les a aussi en face de soi au niveau de l'œil, et rien n'est plus agréable que de pouvoir, *in situ*, contempler des chapiteaux sans avoir, pour une fois, à se tordre le cou. Avec ceux-là on est tout à fait de pair à compagnon, à ceci près qu'ils nous dépassent infiniment par leur masse. On s'avance entre eux et on ne se lasse pas de les trouver si dissemblables, si rudes, si puissants, si

sauvages et pourtant tellement efficaces dans l'ordonnancement de cette salle basse, qui leur doit presque tout de son inoubliable personnalité.

Non loin de là, sur la route de Leyre à Sanguësa, nous sommes aussi passés à Javier, où naquit saint François Xavier, l'an 1506. En 1897 fut élevée à sa mémoire une basilique de pierre rouge, à l'intention des pèlerins. Son architecture et sa riche décoration ont le mérite d'une parfaite homogénéité, parvenue intacte jusqu'à nos jours. Cette église est attenante, sur le même rocher, à un château crénelé d'allure médiévale, mais qui doit en être à peu près contemporain. Il est la reconstitution plus ou moins fidèle de la demeure natale du saint, détruite dès 1516 sur l'ordre de Cisneros, le "cardinal d'Espagne".

A Sos nous avions eu la déconvenue, le lundi soir, de trouver fermé le parador, qui était pourtant le but officiel de notre voyage. Mais nous étions de si bonne humeur qu'il en aurait fallu bien davantage pour nous abattre. Après quelques tentatives peu poussées pour trouver un gîte dans les parages, nous étions allés coucher à Pampelune, à une soixantaine de kilomètres de là. Dans cette ville, à l'aide d'un guide Rouge d'Espagne vieux de dix ans, nous prîmes nos quartiers à certain hôtel Avenida, d'assez belle allure hispano-Sécession, non loin du centre. Et nous y dînâmes aussi, malgré de longs efforts assez plaisants pour trouver du côté de la cathédrale ou de l'*ayuntamiento* un restaurant ouvert qui nous convînt. En revanche nous échouâmes à nous y faire servir des petits déjeuners, le matin, ou plutôt nous nous découragèmes d'une trop longue attente, dans la salle idoine, avant de les commander seulement.

Vendredi 22 février, onze heures du matin. Mes inscriptions dans les livres, les guides, les agendas – ce qu'on pourrait appeler mon syndrome *Killroy was here* – sont maniaques mais incomplètes, et souvent approximatives. Je découvre tout de même que ce n'est pas en 1983 avec ma mère, Jacqueline Didier et Rodolfo, que je passai au monastère de Leyre, mais en *1982*, exactement *le vendredi 30 juillet*, avec Flatters et Pamela Valette, qui nous avait reçus plus tôt dans sa maison de Bernicot,

parmi les montagnes de l'Hérault. Nous avions couché à Jaca. Je ne sais si je dois m'étonner davantage de ma capacité d'oubli ou de ma suite dans les idées, car je vois dans mon agenda de cette année-là que nous avions bel et bien visité l'abbaye, et ne nous étions pas contentés de nous y rendre pour y jeter simplement un coup d'œil ; et que ce qui m'avait frappé, alors comme mardi dernier, c'étaient la crypte et ses chapiteaux bas, que je croyais découvrir il y a trois jours.

D'autre part le village abandonné ne s'appelle pas *Rostia*, comme je l'ai écrit hier, mais *Ruesta.* Il en est question dans le guide Bleu, en petits caractères : « A dr. à 10 km par la route de Sos del Rey Católico, Ruesta, au pied d'un puissant donjon qui domine un lac de barrage (Pantano de Yesa), est un étonnant bourg fantôme, où toutes les maisons semblent avoir été abandonnées depuis quelques jours (env. 500 m au-delà de ce village, belle * vue sur le donjon, le lac, les montagnes pyrénéennes au loin et les logis aux fenêtres béantes au premier plan). »

C'est également le 30 juillet 1982, avec Flatters et Pamela Valette, donc, que je suis passé pour la première fois à Sos, où je retournai un an plus tard jour pour jour, avec ma mère, Rodolfo et Jacqueline Didier, pour y coucher au parador – la nuit, donc, du 29 au 30 juillet 1983.

Les quartiers commerçants, bancaires et hôteliers de Pampelune donnent l'impression d'une assez grande prospérité, et pourtant la cathédrale – défavorisée qu'elle est, sans doute, par une façade classique qui en rend l'abord plutôt froid – semble très délabrée, et comme abandonnée à elle-même, d'ailleurs un peu à l'écart du mouvement de la vie. Le petit *ayuntamiento*, lui, est tout à fait au centre de l'animation, et il est très divertissant. Je ne doute pas que le style churrigueresque ait à son actif quelques belles réussites, ne serait-ce que l'admirable plaza Mayor de Salamanque ; mais là il est vraiment à son pire, à ceci près qu'il se montre très gai et, si l'on veut, très sympathique. Quel parfait mauvais goût! Moi qui n'admire rien tant que l'allure espagnole du milieu du XVIIe siècle, et ne trouve rien de si humiliant pour la France que le fameux tableau de l'entrevue de l'île des Faisans, où l'on voit les Espagnols tout de noir vêtus, superbes, grandioses, face à des Français ridicules, couverts des pieds à la tête d'absurdes rubans multicolores et de dentelles, eh bien, devant l'hôtel de ville de Pampelune je me dis que

la situation s'est retournée, et que c'est au tour des Espagnols d'avoir l'air bien bêtes et bien vulgaires, avec l'accumulation grotesque, et qui pis est très maladroite, des équivalents architecturaux des dentelles et des rubans de toute sorte.

Pampelune, où nous n'avions pas pensé aller, fut le point extrême de notre petit voyage; après quoi nous sommes repartis en arrière, de sorte qu'en plusieurs endroits nous sommes passés deux fois.

Ainsi, Sos du Roi Catholique, où nous étions le lundi soir vers huit heures, nous a revus le mardi, entre midi et deux heures. Malheureusement on ne peut plus dire que la vue qu'offrent les hauteurs de l'ancien château, ou bien les terrasses de l'église, soit «exceptionnellement belle », comme l'assure le vieux guide Bleu. Nos amis les hangars ont gravement sévi, là encore, dans les proches alentours comme dans l'environnement plus lointain. Pourtant le bourg, en son intérieur, garde une très grande partie de son caractère ancien; et la petite plaza Mayor, où se dressent plusieurs palais et maisons vénérables, dont le superbe *ayuntamiento*, mérite à elle seule que le nom Sos ne soit pas effacé des registres amoureux de l'Espagne.

Le portail roman de l'église, sous un portail gothique tardif, est dans un état de rare délabrement : on voit la pierre se détacher des visages des saints en fines pellicules, et, par soustraction, doter leur face d'une façon de masque ou de loup, sous lesquels ils n'ont plus de traits. Il y a quelques belles statues-colonnes, mais l'esprit général est assez semblable à celui du portail de San Salvador de Leyre, et surtout à celui de Santa Maria la Real, à Sangüesa, entre ici et là. Il faut bien reconnaître que domine un certain défaut d'harmonie générale, dû au caractère accumulatif des juxtapositions, parfois très voisines du collage. On a l'impression que certaines pièces, sinon au cours des siècles du moins le long de la période romane, ont été placées là où on les voit parce qu'on se trouvait disposer d'elles à ce moment-là, et qu'il y avait pour elles, à cet endroit, un peu de place. D'autre part on remarque entre elles de très sensibles différences de qualité et de style.

Il y a trois jours, un peu en retrait des axes principaux de Sos, j'ai cru découvrir le palais de Sada, où Ferdinand le Catholique naquit en 1452.

Mais l'impitoyable agenda m'apprend qu'en 1982 je l'avais déjà trouvé « très joli ».

Nous avons déjeuné légèrement dans un café qui s'ouvre sous la principale porte des remparts, à l'entrée de la vieille ville. La très aimable tenancière, un peu timide, nous avait d'abord informé, en s'excusant, qu'elle n'avait presque rien à nous offrir. Mais après qu'elle nous eut présenté de petits morceaux d'omelette elle s'est souvenue qu'elle pouvait nous gratifier aussi de minces lamelles de jambon, puis de petites tranches de fromage, de sorte que nous avons fini par faire, improvisée, une parfaite collation de tapas.

Le lundi, au crépuscule, quittant une première fois, vers le sud, la grande route de Jaca à Pampelune, nous étions montés jusqu'au monastère de San Juan de la Peña, en admirant au passage la magnifique église romane de Santa Cruz de la Serós, dans un petit village que le guide Bleu, en 1980, jugeait «l'un des plus charmants du Haut-Aragon » – il a hélas bien enlaidi depuis lors. Le mardi nous sommes repassés par Santa Cruz de la Serós, un peu plus à loisir, et nous sommes retournés à San Juan de la Peña qui occupe, beaucoup plus haut sur le flanc de la montagne, un site extraordinaire, sous un énorme rocher rouge en saillie. De même que San Salvador de Leyre est lié à l'histoire des tout premiers rois de Navarre, et leur servit de refuge aux temps de la plus grande extension de l'occupation musulmane, San Juan de la Peña est associé aux obscurs débuts de la monarchie aragonaise, et servit de panthéon aux plus anciens souverains de la dynastie. Il semblerait aussi que la Chimène du Cid y soit enterrée. Les bâtiments du couvent, assez exigus, ont fait l'objet d'une restauration peut-être un peu trop radicale, surtout du côté du cloître. Mais on ne leur a rien ajouté, comme on l'a fait à Leyre. Et ils dégagent encore une très forte atmosphère de solitude romane, dans un cadre d'une grande sauvagerie, le mot n'est pas trop fort, avec ce rocher lisse, colossal, poreux, figé dans un geste effrayant d'écrasement suspendu, et qui accroche si bien la lumière.

Au XVIe siècle les moines se sont transportés encore plus haut dans la montagne, mais dans un environnement moins acrobatique puisqu'il s'agit d'un vaste plateau. Ils ont édifié là, progressivement, un couvent beaucoup plus vaste que le précédent, et dont la façade la plus

intéressante est baroque. Il est abandonné depuis les guerres de l'Empire, et se trouve aujourd'hui en ruine, quoique assez bien conservé. De toute façon la beauté du paysage, en ces parages, l'emporte nettement sur tous les éventuels intérêts architecturaux.

La route qui de ce plateau redescend vers la vallée de l'Aragon et vers Jaca est, avec celle qui mène à Sos, et avec celle qui suit le minuscule rio Guarga et mène à Boitana, plus à l'est, une des trois plus belles que nous ayons suivies au cours de ce voyage. Comme celle du rio Guarga, elle ménage au sud des vues d'une profondeur incroyable, tout en offrant aussi, à l'est et au nord, des panoramas à couper le souffle sur des Pyrénées beaucoup plus spectaculaires que celles de France, plus abruptes, ouvertes, rocheuses, irrégulières. Avant de ramener à Jaca, non sans force détours, elle longe les pentes d'un énorme rocher qu'on voit de très loin, le mont Oroel. Selon la tradition c'est dans une grotte de ces pentes que trois cents gentilshommes, si le mot n'est pas trop anachronique, proclamèrent, en 724, leur volonté de résistance à l'occupant arabe : ils fondèrent le petit royaume du Sobrarbe, dont la capitale fut Ainsa, où nous étions au crépuscule.

Entre-temps nous avions suivi la route qui de celles que je viens de mentionner est sans doute la plus belle, en tout cas la plus longuement solitaire, ce qui est dans mon esprit en grande partie la même chose. Elle se déroule sur cinquante-deux kilomètres entre la route de Jaca à Huesca, dont elle se détache vers l'est au sud de Sabinanigo, et la route de Bielsa à Lérida, qu'elle rejoint précisément à Ainsa, après un premier confluent à Boltana avec la route qui vient de Biescas et de Broto. Et sur ces cinquante-deux kilomètres, entre Lanave et Boltana, elle ne rencontre qu'un seul village, ou plutôt un hameau, Laguarta, dont plus de la moitié des maisons sont abandonnées.

De cette route se détachent de très mauvais chemins pour des hameaux ou des maisons peut-être abandonnés eux aussi, et qui se nomment Abenilla, Gésera, Villobas, Lasaosa, Cerésola, Guilué et plus loin Las Bellostas. Ces divers lieux-dits sont pour la plupart assez éloignés de l'axe central, qui paraît lui-même éloigné de tout; de sorte qu'ils représentent, pour l'imagination éprise de solitude, une espèce de solitude en abyme, presque inimaginable d'excès.

D’autres panneaux désignent un “castillo de Guarga”, je crois, dont j’ai cru entr’apercevoir les ruines, dans le lointain; ou bien des “tombes anthropomorphes”. C'était presque irrésistible. Mais nous avons résisté tout de même, car il était six heures du soir, en février, et cette route elle-même est si belle que nous ne voulions pas n’avoir plus que la nuit pour la suivre jusqu’au bout. C'eût été en effet d’autant plus regrettable que c’est dans la dernière ou l’avant-dernière partie de son cours, avant la descente sur Boltana, qu’elle se montre le plus extraordinaire, quand elle ménage à la fois des vues inimaginables sur le massif de la Maladetta, au nord-est, et d’autres qui, pour être moins grandioses, sont à peine moins troublantes, au sud, sur la longue vallée du rio Balces, où l’on pourrait croire, tant l’homme n’y a laissé nulle trace, qu’il n’y a jamais pénétré.

Il faudrait écrire, pour prolonger l’*Esthétique de la solitude,* une *Géographie de la solitude*, où seraient recensés les lieux de la terre, ou seulement de l’Europe, où le voyageur peut penser, même en contemplant des horizons très lointains, qu’il s’est pour un moment désencombré du monde, c’est-à-dire de lui-même – de tout ce qui pèse en lui-même.

En Espagne, de tels lieux, qui sont des non-lieux, sont beaucoup plus nombreux qu’ailleurs ; et d’abord plus nombreux qu’en France, où il n’en reste pour ainsi dire plus, sauf peut-être en Lozère. Pour les reconnaître et les connaître en Aragon, en Navarre, en Castille, il faudrait suivre des centaines de routes parmi toutes celles que l’on voit sur les cartes et qui par leur étroitesse, leur cheminement retiré, les obstacles qu’elles rencontrent, les distances qu’elles prennent et qu’elles exigent qu’on prenne avec les commodités d’être, et de voyager, semblent promettre de comparables jouissances. Or on sait bien qu’on ne pourra pas les explorer toutes. On sait bien qu’on ne pourra pas aller d’Ayerbe à Uncastillo, par le Puerto Sierra Mayor ; ou d’Uncastillo à Sos; ou de Bierge à Rodellar ; ou d’Abiego à Ainsa, par le Collado de San Caprasio ou le Collado de Eripol. Aucune de ces routes ne nous est tout à fait interdite, bien sûr. Nous pourrions probablement nous offrir l’une ou l’autre si un désir particulier nous la désignait entre toutes. Mais la choisir ce serait exclure toutes les autres, et c’est à quoi nous ne pouvons nous résoudre. Voilà pourquoi ce sentiment de la solitude en voyage, et ce désir de toujours

plus d'absence, d'éloignement, sont si proches de l'érudition, et plus généralement de cette insatisfaction vertigineuse, et jouissive, il faut bien le dire, aussi jouissive que douloureuse, que nous éprouvons face à la "connaissance", aux livres, aux encyclopédies, à la bibliothèque, cet autre incommensurable, dont l'espace et la terre constituent la figuration la plus sensible, malgré toute la dérobade qu'ils nous opposent eux aussi, et d'abord à cause d'elle : nos bras et nos jambes sont trop courts pour la réalité du monde sensible, nous sommes trop brefs pour le temps, il y a trop d'embranchements aux carrefours, la nuit vient toujours trop tôt, nous n'avons pas assez d'yeux pour les chemins de la terre, ni même pour ses dictionnaires, ses répertoires et ses anthologies. Sauf prison, salle d'attente, hôpital ou dîner en ville (et encore, dans les trois premiers cas, on a généralement la ressource des livres), le sentiment le plus criminel est l'ennui.

Un peu après six heures nous étions dans Ainsa, et montions en vitesse jusqu'au château, et jusqu'à la plaza Mayor, où se dresse, modeste mais digne, le plus ancien palais des rois d'Aragon, successeurs des rois de Sobrarbe. Il y a là d'assez nombreux hôtels, qui suggèrent une activité touristique intense, à la belle saison. Mais cette petite ville qui ne manque pas de caractère peut tout de même faire une étape agréable, et pleine de sens historique, quand on dégringole des Pyrénées vers les terres du romancero.

Il faisait nuit noire quand nous nous sommes engouffrés, les derniers peut-être, dans l'étroit tunnel de Bielsa, que nous avions même craint de trouver fermé, car on ne peut l'emprunter du soir au matin. De l'autre côté l'obscurité lumineuse de la neige faisait presque peur, entre les pentes formidables. Âme qui vive, pas un falot. Saint-Lary-Soulan, en revanche, en bas du versant nord, était plein d'une activité joyeuse de station de sports d'hiver qui a réussi son affaire, en pleine saison. Nous avons à peine touché Lannemezan, et vers neuf heures nous dînions très gaiement, un peu saoulés de trop de choses vues, de trop d'espace, de trop de chemins non frayés, au restaurant Dupont de Castelnau-Magnoac, lui-même plein d'animation, un soir de semaine en février. On s'y sentait si bien au plus profond de la France profonde que tout le monde y paraissait un personnage secondaire du cinéma des années cinquante.

Voici Michel Constantin, voilà Jean Parédès, cette dame est Simone Simon, cette autre Sophie Desmarets, ou Patachou. Et moi je suis Noël Roquevert, comme d'habitude.

Samedi 23 février, onze heures moins le quart, le matin. A propos de ces quatre livres miens qui doivent paraître en avril prochain, officiellement, je ne serai tout à fait rassuré que les ayant entre les mains. Ce sont surtout les deux que doit publier la P.O.L, *Du sens* et *Est-ce que tu me souviens ?*, qui me donnent du souci. Les épreuves n'arrivent pas. Lundi dernier, le matin, j'ai téléphoné pour savoir si je pouvais m'absenter deux jours (et en l'occurrence, donc, partir pour l'Espagne avec Pierre) sans courir le risque de les faire attendre dans ma boîte à lettres, ou sur le pas de ma porte. Aucun problème, m'a-t-on dit : je pouvais partir tranquille – rien n'arriverait avant mon retour. Maintenant toute la semaine s'est écoulée et je ne vois toujours rien venir. Je comprends mal, dans ces conditions, comment l'impression pourrait être prête à temps. Mais je n'ose pas appeler une nouvelle fois, en partie par crainte de déranger et d'impatienter, en partie par peur de m'entendre dire que la publication est remise à plus tard, ou même abandonnée.

L'inquiétude et l'impatience quant au courrier, ici, peuvent dévorer plus de la moitié des journées, car tel est l'effondrement général des services de la Poste, en ces quartiers, la distribution n'intervient jamais avant deux et trois heures de l'après-midi. On est abonné au *Monde*, mais quand arrive en arrière-province un numéro du journal, le numéro suivant est déjà entre les mains des Parisiens. Encore est-ce là ce qui se passe *quand tout va bien* : une fois sur deux ces délais pourtant catastrophiques ne sont pas respectés, et ce n'est pas *Le Monde* de la veille qu'on trouve dans sa boîte, mais celui de l'avant-veille (éventuellement avec celui de la veille). J'imagine que les journaux perdent à ce régime beaucoup d'abonnés, découragés par leur dépendance à l'égard d'un service public qui ne fonctionne plus.

Il n'est pas le seul. On apprenait hier qu'un petit garçon de huit ans, à Sancerre, avait attendu une heure et demie une intervention des pompiers à côté de son père victime d'une crise cardiaque. Quand les secours sont arrivés, le père était mort. La caserne était pourtant à deux cents mètres de la maison du drame! Mais désormais, quand on appelle les numéros

dits “d’urgence”, on commence par tomber sur des disques, des répondeurs automatiques, qui vous font attendre parfois plusieurs minutes, et correspondent à des centraux souvent très éloignés, qui ensuite répercutent l’appel sur les services les plus proches de vous – ou ne répercutent pas, la preuve. Le petit garçon avait pu signaler le cas de son père à Bourges, mais Bourges avait mis plus d’une heure à prévenir les pompiers de Sancerre, pourtant parfaitement équipés d’appareils respiratoires dernier cri, spécialement destinés à des problèmes de ce genre.

La prolétarisation générale fait que tout le monde est obsédé exclusivement par ses “droits”, toujours à défendre et si possible à accroître face à une entité mystérieuse, *le pouvoir*, ou *les pouvoirs*, qui eux ne songeraient qu’à les restreindre ou à empiéter sur eux. Personne ne se conçoit jamais comme étant soi-même ce pouvoir, participant de lui parce qu’on participe *à* lui. On dirait que le bon fonctionnement de la société a pour seul critère, aux yeux de chacun, le respect, par ce mystérieux “pouvoir”, des droits de l’individu qu’il est. Mais la plupart des droits de l’individu n’ont d’autres garants véritables que leur respect par tous les autres, c’est-à-dire l’accomplissement, par tous ces autres, de leur devoir. Le contrat social, c’est l’imbrication permanente des droits et des devoirs. Dès lors qu’il n’est plus question que des droits (à plus de loisir, à de meilleures conditions de travail, à de meilleurs salaires, etc.), le déséquilibre s’instaure, le lien social se délite, le contrat est rompu et ce sont les droits mêmes qui ne sont plus respectés (à être bien soigné, à être bien jugé, à être protégé contre le vol et l’agression, à être éduqué, à recevoir son courrier, etc.).

***

La France est l’invitée d’honneur de la Foire du livre de La Havane. Malgré les protestations des réfugiés et dissidents cubains, la plupart des maisons d’édition et des écrivains invités ont accepté l’invitation. Pierre Bergougnoux, retour de Cuba, déclare même au *Monde* :

« La censure y est intolérable et l'on est frappé par la triste réalité d'un pays mis à genoux par le féroce embargo des États-Unis. Mais j'ai été touché par le soin qu'on apporte là-bas à l'éducation et à la santé des enfants – c'est-à-dire à la vraie richesse d'un pays –, à la façon dont on s'évertue à maintenir des valeurs du socialisme contre le néolibéralisme. On ne peut pas ne pas regarder Cuba comme le dernier rêve de nos jeunes années. Dire que j'ai été à trente-deux mètres de Castro lui-même ! »

Ainsi je suis devenu le paria des parias pour avoir osé relever que les responsables d'une émission généraliste de la radio nationale «exagéraient un peu» quand ils tendaient à transformer cette émission en un programme quasi-"communautaire" – une évolution que personne n'a jamais niée. Mais Pierre Bergougnoux restera comme la quintessence de l'écrivain "sympa" et bien pensant après avoir manifesté son émotion joyeuse de s'être trouvé « à trente-deux mètres [*il faut noter l'exquise précision*...] de Castro lui-même ». Et ce n'était pas pour se réjouir de la possibilité qui ainsi lui était offerte de tirer sur le tyran, ou seulement de lui dire son mépris ! Certes non ! Quel mépris ? « On ne peut pas ne pas regarder Cuba comme le dernier rêve de nos jeunes années. » On tremble à l'idée de figurer dans les rêves de Pierre Bergougnoux…

Lundi 18 mars, sept heures du soir. Les épreuves de *Est-ce que tu me souviens ?* sont parties pour la P.O.L mercredi dernier, le 13 mars, de Lectoure; et nous avons porté cette après-midi à la poste de Miradoux, pour Fayard, celles d'*Hommage au Carré*, le *journal* de 1998. Ensuite, courte et tardive promenade du côté du moulin de Balignac et d'Heuré-Bartens, avec les deux seuls chiens suffisamment ingambes pour suivre le mouvement : Orage et Ottokar – le pauvre Hapax ne quitte plus guère la maison ou la cour.

Paris, front de Seine, jeudi 21 mars, neuf heures et demie du soir. J'ai été content, hier soir, en arrivant ici, de trouver les ultimes projets de couverture pour *Derniers Jours* et pour *Hommage au Carré,* exécutés sur des images de mon choix et, non sans quelques tâtonnements, selon mes requêtes de mise en page. Je pense que les couvertures vont avoir très bonne allure.

M'attendaient aussi, à la loge, les secondes épreuves de *Du sens,* que j'ai vérifiées comme j'ai pu, très sommairement, puisque je n'ai eu à ma disposition qu'une ou deux heures, hier soir, et la matinée d'aujourd'hui, entrecoupée de nombreux coups de téléphone. Mais les correcteurs de la P.O.L, et notamment Jean-Luc Mingus, qui travaille sur mes manuscrits depuis de nombreuses années, paraissaient avoir accompli un excellent travail, et dans la plupart des cas je n'ai fait que souscrire à leurs suggestions, d'une incontestable opportunité.

A deux heures j'étais dans les bureaux de la P.O.L, où j'ai travaillé avec la jeune Mlle Cardon, et tout s'est passé on ne peut mieux. J'ai eu aussi une courte entrevue avec Paul lui-même, qui a bien voulu me prodiguer ses conseils pour ma déclaration fiscale.

A trois heures et demie, deuxième rendez-vous éditorial, cette fois chez Fayard : et cette entrevue-là, bien que mon interlocutrice ait été la charmante Hélène Guillaume, toujours très aimable et bienveillante, s'est révélée beaucoup plus éprouvante. J'en suis même sorti accablé, presque désespéré. Et il n'a pas fallu moins qu'une longue conversation avec Flatters, à l'instant, pour que me revienne quelque ombre lointaine de sérénité.

Il s'agissait des coupes à opérer, après consultation juridique, dans les deux volumes à paraître du *journal*. Or ces coupes sont considérables, aussi bien en nombre qu'en ampleur.

Elles sont de nature très diverse. Certaines portent sur des textes ou des lettres que je cite, et qui doivent être les uns et les autres abrégés, en application des lois sur le droit de citation. A vrai dire, écrivant ceci, je ne vois pas très bien la pertinence de ces lois s'agissant de lettres privées, qui me semblent relever d'un autre régime : néanmoins il a fallu retirer plusieurs paragraphes de lettres de K. W., adressées à moi-même ou bien

au Conseil général du Gers pour lui dénoncer mes turpitudes. S'agissant d'une longue citation d'un livre de Jack-Alain Léger, présentée de façon plutôt favorable, nous sommes convenus de nous adresser à l'auteur, et d'essayer d'obtenir son autorisation.

Parmi les coupures requises, d'autres portent sur des jugements qui ont paru trop vifs, à propos de personnes ou d'institutions. Certaines opinions miennes sur des membres ou des administrateurs du Conseil général du Gers, justement, font l'objet de très nombreuses et très fermes demandes de coupures ou d'adoucissements.

Mais la plupart des suppressions réclamées ont un caractère nettement idéologique ; et ce sont celles-là, bien sûr, qui me coûteraient le plus si je devais m'y résoudre : comme d'habitude elles portent sur les sujets tabous par excellence, anciens et nouveaux : les juifs, l'immigration, la "francité", "l'étrangèreté", etc. ; et pour plus de la moitié des cas sur la pédophilie – bref sur toutes les questions où la censure, parmi nous, est le plus virulente.

Mais je ne suis pas sûr de bien comprendre de quelle censure il s'agit, précisément : purement juridique ou bien idéologique? Certaines des demandes de retrait sont incompréhensibles.

Ainsi, dans ces deux phrases : « Je ne suis certes pas un adepte du Front national, mais je trouve que l'exercice rituel qui consiste à en dire pis que pendre pour les gens qui en pensent pis que pendre est assez ridicule, et sonne facilement obscène. Je trouve Jean-Marie Le Pen détestable, mais je trouve à peine moins détestable le refus obstiné, de la part de ses ennemis, de prendre en considération les circonstances qui font son succès, parce qu'il est le seul à les reconnaître et à les analyser, même si son analyse n'est pas la bonne », les deux dernières propositions sont coupées, ce qui peut s'expliquer, à la rigueur, mais celle qui les précède l'est aussi, ce qui est encore moins facile à admettre. Sans doute craint-on que je prête le flanc à des accusations de sympathies pour le Front national. Mais le Front national, que je sache, n'est pas un parti interdit. Si donc je faisais son éloge, ce qui Dieu sait n'est nullement le cas, je ne tomberais pas sous le coup de la loi, il me semble. Donc la censure dont je fais l'objet n'est nullement juridique, mais bel et bien idéologique. Dans un cas comme celui-ci il ne s'agit pas de me protéger

contre d'éventuelles poursuites, mais de me mettre à l'abri de reproches de caractère strictement politique.

Plus désagréables encore que les coupures sont les phrases bancales et dépersonnalisées auxquelles on arrive lorsqu'on essaie – à force de négociations, en enlevant un mot ici, en en changeant un autre là, et même en en ajoutant certains qui sont destinés à nous couvrir – de rendre la pensée lointainement tolérable pour le sentiment dominant. On aboutit à des tournures qui ne peuvent être attribuées à personne, et à des convictions monstrueuses, non pas par leur caractère inadmissible mais par leur invraisemblance, leur incapacité d'être. Le dégoût me prend devant ce texte qui n'est ni tout à fait de moi ni tout à fait pas de moi, pauvre petite chose louvoyante et molle écartelée entre le désir de ménager la chèvre de la vérité (ou du moins de la mienne) et le chou de la prudence.

On doute si à aucune époque la censure a pesé si lourd. Pour ma part je me heurte à elle à toutes les entournures. La preuve est faite que ce que je pense ne peut pas se dire dans la société où je vis, et, pis encore – car j'ai très peu de convictions arrêtées –, ne peut même pas se *chercher*.

Que faut-il faire? Vivre à l'étranger? Mais comment? Et de quoi?

Renoncer à écrire? Comment poursuivre ce *journal* si à chaque ligne je dois me demander si je puis noter ce que je suis en train de noter, si ça ne va pas être barré par un futur éditeur, ou pis encore charcuté, coupaillé, recomposé à l'aide de grosses ficelles?

J'étais à deux doigts de refuser d'être publié dans ces conditions. Flatters vient de dépenser beaucoup d'énergie à tâcher de me dissuader d'un parti aussi radical et suicidaire. Selon lui l'essentiel est la publication conjointe, qui doit intervenir le mois prochain, des quatre volumes prévus, deux chez P.O.L et deux chez Fayard. Il faut tout sacrifier à ce projet-là, patienter, louvoyer, faire le dos rond. Lui compte beaucoup sur *Du sens* pour tout régler, ou du moins pour éclaircir nettement ma situation. De fait j'ai eu loisir de m'y exposer assez nettement, et je suis prêt à me battre sur la ligne assez complexe définie par ce livre-là. Le paradoxe est que bien des passages contestés dans les deux volumes de *journaux* ne sont que des ébauches et des tâtonnements

en vue de ce qui est exprimé beaucoup plus nettement dans *Du sens.* Il y a quelque absurdité à enlever des livres Fayard ce qui se trouve beaucoup plus clairement formulé dans un livre P.O.L qui paraît en même temps. Flatters estime que je tiens là mon plus solide argument pour résister aux coupures fermement proposées par Fayard. Toute la journée de demain doit se passer en de nouvelles négociations, ligne à ligne.

Ce qu'Hélène Guillaume, pour sa part, a trouvé de plus choquant dans ma prose, et qui pourtant n'a pas été relevé par Claude Durand, c'est que je déclare trouver Marc Dutroux, le Belge assassin et tortionnaire de petites filles, «assez sexy». Elle dit que les petites filles qu'il a tuées dans des conditions épouvantables n'ont pas dû le trouver « sexy », elles. Elle a bien sûr parfaitement raison. Et j'espère qu'il est bien clair que si j'ai pu, il y a quatre ans, sur la foi d'images assez floues, trouver Dutroux «assez sexy » (ce qui n'est plus du tout le cas aujourd'hui), c'était purement physique, et ça n'avait rien à voir, très au contraire, avec ses agissements criminels. Mais c'est la complexité du réel qui serait sacrifiée une fois de plus s'il était impossible de dire qu'on trouve Dutroux, nonobstant tous ses crimes abominables, et qui ne m'indignent pas moins que les plus indignés, les plus horrifiés, des commentateurs et des citoyens, «assez sexy».

Le point de contestation est précisément là : le réel, parce qu'il est plein de plis et de replis, ne se soumet pas aux exigences de la morale traditionnelle, et moins encore, bien moins encore, à celles de l'idéologie bien-pensante. Il leur échappe de toute part. Pourtant c'est bel et bien une exigence *morale,* sinon idéologique, qui impose à un écrivain d'essayer de le rendre dans sa complexité entière, coûte que coûte maintenue. Mais c'est de plus en plus difficile…

Vendredi 22 mars, six heures et demie du soir. Je rentrais ici afin d'y tenir ce *journal*, et d'y relever les derniers événements du front éditorial (pas trop négatif), lorsque, dans la rue du Bac, entre la maison où j'habitais quand j'avais vingt ans et celle où j'habitais quand j'avais

trente ans (et quarante ans), je suis tombé sur l'écrivain L. qui m'a fait, sur le trottoir, une scène épouvantable. Il s'agissait de mon *journal,* justement. J'ai cru d'abord qu'il parlait des deux volumes à paraître le mois prochain, dont il aurait eu connaissance chez Fayard, où il est très introduit comme partout. Mais non : il s'agissait des *Nuits de l'âme,* dont il n'a eu connaissance que tout récemment. Il me reproche avec beaucoup de violence d'y avoir rapporté des propos qu'il a tenus chez lui, où sa femme et lui me recevaient à leur table; et de m'être donné le beau rôle en ridiculisant ses goûts en matière d'art, et ceux de son épouse.

Il s'estime trahi. Il juge qu'un hôte n'a pas a rapporter ce qu'il a vu et entendu dans une maison où il est reçu. D'ailleurs il n'exclut pas de donner une suite juridique à cette affaire.

Il me reproche aussi d'avoir parlé de la mort dramatique de son père – mais sur ce point il est forcé de reconnaître qu'il n'entrait rien de désobligeant, de ma part, dans le récit que j'en ai donné. N'empêche : je n'avais pas à en parler, selon lui. Je n'avais pas non plus à exposer la façon dont il organise sa vie professionnelle. « Ça n'intéresse personne », dit-il modestement.

Je ne peux que lui faire remarquer qu'il n'ignorait sans doute pas, si obscurs que soient mes livres, que je tiens un *journal*, et que les journaux d'écrivains, depuis toujours, sont remplis des relations de déjeuners ou de dîners avec tel ou tel ; qu'en somme c'est du genre "journal intime", qu'il est en train de faire le procès; et que je ne croyais pas avoir commis la moindre indiscrétion sur sa "vie privée", contrairement à ce qu'il me reprochait. Il m'en veut d'avoir écrit qu'il était deux jours ici et cinq jours là, en fonction de ses activités professionnelles, ce qui apprenait à mes lecteurs que sa femme était seule chez elle à tel ou tel moment de la semaine, et la mettait à la merci des fâcheux, ou pis encore.

Comme il ne décolérait pas j'ai dû lui faire remarquer que lui, d'après ce qu'on m'avait rapporté, répandait la rumeur selon laquelle j'attendais les petits garçons à la sortie des lycées, information tout à fait fausse, d'une part, et d'autre part infiniment plus grave et plus nuisible pour moi que ne l'est pour lui la révélation qu'il est deux jours par semaine éloigné du domicile conjugal. Il a paru tomber des nues et m'a juré ses grands dieux qu'il n'avait jamais rien raconté de pareil. Au contraire, à l'en

croire, il a toujours pris ma défense, ou du moins a-t-il toujours refusé de s'associer aux campagnes contre moi. Ainsi il s'est abstenu de signer la pétition dirigée contre moi dans le Gers, au moment de l'"affaire", et qui fustigeait, si j'ai bien compris, mes activités à la tête de Pli selon Pli. C'est la première fois que j'entendais parler de cette pétition, qui d'ailleurs, me dit-il, n'a jamais vu le jour; mais dont le seul projet est déjà significatif de mon degré de faveur en terres gasconnes…

Seul élément qui pousse L., auteur à succès, à une relative indulgence à propos de ce que je peux bien raconter dans mes livres : personne ne les lit… Nous sommes tombés d'accord au moins là-dessus. Bien que ce détail affaiblît grandement sa thèse, et les motifs de sa diatribe, il revenait sans cesse sur lui, parce qu'il pensait m'humilier – il sous-estime grandement mon snobisme.

Samedi 23 mars, onze heures du matin. Raison des effets : c'est à cause de l'horreur d'Alain Finkielkraut pour la crème que j'ai dû essuyer, hier après-midi, la fureur de L. dans la rue du Bac.

En effet, comme nous devions, Pierre et moi, dîner hier soir avec les Finkielkraut, chez Flatters, j'avais, en sortant des bureaux de Fayard, acheté pour ce dîner du vin chez un marchand de la rue du Bac et un gâteau au magasin Daloyau de la rue de Grenelle. Mais comme j'arrivais presque au métro Vaneau avec tous mes paquets, je me suis souvenu qu'Alain Finkielkraut détestait la crème. J'ai craint que le gâteau que j'avais acheté n'en contînt, et je suis donc reparti en arrière vers le magasin Daloyau pour acheter à son intention un autre gâteau, dont j'aurais l'assurance absolue qu'aucune crème n'entrait dans sa composition. Et c'est alors que, devant le Secours catholique…

Le dîner rue Berger a été très agréable. Occupé du matin au soir, tous ces jours-ci, par les interminables corrections de deux mille pages d'épreuves, et par de laborieuses mises au point de textes, je n'ai malheureusement pas terminé jusqu'à présent le livre de Finkielkraut qui vient de paraître, *L'Imparfait du présent.* Jean-Paul et Pierre l'ont déjà lu

en entier, toutefois, et moi j'en ai lu suffisamment pour constater sans surprise un accord à peu près total entre les positions de Finkielkraut et les miennes, sur la plupart des sujets. Cet accord est déjà ancien, puisque j'en notais l'existence dans mes *journaux* il y a plusieurs années déjà, et encore une fois dans les volumes qui vont paraître le mois prochain, et qui couvrent eux aussi une période antérieure à l'"affaire Camus". Je me réjouis de l'existence, sous ma plume, de ces témoignages de sympathie politique, idéologique et humaine antérieurs à l'"affaire", et à l'attitude merveilleusement ouverte, et finalement favorable, de Finkielkraut à mon endroit, au moment de l'"affaire" et depuis. Il est ainsi établi que ma sympathie et mon sentiment de proximité à son égard ne sont pas dus à la simple gratitude. Cela dit je me réjouis aussi que son livre actuel et mon très proche *Est-ce que tu me souviens ?* contiennent l'un et l'autre, sans que nous nous soyons le moins du monde concertés, la même citation de Heidegger, tirée d'une lettre à Hannah Arendt :

> *Plus instituante que le poème*
> *Plus fondatrice que le noème*
> *Demeure la gratitude.*

La gratitude est vraiment ce que j'éprouve pour lui avec le plus de force et de clarté ; mais aussi la sympathie, l'accord intellectuel, la très haute estime, et de plus en plus *l'amitié*, même si un tel sentiment est rendu un peu difficile à pratiquer par l'extrême différence de nos situations dans le monde, lui adoré des médias, sollicité de toute part, donnant ces jours-ci cinq ou six interviews *par jour*, omniprésent à la radio et à la télévision, très influent, très écouté, très admiré, très aimé, moi non seulement obscur et méprisé, mais invisible et pourtant détesté, un paria.

Cela dit le tableau est un peu plus complexe que cela, parce que lui, dans le même temps qu'il est très aimé et très respecté dans de très larges cercles, qu'il a, je crois, beaucoup de lecteurs et qu'il est très en vue, est également en butte à des hostilités très puissantes et très agissantes, qui d'ailleurs, même si elles ne sont pas de même nature et de même

intensité que celles auxquelles je dois faire face, proviennent souvent des mêmes quartiers. Il explique qu'il accepte toutes les propositions qui lui sont faites de s'exprimer à la radio et de paraître à la télévision parce que ces moyens-là d'atteindre les lecteurs lui sont absolument indispensables étant donné l'animosité à son égard du bloc central de la presse écrite, *Le Monde* et les *Inrockuptibles*, *Le Nouvel Observateur* et *Télérama.* Il rapporte que je ne sais plus quel membre de la rédaction des *Inrockuptibles*, interrogé sur lui, aurait répondu sobrement : « Alain Finkielkraut? On le hait. »

Il me dit gentiment que la lecture du manuscrit de *Du sens*, en janvier, l'a incité à infléchir légèrement, sur épreuves, certaines formulations de *L'Imparfait du présent*, ce que j'avais cru remarquer en effet. Je regrette pour ma part que *L'Imparfait du présent* me soit arrivé trop tard pour que je puisse lui rendre cette politesse, ce dont j'aurais eu cent fois l'occasion. De toute façon nos opinions sont si proches, sur de très nombreux points – l'école, la violence, le "soi-mêmisme", etc. –, que nous arrivons très naturellement à des formulations extrêmement voisines, qui rendent difficiles de démêler de façon stricte la question des antériorités.

***

Ainsi que je le relevais avant-hier, je crois, ce qui m'est le plus désagréable, dans la négociation serrée avec les éditeurs – mais surtout avec Fayard, cette semaine – sur le maintien ou le retrait de certaines phrases, de paragraphes entiers, de certaines formulations ou seulement de certains mots, c'est qu'elle aboutit à des concoctions hybrides, qui ne sont ni de moi ni de Claude Durand, de Paul Otchakovsky ou d'Hélène Guillaume, mais de tout le monde à la fois et donc de personne, des espèces de monstres conceptuels et stylistiques. C'est pour cette raison que je me suis attaché laborieusement, jeudi soir et hier matin, à reprendre page par page les passages les plus contestés, de manière à en offrir des versions qui, tout en prenant en compte les remarques et objurgations qui me sont faites, soient au moins tout à fait de ma main.

Ce travail paraît avoir porté quelque fruit, car Hélène Guillaume, que j'ai vue longuement hier après-midi, a bien voulu considérer que sur de nombreux points nous avions bien avancé. Ses commentaires et ceux de Claude Durand m'ont d'ailleurs aidé, en bien des occurrences, à préciser ma pensée et à lever certaines ambiguïtés, notamment sur la pédophilie. Trois phrases qui avaient posé beaucoup de problèmes, sur cette question, sont devenues une page entière qui, elle, donne pleine satisfaction, au moins à Hélène Guillaume. Nous avons d'ailleurs eu l'occasion de nous expliquer, elle et moi, sur la remarque qui disait-elle l'avait le plus choquée, de ma part, et selon laquelle je trouvais, en 1997 ou 98, que Marc Dutroux, le tueur belge, était «assez sexy». Or ce n'était pas tant la remarque en soi qui scandalisait Hélène Guillaume, que le fait que cette remarque fût mon *seul* commentaire, sur l'horrible "affaire Dutroux". Et cela je puis parfaitement le comprendre. Que tout ce que j'aie trouvé à dire, sur ces crimes épouvantables, c'est que l'assassin était «assez sexy », je conçois que ce soit choquant. Et je suis tout à fait disposé à rendre cette remarque moins offensante en précisant très expressément ce qui dans mon esprit allait sans dire, j'imagine : à savoir que je trouve surtout ses forfaits cauchemardesques, et monstrueux.

Ainsi la discussion permet d'avancer un peu. Elle n'est malheureusement pas close, car elle doit reprendre lundi, cette fois-ci avec Claude Durand lui-même. Nous devions déjeuner ensemble près de chez lui, car le lundi il ne vient pas à son bureau, en général. Mais étant donné ces problèmes récents de mise au point de textes nous allons déjeuner près du siège des éditions, finalement, et travailler ensuite, dans son bureau, à l'élaboration, que j'espère définitive, des passages litigieux. Entre-temps il aura reçu un jeu d'épreuves de *Du sens.* Mon grand argument en faveur du maintien de certaines lignes qu'on veut me faire retirer, c'est qu'elles figurent, sous une forme plus stricte et plus développée, mais tout de même très semblable, dans *Du sens* qui doit paraître en même temps que ces deux volumes du *journal*; et qu'il n'y a pas de raison de juger impubliables chez Fayard des opinions qui dans le même temps sont publiées chez P.O.L; et dans un livre dont Finkielkraut me disait hier encore que rien ne l'y avait choqué.

***

A la maison de la presse voisine du métro Charles-Michels je suis tombé ce matin sur un petit livre de Marc Weitzmann, dont j'oublie le titre exact, quelque chose comme *Vingt-trois raisons de se faire détester.* Il s'agit d'un recueil d'articles, parus j'imagine dans *Les Inrockuptibles.* L'article qui en son temps déclencha l'"affaire Camus" figure là en bonne place, sous un assez long "chapeau", extrêmement insultant à mon égard, où il est expliqué au lecteur que je n'ai ni le talent, ni l'intelligence, ni les capacités conceptuelles d'assumer, et peut-être seulement de comprendre, ce que j'avais moi-même écrit, et qui provoqua le scandale qu'on sait. Ce matin je n'avais pas assez d'argent sur moi pour acheter le livre, et d'ailleurs je n'éprouvais qu'un désir assez modéré, sur le moment, de faire une dépense dont je ne pouvais rien attendre de très agréable. Aussi n'ai-je pu me forger qu'une idée assez floue et assez sommaire de ce texte, debout que j'étais entre les travées parmi les acheteurs et les feuilleteurs de magazines, et sous le regard du marchand, qui aurait probablement mal pris que je m'attardasse. Je me souviens toutefois que Weitzmann me reproche aussi une extraordinaire lâcheté, pour avoir consenti à la republication, sous une forme tronquée, en juillet 2000, de ce livre, *La Campagne de France,* qu'il avait lui-même si fort contribué à expulser des librairies sous sa forme originelle. D'autre part, résumant mes méfaits idéologiques initiaux, il en donne la version la mieux vulgarisée, selon laquelle j'aurais soutenu que les personnes ne bénéficiant pas de plusieurs générations d'intimité avec la culture française ne pouvaient pas être admises à participer à celle-ci. Je remarque au passage qu'il perpétue la vieille confusion, qui a été tellement utilisée pour me nuire, entre *participer à* et *participer de.* Comme je l'ai souvent précisé depuis lors, j'ai évoqué en passant les personnes qui *ne participaient pas de* l'expérience française, c'est-à-dire qui n'avaient pas été formées par elle, qui n'en sont pas le produit, ou le résultat. Jamais je n'ai soutenu, bien sûr, que cette circonstance historique les empêchait de *participer à* l'expérience et la culture françaises telles qu'elles se perpétuent (tant bien que mal). Mais il est bien évident que ces diverses mises au point de ma part ne servent absolument à rien, ne

sont en aucune façon prises en compte, n'ont aucune influence sur le "débat" (si c'est bien le mot). Chacun campe sur ses positions, et se flatte de n'entendre rien. Mon absence de talent, d'intelligence et de capacité conceptuelle suffisent d'ailleurs à justifier qu'on refuse absolument de m'écouter, et d'abord de me lire.

Cinq heures de l'après-midi. Nous avons bien sûr parlé des élections présidentielles, hier soir. Tout le monde est assez perplexe. C'est Sylvie Topaloff qui de nous tous penchait le plus nettement pour Chévènement, pourtant non sans de vives réserves. Finkielkraut envisage aussi de voter pour Chevènement au premier tour, tout en se félicitant que ce candidat, selon toute vraisemblance, n'ait aucune chance de parvenir au deuxième tour, et encore moins d'être élu. Il lui reconnaît le mérite incomparable de savoir dire *non*, la force de caractère suffisante pour refuser l'inacceptable, la volonté ferme de mettre un terme à la décomposition de tout. Comme nous tous c'est à lui qu'il fait le mieux confiance pour tâcher de sauver ce qui peut l'être de l'Éducation nationale – à mon avis également, l'École est avec l'ordre public le meilleur argument en faveur de la candidature Chevènement. Mais Finkielkraut pense qu'une *élection* de Chevènement, qui désormais semble tout à fait exclue, serait un désastre dans de nombreux autres domaines, en particulier quant à la position de la France dans le conflit israélo-palestinien.

Sa femme et lui déplorent que notre ex-amie commune Danièle Sallenave soit chargée des problèmes de l'École dans l'entourage de campagne de Chevènement : non pas à cause des positions de Danièle à propos de l'École, qui sont, que je sache, assez proches des leurs (et des miennes) ; mais à cause de ses vues sur le conflit israélo-palestinien, qui sont très nettement et très emphatiquement pro-palestiniennes. Dans *L'Imparfait du présent* Danièle est prise très vivement à partie pour avoir parlé de «l'inexorable "poussée vers l'est" de l'État hébreu, c'est-à-dire littéralement de son *Drang nach Osten* », évocatoire des idéaux nazis. Eux qui ont dirigé ensemble, jadis, une revue (publiée par P.O.L), ils sont maintenant à couteaux tirés.

Moi-même, qui voterai certainement pour Chevènement, et qui suis déçu, même, de voir diminuer très sensiblement, depuis un mois, les intentions de vote en sa faveur (lesquelles avaient connu durant tout l'automne une espèce de croissance triomphale), je suis bien loin d'être un chevènementiste enthousiaste et complet. J'aurais fondé d'assez grandes espérances sur Chevènement dans le domaine scolaire et celui de la sécurité, mais je suis très loin de partager son antieuropéanisme, et je suis très choqué par ses sympathies affichées pour la plupart des dictatures arabes. Il semble avoir témoigné les plus grandes indulgences à l'égard de Saddam Hussein, et j'ai trouvé plus que déplacé son voyage récent dans les capitales du Maghreb, au cours duquel on le voyait successivement se précipiter dans les bras de Ben Ali et de Bouteflika, comme pour recevoir d'eux Dieu sait quelle sinistre investiture.

De toute façon, toutes les discussions autour de la candidature Chevènement relèvent à présent de l'hypothèse d'école, puisque ses chances d'être élu sont à peu près nulles. La question se déplace vers les votes du second tour. Les Finkielkraut n'envisagent pas une seconde de voter pour Jospin, par extrême défiance à l'égard de son entourage politique, à commencer par Martine Aubry. Ils ne semblent pas exclure de se rallier à Chirac – une idée qui à Flatters semble inenvisageable, par incapacité de se voir lui-même porter son suffrage à droite; et inenvisageable à moi aussi, surtout par extrême défiance de l'homme Chirac. Pierre est parmi nous le seul jospinien de premier tour, et peut-être sera-t-il rejoint par Flatters au second tour. Pour ma part, entre Chirac et Jospin, je me vois en futur abstentionniste.

Dimanche 24 mars, neuf heures du soir. Je me demande bien depuis combien de temps je n'étais pas allé dans le parc de Sceaux – trente ans peut-être? Nous y allions à bicyclette, certains dimanches, X et moi. Bientôt je pourrai écrire, comme Berenson en 1955 : «La dernière fois que je suis passé par Ravenne, en 1888... »

Mes souvenirs étaient assez confus, car nous avons d'abord cherché le pavillon de l'Aurore à gauche du château alors qu'il est à droite. Nous avons visité le château en nous demandant comment faisaient le duc et la duchesse de Trévise quand ils avaient des invités à loger, car le nombre de pièces est presque aussi limité qu'à Plieux. Parmi les articles qu'à

quatorze ou quinze ans j'envoyais à *Historia*, qui se gardait bien de les publier, d'autant que j'en copiais la matière dans une inépuisable *Biographie universelle,* l'un concernait l'attentat de Fieschi, dont Louis-Philippe réchappa, en 1835, mais où trouva la mort le maréchal Mortier, duc de Trévise, père d'un *deuxième* duc de Trévise qui fit construire le château entre 1856 et 1862. Celui-là tenait le domaine de sa femme, épousée en 1828, fille d'un riche homme d'affaires nommé Lecomte, si je me souviens bien, qui lui-même avait acheté l'immense parc et l'ancien château des Colbert et de la duchesse du Maine, en 1798, sans doute comme bien national.

Dans la confusion de mon esprit traîne un *troisième* duc de Trévise, aux contours incertains, à l'identité assez floue, même, mais qui aurait été un grand collectionneur, ou quelque chose comme cela, vers la fin du XIXe siècle ou le début du XXe ? Il me semble qu'on retrouve assez souvent son nom dans les catalogues d'exposition, comme acheteur de ceci ou de cela, environ ce temps. Et comme toujours c'est vers cette période où l'histoire du domaine est le plus obscure, le mieux délaissée, que ma rêverie se porte le plus volontiers. C'est en 1922 que l'État, ou le département de la Seine, plutôt, fit l'acquisition de Sceaux. La famille de Trévise s'y était-elle maintenue jusque-là? Et si c'est bien le cas, qu'était-ce de vivre alors aux portes de Paris dans un parc plus grand que n'importe lequel des jardins publics de la capitale, bois de Boulogne peut-être excepté, et très comparable, par l'étendue et le style, à ceux des palais royaux d'Ancien Régime?

On a des vues des allées et surtout des bassins dans ces années-là, grâce aux photographies d'Atget, qui comptent parmi les plus belles images jamais produites, à mon avis, tous médias confondus. Le parc y apparaît plus touffu qu'aujourd'hui, les pavés de la cour plus entourés d'herbe, le portail plus vétuste et même assez délabré. A présent tout est très bien entretenu.

Nous avons marché jusqu'au pavillon de Hanovre, à l'autre extrémité des plus longues perspectives. Il faisait un temps magnifique, les promeneurs étaient très nombreux, le plus souvent en famille : une foule très mélangée d'origine, parfois un peu bruyante, mais très paisible, heureuse de profiter d'un beau dimanche de vrai printemps. Les

interdictions de jouer au ballon sur certaines pelouses ne sont guère respectées, et il y a bien quelques papiers gras laissés ou jetés ici ou là; mais dans l'ensemble l'impression dominante est un sentiment d'harmonie et de paix, de bonheur collectif et presque d'opulence.

Comme nous n'avions trouvé de place pour la voiture qu'assez loin de l'entrée du parc, nous avons parcouru à pied plusieurs de ces curieuses rues des beaux quartiers de Sceaux, où se pressent dans des jardins assez étroits un nombre extraordinaire de ce qu'on aurait appelé jadis des *pavillons de banlieue*, mais de la catégorie la plus fastueuse, villas qui eussent paru affreuses, il y a encore vingt ou trente ans, mais dont on espère à présent qu'elles seront pieusement conservées, car leur collection inépuisable est d'une diversité fascinante. Elles ne paraissent d'ailleurs guère menacées, dans l'immédiat, et presque toutes sont entretenues avec grand soin.

Sceaux m'a fait penser à la Vallée aux Loups et nous avons envisagé un moment de nous y rendre aussi, avant de décider, faute de temps, de laisser cette promenade pour un autre jour. Mais l'évocation de la Vallée aux Loups m'avait mis dans la tête, sans que je comprenne du tout pourquoi, une petite vallée encaissée des hauteurs de Grenade, où l'on dit que Lorca fut exécuté. Je ne voyais pas pourquoi la Vallée aux Loups me faisait penser à Lorca, et à sa mort tragique. Or, pour une fois, j'ai eu l'explication de ce rapprochement bizarre :

Au deuxième étage du château de Sceaux, dans un environnement qui ne leur est guère favorable, on voit plusieurs tableaux de Fautrier ; et parmi eux deux petites toiles de la série des *Otages.* Cette série de Fautrier, magnifique, et que j'admire passionnément depuis des années, a pour origine de nombreuses exécutions d'otages, par les Allemands, dans une combe voisine de la Vallée aux Loups et du lieu où le peintre habitait : une combe que j'ai dû voir aussi, et qui ressemble peut-être à celle des exécutions de Grenade. Seulement j'avais oublié tout cela. L'inconscient, lui, s'en souvenait. Et le rapprochement qu'il avait opéré, et qui me paraissait gratuit, ou à tout le moins fortuit, était parfaitement légitime, attesté, attestable, très bien fondé en histoire et en expérience – ce qui tendrait à prouver que nous savons beaucoup plus de choses que nous ne le pensons; mais nous ne savons pas que nous les savons.

Tout l'"art poétique" des *Églogues* est là : comment passer de A à C sinon à travers un B absent, dérobé, introuvable, enfoui dans les profondeurs du souvenir, de l'érudition, de la connaissance et du "texte" (comme on disait *c*. 1975 : du "texte" en tant qu'il est connaissance, répertoire, "dépôt de savoirs et de techniques" (Denis Roche?). (Curieux tout de même que ce qui ait fait "passage", en l'occurrence, ce soit un peloton d'exécution). (Je dis *de A à C*, ce peut-être de A à B aussi bien, C étant l'absent; ou de A à K, à P, à W (ça oui) ; ou de Z à A – du Zohar à l'Alpha, en passant par la Monnaie de Bruxelles et la banlieue de Buenos Aires (on ne saurait trop)). (Ces *Otages* de Fautrier, tout de même, on se demande s'ils ont le droit d'être non seulement si beaux mais à ce point *exquis*, quelquefois. Et bien sûr oui, mille fois oui. Voilà ce que je regrette de n'avoir pas réussi, à Plieux : une grande exposition Fautrier…)

Mercredi 27 mars, sept heures du soir. Cette fois tout s'arrange assez bien, sur le front éditorial. Il semble – touchons du bois – que nous soyons sortis de la période des turbulences, et que la plupart de mes inquiétudes n'étaient pas fondées.

Avant-hier lundi j'ai fait au Récamier un excellent déjeuner de poisson avec Claude Durand, très aimable et bienveillant comme toujours. Il m'a expliqué que s'il avait proposé tant de coupures, dans les deux volumes à paraître du *journal*, c'était uniquement parce que je lui avais dit que je ne souhaitais pas du tout d'ennuis avec les *journaux*, et que dans mon esprit c'était *Du sens* qui devrait soutenir seul le poids d'éventuelles attaques idéologiques. En fait nous ne nous étions pas très bien compris. J'avais pensé en effet, et je pense encore, que c'est à *Du sens* qu'il revient de représenter mes opinions et de les défendre; et c'est pour cette raison que j'ai suggéré à l'automne dernier que la publication du *journal* de 1997 soit reportée à avril de cette année, ainsi qu'il fut fait. Mais une fois que *Du sens* est là pour dire ce que je pense, les *journaux* n'ont pas à cacher ce que j'ai pu penser ou envisager de penser tel ou tel jour il y a quatre ou

cinq ans. Claude Durand m'a dit que si tel était mon sentiment il retirait très volontiers ses propositions de retrait : il ne les avait avancées que pour me protéger aussi rigoureusement que possible, comme il avait cru que c'était mon vœu.

Claude Durand avait déjeuné la semaine dernière avec Paul Otchakovsky, et je trouvais Paul bien cachottier de ne m'en avoir rien dit, car nous nous étions parlé plusieurs fois entre-temps. Mais Paul m'a expliqué depuis lors qu'à son avis c'était à Claude Durand de s'ouvrir à moi du projet dont ils s'étaient entretenus, puisque ce projet venait de lui. Il s'agirait que le *journal* de l'année de l'"affaire" soit publié chez P.O.L et non pas chez Fayard, car Claude Durand ne jugeait pas opportun de publier dans sa propre maison un *journal* où elle serait fatalement très présente, ainsi que plusieurs de ses principaux responsables. C'est parfaitement compréhensible. Seulement Claude Durand se trompait sur l'année de l'"affaire", qui n'est pas 1999 comme il le croyait, mais 2000 – de sorte que le prochain volume paraîtrait encore chez Fayard, en novembre prochain, puis le suivant chez P.O.L, quitte à ce que les suivants reviennent chez Fayard.

Claude Durand semblait trouver comme moi que Paul ne paraissait pas très résolu à faire grand-chose de spécial pour la publication de *Du sens*, et pour lancer et soutenir ce livre dans le monde; mais Paul, que j'ai vu le lendemain, hier mardi, dans ses bureaux, montrait plus d'excitation à la perspective de la sortie du livre qu'il n'en avait témoignée jusqu'à présent. Il est même allé jusqu'à me dire, à ma grande surprise :

« Je crois que ce livre va faire beaucoup de bruit. En tout cas il est très attendu... »

Je n'ai pas pu avoir davantage de précisions. Attendu avec des tromblons sans doute…

Plusieurs personnes qui entraient au Récamier, lundi à midi, sont venues présenter à Claude Durand leurs félicitations pour son *courage.* Il ne s'agissait pas de son *courage* à se montrer avec moi, quoiqu'il m'ait dit avoir choisi *par provocation*, pour y déjeuner en ma compagnie, un restaurant aussi fréquenté par la gent éditoriale et littéraire; mais du courage qu'il avait mis à s'opposer publiquement au président du

Syndicat des éditeurs, lequel avait déclaré qu'à l'occasion du Salon du livre les éditeurs français seraient fiers de témoigner à Silvio Berlusconi leur *amitié* et leur *complicité.*

Durand est en effet une des premières et des plus importantes personnalités françaises à s'être opposé à l'éventuelle venue à Paris de Berlusconi pour l'inauguration du Salon, dont l'Italie est cette année l'invitée d'honneur. Il dit, en ne plaisantant qu'à moitié, que son communiqué, en effet très remarqué, a incité les écrivains et les intellectuels italiens à se prononcer plus nettement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'à présent, et à manifester plus ouvertement leur opposition ; que leur opposition clairement exprimée a eu un effet d'émulation parmi de nombreuses autres catégories d'Italiens ; et que, par un phénomène de boule de neige, ou de dominos, la descente dans la rue de trois millions d'Italiens, la semaine dernière, était une conséquence lointaine, mais imprévisible et rapide, de ce communiqué retentissant…

Il dit aussi que ce que montre l'actuelle situation italienne, c'est que la dictature n'est plus nécessaire pour que s'instaure un pouvoir total sur la vie économique, intellectuelle, sociale et politique. Un tel pouvoir peut à présent s'accommoder des institutions démocratiques et de leur fonctionnement. Il a les moyens, sans les supprimer, de les vider de leur sens et de leur réalité.

Je ne lui cache pas que je suis surpris que le premier volume de l'ouvrage de Soljénitsyne, *Deux siècles ensemble*, sur les juifs et les Russes en Russie, qu'a publié Fayard le mois dernier, et auquel j'ai jeté un coup d'œil, n'ait pas causé plus de remous. Il dit que c'est surtout le second volume, dans lequel Soljénitsyne traite du rôle des juifs dans l'instauration du goulag, qui risque de susciter des réactions très vives. Ce second volume n'est pas encore paru en Russie. En Amérique, le livre a été refusé par tous les éditeurs.

Claude Durand est persuadé, et m'a plusieurs fois expliqué, que l'« affaire Camus » le visait lui autant et plus que moi. Un jour il m'a même exprimé ses regrets que j'aie dû un tel nombre d'ennuis à la publication de mon livre par Fayard et non pas par un autre éditeur. Comme je lui touche un mot des nouvelles attaques de Weitzmann contre moi, il dit que je ne dois pas m'en étonner, ni leur attacher la moindre importance :

Weitzmann est à l'en croire stimulé par R., et l'a été dès le début; et R. est acharné à lui nuire.

***

On n'imagine pas combien il faut encore de travail sur un livre, même pour son auteur, après qu'il croit y avoir mis le point final : premières épreuves, deuxièmes épreuves, *troisièmes* épreuves, dont je ne connaissais même pas l'existence, et qui ont été rendu nécessaires, dans le cas des *journaux*, par la nécessité d'édulcorer considérablement tout ce qui concernait L., après la scène qu'il m'a faite vendredi dernier sur le trottoir de la rue du Bac, à propos de ses apparitions dans de précédents volumes. L'émission de "La Suite dans les idées", aujourd'hui, était consacrée justement à la croissante "judiciarisation" de la vie littéraire, à l'abondance de procès qui pleuvent sur auteurs et éditeurs, à la nécessité de peser chacun de ses mots. L'un des invités était Me Pierrat, le grand spécialiste de la question, que j'étais allé voir au moment de l'"affaire", lorsque j'envisageais de poursuivre Laure Adler, le président de la L.I.C.R.A. ou *Marianne* en diffamation. Ce qui ressort de tout cela, c'est qu'en ce *journal* et bien d'autres ouvrages vont devoir fleurir en quantité croissante les simples initiales, et les phrases se faire de plus en plus sibyllines…

Mais les épreuves ne sont pas tout : il y a aussi les index, dans mon cas, les quatrièmes de couverture, et les couvertures tout court – pour ne rien dire des pages "du même auteur", et des listes d'auteurs mis à contribution, s'agissant d'*Est-ce que tu me souviens?* Bref, ce n'est jamais fait (*Dieu des hommes semés, sera-ce jamais fait ?*). Et j'ai passé beaucoup de temps, ces jours derniers, entre les bureaux de Fayard, ceux de la P.O.L et cette cellule même, où je suis alimenté en textes à revoir et à revoir encore par une noria de porteurs diligents. Cependant tout cela prend plutôt bonne tournure, et l'épreuve, cette fois, touche à sa fin (je crois n'avoir plus à réviser que l'index d'*Hommage au Carré*).

***

Hier soir nous sommes allés voir au pied de cette tour, à Beaugrenelle, *Gosford Park*, d'Altman, un film distrayant et plutôt bien interprété, dont l'action se déroule pendant les années trente dans un somptueux château de la campagne anglaise. Malheureusement cette action ne tient pas debout, le scénario est complètement bâclé, à moins que ce ne soit le montage qui est responsable de l'inconsistance des personnages et de l'intrigue. Et malheur aux classes qui ne sont plus là pour raconter leur propre histoire, et pour essayer d'expliquer à la postérité ce qu'elles ont été, ou ce qu'elles ont tâché d'être : leurs valeurs sont jugées selon les seuls critères des classes qui leur ont succédé, critères soigneusement agencés pour ne pas les *comprendre*.

Accessoirement j'ai constaté sans plaisir qu'Alan Bates, qui pour ma génération (pas pour moi) a constitué une sorte de mythe sexuel (surtout à cause de la fameuse scène où Oliver Reed et lui se battent nus devant un feu de cheminée – dans *Love,* je crois), est à présent presque un vieillard (il joue le rôle d'un vieux maître d'hôtel).

***

Parmi les passages qu'il a fallu retirer de *Derniers Jours* ou de *Hommage au Carré*, je ne sais plus, il y avait plusieurs phrases d'un discours oraculaire et très drôle de Flatters sur la circoncision, qui selon lui (selon lui ce jour-là) a un effet libératoire par rapport au narcissisme (au *mauvais* narcissisme), mais, en contrepartie, "rend aveugle". Or, par coïncidence, dans une nouvelle traduction du *Dialogue dans la montagne*, de Celan, je tombe sur ceci (les "deux cousins" sont Klein et Gross, ou si l'on veut Celan lui-même et Adorno, à Sils-Maria (où dans la réalité ils se sont "manqués")) :

« Le silence donc régnait, le silence là-haut dans la montagne. Il ne régna pas longtemps, car quand le Juif s'en vient et rencontre un deuxième Juif, c'en est bientôt fait du silence, même dans la montagne. Car le Juif et la nature, cela fait deux, toujours encore deux, même

aujourd'hui, même ici. Ils sont donc là debout, les deux cousins, à leur gauche fleurit le martagon, fleurit sauvage, fleurit comme nulle part, et à droite voici la raiponce, et *Dianthus superbus*, l'œillet splendide, est aussi là un peu plus loin. Mais eux, les cousins, Dieu sait pourquoi, il leur manque des yeux. Plus exactement : ils ont des yeux, eux aussi, mais un voile est suspendu devant, pas devant, non, derrière, un voile qui bouge; à peine une image est-elle entrée que la voilà prise dans le tissu et déjà un fil est sur place, un fil qui se déroule, qui s'enroule autour de l'image, un fil du voile ; s'enroule autour de l'image et fait un enfant avec elle, moitié image et moitié voile. »

Comme je m'insurge devant le rapport prétendu entre circoncision et "aveuglement", Flatters demande (en 1997 ou 98, donc) :

« J'ai encore dit une connerie, en somme ? »

Et moi de répondre, en substance :

« Sans doute, mais c'est une connerie comme toutes tes conneries : elles "brillent un laps" – le temps que se réagencent autour d'elles les sens et le paysage; et puis on les rejette à la rivière, sans y attacher plus d'importance, content seulement de les avoir tenues un moment entre les mains, comme un galet. »

Vendredi 29 mars, dix heures du matin. J'ai lu hier à Flatters le paragraphe de Celan que j'ai copié plus haut, et ces lignes l'ont mis dans un état d'exaltation extraordinaire. Il dit que cent pages de commentaires ne suffiraient pas à en épuiser la richesse. Et ce sont des phrases de cet homme-là, Flatters, qu'il a fallu retirer du *journal* de 1998 – plusieurs phrases, échos de plusieurs phases de sa réflexion continue sur ce que c'est que de *voir*! Et cela par unique souci de ce que des imbéciles, qui les isoleraient de leur contexte spirituel, pourraient bien en penser, et exiger qu'on en pense !

***

Maintenant que le gros massif *Du sens* est dans une certaine mesure (dans une assez faible mesure) *derrière moi*, je commence à me soucier, d'une part d'en contredire les données, d'autre part d'examiner les conclusions pratiques (c'est-à-dire politiques et presque "politiciennes") qui peuvent être tirées de ces données (et de leurs contradictions éventuelles, qui n'en seraient que des raffinements, des affinements, des précisions). *In short* : sur quelles prises de position tangibles débouche ce livre? Ou, beaucoup plus étroitement encore, puisque nous sommes en période préélectorale : pour qui implique-t-il qu'on vote ?

A cette question un peu bêta je répondrai *pour Jean-Pierre Chevènement,* et cela pour une unique raison, et contre plusieurs autres : parce qu'il semble le plus à même de sauver, de l'École, ce qui peut l'être encore. Et l'École est le domaine où mes convictions, si on les transporte dans la vie réelle et immédiate, sont le plus nettes; ou, pour le dire autrement : c'est en direction de l'École qu'elles supportent le mieux le voyage (ou *le moins mal*).

A quoi tendent-elles, ces convictions? A un rétablissement du *formalisme* éducatif. *La forme c'est l'autre*, à commencer par l'autre en soi. J'en tiens pour l'inégalité du maître et de l'élève, dans la mesure où ni l'une ni l'autre de ces fonctions ne constitue le *tout* de l'être, mais seulement des *rôles*, des emplois. Je suis partisan d'une école *formaliste*, et cela dès les plus petites classes. Je suis partisan aussi d'une école *laborieuse*, qui ait les mêmes exigences envers les enfants qu'il y a un demi-siècle. Et j'avoue que je suis atterré par ce que je vois, à travers Pierre, du peu de temps que les élèves consacrent à l'étude. En janvier plusieurs de ses classes sont allés à la montagne, en "stage de ski" – et il ne s'agissait pas du tout de transporter l'école à la montagne, avec des cours à peu près normaux, et la pratique du ski pendant les moments de liberté; il s'agissait vraiment de n'apprendre que le ski, comme si c'était une matière scolaire (de même que sont considérées comme des "matières scolaires" toute sorte de pratiques et d'activités qui jadis étaient envisagées seulement, et bien plus justement selon moi, comme des divertissements). Et je vois bien qu'une classe sur trois, et peut-être une sur deux, est consacrée à des projections de films ou de documentaires, ou bien à des "interventions extérieures", visites de

personnalités, par exemple, qui viennent débattre de ceci ou de cela – toutes choses très intéressantes, sans doute, mais uniquement comme *complément*, à mon sens, et non pas en guise de *substitution* à l'enseignement proprement dit.

Ces jours-ci ont resurgi des incidents à propos du fameux "voile islamique". Une scène cocasse de la télévision fut l'entretien donné aux caméras, dans une cour de lycée, par un proviseur très hostile au voile, mais qui lui-même portait une chemise avachie ouverte jusqu'au milieu du torse : on se demandait ce qui lui permettait de penser que le "voile islamique" constituait une tenue moins adéquate, à l'intérieur d'un lycée, que son propre attifement incroyablement négligé.

Bien entendu je suis favorable au rétablissement de notations vraies et d'examens véritables, c'est-à-dire à la *sélection.* Ceux qui ne pourraient pas suivre, ou qui ne voudraient pas suivre, seraient dirigés vers d'autres filières d'enseignement. Mais entre les filières supérieures et les filières inférieures, ou pour mieux dire entre les filières "intellectuelles" et les filières "techniques", "professionnelles", il conviendrait qu'existe un troisième régime, un régime *de transition perpétuelle*, de passage toujours disponible, constamment ouvert aux volontaires qui, après en avoir été exclus, ou sans y avoir jamais accédé, désireraient rejoindre les filières les plus exigeantes. Ce régime de soutien permanent – une sorte d'énorme Samu éducatif, qui n'aurait d'autre condition d'accès que le *désir* d'étude et de connaissance – serait également ouvert aux élèves des filières supérieures qui pour des raisons sociales ou familiales, par exemple, médicales, psychologiques, que sais-je, auraient quelque mal à s'y maintenir, malgré le ferme désir qu'ils en auraient.

Puisqu'il est avéré que la plupart des parents ne peuvent plus se charger de cet enseignement-là, il existerait, dans toutes les filières, des classes de "civilisation", c'est-à-dire, selon mon système, des classes d'"in-nocence" – qu'in-nocence et civilisation soient une seule et même chose, en effet, cette conviction croissante est à peu près au cœur de ma façon de penser. J'ai d'ailleurs l'impression que Finkielkraut, comme moi très antirousseauiste sur ce point, est très proche de mes opinions en la matière, même s'il use d'une terminologie différente.

Un point qui nous sépare lui et moi, c'est la question sexuelle. Certes il s'affiche favorable à la liberté sexuelle, mais on sent bien qu'il en tient surtout pour la pudeur (que j'ai en haute estime moi aussi, mais que je ne place guère de ce côté-là) ; et contre l'exhibition et l'exhibitionnisme, travers dont il se pourrait bien que je fusse moi-même atteint, de son point de vue. Cependant il y a plusieurs années que je ressens confusément la nécessité d'une révision de mes opinions, dans ce domaine : le soupçon s'est fait de plus en plus fort, en moi, qu'il existe un lien, malheureusement, entre la totale liberté sexuelle et le désordre croissant au sein de la société, la montée de la violence, l'impossibilité d'éduquer les enfants. L'issue dialectique se tient peut-être, encore une fois, au sein de l'innocence du sexe. Car je continue de croire, certes, en l'innocence du sexe, mais seulement dans la mesure où il est *effectivement* in-nocent, d'une part, et d'autre part *perçu comme tel*. Si en effet il est perçu (à tort selon moi) comme une transgression, cette transgression qu'implique alors son libre usage implique en même temps toutes les autres et les entraîne, ou du moins les favorise fortement, selon le principe qu'il n'y a plus de limite, quand la borne est franchie : la transgression de la loi, celle de l'ordre, celle de la paix et de la liberté d'autrui, celle de toutes les vertus civiques et humaines. C'est parce que le sexe (à tort) n'est pas jugé innocent, même par ceux qui le pratiquent en toute liberté, qu'il est lié trop souvent, très souvent, en pratique, à tout ce qui n'est pas innocent non plus, mais qui ne l'est *vraiment* pas, contrairement à lui, et qui est même éminemment *nocent*, c'est-à-dire à toute sorte de débordements néfastes, à la grossièreté, à la laideur, à la vulgarité et à la violence.

Il va sans dire que l'innocence du sexe, lorsque j'en parle, ne concerne que le sexe *en soi* : le sexe, comme n'importe quelle activité humaine, peut être l'occasion de toute sorte d'attitudes et d'activités qui elles ne sont nullement innocentes ; et alors bien sûr il n'est plus innocent.

Sans doute demeuré-je favorable à la liberté sexuelle pour tous, et cela dès la puberté; et sans doute des adolescents sexuellement libres, qui pour cette seule raison ont tendance à se considérer comme des adultes, sont-ils beaucoup plus difficiles à élever que des adolescents ancienne manière, qui ne jouissaient pas, officiellement, de cette liberté-là (non

plus que d'aucune autre, d'ailleurs). Mais cette désagréable contradiction doit pouvoir être surmontée, d'une part par la conviction de l'innocence du sexe, justement, et de la nécessité de cette innocence, qui ne le situe en aucune façon en dehors de la vie sociale et de ses contraintes, nullement en dehors de la civilisation et de ses règles (bien au contraire) ; d'autre part grâce au concept de *rôle*, encore une fois, qui met de la distance entre la fonction et la personne, en toute occasion où cette distance est nécessaire. Après tout la vie sexuelle, et même la liberté sexuelle, sont bien compatibles avec la vie professionnelle, et même avec la vie militaire : pourquoi ne le seraient-elles pas avec la vie scolaire? La seule condition est que cette liberté ait toujours pour frontière absolue la *nocence*; et, cette frontière, elle la franchit dès lors qu'elle perturbe le bon déroulement de cours ou le bon ordre de la vie dans les établissements, ou bien la juste distance entre les élèves et les professeurs.

Oui, pour tout ce qui concerne l'école j'ai des vues assez nettes – justes ou pas, bien entendu – sur ce qu'à mon avis il faudrait faire. Sur tous les autres plans les éventuels prolongements pratiques de ma façon générale de voir sont beaucoup moins assurés; et d'abord sur la question la plus pressante, sans doute (mais juger qu'elle est la plus pressante, c'est déjà une prise de position), de notre société, je veux dire l'immigration.

Je crois que l'immigration importe du malheur, en plusieurs sens possibles de l'expression; et cela pour plusieurs générations, probablement : de la violence, du conflit, de l'animosité entre les groupes. En même temps je ne suis pas sûr qu'elle soit évitable. Si elle n'est pas évitable le mieux est évidemment d'essayer de s'en accommoder le plus harmonieusement possible. Si elle est évitable, ou seulement *limitable*, je pense bien sûr qu'il conviendrait de la limiter autant que faire se peut.

Une des facéties des sociologues c'est de nous expliquer qu'il y a, contrairement à ce qu'affirment les vieux réactionnaires de mon espèce, de moins en moins d'étrangers en France. C'est vrai. Et pourquoi y a-t-il de moins en moins d'étrangers? Parce qu'il y a de plus en plus de naturalisations…

Je suis favorable à un arrêt presque total des naturalisations. Je suis favorable à ce qu'il soit mis fin à tout ce qui constitue pour les étrangers un appel d'air vers notre pays, une incitation à immigrer en France. Je pense que le droit d'asile devrait être limité à l'application la plus stricte. Et je pense que son champ pratique d'application devrait être encore limité par une politique étrangère conforme aux vraies traditions de la France, c'est-à-dire une politique qui soit toujours et partout favorable à la liberté des peuples et à leur droit de disposer d'eux-mêmes. Ainsi ce serait faire bien plus pour les Kurdes, à mon avis, de les aider à disposer de l'État indépendant auquel ils ont droit comme tous les peuples de la terre, que de les accueillir par dizaines de milliers alors que l'assimilation est d'évidence impossible dès lors qu'il s'agit de quantités de cet ordre.

Samedi 30 mars, onze heures du matin. Hier, au beau milieu d'un dîner dans un minuscule restaurant coréen de la rue Beaugrenelle, je me suis avisé tout à coup, comme il m'advient de le faire assez souvent depuis trois ans, que j'étais, en somme, très heureux.

***

Dans l'après-midi j'avais marché dans le quartier des Halles et dans le Marais, et passé d'assez longs moments aux Mots à la Bouche, à la librairie Pause-Lecture, rue Quincampoix, où j'allais pour la première fois, et finalement à la librairie de la Fnac-Forum, où j'avais rendez-vous avec Pierre. Et comme chaque fois que je vais dans ces quartiers-là, et que je m'y attarde, spécialement à la librairie de la Fnac, je me disais que la société sinon "métissée", du moins d'origine très mélangée, qu'on voit s'y presser, n'a rien pour effrayer, bien au contraire, qu'elle est harmonieuse et belle, érotiquement et même "citoyennement" séduisante. Si c'est vers une généralisation de cela que la France et l'Europe se dirigent, ne convient-il pas de baisser les bras, d'en prendre son parti, et

même d'aimer ce qui advient, d'autant que ce ne devrait pas être trop difficile, à en juger par ce qu'on voit là ?

Mais faut-il en juger par ce qu'on voit là, justement? Ou bien au contraire par ce que l'on constate partout ailleurs, en regardant la télévision ou en prenant le métro, qui est de plus en plus sale, de plus en plus déglingué, de plus en plus visiblement la victime, à la façon de tant d'espaces, de sites, de bâtiments et d'institutions du pays, d'un vandalisme généralisé, d'un manque d'amour, et même d'une agressivité, d'une animosité, d'un insouci de chacun à l'égard de tous, de tous à l'égard de chacun, de tous à l'égard de tous, comme si les liens d'appartenance et de propriété s'étaient rompus ensemble, comme si la société et ses aménagements n'appartenaient à personne, ou bien seulement à des ennemis, des ennemis qu'il faudrait atteindre et blesser aussi sérieusement que possible, et d'abord à travers leurs biens et leurs accomplissements ?

Et puis, cette société *française* qu'on voit mourir sous nos yeux, cette culture-là, cette civilisation, ce mode particulier de concevoir notre présence sur la terre, d'envisager la solitude et les rapports sociaux, est-il possible de ne pas en porter le deuil, de ne pas lamenter sa perte? On nous répond en face que cette culture, cette civilisation, ce mode d'être et de penser ne sont pas du tout en train de mourir, que d'ailleurs ils n'ont jamais été rien d'autre que ce qu'on les voit être aujourd'hui, que ce qui perdure est la *vérité* de ce qui a toujours été, et même du *meilleur* de ce qui a toujours été – la *vraie* France et la *vraie* francité, celles qui n'ont jamais aspiré, à travers leur parti pris d'universalité, qu'à ce qui leur advient sous nos yeux, leur assomption-dilution au sein de l'universel métissage. Mais comment pourrions-nous croire cela? Il faudrait être inculte pour pouvoir le croire. C'est probablement pour cette raison que les tenants de ce parti-là se donnent tant de mal, plus ou moins consciemment, pour organiser l'inculture générale. Être inculte, c'est n'avoir rien à regretter de tout ce qui est détruit.

***

Encore plus tôt j'étais passé à l'atelier de Flatters et j'avais vu pour la première fois les grandes figures de la série des "forçats", à laquelle il travaille depuis six mois. J'avoue que je suis légèrement troublé par la lointaine ressemblance que je leur trouve avec ces silhouettes que je ne sais plus qui (Ernest Pignon-Ernest? Non) peignait naguère sur les murs des villes, les quais de la Seine ou de l'Arno. Leur matière est incomparablement plus riche et plus subtile, évidemment. N'empêche, elles m'y ont fait penser – et le rapprochement, même tout à fait dépourvu de fondement, m'a quelque peu dérangé.

J'ai été infiniment plus sensible à une nouvelle technique, issue comme toutes les précédentes de la flamme et de la suie, mais impliquant beaucoup plus de matière, plus épaisse et plus lourde. Le résultat est curieusement pierreux, *pétré*, évoquant une pierre noire ou gris foncé très proche de la pierre d'Auvergne, et dont l'effet est tout à fait splendide. Je suis très partisan d'une intense exploitation de cette manière-là.

Il y avait aussi dans l'atelier une belle quantité de sculptures, la plupart dans leur forme originelle en cire, quelques-unes sous forme de tirages en bronze. Rien ne conviendrait mieux à Plieux que la sculpture de Marcheschi. Mais le caractère *pétré* des plus récents panneaux fait que même les "tableaux" ont désormais, par chance, un aspect intermédiaire entre la "peinture" et la sculpture.

Plieux, dimanche 31 mars, neuf heures du soir. Jamais le jardin, ici, n'a eu si mauvaise allure qu'en ce moment. La semaine dernière un homme devait venir *tondre*, au moins, mais il n'a pas tenu son engagement; et lorsque hier soir nous sommes rentrés de Paris nous avons trouvé que le chiendent avait tout envahi, et que les abords de la maison avaient l'air piteusement abandonnés – elle aussi par voie de conséquence.

En janvier les couvreurs, à ma complète surprise, ont déposé dans la cour et dans le petit jardin pompeusement appelé "médiéval" toute une collection de tubes de ferraille et d'acier, destinée à l'édification d'un

grand échafaudage. Depuis cette époque on ne les a pas revus. Je ne sais quand ils ont l'intention de se mettre au travail. J'imagine qu'ils avaient un autre chantier non loin d'ici, qu'ils n'ont pas voulu se livrer à des transbordements inutiles, et qu'en somme ils nous utilisent comme dépôt. Tout ce qu'ils nous ont laissé est très laid, bien sûr, et contribue à l'aspect relâché, mal tenu, du site. En plus les tubes et les planches écrasent l'herbe, et, restant si longtemps, laisseront des traces pendant des mois. Mais je ne peux pas protester, car il est plus que probable qu'il va me falloir demander à cette entreprise des accommodements de paiement, et je ne peux pas me permettre de me l'aliéner avant même d'ouvrir la négociation.

La seule idée qui me soit venue pour m'acquitter des frais impliqués par les travaux de toiture envisagée – à peu près cent vingt mille francs –, c'est de demander à l'entrepreneur de patienter jusqu'à la fin de l'année, et de le régler alors avec l'argent qui doit m'être versé, par contrat, à la remise à Fayard de *L'Inauguration de la salle des Vents.* Mais pour que ce plan réussisse il faudrait que je livre en novembre ou décembre prochain un roman dont je n'ai pas écrit une ligne. Ce n'est pas tout à fait impossible, mais tenir cette nouvelle gageure impliquerait que je me remette à travailler comme un possédé, avec des délais très stricts à respecter. Or c'est précisément ce que je voulais éviter. Je sors à peine de six mois, ou plutôt neuf, ou peut-être douze, d'un labeur acharné, et chaque jour pendant toute cette période je me promettais de ne plus jamais, jamais, m'enfermer dans une situation pareille. Or on dirait bien que je vais être obligé d'y replonger la tête la première, et cette fois pour des raisons purement économiques : car autant il y avait pour moi une véritable urgence à venir à bout de *Du sens,* autant il n'y en a aucune à mener à terme cette *Inauguration* et à la publier. Six mois de plus ou de moins n'y changeraient rien, littérairement (sinon peut-être à la qualité du livre). Financièrement, en revanche (et comme d'habitude), on dirait bien que je n'ai pas le choix. Et donc ma vie de forçat des lettres va continuer…

J'étais content d'avoir profité d'un début de relâchement du grand travail, après m'être débarrassé des ultimes tâches liées à *Du sens*, à *Est-ce que tu me souviens ?* et aux deux volumes de journaux – épreuves,

deuxièmes épreuves, “quatrièmes de couverture”, index, couvertures, etc. –, pour lire, à Paris, quatre ou cinq livres qu’on m’avait envoyés et pour en remercier les auteurs. J’arrive ici, j’en trouve quatre ou cinq autres : et tous expédiés par des personnes envers lesquelles j’ai des obligations, et auxquelles je ne peux pas ne pas répondre, ni répondre cavalièrement, sans avoir lu leur prose. Je trouve aussi dix ou douze numéros du *Monde*, deux numéros du *Nouvel Observateur*, la *Revue du Louvre*, le bulletin de la Société des Amis du Louvre, cinquante invitations à des expositions, souvent entées de notices sur les artistes et leur travail, trois catalogues, une trentaine de lettres et autant de dépliants, avec des formulaires qu’il faudrait “renseigner”, selon le jargon en cours…

Que faire de tout cela? Le *jeter* ? Mais un parti si radical, outre qu’il n’est pas dans ma nature, pourrait entraîner pour moi toute sorte de graves ennuis. Et le pire, c’est que, dans cette masse, il y a beaucoup de choses très intéressantes : à l’égard de cette avalanche de pages et de phrases, ce n’est pas le manque d’intérêt qui m’accable, le plus souvent; c’est l’excès de curiosité, au contraire. Je fais partie de ces gens qui ne peuvent pas ranger des livres ou classer de vieilles lettres sans y jeter un coup d’œil, et sombrer bientôt dans cet examen. Toute la journée je me suis battu avec le monstre, aujourd’hui – et pourtant, ce soir, mon bureau est à peine moins en désordre que ce matin. J’ai l’impression d’avoir à peine avancé : beaucoup entrepris, beaucoup laissé de côté, presque rien achevé.

Ce combat contre *l'afflux de prose*, toute ma vie j’en ai été obsédé. *Est-ce que tu me souviens ?* n’a pas d’autre thème, bien sûr. Je ne cesse d’être étonné que les autres ne paraissent pas rencontrer le même problème, ou du moins pas en souffrir autant.

Ou bien je travaille comme un fou pendant des mois, ainsi que je viens de le faire, et alors tout ce qui n’est pas l’œuvre à achever part à vau-l’eau : je ne réponds pas aux lettres, je les lis à peine, je n’ouvre pas les livres qu’on m’envoie, je laisse s’effondrer le front administratif de l’existence. Ou bien, ayant surmonté cette phase-là, je décide qu’il est impérieux de remettre de l’ordre dans ma vie et dans ma correspondance, dans ma situation administrative et dans mes lectures : et alors je n’écris

pas une ligne de mon cru, aucun de mes projets littéraires n'avance plus, et j'ai affreusement mauvaise conscience.

J'en étais là vers cinq heures, cette après-midi, lorsque nous sommes allés nous promener à Notre-Dame-de-Tudet. De l'église nous avons marché jusqu'à Gaudonville, le chien Hapax renonçant à nous suivre et faisant sur place quelques visites de politesse, en nous attendant. C'était un beau soir de printemps, les chiens de deuxième génération étaient enchantés de cette première sortie depuis notre retour, et la marche m'a beaucoup détendu.

***

Dans le petit livre de souvenirs de Jean Échenoz sur Jérôme Lindon, Échenoz raconte drôlement que Lindon, un jour d'exaspération, lui a dit :

«Et puis, ce que vous faites, ce n'est quand même pas du Heidegger, hein! »

Hélène Guillaume, chez Fayard, avait été très choquée que je puisse écrire que je trouvais Dutroux, le tueur belge, "assez sexy". J'en parle à Flatters, qui me rappelle que Genet, lui, trouve couramment des officiers SS tout à fait excitants. Je présente cet argument à Hélène, qui n'en est nullement démontée et me dit :

« Peut-être, mais vous n'êtes pas Jean Genet! »

***

J'ai fait lire à Flatters la correspondance Arendt-Heidegger, qui m'avait tellement enthousiasmé l'année dernière – il en est encore plus transporté que moi.

***

Alain Finkielkraut était hier soir à l'émission de Thierry Ardisson, "Tout le monde en parle". J'en avais prévenu ma mère, qui aime beaucoup Alain, mais qui n'avait jamais regardé l'émission d'Ardisson. Elle a été horrifiée – non pas par Alain, certes, mais par l'émission, où elle dit qu'aucun écrivain ne devrait jamais se commettre.

La plupart hésitent, et on les comprend. Ils ont beaucoup à perdre en acceptant l'invitation, et beaucoup à perdre en la déclinant. Un type qui a écrit un livre expliquant qu'aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone le 11 septembre dernier en a vendu des dizaines de milliers d'exemplaires après un passage retentissant chez Ardisson, la semaine dernière. *Télérama* expliquait récemment qu'Ardisson était le plus efficace *prescripteur* de lecture, depuis la retraite de Pivot. Auteurs et éditeurs, dans ces conditions, ne peuvent pas ne pas être tentés. L'hôte joue de tout cela, et il s'amuse à voir jusqu'où ses invités consentiront à descendre, dès lors qu'ils ont des livres, des disques, des films ou des carrières à pousser.

Après Finkielkraut, hier, l'invitée était la pauvre Marianne Faithfull, la chanteuse des années soixante ou soixante-dix. Et l'humiliation de cette malheureuse, forcée de répondre à des questions de plus en plus précises sur sa vie sexuelle et sur ses illustres amants, qui seuls intéressaient l'intervieweur, faisait un spectacle d'autant plus éprouvant qu'elle était bien consciente du caractère pathétique de l'exercice :

« Je suis habituée, a-t-elle dit. C'est tout ce qui intéresse vos pareils. Qu'est-ce que je peux y faire ? »

Mercredi 3 avril, neuf heures et demie du soir. Hier, tandis que je siégeais à Toulouse au sein du jury chargé du choix des artistes pour la deuxième ligne du métro, j'ai reçu un coup de téléphone de Fayard à propos d'une dernière petite question qui se posait avant le bon à tirer, pour le *journal* 1998. Il s'agissait encore du «problème Dutroux » : en effet je n'avais toujours pas fait l'ajout précisant que si je trouvais Dutroux «assez sexy» je le trouvais aussi, et même surtout, et *d'abord*,

affreusement criminel. Il a fallu, par téléphone, ajouter quelques mots précisant ce point. Et dans ces conditions la phrase sonnera certainement très étrange.

Mais au fond je mets le doigt grâce à cet épisode sur un problème général. J'ai toujours trouvé ridicules ces hommes politiques et ces gouvernements qui déclarent solennellement, lorsqu'un crime épouvantable vient d'être commis, qu'ils le désapprouvent sans réserve, et le jugent odieusement criminel. Comment pourrait-il en être autrement? Déclarer qu'un crime est criminel, c'est envisager comme possible, concevable, imaginable, l'éventualité selon laquelle il ne le serait pas. Pour moi, la criminalité de la plupart des crimes – de leur presque totalité, même – va sans dire. Je le note ici une bonne fois, afin de n'y plus revenir : je désapprouve de la façon la plus absolue le meurtre, l'assassinat, le viol, la torture, les massacres et autres attentats à la vie, à la dignité, à la sécurité et au bonheur des personnes quelles qu'elles soient. Seulement ma désapprobation est si forte, elle me semble à tel point aller de soi, ou *devoir* aller de soi, que j'ai tendance à en trouver l'expression absurde, et surtout *obscène*. Cette désapprobation je la ressens si fort que je n'éprouve pas le moins du monde le besoin de l'énoncer avec des mots, écrits ou parlés. Beaucoup de mes ennuis viennent de là. Bien à tort, je suis tranquillement au-delà d'évidences dont je laisse croire, par mon attitude, que je ne les ai pas encore atteintes.

***

Je devais repartir aujourd'hui pour Paris, avec Pierre. Mais comme ma mère souhaite que je passe par Royat et la prenne avec moi, j'ai jugé plus prudent de remettre ce voyage à demain, et de laisser le pauvre Pierre partir de son côté par le train. Je dois emmener Mme Lloan, que j'ai invitée à assister jeudi et vendredi aux "performances" (si c'est bien le mot, ce dont je doute) que doivent donner Myriam Zoulias et son Groupe du Vent (qu'elle constitue presque à soi seule) dans l'atelier de Jean-Paul. Ces représentations sont également le prétexte du désir de ma mère de se

rendre à Paris, car elle admire beaucoup Myriam Zoulias. Elle m'a demandé cette après-midi si elle pouvait inviter à se joindre à nous une demoiselle de quatre-vingt-sept ans, qui l'emmène souvent en promenade, et qu'elle souhaiterait remercier de la sorte – de sorte que j'aurais demain la charge de *trois* dames, pas une de moins.

Remettre d'un jour le voyage m'a permis d'aller déjeuner aujourd'hui chez le professeur Gardeil et sa femme, dans leur jolie maison des confins de Lectoure, que je connaissais par la télévision avant de les connaître eux-mêmes, et avant même d'habiter la région, grâce au merveilleux documentaire *Mozart en Gascogne*, où l'on voit la chorale dont Pierre Gardeil fut l'âme répéter sous sa direction le *Requiem*, entre le collège, la ville, le jardin et les pièces lumineuses de cette demeure accueillante. Les autres invités étaient l'ancien sous-préfet et sa femme, que j'ai eu plaisir à revoir. Il pleuvait : une de ces délicieuses pluies de printemps, qui tirent des gros massifs de lilas les plus capiteux de leurs accords de senteurs.

Paris, front de Seine, vendredi 5 avril, onze heures vingt, le matin. Stupéfiant qu'à cinquante-cinq ans comme à quinze, chaque fois que je m'éloigne de mes parents, et donc, en l'occurrence, de ma mère, j'éprouve la même impression *physique* de libération, de désétouffement…

Parti de Plieux vers dix heures et demie du matin, je suis passé par Fleurance pour y prendre Mme Lloan, et de là reparti avec elle vers le nord et vers l'est pour gagner Royat, par Cahors et par Brive. A Royat nous avons pris ma mère et son amie Mlle Roigt. A huit heures nous étions à Paris : j'ai déposé ma mère chez son amie Mme Marécat, rue de l'Église, non loin d'ici, et mes deux autres passagères dans un minuscule hôtel tout voisin, le Nainville, recommandé par ma mère sans doute parce qu'il n'y a qu'un jardin à traverser, entre lui et sa résidence à elle. J'ai installé tout ce petit monde dans ses quartiers respectifs, mais la difficulté de

s'attarder en voiture dans ces rues étroites, heureusement, a abrégé les au revoir.

Ce qui complique beaucoup les choses, c'est la quasi-impossibilité de faire coïncider la présence de Pierre et celle de ma mère – à cause de ma mère, bien entendu. Cette quasi-impossibilité a fait que Pierre a dû rentrer seul à Paris, mercredi, de Plieux, tandis que je faisais seul le détour de Royat pour y chercher ma mère; que *hier*, si je voulais dîner avec Pierre, il fallait que je quitte un peu rapidement ces dames, puisqu'un dîner en commun n'était pas envisageable; que *ce soir*, si je conduis en voiture, comme il est prévu, ma mère, Mlle Roigt et Mme Lloan à la "performance" de Myriam Zoulias dans l'atelier de Jean-Paul, il faudra que le pauvre Pierre rentre ici en métro ou en taxi, car il n'est pas question de reconnaître officiellement qu'il partage avec moi ce studio, et même qu'il l'occupe seul quand je ne suis pas là. Ce sont là bien des contraintes pour un homme de mon âge, et passablement ridicules. Elles me maintiennent dans une irritation modérée, mais constante, qui gâche un peu le plaisir que pourrait me dispenser mon très relatif retour dans le monde, après tous ces mois de retraite.

D'autre part ma mère répète depuis des mois que rien ne lui ferait plus plaisir que de revoir l'Engadine, à laquelle elle porte, comme moi, un amour passionné. J'avais envisagé de lui offrir ce petit voyage, ces temps-ci, et un très court séjour à ce paradisiaque hôtel Haus Paradies, que j'ai découvert il y a un ou deux ans – *avec Pierre*, on n'y échappe pas –, au-dessus de Tarasp, près de la frontière autrichienne. Nous aurions pu partir d'ici, au début de la semaine prochaine. Mais mon compte bancaire est déjà déficitaire de mille cinq cents euros, le 5 du mois, alors que mes émoluments Fayard m'ont *déjà* été versés et sont *déjà* pris en compte. Dans ces conditions, comment songer à des voyages ?

Je pensais aussi aller, avec Pierre, cette fois, autour du 15 avril, à Amersfoort, je crois, petite ville des Pays-Bas où est présentée l'exposition de Frederic Matys Thursz que nous avons ratée successivement à Bâle et à Cassel. Mais l'obstacle est le même.

***

Il serait intéressant, je pense, de garder mémoire de tout ce qu'il a fallu supprimer ou changer, aussi bien dans *Du sens* que dans les deux volumes de *journal* à paraître dans les jours qui viennent. Ce serait malheureusement un vrai travail, auquel je n'ai ni le temps ni les moyens de me livrer – il faudrait par exemple collationner les états successifs des divers manuscrits et des jeux d'épreuves, dont je ne dispose pas (ils sont restés dans les deux maisons d'édition), et des différents textes informatiques, dont les traces sont encore plus élusives. Ce beau labeur doit être laissé aux érudits de l'avenir.

Toutes les suppressions et modifications ne sont pas d'ordre idéologique, bien loin de là. Il a fallu se mettre, sur bien des points, en stricte conformité avec la loi, ce qu'on ne fait jamais, et ce qui était cette fois indispensable parce que ces différents livres, serait-ce seulement pour la raison qu'ils portent mon nom, sont particulièrement exposés aux attaques juridiques et autres. Ainsi il a fallu raccourcir, souvent dans des proportions considérables, toutes les citations de plus de treize lignes. Je me souviens par exemple que dans l'un des volumes de *journal* je citais assez longuement, et de façon tout à fait favorable, Jack-Alain Léger et son livre *Ma vie (titre provisoire)*. Il a fallu réduire la citation à treize lignes, et cela d'autant plus impérativement que Jack-Alain Léger passe pour imprévisible, et qu'il ne fallait pas lui donner une chance de nous faire un procès, et de le gagner.

Plusieurs lettres à tonalité très agressive et, à mon sens, passablement dérangée, que m'avait envoyées l'artiste A. W. ont dû, pareillement, être écourtées de façon très sensible. Il a fallu faire disparaître le véritable nom de cette artiste, remplacé tout à fait au hasard, sous la plume correctrice et prudente de Claude Durand, ou celle d'Hélène Guillaume, par ces initiales *A. W.* qui pourraient donner à penser, à des lecteurs très distraits, qu'il est question d'Andy Warhol. De même, comme je parlais sans amabilité particulière de l'écrivain L., j'avais de mon propre chef remplacé son nom par l'initiale *K.*, ce qui a fait croire à Claude Durand, bien à tort, que je pensais à Kundera!

Sur l'ensemble des suppressions et modifications réclamées ou suggérées par Paul Otchakovsky ou Claude Durand, je dirais, très approximativement, que, du fait de ma résistance, un tiers seulement ont abouti. Elles n'ont finalement porté, je pense, que sur un pour cent et sans doute moins de l'ensemble des textes. Ces proportions sont d'autant plus approximatives qu'il existe toute sorte de cas intermédiaires et difficiles à classer, comme ceux où les commentaires marginaux des éditeurs, et leurs appels à la prudence, ont entraîné, non pas des suppressions, mais des *ajouts*, au contraire, et m'ont amené à préciser ma pensée, à me garder des malentendus ou à offrir des garanties inédites de vertu idéologique. Claude Durand tenait très fort, par exemple (pour mon bien, uniquement pour mon bien), à ce qu'on ne pût en aucune façon me soupçonner de sympathies même voilées à l'égard du Front national. Aussi a-t-on été prodigue en adjectifs tels que *détestable, haïssable, odieux,* chaque fois qu'il était question de ce parti et de son président – adjectifs que je ne récuse pas, mais qui ne m'étaient pas venus naturellement sous les doigts à première écriture.

Je me souviens que Paul voulait faire disparaître une image qui lui semblait de très mauvais goût, selon laquelle l'"instrumentalisation" des camps de la mort et l'exploitation de leur souvenir à des fins stratégiques et polémiques étaient, selon moi, un irrespect pour les victimes, et une insulte au caractère sacré de la douleur, « comme si saint Louis s'était servi de la Sainte Épine pour se curer les dents ». Paul jugeait cette demi-plaisanterie tout à fait déplacée à proximité d'une évocation aussi grave. Mais, ou bien il a oublié cette indignation première lors de sa lecture commentée au crayon, ou bien il est revenu sur elle et elle ne lui a plus été si sensible : toujours est-il qu'il n'en a pas fait état dans la version annotée qu'il m'a renvoyée. Je n'ai pas voulu, dès lors, me montrer plus royaliste que le roi, et me livrer à une suppression qui ne m'était plus demandée – la métaphore est restée.

Une autre image que Paul jugeait déplaisante était celle par laquelle j'essayais d'expliquer que l'appartenance à une famille récemment immigrée pouvait être *éventuellement* envisagée comme une explication *possible* d'un rapport plus difficile que les autres à la culture nationale, mais qu'il ne s'ensuivait en rien que cette même appartenance entraînât

nécessairement ce rapport plus difficile, ou imparfait. Que ç'ait été la première fois qu'on saute en parachute, écrivais-je à peu près, peut être *éventuellement* envisagé, si on s'est cassé une jambe, comme une explication de l'accident : il ne s'ensuit pas que *toujours* on se casse une jambe la première fois qu'on saute en parachute. Je voulais souligner par là que je n'avais jamais écrit qu'être "un Français de première ou deuxième génération" eût pour conséquence inévitable qu'on ait une culture française moins profonde que celle d'un "Français de souche", et que c'était très abusivement qu'on m'avait prêté pareille opinion. Mais il a fallu changer la métaphore, considérée comme irrespectueuse. Elle a été remplacée par une histoire de ville visitée pour la première fois, ce qui peut être, si l'on s'y perd, une explication de l'incident, mais ne le rend nullement, dans la majorité des cas, inévitable.

Paul insistait beaucoup également pour la disparition d'un paragraphe sur un groupe imaginaire nommé les *Lll*, qui aurait représenté un pour cent d'une population donnée, mais qui aurait joui parmi elle d'une influence beaucoup plus large que ce un pour cent. J'ai résisté, au motif que la disparition de ce paragraphe rendait les suivants presque inintelligibles. Paul en est finalement convenu, et le paragraphe est resté.

Samedi 6 avril, onze heures moins vingt, le matin. Myriam Zoulias, du Groupe du Vent, se produisait hier soir dans l'atelier de Jean-Paul, rue des Bourdonnais. Presque nue, crâne rasé, le corps enduit de blanc, elle émergeait très lentement d'une trappe profonde ouverte dans le sol maculé de l'atelier, suspendue qu'elle était à des chaînes, elles-mêmes accrochées à une haute poulie. Danse? Le mot paraît un peu futile. Et ce qui a disparu de la danse, en l'occurrence, au moins pour un très long moment, c'est le sol, puisque le corps ne touche pas terre, et n'a de présence qu'en suspens, sans point d'appui. S'étant élevé dans l'air, comme un être au statut indéterminé qui n'aurait jamais vu le jour, et qui découvrirait presque en aveugle la lumière, il semble envisager quelque temps de regagner l'ombre abjecte des caves et les profondeurs

effrayantes de la terre. Mais non : la danseuse, si c'est bien ainsi qu'il faut dire (et on en doute), finit par reconnaître le sol, par s'accommoder de sa résistance, par l'éprouver solide sous son poids, par l'aimer peut-être. A la surprise de tous, elle s'échappe. La voici dans la rue. Stupéfaction des passants. Elle gagne le fleuve, à quelques encablures, à travers le flot des voitures sur le quai. Et là, debout sur la berge, elle contemple le magnifique soir de printemps, la ville, la Seine, les maisons, les palais, le soleil.

Il y avait un buffet dans l'atelier, ensuite. Mais il a fallu un moment pour revenir à la vie sociale et aux échanges ordinaires, d'autant qu'ils se présentaient avec beaucoup d'abondance, surtout pour moi, peut-être, qui n'ai vu pour ainsi dire personne depuis des mois. Il y avait là Jacqueline Voillat, l'actuelle présidente de Pli selon Pli, venue de Suisse ; le gendarme Éliézer, débarqué de son casernement du Jura; le jeune Frank Chabot, qui s'occupe du site de la Société des Lecteurs; Pierre, qui rentrait de son lycée, où dans l'après-midi il avait reçu Sylvie Topaloff, venue parler à ses élèves de l'affaire de l'amiante; ma mère; Mlle Roigt, l'amie de ma mère, venue de Clermont avec elle ; Mme Lloan, venue avec moi de Gascogne ; un mien lecteur qui vient d'acheter un château dans l'Indre; un autre qui, avec sa femme, également présente, pratique beaucoup et Lectoure et Plieux, sans que là-bas je les aie jamais rencontrés ; Jean-Paul bien sûr ; Paula son assistante, et Lise la fille de Paula ; Stéphane Bouquet, dont je viens de lire le plus récent recueil de poésie, et François Vergne, un jeune écrivain dont m'avait parlé Farid Tali ; une dame qui avec son mari vient de fonder une revue d'art, qu'elle m'a tendue parce qu'elle m'invite à y collaborer; un Sénégalais très aimable et très sympathique, qui m'avait vu à la télévision en décembre, m'avait reconnu dans la rue lors de la sortie de Myriam Zoulias vers le fleuve, et avait suivi ensuite le mouvement général de retour vers l'atelier et cette petite sauterie; beaucoup d'autres – et parmi eux Rémi Pellet, le très actif secrétaire général de la Société des Lecteurs, qui reçoit tout le monde chez lui, ce soir, après une deuxième performance du Groupe du Vent.

J'ai essayé de ne pas dire trop de bêtises aux uns et aux autres, et de ne pas faire trop de gaffes, quoiqu'il m'en vienne avec une effrayante

facilité, dans la petite griserie de l'échange social animé – et celui-là l'était fort. D'autres se sont moins gênés : ainsi cette dame qui se demandait si elle allait venir aujourd'hui à la deuxième "performance" de Myriam Zoulias et à la petite sauterie que donne ensuite Rémi Pellet au siège de la Société des Lecteurs, c'est-à-dire chez lui :

«Mais il paraît qu'Alain Finkielkraut n'y sera pas. Et comme c'est tout ce qui m'intéressait... »

En fait Alain Finkielkraut et sa femme y seront peut-être, bien qu'ils ne puissent venir, c'est sûr, à la "performance" de Myriam Zoulias. Je lui ai longuement parlé, à lui, ce matin, après avoir écouté son émission "Répliques", consacrée à Colette, avec pour invitées Julia Kristeva et Natacha Michel. Ces dames rivalisaient d'enthousiasme à propos de Colette, l'une allant même jusqu'à dire que c'était un écrivain d'une importance comparable à celle de Baudelaire et de Proust. Cette espèce de consécration suprême m'a fait songer, comme souvent, à Jean Puyaubert, qui portait à Colette et à son œuvre un amour sans limite, sans aller toutefois, peut-être, jusqu'à les placer tout à fait si haut. Flatters et moi l'écoutions d'une oreille un peu distraite, quand il était pris de cette marotte-là. Nous n'avions rien contre Colette, certes, mais enfin nous ne pensions pas à elle tous les jours. Et surtout nous ne connaissions que très imparfaitement ses écrits. Pour ma part j'avais surtout le souvenir de lectures adolescentes des *Claudine.* Mais Jean méprisait doucement un amour de Colette qui ne portât que sur les *Claudine.* Je crois que lui ne mettait rien si haut que *Le Blé en herbe.* Et y a-t-il un livre qui s'appelle *Ces plaisirs*? – «Ces plaisirs qu'on dit à la légère *physiques...* » : telle était je crois bien l'une de ses citations préférées. En tout cas il eût été aux anges de voir son idole si bien traitée.

Au fond cette femme mal élevée qui avant de se décider à se rendre à la soirée d'aujourd'hui voulait savoir si Finkielkraut y assisterait ou pas ne faisait qu'exprimer avec une grossière naïveté une loi constante de toute réunion "mondaine", ou seulement "sociale" : à savoir qu'il y faut, à quelque niveau que ce soit, des "stars", des "vedettes", des invités privilégiés et prestigieux qui donnent à l'occasion son lustre, sur le moment, et lui confèrent, dans la durée, sa capacité de résistance au temps. Des personnes "en vue" on peut dire, quel que soit le domaine de

leur illustration, qu'elles sont, comme les professeurs selon Barthes, de « bons conducteurs du souvenir». Et ce que nous demandons au présent, c'est d'être digne du souvenir – d'où la nécessité éternelle que toute soirée ait sa duchesse de Guermantes, sa princesse de Parme, son Hélène de Margerie, un ministre, le préfet, Sophie Marceau, Zinedine Zidane ou Alain Finkielkraut. Il faut que chaque invité puisse se dire, avant, qu'en se rendant là il aura l'occasion d'approcher X, qui dans un domaine ou un autre est *plus* que lui; et X doit pouvoir se dire qu'il y aura là un autre X, qui légitimera sa présence à lui, et la rendra désirable à ses propres yeux; à moins que la jouissance de X ce ne soit précisément d'*être* X, c'est-à-dire l'étoile de l'occasion sociale considérée – d'où l'insistance des personnes qui vous invitent à préciser toujours quels seront les autres invités : soit qu'elles veuillent vous exciter par la promesse de la présence d'une étoile sociale dans le milieu considéré, soit qu'elles vous promettent au contraire d'*être* cette étoile-là, et vous feriez *tellement* plaisir à Y et à Z, « qui meurent d'envie de vous rencontrer ». Ainsi va la petite comédie sociale, dans tous les cercles, jusqu'à la mort.

En appelant Finkielkraut ce matin je souhaitais surtout qu'il m'aide à démêler mes sentiments à l'égard d'une manifestation qui doit avoir lieu demain, de la République à la Bastille, pour dire l'émoi qu'on ressent face à la multiplication récente des attentats antisémites. Ma pente naturelle, puisque je suis à Paris, serait de m'y rendre, comme je m'étais rendu en son temps à la manifestation de protestation contre la profanation de Carpentras. Les questions que je me pose tiennent à ma délicate situation personnelle, d'une part, et d'autre part à la nature même de la manifestation. S'il arrivait – ce qui est assez peu probable – que quelqu'un me reconnût, ma présence, après l'"affaire", serait-elle perçue comme une provocation, ou, pis encore, comme une affectation? Susciterait-elle de l'hostilité, voire de la violence? Et d'autre part, cette manifestation a-t-elle pour véritable objectif de marquer l'indignation qu'on éprouve face aux violences antisémites de ces derniers mois, qui vont se multipliant, ou bien de marquer son soutien aux actions récentes du gouvernement d'Ariel Sharon, et à ce gouvernement lui-même ? Sur ce dernier point Finkielkraut lui-même s'interroge si fort qu'il ne m'a pas beaucoup aidé à y voir plus clair. Lui envisage de se rendre demain à

Lyon, pour y participer à une autre manifestation, celle-là plus étroitement liée au spectaculaire attentat qui vient d'avoir lieu contre une synagogue lyonnaise.

Jeudi, en voiture, Mme Lloan et moi avons entendu George Steiner comparer Tsahal à la Waffen SS. « Steiner est un con », dit Finkielkraut. Et comme je tique audiblement, au téléphone :

« C'est un con de génie, si vous voulez, mais c'est tout de même un con. »

Et certes je conçois très bien, de mon côté, que de comparer Tsahal à la Waffen SS soit effectivement une connerie. Mais je confesse un certain respect intellectuel, ou à tout le moins une curiosité, pour la vieille position antisioniste de Steiner, qui estime que le vrai destin du peuple juif est l'exil, la diaspora, et qu'il s'abaisse et se perd en réclamant un État comme tous les autres peuples.

Finkielkraut, lui, n'a aucune indulgence pour ce point de vue-là :

« C'est facile pour Steiner, qui a passé sa vie à glisser de Princeton à Cambridge, de célébrer la grandeur et la beauté de l'exil éternel. Mais pour la plupart des juifs, qui n'ont pas une vie si confortable et si brillante, l'exil c'est d'abord le chagrin, et la difficulté à vivre. Quand mon père est arrivé de Pologne, dans les années trente, il a été si malheureux, en France, qu'au bout de quelques mois il est reparti pour la Pologne, pour y retrouver ses amis et le petit monde auquel il était habitué. C'est seulement quand il a été obligé de constater qu'il n'y avait là-bas aucun avenir pour lui qu'il est revenu en France, cette fois définitivement. Alors les joies et la beauté de l'exil, vous comprendrez que je m'en méfie un peu... »

Lundi 8 avril, midi moins le quart. Samedi, la deuxième « performance » de Myriam Zoulias, toujours dans l'atelier de Jean-Paul, était assez différente de la première – plus tragique, en un sens, car il n'y eut pas d'échappée finale vers la rue, vers la Seine et vers le crépuscule; mais retour à la trappe, au contraire, comme si la vie des profondeurs, avec ses monstres probables, valait encore mieux que la compagnie des vivants.

Stéphane Bouquet, qui, outre ses activités de poète et ses fonctions de critique littéraire à *Libération*, s'occupe aussi de danse contemporaine à France Culture, avait trouvé le spectacle « morbide à souhait», la veille. Qu'aurait-il dit ce jour-là ? Un autre représentant de *Libération,* Henri-François Debayeux, était, lui, paraît-il, très enthousiaste. Mais il s'occupe des arts plastiques, pas de la danse.

Après le spectacle presque tous les assistants, la danseuse et son Groupe du Vent, se sont transportés non loin de là, chez Rémi Pellet, le très actif secrétaire et, je crois, *vice-président*, de la Société des Lecteurs de Renaud Camus, qui donnait une petite soirée. Claude Durand fut un des seuls à ne pas suivre le mouvement, effrayé qu'il était, je crois bien, et je le comprends, par cinq étages à gravir sans ascenseur – je trouvais déjà bien gentil de sa part qu'il fût venu jusqu'à l'atelier, et j'en avais été très heureusement surpris. Il y eut là-haut, en revanche, Paul Otchakovsky et la belle Emmelene, Jean-Paul, bien sûr, Pierre, Jacqueline Voillat, tout le « bureau » de la nouvelle Société et beaucoup de ses membres, Mme Lloan, Mlle Roigt, et même ma mère, ce qui est presque un comble, car elle devrait bien plutôt faire partie, et c'est sans doute tant mieux, d'une hypothétique et beaucoup plus large Société des *Non-Lecteurs* de Renaud Camus. *Mais*, comme on dit, *bon*. Sur le tard ont paru Élisabeth Lévy, que je rencontrais pour la première fois quoiqu'elle me fût très familière par la télévision, puis les Finkielkraut. Tout s'est déroulé dans la plus parfaite harmonie, aucune anicroche que je sache, pas le moindre de ces presque inévitables épisodes mineurs qui suffisent pour faire tourner à l'aigre les mayonnaises sociales les plus soigneusement ourdies.

En fin de soirée Rémi Pellet a lu un pastiche de ce *journal*-ci, pastiche de sa composition, j'imagine, et qui décrivait la réunion même à laquelle nous étions en train d'assister. Quelques beaux abîmes furent frôlés à

cette occasion, sexuels les uns – mais ma mère entend mal, heureusement –, idéologiques les autres : mais tout le monde avait un peu bu, à ce moment-là, l'humeur générale était excellente, et même les passages les plus risqués furent accueillis par de grands rires, d'autant plus francs que n'étaient tournées gentiment en ridicule, au fond, que mes propres petites manies.

Certes je n'ai guère fermé l'œil, cette nuit-là, mais c'était uniquement la conséquence de modestes excès de vin rouge. Et bien qu'exclu du sommeil je ne l'étais pas du bonheur, loin de là.

***

Pierre et moi nous sommes rendus hier à la manifestation qui, à l'origine, était destinée à témoigner de l'horreur qu'inspirent les diverses violences antisémites de ces derniers mois, incendies d'écoles juives et attaques de synagogues. Malheureusement, dans le climat international extrêmement tendu de ces jours-ci, les raisons simples et incontestables qu'on pouvait avoir de manifester se sont beaucoup compliquées, de sorte qu'on ne savait plus très bien à quel parti se ranger. J'en avais discuté avec Finkielkraut samedi matin, et encore une fois samedi soir, lors de la soirée chez Rémi Pellet. Lui-même était très hésitant, et, comme je l'ai déjà noté, il envisageait d'aller manifester à Lyon, où les motifs de descendre dans la rue étaient plus simples et plus directs, moins mélangés d'éventuelles arrière-pensées politiques et diplomatiques. Néanmoins, hier dimanche, un peu avant deux heures, sur une radio juive dont il m'avait indiqué juste avant la fréquence, je l'avais entendu inciter très véhémentement ses auditeurs à se rendre place de la République – ce que nous fîmes en effet.

L'heure de rassemblement indiqué était cinq heures et demie. Nous étions sur les lieux dès cinq heures et quart. Mais pour une raison que je ne m'explique pas il y eut plus d'une heure d'attente avant que le cortège s'ébranle. La marche elle-même ne fut pas marquée par d'autre incident qu'une bombe lacrymogène, lancée par je ne sais qui, et qui provoqua

quelques instants de panique, non sans me rappeler ma jeunesse soixante-huitarde, ou peut-être plutôt soixante-huitienne.

Pierre, Rémi Pellet et Finkielkraut lui-même m'avaient mis en garde contre d'éventuels dangers d'agressions contre moi, de la part de certaines organisations juives. Mais sans doute ces messieurs surestimaient-ils ma notoriété, car personne ne s'est avisé de me chercher noise, faute de me reconnaître, peut-être. En fait nous étions parfaitement intégrés, bien qu'il n'y eût là que des juifs, pour ainsi dire. Il y avait bien un malheureux qui brandissait un minuscule écriteau *Non-juifs contre la violence antisémite*, et nous avons échangé un petit sourire, mais il était bien isolé. Cette manifestation était en cela extrêmement différente de la seule autre à laquelle j'ai participé dans les vingt ou trente dernières années, celle qui avait suivi les profanations de Carpentras, en 1988 : c'était alors toute la "société civile" qui était descendue dans la rue, et non pas la seule communauté juive comme hier. Mais j'imagine que cette différence tient à la crainte de confusions possibles dans l'interprétation de leurs motifs, chez beaucoup de personnes : elles n'ont pas voulu qu'on puisse croire qu'elles marchaient pour soutenir Ariel Sharon et sa politique.

De fait il était difficile de ne pas se retrouver sans l'avoir voulu sous telle ou telle bannière, ou dans le sillage de tel ou tel mot d'ordre, reflétant mal nos sentiments réels : ainsi *Védrine = Vichy*, *Sharon on t'aime* ou *Arafat, salaud, le peuple aura ta peau* ! A force de slalomer dans le flot humain pour éviter celle-ci ou celui-là, que nous jugions fâcheux, nous nous sommes retrouvés sans y prendre garde au-dessous de *Communautés juives des Yvelines (78)*. Et c'est là que nous nous sommes stabilisés faute de mieux. Encore un jeune homme à mon côté, qui essayait de se faire apercevoir d'amis sur des balcons, boulevard du Temple, leur a-t-il indiqué, à l'aide de son portable, qu'il était « avec la synagogue » – celle de son quartier ou de sa banlieue, j'imagine : mais comme nous étions ses plus proches voisins, sa synagogue c'étaient nous.

Constatant que beaucoup d'habitants du boulevard du Temple et du boulevard Beaumarchais arboraient, à leurs fenêtres ou leurs balcons, qui des drapeaux israéliens, qui des étoiles de David, un autre homme s'est penché vers moi et il m'a dit d'un air complice :

« On est vraiment nombreux, dans ce quartier. »

« Ça ne m'étonne pas, commente Flatters aujourd'hui : tu as l'air d'un rabbin, avec ta barbe. »

Nous devions nous retrouver lui et nous, mais en fait nous ne l'avons pas aperçu, dans cette foule de cent mille personnes environ (d'aucuns parlent de *trente mille* manifestants, d'autres de *cent trente mille*). En revanche il est tombé sur les Finkielkraut, et il n'en revient pas de la vénération qui entoure Alain :

« C'est bien simple, dit-il : c'est Madonna. »

A la vérité nous avions, Pierre et moi, à un certain moment, entendu une immense clameur, comme une rumeur d'océan. Et je lui avais dit en riant :

« C'est Finkielkraut qui arrive. »

Je croyais plaisanter. Or c'est en effet ce qui était en train de se passer.

De toute façon nous étions convenus, Alain et moi, de ne pas nous reconnaître si nous nous voyions : je ne voulais pas le compromettre, et surtout je souhaitais m'épargner le ridicule de sembler m'abriter derrière lui, ou de me targuer de notre intimité.

Boulevard Beaumarchais il arriva qu'une femme parût à son balcon portant un crucifix, qu'elle brandit au-dessus de la foule, laquelle s'en montra, on le conçoit, un peu décontenancée. Puis quelqu'un cria : « Jésus avec nous ! », et quelqu'un d'autre : « C'était un juif! », ce qui provoqua quelques maigres applaudissements, à l'adresse de la femme ou de la croix. L'intention de cette dame n'était d'ailleurs nullement la provocation – ses gestes et son expression en témoignaient assez –, et moins encore la tentative de conversion : elle entendait seulement marquer une solidarité chrétienne à l'égard des manifestants.

A l'arrivée du parcours, place de la Bastille, tout l'espace était empli par la foule, et l'on pouvait à peine bouger. La rumeur arriva jusqu'à nous qu'un arabe venait de se faire «casser la tête», ce qui acheva de nous décider à arrêter là notre activisme, au moins pour la journée. Ce matin à la radio il n'a pas été question de cet incident, que Flatters confirme pourtant. A l'émission de Pierre Assouline les commentaires

étaient si réservés, et Théo Klein, l'un des invités, expliquait si bien les motifs qui l'avaient incité, lui, à ne pas se joindre à cette manifestation-là, que Pierre a dit :

«En somme on a encore fait une connerie... »

Quoique je sois très prêt à reconnaître les miennes, je ne suis pas tout à fait résigné à admettre celle-là. L'essentiel était, me semble-t-il, de ne pas laisser passer sans protestation les agressions antisémites des dix-huit derniers mois. La complexité de la situation a fait que cette protestation, hélas, a retenti de manière un peu brouillée. Ce n'est pas une raison suffisante, à mon avis, pour regretter qu'elle se soit fait entendre.

Mercredi 10 avril, dix heures du matin. Hier sont arrivés chez P.O.L, de l'imprimerie, et *Du sens* et *Est-ce que que tu me souviens ?*, tandis que chez Fayard parvenait le seul *Hommage au Carré*, le *journal* de 1998, celui de 1997 faisant l'objet d'un léger retard. Comme il est imprimé à la manière libérale des plus récents *journaux* publiés, qui comportaient moins de texte que les précédents, et pour lesquels Fayard avait donc choisi un assez gros caractère et des blancs généreux, *Hommage au Carré*, dont le texte, de nouveau, est assez abondant, se trouve absolument énorme, ce qui me semble assez drôle, d'autant que les deux livres P.O.L ne sont pas minces non plus : non seulement il paraît donc de moi *quatre* livres à la fois, mais trois d'entre eux au moins sont énormes – faute de mieux, nous allons terrasser l'adversaire sous la masse…

L'esquisse de Josef Albers qui est reproduite sur la couverture de *Hommage au Carré* est malheureusement assez mal sortie de l'impression, avec des couleurs très inexactes, et passablement criardes. Je crains que Nicholas Fox Weber ne soit pas trop content. D'autre part j'ai moi-même commis une erreur en demandant que celles des lettres qui ne sont pas noires, sur la couverture, soient du même ton que le ton le plus soutenu de l'esquisse, ce qui donne un orange assez disgracieux, beaucoup moins élégant en tout cas que le jaune-beige proposé

précédemment par le maquettiste. Bref cette couverture n'est pas très réussie, à mon avis – en grande partie par ma faute. Mais bon…

Dans *Du sens* les problèmes informatiques liés à la réapparition obstinée du "suivi des modifications" ont fait sentir leurs méfaits jusqu'au livre imprimé, et dès la première page on peut lire une référence à «ce petit livre », qui paraît très ironique étant donné l'épaisseur du volume en question. J'avais écrit «petit livre » en commençant mon travail, il y a bien longtemps. Et bien vite supprimé *petit*. Mais *petit* est ressorti en phase ultime, et prête à rire. Dès la première page il y a d'ailleurs une autre faute – un étroit *ce* qui manque. Ensuite le taux d'imperfections typographiques est en revanche assez bas.

Dans l'exergue à *Est-ce que tu me souviens?*, tiré de Flaubert, il manque une majuscule après un point, et les interlignes sont très irréguliers.

Derniers Jours, le journal de 1997, devrait arriver chez Fayard ce matin même. J'espère que la couverture sera plus réussie que celle d'*Hommage au Carré.* Ce sera sans doute le cas, car elle reproduit une photographie en noir et blanc, et les images de ce type présentent en général moins de difficultés à l'impression.

A trois heures, dans les bureaux de la P.O.L, je dois retrouver Paul et Alain Finkielkraut, qui veut bien se déranger pour nous offrir ses conseils quant aux envois de services de presse.

Ma mère m'a montré hier un article sur lui, dans *Le Figaro.* Elle le jugeait excellent, et très favorable. En fait, malgré un ton général on ne peut plus flatteur, et une conclusion enthousiaste, il n'était pas sans présenter quelques réserves, très discrètement formulées. L'auteur, dont j'oublie le nom, reprochait délicatement à Finkielkraut et à son beau génie de consacrer souvent leur attention à des objets qui n'en valent pas la peine et ne sont pas dignes d'eux, à des querelles qui demain ne diront plus rien à personne, à des émois médiatiques qui en aucune façon ne sauraient accéder au statut philosophique. Je paraphrase énormément, mais ce devait être à peu près cela. Or cette réserve me paraîtrait devoir affecter beaucoup plus directement Élisabeth Lévy et son gros ouvrage *Les Maîtres censeurs*, que je suis en train de lire avec beaucoup d'intérêt

et d'amusement – et aussi de reconnaissance, car l'auteur consacre à mon "affaire" un chapitre entier et prend assez nettement mon parti.

Le livre fait une sorte d'historique tout à fait passionnant et instructif de tous les conflits idéologiques et médiatiques qui ont agité les années quatre-vingt-dix en France. C'est pour moi l'occasion de me rendre compte que toutes ces "affaires" qui, avant la mienne, ont mis à feu et à sang le petit monde de l'intelligentsia parisienne, ne sont parvenues jusqu'à moi que de manière très assourdie. Qui sont Yonnet, Olender, Taguieff, les Cruse, les Cohen, Nicolas Bourriaud et Kiki Picasso? Pas beaucoup plus que des noms, en ce qui me concerne. Leurs aventures et mésaventures n'ont guère retenti jusqu'à moi. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je m'interroge. Entre le journalisme proprement dit et la littérature *stricto sensu*, ou la philosophie, il existe une énorme couche intellectuelle, qui va du journalisme supérieur aux sciences sociales, en passant par le pamphlet et l'essai de circonstance, et qui produit une prodigieuse quantité de livres, de revues et de magazines. Très impuissant, déjà, à appréhender de la littérature et de la philosophie ce qu'il me plairait d'en connaître et d'en saisir, je me suis tenu complètement à l'écart de cette masse gigantesque de la production éditoriale, au risque de ne rien comprendre à mon époque. Je me souviens que Finkielkraut, à Plieux, inspectant ma bibliothèque, me félicitait de ne m'être pas «laissé envahir par les sciences sociales ». Il était peut-être un peu ironique. Je crains d'avoir manqué quelque chose, et que bien des questions qui sont évoquées dans *Du sens*, par exemple, n'aient été déjà débattues ailleurs, et ne soient considérées comme réglées. Le livre d'Élisabeth Lévy a en tout cas l'immense mérite et la considérable utilité d'offrir un large tableau récapitulatif de beaucoup des épisodes qui ont pu m'échapper dans la vie publique de la pensée.

Jeudi 11 avril, neuf heures et demie du matin. La pauvre Élisabeth Lévy s'est fait manger toute crue par Edwy Plenel et Laurent Joffrin, hier soir, à l'émission de Franz-Olivier Giesbert. Giesbert avait pourtant bien

fait les choses à son égard, en composant tout son programme autour d'elle, comme si son livre était d'ores et déjà l'événement de la saison. Mais il a commencé par une série de questions faussement étonnées auxquelles elle a mal répondu, sans trouver le ton ni la consistance, parlant trop vite et trop fort. Plenel, Joffrin et Jean-François Kahn, autour d'elle, donnaient d'emphatiques démonstrations d'ennui poli, qui regardant le plafond, qui ses ongles, ou bien la malheureuse mais comme on regarde une petite fille venue faire sa récitation, à l'issue d'un déjeuner du dimanche chez des amis.

On se rend compte à quel point ce qui est indispensable à ce genre d'exercice (don exceptionnel excepté), c'est le *métier* – je serais presque tenté d'écrire *la bouteille.* Ces messieurs, surtout Plenel, étaient tranquillement assis sur leur réussite professionnelle et sur leur pouvoir, ils n'allaient pas se laisser démonter par les critiques et les attaques d'une débutante, dont ils ne consentaient à se défendre, même, qu'à condition qu'on les en presse. Et alors ils ne parlaient qu'en souriant, avec une méprisante gentillesse, du ton qu'ils auraient pris pour dire, même s'ils ne l'ont pas tout à fait dit :

« Quand même, ma petite demoiselle, si vous voulez faire carrière dans le journalisme, il va falloir travailler un peu plus que cela, et plus sérieusement. Mais il y a tellement d'autres métiers possibles... »

Jean-François Kahn est venu au secours de la jeune femme, avec beaucoup de bagout, de compétence et de métier, lui. Cependant, par sa défense, en se situant d'emblée au même niveau d'autorité et de présence médiatique que les deux autres, il ne faisait que souligner que, livrée à elle-même, elle ne pouvait que capituler en rase campagne.

Insinuer que *Le Monde* exerce un pouvoir exagéré? Suggérer que ce journal ne donne pas aux malheureux qu'il attaque la possibilité de se défendre? Donner à entendre, même, qu'il fait régner la terreur bien-pensante? Cette gentille Mlle Lévy ferait mieux de finir d'apprendre ses leçons, avant de lâcher des énormités pareilles, que personne ne saurait prendre une seule seconde au sérieux, et qui ne méritent qu'un amusement apitoyé – voilà à peu près l'impression dominante que le téléspectateur moyen, à l'invite de Plenel et Joffrin, a dû retirer de cet échange affreusement inégal…

Je me félicite pour ma part de n'avoir jamais parlé de "pensée unique" car Joffrin, d'une pichenette, a démoli le concept – auquel il me semble qu'Élisabeth Lévy ne recourt guère, pourtant – en affirmant que depuis quinze ans qu'il n'est question que de "pensée unique" il n'est pas deux personnes pour donner d'elle une description concordante : ce doit être vrai.

Bref le livre de Lévy était nul et non avenu – un pétard mouillé. Et Giesbert lui-même était implicitement mis en cause pour avoir essayé de présenter comme un événement l'ouvrage de sa collaboratrice, lequel n'était en fait, si l'on suivait bien ses adversaires, que la brouillonne resucée de quelques idées maladroites ayant traîné partout, surtout parmi les aigris de la carrière journalistique et les nostalgiques de l'identité nationale…

Moi qui comptais sur *Les Maîtres censeurs* pour me remettre en selle ! Je crains que ce pauvre livre et son auteur n'aient quelque mal à se remettre de cette mauvaise soirée…

***

Dans les bureaux de la P.O.L, l'après-midi, j'avais passé un moment avec Paul et Alain Finkielkraut, ce dernier venu avec beaucoup de générosité pour prodiguer ses conseils quant aux envois de services de presse de *Du sens* – mais en fait Paul et moi étions à peu près parvenus déjà aux mêmes noms que ceux qu'il suggère.

J'ai rencontré là Camille Laurens, pour qui j'ai signé l'un des tout premiers exemplaires.

Ensuite j'ai perdu des heures à tâcher d'en porter aussi à Jean-Christophe Cambier. Je n'avais pas le numéro de code de son immeuble, je ne connais pas non plus son numéro de téléphone, j'ai espéré que quelqu'un entrerait ou sortirait de chez lui, ce que ne voyant pas arriver je suis allé passer un moment à La Hune – après quoi même scène exactement. Quand on a déjà attendu dix minutes on se dit qu'il serait trop bête d'avoir perdu tout ce temps-là pour rien, et l'on continue de guetter le résidant providentiel, qui va vous introduire dans la place. Il ne

s'en est présenté qu'à six ou sept heures. A ce moment-là, quand je suis enfin arrivé jusqu'à Jean-Christophe, lui et moi étions aussi pressés l'un que l'autre. J'ai pu tout de même lui remettre *Du sens* et *Est-ce que tu me souviens?*, où très nombreuses sont les phrases de lui.

***

Nous devons dîner la semaine prochaine avec les Rodriguez, qui passent quelques jours à Paris. Mais je ne sais pas très bien où inviter cette petite famille au complet. Comme je m'interrogeais là-dessus m'est revenu le souvenir vieux de trente ans de cette auberge qui est derrière le restaurant de la Grande-Cascade, et que je pratiquais beaucoup avec Frédéric Mitterrand et la bande de Sciences-Po, lorsque j'habitais avenue Victor-Hugo, *c*. 1970. Il m'a tout de même paru nécessaire d'aller me rafraîchir la mémoire, et voir si cette auberge existait encore, et quelle allure elle avait. Or elle est toujours là, elle s'appelle même l'*Auberge du Bonheur*, détail que j'avais refoulé, sans doute parce qu'il me paraissait un peu ridicule. Mais en cette saison-ci elle n'est ouverte qu'à midi.

J'ai montré à Pierre la cascade elle-même, qui m'a toujours paru assez jolie, et plutôt amusante en les plis et replis de son agencement artificiel. Puis nous sommes allés dîner, autre mouvement nostalgique, et presque archéologique – lié lui aussi à mon amitié de jeunesse avec Frédéric Mitterrand –, à la cantine du conservatoire russe. Elle est toujours ouverte, mais elle a malheureusement bien changé. Ce qu'on en aimait c'était l'extrême désuétude; une « modernisation » maladroite, et d'ailleurs toute relative, fait qu'à présent elle n'est plus que *démodée*, ce qui est beaucoup moins amusant. Les jolies vieilles photographies en noir et blanc de compositeurs, d'interprètes et de directeurs du conservatoire ont été poussées pour faire de la place à de criardes photographies modernes représentant des musiciens tziganes ou bien Elvis Presley, dont on se demande bien ce qu'il vient faire là. Un groupe tzigane s'est d'ailleurs produit deux fois pendant notre dîner, rendant toute conversation impossible. Le nouveau patron affiche aussi, sur les murs, de siennes pensées dont l'almanach Vermot ne voudrait pas. Bref, encore

une institution tombée – heureusement j'ai le goût du poulet Pojarski, même si on n'en sert là que la version la moins élaborée, sans doute…

Neuf heures et demie du soir. Je feuilletais tout à l'heure un livre de Pierre qui traînait sur la table, ici, *Né de la terre, mythe et politique à Athènes*, de Nicole Loraux. Les quelques pages que j'ai pu en lire, presque au hasard, m'ont paru tantôt d'un grand intérêt historique, ou "scientifique", tantôt marquées du sceau d'une ardente propagande bien-pensiste, elle-même revêtue d'un caractère nettement agressif à l'égard de quiconque n'en jugerait pas exactement comme il convient d'en juger, sur le sujet de l'"origine" ou des "étrangers". Je me suis alors souvenu qu'il était question de Nicole Loraux dans le livre d'Élisabeth Lévy. L'historienne y est décrite comme appartenant au «premier cercle » de l'entourage de Maurice Olender, lui-même principal animateur de ce courant des "Vigilants" qui s'en prenait en 1993 à Pierre-André Taguieff, et à quiconque était soupçonné, ou soupçonnable, de relations, même lointaines, ou de mitoyenneté, même scientifique, avec Alain de Benoist et la revue *Krisis.* Dans le livre de Loraux il est d'ailleurs question dès la première page d'un «dialogue jamais interrompu avec Maurice Olender. C'est à lui également que ce volume doit de paraître aujourd'hui. »

J'étais alors sous la très désagréable impression que m'avait laissée l'exécution publique, hier soir, chez Giesbert, de la malheureuse Élisabeth Lévy, symboliquement mise à mort pour avoir osé suggérer l'existence d'une véritable police de la pensée, dont l'épicentre serait au *Monde* mais dont les ramifications pénétreraient profondément toute la vie de l'esprit, des revues d'idées jusqu'aux publications savantes, des maisons d'édition jusqu'à l'Université. Et voilà que je tombais presque par hasard sur ce livre, qui, sous couvert d'histoire, et d'excellente histoire, apparemment – d'excellent *niveau*, en tout cas – intervenait de façon très polémique dans les débats d'aujourd'hui, et comme toujours dans le seul dessein d'expliquer aux Français, sévère intimidation à l'appui, qu'il n'y a pas, et qu'il n'y a jamais eu, d'autre "peuple français"

que celui que fomente chaque jour la grande machine à naturaliser. La coïncidence de ces deux données m'a fait apparaître comme jamais la puissance formidable de ce discours, dont les tenants paraissent occuper tous les postes de commande de la pensée, ne pas tolérer la moindre opposition, aussitôt démonisée, et poursuivre de leur haine implacable tous ceux pour qui la France est autre chose qu'une *idée*, et son peuple autre chose qu'une perpétuelle fabrication administrative. La colossale disproportion des forces en présence m'a frappé comme en aucun autre moment des débats récents. J'ai vu clairement ce qui m'attendait. Et une fois de plus me sont apparus l'exil, l'absence, le silence, la renonciation ou la clandestinité comme les seules issues possibles, ou vraisemblables, du conflit qui m'oppose à mon siècle en ce pays. Je ne pense pas ce que pense Nicole Loraux. Je ne pense pas ce que pense Maurice Olender. Je ne pense pas ce que pense Edwy Plenel, ni Josyane Savigneau, ni Laurent Joffrin, ni Sylvain Bourmeau, ni Nicolas Bourriaud, ni aucun de ceux qui décident de ce qu'il faut penser et se sont réservé le monopole, qu'au demeurant je ne leur envie pas, de la haine vertueuse, de la haine et de la vertu. Il n'y a pas de place pour moi dans un monde où ceux-là et leurs pareils font la loi. Les derniers tenants de la France comme étant le "chez lui" d'un peuple déterminé y sont promis à un statut d'étrangers, statut qu'ils feraient mieux, sans doute, de vivre à l'étranger (sans compter que ce serait moins triste).

Mardi 16 avril, dix heures et demie du matin. Vendredi dernier, l'après-midi, je suis allé à la galerie Lelong, d'une part pour y voir l'exposition Kounellis – qui est très belle, très solennelle, très classique, kounellissienne on ne peut davantage (c'est tout ce qu'on pourrait lui reprocher : elle est peu surprenante) –, d'autre part pour y prendre des renseignements à propos d'une exposition de Frederic Matys Thursz que nous avons ratée successivement à Zurich, je crois, puis à Cassel et à Wuppertal. Elle a sauté de là à Amersfoort, aux Pays-Bas, où elle se terminait avant-hier dimanche. Comme je tenais absolument à la voir, j'ai

bien fait de me renseigner, auprès de Bénédicte Lesieur, puis de Daniel Lelong lui-même, comme toujours l'amabilité faite homme.

Samedi, donc, « nous voilà partis » comme disait ma grand-mère (et ma mère après elle), en direction du nord, à deux heures de l'après-midi seulement, car Pierre travaillait le matin. La première étape fut à Saint-Riquier, près d'Abbeville, belle abbaye flamboyante (l'église) et classique (les bâtiments conventuels), où se tient une exposition de mon amie Florence Valay. Le conservateur, ou son bras droit, était venu chercher à Plieux, en février dernier, deux grandes sculptures que nous avons retrouvées là.

Dans l'organisation et la disposition de l'exposition elle-même il entre beaucoup d'éléments de type "Flaran", si l'on peut s'exprimer ainsi : c'est-à-dire qu'on sent bien que les considérations esthétiques, en un terrain hostile, peu favorable ou simplement indifférent, doivent à tout moment céder la place à toutes les autres, qui toujours l'emportent sur elles – les considérations de sécurité, les considérations de tranquillité des organisateurs, de confort du personnel, de routine, d'économie bien sûr, et tout simplement de paresse.

Bref, d'un point de vue purement muséographique – dont on sent bien qu'il n'est guère pris en compte, de toute façon –, l'exposition est médiocre, pour ne pas dire pis. Elle s'ouvre par une longue galerie coupée de nombreuses portes, dans lesquelles sont fichés des panneaux indiquant ce qui se trouve derrière elles ("DIRECTION", "ADMINISTRATION", "SERVICES COMPTABLES", etc.). Elle s'interrompt aussitôt sur plusieurs salles de la collection permanente, consacrées à la vie paysanne en Picardie. Elle reprend dans un autre couloir au sol carrelé, à larges motifs, scandé par toute sorte de gros radiateurs et divers meubles utilitaires. Elle débouche (enfin) sur une grande et large salle où sont étalés de larges panneaux de contreplaqué : toutes traverses, sautes, interruptions et épreuves qui sont d'autant plus éprouvantes pour le visiteur – et d'abord pour l'artiste, certainement – qu'une horrible chaise de l'orange le plus vif peut très bien être posée à vingt centimètres d'une grande sculpture, au bout de l'une des meilleures

perspectives. A cela je dois ajouter que je n'aime pas *toutes* les œuvres de Florence Valay ; et que les deux dessins d'elle qui sont encore à Plieux me paraissent très supérieurs à la plupart de ceux, plus récents, qui sont exposés à Saint-Riquier.

Mais quand on croit qu'on a tout vu on sort dans le jardin, et là, sur les pelouses, presque au hasard, on rencontre ces grandes sculptures tellement aériennes, tellement légères, qui sont ce que j'ai toujours aimé dans l'œuvre de Florence. Elles font là un effet merveilleux. On songe (mais laissez-moi finir) à ces rondes de femmes et d'enfants qui ornent les places publiques et les fontaines, surtout dans les villes du Nord : le voyageur en est un moment égayé, d'habitude, et puis la conscience critique se réveille en lui, et il se dit que cet art ornemental est bien complaisant, avec son apologie de la joie, de l'enfance, des farandoles et de la maternité. Devant l'œuvre de Florence Valay on en reste au premier sentiment, sans avoir à le corriger par le second. On croit voir des danses, on perçoit une atmosphère de joie, d'élan et de subtilité dans l'air, entre l'herbe et les arbres en fleurs – mais il n'entre aucune complaisance dans tout cela, aucune pression nataliste, il n'y a ni mères ni enfants, aucune figure, juste de beaux élans transparents, évidés, qui se prennent et se passent le relais.

Le court jardin qui s'étend devant la façade principale des bâtiments abbatiaux est assez mal tenu, et d'ailleurs il y faudrait couper plusieurs arbres, qui se dressent trop près de la façade, et qui nuisent à son ordonnancement. En revanche, plus près de l'abside de l'abbatiale, et derrière elle, de belles pelouses s'allongent en terrasse, entre de longues fermes picardes, transportées là, et de savantes haies, pommiers domestiqués jusqu'à se tordre près du sol, chargés de leurs fleurs. Par un beau coup de soleil oblique et dans la solitude à deux c'était superbe. Et les *Tend them* ou les *LLL* de Valay, bien loin de nuire à cette grâce arboricole et monastique, se marient à merveille avec elle, la parant d'un accent plus vif, d'un rythme plus allant.

Nous avons fait le tour de l'immense église, et nous y sommes entrés. Comme elle est construite en une pierre très blanche, et qu'elle est percée de très nombreuses et très vastes verrières, elle est d'une luminosité exceptionnelle, qui corrige très heureusement ce que sa décoration et son

style même – gothique encore, mais contemporain de la Renaissance –, pourraient avoir d'un peu chargé à notre goût. La combinaison entre l'ampleur du plan, la générosité des volumes, la place faite à la lumière et la présence très forte de l'extérieur, des éléments, du temps, m'a rappelé ces grandes églises votives du Portugal dont Batalha est le plus fier exemple et qui suggèrent pareillement l'idée oxymoresque d'une lourdeur légère.

Il est vrai que la superbe soirée de printemps faisait beaucoup pour mélanger du ciel à toutes les nefs, à toutes les rues, à toutes les routes, aux paysages et aux humeurs. Je comprends mal, toujours, les gens qui soutiennent qu'à force de vivre devant tel ou tel chef-d'œuvre de l'art, de l'architecture ou de la nature, on finit par ne plus s'en aviser – la beauté, par chance, ne se fatigue pas en moi, et la bibliothèque de Plieux, par exemple, m'enchante comme aux premiers jours. Mais je saisis beaucoup mieux ce que veulent dire ces mêmes personnes lorsqu'il s'agit de la lumière. La lumière est un effet de surprise. Elle n'a d'existence que dans la différence. Il faut qu'elle soit un *écart*. Cette lumière du Gers qui m'étonnait tellement lorsque je l'ai découverte, il est vrai que je m'y suis habitué à présent, et qu'elle me frappe beaucoup moins, sauf exceptions spectaculaires. La lumière de la Somme et de la Côte d'Opale, en revanche, je n'ai jamais eu l'occasion de me familiariser avec elle. Et samedi dernier, à la fin de la journée, elle était une splendeur haute, sur une station-service d'autoroute autant que sur le beau village de Saint-Riquier, sur le champ de bataille de Crécy comme sur les éminences crayeuses du bord de mer, ou sur les installations portuaires de Boulogne : d'un blanc luisant et un peu argenté, comme l'intérieur d'une huître, il n'est rien qu'elle n'eût rendu admirable.

Mercredi 17 avril, dix heures et demie du matin. Magnifique lumière sur la Somme et sur le Pas-de-Calais, samedi dernier, donc, en fin de journée : mais à la nuit tombante nous étions à la hauteur de Bruges, sur

l’autoroute, et décidâmes d’y aller jeter un coup d'œil ; plus tard ce fut d’y dîner, et finalement d’y coucher.

Bruges-la-Morte est décidément ressuscitée, je crois bien, et je serais tenté de dire *hélas*. Elle que j’ai connue bien abandonnée encore, presque autant qu’à l’époque de Georges Rodenbach, elle est devenue une capitale touristique de première importance – peut-être serait-il plus juste de dire, même, un haut lieu de *l’industrie touristique*. C'est cette qualité-là qui modèle le plus efficacement son apparence d’aujourd’hui. Il se trouve en plus que Bruges est cette année “capitale culturelle de l’Europe” : de sorte qu’il s’y presse un grand concours de peuple. Néanmoins, ainsi qu’il arrive à Venise, tout le monde se concentre en une minuscule zone centrale. Et dès qu’on s’en écarte un peu on retrouve de vastes lambeaux de la solitude de jadis.

Nous étions presque résolus à faire la folie d’une nuit à l’hôtel des Ducs-de-Bourgogne – un de mes dix ou douze mythes hôteliers depuis trente ans (mais Paul m’a dit avant-hier qu’il en avait été déçu, récemment) –, lequel, par chance, s’est rencontré plein, ainsi d’ailleurs que tous les hôtels du voisinage et du centre. Nous avons marché sous une pluie fine le long de deux ou trois canaux, erré un moment dans le lacis de cours, de passages étroits entre les murs, de ponts en dos d’âne et de petits jardins qui s’étend entre le musée Groeninge et l’église Notre-Dame, et dîné sur la petite place où se dresse une statue de Guido Gezelle, *notre grand poétaillon national*, comme l’appelle méchamment William Cliff :

> *qui s’il n’a pas eu son prix Nobel,*
> *c’est bien à cause d’une cabale*
> *de la francophonie européenne.*

(Gezelle, pas Cliff – Cliff, lui, aura certainement le prix Nobel, et l’on apposera des plaques commémoratives sur les pissotières honorées de son foutre.)

***

Puis nous avons couché dans un hôtel plus écarté, l'Azaléa, près duquel nous étions garés et qui d'ailleurs est assez joli, s'élevant comme il fait (et comme il convient) sur un canal planté d'arbres, auprès d'un pont.

Le lendemain matin, dimanche, nous avons filé sans étape vers la Hollande et Amersfoort, en traversant ou contournant Anvers, Breda et Utrecht.

Au sud-est d'Amsterdam, Amersfoort est une petite ville assez quelconque – sans plus, car il s'y rencontre tout de même quatre ou cinq monuments d'assez belle apparence, et elle a le charme de quelques canaux, comme la plupart des villes des Pays-Bas. Son principal titre de gloire est qu'elle a vu naître Mondrian, dans une maison d'une certaine allure, sur un canal, et qui sert aujourd'hui de lieu d'exposition. Thursz cependant était montré ailleurs, dans un bâtiment moderne construit à des fins culturelles, De Zonnenhof, au-delà des limites de la vieille ville.

C'est un bâtiment à mezzanine, en briques jaunes, dont on peut, de l'entrée, embrasser d'un seul regard tout l'espace intérieur, ce qui dessert un peu Thursz, dont les tableaux prennent une signification très différente, et plus triviale, si on les voit tous d'un coup : comme ils relèvent chacun d'une palette extrêmement éloignée, bleu clair, bleu soutenu, rouge éclatant, vert foncé, gris anthracite, ils se nuisent un peu les uns aux autres, à mon avis, quand ils sont montrés tous ensemble, et ils donnent alors une impression de gaieté factice, d'un modernisme post-De Stijl, si l'on veut, c'est-à-dire nettement daté. Mais peut-être suis-je influencé dans cette opinion par la conception sacralisante à l'excès que j'entretiens de l'œuvre de Thursz : comme j'ai tendance à voir dans chacun de ses tableaux une icône aniconique, voire iconoclaste, je réclame pour eux la solitude de chapelles ou d'alvéoles particulières, où ils peuvent être contemplés *seuls*, ou deux par deux pour les diptyques, assez nombreux. Même les Rothko, qui demandent une contemplation du même genre, se mélangent mieux que les Thursz, à mon avis, parce qu'ils relèvent d'une gamme chromatique moins large, aux accords beaucoup plus feutrés.

On songe beaucoup à Rothko en observant les peintures de Thursz, et cela bien que Thursz préférât Soutine, si ma mémoire est exacte. De Soutine on ne trouve autre trace directe, dans son œuvre, que des allusions à Chartres, assez fréquentes; tandis qu'à Rothko on pense à tout moment, par un effet de fascination assez comparable, chez les deux artistes, produit en l'un et l'autre cas par la pure matérialité colorée de la peinture, par la couleur faite matière, étant immédiatement matière, indissociable de la matière : et il se trouve que cette matière, chez l'un comme chez l'autre, compte parmi les plus belles de toute l'histoire de la peinture – et chez Thursz elle est encore plus somptueuse, peut-être, plus profonde, plus variée, plus moirée, mieux inépuisable encore que chez Rothko.

A Amersfoort je n'ai pas retrouvé mon cher *Ashes to Dust*, le grand tableau gris anthracite qui contient les cendres de Hans Lunenborg, et qui fut accroché longtemps à droite de la cheminée, c'est-à-dire à la place d'honneur, au premier étage de Plieux. J'ai revu en revanche le merveilleux *Perhaps Diary,* la petite toile vermillon qui lui faisait pendant à gauche de la cheminée, et qui lui tenait compagnie également dans le chœur de l'abbaye de Flaran, lorsque fut montrée là-bas la collection de Plieux, pendant l'été de 1997. Ce *Peut-être Journal* on ne le perçoit guère comme une *toile* d'ailleurs, tant la peinture grasse, poreuse et luisante, ayant envahi les bords épais du châssis tout en restant parfaitement semblable à elle-même, sans aucune solution de continuité, fait de ce tableau un objet complet, un solide, une boîte, un *tombeau* lui aussi, en l'occurrence incroyablement irradiant, au point qu'on du mal à s'en arracher. Je dois dire qu'il y a bien des années que je n'avais ressenti pareil désir de *possession.*

Plieux, dimanche 21 avril, quatre heures et demie de l'après-midi. Dimanche dernier à cette heure-ci nous étions au Rijksmuseum, à Amsterdam, où nous nous étions rendus sitôt quitté le Zonnenhof d'Amersfoort et son exposition Thursz. Il était à peu près trois heures et

demie quand nous étions arrivés au grand musée de la co-capitale, il fermait à cinq heures : autant dire que nous n'avons pu y faire qu'une visite précipitée, et d'autant moins confortable qu'il s'y pressait bien sûr énormément de monde. Est-ce pour cette raison que *La Ronde de nuit,* que nous rencontrâmes presque d'emblée, me parut plus profane qu'en mon souvenir, plus mondaine, plus vive, moins mystérieuse et pour tout dire moins "Rembrandt" ? C'est peut-être aussi que je me fais de Rembrandt des idées fausses; ou bien que le tableau a été récemment restauré, de sorte qu'apparaît davantage son caractère de peinture *sociale*, assez accommodante aux puissants, et beaucoup moins son aspect ombreux, ou plus précisément *nocturne* – d'autant que le chef-d'œuvre est flanqué d'autres scènes du même genre, figurées par des artistes de moindre étiage, et qu'en ces autres tours de guet de confréries ou de corporations ne perce pas la moindre prétention métaphysique.

Nous avons vu quelques autres Rembrandt, *La Fiancée juive, Le Syndic des drapiers, Le Reniement de saint Pierre* et plusieurs autoportraits. Nous avons vu les Vermeer qui sont là, et constaté, pour ma part, que pour *La Liseuse* je donnerais toutes les *Laitière* de la terre, et cela d'autant plus volontiers que ce dernier tableau nous a été gâché pour longtemps, ces dernières années, par une très récurrente publicité Danone. Et nous avons vu un beau Kalf, que toutefois, sacrilège intérieur – moi qui depuis des lustres me prétends fou de Kalf ! –, je ne suis pas absolument sûr de préférer à une nature morte de Jan Van de Velde, qui lui était immédiatement voisine, et qui dégage, peut-être, une plus sereine encore qualité de silence. Question dans la question : une nature morte de ce Van de Velde est reproduite dans le catalogue du Rijksmuseum dont je fis l'acquisition lors de ma visite antérieure la plus récente (je crois), avec ma mère, le 26 mai 1989; et il ne s'agit pas de celle qui m'a tant plu cette fois-ci, et qui est de format plus rectangulaire, plus large, plus horizontal.

Comme nous passions en voiture devant le musée Van Gogh nous avons constaté qu'il était ouvert jusqu'à neuf heures du soir; et donc nous avons pu y voir et la collection permanente, un peu vite, et la grande exposition "Van Gogh et Gauguin", qui est parfaitement éblouissante – et dont Gauguin ne sort nullement en situation d'infériorité, contrairement à ce qu'on aurait pu penser.

Ma relation avec Pierre, en plus de toutes ses autres vertus, jouit à présent de ce privilège délicieux des liaisons humaines qui se prolongent, et où toutes les situations, tout ce qu'on éprouve ensemble, tout ce qu'on voit côte à côte, trouve à puiser de la résonance dans un répertoire de rimes biographiques partagées, qui va sans cesse s'élargissant. Ainsi nous avons passé une après-midi en Arles, l'été dernier, et nous nous sommes rendus alors aux Alyscamps, qui, l'une comme les autres, la ville comme son allée des tombeaux, tiennent une place essentielle, centrale, et la plus somptueuse, peut-être, dans l'exposition d'Amsterdam. De même nous avons vu dimanche dernier la maison natale de Mondrian, dans Amersfoort; et quatre jours plus tard, jeudi, de retour à Paris, nous visitions ensemble l'exposition "Mondrian jusqu'en 1914", au musée d'Orsay. Bien mieux, nous tombions là sur de nombreux tableaux peints à Domburg et à Westkapelle, à la pointe occidentale de la Zélande; et c'est une côte que nous avions suivie trois jours avant, lundi, en revenant d'Amsterdam par le chemin des écoliers. Plus extraordinaire encore, à Westkapelle nous étions tombés en arrêt, au passage, devant une tour de toute beauté; et au musée d'Orsay nous l'avons retrouvée en plusieurs exemplaires, sous le pinceau du Mondrian de 1908 ou 1910, en des toiles qui me sont familières depuis longtemps mais auxquelles, sur place, devant ce monument qu'elles "représentent" et qui va s'abstractisant très fort sous le travail du peintre, il est vrai, je n'avais pas songé un seul instant.

En sortant du musée Van Gogh nous avons marché une ou deux heures le long des canaux : Prinsengracht jusqu'à la maison d'Anne Frank ; Keisergracht où était garée la voiture; Herengracht ; Singel dans un sens et dans l'autre; puis jusqu'au Dam et retour par Rokin et la Muntplein, avec sa drôle de petite statue équestre de la reine Wilhelmine jeune fille. Je croyais me souvenir d'assez agréables restaurants à des carrefours de ponts, du côté de la Westerkerk ; mais ils étaient fermés parce qu'on était dimanche, peut-être, ou bien ils ont plié bagage depuis le temps de ma jeunesse, ou bien ils n'ont jamais existé que dans mon imagination. Les deux ou trois que nous avons rencontrés ne nous inspiraient pas d'envie, ou bien ils étaient manifestement trop chers pour nous, ou les deux. Il pleuvait assez fort. Finalement, comme des hérons emmanchés, nous

avons échoué dans une steakhouse argentine de la laide et sale Leidsestraat. Et au sortir de cet établissement banal, mais correct, nous avons quitté Amsterdam, d'une part parce que tous les hôtels nous y paraissaient hors de prix, d'autre part parce que nous voulions être à pied d'œuvre, le lendemain matin, pour visiter à La Haye le Mauritshuis.

Six heures. En arrivant à La Haye nous commençâmes par nous perdre, puis nous trouvâmes une chambre confortable à l'hôtel Mercure, non loin du centre. Une déconvenue nous attendait le lendemain matin, toutefois : les musées des Pays-Bas sont fermés le lundi, et le Mauritshuis, en l'occurrence, non moins que le Gemeentemuseum (dont la plupart des Mondrian sont actuellement à Paris, il est vrai). Pas de *Jeune Fille au turban,* pas de *Vue de Delft.* Nous dûmes nous contenter d'un petit tour à pied, sous la pluie.

Il me semblait que les diplomates étrangers en poste à La Haye étaient très contents de cette capitale, jadis; et je n'en avais moi-même qu'un souvenir très confus. Mais elle m'a paru bien ingrate, cette fois ; et, curieusement, très mal tenue. J'écris *curieusement* parce que j'ai été élevé dans le préjugé qu'il n'y a pas de peuple plus propre que les Néerlandais, plus maniaque de la propreté, même – pourtant Amsterdam est fort sale, et La Haye ne vaut pas mieux, alors qu'en général les peuples ou les gouvernements mettent un point d'honneur à maintenir dans un état immaculé au moins les centres symboliques du pouvoir. Il traîne des gobelets de carton jusqu'en la cour du Binnenhof, où siège le parlement, et la grande pièce d'eau sur laquelle donnent le Mauritshuis et l'ensemble des bâtiments officiels est noirâtre. L'île qui y affleure est laissée à l'abandon, personne n'y a passé la tondeuse ou la débroussailleuse depuis Dieu sait quand, et des papiers gras poussés par le vent s'y accrochent aux buissons : c'est un spectacle affligeant. Les silhouettes de quatre ou cinq personnages de contreplaqué sont aussi fichées dans l'eau croupie, on ne sait à quelle fin.

La ville a-t-elle énormément souffert de la guerre? C'est ce que semblerait impliquer la prédominance de bâtiments modernes, tout à fait médiocres pour la plupart, et qui, comme d'habitude, ne tiennent aucun compte les uns des autres, ni quant au style ni quant à la disposition. En revanche on observe aussi, ici et là, un certain nombre d'intéressants édifices des années vingt et trente, dont certains semblent abandonnés, et peut-être menacés de destruction.

Bref nous avons quitté La Haye sans trop de regrets, et beaucoup plus vite et plus tôt que nous n'avions prévu de le faire.

De ce temps offert par le hasard nous avons d'abord profité pour jeter un coup d'œil à Delft, à deux pas. J'y étais déjà passé une fois, je ne sais vraiment plus quand – pas en 89, je viens de le vérifier. Nous y avons suivi à pied les deux canaux principaux. Le premier, *Oude Delft,* a le bon goût d'offrir une très légère incurvation, ce qui permet à la Oude Kerk de dresser son beau gros clocher pataud, fortement penché, exactement dans l'axe qu'il faut. A l'intérieur on voit l'emplacement de la tombe de Vermeer (qui n'est plus enterré là), de très nombreuses sépultures, et le mausolée d'un grand capitaine et marin du XVIIe siècle, dont malheureusement j'oublie le nom : mes connaissances en matière d'histoire des Pays-Bas sont à revoir entièrement.

La Nieuwe Kerk – qui n'est pas plus "neuve" que le Pont-Neuf – se dresse en face du très emphatiquement maniériste hôtel de ville, œuvre d'Hendrick De Keyser. L'église sert de mausolée à la maison d'Orange depuis que fut enterré là le Taciturne, tout à fait par hasard, après son assassinat dans le Prinsenhof voisin. Trente ou quarante ans après sa mort on fit élever pour lui, par le même De Keyser, un mausolée somptueux, combinaison de marbres noirs et blancs et de bronzes noirs et dorés. L'édicule n'est pas particulièrement agréable à l'œil, mais il intéresse par sa parfaite homogénéité maniériste, son excellent état de conservation, et la belle qualité artistique de la plupart de ses détails. Le héros y est représenté deux fois, grandeur nature : assis dans la splendeur de son pouvoir et de sa détermination virile, à la maturité, puis allongé dans le grand âge et la mort.

En arrière se dresse le monument du roi Guillaume Ier des Pays-Bas, qui mourut en exil à Berlin en 1843. C'est l'œuvre d'un artiste belge, ce

qui ne laisse pas d'étonner un peu si l'on songe à tous les ennuis que valurent à ce souverain les Belges, lesquels conquirent sur lui, en 1831, une indépendance qu'il ne consentit à reconnaître qu'en 1839, avant d'abdiquer l'année suivante. Un prince de la maison d'Orange-Nassau, frère de ce roi Guillaume Ier, peut-être, et fils comme lui du stathouder Guillaume V, mourut en Italie, en 1806, si je ne me trompe : sa mémoire est rappelée par une œuvre discrète de Canova. Quant aux autres membres de l'actuelle famille royale des Pays-Bas, ils sont enterrés dans une crypte qu'on ne visite pas.

Sous une pluie fine peu dérangeante, nous marchâmes aussi dans les cours étroites et les petits jardins en dédale du Prinsenhof, ancien couvent de femmes, et qui en a bien l'air, mais qui servit aussi, comme son nom l'indique, d'ultime résidence, et fatale, au Taciturne.

Je vois à présent dans un vieux guide Vert de Hollande que le marin dont je parlais plus haut, et qui est enterré en grande pompe dans la Oude Kerk, juste en face du Prinsenhof, est l'amiral Piet Hein, né à Delfshaven, l'ancien port de Delft, en 1577 : il s'illustra contre les Espagnols au Mexique, en 1628. Encore un tombé du dictionnaire : il ne figure plus dans le Grand Larousse encyclopédique de 1982. En revanche, dans le Larousse du XXe siècle on en disait encore ceci : «En 1628, par un coup d'audace, il enleva à Matanzas, près de Cuba, la flotte espagnole, qui rapportait du nouveau monde seize millions de francs [*sic*]. Promu lieutenant grand amiral de Hollande, il périt dans un combat naval » : c'était en face de Dunkerque, l'année 1629 – le malheureux n'a pas profité longtemps de sa promotion, sauf en son riche tombeau, œuvre de Pierre De Keyser, le fils d'Hendrick. Dans une chapelle adjacente se trouve le mausolée baroque de l'amiral Tromp, dont le nom m'est tout juste un peu plus familier. Lui trouva la mort au combat naval de Terheyde en 1653. Le Grand Larousse écrit *Ter Heijde*. Qui faut-il croire? Et faut-il écrire "de Keyser" (comme le guide Vert Michelin) ou "De Keyser" (comme le Larousse, qui place les artistes de cette famille à la lettre *D* (et qui reproduit le mausolée du Taciturne)) ? Graves questions, dont il ne faut pas croire qu'elles aient des réponses absolues et définitives : on adopte un parti pendant vingt ans, puis l'on a affaire à un autre éditeur et l'on se voit expliquer qu'il faut absolument changer de

ligne de conduite, sur ce point; et ailleurs on reçoit encore un autre avis, toujours également péremptoire…

Claude Durand voulait que j'écrive *Chirico* mais je me suis buté et j'ai gardé *De Chirico,* avec une capitale au *De.* En revanche la même capitale m'indigne quand elle affecte une particule *française*, comme il arrive de plus en plus souvent – *Philippe De Villiers*, ou pis : « *il a demandé à De Villiers...* »

Dans Rotterdam j'aurais voulu revoir *L'Homme foudroyé* de Zadkine, qui m'avait beaucoup impressionné il y a je ne sais combien d'années. Mais nous n'avons pas jugé que nous avions le temps de pénétrer dans cette métropole, et nous avons préféré nous diriger vers les îles et presqu'îles du delta du Rhin et de la Zélande, pour le plaisir de suivre de longues routes entre deux eaux. A force de ponts, de tunnels et de nœuds d'autoroute nous avons d'abord parcouru ou survolé, sur des dizaines de kilomètres, les installations, les docks et les innombrables raffineries du «plus grand port du monde » (dixit M. Pierre, géographe diplômé). Puis nous sommes allés voir, au nord de l'île de Schouwen, le petit château de Moermond, que j'avais repéré sur la carte. Datant de la fin du XVIe siècle, sans doute, mais encore très médiéval de structure, principalement bâti de brique, sis sur une petite île au milieu des marais, il est d'un agréable caractère hamléto-pelléassien. Ses entours sont malheureusement gravement compromis par la construction récente de deux méchants hangars (les hangars me poursuivent jusqu'au fin fond de la Zélande), et sa séduction, qui est grande, connaît probablement ses derniers jours. Il est d'ailleurs à craindre que ce ne soit le cas de toute cette zone côtière, qui en été doit être un véritable enfer.

La petite station de Renesse s'organise autour d'un village ancien, où toutes les maisons forment une immense place plus ou moins ronde, dont le centre est occupé par l'église; mais alentour ce ne sont que petits hôtels, pensions de famille, pavillons de vacances, campings et cafétérias; de sorte qu'on se félicite de n'être pas dans les parages quand tout cela est en plein fonctionnement. Toutefois il y a encore d'assez belles landes, des prairies, des marais et même des forêts, en arrière des dunes. A l'ouest d'Haamstede nous sommes allés jusqu'à un phare aux bandes alternées en spirale, rouges et blanches, et de là nous avons couru

jusqu'à la mer, qu'on atteint *en grimpant* sec, entre le sable et les buissons : c'était la première fois que je me livrais à des escalades pour accéder à un rivage maritime. Les plages étaient aussi désertes que celle de l'Oregon, et l'air non moins vivifiant. Je cherchais un vers de Barnabooth, dans *Scheweningue, morte saison*, et il me manquait le nom propre qui y occupe la place centrale :

> *Seul devant Dieu,* pom-pom*, et la mer immense.*

Finalement j'ai trouvé, ou j'ai cru avoir trouvé – *Heine* :

> *Seul devant Dieu,* Heine *et la mer immense.*

Dans le Grand Larousse encyclopédique, quand on cherche en vain Hein (Pieter Pieterzoon, dit Piet, comme nous l'apprend le Larousse du XXe siècle), on tombe évidemment sur Heine, et aussi sur Josué Heilmann, industriel et inventeur français, qui lui au contraire est un *promu* du dictionnaire, puisqu'il ne figurait pas dans le Larousse du XXe siècle, et ce n'est pas une question de dates, car il a vécu de 1796 à 1848. A la fin du XXe siècle on a considéré tout à coup que ce père d'une peigneuse révolutionnaire méritait les fastes de mémoire, qui lui avaient été fermés pendant cent ans et plus. Et on est allé jusqu'à lui donner une illustration, qui le représente lui-même, à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, et il est très joli garçon. Les morts devraient pouvoir décider de l'image d'eux que gardera la postérité. En général il n'y en a qu'une, et c'est toujours la même. C'est pourquoi il est essentiel qu'elle soit bien choisie. Ce Heilmann a eu bien de la chance. On le voit tandis qu'il est à peine sorti de l'adolescence alors que sa grande invention, si je comprends bien, il l'a faite en 1844, quand il était âgé quarante-huit ans. Où est la justice ?

D'autre part, maintenant que, revenu ici, j'ai tous mes livres à disposition, et puis faire le savant à bon compte, je m'aperçois que le vers de Larbaud que je cherchais désespérément en courant à contre-pente du

phare de Wester-Haamstede jusqu'à la mer, et plus tard sur la plage, ne figure pas du tout dans *Scheveningue, morte-saison.* Le dernier vers de ce poème est : *Certains soirs, vous sentant si près, ô flots immenses!* La leçon que j'ai en tête est-elle une version écartée? Ni la Pléiade ni le *Barnabooth* de la collection *Poésie*/Gallimard, qui présentent l'une et l'autre les poèmes écartés de l'édition de 1913, ne donnent ce vers-là. Je suis pourtant certain de ne l'avoir pas inventé. Bernard Delvaille saurait cela. On ne devrait jamais faire un pas sans Bernard Delvaille.

Comme nous avions sauté de Schouwen à Beveland, puis de Beveland à Walcheren, la fantaisie me prit de voir Oostkapelle, Domburg et Westkapelle, parce que la route qui mène de l'une à l'autre de ces petites villes est bordée de vert sur la carte Michelin, et qu'elle paraît longer directement la mer. En fait il n'en est rien, sauf en toute fin de parcours, quand la chaussée gravit enfin la dune qu'elle a longtemps suivie du côté de l'intérieur et se cale un moment sur sa crête.

A Domburg, petit mystère qui ne peut fasciner que moi, certainement, le restaurant du Badhotel (un nom qui doit beaucoup amuser, ou dissuader, les voyageurs anglo-saxons) s'appelle *Carmen Sylva* : c'est le pseudonyme de cette reine Élisabeth de Roumanie, épouse de Charles Ier, qui se piquait d'écrire des vers, des nouvelles, des souvenirs et les *Pensées d'une reine.* Quel lien peut-il bien y avoir entre Carmen Sylva et cette petite station de la côte zélandaise? Elle-même n'était pas hollandaise, c'était une princesse de Wied, maison qui a donné à l'Albanie son premier roi et à la France Emmanuel Carrère. Tout ce que je trouve dans les Mémoires de la reine Marie, épouse de son neveu Ferdinand, et qui fut reine de Roumanie après elle, c'est que le frère d'Élisabeth avait épousé une princesse d'Orange. Le lien est un peu ténu. Et pourquoi la souveraine d'un si lointain royaume, si elle avait eu envie de bains de mer, aurait-elle choisi la modeste Domburg ? A moins qu'un restaurateur – roumain, peut-être ? – ne sache ou n'ait su vers plus beaux que les siens? Ou encore le nom est-il coïncidence pure, et *Carmen Sylva* n'a-t-il pas plus de sens que n'en auraient *Mercedes Miranda* ou *Maria del Pilar Ramirez*?

L'irritant est qu'on ne saura jamais, probablement – car même si l'on demandait au Badhotel…

Du haut de la dune, dès avant d'arriver à Westkapelle, on aperçoit cette énorme tour que j'ai dite, puissante, carrée, très haute, et qui porte une grosse lanterne à son sommet. Les tableaux de Mondrian qui la représentent l'appellent le *Phare,* et ce n'est qu'à moitié abusivement, puisque c'est bien la fonction qu'elle remplit. Mais à l'origine elle était le clocher d'une église gothique, détruite lors d'un incendie. Si cette église était à proportion, elle devait être colossale. On s'étonne d'un édifice de pareille ampleur, en ce qui n'est aujourd'hui qu'un modeste village, enlaidi par son rôle de station balnéaire. Encore la tour n'est-elle pas seulement gigantesque, elle est aussi magnifique. Elle tire profit pour l'œil de tout ce qui la renforce, et à tous les étages elle abonde en épisodes architecturaux de toute sorte, arcs ogivaux pour la plupart, en général murés.

« Jan Toorop l'avait déjà représentée dans un dessin, en tant que symbole de la foi inébranlable. » C'est ce que je lis dans le catalogue de l'exposition de Paris. En fait c'est en allant voir Toorop et Cees Spoor dans leur maison de vacances de Domburg que Mondrian s'était familiarisé avec la Zélande.

De Westkapelle nous avons gagné Middelburg, une ville dont j'avais peu entendu parler mais qui m'attirait par son plan dans le guide Rouge Michelin, et qui se révéla une assez bonne surprise. Elle a énormément souffert d'un bombardement britannique en 1940, mais la plupart de ses monuments ont été reconstruits depuis lors, et ils ont assez fière allure, de l'hôtel de ville, un peu chargé, jusqu'à l'ancienne abbaye, qui par sa vastitude, et par le nombre de bâtiments divers qu'elle agence autour d'une cour immense, fait comprendre ce que peut vouloir dire, prise littéralement, l'expression de *ville dans la ville.* Cependant ma préférence va au Kloveniersdoelen, petit château des faubourgs, fief des arquebusiers, et dont les deux façades, sur ville et sur jardin, sont de merveilleux exemples de l'architecture castrale dans le nord de l'Europe au tout début du XVIIe siècle.

Il était plus de trois heures de l'après-midi lorsque nous déjeunâmes – très sommairement, il est vrai – sur la grand'place, à Middelburg. Après quoi il fallut renoncer aux détours : on nous attendait pour dîner à Paris. A huit heures nous avions regagné la tour du front de Seine, et à neuf

nous paraissions devant le prince Otchakovsky et la princesse Emmelene, qui nous avaient conviés dans un restaurant japonais de la rue Bernard-Palissy, en face des éditions de Minuit. A une autre table dînait Camille Laurens, en compagnie de mon *archenemy* de la P.O.L, Jean-Paul Hirsch. Nous vîmes arriver Pierre Moscovici, le ministre. Je me demandais s'il était le fils de Marie Moscovici, la psychanalyste, que Marcheschi admire beaucoup. Paul m'assura qu'il l'était en effet. Et nous passâmes une excellente soirée, en faisant un très bon dîner.

Lundi 22 avril, six heures de l'après-midi. A l'heure qu'il est M. Moscovici n'est plus ministre, sauf pour expédier les affaires courantes. Le gouvernement n'est en place qu'à titre provisoire, jusqu'au deuxième tour des élections présidentielles. Hier, au premier tour, son chef, Lionel Jospin, a été battu très sévèrement : c'est au point qu'il a annoncé, dans la foulée, dès hier soir, qu'il se retirait de la vie politique.

Telle est sa défaite, en effet, qu'il s'est vu exclure de la compétition dès les éliminatoires. Non seulement Jacques Chirac l'a emporté sur lui, ce qui en général était prévu, mais Jean-Marie Le Pen a fait de même, ce que personne n'avait envisagé sérieusement, et qui entraîne dans le pays une commotion formidable.

Pas plus que les autres je n'avais vu venir ce coup de théâtre; et si j'en avais évoqué, avec Pierre, la possibilité, c'était uniquement à titre de plaisanterie. Il ne devrait pourtant pas m'étonner. Je ne cesse de dire et d'écrire que le peuple français – moi le premier – souffre de l'effacement qu'on lui propose, ou lui impose, et contre lequel Jean-Marie Le Pen est le seul à s'insurger expressément. En le chef du Front national s'incarne le refus de disparaître (ou de se noyer dans une masse indifférenciée, ce qui est la même chose) d'un peuple très habitué, à l'instar de tous les autres peuples jusqu'à présent, à se percevoir comme *peuple*, en un sens dont on lui explique à toute force qu'il n'a plus cours, qu'il ne peut plus avoir cours, qu'il ne doit plus avoir cours, qu'il est criminel de souhaiter qu'il ait cours. Ce refus de sortir de l'histoire, bien compréhensible (et

que je partage, même si c'est sans grand espoir), il est désolant qu'il n'y ait pour l'incarner que Le Pen, et qu'il s'en acquitte si mal, je veux dire de façon si perverse, si grossière, si déplaisante en tout point, quoiqu'elle n'aille pas sans talent. Il n'est pas question une seconde que je vote pour cet homme-là, serait-ce seulement parce que je ne peux pas lui pardonner ses plaisanteries atroces, du genre *Durafour crématoire.* Mais je ne peux pas non plus voter pour Jacques Chirac, que je méprise depuis trente ans, et dont je ne peux pas croire que la droite classique ait été assez niaise, assez conformiste, assez panurgique pour en faire encore une fois son candidat, pour l'unique raison qu'il était en place, et alors qu'il est parfaitement déconsidéré, qu'il a raté tout ce qu'il a entrepris, et qu'on ne peut pas ne pas reconnaître en lui le principal liquidateur du précieux héritage gaulliste. Je me prépare donc à grossir les rangs des abstentionnistes du second tour, qui seront certainement très nombreux.

Hier j'ai voté pour Jean-Pierre Chevènement, absolument sans enthousiasme. Cela dit je ne comprends pas du tout la désaffection dont s'est vu frapper ce candidat-là, de la part des électeurs. A l'automne son étoile ne cessait de monter. Depuis lors lui n'a guère changé. Pourtant sa faveur dans l'opinion s'est affaissée de semaine en semaine, à partir du mois de février, jusqu'au très maigre *cinq pour cent* d'hier. Il y a là quelque chose qui m'échappe.

Mais ce n'est pas tout ce qui m'échappe. Le sort de Lionel Jospin, à vrai dire, n'est pas moins mystérieux pour moi. Je trouve le personnage mortellement ennuyeux, terne, aussi peu charismatique que possible; et je n'approuve pas sa politique, car elle n'est pas dans mes opinions. Mais j'estime qu'elle est parfaitement défendable, logique, cohérente ; et qu'il l'a menée avec sérieux, courage, détermination, évidente volonté de bien faire. Sinon de n'être pas drôle, je ne vois pas ce que ses partisans peuvent bien avoir à lui reprocher. Il a fait ce qu'il a pu, et il a remporté quelques assez beaux succès. Pourquoi le congédier de manière aussi abrupte, comme s'il avait volé ou trahi? Je concevrais très bien qu'on puisse ne pas vouloir de Chirac comme porte-drapeau, mais de *Jospin*, qui est un honnête homme, et certainement un homme de convictions ?

Dix heures du soir. Mardi, le 16 avril, il y eut un autre repas japonais, cette fois-ci avec Madeleine Gobeil, à midi, dans l'île Saint-Louis, face à La Tour-d'Argent. Elle nous raconta le voyage qu'elle vient de faire en Syrie et au Liban, en compagnie d'Abdelwahab Meddeb et de sa femme; et nous offrit des livres ou des brochures qu'elle avait gentiment rapportés à notre intention, au sujet de Palmyre, de Baalbek, ou bien du krak des Chevaliers.

En sortant de table, Pierre est parti pour la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il avait à faire, et moi pour la Bibliothèque nationale, où je voulais voir l'exposition consacrée à Gustave Le Gray, l'une de mes figures favorites, depuis longtemps, dans toute l'histoire de la photographie.

Pour accéder à l'exposition il faut gravir un bel et rude escalier, à double volée. Quand vous êtes arrivé là-haut, non sans quelque effort car vous n'êtes plus tout jeune, et vous venez de déjeuner, et vous avez beaucoup marché, et il fait chaud, un préposé vous réclame votre billet. Vous n'avez pas de billet. Vous vous êtes contenté de suivre les flèches qui désignaient l'entrée de l'exposition, vous pensiez que le billet se prenait là où vous êtes arrivé. Mais pas du tout : le billet s'acquiert au rez-de-chaussée, en face de l'escalier vers lequel pointaient les panneaux auxquels vous avez obéi – un guichet sur lequel absolument rien n'attirait l'attention, et que vous avez dépassé en toute innocence. Il vous faut donc redescendre, puis remonter. Et pour une fois il n'y a pas lieu d'incriminer votre propre distraction particulière, car les trois quarts des visiteurs subissent la même mésaventure. Et si vous vous plaignez un peu, gentiment :

« Ah oui, monsieur! Vous n'êtes pas le premier à nous dire ça... »

Néanmoins Le Gray mérite bien ces efforts, et de l'exposition elle-même, à ce sadique détail près, il n'y a à dire que du bien. Quelle solennité ! Quelle simplicité ! Quelle majesté de l'image ! Quel génie de la construction! Or tout ce formalisme admirable, cette pompe dans l'ordonnancement des verticales, cette architecture au cordeau sont au service d'un arbre dans la forêt, du lever de la lune sur une mer en saumure, de l'éclat sans retombée d'une vague. Tout est en ordre, de façon presque maniaque. Cependant cet ordre n'a d'autre dessein que de

bien servir une crête d'écume, de rendre justice à un rocher, de célébrer une traînée de brume, le matin, avant la revue au camp de Châlons. La qualité des tirages est incomparable, surtout si l'on songe que certaines de ces images ont un siècle et demi. Mais je ne suis pas assez fin connaisseur pour avoir un besoin absolu des noirs les plus profonds, des gris les mieux perlés, des ciels les plus heureusement pommelés, tels que les offrent seuls, bien sûr, les originaux. Ou bien Le Gray est si grand poète qu'il s'accommode de tous les papiers. Même du catalogue, que j'ai rapporté ici, on ne s'arrache pas.

Mardi 23 avril, neuf heures et demie du matin. Continuer à parler du Front national, de ses électeurs et de ses alliés, comme s'ils ne faisaient pas partie du cercle des personnes auxquelles on s'adresse, comme s'ils étaient extérieurs à l'échange officiel, comme s'ils n'écoutaient pas la radio ou la télévision, comme s'ils étaient éternellement, pour les admis du cercle de la parole (qu'elle soit émise ou reçue), les ennemis absolus et les exclus d'emblée – une telle position, qui est celle de tous les médias *mainstream* depuis vingt ans et plus, et qui ne s'est jamais observée à l'égard du parti communiste, même à l'époque de l'anticommunisme le plus virulent, risque de devenir impossible à tenir dès lors qu'il s'agit d'un Français sur cinq, et que leur candidat est très officiellement l'un des deux finalistes de l'élection présidentielle.

Néanmoins tout le monde s'y obstine, jusqu'à présent. Un intellectuel organique disait ce matin, à l'émission de Pierre Assouline : « Évidemment, vous, moi, ou n'importe qui, on voit bien que [*je ne sais plus ce qu'on voyait…*]. Mais l'électeur du Front national, *lui*, etc. »

L'électeur du Front national ne fait même pas partie des *n'importe qui…*

***

A propos du palais de Tokyo, le nouveau centre d'art contemporain, où je suis allé mardi dernier au sortir de l'exposition Le Gray, Flatters, qui en a été horrifié, et qui d'autre part a voté comme moi pour Jean-Pierre Chevènement, disait plaisamment, la semaine dernière :

« Voter Jospin, c'est voter palais de Tokyo. »

Ce musée, ce *non*-musée, qui a l'air d'un dépotoir, lui paraissait l'expression ultime, et la plus pure, du régime idéologico-politique qui s'est effondré avant-hier (mais qui n'en continue pas moins de parler comme s'il était seul au monde, n'ayant visiblement rien appris ni rien oublié). Et c'est sans doute injuste envers Lionel Jospin qui a probablement peu à voir, à titre personnel, avec cette conception poubelleuse de l'art et du monde. Mais il est vrai qu'un peu de médiologie, ou d'analyse des structures du pouvoir idéologico-esthétique, ne ferait en l'occurrence pas de mal.

Un des deux patrons de ce nouveau palais de Tokyo est Nicolas Bourriaud, théoricien en vue de l'"esthétique relationnelle", très lié aux *Inrockuptibles* et à *Parallèle*, toutes revues, institutions et matrices d'influence – eux-mêmes en très étroits rapports avec *Le Monde* – qui me poursuivent de leur haine depuis des années. Dans ce qui paraît constituer une marge excentrique, à la fois, une forteresse avancée de la branchitude décalée et un haut lieu de la pensée *destroy* (avec l'œil et l'attitude idoines), on est en fait à l'hypercentre de la bien-pensance stipendiée. Là se tient en majesté la parole encouragée, subventionnée, couverte d'attentions et d'honneurs : celle qu'il faut tenir pour faire carrière. Et ce que nous dit un tel lieu, aussi bien à Flatters qu'à moi, c'est que nous, nous n'avons pas de lieu, pas d'avenir, pas de voix au chapitre; que nous n'appartenons pas; que tout ce qui nous est offert c'est l'oubli, le silence, la nuit, l'exil intérieur et – si nous y tenons, et si nous *tenons* – la persévérance en un être que rien n'atteste en dehors de lui-même.

Flatters, depuis l'effondrement des plans sur la Guyane – ce projet d'exposition à Cayenne qui a donné naissance à la série des Bagnards –, n'a aucune perspective d'exposition, pas de galerie, pas d'acheteurs, aucun projet qui donne une face séculière au futur; et il ne peut pas payer son loyer. Moi je viens de tirer ce qui sera d'évidence ma dernière salve : quatre livres en même temps; ils ne font pas le moindre bruit, ni ne

trouent une seule seconde la couche d'obscurité qui m'enveloppe. Pas une lettre, pas un coup de téléphone, pas une invitation à la radio ou à la télévision, pas un article jusqu'à présent, même pas l'un de ces tombereaux d'insultes auxquels je suis habitué. Il est vrai que le pays a d'autres chats à fouetter. Deux ou trois personnes semblent considérer, néanmoins, que *Du sens* est une des meilleures "grilles de lecture" qui soient pour comprendre, précisément, ce qui est en train de se passer. Mais ces deux ou trois personnes sont des amis, des partisans attestés, des affidés. En dehors de leur cercle (et sont-elles assez nombreuses pour constituer un cercle?), silence complet.

Il est vrai que j'ai la chance d'avoir une "Société des Lecteurs", que cette société a un secrétaire ou vice-président extrêmement actif, membre de la Cour des comptes, maître de conférences à Sciences-Po et chargé d'autres titres ronflants, Rémi Pellet; et qu'elle dispose aussi d'un site internet, extrêmement bien tenu. Mais ce site – justement parce qu'il est si bien tenu – n'est qu'un miroir implacable du néant qui fait office auprès de moi de « public » et d'attention critique : n'y interviennent jamais que cinq ou six personnes, toujours les mêmes, en général on ne peut plus favorables à ma cause, certes, mais qui ne sauraient suffire à créer un débat; et qui ne font, bien involontairement, que souligner son absence.

Peut-être faut-il attendre encore une quinzaine de jours, pour être tout à fait assuré que rien ne se passe, comme d'habitude me concernant. *Du sens* et les *journaux* ne sont en librairie que depuis une semaine, et les services de presse, encore une fois, ont été les victimes du sort (dirons-nous pour rester dans le flou). Parmi les gens que je connais et que j'avais inscrits sur les listes, personne, ou presque personne, n'a reçu les *journaux.* Claude Durand avait reconnu auprès de moi, l'année dernière, que j'avais été victime de négligences pas forcément involontaires, à l'intérieur de la maison Fayard; et il m'avait assuré que la prochaine fois il prendrait personnellement en main la question des services de presse. Pourtant il se passe exactement la même chose que pour les volumes précédents. Il y a maintenant quinze jours que les plus récentes publications sont arrivées de l'imprimerie à la maison d'édition : je ne sais si elles ont atteint les journalistes, mais parmi mes amis personne

n'en a vu la couleur. Même les deux dédicataires, Mme Lloan pour *Derniers jours,* Rémi Pellet pour *Hommage au Carré,* en sont encore à guetter leur paquet. Philippe Martel, au téléphone, me dit à l'instant n'avoir rien reçu.

Tenons pour acquis qu'il ne se passe rien, même si c'est encore un peu prématuré. Dans la mesure où ce serait *acquis*, et cette fois définitivement, il y aurait là quelque chose d'assez satisfaisant pour l'esprit, pour l'"âme", pour la volonté : un socle offert à ce qui me reste à vivre. Sans doute n'est-ce pas celui que j'eusse préféré et choisi, mais je devrais pouvoir m'accommoder de lui. Pas de public, pas d'écoute, aucune "réception", comme on dit drôlement (et en effet, tu parles d'une fête !) : non seulement il n'y faut plus penser, mais – contrepartie autrement positive – on est libre de ne plus y penser. *Outrepas*.

La question est de savoir combien de temps les éditeurs tiendront, à ce régime. Qu'ils lâchent, ce ne serait jamais qu'un nouveau perfectionnement, tout à fait logique, du système. Mais accommodons-nous de son état actuel : liberté de produire des livres, des livres que personne ne lit, qui ne suscitent aucune attention. L'idée de leur *effet* n'entre plus en ligne de compte, puisque d'*effet*, il n'y en a pas pour eux. Quelle indépendance! Et, pour un sage, quel bonheur!

(Ne reste plus qu'à devenir sage…)

Trois heures et demie de l'après-midi. Dès hier, Rémi Pellet m'écrivait ceci :

« Dearest R.

« Jan [*Baetens, le président de la Société des Lecteurs*] m'a écrit pour me dire qu'il a dépassé les premières pages de *Du sens* qu'il trouve "très beau". Dixit, vraiment, et ça fait plaisir.

« Voulez-vous de surcroît mes premières impressions de politologue d'opérette, en quasi direct, sur la défaite de Jospin ? Oui ? C'est gentil.

« Alors voilà :

« 1° c’est la défaite des “Amis du Désastre”, comme vous dites : à force de nier certaines réalités…

« 2° c’est le pire coup qui pouvait arriver à Le Pen : il va faire gagner Chirac dans des conditions de chef d’État africain ! Alors que lui Le Pen n’aura pas la possibilité de bénéficier à titre personnel (du fait de son âge) de la construction de son parti à cette occasion. Lequel parti va évoluer façon Berlusconi sans l’argent… Il se “strapontinera” un jour dans un gouvernement de droite. Mais dans dix ans, après la mort du chef.

« 3° pour se venger de l’humiliation de la défaite, Le Pen va tenter de multiplier les “triangulaires” aux prochaines législatives, pour priver Chirac d’une majorité parlementaire.

« 4° la gauche (qui reste mon camp) va nous la jouer “*No pasarán*” et devrait l’emporter d’une courte tête à l’Assemblée nationale, grâce précisément au maintien des lepénistes.

« 5° avec une élection à 80 % des voix mais privé de majorité parlementaire, Chirac n’aura d’autre choix que de se transformer en “reine mère” ou de dissoudre la Chambre en mettant son siège en jeu.

«Au-delà, je ne peux pas dire.

« C'est donc beaucoup mieux que si Jospin avait été défait au deuxième tour : dans cette circonstance, comment justifier de faire campagne pour faire gagner la gauche parlementaire, lorsque celle-ci a condamné la cohabitation et a demandé l’inversion des échéances électorales (présidentielles avant les législatives) ? Alors qu’avec cette défaite de premier tour, il ne s’agit plus que de battre l’extrême droite !

«Ne me remerciez pas : un vice-président doit savoir tout faire, y compris le Café du commerce.

« On se revoit le 5 mai, pour quelques ajustements techniques. »

Mercredi 24 avril, dix heures du matin. Jean-Marie Le Pen déclarait hier que la première chose qu'il ferait s'il était élu président (ou plutôt, dans son langage, qu'il *fera* quand il *sera* président) serait (ou *sera*, donc) de faire sortir la France de l'Union européenne et de rétablir le franc. Ce projet aberrant me paraît suicidaire, de son point de vue. Il n'y a dans le pays aucune demande forte en ce sens. Le camouflet que vient de subir Jean-Pierre Chevènement montre bien que la pulsion "souverainiste" est très faible. Les Français, sans être du tout enthousiastes à l'égard de l'Europe, ne lui sont pas non plus très hostiles : ils sont surtout indifférents (ce que je déplore). Et dans l'ensemble ils sont très contents de l'euro (Pierre et moi en avons été enchantés lors de notre très court voyage récent en Belgique et aux Pays-Bas, qui, l'année dernière encore, eût entraîné – trois monnaies en quarante-huit heures – toute sorte de complications monétaires). Revenir au franc relève de l'excentricité pure, en l'occurrence sans objet. Il me semble que le caractère criant d'utopie et d'anachronisme que présente un tel projet devrait dissuader beaucoup de gens de voter pour Le Pen. Accessoirement, il me paraît révéler, de la part du candidat, une certaine mécompréhension des raisons qui ont conduit à voter pour lui au premier tour : je ne crois pas du tout que ce soit là ce que ses électeurs lui demandent.

Un des *topoï* les plus insistants parmi les commentateurs, depuis trois jours, consiste à s'étonner (et à déplorer) qu'on ait pu voter pour Jean-Marie Le Pen dans des régions, de petites villes, ou des villages, où il n'y a, d'une part, aucune violence particulière, ou très peu, et, d'autre part, presque pas d'immigration, ou pas du tout (je ne sais pas où les commentateurs trouvent des régions où il n'y a *pas du tout* d'immigration). C'est l'étonnement des analystes qui m'étonne, et même leur peu de sens civique. Il ne s'agit pas en ce moment d'élections municipales, ou régionales. Pour une élection présidentielle, donc éminemment *nationale*, il est bien curieux d'exiger des électeurs qu'ils se déterminent exclusivement en fonction de considérations de clocher, et de leur situation particulière. Ils ont peut-être encore un peu de sentiment *national*, ces gens-là – mal leur en prend, au demeurant : il ne leur vaut que de se faire engueuler.

La situation est peut-être alarmante (je ne le crois pas), elle est d'abord passionnante et, il faut bien le dire, passablement divertissante. Ainsi ce sont les champions les plus ardemment autoproclamés de la démocratie qui en bafouent le plus allégrement les lois, tandis qu'en face on est bien sage, au moins jusqu'à présent. Jacques Chirac déclarait hier soir, à Rennes, qu'il ne discuterait pas avec ceux qui comptaient sur la rue pour imposer leur pouvoir (ou quelque chose comme ça : il était question de *la rue*, en tout cas). Mais pour le moment ce sont les ennemis de Le Pen qui tiennent la rue, et qui multiplient les manifestations pour dire l'horreur que leur inspire le résultat des urnes…

D'autre part, avant le premier tour, il n'était question que de minutages ultra-précis, *à la seconde près*, pour assurer que les candidats et leurs partisans disposaient bien d'un temps de parole rigoureusement égal. A présent, toute prétention à pareille égalité semble ouvertement abandonnée. Ainsi on a entendu hier soir Jean-Marie Le Pen, assez longuement; mais un peu plus tard on était allé chercher une dame passablement desséchée, l'air mauvais, qui paraît avoir bâti toute son obscure carrière universitaire sur un "décryptage" systématique des propos du leader du Front national – lequel, évidemment, nous assurait-elle, ne dit pas ce qu'il dit (et qu'on pourrait trouver déjà assez fort de café), mais tient de manière codée des discours proprement hitlériens. Il s'agissait bien sûr d'une charge extrêmement violente contre l'un des deux candidats. Ce temps de parole-là est-il décompté d'une manière ou d'une autre? C'est peu probable.

Tous les bien-pensistes en place, tous les intellectuels organiques, tous les "associatifs" de carrière et tous les "experts" réels ou prétendus se succèdent en permanence sur les ondes pour dire leur horreur de Le Pen – dont on ne doute pas un instant. Mais pour parler *en faveur* de Le Pen il n'y a pratiquement que Le Pen, aux quelques moments imposés par la loi.

Pierre Assouline disait ce matin que même les sourds-muets, dimanche soir, pouvaient se faire une idée, dès huit heures, du résultat des élections, *hélas.* Tous les journalistes ont à peu près la même attitude, et s'attachent à *déplorer*, très ouvertement, le verdict des urnes. S'agissant de ceux de la presse d'opinion, c'est bien naturel; mais chez ceux de la radio et de la

télévision, surtout ceux des chaînes et des stations subventionnées, qu'on croirait tenus à plus de neutralité, a fortiori en période d'élections, un naïf ou un rigoriste pourraient trouver cela bien surprenant.

Neuf heures du soir. Chassériau a toujours fait l'objet de ma part d'un préjugé favorable, mais la première grande exposition de son œuvre qu'il m'ait été donné de voir, mercredi dernier, au Grand-Palais (et d'ailleurs la première, à ma connaissance, qui lui ait été consacrée depuis longtemps), m'a en grande partie dégagé de ce sentiment mal étayé. Je crois à présent que Chassériau est un *bon* peintre qui a merveilleusement réussi une dizaine de tableaux (ce qui n'est déjà pas si mal, et je crains de compter un peu large), ainsi qu'une ou deux grandes compositions murales; mais que son niveau général place résolument, hélas, au second rayon – d'autant qu'il n'a pas, bien qu'il soit mort très jeune, su se maintenir jusqu'à la fin au degré de qualité de ses meilleures années.

Son premier maître Ingres, dont il rejoignit l'atelier à douze ou treize ans, voyait en lui «un Napoléon de la peinture ». Et l'on s'étonne moins de ce jugement dans la superbe première salle de l'exposition du Grand-Palais, face à l'autoportrait de jeunesse, bien connu, qui est au Louvre, au portrait d'une des sœurs de l'artiste, et surtout à celui de son jeune frère : extrême concision, fermeté du trait et de la composition, rigueur, austère élégance, prodigieux don de la *présence* – Courbet, Manet et jusqu'à Balthus se souviendront de cette leçon-là, administrée qui plus est par un adolescent, dont les dons étaient éclatants. Ensuite il y a encore la *Toilette d'Esther,* il y a la grande *Diane au bain,* et si l'on veut le fameux portrait de Lacordaire, encore que là les effets soient un peu appuyés, et que se soit perdu en route un peu de la justesse de touche et de la densité vraie du portrait du jeune frère.

Il me semble que si je désirais la chair des femmes, c'est du côté des modèles de Chassériau, et du type féminin qu'il a créé, ou relevé, ou imposé, que me porteraient mes goûts. Tels que sont ces derniers, néanmoins, pour le meilleur et pour le pire, ils ont depuis longtemps repéré certain Levantin à la fine moustache noire, prosterné dans un port

d'Orient, au bas d'une des grandes compositions (*Le Commerce*, je crois) rescapées de la Cour des comptes, et que généralement on peut voir au Louvre.

A Chassériau Shakespeare inspire le pire (*Macbeth*) et le meilleur (*Othello*) – mais un *meilleur* qui n'est plus tout à fait celui de son inspiration la plus heureuse. Et s'il se risque à l'Algérie il se mesure au Delacroix du Maroc, et de ce défi-là il ne saurait sortir vainqueur, ni même se tirer honorablement. Déçu, je n'ai même pas acheté le catalogue. L'érudit en moi s'en chagrine à présent, mais le harcelé par les banques s'en réjouit, et l'amateur d'art s'en console.

Nous vîmes aussi, ce mercredi de la semaine dernière, dans le même Grand-Palais, au pas de charge, l'exposition consacrée aux arts décoratifs au temps de Louis XIII et de la régence d'Anne d'Autriche – une belle exposition, et *riche* au sens le plus plein. Mais le sujet ne me passionnait qu'à moitié, et nous manquions de temps. Toutefois il ne serait pas inconcevable, sans doute, qu'on s'intéresse un jour au brusque changement du goût, l'un des plus soudains et des plus radicaux qu'ait enregistrés l'histoire de l'art, que vit l'année 1640 : du jour au lendemain, foin des bizarreries tardivo-maniéristes (au plus trivial sens du terme), le classicisme était né (deux ans après Louis XIV, mais bien avant qu'il ait pu exercer la moindre influence).

Il y a huit jours, à l'heure qu'il est, nous dînions très gaiement, avec les Rodriguez au complet, chez Joe Allen. Depuis longtemps il était question d'un repas avec eux chez Flatters, à l'occasion d'un séjour qu'ils feraient à Paris alors que nous y serions aussi, Pierre et moi. J'aurais voulu qu'ils voient l'atelier et l'appartement du maître à la chandelle, eux dont le chef de famille, ici même, a tant accroché de Marcheschi. Mais Marcheschi était en Corse, d'où ce dîner américain, arrosé toutefois d'un excellent morgon.

***

La Société des Lecteurs de Renaud Camus, je le vois sur son site, appelle à manifester dans la rue, le 1er mai, contre Jean-Marie Le Pen…

Vendredi 26 avril, onze heures du matin. La situation politique, telle qu'elle se reflète dans ma situation particulière, devient tout à fait intenable. Me voilà mis au pied du mur, et sommé de prendre un parti. Or, des deux qui se proposent, je répugne à l'un comme à l'autre. Pourtant, dans un contexte tel que le climat actuel, la neutralité est difficilement concevable.

Mon réflexe le plus "naturel", au milieu de pareil débat, serait d'en poser clairement les termes ici même, comme d'habitude. Mais l'histoire récente a prouvé que ce *journal* n'était pas pour moi un sanctuaire où je pouvais m'interroger sans risque sur les sujets qui me tracassent. Il n'est pas question une seule seconde de lui mentir. Mais *ne pas* lui mentir, dans la mesure où il répète tout, c'est s'exposer, à plus ou moins long terme, aux répercussions les plus graves pour ma tranquillité.

Ainsi je dois bien reconnaître que le grand succès de Jean-Marie Le Pen aux récentes élections présidentielles m'a beaucoup moins accablé qu'il n'a fait la plupart des commentateurs qu'on entend depuis lors, et même tous. Ces quatre ou cinq derniers jours, ce n'est du matin au soir qu'une déploration universelle, à laquelle je ne suis guère porté à m'associer. Dans la mesure – qui reste bien sûr à vérifier – où le vote en faveur de Jean-Marie Le Pen est une manifestation du refus du peuple français de disparaître en tant que peuple, comme on l'en presse de toute part, j'aurais mauvaise grâce à m'en désespérer, puisque ce refus, je le partage.

Le vote en faveur de Jean-Marie Le Pen me paraît pouvoir être assimilé à une brutale incursion du principe de réalité, et de la réalité elle-même, dans un débat politique délibérément voué à l'aveuglement, depuis vingt ans, par le désir de ménager la paix civile, d'une part, par le conformisme idéologique d'autre part. Le lien entre immigration et insécurité, par exemple, qui crève les yeux, le Front national est le seul à le prendre en compte expressément : et je puis difficilement me lamenter qu'un Français sur cinq, par son vote dimanche dernier, ait exprimé son

exaspération de voir cette donnée capitale de notre vie quotidienne, non seulement passée sous silence, éternellement, mais déniée jour après jour, en dépit de toute évidence.

Les électeurs du Front national ne veulent pas d'une France multiethnique et multiculturelle : je dois dire que je n'y tiens pas très fort non plus, même si j'ai de graves doutes sur la possibilité d'y échapper encore.

Bref, dans le vote en faveur de Le Pen dimanche dernier, je reconnais, ou je crois reconnaître, un certain nombre d'aspirations et de refus qui non seulement ne m'indignent pas du tout mais que je suis heureux de voir s'exprimer. J'en aperçois d'autres, en revanche, que je ne puis en aucune façon partager. Et surtout les commentateurs anti-lepénistes – qui sont absolument les seuls qu'on entende – en dénoncent tous les jours, à tort ou à raison, d'autres encore, qui, s'ils sont avérés, me répugnent autant qu'à quiconque.

Rémi Pellet, qui est la cheville ouvrière de la "Société des Lecteurs de Renaud Camus", et tous les autres membres du bureau de cette association, ont installés sur son site un appel que je n'ai pas à désavouer – cette société est tout à fait indépendante de moi, et si elle trouve dans mes écrits matière à lutter contre la xénophobie, la haine et le racisme, je ne puis que m'en réjouir –, mais qui me prête des convictions qui ne sont pas exactement les miennes.

Dans les attendus on peut lire ceci :

« Les idées xénophobes et antisémites de Jean-Marie Le Pen et du Front national doivent être combattues au nom des principes que Renaud Camus a toujours défendus dans ses différents ouvrages : le droit des étrangers à bénéficier des lois de l'hospitalité et la condamnation de toute discrimination fondée sur la race, le sexe ou la religion.

«Jean-Marie Le Pen soutient que les camps d'extermination de la Seconde Guerre mondiale sont un point de détail de l'Histoire.

«Avec Renaud Camus, nous considérons que ces camps et l'extermination de millions de juifs, justifiés par une conception pseudo-scientifique des races, sont un crime contre l'humanité, un crime sans pareil.

«Avec Renaud Camus, nous défendons une profonde xénophilie, ce qui signifie le droit des étrangers à résider sur le territoire national, dans le respect des lois de la République, sans discrimination sociale et civile, conformément aux droits constitutionnels fondamentaux. »

De ces quatre paragraphes les trois premiers ne me posent pas de problème, encore que «les idées xénophobes et antisémites de Jean-Marie Le Pen et du Front national » ne me paraissent pas évidentes dans leur programme actuel, même si elles lui sont bel et bien sous-jacentes. Je trouve abusif neuf sur dix des usages qui sont faits aujourd'hui du mot *xénophobe*, qui a fini par vouloir dire à peu près *qui juge que les étrangers ne sont pas la même chose que les citoyens, et que dans un pays donné ils n'ont pas les mêmes droits*; et je pense que la volonté d'un peuple de persévérer dans l'être, et de n'être pas noyé dans l'indiscrimination universelle, ne saurait en aucune façon être assimilée à de la xénophobie. Mais il est bien vrai que je suis favorable au «droit des étrangers à bénéficier des lois de l'hospitalité » (avec tout ce qu'elles impliquent de droits et de devoirs, pour les uns et pour les autres) et que je condamne « toute discrimination fondée sur la race, le sexe ou la religion » (mais pas sur la nationalité).

Il va sans dire que je n'estime pas que les camps d'extermination sont «un point de détail de l'histoire » – cependant le mot *détail*, dans la bouche de Jean-Marie Le Pen, ne portait pas sur les camps d'extermination, je crois, mais sur les chambres à gaz : cette précision ne change pas grand-chose, au demeurant, car les camps d'extermination impliquent les chambres à gaz, et vice-versa ; et les chambres à gaz non plus ne sont pas, bien entendu, un *détail* de l'histoire. Quant au crime contre l'humanité, au «crime sans pareil», accord total.

Non, c'est seulement le dernier paragraphe qui me pousse à m'interroger : car si je défends, ou plutôt si j'éprouve, en effet, «une ardente xénophilie » – en ce sens que j'aime et ai toujours aimé les étrangers, et que je suis chaque fois heureux d'en rencontrer, et que je me plais à l'étranger, et que j'ai le goût des cultures étrangères, et souhaite qu'elles le demeurent autant qu'il est possible –, je ne suis pas sûr, en revanche, que la xénophilie, même ardente, signifie automatiquement que l'on reconnaît « le droit des étrangers à résider sur le territoire national».

Je ne pense pas une seule seconde, pour ma part, qu'il faille accorder à tous les étrangers «le droit à résider sur le territoire national », en tout cas le droit de s'y fixer. Cependant Pierre me fait remarquer, un peu casuistiquement, que le texte précise « dans le respect des lois de la République ». Or «les lois de la République », que je sache, ne reconnaissent pas à tous les étrangers «le droit de résider sur le territoire national». Donc l'exigence de respect des lois (à laquelle je souscris) contredit «le droit des étrangers à résider sur le territoire national » (auquel je ne souscris pas). Et dans cette mesure il semblerait que je puisse ne pas avoir à me désolidariser du texte de la Société des Lecteurs.

Mais il se présente un autre dilemme, plus pressant. Voici un e-mail de *Têtu* m'invitant à signer une pétition qui non seulement est un appel contre Le Pen mais aussi un appel à voter pour Jacques Chirac. Et Flatters et Pierre sont d'avis que je *dois* signer cette pétition : d'une part pour mon bien, pour des raisons stratégiques, presque cyniques, selon lesquelles j'aurais tout intérêt à profiter de l'occasion de rejoindre la communauté des bien-pensants, puisque cette occasion m'est offerte – sans compter que *ne pas signer* confirmerait de façon éclatante mon appartenance au camp des maudits; et d'autre part parce que tous les deux, Flatters et Pierre, s'apprêtent en effet, par antilepénisme rigoureux, à voter pour Jacques Chirac. Mais moi, jusqu'à présent, je n'ai pas l'intention de voter pour Jacques Chirac ; et je ne peux pas signer un appel à voter pour Chirac alors que je n'ai pas l'intention de le faire moi-même !

Récapitulons. Trois possibilités : voter pour Le Pen, voter pour Chirac, voter blanc.

La première est absolument exclue, car, malgré mon analyse, d'ailleurs sujette à caution, du vote pour Le Pen comme étant *partiellement* un sursaut de valeurs qui me sont chères (essentiellement le désir de ne pas finir, chez le peuple français) et constituant d'autre part un affleurement salutaire du principe de réalité, malgré cette analyse, donc, qui impliquerait un accord partiel entre les électeurs de Le Pen et moi, Le Pen reste absolument inenvisageable, pour toute sorte de raisons dont la plupart vont sans dire (Flatters attire l'attention sur son *entourage,* tel qu'il transparaît dans les divers reportages dont les élections et son

succès ont été l'occasion : ce serait tout ce qu'il y a de plus détestablement petit-bourgeois borné, mâtiné d'une bonne dose de pégrosité – l'ennemi naturel, en somme).

Voter pour Chirac, alors? Mais ne serait-ce pas apporter ma voix au grand parti unanimiste, qui seul occupe toutes les ondes, tous les écrans et toutes les colonnes des journaux, depuis toujours, certes, mais plus que jamais depuis dimanche dernier – plus enchanté de lui-même qu'à aucun moment du passé; plus triomphaliste, malgré le camouflet qu'il vient de recevoir (et qui, je le répète, ne m'a pas trop affligé) ; plus résolu à ne pas voir ce qu'il ne veut pas voir, et à imposer comme vérité ce qu'on voit bien qui est faux?

Tous ceux qui appellent à voter pour Chirac, et c'est à peu près tout le monde, disent qu'il faut à tout prix «faire barrage à Le Pen ». Mais, ou bien je me trompe fort, ou bien Le Pen n'a *absolument aucune chance* de l'emporter. D'après ce que j'en vois, il n'y a pas de réel danger, il n'y a même pas de danger *sérieux* (qu'on puisse prendre au sérieux), d'une installation du Front national au pouvoir. Dans ces conditions, est-ce qu'un bon résultat de Jean-Marie Le Pen, mais qui ne lui permettrait tout de même pas de l'emporter, ne constituerait pas la meilleure et la moins écartable des leçons, pour les unanimistes? Ne seraient-ils pas obligés, cette fois, d'entendre la voix des urnes – l'un des problèmes étant évidemment, et j'en suis bien conscient, que la voix des urnes est assez confuse, et qu'elle peut être interprétée comme on veut; un autre, que l'attitude que j'envisage est dangereuse, et que je serais bien attrapé si mes calculs étaient déjoués, et si Le Pen l'emportait vraiment (mais encore une fois ce me semble tout à fait exclu) ?

Il y a aussi, contre l'idée d'un vote en faveur de Jacques Chirac, que je lui ai été constamment adverse depuis trente ans, et que rien ne m'incite, bien au contraire, à changer de sentiment et d'avis à son propos. S'il s'agit de trouver à la liberté un rempart, à la République un sauveur, à la démocratie un champion, il est bien le dernier homme auquel je songerais, lui dont toute la carrière ne fut qu'opportunisme à la petite semaine, total défaut de convictions, changements de caps, abandons successifs de tout ce qui avait fait le mérite de son parti et la grandeur de celui qui, à ce parti, a donné son nom.

Non, plus j'y réfléchis, c'est décidément vers l'abstention que je penche – ou plutôt vers le bulletin blanc.

***

Par une décision de cet ordre, cependant, mon inappartenance à la société comme elle va ne pourra qu'être encore aggravée.

Quatre livres de moi sont en librairie ces jours-ci, dont l'un au moins semble idéalement en phase avec tout ce qui est débattu en ce moment dans le pays : ils ne suscitent aucune réaction, et ne sont en aucune façon remarqués. Des palinodies comme celle qui précède ne pourront qu'achever de me rendre invisible, ou *haï* – invisible *et* haï, peut-être.

Pierre et moi avons passé la journée d'hier en Ariège, par un temps splendide. Et j'ai découvert deux ou trois hameaux dont le site m'a paru enchanteur, et qui offraient sur les montagnes, à la meilleure distance, un panorama qui n'avait rien à envier, en largeur, en profondeur, en intégrité même et en caractère spectaculaire, aux plus beaux paysages de montagne des contrées les plus épargnées par les ravages du temps. Ce sont les hameaux de Belloc, d'Ussau et surtout de Bagert, dans le Couserans, entre Betchat et le Cap Blanc, au nord de Saint-Lizier. Il me semble, à tort ou à raison, que ce sont des pays où je pourrais vivre, tant la vue qu'ils offrent donne de joie. Et je me dis que si ma position continue de s'aggraver, et devient tout à fait intenable, comme il semblerait bien qu'elle en prenne le chemin (faillite financière, faillite littéraire, faillite politique et idéologique, exécration générale), je pourrais peut-être trouver une petite maison pas trop laide dans les environs de Bagert et m'y réfugier, pour essayer d'y vivre quelques années avec l'argent de la vente de Plieux.

Je continuerais d'y écrire des livres sans destin, ce qui ne me changerait pas beaucoup d'aujourd'hui. Mais ceux-là ne seraient même pas imprimés, probablement. Il me semble qu'il n'y aurait rien là d'insupportable. Et à chaque nouvelle du monde je dis depuis hier :

« Bagert se rapproche, décidément. »

***

Nous n'étions pas partis dans cette intention, mais nous avons revu, par un hasard auquel nous avions un peu forcé la main, trois des châteaux que j'avais plus ou moins sérieusement envisagé d'acheter, en 1992.

Labastide-Paumès, près de L'Isle-en-Dodon, a cette fois été vendu, apparemment; et à des Anglais, si l'on en juge par l'immatriculation des deux ou trois voitures qui s'observaient là. Il s'y mène des travaux assez déterminés, dirait-on; mais peut-être un peu *amateurish,* ou artisanaux, car tous les échafaudages qu'on voit sont rouillés, et l'on ne remarque pas de nom d'entreprise.

Il y a dix ans, déjà, dans un hôtel d'Aurignac où j'avais couché, il avait été question d'Anglais qui séjournaient dans le même établissement. Ils étaient alors mes rivaux pour l'achat de Labastide, et leur intention, d'après l'aubergiste, était de faire venir d'Angleterre des ouvriers de leur connaissance, pour une restauration à moindres frais. Les mêmes sont peut-être revenus à la charge, qui sait, après une longue hésitation. Toujours est-il que la cour, qu'à notre dernier passage nous avions vue encombrée d'herbes folles, est à présent tout à fait dégagée; et que les magnifiques détails de son architecture, la porte flamboyante de la tour, avec son chevalier en armes, une autre porte flanquée de colonnettes de marbre, je crois bien, des liserés de pierre, des armoiries, tout cela n'est que mieux en valeur. L'environnement, en revanche, qui déjà laissait beaucoup à désirer, au temps de mes premières visites, s'est encore un peu détérioré, malgré la belle vue sur les Pyrénées, qui demeure.

La vue sur les Pyrénées, mais alors incomparable (sauf avec celle qu'on a de Bagert tout proche), c'était le grand mérite du château de Betchat, non loin de Salies-du-Salat. Lui aussi a été vendu, cette fois à des Hollandais. Il appartenait au comte et à la comtesse de Fumel, qui entendaient le céder en viager. Le comte est mort depuis dix ans, m'a dit un Hollandais qui prenait là le soleil – le nouveau propriétaire, peut-être. Quant à la comtesse il ne savait pas ce qu'elle était devenue. C'est une photographie d'elle, superbe, en uniforme, et tout ce que j'avais entrevu, en visitant la maison, de son passé d'héroïne de la Résistance, qui

m’avaient inspiré l’un des personnages féminins du *Chasseur de lumières.*

En revanche le château de Seix, qui donna son nom au volume de mon *journal* pour l’année 1992, n’est toujours pas vendu, lui; ou du moins, s’il est passé de mains en mains, ce furent toujours des mains administratives. Aux dernières nouvelles, que nous tenons d’une voisine, il ferait l’objet d’un projet de conversion en musée, ou en maison commune pour divers cantons de la région. Aucune intervention conservatoire jusqu’à présent, en tout cas. Les carreaux sont cassés, certaines fenêtres sont ouvertes, même. Mais je n’ai pas grands regrets personnels, car Seix ne plaît jamais beaucoup, autour de moi. Ma mère et mon ami Étienne disaient que je serais mort de tristesse, l’hiver, dans cette petite ville encaissée. Et Pierre, hier, n’était pas très enthousiaste non plus. Il est vrai que l’environnement immédiat, non plus qu’à Labastide-Paumès, n’est pas très exaltant, même si c’est pour des raisons différentes. Le bourg de Seix est très encombré, il occupe le fond d’une vallée profonde; et partout autour de lui ont poussé les campings, les colonies de vacances, les lotissements.

L'environnement un peu moins immédiat, toutefois, est hors de pair. On peut faire à partir de Seix, j’en suis sûr, des promenades de toute beauté. Nous avons tenté de gagner la frontière espagnole, hier, en l’un de ses points les plus isolés, le port d’Aula, au-delà du col de Pause, au sud-ouest de Couflens. Mais la voiture n’a pas voulu nous y mener, le chemin était trop mauvais. Nous avons tout de même entrevu des hauteurs inoubliables. Et nous nous sommes consolés en allant goûter l’air des cimes (ou presque) à Guzet-Neige, au-dessus d’Aulus-les-Bains. Et après un nouveau passage à Seix nous avons rejoint Castillon-en-Couserans par le col de la Core et la forêt de Bethmale – une autre route éblouissante, au dernier soleil.

Nous étions de retour ici à onze heures du soir. Toutefois nous n’avions pas échappé tout à fait aux événements politiques, car nous avions vu défiler, d’une terrasse de café de Saint-Girons, la cohorte un peu maigre, mais véhémente, des lycéens antilepénistes locaux.

Samedi 27 avril, cinq heures de l'après-midi. De Mark Alizart je reçois cette longue lettre :

« Cher Renaud,

« Je viens de terminer *Du sens* et je voulais vous dire tout de suite tout le bien que j'en pensais. C'est un livre que j'ai trouvé d'une grande "distinction", c'est vraiment le mot qui me vient, et où il m'a semblé que la grande élégance de pensée et la grande élégance morale dont vous faisiez preuve à chaque page ne pouvaient que renvoyer tous vos détracteurs à la sauvagerie.

« Peut-être ai-je trouvé tout au plus que vous concédiez à certains moments vraiment trop à la doxa c'est-vrai-qu'iste, dans le souci de prouver votre bonne foi.

«Mais les dernières pages du livre (537 et sq) redressent avantageusement la barre. J'ai beaucoup apprécié, notamment, que vous refusiez in extremis de céder sur le rapport entre la culture et l'enracinement, le point peut-être le plus controversé, qui me paraît pourtant un des plus justes, celui qui vous a valu le doux qualificatif de "maurrassien".

« Ceci, sans doute, s'explique par mon "origine" à moi, ou plutôt mon absence d'origine.

« Comme vous le savez, mon père était un va-nu-pieds créolisé, ma mère une sorte de pied-noir du Commonwealth, trop indienne pour être anglaise, trop allemande pour être anglaise, trop juive pour être allemande, de sorte que mes parents n'ont jamais participé *de* ni à aucune expérience nationale. Et si j'ajoute qu'ils ont commencé leur vie en vendant des billets d'avion au guichet Air France de Heathrow, je peux dire aussi qu'ils n'ont jamais participé d'aucune expérience sociale. Je ne sais pas, je n'ai jamais su ce que c'était qu'avoir une tradition familiale, ni en matière de politique, ni en matière de mœurs, ni en matière de goûts. Et comme je n'ai même jamais eu de grands-parents, d'aucun côté,

je ne sais même pas ce que c'est que boire une orangeade ou manger un gâteau tout chaud confectionné par une grand-mère. Or c'est à tous ces titres que j'ai eu maintes fois l'occasion de vérifier par l'absurde, par le vide, l'existence du lien entre (in)culture et (dés)enracinement.

« J'ai vu à quel point, en arrivant à Henri-IV, je manquais des codes les plus secrets, les plus élémentaires de la culture bourgeoise (que j'aurais pu acquérir ne serait-ce qu'en y étant inscrit depuis le collège). Et mon échec à Normale Sup a sanctionné tout à fait naturellement mon inadaptation. J'ai toujours été extrêmement sensible également au fait que je n'avais non plus aucun des codes de la parisianité. Quand il m'arrivait de manger avec mes condisciples, urbains de longue date, sur la place Mouffetard par exemple, je ne pouvais m'empêcher de penser que j'étais le figurant d'un mauvais remake de *Diabolo Menthe*, alors que mes camarades, manifestement, ne voyaient en rien ce que cette situation avait d'artificiel (des étudiants à Mouffetard), et pour cause, puisqu'elle était leur réalité à eux, qui étaient depuis toujours les acteurs de cette sorte de Truman show que je regardais du dehors. Les rallyes, les fêtes : je n'y étais pas invité. L'aurais-je été, je n'aurais pas su quoi dire, quoi faire, où me mettre (Balzac ne raconte finalement rien d'autre, avant même Proust, que cette maladresse mondaine). Les vieux copains de lycée qui s'invitent, je n'ai pas connu, puisque j'ai déménagé tous les trois ans. La maison de campagne, les vacances entre cousins, je ne connais rien de tout ça. Je ne participe pas de cette expérience. Et le fait de ne pas participer de cette expérience m'a toujours empêché de participer à cette expérience. Pour moi les deux expressions sont strictement équivalentes. J'en ai souvent été malheureux d'ailleurs, mais je vais vous dire, ce qui m'a rendu le plus malheureux c'est quand, m'en ouvrant, m'ouvrant de mon étrangèreté, de mon exclusion secrète de tout ce à quoi j'aspirais d'appartenir, à mes camarades parisiens et à mes professeurs de khâgne, ils ont nié mon malheur en m'assurant précisément qu'il n'y avait aucun rapport entre l'enracinement (à Paris, ou à Henri-IV) et la culture normalienne ou parisienne. Cette souffrance, au moins était-elle mienne, au moins pouvais-je m'appuyer sur mon étrangèreté comme sur une origine. Mais non : même celle-là il me fallait y renoncer. Et depuis ce jour je me suis convaincu que les seules

personnes qui avaient intérêt à condamner tout rapport entre le temps et l'acquisition de la culture sont précisément ceux qui en jouissent, pour masquer qu'ils en jouissent, et se cacher qu'ils n'ont peut-être pas le mérite qu'ils se prêtent (culpabilité, c'est mon passe-partout).

« Pour finir ceci : en découvrant tout récemment, à votre instigation d'ailleurs, que j'avais un ancêtre receveur des aides et gabelles sous Louis XVI, que la créolité de mon père était en somme la suite d'une longue histoire française et napoléonienne avec les Îles Bourbon, il m'est arrivé une chose étrange.

« Précisément, j'ai cessé d'inappartenir. En regardant un clocher maintenant, en voyant le nom d'une duchesse dans un livre, en pensant même à l'histoire de la région de France où s'est porté mon nom pendant huit siècles, je ne peux pas m'empêcher de penser que cela m'appartient aussi désormais, que cela m'a toujours appartenu et que je ne le savais pas.

« C'est très étrange. Ça ne change manifestement rien à ma culture, à ma connaissance de Napoléon ou de Louis XVI. Elle est la même avant et après. Et pourtant ça change tout. C'est comme dit Kant de l'existence : ça n'ajoute rien au concept, et pourtant, cent thalers réels font un tout autre effet dans une bourse que cent thalers imaginaires. Je n'ai rien ajouté au concept, et pourtant il a cessé d'être purement intellectuel. Je peux nouer avec lui une relation physique, une relation en corps. Et c'est une chose qui me touche infiniment. Qui me console, qui me permet de m'aimer.

«Bizarrement, ce sont donc les mêmes qui nous bassinent à longueur de journée avec les privilèges du corps (le postnietzschéisme gnangnan), qui dénient à l'esprit, à l'histoire, au temps, d'en avoir un aussi.

« Sur ce, je vous laisse, et je vous salue toujours bien bas, votre,

Mark Alizart.

« PS : une courte note pour ajouter qu'il m'a tout de même semblé, oui, qu'il manquait quelque chose au livre, c'est justement l'origine de l'origine, une histoire de l'origine ou plus modestement de la désorigination du sens. Contrairement à ce que vous dites, il ne me semble pas en effet que Cratyle soit voué à perdre toujours. A l'époque

où les Français s'inventaient des ancêtres troyens et déliraient sur à peu près toutes les origines possibles des plantes, des phénomènes naturels et des cailloux (la construction de l'origine est à l'origine de toutes les mythologies) personne n'aurait jamais songé que Cratyle pût jamais être perdant. C'est bien plutôt Hermogène qui était à la rue. La désorigination du sens est de date récente, d'extension particulièrement réduite (l'Europe exclusivement), et pour moi, très manifestement d'origine romantique (paradoxalement). Jamais comme pendant le romantisme on n'a voulu partir à l'étranger, ailleurs, n'importe où, mais partir, s'arracher, s'extraire de l'Occident. Et ceci s'explique très simplement par le fait que le romantisme se caractérise métaphysiquement par l'idée que la liberté coïncide avec l'arrachement (l'arrachement à la société, aux conventions, au lieu, et jusqu'au corps, jusqu'à sa propre âme). Ses manifestations les plus éclatantes : le théâtre romantique qui brise les lois de la tragédie classique (au nom précisément du "libéralisme en littérature", dit Hugo dans sa préface d'*Hernani*) ; *le Bateau ivre* de Rimbaud et sa dislocation finale (en effet comment devenir un Peau-Rouge, libre de toute attache, comment devenir un sauvage et s'arracher à tout, à sa culture, à la raison, aux anciens parapets, et y compris à soi-même, sans se disloquer? sans sombrer dans la célèbre folie romantique?); et l'existentialisme sartrien bien sûr, dernier romanticisme s'il en est (l'existence devant l'essence, l'arrachement comme condition humaine). A cet égard, il n'est pas indifférent que tous les signataires de la contre-pétition aient tous été à des degrés divers des sartriens (Lanzmann au premier chef, et toute la rédaction des *Temps modernes* derrière lui, mais aussi Derrida, Milner, Miller ou Vernant, et ailleurs BHL, grand thuriféraire sartrien s'il en est, ou Spire). Vous avez fait face au dernier grand sursaut sartrien. Et si je dis dernier sursaut, c'est parce qu'il y avait encore sous l'affaire manifestement autre chose : et c'est bien le fait que le sartrisme et en général le romantisme est peut-être en train de commencer à se fissurer, et que l'origine revient partout à grands pas, fût-ce sous une forme violemment névrotique. Le sartrisme ne serait pas en déroute, il est probable en tout cas qu'aucun sartrien n'aurait eu besoin de manifester tant de haine. La violence caractérise toujours les hommes aux abois et les groupes en déclin.

« PS encore, et final : vous évoquez à un moment la judaïté de Wittgenstein, or j'ai découvert tout récemment pour les besoins d'un petit livre qu'il n'était en rien, ou en très peu juif. Ses grands-parents s'étaient convertis au protestantisme à une époque où un nombre incroyable de juifs le faisaient (ce que d'ailleurs, si j'ai bon souvenir, Spire reproche à son propre père d'avoir fait dans ses Mémoires, chose que je trouve, pour le coup, particulièrement répugnante, quand on sait ce qu'une telle conversion impliquait de courage et de gravité pour tous les juifs qui l'entreprenaient). Ce protestantisme de Wittgenstein me paraît certainement indispensable à la compréhension de son *Tractatus*, et je ne crois pas qu'aucun judaïsme aurait pu jamais accoucher d'une telle œuvre, si obstinément et si bizarrement antitalmudique. *Mark*. »

Je viens de lui répondre ceci :

« Mon Cher MarK,

«Mille mercis de votre excellente lettre, qui offre d'inépuisables sujets de réflexion. Croyez que je suis plus conscient que quiconque de tout de qui manque à ce livre. Aussi bien mon projet a-t-il toujours été d'en donner, si Dieu me prête vie, force et éditeur, une deuxième édition très renforcée, en deux volumes, quand je commencerai à savoir à peu près (mais toujours très confusément, bien sûr) de quoi je parle. En attendant, des contributions comme la vôtre sont infiniment précieuses, en particulier (à première vue) sur la question du romantisme où vos suggestions sont d'autant plus excitantes pour l'esprit qu'elles s'affichent, vous en convenez, paradoxales. Tout cela est à creuser indéfiniment, et vous m'y aidez avec force. C'est pourquoi je vous demanderai d'ailleurs l'autorisation de reproduire votre lettre dans mon "journal", qui poursuit dans le désordre de mon esprit tous ces débats. Elle y représenterait un enrichissement considérable.

« A propos de "journal", je suppose que vous n'avez pas reçu les deux volumes qui viennent de paraître? J'ai demandé il y a presque trois semaines qu'on vous les envoie, comme à d'autres personnes qui ne les

ont toujours pas trouvés dans leur boîte à cette date. Il y a chez Fayard une non inexplicable tendance au sabotage me concernant…

«Très à vous,

« Renaud.

« P. S. Très excitantes pour l'esprit, également, vos opinions sur Wittgenstein. Je ne manquerai pas de les garder en tête. Mais ne faut-il pas être en partie "juif" pour être un peu sérieusement antitalmudique? »

Quant à l'infatigable Rémi Pellet, décidément très interventionniste, voilà ce qu'il me suggère :

« Cher Renaud,

«Nous aussi à Paris nous avons de belles fins de journée… Mais je ne vous harcèle pas d'un mel supplémentaire pour vous parler du soleil couchant sous un ciel d'ardoise, puis rose, puis bleu-vert. Non, je reviens en Conseiller politique de votre Maison.

« Je vous ai déjà accablé d'un long message sur votre répondeur téléphonique, mais vous ne couperez pas non plus d'une explication de texte.

« En effet, il me semble de la plus haute importance stratégique que vous vous fendiez d'un article au *Monde* qui ne pourrait pas refuser de le faire paraître puisque son directeur a accepté le débat avec A. F.

«Vous pourriez, sans vous commander (humpf…!), intituler l'article "Les Amis du Désastre" (j'ai déjà décidé du titre) avec une démonstration en trois temps, fondée entièrement sur vos "prises de position" passées :

« 1° La défaite de Lionel Jospin est due à la négation de certaines évidences : cf. *Du sens*, passage les Amis du Désastre justement (le mieux serait de vous citer vous-même, comme il a pu, rarement certes, vous arriver de le faire)

« 2° Il faut voter Chirac pour battre Le Pen, "l'homme du détail" : il y a deux mondes : celui de ceux qui pensent qu'Auschwitch est un détail de l'Histoire et celui de ceux qui y voient le Désastre à partir duquel il faut nous penser (*cf. Discours de Flaran*) ; il faut battre Le Pen le xénophobe, alors que vous êtes xénophile : vous aimez les étrangers (en tant qu'étrangers) dotés de tous les droits sociaux et civils lorsqu'ils sont en

situation régulière sur le territoire national (ce qui est la jurisprudence du Conseil constitutionnel)

« 3° Ne pas voter Chirac, c'est prendre le risque de deux désastres politiques majeurs :

« - le risque, même s'il est infime, que la présidence échoie à un dictateur qui pourrait utiliser en toute légalité l'article 16 de la Constitution par exemple pour s'accaparer des pleins pouvoirs (cf. vos cours à Sciences-po et à Assas) ;

« - le risque d'une dislocation de la Ve République, ce que souhaitent les partisans de la VIe République : cf l'article de Paul Alliès dans *Le Monde* d'hier (Alliès est un ami personnel de Plenel depuis 30 ans, et a été mon professeur et mon camarade à la Ligue!) : or vous avez écrit à de nombreuses reprises que vous trouviez très symptomatique d'un manque de considération pour la démocratie, les multiples changements constitutionnels, alors que les Anglais et les Américains ont su faire évoluer leur Texte fondamental, etc. (cf. vos Journaux)

« 4° Vive la République (je sais c'est difficile pour un Caronien), Vive la France : Je ne saurais mieux dire.

« Ce papier, qui doit partir au plus tard lundi, vous permettrait sans doute de rejoindre A.F. dans la liste des meilleures ventes, entre les mémoires du Psy du Loft et celles de Zinédine Zidane.

« Dites oui je vous en prie !

« Rémi, Conseiller spécial de la Présidence de Votre Sagesse. »

Et cette fois, après vingt-quatre heures de réflexion (mais je m'en suis tenu à mon premier sentiment), j'ai fait cette réponse-ci :

« Mon Cher Rémi,

«Permettez-moi de vous remercier vivement de vos beaux conseils, même si je n'ai pas l'intention de les suivre, en dépit de leur pertinence : je craindrais trop qu'ils ne me fassent échapper à mon destin, qui malgré tout n'est pas d'être vous, même si j'aurais beaucoup à y gagner (ou justement pour cette raison)…

« J’espère que vous ne m’en voudrez pas (trop),

« Renaud. »

***

Si la situation n’était pas si particulière, et si l’une des parties n’était pas ce qu’elle est, la campagne présidentielle telle qu’elle se déroule depuis dimanche dernier, entre les deux derniers candidats en lice, apparaîtrait comme un effroyable scandale, au regard des règles de la démocratie. Même en Tunisie, même au Gabon, même au sein des pires dictatures sud-américaines de la meilleure époque, on n’a jamais vu pareille disproportion entre les moyens offerts pour s’exprimer à chacun des candidats; ni semblable emphatique répudiation, de la part des journalistes, de toute espèce de prétention à l’objectivité.

La balance en faveur du candidat en place est à peu près de quatre-vingt-dix-huit pour cent contre deux. Et quand je dis *deux* je gonfle un peu le chiffre, par souci de vraisemblance : car en fait je n’ai pas souvenir d’avoir vu ni entendu *la moindre* prise de position de qui que ce soit en faveur de Le Pen – sauf, bien sûr, de la part de ses supporters officiels.

Même au cours des émissions de variétés et des divers *talk-shows*, l’exercice qui consiste pour chacun, journalistes comme invités, à exprimer véhémentement toute l’horreur que lui inspirent les résultats de dimanche dernier, et la personne du président du Front national, se renouvelle toutes les cinq minutes. Quiconque a la parole sur les ondes s’exprime en semblant assumer que *personne*, parmi les auditeurs, les spectateurs ou les téléspectateurs, ne saurait avoir une opinion différente que l’exécration absolue du Front national et de son leader. La haine est tout à fait assumée : elle est même une preuve de bonté, un témoignage de vertu, une marque de sagesse. Les lycéens sont dans la rue, disent les journalistes avec une approbation non dissimulée, pour dire la *haine* que leur inspirent Jean-Marie Le Pen, son mouvement et ses idées. Le comble est que tous les manifestants, jeunes et vieux, agissent pour faire barrage

à la *haine*, précisément. Ils se flattent de haïr pour lutter contre la haine, tandis qu'en défense de la démocratie la démocratie est bafouée comme jamais elle ne l'a été.

Quelquefois les médias sont bien obligés de donner la parole, aussi brièvement que possible, à des partisans déclarés de Le Pen, ou à des artisans de sa campagne. Quelques-uns sont effrayants de brutalité ou de médiocrité intellectuelle et morale. D'autres à première vue sont tout à fait présentables, comme Bruno Gollnisch. Hier on voyait une femme très distinguée, plutôt sympathique, qui, d'après ce que j'ai compris, est au Front national la spécialiste des questions médicales, ou de la Sécurité sociale. Elle expliquait que le programme du Front national prévoyait, comme l'avait annoncé le journaliste qui présentait le reportage, une division de la Sécurité sociale en deux troncs, l'un pour les Français, l'autre pour les étrangers. Mais elle ajoutait aussitôt que conformément à toutes les traditions médicales tout le monde serait soigné, et bien soigné, sans distinction d'origine. Or ce n'était pas du tout ce que voulait entendre le journaliste, qui reprenait aussitôt la parole, en voix *off,* pour expliquer aux téléspectateurs ce que cette dame voulait *vraiment* dire, et ce qu'il fallait *vraiment* comprendre, sous ses propos lénifiants. C'est la règle chaque fois que s'expriment les lepénistes : les représentants de la doxa médiatique interviennent aussitôt après, pour *traduire* ce qui vient d'être dit, afin que ce soit bien révoltant. Si c'est révoltant ce le demeure, si ce ne l'est pas ce le devient. Bien entendu je suis le premier à penser que tout discours charrie des sous-discours, des arrière-pensées et des références cryptées. Mais justement je pense que c'est le cas de *tout* discours. Et si les journalistes veulent s'amuser à donner leur version personnelle de tout ce que déclarent les tenants du Front national, il serait honnête de leur part de procéder de même pour ce qui se dit en face, beaucoup plus fort et avec infiniment plus d'abondance, sans aucune contradiction ni la moindre explication de texte.

J'imagine que la colossale inégalité de traitement qui s'étale sans vergogne procède des plus vertueuses intentions : il s'agit de sauver la

démocratie et de “barrer la route au fascisme”, selon l’expression consacrée. A des fins aussi nobles, tous les moyens sont bons. Seulement il n’est pas certain que pareilles démonstrations d’injustice et de haine, toutes parées qu’elles sont des oripeaux de la vertu, de la liberté et de la fraternité, ni que si criante inégalité en faveur de l’égalité, ne produisent pas l’effet inverse de celui qui est recherché. Depuis dimanche dernier il ne se publie pas de sondages. L'explication officielle, c’est que les sondeurs sont embarrassés de n’avoir rien prévu de ce qui est arrivé, et que, devenus plus prudents, ils ont décidé de se taire. L'explication officieuse est que les plus récents sondages sont tellement favorables à Le Pen que les médias dominants ne veulent pas les publier, crainte d’un effet de boule de neige. Comme le disait assez justement, je pense, hier ou avant-hier, un représentant du F.N., «s’il ne se publie pas de sondages, c’est qu’ils nous sont favorables ». Les champions du vote Chirac, qui ne doutent pas que je ne sois dans leur camp, m’en envoient sous le sceau du secret et sous le titre “Très mauvaises nouvelles” : d’après un rapport des Renseignements généraux les intentions de vote Le Pen s’élèveraient à présent à quarante et un pour cent. C'est à peu près le chiffre que donnait également ce proche de Jean-Marie Le Pen qui s’exprimait récemment dans l’émission “Carnets de campagne”. Or ce que lui-même aurait considéré comme de “mauvais chiffres” pour son parti – chiffres, que les médias se seraient empressés de révéler s’ils étaient avérés –, ç’aurait été *trente pour cent*! Alors que dimanche dernier, juste après les résultats du premier tour, on annonçait vingt pour cent!

Dimanche 28 avril, dix heures et demie du matin. Hier en fin d’après-midi, au moment précis où arrivaient des invités – en l’occurrence Franck Chabot, qui s’occupe du site de la Société des Lecteurs, et son ami Diniz, danseur portugais –, le téléphone a sonné. C'était la bru du maire de Plieux, qui habite avec son mari la belle maison de Camas, au pied de la colline. Elle m’annonçait qu’on avait trouvé le corps d’un chien noir tatoué, près d’une fontaine, au bord de la route, devant chez eux; et qu’un

soir, il y a de cela un mois ou deux, son mari et elles avaient entendu un très violent coup de frein, qui correspondait sans doute à l'accident fatal.

Comme les invités entraient dans la bibliothèque exactement au moment où j'entendais ce récit, je les ai d'abord accueillis, nous avons pris ensemble un verre de vin de Champagne, et bavardé un moment. Puis Pierre et moi les avons conduits à leurs quartiers, et, tandis qu'ils s'installaient, nous sommes allés chercher le corps du Horla. D'après les habitants de Camas il avait dû se traîner, après le choc, jusqu'à ce qu'ils appellent "la fontaine", et qui est peut-être une source, je ne sais, une étroite piscine sous une voûte de pierre, ouvrant dans le fossé, sous la route qui du bas de la colline, ici, à l'ouest, mène à Castet-Arrouy. Le corps était dans un état très différent selon qu'il était immergé ou pas. Tout le flanc gauche, resté à l'air libre, était encore revêtu de poils noirs, et bien reconnaissable, quoique je n'aie pas trop observé la tête. Le flanc droit, en revanche, ne montrait plus que la peau nue, un cuir gris-noir. Quant à une des pattes avant, elle était dans un troisième état encore, réduite au cartilage.

Le cadavre était assez lourd, probablement gorgé d'eau. Non sans mal, et en essayant de ne pas trop regarder ce que nous faisions, nous l'avons mis dans deux sacs en plastique, disposés tête-bêche, puis transporté dans le coffre de la voiture. Il est à présent ici, sur la butte, à l'angle sud-ouest, là où se dressa un moment la grande statue *Femme* de Miró.

Cinq heures de l'après-midi. Après le départ de nos hôtes, à la mi-journée, nous avons procédé à l'enterrement du Horla. Il gît dans un drap blanc, près de la façade sud, juste au-dessous de la fenêtre la plus proche de ce bureau : à quatre ou cinq enjambées de ce clavier, mais quinze mètres plus bas.

Neuf heures du soir. Il me semble que si Le Pen est battu, ce que je souhaite, il pourra toujours introduire un recours auprès du Conseil d'État

pour l'inégalité caractérisée dont sa candidature est victime pendant cette campagne, et qui s'accroît d'heure en heure.

Les chaînes de télévision, en particulier, ne gardent plus aucune mesure. Elles assument pleinement, et officiellement, ouvertement, le fait que leur rôle, tel qu'elles l'envisagent, est de faire battre Jean-Marie Le Pen à tout prix. Arte est celle qui se signale en ce sens avec la plus totale absence de retenue. Le Pen, dans les journaux télévisés, y est couramment appelé "le candidat fasciste". Mieux encore, le programme d'après-demain, mardi, a été changé, par rapport à ce qui était annoncé dans les gazettes, afin de faire place à une diffusion supplémentaire d'un reportage pourtant montré tout récemment, et ce n'était pas la première fois, à propos des diverses extrêmes droites et groupuscules néo-nazis en Europe. Je ne vois pas comment pareille manœuvre pourrait être interprétée autrement que comme une violation manifeste des exigences de neutralité, ou du moins d'équilibre, qui doivent s'appliquer pendant les campagnes électorales.

Sur France 2, au journal de huit heures, à l'instant, long reportage sur les manifestations d'étudiants et autres contre Le Pen; puis un autre, sur un grand meeting des artistes et "professionnels de la Culture" pour "faire barrage au fascisme"; interview des principaux participants; là-dessus long interview de Jack Lang, le tout destiné à servir de prélude à un exposé aussi biaisé qu'il est imaginable du "programme culturel" du Front national – lequel, certes, même quand il n'est pas présenté de façon biaisée, est affligeant de médiocrité, dans la plupart de ses aspects, et on ne peut plus inquiétant dans beaucoup d'autres (ou les mêmes). N'empêche, cette médiocrité ou ce caractère inquiétant, on aimerait qu'il leur soit donné la chance de se manifester par eux-mêmes, comme elle est offerte à la médiocrité du programme de Chirac, qui est à peine moindre.

Ce qu'on aimerait bien savoir, c'est la façon dont les électeurs réagissent, ou vont réagir, à ce bourrage de crâne de tous les instants. Seront-ils directement influencés par son extrême insistance, et par les arguments qu'il développe massivement, dont beaucoup sont assez fondés ? Ou bien seront-ils exaspérés au contraire par cette massivité et par cette insistance, dégagées de toute retenue ?

Il s’agit d’éviter la dictature, et ce sont les moyens des plus classiques dictatures qui sont convoqués à cette fin – avec un cynisme devant lequel plus d’une aurait reculé.

Utiliser les moyens de la dictature, on se rend compte (si l’on en avait jamais douté) que c’est absolument délicieux, à condition que ce soit au nom de la liberté et de la démocratie, et qu’aucun opprobre ne soit attaché à la démarche. Justement les tricheurs, cette fois, ne risquent aucun déshonneur : plus ils mettent d’emphase à se montrer déloyaux, au contraire, plus ils sont admirés, congratulés et loués.

***

Le jeudi de la semaine dernière, 18 avril, à Paris, nous avons vu au musée d’Orsay la belle exposition “Mondrian de 1892 à 1914, les chemins de l'abstraction”; et cela avec d’autant plus d’intérêt que nous étions rentrés trois jours plus tôt d’un bref voyage aux Pays-Bas, qui nous avait permis de découvrir, comme je l’ai déjà noté, la maison natale de Mondrian à Amersfoort, puis la Zélande, Domburg, Westkapelle. D’autre part, nombre de tableaux de cette première et longue période de Mondrian avant l’abstraction m’étaient parfaitement restés dans l’œil depuis l’exposition de l’Orangerie, que j’avais visitée, le catalogue conservé en fait foi, le vendredi 28 février 1969 : ainsi *Le Nuage rouge*, bien sûr, le *Bois près d'Oele*, qui d’évidence doit tant à Munch, les *Dunes près de Domburg* ; ou bien, légèrement antérieur (mais un monde les sépare, et même cette première période, si différente du Mondrian de référence, devrait sans doute être sectionnée en de nombreuses sous-périodes), le *Grand Paysage* de 1907-1908, qui m’enchante aujourd’hui comme hier, avec ses bandes rose-violet alternant avec des bandes jaune-vert, si délicate chacune qu’on songe à certains des plus tendres et des plus matinaux des Rothko.

La théosophie, *c.* 1908, donne à Mondrian sa plus mauvaise tête (la photographie à la raie au milieu, barbe de prophète et chaîne de mage) et lui inspire ses pires tableaux, au premier rang desquels, certainement, l’affreux triptyque *Évolution*, qu’on croirait peint pour le grand hall de

quelque cinéma Arts déco (et que je détestais déjà il y a trente ans). Mais sans doute était-ce une étape essentielle à franchir pour déboucher à quarante ans sur une nouvelle vie (barbe rasée, nom dépouillé d'un de ses *a*) et sur une nouvelle œuvre, celle du Mondrian pré"classique" et pseudo-cubiste, dont témoigne abondamment la dernière salle, au musée d'Orsay, et qui je dois bien le dire m'ennuie un peu, malgré son raffinement (ou à cause de lui).

Lundi 29 avril, dix heures et quart, le matin. Thomas Eakins, lui, commence plutôt bien, et même avec plus de sûreté, peut-être, que Mondrian – dont rien ne le rapproche évidemment, sinon que leurs carrières coïncident en partie, dans le temps, et surtout, en l'occurrence, que nous avons vu les expositions qui leur sont consacrées, au même musée d'Orsay, le même jeudi pénultième, 18 avril.

J'ai toujours aimé la série des Rameurs (et le tableau, assez voisin, des Plongeurs), à cause de rencontres heureuses, presque toujours, avec la lumière. L'hyperréalisme d'Eakins est poétique parce que ce peintre a (ou il *a eu*, dans sa jeunesse) un *art du moment*, qui est par excellence celui de la présence, et donc de la vérité. Lorsque Max Schmitt, vainqueur d'un concours d'aviron, se tourne vers le spectateur du tableau, dans *Max Schmitt en simple scull* (1871, Eakins a vingt-sept ans), il paraît surpris et presque mécontent d'être là, dans le tableau. Ce qui est juste, pictorialement *juste*, dans cette image, c'est l'attitude du personnage, son regard, la position sans apprêt (et sans grâce) de son corps – mais surtout c'est la lumière. On se dit que cela a *été*, que ce moment a dû être exactement semblable à ce qui est ici représenté, que l'air était *ainsi*, que le ciel était *tel*. Le *Dasein*, c'est la lumière.

Malheureusement Eakins perd la main. Il a ensuite une longue carrière où il ne lui arrive plus que rarement de *rencontrer,* selon le mot si juste des troubadours – je veux dire de rencontrer le moment, la vérité, l'*être-là* des choses, des êtres et des lieux. Son portrait de Whitman est bien médiocre, surtout si on le rapproche des photographies de Whitman à la

même époque, et si l'on apprécie, d'après elles, le beau sujet qu'il y avait là. Ce qui maintient l'intérêt de l'exposition, c'est la photographie, justement; et accessoirement, quand on est moi (ce que je ne souhaite à personne), c'est l'interrogation sur la sexualité de l'artiste, marié et père de famille, apparemment, mais qui semble avoir manifesté sa vie durant un intérêt sans faille pour les hommes et pour les jeunes hommes. Si l'on sauve tel portrait de jeune homme, alors, c'est pour le modèle, pas à cause de l'artiste. Et l'on a plaisir à apercevoir, dans les nombreuses (et curieuses) photographies prises par Eakins lui-même, tel magnifique cow-boy assis devant sa tente, ou tel salmigondis d'étudiants nus, dont l'un surtout vous plaît beaucoup. L'intimité avec Whitman confirme le soupçon d'une crypto-homosexualité dont on aimerait savoir un peu plus. Mais s'il faut encore, au milieu du renversement des empires, se taper une biographie de Thomas C. Eakins, on n'en sortira jamais!

Je n'ai même pas acheté le catalogue – et bien sûr je le regrette à présent; mais sans doute regretterais-je bien plus de l'avoir fait, aujourd'hui qu'avec deux mille euros en caisse (après réception de l'avance Fayard sur le prochain volume du *journal*) je viens de faire un chèque de six mille cinq cents euros au percepteur (pour l'impôt sur les revenus de l'année *2000*)…

Le soir du même jeudi, 18 avril, nous fûmes au Français pour y voir *Lenz, Léonce et Léna*, mis en scène par Matthias Langhoff – j'allais presque écrire *de* Matthias Langhoff car, ainsi que l'indique assez le titre bizarre (auquel je n'avais pas suffisamment pris garde), il ne s'agit pas d'une œuvre de Büchner, ou de *deux* œuvres de Büchner, mais d'un "montage" passablement artificiel. Quand on s'agace au théâtre de mises en scène fastidieuses de quelques grands auteurs, on peut en général se consoler en partie en se disant qu'on entend, malgré tout, le texte de quelque grande œuvre; en l'occurrence ce n'est même pas le cas, puisque Langhoff met sur les planches un texte qui n'existe pas, une œuvre de sa propre création, même si les éléments en sont empruntés à Büchner. Et l'on peut d'ailleurs s'étonner au passage que la Comédie française se prête à de semblables tripatouillages.

Bien sûr on a l'occasion d'entendre en lambeaux, et plutôt bien dit, l'admirable texte de *Lenz*, et c'est toujours un plaisir. Quant à la pièce

Léonce et Léna, qui m'est beaucoup moins familière (comme on dit), et que je me faisais une joie de découvrir, je n'en ai toujours qu'une idée extrêmement confuse. Bien sûr on pourrait s'accommoder de pareilles libertés philologiques si c'était au profit d'un spectacle vraiment inspiré, et d'une grandiose et belle conception d'ensemble. Mais les décors sont plutôt laids, les costumes abracadabrants et pourtant sans surprise (dix-huitième, romantiques et contemporains mélangés pour un seul personnage), la mise en scène à la fois lourde et gratuite. La gratuité est ce qui domine. On ne doute pas que tout cela n'ait un sens très précis dans l'esprit de M. Langhoff, mais ce sens n'arrive guère jusqu'à nous, et le pire est qu'on n'y tient pas plus que cela. Certes, "ce n'est pas rien", comme dit Flatters. Les acteurs ne sont pas mauvais, et cette grosse machine à dû coûter bien cher. Mais c'est encore une fois une déception, une de ces déceptions que je me ménage avec constance, presque chaque fois que je vais au théâtre.

En sortant nous sommes allés souper Chez Pierre, le restaurant de la rue de Richelieu que m'avait fait découvrir, il y a quelques années (1998 ? Je suis tombé là-dessus dans un *journal* récemment relu pour publication), Charles Porter, ce professeur de littérature française à Yale avec lequel je me suis brouillé, depuis lors (sans qu'il le sache ni ne s'en doute, apparemment, car il continue de m'écrire comme si de rien n'était), pour son refus de répondre publiquement à l'article incroyablement insultant (et ininformé) de Naomi Schorr sur "L'affaire Camus vue de Yale", dans *Le Monde*. C'est un restaurant assez bon, où nous étions fort tranquilles, et fûmes servis rapidement. Mais le moment fut gâché par un garçon *snooty* (comment dit-on *snooty* en français?) auquel je m'étais permis de demander, avec toutes les précautions d'usage, et puisque nous étions seuls dans notre coin, s'il n'était pas possible de mettre fin à un terrible courant d'air glacé qui me tombait dessus sur ma banquette : « Oui, c'est ce qui s'appelle l'air conditionné, monsieur», m'avait-il gracieusement répondu – et c'est exactement le genre de phrase, et d'attitude, et de ton, qui suffit à convertir en épreuve et en moment de tension ce qui devrait être, et qui aurait pu être, une expérience agréable.

J’avais repéré le programme de la Comédie-Française, et *Léonce et Léna*, et le restaurant Pierre, dont le nom m’avait plu, deux jours plus tôt, en sortant de l’exposition Le Gray à la Bibliothèque nationale, un peu plus haut dans la même rue de Richelieu. Et j’avais remarqué à cette occasion que cette rue doit être une des plus denses en plaques commémoratives. Sur deux ou trois dizaines de mètres on rencontre un hôtel où vécut Bolívar (en 1806, il me semble), une maison où vécut Stendhal, celle de Molière, et celle de Diderot. J’avais également eu le plaisir de retrouver, toujours à son poste au bord de la fontaine Molière, et toujours aussi liant, et toujours souriant, certain mendiant ou "S.D.F.” à la barbe blonde, qui m’avait frappé et par son amabilité et par sa grande beauté, il y a quatre ans, juste avant le dîner avec Chuck Porter au restaurant Pierre, justement. Las, quatre ans dans la rue ont fait leur œuvre, et elle est cruelle : le blond a tourné cendre, les dents se sont cariées ou cassées, on boite, on a les pieds bandés et on ne porte plus que des pantoufles écrasées au talon. Bref on est devenu un *vrai* mendiant, alors qu’on était un magnifique homme jeune et fort qui étonnait le passant par sa détermination à passer là ses journées, au bord de cette fontaine. L'humeur reste excellente, néanmoins. Le mendiant de la fontaine Molière m’a salué comme s’il me reconnaissait et comme s’il était enchanté de me retrouver, alors que nous n’avions fait qu’échanger quelques mots, à la fin du siècle dernier.

Le lendemain, vendredi 19, Pierre et moi avons quitté Paris pour revenir ici, accompagnés de ma mère ou l’accompagnant, et non sans passer par Royat-les-Bains pour l’y déposer. La combinaison était hardie, mais le voyage avec Pierre était prévu depuis plusieurs jours, et ma mère m’avait demandé in extremis si elle pouvait profiter de mon départ de Paris pour se faire rapatrier. Tout s’est passé le mieux du monde. Le temps était magnifique, et nous avons fait beaucoup de tourisme en chemin.

Une première fois nous sommes sortis de l’autoroute à la hauteur de Rochefort-en-Yvelines, et j’ai montré à mes compagnons de voyage l’immense château de ce nom, bâti à la fin du XIXe siècle par le bijoutier Pagès, je crois, qui fit copier le palais de la Légion d’honneur, à Paris, tout en exigeant que les proportions soient doublées. Il me semble me

souvenir que le château fut vendu à des Japonais, il y a quelques années (mais j'arrive à un âge où "quelques années" ce peut être vingt ou trente ans). Ils en firent un golf. Le golf est toujours là et paraît même très pratiqué; mais le château est un peu à l'abandon, et le parc est plutôt mal tenu, avec des allées toutes défoncées. Devant la cour à colonnade s'étend une immense pièce d'eau, très impressionnante. Plus impressionnantes encore, cependant, sont les fontaines en cascade qui dévalent devant l'autre façade, et qu'on peut admirer du bout d'un chemin forestier, à mi-pente. Elles sont malheureusement à sec ; mais par leur ampleur elles sont dignes d'un palais royal. D'ailleurs le palais de la Légion d'honneur, que copie ce château de Rochefort-en-Yvelines, était l'ancien hôtel de Salm, qui lui-même pourrait bien s'être inspiré de Sans-Souci. On pense aussi à Tsarskoïé-Sélo. Mais tous ces rapprochements devraient être vérifiés, et je n'en ai pas le temps.

Nous vîmes aussi, ou *revîmes*, Bandeville, Le Marais, et ce Bâville découvert l'an dernier, il me semble, haut lieu de la vie de l'esprit au temps de Louis XIV, et qui paraît avoir repris un peu d'activité depuis notre précédente visite, à en juger par les nombreuses voitures que nous remarquâmes à ses abords, de certain point d'observation que je sais, au bout du parc.

Nous déjeunâmes dans Dourdan, très agréablement, face à l'église et devant le château. Les rois de France, semblerait-il, donnaient ou gageaient ce château à leur mère. Mais bon.

La sortie suivante fut pour certain château de Nassigny, à deux pas du centre de la France, et qui nous déçut parce que mal restauré, ou seulement *trop*, ce qui n'est pas loin d'être la même chose. En revanche nous fûmes enchantés d'un certain La Roche, auquel il convient d'arriver par le haut, c'est-à-dire de Vallon-en-Sully, le long d'un mauvais chemin, et qu'il faut ensuite aller aimer du bas, des rives de l'Aumance et du bord bucolique d'immenses prairies qu'il domine, et qui lui font un paysage écrin, miraculeusement intact. Entre le haut et le bas on a traversé son avant-cour, un peu embarrassés d'être là : mais cette route est sur la carte, et elle paraît être publique. Voilà bien un lieu où l'on pourrait vivre, en tout cas, et qui inspire même un vif désir de séjour.

Un peu plus au nord, en aval sur l'Aumance, le château du Creux est une tout autre affaire : beaucoup plus tardif (fin XVIIIe), beaucoup plus solennel, très "grand château", très noble, mais pas nécessairement plus aimable, ou plus désirable.

Nous sommes aussi montés à Châteloy, qui a une assez attrayante petite église; mais c'était surtout parce que j'avais cru comprendre, à la lecture de la carte Michelin, que l'on avait de là la meilleure vue sur Hérisson. Il n'en est rien : on a une jolie vue, mais pas sur Hérisson. D'ailleurs je n'arrive pas à me souvenir du nom de ce peintre, rencontré pourtant récemment dans un musée (aux Pays-Bas ? dans la collection XIXe du musée Van Gogh?), qui se prit de passion pour Hérisson, le site, les ruines, et y revint toute sa vie, amenant même les élèves de son atelier. Daubigny ? Non, pas Daubigny : Daubigny s'éprit de la Savoie, lui. *Harpignies*, voilà : il suffisait de regarder dans le Grand Larousse à l'article *Hérisson.* Comment au-je pu oublier le nom de Harpignies? Il y eut une époque où je désirais follement un paysage de lui, un sous-bois, des troncs d'arbres sur le fond d'un ciel très bleu : je l'avais trouvé dans une biennale des Antiquaires, peut-être; il ne coûtait que cent vingt mille francs à l'époque, ce qui me semblait vraiment très peu, pour un tableau qu'on n'a pas les moyens d'acheter.

Nous avons repris l'autoroute à Montmarault, après une dernière excursion à La Souche, une façon de donjon qui a très bon air quand on le voit de l'autoroute, justement, mais qui ne gagne rien à être inspecté de trop près – mal restauré, lui aussi, et encombré de kitscheries pseudo-médiévales, comme des blasons peints, qui le dépouillent en grande partie de son honnête séduction.

Avec tous ces détours il était huit heures du soir quand nous touchâmes à Royat. Nous y laissâmes Madame Mère, dînâmes comme nous pûmes dans un McDonald's des confins de Brive et arrivûmes ici, comme diraient les Dupont, vers une heure du matin, dans la nuit du vendredi au samedi, il y a dix jours. Ces dix jours ont passé sans produire grand-chose, sinon dans le pays la commotion qu'on sait.

Mardi 30 avril, quatre heures de l'après-midi. Même Christine Ockrent, que je m'étais mis à aimer bien, après quelques réticences initiales (et donc lointaines), s'estime libérée par les circonstances de toute déontologie de la neutralité; et elle se montre féroce avec Bruno Gollnisch, quand elle le reçoit dans son émission du dimanche soir. Toutefois elle est nettement dépassée dans l'agressivité par l'un des journalistes qui sont habituellement auprès d'elle, Gilles Leclerc, en général assez poli et bon garçon, plutôt effacé, même, mais qui tient le rôle de sa vie avec l'emploi délicieux entre tous du persécuteur approuvé. Ce mouton de Panurge a mangé du lion, il sait que plus il aboiera et mordra plus il sera applaudi de ses chefs et de ses pairs; et on sent que pour un empire il ne se priverait pas de cette occasion unique. Le malheureux Gollnisch ne peut pas en placer une, et en tout cas jamais il ne lui est permis de finir une phrase.

Pourtant ce n'est encore rien auprès de ce qui l'attend le lendemain de la part d'un autre Leclerc (frère de Julien Clerc, me dit-on), mais surtout d'Olivier Mazerolle, directeur de l'Information sur France 2. La scène se déroule aussitôt après le journal de huit heures, qui, du début à la fin, n'a été qu'un tombereau d'ordures consciencieusement déversées sur le Front national et son chef. Gollnisch, avant de répondre à la première question, essaie de protester, avec beaucoup de calme et en des termes que je trouve très modérés, étant donné l'évidence, contre la colossale disproportion de traitement entre les deux candidats désignés par le peuple pour le second tour. Or il n'y a rien qui mette davantage en fureur ces messieurs de la presse et des ondes que la mise en cause de leur équité. Plus ils vont loin dans la partialité, dans l'injustice, dans la haineuse exclusion de l'autre (et il n'est pas concevable d'aller plus loin qu'ils ne vont ces jours-ci), plus ils détestent qu'on s'avise de le relever. La moindre doléance à ce sujet les met hors d'eux. Faire remarquer qu'on n'a presque jamais la parole, c'est se la faire arracher aussitôt, et violemment. Oser se plaindre du traitement médiatique qu'on se voit infliger, c'est ce que les médias appellent invariablement "jouer les victimes, poser à la victime". Il faudrait subir leur avalanche de coups de pieds de l'âne, leurs morsures, leur déversement permanent de fiel et de

vomi, et surtout ne pas s'en rendre compte, prétendre n'avoir rien remarqué, n'en rien dire, faire comme si toutes les règles de la démocratie et de la déontologie journalistique étaient respectées, se faire oublier, remercier. Mazerolle, uniquement pour occuper le terrain, pour faire du bruit et des phrases afin d'empêcher qu'en face on puisse aller jusqu'au bout de la moindre idée, a sorti je ne sais quel discours qui ne tenait pas debout, et ne s'en donnait même pas la semblance ni les gants, sur l'impossibilité pour les personnes extérieures à une rédaction de juger de l'objectivité de cette rédaction – cette impossibilité étant encore renforcée, selon lui, pour les membres du Front national, qui étaient bien les plus mal placés pour se permettre d'avoir une opinion sur le respect ou le non-respect de la liberté de la presse et de l'indépendance des journalistes.

J'avais déjà été frappé depuis longtemps par l'insolence et l'agressivité froide de ce Mazerolle, qui, lorsqu'il s'adresse aux hommes politiques quels qu'ils soient, arbore toujours une expression de froid défi, d'ironie et de supériorité intellectuelle dont on ne voit pas très bien, au demeurant, ce qui l'autorise à en faire étalage, car il ne sort jamais que des platitudes de la plus belle eau. Il est tellement provocant, avec ses insinuations mielleuses, sa perpétuelle façon d'impliquer, par son expression moqueuse, qu'il est bien entendu que tout ce que dit son invité n'est rien d'autre que du vent, et que personne n'est dupe, même pas celui qui parle, qui certainement ne s'attend pas à être pris au sérieux, qu'on s'étonne qu'il ne se soit jamais trouvé quelqu'un à l'honneur assez chatouilleux pour lui ficher une paire de gifles ou un poing dans la figure, ou seulement pour quitter le plateau. Mais avec Gollnisch sa nature haineuse, son mépris des hommes politiques, son incroyable suffisance et sa méchanceté n'avaient plus à s'imposer les moindres bornes. On le voyait jouir sans aucune retenue de cette volupté la plus basse et la plus laide, la férocité consensuelle. Gollnisch ne pouvait pas exposer un seul point du programme de Jean-Marie Le Pen sans être interrompu tous les trois mots, et sans que ses propos soient aussitôt traduits en leur caricature ravageuse.

On voit bien le dilemme devant lequel s'est trouvée la médiacratie en place, affolée par les résultats du premier tour : laisser parler Jean-Marie

Le Pen et ses partisans, au risque de leur voir faire de nouvelles recrues parmi les électeurs; ou les empêcher par tous les moyens de s'exprimer, entraver systématiquement, coûte que coûte, y compris par les méthodes les plus grossièrement évidentes, la formulation de la moindre de leurs idées, dresser un écran total entre ce qu'ils croient avoir à dire et le peuple : au risque alors de susciter dans l'opinion, face à pareils manquements aux règles du droit et du sport, un courant de sympathie en faveur des bâillonnés. Les seigneurs de la communication ont choisi le deuxième parti : j'avoue que je ne serais pas trop affligé s'ils avaient à s'en mordre les doigts.

Beaucoup plus tard dans la soirée, toujours sur France 2, c'était un débat animé par Arlette Chabot. Le Pen était représenté par le seul Carl Lang, tandis que les antilepénistes et partisans du vote Chirac étaient Patrick Bruel, Jean-Louis Borloo, François Fillon, Noël Mamère, je ne sais plus qui encore et Alain Finkielkraut. Je ne suis pas un spécialiste de ces questions, mais ne serait-il pas normal, quand le peuple a désigné *deux* candidats pour un second tour, que les partisans de l'un et l'autre candidats soient représentés à égalité dans les débats – au moins ceux du service public – entre les deux tours? Le temps de parole échu à Carl Lang était à peu près *un dixième* de celui des autres. Cela dit la tension était tout de même moins forte que deux heures plus tôt chez Mazerolle, parce que Arlette Chabot est un peu moins visiblement partiale, tout de même, parce que les hommes politiques, paradoxalement, sont moins à l'aise que les journalistes dans le reniement de tout principe d'égalité démocratique, et parce que la présence de Finkielkraut a introduit un élément de modération et de subtilité totalement absent des autres débats.

Il n'a pas caché, bien entendu, qu'il avait l'intention de voter pour Jacques Chirac. Il n'a pas montré, faut-il l'écrire, la moindre sympathie pour le Front national ou pour son chef. Mais il a souligné qu'à son avis le message envoyé par les électeurs du premier tour n'était toujours pas entendu, et qu'au contraire les détenteurs officiels et quasiment exclusif du pouvoir de commenter paraissaient depuis le 21 août n'être que plus assurés d'eux-mêmes et de leurs convictions monolithiques, c'est-à-dire de la négation de la réalité quand elle est déplaisante ou qu'elle n'est pas conforme à ce que la bonne pensée idéologique voudrait qu'elle soit. Je

transcris comme je peux, et transpose un peu trop sans doute, au risque de faire exprimer par Finkielkraut ce qui n'est que mon sentiment à moi. Cependant mon sentiment à moi est très proche du sien. Si je devais choisir une attitude politique je serais finkielkrautien.

***

A propos de l'appel à manifester demain contre Le Pen et pour Chirac qui a été placé en première ligne sur le site de la Société des Lecteurs, un inconnu m'envoie le message suivant :

« Cher Renaud Camus,

«en me promenant sur le site de vos admirateurs, j'y ai lu un appel à manifester contre Le Pen le 1er mai.

« J'ai la faiblesse d'y voir une manifestation de l'obscénité que vous dénoncez pourtant si bien dans vos journaux intimes.

« Si peu sympathique que soit Le Pen, le déferlement de bons sentiments, de "bien-pensance", de conformisme auquel nous assistons aujourd'hui devrait dissuader tous ceux qui ont un sens minimum de ce qui est obscène et de ce qui ne l'est pas, de se joindre au chœur et à la meute des antifascistes de la 25e heure.

«Bref, j'ai la faiblesse de penser que le pire produit du lepénisme, c'est l'antilepénisme.

« Je souhaite en tout cas que cet appel ne ressortisse pas de votre part à une stratégie de réhabilitation. Les véritables fascistes sont ceux qui vous ont livré à la vindicte il y a deux ans.

« Bien cordialement.

« Michel Gandilhon. »

***

Pierre dit qu'il serait d'accord pour que les étrangers coupables de crimes et de délits soient expulsés de France, mais *à une seule condition* :

que les Français d'origine, coupables des mêmes crimes et délits, le soient aussi.

Le grand débat actuel, presque invisiblement, c'est la question du *chez* – y a-t-il encore un sens, autre que strictement privé, à cette préposition-là ? (Et sans doute il n'est pas indifférent qu'elle ne soit plus comprise, justement, et qu'elle soit employée à tort ou à travers : l'autre jour il fut fait mention, à France Culture, d'un «livre publié *chez l'Aube* ».)

L'enjeu essentiel est celui-ci : le concept de *territoire* – y a-t-il un territoire pour l'être, pour le sujet, pour le sens, pour la pensée? Trente siècles en ont jugé de la sorte. Mais à présent nous sommes engagés dans un vaste mouvement de *déterritorialisation* de tout (mouvement qu'accélère sans doute la *virtualisation* impliquée par la révolution webmatique).

Quand Pierre imagine – en partie par plaisanterie, je suppose, ou pour me provoquer – que des Français à titre héréditaire puissent, pour des crimes et délits qu'ils auraient commis, être expulsés de France dans la mesure où des étrangers le seraient aussi pour les mêmes motifs, il implique qu'il n'y a *aucune différence*, par rapport au territoire de la France, entre un "Français de souche" et un étranger (laissons de côté pour le moment la catégorie des citoyens français par naturalisation) : l'un n'est pas plus "chez lui" que l'autre (ou l'autre ne l'est pas moins, ce qui revient au même). Je ne serais pas étonné qu'il voie les choses à peu près comme cela, et que ce soit le cas de très nombreuses personnes de sa génération. Il y a encore un « chez soi » privé, pour le sujet, mais il n'y a plus de "chez-soi" public, national; ou en tout cas il n'y a plus de "pas de chez-soi" national, ceci impliquant cela.

Quand je suis aux Pays-Bas, je me sens très fortement "pas chez moi", nationalement (et je n'en souffre absolument pas, au contraire). Mais je n'ai plus le droit de penser qu'un Néerlandais en France n'est "pas chez lui" (bien que ça ne le diminue en rien dans mon esprit).

Il y a là un formidable changement dans les conceptions du monde. Et j'interprète le succès de Jean-Marie Le Pen comme la marque d'une résistance, plus forte qu'on ne le pensait, et pourtant bien prévisible, ou en tout cas bien explicable, à ce changement. Beaucoup des électeurs de

Le Pen sont des gens qui, comme moi, ont du mal à se faire à l'idée que "chez soi" ou "pas chez soi", nationalement, ne veulent plus rien dire ; que *chez* n'ait plus de sens – ils trouvent qu'on ne peut pas leur demander cela, que c'est forcer leur esprit, et leur cœur, et leur âme, à un renversement dont ils ne se sentent pas capables.

Dix heures du soir. Pour la première fois depuis longtemps, en fin d'après-midi, nous sommes allés à la fontaine de Magnas, avec les deux jeunes chiens et même avec Hapax, qui avait voulu nous suivre, étrangement, alors que la plupart du temps, à présent, il préfère rester dans la cour, quand nous partons en promenade. Il a pris là-bas un bain de boue, dans le premier bassin après la source.

Bien que le soleil fût encore assez haut, vers sept heures, le site était ombreux, comme toujours, mais entre les troncs noirs ou bruns se creusaient de longues perspectives où resplendissaient, dans les fonds, des feuillages magnifiques inondés de lumière. La branche lourde d'un marronnier en fleurs tombait vers le grand bassin comme la parure de pivoines ou d'orchidées de la comtesse de Chevigné sur sa robe de bal. Tout miroitait dans l'eau noire parmi l'opulence du printemps, maintenant tout à fait accompli. Le pays est sens dessus dessous, politiquement, mais je songeais que j'étais bien heureux, malgré les soucis d'argent. Encore le couvreur a-t-il plus ou moins accepté de n'être payé qu'à la fin de l'année. Et Philippe Martel, auquel j'ai parlé la semaine dernière, au téléphone, paraissait ne pas exclure qu'un second versement de la Fondation Grimaldi puisse intervenir rapidement pour achever le dédommagement relatif au Marcheschi brisé. Cet argent-là pourrait servir à m'acquitter d'une partie des cinquante mille francs que je dois verser tous les ans à la B.N.P. (en avril!). Avec la somme versée par Fayard à titre d'avance sur le *journal* de 1999 je viens de me libérer de l'impôt sur les revenus de l'année 2000. Mais dès que le Trésor public aura touché ce chèque-là, je me retrouverai avec trois ou quatre mille euros de découvert à la banque…

***

Jean-Marie Le Pen veut supprimer l'impôt sur les revenus, le brave homme! Il était tout à l'heure reçu sur TF1. J'ai remarqué à cette occasion que le journal de TF1 paraissait infiniment moins partial, agressif et haineux à l'égard du Front national que celui de France 2, ou a fortiori de Arte. Du moins Patrick Poivre d'Arvor recevait-il poliment le candidat Le Pen, qui lui-même lui répondait très poliment, et même en souriant. Cependant Le Pen a passé ou *dépensé* dix minutes à expliquer que, s'il était arrivé au second tour, c'était à la suite d'un plan diabolique de Chirac, qui savait qu'il ne pouvait pas, mathématiquement, gagner au second tour contre Jospin, et qui avait donc tout fait pour ne pas avoir Jospin comme adversaire, et pour se mesurer plutôt avec lui, Le Pen. Ainsi c'est Chirac qui s'était arrangé pour que Charles Pasqua n'obtienne pas, ou paraisse de pas pouvoir obtenir, les cinq cents signatures d'élus nécessaires pour se présenter : en effet Pasqua aurait pu ravir deux ou trois pour cent de ses voix à Le Pen, et l'empêcher de distancer Jospin, ainsi que lui, Le Pen, était nécessaire à l'accomplissement du plan chiraquien…

Tout cela était passablement confus, médiocrement intéressant, long, et surtout très peu conforme au genre de discours qu'on peut attendre d'un candidat à la plus haute charge du pays. Il s'agissait de la dénonciation assez peu convaincante d'un complot, ou d'une conspiration machiavélique, tels qu'en voient partout les esprits tortueux ou les consciences policières. Ce n'était pas digne de ce qu'un homme peut avoir à dire cinq jours avant l'investiture qu'il réclame des électeurs à la présidence de la République. Surtout on ne voyait pas du tout en quoi cette sombre histoire grandissait Jean-Marie Le Pen, et ce qu'il pouvait avoir à gagner à la "révéler". A en croire ses propres déclarations, s'il était arrivé jusqu'au second tour, ce n'était pas du tout par l'effet d'une forte poussée en sa faveur, au sein du peuple, mais seulement parce qu'un président calculateur et cynique l'avait jugé moins redoutable et plus facile à battre qu'un autre candidat du premier tour. Quelle incitation là à voter pour Le Pen ?

Au fond ses lieutenants sont plutôt plus habiles que lui, il me semble. Et d'ailleurs ils paraissent déjà passer beaucoup de temps à tâcher de réparer ses gaffes. Je crois comprendre que Martinez, son principal conseiller économique, laissait entendre aujourd'hui qu'il n'était pas *vraiment* question de sortir de la zone euro, et de revenir au franc.

Mercredi 1er mai, dix heures du matin. Je suis bien content d'avoir reçu hier, par courrier électronique, cette lettre de lecteur que j'ai transcrite ici, et qui me retient sur la pente dangereuse de l'unanimité. On dira que l'unanimité, en l'occurrence, a raison. Il ferait beau voir qu'à l'horrible défaut d'être unanimité elle ajoutât celui, à peine moindre, d'avoir tort…

Ce lecteur, plus "camusien" que le site des lecteurs, et plus "camusien" que moi, en l'occurrence, est allé chercher dans mon répertoire de ressassements un concept qu'en effet tout désigne ces jours-ci, celui d'*obscénité.* Flatters était hier à une manifestation anti-Le Pen et pro-Chirac (ou plutôt favorable au vote Chirac, ce qui n'est pas du tout la même chose), convoquée par Jean-Jacques Aillagon devant le Centre Pompidou. Et il donne une description hilarante et accablante des personnalités, au premier rang desquelles Laure Adler, se bousculant pour être les plus visibles, les plus proches des micros et des caméras, les plus exposées à la gloire et au statut de martyrs, martyrs de cette cause héroïque : être du même avis que tout le monde ("tout le monde", du moins, parmi ceux qui seuls ont accès à la parole publique : les vraies victimes de la censure, pour l'instant, ce ne sont pas eux – eux ont montré au contraire qu'ils la pratiquaient avec beaucoup d'art, d'allégresse et de bonne conscience).

Il serait intéressant de savoir exactement dans quelle mesure aussi, en la volonté d'être présent à de pareilles manifestations, et d'y figurer en bonne place, interviennent les intérêts professionnels, corporatistes, personnels, le désir de défendre et de promouvoir les carrières, ou de flatter les puissances – je ne pense pas ici aux troupes elles-mêmes, je pense aux organisateurs et aux "personnalités marquantes".

Un exemple simple : Jean-Paul a obtenu son atelier en grande partie grâce à Stéphane Martin, éminent chiraquien, par l'entremise de Jean-Jacques Aillagon, président du Centre Pompidou et organisateur de la manifestation d'hier. Il a reçu un appel, signé personnellement d'Aillagon, à participer à ce rassemblement. Pouvait-il ne pas s'y rendre? Bien entendu en aucune façon il ne se serait rendu pour des motifs de cet ordre (dette de reconnaissance, en somme) à une manifestation qui serait allée contre ses convictions – la question n'est pas là. Il approuvait le principe de cette réunion. Mais il était gêné, comme je l'aurais été à sa place, par le ridicule et l'*obscénité*, oui, c'est bien le mot, mon correspondant a raison, de ces meetings corporatistes où tout le monde est du même avis, où n'ont tort que les absents, seuls à représenter une opposition quelconque, et où chacun a pour unique moyen de se distinguer de tous les autres d'en rajouter encore et encore dans l'expression du sentiment unanime.

Jean-Jacques Aillagon a vu Jean-Paul, ils se sont salués, l'obligation sociale était remplie, l'obligation politique aussi…

Dans la mesure (mais il conviendrait, je le répète, d'évaluer précisément cette mesure, et ce ne serait pas facile), dans la mesure, donc, où le vote en faveur de Jean-Marie Le Pen marque l'ultime sursaut du *chez*, et de ce que j'appelais hier la pensée "territoriale", la conception "territoriale" du monde, celle qui fait que l'être, la langue et le sens sont quelque part "chez eux", ce qui seul leur permet, ailleurs, de n'*être pas chez eux* (et c'est à peine moins précieux); dans la mesure (*bis*), où ce vote est la dernière manifestation d'un attachement à la différence entre le *chez* et le *pas chez*, c'est-à-dire d'un attachement à un monde *différencié*, et d'un refus symétrique, ou d'une peur, soit, à l'égard d'un monde *indifférencié*, tel qu'on le voit poindre et s'étendre de toute part autour de nous; dans cette mesure-là, et dans cette mesure seule, je ne peux pas ne pas souhaiter que ce vote soit aussi puissant que possible (en çà du succès, tout de même), afin qu'il ait une signification forte, une portée que ses adversaires ne puissent pas ignorer. En même temps, bien sûr, je ne peux pas souhaiter qu'il l'emporte, et je ne saurais en aucun cas me rallier à lui, car cette mesure difficile à évaluer que j'ai dite, cette mesure selon laquelle il représente un sursaut de la différenciation

nationale, et du désir de survie d'un peuple, d'un peuple en tant que peuple, cette mesure-là est de toute façon partielle, et peut-être même *très* partielle.

A un niveau moins "conceptuel", si j'ose dire, et pour être encore plus précis : je suis hostile, non pas aux immigrés, et certainement pas à tel ou tel immigré particulier, pas le moins du monde, à moins qu'il ne soit agressif et violent, délictueux et *nocent*; mais à la poursuite de l'immigration, ça oui, dont il me semble patent qu'elle ne peut plus amener, à ce stade, que du désordre et de la violence, la rupture de la cohésion nationale et du "lien social" (pour parler comme un intellectuel organique), et l'impossibilité de la transmission culturelle (voire la *nécessité*, l'exigence politique, de la non-transmission). S'il se trouve qu'un candidat à la présidence de la République propose nettement de mettre un terme à l'immigration, et même d'« inverser les flux migratoires », c'est-à-dire, non pas certes d'inciter les Français à aller s'établir ailleurs, mais d'encourager ceux des immigrés qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'intégrer, qui ne se sentent pas français ou qui détestent les Français (comme il arrive), à rentrer chez eux si c'est possible – à un tel candidat je ne peux pas être farouchement hostile. Cependant, pour d'autres raisons, il se trouve que ce candidat-là, en l'occurrence, je ne peux pas non plus lui être favorable. Je ne peux pas, et je ne veux pas, voter pour lui. Je ne peux pas souhaiter qu'il l'emporte. Je ne peux donc que souhaiter qu'il ait le plus de voix possible (ici pas de virgule) tout en en ayant moins que son adversaire, à l'égard duquel je n'éprouve, d'autre part, aucune espèce de sympathie.

Un jeu dangereux, sans aucun doute.

En supposant que la partie soit gagnée (mais ce ne saurait être qu'une triste victoire, de toute façon), c'est-à-dire que Jacques Chirac obtienne cinquante-cinq pour cent des voix, par exemple, et Jean-Marie Le Pen quarante-cinq pour cent, la grande question, alors, sera celle de *l'interprétation* de ces résultats. On voit d'ores et déjà s'opposer deux écoles, parmi les détenteurs de la parole publique autorisée, hommes politiques des partis de gouvernement et intellectuels organiques : les uns, très majoritaires (et qui me paraissent n'avoir rien entendu, rien compris), estiment que la leçon à tirer des résultats du premier tour, c'est

qu'il faut plus d'"intégration" encore, plus d'immigration, plus d'ouverture, plus de multiculturalisme et de pluriethnisme ; les autres (et ceux-là reflètent mon sentiment), c'est qu'il en faut *moins* au contraire, que la majorité du peuple français n'en veut plus, n'en *peut* plus, ne peut plus supporter ce flux constant dont il devient de plus en plus difficile de croire, et de soutenir, qu'il est bénéfique à la paix civile, à l'harmonie des rapports de tous avec chacun, et à l'heureuse gestion du territoire.

De toute façon, si Le Pen est battu, ce que je souhaite, je ne vois absolument pas comment cette élection pourra avoir la moindre signification constitutionnelle, la moindre valeur démocratique, la plus mince respectabilité républicaine. Jamais en effet, je crois, au cours de l'histoire de la France – sauf peut-être (et encore, il faudrait voir) au début du Second Empire –, on n'aura vu élections ou référendums à ce point faussés, biaisés, dirigés et contraints par le Pouvoir, par le seul vrai pouvoir, le pouvoir médiatique, celui des journalistes. Comment pourrait-on prendre un seul instant au sérieux le résultat d'une compétition électorale entre deux candidats dont l'un dispose vingt-quatre heures sur vingt-quatre du soutien de *tous* les journaux, de *toutes* les radios, de *toutes* les chaînes de télévision, tandis que l'autre et ses partisans n'y ont accès, en nombre infime, et très rarement, que pour y être aussitôt tournés en dérision, insultés, vilipendés, et leurs propos travestis pour être mis en conformité avec les caricatures qui en sont offertes en permanence?

Dans ce climat de curée (ou peut-être d'affolement?), Arte a tout de même réussi à se distinguer en consacrant une soirée « thématique » entière – improvisée après le choc du premier tour, qui plus est, car elle ne figurait pas sur les programmes antérieurs – à la haine de l'extrême droite, et donc à la lutte contre Le Pen. S'y distinguait notre grand ami Guy Konopnicki, dont on est allé ressortir un reportage que j'avais déjà vu sur un groupe de militants du Front national à Vitrolles. Bien entendu ces militants sont affreux et ridicules, ils ont été choisis pour l'être. Je veux bien qu'on n'ait pas dû avoir beaucoup de mal à les trouver tels, soit. Mais enfin je suis persuadé que parmi les militants de n'importe quelle cellule ou section de n'importe quel parti (si j'en juge même par mes souvenirs lointains du parti socialiste), on pourrait trouver un groupe de crétins de la plus belle eau, et surprendre des propos révoltants,

surtout si l'on s'avance masqué, en faisant croire à ces malheureux qu'on ne leur veut que du bien, en les mettant en confiance, et surtout en leur faisant oublier, à la longue, la caméras et les micros, selon les principes éprouvés de l'émission "Strip-tease".

Comment le C.S.A. peut-il n'être pas totalement déconsidéré, et même déshonoré, quand on le voit tolérer sans broncher ces flots de propagande et de dénigrement d'une des parties en présence, à cinq jours du vote décisif? Le plus comique est que les journalistes français ne se privent pas pour faire des gorges chaudes, aujourd'hui même, d'un référendum au Pakistan, où le général Moucharraf l'emporte avec plus de quatre-vingt-dix pour cent des voix, alors que n'ont voté que trois inscrits sur dix, et qu'il n'est question de toute part que de pressions sur les électeurs, et de fraudes dans les décomptes !

Onze heures du soir. On dirait bien que la grande vague lepéniste s'est brisée aujourd'hui, et qu'elle commence à refluer. La manifestation du Front national autour de la statue de Jeanne d'Arc, ce matin, n'a rassemblé que quelques dizaines de milliers de personnes – plus que d'habitude, sans doute, mais beaucoup moins qu'il n'était prévu; tandis que les manifestations antilepénistes, elles, à commencer par celle de Paris, ont aligné en bon ordre plusieurs centaines de milliers de citoyens de toute origine, venus dire leur attachement à la France "black-blanc-beur" et bien sûr leur "refus du fascisme".

Or, si mon analyse est juste, ou au moins *partiellement* juste, avec la vague Front national retombe aussi le dernier sursaut du *chez* et de la conception *territoriale* du monde : celle qui faisait que certains Français, comme certaines musiques, certains styles, certains états du ciel, étaient *plus français* que d'autres, ou se considéraient comme tels, et se sentaient *chez eux* en France, tandis que de nouveaux venus ne l'étaient pas à leurs yeux. Cela, qui fut seul pensé pendant quinze siècles, depuis quinze ou vingt ans n'était plus pensable que très difficilement, péniblement, dangereusement; et dimanche, sans doute, ce ne sera plus pensable *du tout*. Les malheureux qui comme moi éprouvaient de la difficulté à se

détacher de cette conception-là du monde, et qui trouvaient d'autre part que la conception nouvelle, celle qui s'est substituée à elle comme conception dominante, et pour ainsi dire officielle, ne donnait pas, à première vue, de très heureux résultats, ceux-là devront se faire une raison. Les Français, à en juger par les défilés de cette après-midi, ne veulent plus être français de cette façon-là; et ceux qui le voudraient encore ne le pourront pas : ils viennent de jouer leur dernière carte, une carte d'ailleurs bien malencontreuse – et ils ont perdu.

Jeudi 2 mai, sept heures et demie du soir. D'un point de vue strictement intellectuel (c'est-à-dire d'un point de vue purement virtuel, impossible, intenable), une arrivée au pouvoir de Jean-Marie Le Pen, dimanche prochain, rendrait (intellectuellement) mes positions beaucoup plus faciles à tenir; et, en ce sens très limité, ma vie plus facile. Il ne se passerait pas une semaine, en effet, sans que je me sente tenu de manifester au nouveau pouvoir, sur des points précis, l'opposition la plus vive (au moins dans mon *journal*). Et il est infiniment plus facile et confortable (*intellectuellement* toujours) de manifester son opposition (une opposition simple, en somme, une opposition de premier degré) à un pouvoir détestable et détesté, à une dictature, à une autorité éminemment *antipathique,* qu'à un pouvoir *sympathique* comme celui qu'ont fait peser sur nous depuis vingt ans et plus, mais avec une pression de plus en plus forte, Jacques Chirac, Lionel Jospin, mais surtout Edwy Plenel, Olivier Mazerolle, toute la bonne presse, *Télérama*, la Ligue des droits de l'homme, la L.I.C.R.A. et le chœur innombrable des intellectuels organiques : toutes gens et institutions qui ont en grande partie *raison,* tout de même, de sorte qu'il est très difficile d'avoir raison *contre* eux; tandis qu'il ne doit pas être bien difficile d'avoir raison contre Jean-Marie Le Pen, même s'il est sans doute assez ardu d'avoir raison *de* lui.

***

Hier matin il s'est tout de même trouvé un homme, qui participait au défilé du Front national, pour déclarer à France Culture, je crois, alors qu'il était interviewé dans la rue, qu'il avait voté pour Jacques Chirac au premier tour, qu'il n'avait pas l'intention de voter pour Jean-Marie Le Pen au second tour, mais qu'il était là, à la manifestation autour de Jeanne d'Arc, pour exprimer son indignation devant l'éclatante inégalité du traitement des deux candidats dans les médias, et sa solidarité avec Le Pen *sur ce point.*

Je n'ai moi-même pas entendu cet homme, malheureusement, et ses propos me sont seulement rapportés (par Pierre). Mais on dirait bien que voilà un fin bathmologue.

***

Flatters, auquel je lis les paragraphes que j'écrivais plus haut sur le *chez* et sur la *territorialité de l'être et de la pensée*, tous concepts, valeurs et façons traditionnelles de voir le monde qui feraient avec le vote Le Pen, selon moi, leur ultime tour de piste, objecte – et prouve ce faisant son bon sens, hélas – que pareilles considérations et attachements n'entrent que pour une part infime, probablement, dans les "motivations" des électeurs du Front national; où lui paraissent tenir une beaucoup plus grande place des aigreurs et des rancœurs de boutiquiers, la haine de la différence, de la vie intellectuelle, de l'art en général et de l'art contemporain en particulier, bref de tout ce que nous aimons et de tout ce que nous sommes.

Sans doute, sans doute : mais cette part infime n'est-elle pas précieuse, tout de même, si c'est la dernière?

***

La lettre que j'avais reçue à propos de l'"obscénité" de l'appel à manifester hier contre Le Pen, sur le site de la Société des Lecteurs, j'avais conseillé à son auteur de l'envoyer justement à ce site. Ce qu'il

fit, me dit-il : c'était avant-hier. Mais ce matin, sur le site, toujours pas de lettre, alors que d'autres messages s'étaient inscrits entre-temps. Je me suis donc adressé moi-même au site, sous le titre "Une lettre a disparu", en la reproduisant. Mais depuis lors le site est en ébullition : d'une part parce que le titre choisi par moi est jugé insultant (ou plutôt "dégueulasse"), dans la mesure où il reprend le titre de la pétition en ma faveur, "Un livre a disparu", il y a deux ans, et paraît donc insinuer qu'il pourrait bien y avoir eu censure de la lettre ; et d'autre part à cause de la lettre elle-même, et de son reproche d'"obscénité" à l'endroit d'un appel relevant, selon ses auteurs, de la plus élémentaire salubrité publique.

Bref, comme toute chapelle qui se respecte, nous sommes menacés de scission…

Moi j'aime assez l'idée, évidemment, qu'il y ait des "camusiens de gauche" et des "camusiens de droite" (si c'est bien là la division qui s'esquisse). Apparemment, jusqu'à présent, il n'y a pas de "camusiens d'extrême droite" (ou bien ils se tiennent bien tranquilles).

Vendredi 3 mai, dix heures et demie du matin. Le meeting de Jean-Marie Le Pen, hier soir à Marseille, a été ce que *Libération* appelle finement, ce matin, *un four* – trois mille personnes dans une salle prévue pour sept mille. Tout paraît donc confirmer que la vague du 21 avril s'est d'ores et déjà brisée. Du coup elle apparaît d'autant moins comme une *grande* vague : après tout Le Pen a réuni sur son nom, ce jour-là, à peine plus de voix qu'en 1995; et sa place de second dans la compétition, il la doit plus au grand nombre de ses adversaires, et à l'émiettement des suffrages, surtout à gauche, qu'à sa propre progression.

Et, de cette petite vague, pourquoi la retombée si rapide? Est-ce à cause de la campagne incroyablement déséquilibrée en faveur de l'autre candidat, ou bien est-ce parce que Le Pen se révèle, après tout, un *mauvais* candidat, même à l'intérieur de son propre système? Dès lors qu'on l'envisage comme président de la République, ses qualités de chef

de clan, qui ne sont pas déniables, se retournent aussitôt en défauts – il n'est littéralement *pas possible.*

Je pense en particulier au projet absurde de faire sortir la France de l'Union européenne et de la zone euro. Les gens voient bien qu'ils ne peuvent pas voter pour cela, qu'ils ne peuvent pas vouloir cela, même quand ils sont sensibles, comme c'est mon cas, aux thèmes liés de la sécurité et de l'immigration.

En tout cas la défense d'une conception du *peuple* liée à l'origine, ou seulement à l'histoire, à l'origine des individus et à l'histoire d'une communauté nationale, cette conception ne fait pas recette : à un groupe sans doute majoritaire dans le pays elle n'inspire désormais que de l'horreur; à un deuxième, à peine moins nombreux, de l'indifférence ; et le troisième, celui qui s'y rallierait, ou qui l'assume, on voit bien qu'il est infime.

Par coïncidence (?) je feuillette Bernanos et "m'amuse" de le voir constamment parler de la "race" (française) : *des jeunes gens de ma race, les petits garçons de notre race,* etc. Le terme n'a pas d'importance. On peut sans déperdition de sens le remplacer par celui de *peuple.* Et certes il a un sens pour moi, mais je vois bien que ce sens n'est plus tenable, qu'il faut l'évacuer, comme une forteresse trop exposée en territoire ennemi. L'étrange est que ce sens a vécu paisiblement chez nous pendant des siècles, qu'il a été compris de tous, et qu'il n'a indigné personne; et que tout à coup, depuis quinze ou vingt ans (et pas du tout depuis la dernière guerre et Auschwitz, comme on le prétend : Pompidou parle de "notre race" en 1972, sans soulever de vagues), le voilà qui met tout le monde en fureur, et qui déclenche la haine chaque fois qu'il pointe le bout de son nez.

Qu'on ait pu parler de la "race juive" et qu'on ne le puisse plus sans susciter l'horreur, c'est bien compréhensible, à cause des lois antisémites et des camps de la mort. Qu'on ne puisse plus parler de la "race française" comme Bernanos, c'est compréhensible aussi, à cause de la manifeste inadéquation "scientifique" du terme, même si l'on n'a jamais songé à lui voir, ou à lui prêter, la moindre pertinence "scientifique". Mais qu'on ne puisse plus parler du "peuple français" en un sens qui ne soit pas exclusivement juridique, ou administratif, c'est ce qui m'est, je le

reconnais, plus difficile à entendre; et pourtant je suis bien forcé de l'entendre, cette interdiction, cette disparition, cette exténuation, puisqu'on n'entend rien d'autre – sauf, parfois, très faiblement, le murmure d'un ancien sens, qui par miracle a échappé aux censeurs, et qui arrive encore jusqu'à nous, tout vieux, tout fripé, tout timide, confus d'être encore là : ainsi, l'autre soir, dans la bouche d'un épicier d'origine arabe, indigné par les déprédations et les violences des "jeunes" de sa "cité", et qui a dit, curieusement (*doublement* curieusement), à la télévision :

«Même moi, vous voyez, *si j'étais français à cent pour cent,* je serais peut-être tenté de voter Le Pen. »

Je pense qu'on verra clairement dimanche à quel point cette conception du mot *français* n'est plus tenable – serait-ce seulement parce qu'on ne peut pas la tenir *seul,* ou dans un groupe minuscule, objet d'une haine acharnée.

Un beau paradoxe est que la seule identité collective qui ressemble encore un peu à l'identité française en ce sens désormais intenable, c'est l'identité juive – telle qu'elle se manifeste en particulier en Israël, avec cette histoire, qui serait bien comique si elle n'était si tragique, de "droit au retour", que les Israéliens juifs ne veulent à aucun prix accorder aux Palestiniens, au motif que, si ce "droit au retour" était reconnu, Israël cesserait d'être un État juif. Quand les juifs d'Israël disent que si trois ou quatre millions de Palestiniens retournaient en Israël les juifs n'y seraient plus majoritaires, et le pays cesserait d'être un pays juif, ils entendent le mot *juif* exactement comme on entendait jadis (et même naguère) en France le mot *français* ; et comme on ne veut plus l'entendre.

Les trois insultes – *xénophobes, racistes, antisémites* – les plus couramment prodiguées ces temps-ci (et depuis toujours) à l'endroit de Jean-Marie Le Pen, de son parti et de ses électeurs, elles sont peut-être pertinentes s'agissant des deux premiers, le chef et ses affidés, mais pas des troisièmes, ou de la majorité des troisièmes, les Français qui ont voté pour le Front national. Je pense d'ailleurs que dans la grande majorité de leurs emplois ces insultes sont abusives. Être *xénophobe,* c'est nourrir des sentiments d'hostilité à l'égard des étrangers en tant qu'étrangers; ce n'est pas éprouver une difficulté conceptuelle à les envisager comme

semblables à nous, comme membres du même groupe ethnique ou national, comme n'étant pas, en somme, des étrangers. Être *raciste*, c'est vouloir nuire à un autre groupe ethnique ou à ses membres; ce n'est pas vouloir défendre l'identité du sien. Être *antisémite,* c'est juger les juifs inférieurs, ou prétendre attenter en quoi que ce soit à leur situation collective ou individuelle; ce n'est pas constater aussi objectivement que possible, en s'exposant à tout moment au démenti objectif, leur place particulière dans la société. Ces insultes sont pleinement justifiées quand elles servent à lutter contre la haine et contre la violence, et contre ceux qui les propagent; elles ne le sont plus quand elles concourent à faire en sorte que ce qui est ne soit pas vu, et surtout ne soit pas dit, pas écrit. Ainsi je persiste à penser qu'il est abusif de traiter de *raciste* le petit commerçant qui ose préciser (si c'est bien le cas) que ses agresseurs sont toujours de la même origine ethnique; ou le sociologue qui ose relever (si c'est bien le cas) qu'il existe une *surdélinquance* des "jeunes issus de l'immigration". La vérité, tant qu'elle est vérité, n'est ni raciste, ni xénophobe, ni antisémite. Seul le mensonge peut encourir ces graves reproches.

Samedi 4 mai, onze heures du matin. La doctrine régnante, sobrement exposée :

«Le paradoxe est qu'en rompant avec tout ce qui à ses yeux menace l'identité française le lepénisme rompt avec l'identité française elle-même, puisque celle-ci s'est constituée par un multiséculaire processus de francisation, c'est-à-dire d'intégration de peuples et d'ethnies extrêmement diverses » (Edgar Morin, "La fausse identité nationale", dans *Le Monde* daté d'hier).

M. Bernard Frank, dans *Le Nouvel Observateur,* trouve à la défaite de Lionel Jospin un motif inattendu :

« C'est sur sa copie de français qu'il a été refusé. Au moment où le français est si mal parlé, ce sont des choses qui comptent. Et ça s'entend dans le pays et dans les classes dites populaires. Ce n'est pas une

question de culture. C'est presque une diction. Le français de Chirac n'est pas meilleur, me direz-vous. Et d'ailleurs, il a un peu moins de 20 sur 40, mettons. (…) Le seul qui méritait un peu plus que la moyenne en français, et depuis longtemps, c'était Le Pen. »

Cette dernière remarque est juste, mais le français de Le Pen ressemble à ses pochettes rutilantes, assorties à ses cravates, et qui jaillissent avec excès de ses costumes croisés trop serrés.

A Marseille il a fait une allusion au « pastis... *51*, bien sûr », c'est-à-dire au pourcentage de voix qui, croit-il, ou prétend-il croire, va lui ouvrir demain les portes de l'Élysée. Mais par précaution il a dit aussi que *vingt-cinq pour cent*, un Français sur quatre, ce ne serait déjà pas si mal…

Un commentateur, je ne sais plus lequel, estime que Le Pen ne veut pas gagner, qu'il n'y songe pas un instant, que sa seule ambition, et sa jouissance, sont d'enrayer le système, de rendre le pays ingouvernable.

Beaucoup estiment qu'*ingouvernable*, le pays l'est déjà; et que les institutions, déjà fort éprouvées, ne survivront pas à la crise actuelle. Alain Finkielkraut me disait avant-hier qu'Edwy Plenel, avec qui il a eu une prise de bec très violente, mercredi soir au Bataclan, je crois, lors d'un meeting organisé par *Marianne,* plaidait déjà pour une *VIe République,* comme Arnaud Montebourg, et comme notre vieil ami Stéphane Baumont, actuel vice-président du parti radical (maintenu). Quelle pitié! De tous les bienfaits du général de Gaulle, la Constitution était un des plus précieux, et donnait à penser que la France allait enfin pouvoir sortir, grâce à elle, de cette valse des lois fondamentales qui la ridiculise depuis deux siècles. Jacques Chirac, parmi toutes ses trahisons et ses abandons opportunistes à la petite semaine, aura liquidé aussi ce legs-là, comme la plupart de ceux qu'il devait à sa prétendue "famille politique".

Les Français ne comprennent pas ce que c'est qu'une constitution. Ils croient que c'est une espèce de pantalon, qu'on change pour un autre avec les modes et les saisons. Et Plenel proposait – ah oui, j'oubliais ! – que la prochaine Assemblée nationale se déclare constituante : c'est-à-

dire que dans la crise actuelle on perde deux ans pleins à une énième *tabula rasa.*

Des deux anciens trotskistes qui ont gouverné la France dans les années récentes, Lionel Jospin et Edwy Plenel, l'entrisme du second aura sans doute été beaucoup plus efficace, pour achever de mettre à bas les anciennes structures, que l'entrisme du premier.

Un troisième ancien trotskiste, et très fier de l'être, gouverne, ou peu s'en faut, le "site" de mes lecteurs (fondé par des Suisses, à ma vive satisfaction, mais absorbé depuis lors par une société dont ce haut magistrat est le très actif porte-parole) : comme il était à prévoir nous sommes un peu en bisbille, à présent, lui et moi, depuis qu'il a découvert, à sa légitime amertume, que j'avais insisté pour la publication sur le site d'une lettre, citée plus haut, où l'appel de la Société des Lecteurs à manifester contre Jean-Marie Le Pen et pour Jacques Chirac est qualifié d'"obscénité". Le terme d'"obscénité" n'est pas de moi, en l'occurrence, et je ne le reprends pas à mon compte. Mais il est vrai que j'ai écrit à l'auteur de la lettre (et ma propre lettre a été reproduite sur le site) que «dans une large mesure » je «partageais son sentiment ». Et donc le torchon brûle – ce qui, je suppose, est dans la meilleure tradition des groupuscules trotskistes, dont les quatre ou cinq membres se déchirent en de constantes et minuscules querelles doctrinales et stratégiques…

Mais quant à la langue française, ça, M. Bernard Frank a bien raison. Ce que nous aurons vu s'effondrer sous nos yeux, à peu près le temps du changement de millénaire, c'est le "détour syntaxique", autant dire le principe même de la syntaxe, de la médiation, de la civilisation, de l'inadéquation de l'être à l'être. La langue des cantonniers est devenue celle des professeurs d'université. Et il ne se passe pas de jours sans qu'on entende dire, sur France Culture, dans la bouche de graves experts en sciences politiques ou en économie des media :

« Qu'est-ce qui z'ont besoin, les étudiants? Ben c' qui z'ont besoin, les étudiants, c'est... »

Moi, cependant, beaucoup plus scrupuleux :

«Mais j't'aime, moi – c'est ça qu'tu tiens pas compte de. »

(Mais en fait *si*, et j'aurais bien tort de me plaindre.)

Tandis que Bernanos, pendant ce temps :

« Je plains ceux qui ne sentent pas jusqu'à l'angoisse, jusqu'à la sensation du désespoir, la solitude croissante de leur race » (*La Grande Peur des bien-pensants*).

Et Mme Élisabeth Lévy, répondant aux questions passablement pisse-froid du *Nouvel Observateur* :

«L'obsession de la pureté idéologique et l'idéalisation des minorités ont servi de thèmes mobilisateurs de substitution à une gauche ayant abandonné la lutte des classes pour sauter à pieds joints dans le libéralisme. Avec des conséquences graves. *L'impossibilité de débattre de l'immigration pendant des années, par exemple* [*je souligne*], qui a abouti à une France des communautés. Régression terrible à laquelle je suis très sensible, moi qui, issue d'une famille juive religieuse, suis très attachée au modèle français de citoyenneté. »

Au fond je pourrais parfaitement tenir ce *journal* en n'ayant recours qu'à des citations…

J'ai lu le livre de Lacoue-Labarthe, *Poétique de l'histoire*, qui tire exagérément sur la corde de la latitude allouée aux historiens, pour commencer, puis aux philosophes, de donner à leurs ouvrages des titres ronflants et très généraux, dont ils traitent à peine un centième, ou un millième, *if at all.* On dira que je suis mal placé pour me plaindre, moi qui titre tout à fait au pif les volumes successifs de ce *journal* même. Mais un *journal* n'est pas un traité d'histoire, ni un essai philosophique. Celui de Lacoue-Labarthe s'intitulerait plus justement *Du refoulement de Rousseau chez Heidegger*, ou bien *La* Lettre à d'Alembert *et la question de l'origine*, ou à la rigueur *Origine et Théâtre : de Jean-Jacques Rousseau à l'idéalisme allemand*, ce qui ne serait déjà pas mal, mais sonnerait un peu moins bien. Quant à *Poétique de l'histoire*, vraiment je ne vois pas du tout. Il est vrai que je n'aurais probablement pas acheté le livre, se fût-il autrement appelé.

(*Esthétique de la solitude* était assez abusif aussi, *come to think of it…*)

Quoi qu'il en soit l'essai de Lacoue-Labarthe, même s'il ne remplit guère le contrat impliqué par son titre, est tout à fait intéressant à propos

du *Vorstellung,* de la présentation et de la représentation, du théâtre comme théâtre de l'origine, de la fête civique rousseauiste comme théâtre sans théâtre (mais théâtre tout de même), de la nécessité absolue de la médiateté. C'est un livre éminemment anti-soi-mêmiste. Il m'aurait été très utile quand je me débattais tellement quellement avec des concepts voisins (*presentation versus re-presentation*) chez Josef Albers.

«Toujours est-il, et c'est là l'essentiel, résume l'auteur, que la "règle" ou même la Loi qu'établit – ou plus justement que *rappelle* – Schelling (elle vient d'Aristote, c'est la traduction spéculative de *Poétique,* 6) énonce, de la manière la plus nette et vigoureuse qui soit, que *tout déni de la (re)présentation engendre la Terreur*» (p. 147. C'est lui qui souligne).

Et l'on rencontre avec plaisir, entre les pages de ce volume assez court, très élégamment édité par Galilée, nombre de citations magnifiques, parfois familières, souvent inconnues (de moi) : de Rousseau, de Schelling justement, de Hölderlin (une des thèses de Lacoue-Labarthe, c'est que Heidegger bute, dans son "interprétation" de Hölderlin, sur son propre refus de lire et d'entendre Rousseau, influence majeure sur Kant et surtout sur les trois jeunes gens de Tübingen, Schelling, Hölderlin et bien sûr Hegel) ; et aussi de Bataille, *in fine* :

« Rien n'est moins animal que la fiction, plus ou moins éloignée du réel, de la mort. L'Homme ne vit pas seulement de pain mais des comédies par lesquelles il se trompe volontairement. Dans l'Homme, c'est l'animal, c'est l'être naturel qui mange. Mais l'Homme assiste au culte et au spectacle. »

Ainsi la vieille horreur bourgeoise (ou "cultivée") pour l'usage intransitif du verbe *manger* (« T'as d'jà mangé? », « Venez manger à la maison, un de ces jours », « On a mangé avec lui, la semaine dernière») est-elle chargée de sens après tout (comme toujours les questions de langue : *manger*, c'est la Révolution en marche, avec la Terreur au bout – l'homme civilisé (celui qui ne veut pas de la Terreur, de l'animalité en lui et en l'autre), *déjeune, dîne* ou *prend un repas*, c'est-à-dire qu'il introduit (même et peut-être surtout quand il est seul (manque ici une citation de del Giudice)) de la re-présentation dans la nécessité toute contingente et

“animale” de se sustenter; du théâtre sans théâtre dans ses rapports avec lui-même, les autres et la Cité).

Qu'est-ce que je disais ? – «De quoi parlais-je ? », certes, mais aussi : « Qu'est-ce que je me tue à dire, depuis toujours? »

Le livre d'Élisabeth Lévy et celui d'Alain Finkielkraut faisaient l'objet de recensions voisines, dans un *Monde* récent. Avec Finkielkraut on prend encore des gants, mais à la pauvre Lévy on ne fait pas de quartier. D'une colonne à l'autre le ton varie un peu, mais on sent bien que le bulletin paroissial de l'intelligentsia (ou de ce qu'il en reste) déconseille fermement à ses ouailles ces lectures blasphématoires.

Le Monde, par l'effondrement successif de tous ses rivaux, se trouve dans une situation de pouvoir intellectuel tel qu'aucun journal français, sans doute, n'en a connu avant lui. Et son attitude, à mon avis, n'est pas à la hauteur de pareil ministère. Il a pris, depuis la disparition de la génération des fondateurs, puis de celle de leurs premiers héritiers, un je ne sais quoi de *voyou*, très inattendu (au point qu'on a mis du temps à se convaincre de ce qu'on observait), qui contraste singulièrement avec le caractère auguste du sacerdoce à lui confié par l'histoire, par le hasard ou le malheur des temps (et obtenu, aussi, grâce aux rares qualités du journal, empressons-nous de l'ajouter). On le voit se livrer à toute sorte d'attitudes vindicatives qui ne sont pas dignes du rôle qui lui est échu. Il y met un acharnement rageur, qui fait plus penser aux gazettes à scandale de l'entre-deux-guerres qu'au calme arbitre de la vie de l'esprit. Ainsi, non seulement il fait preuve, avec une régularité affligeante, d'une férocité sans nom à l'égard de tous ceux, écrivains, intellectuels, journalistes, qui se sont permis de critiquer son formidable pouvoir et l'usage qu'il en fait, mais il s'abstient d'informer ses lecteurs, dans de semblables cas, du contentieux existant entre lui et les objets infortunés de ses foudres méprisantes : il pourfend sans pitié ses adversaires, il ne laisse pas un compte inréglé, il ne pardonne jamais rien, mais aux lecteurs qui ne connaîtraient pas le dessous des cartes il laisse croire qu'il agit en toute sereine impartialité.

Six heures et demie du soir. Impartialité du *Monde*, je ne croyais pas si bien dire, ne serait-ce que par antiphrase…

La Rumeur du monde, ou *du Monde*, je ne sais pas comment il faut écrire, fait partie de ces beaux appartements de France Culture, bien exposés, que Laure Adler a vendus en copropriété au *Monde* et à sa filiale inrockuptible. Y officie le falot Colombani, qui, dans la dyarchie directoriale du *Monde,* figure assez sournoisement le gentil des couples traditionnels d'enquêteurs, tandis que Plenel est le cogneur. A France Culture, le samedi à l'heure du déjeuner, Colombani est en duo avec Alexandre Adler, qui lui aussi lui fait beaucoup d'ombre, car il est beaucoup plus fin que lui, beaucoup plus inattendu, et même plus informé, ce qui est le comble.

Aujourd'hui ces messieurs pouvaient parler de tout, sauf de ce qui eût intéressé au premier chef leurs auditeurs, les élections demain : en effet la campagne est close. Colombani est tout de même arrivé à tourner les interdictions légales, par un recours à la prosopopée, qu'il a placé sous les instances de Dupont et Dupond ; et bien entendu c'était pour prendre parti, de façon tout à fait transparente, de sorte que l'illégalité est double :

«Nous ne vous dirons pas d'aller voter demain, et surtout pas de défendre la République, et les valeurs de la démocratie... »

Comment le C.S.A. peut-il tolérer tout cela? Et comment le Conseil d'État pourra-t-il s'en accommoder après le scrutin?

Pierre me dit qu'à une émission d'Assouline, l'autre matin, commençaient à se faire entendre certaines protestations.

Pendant ce temps Le Pen est de plus en plus mauvais, ou l'était hier pour sa dernière apparition de campagne, flanqué de sa femme, qui n'arrangeait rien; tandis que Chirac se montre au moins très professionnel, il faut le reconnaître, dans un rôle en or il est vrai – le sauveur de la République, dernier rempart contre le fascisme. Ses conseillers paraissent même l'avoir débarrassé de ces terribles sourires de hasard, qui tombaient jadis n'importe où, dans ses discours; et puis la situation ne prête pas à sourire…

Alexandre Adler, comme il l'expliquait récemment dans un article du *Monde* (tout cela est merveilleusement incestueux), est assez optimiste, et

pratiquement seul à l'être, quant à la situation au Proche-Orient. Mais il pense qu'aucun nouveau développement n'interviendra avant les élections partielles américaines, à l'automne. Bush, explique-t-il, est obligé de compter avec la communauté juive américaine, *sept millions de personnes*, ce qui déjà n'est pas rien, et par leur influence elles pèsent d'un poids encore bien plus important sur l'issue des consultations.

Quelle enviable liberté de ton…

Neuf heures du soir. Lorsque jeune écrivain je me rendais en Belgique, pour des émissions de radio ou des débats à la librairie Macondo, à Bruxelles, j'étais frappé par le caractère extrêmement problématique – et qui n'a fait que s'accroître depuis lors, je suppose – de l'identité belge. Être belge, me semblait-il alors, c'était vraiment un travail à plein temps. J'avais l'impression qu'il n'était question que de cela dans les conversations, que tous les Belges s'interrogeaient en permanence sur ce que pouvait bien être, en eux, pour eux, la "belgitude", et qu'ils interrogeaient aussi les étrangers, avec l'espoir de bénéficier de leurs lumières sur cette question sans réponse.

J'étais bien loin de me douter, alors, que vingt ou vingt-cinq ans plus tard ce que c'est que d'être français – une question qui pour moi ne se posait même pas, et dont la réponse, pour les Français, allait de soi, comme d'ailleurs pour les Belges envieux – présenterait la même ambiguïté, la même incertitude, et déclencherait non seulement le même embarras conceptuel, mais une gêne encore bien plus grande.

Quand je lis Bernanos j'envie l'assurance avec laquelle il parle de sa "race", presque à chaque page. On sent qu'il ne s'interroge pas une seconde là-dessus, sur le rapport entre lui et cette "race" indéfiniment récurrente. Qu'elle soit indéfiniment récurrente, néanmoins, prouve bien qu'il y a là, déjà, une inquiétude. Mais l'inquiétude ne porte pas sur le rapport entre l'individu et sa "race", rapport qui pour l'écrivain est tout à fait simple, évident, définitif; mais sur la "race" elle-même, menacée de disparition – et cela non pas en tant que concept, mais bel et bien de "race", d'entité ethnique et nationale.

« Je plains ceux qui ne sentent pas jusqu'à l'angoisse, jusqu'au désespoir, la solitude croissante de leur race. »

Ou bien :

« Hélas, autour des petits garçons français penchés ensemble sur leurs cahiers, la plume à la main, attentifs et tirant un peu la langue, comme autour des jeunes gens ivres de leur première sortie sous les marronniers en fleurs, au bras d'une jeune fille blonde, il y avait jadis ce souvenir vague et enchanté, ce rêve, ce profond murmure dont la race berce les siens. »

Phrases admirables, au demeurant, et que je ne puis comprendre que trop bien, car «ce souvenir vague et enchanté, ce rêve, ce profond murmure » je les ai perçus moi aussi, j'en ai été bercé encore, peut-être parmi les derniers. Je me demande d'ailleurs s'ils ne seraient pas *la culture*, tout simplement, ce qui expliquerait qu'on ait maintenant tant de mal à la transmettre, et qu'il soit obscurément nécessaire, même, peut-être, que transmise elle ne soit pas. Aujourd'hui toute origine est suspecte, on se veut fils de personne, homme nouveau, héritier de rien. Or le fonds de la culture, *when all is said and done*, ce sur quoi elle fleurit, c'est précisément l'héritage, le patrimoine, la présence des ancêtres, la voix des morts – nul besoin d'ailleurs de ce mot de *race*, qui à présent met tout le monde hors de soi ; et qui pourtant ne sonne pas mal, il faut le reconnaître, au détour des belles périodes bernanosiennes.

J'ai ressenti moi-même ce rapport candide, et qui n'avait même pas à se dire, à s'éprouver comme réalité, avec la francité comme caractère essentiel d'un peuple, appartenant aux membres de ce peuple, et pas à ceux des autres peuples. Tout cela était très simple, à la vérité, et relevait de la tautologie. Les Français étaient français, les Allemands étaient allemands, les Portugais portugais, et ainsi de suite. Il n'entrait aucune agressivité là-dedans, et dans mon cas, je crois pouvoir l'écrire, aucune espèce de chauvinisme, même. J'aimais et j'aime encore, chez les étrangers, qu'ils aient d'autres ancêtres, soient nourris d'une autre culture, aient été bercés d'un autre murmure, d'un autre rêve. Mais de l'extérieur, le plus souvent, de ce système un peu bêta dans sa simplicité élémentaire et fondamentale, on vient nous expliquer à présent, non seulement qu'il ne saurait avoir cours plus longtemps, ce que passe

encore, quoique j'en éprouve une certaine tristesse, mais aussi, et c'est là que quelque chose en moi se révolte, *qu'il n'a jamais existé*. Que de nouveaux venus s'agrègent à la réalité ancienne, et qu'elle soit modifiée par leur présence, très bien; mais qu'ils imposent l'idée qu'il n'y a jamais eu d'autre réalité que celle qui est définie par leur présence, voilà qui blesse en moi le sentiment d'appartenance, sans doute, mais surtout l'amour de la vérité.

Lorsque Edgar Morin, après tant d'autres, écrit que «l'identité française s'est constituée par un multiséculaire processus de francisation, c'est-à-dire d'intégration de peuples et d'ethnies extrêmement diverses », il a raison et il a tort. Il a raison parce qu'il est bien vrai qu'a été à l'œuvre pendant des siècles et des siècles un processus qu'on pourrait dire d'*auto-intégration* entre des groupes, des provinces, des langues qui ensemble ont constitué toujours plus étroitement une nation et un peuple – un peu comme se constituent sous nos yeux, peut-être, très lentement, une nation et un peuple européens. Il a tort parce qu'il insinue, implicitement, que ce processus-là et celui qui est actuellement en cours, sur le même territoire de la France, *sont les mêmes* alors qu'ils sont tout à fait différents : le nouveau processus, lui, prétend intégrer (sans beaucoup de succès jusqu'à présent) un peuple déjà constitué et d'autres peuples qui lui étaient étrangers, extérieurs à son territoire; et pour faciliter les choses on rabâche au peuple déjà constitué qu'il ne l'a jamais été, jamais plus en tout cas que ce peuple nouveau en train de se constituer.

Mon hypothèse est que dans le vote en faveur de Jean-Marie Le Pen – un vote dont je surestime grandement, peut-être, la qualité ontologique –, il entre une grande part de protestation, et même de refus, à l'égard de ce tour de passe-passe à portée rétrospective qui explique au peuple français qu'il n'a jamais existé en tant que peuple, jamais plus en tout cas que ce peuple nouveau en formation laborieuse auquel pour le moment on donne encore son nom. Je crois, ou j'envisage, que dans le vote en faveur de Jean-Marie Le Pen il entre une part de refus de mourir, de la part de ce peuple auquel on veut faire croire qu'il n'a jamais vécu, jamais existé. Et cette part de refus de mourir, elle m'est chère. Peut-être, demain soir, en saura-t-on un peu plus sur elle. Ce sera une connaissance sans gaieté, de toute façon, et horriblement imparfaite, puisqu'elle est mélangée,

inextricablement, à toute sorte d'autres refus de moindre étiage, et d'espérances insavoureuses.

Dimanche 5 mai, dix heures et demie du matin. En revenant de la mairie où j'étais allé voter (blanc), tout à l'heure, j'ai rencontré, dans la rue la plus haute, entre sa maison et son jardin en terrasse, mon voisin M. Capéran. Nous parlûmes, dans le beau temps revenu, et la clarté du matin. Dix ou douze villages se pressaient entre nos paroles, tout alentour, et cinq fois davantage de maisons isolées, à travers la plaine et sur les autres buttes. M. Capéran connaît l'histoire de tous et de chacune, le nom des habitants et des propriétaires le long de trois ou quatre générations. Il tient toujours à préciser lesquels, parmi les bâtiments qu'on aperçoit, furent des "demeures bourgeoises", ou habitées par des "bourgeois".

Rien ne m'est plus sensible que ce mélange de l'air, du regard plongeant et des phrases, sur les hauteurs si modestes soient-elles : ce qu'on pourrait appeler, en paraphrasant à peine *L'Esprit des terrasses,* "l'esprit des hauteurs", ou "le génie des buttes". Chaque fois qu'au cours d'une lecture je rencontre deux ou trois lignes qui paraissent évoquer quelque chose comme cela, je suis chez moi dans la page. J'ai été créé pour comprendre, pour aimer et surtout pour ressentir pleinement des mots tels que ceux-ci : *Car plus présents sont les dieux, sur les hauteurs.* Et à l'autre bout du spectre littéraire, lorsque le docteur Knock, d'une fenêtre de son cabinet du bourg, montre les fermes éparses dans la campagne, en contrebas, où des dizaines de ses patients, à ce moment précis, s'enfoncent sur ordonnance un thermomètre dans le cul, l'image qui me touche, et reste dans mon esprit, ce n'est pas celle du thermomètre, Dieu sait, mais celle de la fenêtre et du vide, du paysage, du contrebas, de l'air, des maisons jetées dans l'espace; et l'idée de la simultanéité.

Nous sommes faits pour lire certaines phrases, et pas d'autres. C'est ce que j'ai nommé depuis toujours, d'un terme plus ou moins approprié,

l'érotique littéraire. Le critère de la qualité est certes indispensable, s'agissant de littérature, et il est même normal qu'il ait le pas sur tous les autres. Mais ces autres il ne faut pas les négliger pour autant, ni d'abord ni surtout ceux qui tiennent au désir, au désir d'images, au désir de mots, au désir de concepts aussi.

Je peux lire avec respect des pages entières d'un auteur excellent sans qu'à aucun moment je sois touché. C'est très bien, c'est très bien, c'est très bien, mais ça ne me dit rien. Ça me concerne à peine. Et tout à coup voilà que celui-là ou un autre *touche* et me touche, *rencontre*, trouve une corde sensible et me parle de l'air, de la fenêtre, de la vue, des fleuves, des visages, de l'origine, de la perte, des dieux – de la transparence de l'air au sommet du village, par un beau matin de printemps.

Une heure et demie. Alain Finkielkraut était tout à l'heure l'invité, sur la cinquième chaîne, de Frédéric Ferney en la compagnie de Patrick Weil et d'un autre intellectuel, dont j'ai oublié le nom – Quelque chose – *Baud*, je crois, ou du même ordre. Finkielkraut en a profité pour faire encore une fois un beau plaidoyer en ma faveur, alors que rien ne l'y invitait spécialement, cette fois – sauf le livre de Patrick Weil, peut-être, *Qu'est-ce qu'être français ?* Il est même arrivé à glisser un mot sur *Du sens*, non sans préciser l'éditeur *in fine.* Il va finir par passer pour mon agent commercial! (Et Dieu sait que j'aurais bien besoin d'en avoir un…)

Comme je l'appelle après l'émission, pour le remercier, il me dit avoir rencontré hier la jeune femme, "Mme V.", dont je lui avais signalé la lettre au *Monde*, à l'automne dernier, dont il parle dans *L'Imparfait du présent* (comme moi dans *Du sens*), et qui s'est présentée à lui, mercredi soir, à l'issue du meeting de *Marianne* au Bataclan.

Elle est ce professeur de la région parisienne qui se décrivait comme «très typée », dans sa lettre, et qui a trouvé un jour le registre de présence de sa classe recouvert de *Sale Juive!* et de croix gammées. Elle dit n'avoir reçu aucune espèce de secours du rectorat et de l'Éducation nationale.

Elle a montré à Alain le registre de ses élèves : « Pour ainsi dire pas un seul Français, dit-il : Rachid ceci, Farid cela, Nourredine machin, Mohammed ben Abdallah, et ainsi de suite... » Je lui fais remarquer que sa terminologie est bien audacieuse, car tous ces jeunes gens sont français, certainement. Mais "Mme V." lui a répété ce qui était la conclusion de sa lettre au *Monde* : « Ils détestent les Français. » Elle a même précisé : « Les Français [*disent-ils*] on est là pour les sucer et pour empocher les allocations, c'est tout. »

Curieusement ce thème des allocations, pensions et avantages sociaux divers est très présent dans la conversation d'Aziz lorsqu'il parle de sa mère, toujours avec beaucoup de drôlerie. Nous avons longuement bavardé au téléphone, hier après-midi – mais pas de sa mère, cette fois. Il dit d'habitude, en riant, qu'elle est la championne toute catégorie des allocations, qu'elle passe la moitié de ses journées à remplir des formulaires pour ceci ou pour cela, qu'elle harcèle les bureaux avec une efficacité hors de pair. Il y avait en particulier, l'année dernière, ou l'année d'avant, je ne sais plus, un récit hilarant selon lequel, ayant fait refaire aux frais de la Ville de Paris, je crois bien, sa salle de bain, elle se plaignait véhémentement à l'Administration qu'on voulût lui faire assurer la dépense de je ne sais quel raffinement supplémentaire, ce qu'elle jugeait révoltant.

Les deux frères d'Aziz sont actuellement en prison, l'un pour assassinat, l'autre pour de petits trafics. Lui raconte tout cela avec un détachement parfait, une objectivité imperturbable, qui malgré le sérieux des situations rendent ses récits irrésistibles. Il a dit à son frère que le meurtre ça ne se faisait pas trop, à son avis; et son frère lui a demandé en réponse si l'homosexualité c'était bien moral, d'après lui?

Il a présentement des amours portugaises, dont il est fort content, tout en déplorant qu'on ne soit pas tout à fait assez chaleureux, en face. Il va passer l'été à Amsterdam, où il a obtenu pour deux mois une "résidence d'écrivain". Le Portugal ira au Portugal, où lui, Aziz, à son vif regret, n'a pas été invité. Le père de ses amours, il est vrai, n'aime pas les Arabes. Sa mère a lui n'a rien contre les Portugais mais désapprouve que l'un des fils prisonniers, le plus jeune, ait pour petite amie une juive.

Quant à Mme V., pour en revenir à elle, elle déplore que ses élèves apportent tous en classe le Coran, pendant le ramadan, et qu'on ne puisse rien faire ni rien dire, alors que son proviseur, en début d'année, l'a priée d'enlever ou de dissimuler une petite étoile de David qu'elle portait au cou…

Lundi 6 mai, neuf heures et demie du matin. Donc : Jacques Chirac réélu avec quatre-vingt-deux pour cent des suffrages; Jean-Marie Le Pen sévèrement battu avec dix-huit pour cent des voix…

Le Pen a été battu parce qu'il a fait l'objet entre les deux tours d'une campagne frénétique, paroxystique, inimaginable de haine, de diabolisation et surtout de partialité, puisque lui et ses partisans pouvaient à peine s'exprimer, et se voyaient fustigés et insultés du matin au soir en les termes les plus violents : sous prétexte de démocratie on a bafoué toutes les règles de la démocratie, avec un cynisme et une bonne conscience jamais observées jusque-là.

Le Pen a été battu parce que dans les occasions où il a pu effectivement se faire entendre il a été mauvais, il a fait une mauvaise campagne, il a placé le débat trop bas, il s'est montré tout à fait inapte à la fonction et à la dignité présidentielles. D'autre part il n'a cessé de mettre en avant des thèmes et des projets qui n'intéressaient que très peu de monde, et qui rebutaient la plupart des électeurs, même : en particulier la sortie de l'Union européenne et le rétablissement du franc. En ce sens on peut dire que ses lieutenants sont bien meilleurs que lui, et que ce qui nuit surtout au développement de son parti, à présent, c'est lui.

Mais surtout Le Pen a été battu parce que les électeurs – certes sous influence, et combien asphyxiante – ne veulent ni de lui ni de ses idées. Moi non plus je ne veux pas de lui, et je ne veux pas de la plupart de ses idées, de sorte qu'il n'a jamais été question une seule seconde, pour moi, de voter pour lui : c'est même le seul parti qui était, en ce qui me concerne, exclu d'emblée. Il se trouve toutefois que parmi ses idées, ou ses "thèmes", il en est trois ou quatre que je partage : défense de

l'identité nationale, combat contre l'immigration, nécessité d'une lutte renforcée contre l'insécurité, lien entre immigration et insécurité. Avec sa défaite, ce sont ces idées-là aussi qui sont battues. Je ne pouvais en aucune façon souhaiter sa victoire, mais je ne peux pas non plus me réjouir de le voir perdre de façon aussi marquée.

La preuve est faite qu'il n'y a pas dans le peuple français tel qu'il est aujourd'hui de désir de perdurer dans l'être tel qu'il fut il y a encore une ou deux générations ; et tel qu'il avait été, bon an mal an, tout au long de son histoire. Il n'y a pas de désir en lui d'être encore un peuple *au sens ancien* : ce sens qui d'après le rabâchage éperdu des intellectuels organiques n'a jamais existé, jamais eu cours; mais que toute notre littérature atteste pourtant avec la dernière évidence, jusqu'à 1970 à peu près; tout comme le font jusqu'à cette date les chansons, les films, la plus grande part de l'art français, et les représentations collectives telles qu'en témoignent tous les signes émis pendant des siècles par les monuments, les inscriptions, les affiches, les gravures, les images d'Épinal, les journaux, les magazines, et telles qu'elles affleurent encore parfois dans les propos, les attitudes et quelques vieux réflexes. Il n'y a plus, chez les Français d'aujourd'hui, de désir d'être un peuple en ce sens ancien, ancien et dont on peut dire, dès lors, qu'il est périmé – car nul d'entre nous, et certainement pas moi, ne peut vouloir être un peuple à lui tout seul : sauf, peut-être, en le plus intérieur de ses fors, par fidélité, par incapacité d'être autre chose, par esprit de contradiction, par affection pour les morts, par mélancolie.

N'en parlons plus.

Mardi 7 mai, dix heures et demie du matin. Jacques Chirac a nommé Premier ministre, hier, Jean-Pierre Raffarin. D'après la revue de presse de France Culture, un journaliste du *Figaro* trouve que M. Raffarin ressemble à Lino Ventura. Il faut vraiment être extrêmement hétérosexuel pour croire une chose pareille…

M. Gilles Leclerc, lui, le commentateur politique, ce mouton qui devient hyène quand il a en face de lui des hommes politiques que le code professionnel journalistique en place autorise à traiter comme des chiens (ainsi Bruno Gollnisch), M. Gilles Leclerc, donc, croit qu'une *Chambre introuvable* c'est une Chambre où il est impossible de dégager

une majorité. Il craignait hier que les élections législatives toutes proches, à cause de la fameuse “capacité de nuisance” du Front national, ne débouchent sur l’élection d’une “Chambre introuvable”, qui interdise la formation d’un gouvernement stable. Le contexte de sa phrase ne laissait aucune espèce de doute sur ce qu’il entend par l’expression “Chambre introuvable” ; et laissait très clairement paraître, donc, qu’il n’a aucune idée de ce que c’est. Ainsi ces journalistes pontifiants qui du soir au matin expliquent au pays ce qu’il doit faire ou penser, non seulement sont complètement incultes *en général,* mais même ils sont complètement incultes dans ce qui est censé être leur domaine particulier de compétence – car enfin on pourrait imaginer que pour être commentateur politique à France 2 ou ailleurs il faut avoir fait quelques études, malgré tout, et posséder un minimum de connaissances historiques, par exemple. Eh bien non, pas du tout : dix fois par jour on s’aperçoit, au détour d’une phrase, que ces gens ne savent absolument pas de quoi ils parlent. Cela n’affecte en aucune façon le ton d’autorité qu’ils mettent à leurs discours…

Avec la même naïveté j’ai longtemps imaginé que pour être journaliste à la radio, et spécialement sur des postes du service public, et tout spécialement à France Culture, il fallait avoir surmonté certains examens assurant qu’on savait prononcer le français, le nom des villes de France et des personnages historiques français, par exemple, et qu’on savait construire une phrase syntaxiquement correcte. Or on pourrait constituer tout un manuel très complet de grammaire et de prononciation avec pour seuls exemples les cuirs des journalistes de France Culture en une petite semaine. Et si je parle de France Culture c’est uniquement parce qu’il s’agit de la station que j’écoute le plus ; et celle dont on pourrait imaginer, d’autre part, que la langue qui s’y parle est la meilleure. C’est sans doute le cas, au demeurant. Je ne doute pas qu’ailleurs ce soit bien pis.

Dès qu’on aborde ces questions de langue, tous les doxophores sautent comme des cabris en assurant que le souci de la langue ne peut relever que d’un *purisme*, lui-même révélateur d’un attachement suspect à de tout autres puretés, et de tendances criminelles à des purifications d’un autre ordre. Il s’agit bien de cela ! On croirait à les entendre que ceux qui

s'interrogent sur l'état du langage – en général pour le déplorer, c'est vrai – n'ont d'autre raison d'agir que la haine de l'invention, de la nouveauté, de la vie même des tournures et des mots. Mais c'est exactement le contraire qui est vrai. Ce sont ceux qui parlent si mal, et qui bien entendu tiennent si fort à se débarrasser de toute critique en assurant qu'elle ne peut relever que d'un purisme réactionnaire et sclérosé, ce sont ceux-là, en général, qui fossilisent la langue en expressions toutes faites, en *scies*, en chevilles indéfiniment récurrentes et en syntagmes figés. Et il n'est pas douteux qu'il y ait un lien étroit entre cette épouvantable pétrification du langage et la pétrification de la pensée, le goût des clichés et des images toutes faites, la passion de l'opinion précuite.

"La Suite dans les idées", hier, qui réunissait pour discuter de la situation politique des directeurs et rédacteurs en chef de petites revues politiques et idéologiques, était un hilarant festival c'est-vrai-qu'iste. On aurait dit que ces messieurs s'étaient donné le mot pour n'en utiliser qu'une trentaine, pour faire un concours de rhumatismes langagiers, et pour s'entretenir exclusivement dans leur petit dialecte paroissial, cette novlangue réduite à quelques chevilles endolories. Un des c'est-vrai-qu'istes les plus gravement atteints, et dont le langage est le plus encombré de scies, n'est autre que ce garçon avec lequel Flatters eut de très brèves amours, environ le temps de l'"affaire Camus". Je me souviens qu'il s'intéressait jadis à un vrai grand poète, merveilleusement complexe et "nocturne". Mais la passion politique et militante l'a emporté en lui, il a été tout entier avalé par le sens, il est passé du littéraire au littéral, on perçoit une atroce sincérité dans le moindre de ses propos, il croit en eux dur comme fer, et il leur donne un des tours les plus arthritiques qui se puissent admirer dans les médias. Accessoirement il a la passion caractéristique du mot *fasciste*, terme qui selon moi devrait être interdit – qu'on devrait s'interdire – en tout autre usage que dans son acception originelle. Lui parle, à propos du vote Le Pen, de *danger fasciste* et de nécessité de lutter contre le *fascisme,* absolument sans rire et sans guillemets, très naturellement, comme une chose qui va de soi, et qui sera parfaitement reçue, admise et reconnue parmi ses interlocuteurs.

Elle l'est d'ailleurs, sans la moindre objection.

Quelques minutes plus tôt, *aux informations* – les “informations” nationales d’une station de radio du service public – un journaliste se risquant à des prévisions avait déclaré que le vote Le Pen était loin d’être enterré avec sa défaite de la veille (avant-hier dimanche), et qu’il pourrait bien ménager de nouveaux *déboires. Déboires* à qui, *déboires* pour qui? Les *déboires* des uns sont les succès des autres, mais ces autres, j’imagine, ne peuvent pas être envisagés une seconde comme fournissant, aussi, des auditeurs à France Culture? Ces autres sont un Français sur cinq, ou un Français sur six, en comptant serré; mais les postes de service public ne s’adressent pas à eux, il n’y a aucun ménagement à conserver à leur égard, ils ne font pas partie de la communauté nationale.

« J’imagine que sous de Gaulle, dit Pierre, l’O.R.T.F. était au moins aussi verrouillée…

– Peut-être, mais je ne me souviens pas qu’on y ait parlé des communistes, par exemple, comme s’ils n’étaient pas des Français, comme s’ils n’étaient pas là, comme si l’on pouvait parler d’eux mais jamais leur parler *à* eux, admettre qu’ils puissent entendre... »

S’il y a un peu de justesse dans mon hypothèse selon laquelle il entrerait, parmi les composantes du vote en faveur du Front national, un désir, difficile à mesurer, de *rester français* au sens ancien (et récusé de toute part) de l’adjectif, on se trouverait dans la situation paradoxale selon laquelle les seuls Français qui veulent encore l’être (en ce sens ancien) sont considérés par les autres comme ne l’étant pas, ne l’étant plus, n’étant même plus là – ce qui établirait l’incompatibilité des deux sens, le sens cratylien et le sens hermogénien.

***

Au vu des résultats d’avant-hier, je suis bien content de n’avoir pas voté pour Jacques Chirac. J’avais bien vu dès mercredi dernier que la République n’était pas en danger, et qu’il n’était pas indispensable d’aller contre ses convictions et ses antipathies pour la “sauver”.

Comme je reconnais auprès de Paul Otchakovsky que je n’ai pas voté pour Jacques Chirac il commente :

«En somme tu as laissé les autres faire le sale travail… »

C'est un peu ça.

***

Les héros du jour sont les étudiants et lycéens qui sont descendus dans la rue en masse, la semaine dernière, et qui par leur action ont sauvé la République, justement, fait rempart de leur corps à la démocratie, arrêté la marche en avant du “fascisme”. On les voit beaucoup sur les petits écrans. Ce sont presque sans exception des c’est-vrai-qu’istes de la plus belle eau, au langage aussi roide et figé que de parfaits invités de la “Suite dans les idées”, que d’ailleurs ils seront bientôt, pour les plus virtuoses d’entre eux. Il n’y a pas d’âge plus conventionnel que l’adolescence, ni plus attaché à faire étalage de sa maîtrise des formules toutes faites qui ont le meilleur cours sur le marché des mots et des idées. En voilà qui ne renonceraient pas à *fascistes* et à *fachos* pour un empire !

***

Lapsus amusant (la période en est fertile) : on demande à un jeune militant chiraquien lyonnais, d’ailleurs assez joli garçon (mais comment peut-on être “militant chiraquien” à vingt ans ? Ç’aura été l’un des mystères de ma vie…), ce qu’il aurait fait si, face à Le Pen, ç’avait été Jospin qui était arrivé au second tour :

« Ç'aurait été dur, dit-il, j’aime mieux ne pas y penser. Mais j’aurais tout de même fait ce que j’aurais jugé le plus utile pour la France, j’aurais voté Le Pen… »

Puis se rendant compte de l’énormité :

«Non, je veux dire *Jospin*, bien sûr ! Quel lapsus ! Ne laissez pas ça ! »

Mais les auteurs du reportage, trop contents d’insinuer discrètement que tous les chiraquiens sont des crypto-fascistes, se sont bien gardés de rien couper…

Quatre heures et quart. Un certain Claude Courouve, ex-professeur de philosophie, qui est passé ici il y a un an ou deux, et qui s'est plus ou moins fait exclure de la Société des Lecteurs lorsqu'il fut découvert qu'il avait donné un article (sur André Gide) à la revue *Révision*, a écrit à Josyane Savigneau pour s'étonner que *Le Monde* n'ait encore rien écrit à propos de mes livres récemment parus. Il m'envoie copie de sa lettre, et copie de la réponse de Josyane Savigneau, qui l'assure en substance que je ne perds rien pour attendre, et que *Le Monde* s'apprête d'autant plus à s'occuper de ma petite personne et de mes travaux que les événements récents ont bien montré leur nocivité.

J'ai caressé un moment le projet d'écrire à Mme Savigneau une lettre froide et polie lui assurant que je n'avais rien à voir avec ce M. Courouve et ses initiatives, mais cela m'a semblé encore trop, à la réflexion, et que mieux valait le silence maintenu, même au risque de nouveaux et graves malentendus (on soupçonne que c'est à cause de Courouve, dont le nom figurait ici et là, que Daniel Schneiderman, dans son article "Dans l'enfer des parias", en 2000, a fait la liaison entre le site de mes lecteurs et les sites révisionnistes).

***

Philippe Dagen, du *Monde* lui aussi, vient de publier un assez bon livre sur l'art contemporain, où il évoque divers artistes d'aujourd'hui, de ceux en particulier qui n'ont pas selon lui la place qu'ils mériteraient. Pas un mot sur Marcheschi. Or ce n'est ni par ignorance ni par mépris, puisque le même Dagen a publié sur Flatters, dans *Le Monde*, plusieurs articles très favorables et même enthousiastes. Grand mystère, encore un.

D'autre part Dagen déplore que se soit rompu le lien traditionnel au sein de la culture française entre les écrivains et les artistes. Il ne voit que deux exceptions à cette rupture : Marcelin Pleynet et Jacques Henric.

Pourtant il est plusieurs fois venu ici, il y a vu les expositions Kounellis, Miró, Boltanski, il est allé voir à Flaran l'exposition des Tàpies, Serra, Brown, Thursz et autres Solana de la collection de Plieux, il leur a consacré des comptes rendus très élogieux et il a certainement reçu, sinon lu, le *Discours de Flaran.* Peut-être qu'il ne me considère pas comme un écrivain? Ou bien sommes-nous sur quelque liste noire, Marcheschi et moi ? Ou plutôt, plus vraisemblable, n'a-t-on rien à gagner, et pas mal à perdre, à rappeler notre nom ?

***

Un lecteur, chercheur au C.N.R.S., et qui semble avoir un poste à l'École normale, m'écrit une lettre assez aimable, relativement polie en tout cas, dans laquelle il revient assez longuement sur certains points de l'"affaire" tout en m'apprenant qu'il n'avait pas acheté *Du sens*, rencontré en librairie, car le feuilletant il avait renoncé à se «coltiner 500 pages de plus là-dessus et à vous suivre dans votre stratégie d'inondation sémantique sur ce sujet »…

Là encore, et comme d'habitude, tentation de répondre, sur les points que soulève ce monsieur, et dans l'espoir d'aplanir certains malentendus. Mais écrire, "préciser sa pensée", surtout sur les malentendus, c'est toujours donner cours à de nouveaux malentendus, que mon correspondant aurait eu beau jeu de relever et de tâcher de corriger à son tour. Dans sa réponse à ma réponse, il n'est pas douteux que j'aurais trouvé encore de nouveaux motifs à m'insurger, de nouveaux détails à mettre au point. On n'en finirait pas. On n'en finit jamais. Cependant il arrive un moment où décroît l'envie d'en finir, et plus précisément celle d'avoir raison. L'espoir s'éloigne de lever jamais *tous* les malentendus. Un grand *tant pis* s'abat sur nous, des bras d'un vaste *à quoi bon ?*

Et puis, si ce monsieur prétend m'expliquer certaines de mes erreurs ou tels de mes péchés de *La Campagne de France*, il me semble qu'il peut difficilement, avant de s'adresser à moi, faire l'économie de *Du sens*, et même s'en targuer.

Laissons le sens en plan, pour une fois. On n'en viendra jamais à bout.

***

D’une autre lettre qui m’arrive de Belgique, et qui est fort bien tournée (il est rassurant d’avoir quelques lecteurs qui sachent écrire) :

« J’ai le sentiment que la lecture de journaux intimes à ceci de perturbant que c’est en somme un dialogue entre deux personnes où l’une des deux n’a pas la parole (et à vrai dire, je me demande parfois laquelle des deux). »

Mercredi 8 mai, huit heures moins le quart, le soir. L’innombrable parti des redoubleurs de sujet, dont “Le problème il est là” est l’hymne national, et qui, en la personne de Lionel Jospin vient de perdre la direction du gouvernement, n’a pourtant pas trop de souci à se faire. Avec Nicolas Sarkozy il vient de conquérir un super ministère de l’Intérieur, et de là il pourra se faire entendre tout aussi bien…

«De quoi elle a besoin la France? La France elle a besoin de… »

(Du coup je ne sais même plus de quoi la France elle a besoin – d’un type du genre de Nicolas Sarkozy, probablement…)

Le nouveau ministre de l’Éducation nationale, Luc Ferry, ne peut pas supporter qu’on le traite d’*intellectuel médiatique* :

« Il n’y a pas une ligne de Kant que je n’ai pas lue, je travaille quinze heures par jour et je passe quinze heures par an à la télé : alors qu’on m’emmerde pas avec cette histoire d’*intellectuel médiatique*... »

Quant au maire de Paris, Bertrand Delanoë, s’il laisse une caméra et un micro le suivre pendant toute la journée d’élections, dimanche dernier, il ne leur cache pas, quand tombent les premiers sondages, qu’avec plus de voix de gauche que de voix de droite « Chirac va pas pouvoir nous emmerder ».

L'avenir est peut-être bouché, mais les latrines nationales, comme on voit, fonctionnent à plein régime…

Jeudi 9 mai, dix heures et quart, le matin. Hier soir nous sommes allés dîner à Dunes, joli village du proche Tarn-et-Garonne, à l'auberge des Templiers, sous les arcades. Et je me suis avisé, comme assez souvent dernièrement, que j'étais, au fond (et même pas si *au fond* que cela), très heureux.

Évidemment la situation financière n'est pas très brillante. Faute d'un règlement promis de la part du Forum Grimaldi de Monaco (en remboursement d'un Marcheschi brisé), je n'ai pas pu verser à la B.N.P. les cinquante mille francs (ou leur équivalent en euros) dont je dois m'acquitter tous les ans en avril. Et, pour payer l'entreprise de couverture qui vient d'achever ses travaux sur un quart du toit, il va me falloir livrer un roman à Fayard en novembre au plus tard. Mais enfin on ne vit pas trop misérablement, tout de même. Et si je n'ai rien à me mettre, si tous mes pull-overs sont troués et tous mes pantalons râpés, c'est autant par paresse, et faute d'occasions de faire des courses vestimentaires, que par l'effet de la gêne ou de la misère.

Certes ma "carrière" littéraire est un vrai désastre. Quatre livres publiés en même temps ne suscitent pas le moindre commentaire, et sans doute les recensions seraient-elles à ce point hostiles, s'il en venait, que j'en suis réduit à me réjouir du silence de la critique à mon égard – d'autant que j'ai eu tout loisir de m'y habituer, depuis bientôt trente ans qu'il dure.

D'autre part ma santé est loin d'être excellente. Je souffre un peu moins des bras, des épaules et du dos, mais passer une veste ou un manteau est toujours un supplice, et j'ai le plus grand mal à y parvenir sans secours. Le mois dernier, à Paris, je n'ai pu obtenir de rendez-vous auprès d'un rhumatologue de l'hôpital Cochin avant la deuxième moitié de juin. J'attends cette consultation pour commencer à faire face à un autre problème, une hernie dans la région de l'aine, qui elle aussi se manifeste avec de plus en plus d'insistance.

Eh bien, malgré ces soucis et ces déconvenues, malgré le temps sinistre qu'il fait ce matin, froid, sombre et pluvieux (mais au moins il ne pleut plus dans mon dos, derrière ce bureau), je trouve ma vie, en somme, très agréable, et même plutôt gaie.

***

Pym Fortuyn, le leader "populiste" néerlandais (il n'avait pas l'air très "populiste"), a été assassiné lundi. La presse française, avec son bel ensemble coutumier, le qualifie d'homosexuel "flamboyant", et aussi d'antisémite, raciste et xénophobe, selon la triade insécable. Lui-même s'est beaucoup défendu d'être si peu que ce soit antisémite, et non seulement ses partisans mais nombre de Néerlandais en général, interrogés dans la rue à l'occasion du drame (le premier de cette sorte aux Pays-Bas depuis le XVIIe siècle), paraissent estimer qu'il n'était ni raciste ni xénophobe, que ces termes sont tout à fait inadéquats le concernant. Cependant rien n'y fait. Quand les journalistes français ont pu accoler ces qualificatifs-là à une personnalité ou une autre, rien ne les en fera démordre.

Dépêché aux Pays-Bas, un correspondant de Radio France nous assure que le parti de Pym Fortuyn, qui jusqu'à présent avait le vent en poupe, va au-devant de graves ennuis, car, parmi les lieutenants du leader assassiné, «aucun n'en avait son charisme » (*sic,* France Culture).

Il est extraordinaire de constater à quel point la haine, jadis considérée à tort ou à raison (en grande partie à raison, je le crains) comme un attribut en quelque sorte "naturel" de l'extrême droite, est passée comme "naturellement" à la bien-pensance instituée, où elle est encore plus effrayante qu'ailleurs, parce qu'elle n'y procède pas de poussées venimeuses et de brusques colères, mais fleurit paisiblement, rituellement, comme un sentiment dont l'expression conventionnelle est en quelque sorte automatique, attendue, dépourvue de signification (c'est son absence qui aurait un sens). Dès qu'on ne pense pas comme vous et comme il faut penser, dans ces milieux-là, on est immédiatement *abject,*

immonde, sinistre, répugnant et j'en passe, et bien sûr *antisémite, raciste* et *xénophobe.*

Le pauvre Jean Dutourd va finir par devenir presque sympathique, à force d'être haï. Dans *Le Nouvel Observateur*, en la rubrique "Sifflets", Didier Jacob lui reproche en les termes les plus vifs d'avoir, sous le titre "Jeanne d'Arc et la mondialisation", célébré « *l 'âme d'un pays, l 'âme d'un peuple*», ce qui à première vue ne paraît pas criminel, et condamné ceux qui « *militent aujourd 'hui pour l 'Europe supranationale, le mondialisme et la disparition définitive de l'idée de patrie* », ce qui ne semble pas non plus sortir des convictions admissibles. Il est vrai, circonstance très aggravante, que c'était dans une mystérieuse *Action française* d'aujourd'hui, « sinistre gazette », nous assure le chroniqueur. On veut bien le croire. Jean Dutourd, quelques jours plus tard, sur Radio Courtoisie, serait même allé jusqu'à regretter de ne pas avoir collaboré « à la feuille de chou des royalistes au temps où Léon Daudet y dispensait généreusement sa verve antisémite ». Après quelques secondes de doute on s'avise que « la feuille de chou des royalistes » c'est l'*Action française* de la grande époque. Léon Daudet et d'autres y dispensaient certes leur verve antisémite, il n'est pas question de le nier, mais difficile d'oublier que ce même journal, par sa qualité d'autre part, a régné pendant vingt-cinq ans et plus sur la vie intellectuelle française. On peut lui faire bien des reproches très justifiés, mais le traiter de *feuille de chou* ne peut relever, au choix, que de la plus insigne mauvaise foi ou de l'ignorance la plus crasse.

***

Il ne paraît pas un article sur mes livres, et je suppose qu'ils ne se vendent pas du tout, mais trois livres qui consacrent un ou deux chapitres entiers à mon "affaire" et à moi figurent sur la liste des vingt meilleures ventes et parmi les "livres-stars". Ce sont *Jusqu'où va-t-on descendre ?*, de Soral (quatrième), *L'Imparfait du présent*, de Finkielkraut (cinquième) et *Les Maîtres censeurs*, d'Élisabeth Lévy.

« *L'anonymat : préparation à la mort. N'être déjà plus personne* » – citation de Georges Hyvernaud dans un article de Jérôme Garcin.

On imagine qu'on mène un combat contre le monde, ses rouages, ses mécanismes de pouvoir, ses complaisances, ses paresses, ses facilités, ses forces d'inertie – mais il faut bien voir qu'en face, au cœur du monde, de ses rouages, de ses mécanismes de pouvoir, de ses complaisances, chacun est pareillement persuadé de mener aussi *ce combat-là*, pas un autre, et de lutter vaillamment, à sa place, contre la bêtise, contre l'injustice, pour le vrai mérite aux dépens du pouvoir et des facilités.

Un Jérôme Garcin, par exemple, qui nous paraît à nous être au cœur du cœur du monde et du système, des mécanismes qui font le succès, le renom et les ventes, une espèce d'emblème, un peu caricatural, à force, du poisson-dans-l'eauisme journaleux, eh bien, quand il écrit sur Georges Hyvernaud, il donne l'impression, et peut-être est-il convaincu lui-même, et peut-être est-ce à bon droit, qu'il mène un combat héroïque et désespéré contre l'oubli, contre les injustices de l'histoire et de l'actualité littéraire, contre les facilités de la mode et des fausses valeurs.

M'avait beaucoup frappé, lorsque je lisais le petit livre d'Antoine Spire contre moi, *L'Obsession des origines*, ouvrage qui me semblait évidemment la quintessence idéale et l'exemple parfait de ces libelles de journalistes hâtivement bâclés, sans style, sans cohérence de pensée, mais surtout sans le moindre scrupule d'exactitude et de pondération, que l'auteur s'en prenait avec virulence « aux pratiques approximatives d'un univers médiatique contraint de travailler dans l'urgence », où «la rigueur est parfois sacrifiée » (p. 151) – bref qu'il dénonçait fermement chez les autres les défauts qui chez lui paraissaient le plus éclatants. Comme personne ne parle jamais au nom du vice, même ceux qui nous semblent être ses champions, il devient presque tentant de le faire à leur place, serait-ce pour ne pas dire la même chose qu'eux.

Vendredi 10 mai, onze heures du matin. Il est peu d'occupations plus agréables que de récurer les cascades – enfin, disons les *cascatelles*, les

lents rapides, car les chutes de l'Auroue atteignent rarement le demi-mètre. Tout de même il a beaucoup plu, depuis trois jours, et pour une fois les rivières sont assez grosses. J'ai profité d'une belle et courte éclaircie, hier en fin d'après-midi, pour aller avec les chiens jusqu'au premier gué, dans la vallée, en çà du moulin de Brimont. Des branches et des brindilles sont prises entre les pierres, l'eau se fraie péniblement un chemin à travers elle, elle ruse, elle dévie, elle se fait souterraine, elle s'insinue humblement par les bords. Lorsque à l'aide d'un fort bâton on dégage les voies principales, presque aussitôt on obtient de belles chutes bien nettes et bien blanches, les bras morts se mettent à revivre, et toute une carte reprend sens, qu'il ne tient qu'à nous d'imaginer au un centième, celle d'un pays qui doit à notre sage administration et à nos soins une irrigation réussie, celle d'un grand fleuve qui fait la prospérité de ses rives, et l'admiration des voyageurs.

Y a-t-il pulsion mieux ancrée au cœur de l'homme, et d'abord de l'enfant, de l'enfant qui persiste en l'homme, que la pulsion cartographique ? Elle est désir même du signe, c'est-à-dire du jeu, de la distance prise avec la chose même, du conditionnel, du sens en tant qu'il n'est pas le caillou, ni l'eau, ni le coup, ni la page, qu'il ne coïncide pas avec lui-même. Mais le raffinement de cette joie, sa mise en abyme, sa cavatine, c'est de choisir pour signe une eau vraie, de vraies pierres, des chutes si modestes soient-elles, mais *réelles* – de les contraindre, en somme, alors qu'elles sont objets, résistance et poids, à reconnaître leur nature de signes, leur non-coïncidence avec l'ipséité, modèle de notre absence adorable à nous-même, cette promesse.

Samedi 11 mai, trois heures et demie de l'après-midi. Quand je pense que Paul Otchakovsky ne voulait pas que j'écrive que pour certains arabes ou musulmans de France, citoyens français, le mot *français* désignait parfois un groupe auquel ils ne pensaient pas appartenir, un groupe extérieur à eux, un groupe particulier de Français parmi les Français, le même mot ayant dès lors au moins deux acceptions d'inégale

ampleur… Qu'est-ce qui me permettait d'affirmer cela, voulait-il savoir? Quelle preuve pouvais-je donner de cette assertion ?

J'étais si sûr de mon fait, je croyais si fort que ce point était généralement reconnu, et je fus donc tellement surpris par l'objection que, sur le moment, je restai coi et me montrai incapable de fournir la moindre *preuve*, n'ayant jamais songé qu'une évidence si souvent vérifiée, la double acception de l'adjectif et du substantif *français*, pût réclamer des preuves.

Depuis elles s'accumulent. J'ai déjà noté la déclaration télévisée, surprenante à plus d'un titre, de cet épicier d'origine maghrébine :

«Avec tout ce qui se passe, si j'étais français à cent pour cent, peut-être que moi aussi j'aurais été tenté de voter Le Pen... »

Légende, par l'artiste lui-même, d'une grande photographie de William Klein, dans *Le Monde* daté du 7 mai :

« *J'aime beaucoup cette photo que j'ai prise le 1er mai autour de la statue de la Nation. Il y avait des Français, des Chinois, des Maghrébins, des Arméniens, un grand drapeau français brandi par un Noir…* »

Dans *Le Nouvel Observateur* de cette semaine, au sein d'un portrait d'une certaine Amel, "*Rebeu* et citoyenne" :

« Français, Amel n'a que ce mot à la bouche, mais en balançant entre le "*nous*" et le "*ils* »."

On ne saurait mieux dire…

***

Dans la page "Horizons Débats" du *Monde* d'aujourd'hui, Philippe Marlière, maître de conférences en science politique à l'université de Londres, part en guerre contre Anthony Giddens, le sociologue, l'un des inspirateurs et conseillers de Tony Blair. Entre autres griefs – et c'est la phrase que *Le Monde* choisit de monter en épingle –, Marlière juge choquant de voir Giddens « se rallier aux thèses de la droite européenne qui établit un lien de causalité entre immigration, délinquance et insécurité ». J'apprends donc à cette occasion que ce lien, qui paraît

crever les yeux, n'est qu'une *thèse,* et qui plus est une thèse de droite, bien entendu. Il est vrai que l'insécurité elle-même, indépendamment de tout lien éventuel avec quoi que ce soit, est volontiers donnée comme une *thèse*, elle aussi, un thème, un prétexte, une mode, un phantasme…

***

Tous les deux ou trois mois je m'impose d'écouter avec attention la première symphonie d'Elgar, que Hans Richter – qui avait été choisi par Wagner pour diriger la Tétralogie lors de l'inauguration de Bayreuth, et qui, à ce titre et à quelques autres, devait savoir à peu près ce qu'il disait – considérait comme «la plus grande symphonie des Temps modernes ». Je l'écoute et la réécoute, je ne la déteste pas, mais je n'arrive ni à l'aimer complètement ni même à m'y intéresser tout du long. Quelquefois j'ai l'impression de faire des progrès, je suis sûr que quelque chose va se passer, qu'un voile va se déchirer, presque tout un mouvement paraît s'installer dans mon goût et dans mon souvenir; et puis les choses retombent, à l'audition suivante je ne rencontre à nouveau que déception et ennui – *léger* ennui, n'exagérons pas, j'aime trop Elgar pour qu'il me soit tout à fait désagréable d'écouter quelque chose de lui ; mais enfin ni le plaisir ni l'admiration ne se présentent.

L'autre jour, comme nous rentrions de l'Ariège, nous avons entendu longuement une longue symphonie que ni l'un ni l'autre nous n'avons pu identifier. *Honegger,* disait l'un. *Chostakovitch*, disait l'autre, et il fut même question de *Copland*. En fait il s'agissait de la quatrième symphonie d'Albéric Magnard, que je réécouterai volontiers quand j'aurai réussi à m'en procurer un enregistrement. En attendant j'ai donné un coup d'oreille au grand quatuor du même Magnard, que Gérard Pesson m'avait offert il y a dix ou quinze ans. Le début est magnifique, on se dit que c'est une œuvre grandiose, et peut-être géniale. Ensuite on s'ennuie un peu.

Il en va en musique comme en littérature, il y a des œuvres et des artistes qu'on n'arrive pas à aimer vraiment, mais sans que le moindre jugement de valeur soit impliqué, seulement parce qu'"ils ne sont pas

votre genre”. Ici je ne pense pas du tout à Elgar (assez “*mon genre”* au contraire, même si ce n’est pas au plus haut niveau), ni à Magnard que je connais mal, mais à Haydn, que je donne toujours en exemple sur ce point, et aussi à Scriabine, dont j’ai écouté tout à l’heure *Le Poème de l ’extase*, puis le concerto pour piano. Le *Poème*, même dirigé par Boulez, c’est un exemple parfait de *pas mon genre.* Quant au concerto il est tout à fait plaisant, mais me paraît une œuvre mineure. Cependant, comme la plupart de mes opinions musicales, qui n’ont d’autre base que *l’effet* produit sur moi, puisque je n’ai aucune connaissance technique pour les étayer, celle-ci est éminemment sujette à révision.

Une opinion et un goût qui s’obstinent, en revanche, et paraissent résister au temps, sont ceux d’où procède mon enthousiasme pour les *Trois Strophes sur le nom de Sacher*, de Dutilleux. J’avais découvert cette œuvre austère lors d’un récital de Sonia Wieder-Atherton à Flaran, dans le cloître, il y a quelques années. Pierre m’en a offert un enregistrement d’Emmanuelle Bertrand, associé à d’autres pièces pour violoncelle seul de Ligeti, de Henze, de Crumb et de Bacri. Nous l’écoutions l’autre soir en rentrant de Dunes, et c’est d’ailleurs une excellente musique de nuit, le long des routes de campagne. Ces pièces brèves, mais d’une densité formidable, m’ont plongé une fois de plus dans une telle exaltation que je me suis juré d’écrire une lettre d’action de grâces à Dutilleux, que j’ai approché deux ou trois fois, lors de concerts ici ou là, et qui m’a semblé merveilleusement sympathique. Bien entendu je n’ai pas mis à exécution ce projet.

Lettre pour lettre, et sur les conseils de Jean-Paul, je n’ai écrit qu’à Jean-Jacques Aillagon, président du Centre Georges-Pompidou, et qui vient d’être nommé ministre de la Culture. J’ai profité de l’occasion pour lui adresser, outre mes félicitations, mes remerciements pour la signature qu’il avait bien voulu donner, il y a deux ans, à la pétition lancée par Jean-Paul pour que me soit rendu, au plus fort de l’“affaire”, le droit de me défendre. Dans la position où il était alors, tandis que Catherine Tasca, son ministre de tutelle, n’avait pas de menaces assez fortes contre moi, prendre position “en ma faveur”, plus ou moins, témoignait d’un assez beau courage.

J'ai reçu deux articles très enthousiastes d'un certain Jean-Gérard Laparcherie, l'un sur *Corbeaux*, et donc sur l'"affaire", pour une grande part, l'autre sur *Du sens.* Le premier est paru en décembre dernier dans une revue mensuelle appelée *La Une*, le second doit paraître en juin ou en septembre dans *Libres.* Ce ne sont pas des supports de très grande diffusion, je le crains – il s'agit, pour l'un d'entre eux, m'explique l'auteur, de l'organe de liaison des gaullistes souverainistes, qui se situent sous le patronage de Péguy, de Bernanos et du général. De la part du *Monde* je ne reçois que des injures, tandis que dans *Libres* on estime à mon sujet :

« Il y a du Montaigne en lui et *Du sens* tiendra dans la culture des générations futures (à condition que la littérature soit encore enseignée) la place centrale que les *Essais* ont occupée pendant deux ou trois siècles dans la culture littéraire des jeunes Français. Dans les années 1960, le livre de Greimas intitulé *Du sens* a servi de bible aux structuralistes. Eh bien la bible de la science structuraliste est au livre homonyme de Camus ce que le catalogue de la Manufacture des Armes et Cycles de Saint-Etienne est à *La Recherche du temps perdu*. »

On n'en demande pas tout à fait tant, mais enfin il faut reconnaître que cela change agréablement de Mme Savigneau, sur le moment. Que le sort n'a-t-il placé M. Laparcherie au *Monde*, et Josyane Savigneau à *Libres,* parmi les gaullistes messmérisés !

Mais j'ai oublié de noter que j'avais écouté également, ces temps derniers, les suites pour violoncelle seul de Max Reger. Elles sont à peu près contemporaines de la sonate de Kodály, et ne supportent pas d'en être rapprochées.

Règle absolue dès qu'on s'attaque au violon seul ou au violoncelle seul : *oublier Bach* – une allusion ici ou là peut être tolérée, mais rien de plus.

Ce pauvre Reger (comme Saint-Saëns, je crois bien) s'obstine à faire du Bach postromantique : c'est distrayant trois minutes et puis on pense à autre chose.

Lundi 13 mai, neuf heures et demie du matin. Ces deux articles enthousiastes que j'ai reçus récemment, et que j'ai mis aussitôt sur mon site personnel, parmi la revue de presse, m'ont paru légèrement *too much* et, pour compenser, j'en ai écrit un moi-même, violemment hostile à *Du sens* et à moi, signé d'un certain Laurent Garnaud : *Laurent* pour le 10 août et *Garnaud* pour les Garnaudes, à Chamalières – j'avais d'abord pensé à *Marc du Saune,* mais la manœuvre était trop visible, et l'anagramme trop facile à décrypter.

Jean-Paul n'était pas du tout favorable à la mise en circulation d'un tel texte. Il dit qu'il risque de "faire doctrine" pendant deux ou trois siècles…

J'ai passé à la rédaction de cet article (intitulé "C'était donc ça…") une partie de la journée d'hier, puis nous avons fait un peu de jardinage, vers le soir. Pierre a tondu les plates-bandes du jardin du haut, entre les lignes de buis. Nous avions eu de grandes inquiétudes pour ces buis, dont la plantation avait coûté fort cher, et qui non seulement ne poussaient pas mais étaient devenus tout jaunes, et paraissaient près de mourir. De fortes doses d'engrais ont fait des miracles, ils ont reverdi et ils poussent même un peu, de sorte que ce jardin du haut, dit pompeusement "à la française", et qui d'ailleurs ne l'est guère, car même ses allées sont gazonnées, a pris à peu près l'allure que je lui souhaitais. Hier, dans le magnifique soir de printemps, il avait tout à fait bon air.

Pour ma part j'ai arraché des massifs de fleurs et de plantes diverses, qui n'ont pas résisté aux grands froids de l'automne dernier. Les lauriers-roses qui faisaient ma fierté ne donnent plus de feuilles, sauf quatre ou cinq, minuscules; et bien sûr pas de fleurs. Sont-ils tout à fait morts? Faut-il les arracher eux aussi? Il nous faudrait quelque conseiller qui s'y connaisse un peu. Je crois que j'ai compris le brusque départ du jardinier Nicolas, l'année dernière. Les rumeurs selon lesquelles le château était à vendre (et qui ne sont ni tout à fait vraies, ni tout à fait fausses) ont dû l'atteindre, et le décider à ne plus venir. En effet il m'avait plusieurs fois interrogé sur ce point. Comme il ne travaillait pas pour l'argent (puisqu'il n'était pas payé), il travaillait pour la gloire, ou du moins pour la

satisfaction personnelle ; et ne voulait pas que ses efforts soient perdus sous un nouveau propriétaire, qui ferait sans doute appel à un autre jardinier – du moins est-ce là une des hypothèses qui me paraissent le plus vraisemblables.

***

Pierre lit le *Journal* de Gide, et dit être frappé presque à chaque page par les ressemblances entre Gide et moi. Il dit que nous sommes des types tout à fait du même genre, que nous avons le même ordre de réactions à tout; et que, d'autre part, le total ostracisme qui a frappé Gide après *Corydon*, au début des années vingt, ressemble beaucoup à celui dont je fais l'objet depuis *La Campagne de France.*

Je lui laisse la responsabilité de ces assertions, qui me plaisent et me flattent beaucoup, car j'ai toujours aimé Gide, et éprouvé de la sympathie pour lui, et même un grand respect; mais qui me semblent tout de même assez approximatives. Disons que leur taux de vérité atteint tout juste la moyenne, peut-être. Il est bien évident par exemple que ma situation actuelle n'a que fort peu de chose à voir avec celle de Gide autour de 1922, même si en effet nous sommes l'un et l'autre très mal vus. Lui restait intime, malgré tout, avec les cercles de la N.R.F., son influence était grande, et sa notoriété considérable, bien que très sulfureuse. Moi j'arrive à être à la fois maudit et obscur, obscurément maudit.

Paul m'apprend à l'instant, par téléphone, que *Libération* a refusé de publier le *Rebonds* qu'avait envoyé Emmanuel Carrère à propos de *Du sens*, au prétexte qu'on ne publie pas de critique littéraire dans la chronique *Rebonds.* Carrère et Paul sont d'accord pour voir là la preuve d'une mauvaise foi flagrante, car le texte de Carrère ne se présentait pas du tout, paraît-il, comme une critique littéraire, mais comme un *rebond*, justement, à la vieille "affaire Camus", à laquelle *Libération* avait fait place amplement, et justement dans la chronique *Rebonds.*

En revanche, meilleure nouvelle, Carrère est d'accord pour faire avec Finkielkraut et moi une émission *Répliques*, pour France Culture. *Muy bien.*

Paul dit que *Du sens* se vend *gentiment.* Il y a quinze jours les ventes faisaient l'objet d'un *frémissement.* Mais ces appréciations éditoriales sont toujours à n'y rien comprendre, car le *frémissement* c'était une cinquantaine d'exemplaires vendus par jour, tandis que *gentiment* n'en implique plus qu'une dizaine…

On peut dire que le Sort m'aura habitué à attendre peu de chose de lui, et à me réjouir de bien peu… Dix exemplaires par jour! Paul avait l'air tout content (enfin, *assez* content).

Pierre cite comme autre exemple de mes similitudes de caractère avec Gide l'agacement où nous met l'un et l'autre le mauvais usage de la langue. Et ce que Gide, comme moi, déplore surtout, paraît-il, ce ne sont pas les erreurs de vocabulaire et l'afflux de mots anglais, mais les atteintes à la syntaxe.

J'aime assez M. François Hollande, qui depuis le départ de Lionel Jospin se retrouve *de facto* seul chef des socialistes. Je lui trouve un air honnête et droit, et un esprit clair. Mais M. Hollande dit : « C'est justement de ça dont il s'agit. » Est-ce qu'on peut confier le pays à un homme qui dit *c'est de ça dont il s'agit* ?

A la fin de l'émission de Christine Ockrent François Hollande était opposé hier soir au jeune Olivier Besancenot, postier à Neuilly, candidat de la Ligue communiste révolutionnaire à la présidence de la République, le mois dernier, et qui a obtenu cinq ou six pour cent des suffrages, autant et plus que Jean-Pierre Chevènement.

Olivier Besancenot a vingt-six ans, il n'a peut-être pas fait de très fortes études, sa syntaxe est bien pire que celle de François Hollande et, comme presque tous les représentants de sa génération, c'est un redoutable et frénétique redoubleur de sujet. En ce sens il parle mal, et même très mal. Mais en un autre sens il parle bien, et même très bien. Il a une exceptionnelle *présence*, et rien ne le démonte. Voilà un jeune postier qui se trouve en face du chef d'un grand parti, de vingt ans plus âgé que lui, intime des coulisses du pouvoir et connaissant au mieux, de l'intérieur, si l'on peut dire, tous les dossiers. Eh bien il n'est pas une seconde intimidé, il répond du tac au tac sur les problèmes les plus épineux, et il réussit à plusieurs reprises à mettre l'autre dans l'embarras

et les téléspectateurs, sans doute, de son côté (au moins dans le pur combat télévisuel, sinon sur le fond). Qu'est-ce que c'est que ce "talent"-là : une *grâce* ? Comme c'est une de celles qui me font le plus gravement défaut, je la contemple fasciné. Et j'imagine sans mal, hélas, les déplorables bafouillages que je produirais moi, si j'étais à la place de ce jeune postier culotté.

Mardi 14 mai, cinq heures de l'après-midi. Mon neveu Martin est mort hier, à l'hôpital de Melun, où il avait été ramené de l'Hôtel-Dieu, la semaine dernière. Je ne l'ai appris que ce matin, car hier soir, quand ma mère m'avait appelé pour me prévenir, nous dînions à Auvillar avec un de mes lecteurs et une amie à lui. Plus tôt nous les avions emmenés à la fontaine de Magnas – *aqua est amanda nigra.* Au plus profond du parc, au retour, nous avions été pris dans une forte pluie d'été, qui embruma d'un coup toute la campagne alentour, tandis que le ciel restait clair et même lumineux, et qu'un vent désordonné tordait en tous sens les amples végétations de mai. L'odeur merveilleuse était celle d'une serre, l'atmosphère et la couleur me ramenaient à de lointaines promenades anglaises, entre Hastings et Battle, dans le Sussex.

Martin a souhaité être enterré à Belle-Île. La cérémonie, très intime, devrait avoir lieu vendredi ou samedi. Mais c'est après-demain la Pentecôte, tous les hôtels de l'île sont pleins, paraît-il; et surtout il est impossible d'avoir une place pour les voitures sur les bateaux – de sorte qu'il pèse une grande incertitude sur la possibilité de se rendre là-bas, pour ma mère (que je devrais aller chercher à Royat) et pour moi.

Ce matin on voyait les montagnes plus nettement, peut-être, que jamais depuis que je suis ici. Le temps est très beau, mais va sans doute se gâter d'un instant à l'autre. Nous sommes attendus à Argentens par Agnès Pébereau, qui s'y trouve seule, pour une promenade des chiens arrangée depuis dimanche. Il est prévu aussi que nous dînions là-bas. Mais il me faut rappeler ma sœur, en début de soirée, pour plus de précisions sur l'enterrement.

Le chien Hapax, qui sans doute a trop marché hier en nous suivant jusqu'au bassin de Magnas, paraît tout à fait épuisé, à bout de course.

Mercredi 15 mai, sept heures et quart, le soir. J'étais tenté d'écrire : «Devoir aller à l'enterrement de mon neveu me cause plus de chagrin que sa mort. » Mais ç'aurait été céder, sous prétexte de vérité, à de vulgaires pulsions provocatrices. Et surtout c'est inexact, pour plusieurs raisons – la première étant que le mot *chagrin* ne s'applique pas ici et là : devoir aller à cet enterrement ne me cause pas du *chagrin*, mais de l'ennui, de l'agacement, une grande irritation des nerfs.

Il est vrai qu'enterrement pour enterrement celui-là raffine dans la complication. Il a lieu à Belle-Île pendant le week-end de Pentecôte. Or il n'est question ni de passer dans l'île en voiture, ni de coucher là-bas, car tous les hôtels sont pleins, et les réservations pour les bateaux complètes. Je suis prévenu que la prudence veut qu'on se gare sur un immense parking à l'entrée de Quiberon, et que de là on emprunte une *navette*, pour se rendre à la gare maritime : car il est tout à fait exclu de trouver une place en ville. D'après d'autres informations il est assez fréquent, aux jours de grande affluence, que les vingt derniers kilomètres avant Quiberon, le long de la presqu'île, demandent deux heures ou deux heures et demie pour être parcourus. Et la Pentecôte est le théâtre de mouvements plus intenses encore que le 14 juillet ou le 15 août…

Bref, voilà exactement tout ce que j'ai passé ma vie à éviter, moi qui me suis fait, au moins pour moi-même, le champion de l'existence *à contretemps*, celle qui promeut, pour les voyages et les lieux les plus fréquentés, l'hiver contre l'été, la nuit contre le jour, la semaine contre le week-end ; et qui ai en horreur les gares et les aéroports, les avions, les trains et les bateaux, tous ces endroits et ces moyens de transport où l'on est nécessairement pris dans des foules, privé de toute initiative et indépendance, et généralement traité comme un chien.

Voilà bien l'aspect des îles que je déteste : ne pouvoir s'y rendre ou les quitter qu'en groupe, selon des horaires et des dates imposés, ou qu'il

faut prévoir très longtemps à l'avance. Mon autre neveu, Nicolas, le frère de Martin, a depuis longtemps le billet de sa voiture, pour cet été.

Ce Nicolas, je ne sais par quelle alchimie, s'est érigé pour moi en figure du devoir. Je me force à observer des conventions qui ne me sont rien afin d'échapper au mépris de personnes qui me méprisent de toute façon, ou m'ignorent, ce qui n'est pas loin d'être la même chose, et qui m'ont toujours ignoré. Flatters rapproche sa situation familiale de la mienne, mais le rapprochement n'est pas fondé, à mon avis : car à plusieurs reprises j'ai vu toute sa famille venue de Corse pour le vernissage d'une de ses expositions, ou pour un spectacle dont il avait fait les décors, à Paris, à Toulouse, à Monaco, à Toulon ; tandis que de mon côté personne ne m'a jamais dit un mot à propos de mes livres, ni n'a paru seulement s'aviser que j'étais, malgré tout, écrivain.

Ce neveu que j'érige tout à coup en statue du Commandeur est ce photographe installé à Toulouse qui ne s'est même pas déplacé, que je sache, pour voir place du Capitole, à cinquante mètres de chez lui, la collection de Plieux quand elle s'y trouvait; ni n'a émis le souhait de jeter un coup d'œil à la salle consacrée à Josef Albers *photographe*, un jour qu'il passait ici pendant l'exposition Albers. C'est bien entendu son droit le plus strict, et je donnerais à ce *journal* une impression très fausse si ses pages retiraient, de l'évocation que je fais, la conviction que ce jeune homme est le roi des *beaufs*. Pas du tout : c'est un garçon très sympathique, au contraire, et dont je ne serais pas étonné qu'il ait manifesté contre Le Pen le 1er mai, au moins en intention. Mais son attitude à mon égard, ni la mienne à son endroit, soyons francs, ne créent pas des liens très étroits. Et les liens n'étaient pas beaucoup plus intenses avec son frère, qui vient de mourir. Si j'ai vu ces deux garçons dix fois en trente ou quarante ans, c'est bien le bout du monde – de sorte que le chagrin que je puis éprouver de la mort de l'un d'eux est plutôt un chagrin par personne interposée, un chagrin de second degré, un chagrin du chagrin de ma sœur, principalement.

***

Hier soir nous avons fait une très jolie promenade autour d'Argentens, avec Agnès Pébereau ; puis dîné très agréablement, à trois, dans son élégante salle à manger ovale. J'étais en face d'une fenêtre, il faisait encore jour, on voyait d'énormes feuillages s'inscrire sous le ciel bleu pâlissant, dans la perspective majestueuse des communs, qui bien sûr ont gardé leur beau crépi gascon.

Il ne fallait pas moins que cette soirée en douceur pour me rasséréner un peu. Les coups du sort de toute espèce avaient plu toute la journée. A peine avais-je appris par téléphone la mort de mon neveu, le matin, j'avais reçu la visite du couvreur, qui m'annonçait que les travaux tout juste achevés, sur le toit, ne pourraient pas attendre leur règlement jusqu'à la fin de l'année, comme lui avait semblé l'accepter, mais devraient être payés « avant les congés », à la ferme requête du comptable de l'entreprise et de la banque. J'avais compté pour m'acquitter de cette dette sur le versement par Fayard, en novembre ou décembre, de la somme prévue par contrat à la remise du manuscrit de *L'Inauguration de la salle des Vents.* Je ne peux en aucune façon demander à Claude Durand un règlement anticipé, que d'ailleurs il refuserait certainement. Et ce serait d'autant plus déplacé de ma part de tenter cette démarche que je suis loin d'être sûr que ce roman, quand il sera fini, plaise beaucoup à son éditeur, et corresponde bien étroitement à ce qu'il attendait.

En désespoir de cause j'ai écrit cette après-midi à un magistrat belge, amateur enthousiaste de mes œuvres et de celles de Flatters, qui nous invite toujours dans des restaurants somptueux, moi à Puymirol, près d'ici, Flatters au Ritz ou au Meurice – d'où nous avons conclu, peut-être un peu hâtivement, que ce personnage, qui place si haut nos travaux, disposait peut-être de certaines possibilités financières dont il pourrait nous faire profiter. A vrai dire, j'ai surtout tenté cette chance, qui me paraît bien mince, pour ne pas ne *rien* faire. Si la piste échoue, ce qui est de loin le plus vraisemblable, il me faudra me tourner vers les banques : en l'occurrence la B.N.P., dont les bonnes dispositions sont d'autant moins assurées que je n'ai pas pu lui verser le mois dernier les cinquante mille francs dont je suis censé m'acquitter auprès d'elle tous les ans en avril, en remboursement de ce qui me revient directement des dettes de

Pli selon Pli. Je comptais sur un règlement par le Grimaldi Forum du solde relatif au Marcheschi brisé. Parce que d'écrire cela me fait penser à cette affaire, j'appelle sur son portable, entre la phrase précédente et celle-ci, Philippe Martel, le directeur du Forum. Il est en Floride en plein décalage horaire. Il dort et je le réveille. Je ne puis que bafouiller des excuses.

Et pour tout arranger je me suis avisé hier soir, en rentrant d'Argentens, et comme je voulais entendre avant de dormir la Messe de l'*Homme armé* et le Requiem de Pierre de la Rue, que le lecteur de disques compacts, qui donnait depuis longtemps des signes de faiblesse, était cette fois tout à fait mort – plus de musique dans la maison…

***

Ah, et dernière chose, avant de prendre la route demain matin (j'y pense parce que je ne tiens pas du tout à ce que ma famille hérite de quoi que ce soit) : je lègue la totalité de mes biens à mon ami Pierre (à charge pour lui d'adoucir financièrement les derniers jours de ma mère, si elle me survit).

Ce *journal* sert déjà à tant de choses, je ne vois pas pourquoi il ne ferait pas office, *aussi*, de testament.

Quiberon, hôtel Petite-Sirène, vendredi 17 mai, neuf heures et demie du matin. Au fond, peut-être ne tenait-on pas si fort à ce que j'assiste à cet enterrement, parce qu'on m'avait fait un tableau apocalyptique des difficultés qui m'attendaient – encombrements, embouteillages, hôtels pleins partout, foule, foule, foule –, et jusqu'à présent je n'en ai rencontré aucune. Je pourrais même dire, si les circonstances n'étaient si funèbres, que je fais un voyage très agréable.

Parti de Plieux vers dix heures et demie du matin, hier, j'ai gagné sans encombre la Bretagne, par les autoroutes. Vers cinq heures j'étais déjà

au-delà de Nantes, lorsque d'un pont au-dessus de la Vilaine, à la hauteur de La Roche-Bernard, m'est apparu un paysage merveilleux, tel qu'il en illustre des publicités pour des séjours en Irlande ou dans les cantons les plus pastoraux de la Grande-Bretagne : large estuaire aux bords échancrés, plan d'eau parsemé de voiliers et qui pousse des pointes entre des prairies grasses, avec un château dans le fond, au milieu d'un parc tel qu'on imagine qu'il ne s'en voit que dans le Devon, ou le County Clare. J'ai été tellement impressionné par ce spectacle entrevu quelques secondes à peine que j'ai quitté aussitôt la grand-route, et que j'ai tourné un moment du côté de Marzan et en çà de Béganne, vers Foleux, pour tâcher de reconstituer par morceaux ce qui de loin et de haut m'avait paru si enchanteur. Je ne sais pas si le château dans son parc est celui de Léhélec ou celui de La Cour de Marzan, ce qui me paraît plus vraisemblable, car Léhélec est un peu loin du pont et semble ne même pas le voir. De toute façon je n'ai pu m'approcher ni de l'un ni de l'autre, ni de L'Estier, au fond de l'estuaire : ils sont bien défendus, et surtout je manquais de temps. J'ai buté sur un portail fermé à La Cour de Marzan, et me suis consolé en courant le long de quelques chemins creux, puis à travers des pâturages, sous un hameau nommé Le Château (où il n'y en a pas). Force pylônes enjambent la Vilaine et se donnent le bras par-dessus le bocage, mais on pardonne pour quelques vieux troncs, un beau vert, des haies comme autrefois, et ces voiles entre les branches, sur une eau très bleue dans la lumière du soir.

Tout de même il n'était qu'un peu plus de six heures, le soleil était encore haut, et je me suis avisé que je n'étais pas très loin de la presqu'île de Rhuys, où je venais en vacances quand j'avais dix ou onze ans. J'ai noté dix fois combien m'amusaient les réflexions de Bernard Berenson qui note dans son *journal*, en 1955 : « La dernière fois que je visitais Ravenne, en 1888… » Je serai bientôt capable d'écarts presque aussi grands : «Lors de mon dernier passage à Sarzeau, en 1957… »

Lors de mon dernier passage à Sarzeau, en 1957, j'avais été très frappé par une plaque commémorative désignant la maison natale de Lesage – peut-être s'était-elle particulièrement inscrite dans mon esprit parce que j'avais vu peu de temps avant, ou j'allais voir peu de temps après, le film *Gil Blas de Santillane*, au casino de Royat. En tournant dans Sarzeau

malgré un dense réseau de sens interdits, je suis arrivé à retrouver la plaque et la maison, à ma très vive satisfaction. Jean Lebrun, pendant ce temps-là, sur France Culture, interviewait pour son émission “Pot au feu” les élèves et le directeur de l’École nationale de police de Dol-de-Bretagne.

Deux fois j’ai aperçu de loin, au milieu de son parc, le beau château Louis XVI de Kerlévenan, dont j’avais un souvenir assez exact. En revanche j’ai été surpris par Suscinio, qui dans ma mémoire n’était qu’un champ de ruines. Ou bien des restaurations considérables ont été menées à bien dans le demi-siècle ou presque qui nous sépare de ma “dernière visite”, ou bien les images rapportées de mon enfance étaient fausses. Suscinio en tout cas a grande et fière allure, qu’il doit à ses hautes murailles et à ses toits pointus, mais presque autant aux belles eaux dormantes qui lui servent de parterre. J’ai fait le tour de la forteresse, sur l’espèce de glacis qui l’entoure, sans rencontrer âme qui vive. Puis j’ai poussé jusqu’à la mer. *Meanwhile*, à l’école de police de Dol-de-Bretagne, une élève expliquait qu’il y avait régulièrement des dîners et des soirées exotiques, pour que les pensionnaires de toute origine aient l’occasion de retrouver et de manifester leurs racines.

Entre le village de Saint-Gildas-de-Rhuys et sa plage de Port-Maria, je ne suis pas absolument sûr d’avoir bien identifié l’espèce de pension de famille où j’ai passé quelques jours de septembre avec ma mère, sans doute en 1957. C'était une maison bourgeoise dont les propriétaires – je ne me souviens que de femmes – recevaient des hôtes payants pour régler les travaux du toit, peut-être : tout cela très bien-pensant, très catholique, très comme il faut, et même peut-être en liaison avec le couvent de religieuses qui fait face à l’église, où ma mère dans sa propre enfance avait séjourné avec ses frère et sœurs et ses parents; de sorte que nos liens de famille avec Saint-Gildas-de-Rhuys, pour distendus qu’ils puissent être, remontent à près d’un siècle : tous les cinquante ans, sans faute, nous passons par là.

Deux grosses maisons pourraient être celle de notre lointain séjour. L’une est plus riche et plus pittoresque, dans un parc plus vaste, en terrasse au-dessus de la mer. L’autre ressemble beaucoup aux Garnaudes, et je penche plutôt pour celle-là, bien qu’elle soit plus en retrait du rivage

que je ne me le rappelais. Aucune des deux ne donne aujourd'hui le moindre signe d'être quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin à un hôtel. La plus proche du bourg, la plus vraisemblable comme étant celle de mon enfance, est habitée en tout ou en partie par des personnes appelées Lebrun, et peut-être même Albert-Lebrun, comme le président de la République; ou bien quelqu'un nommé Lebrun y porte un prénom double, dont le deuxième élément est Albert : *Pierre-Albert, Jacques-Albert, Jean-Albert*, etc. – je n'ai pas eu le temps de creuser la question.

J'ai tout de même poussé jusqu'à Port-Navalo et Arzon, au bout de la presqu'île. Puis j'ai repris les grandes routes pour faire le tour du golfe du Morbihan, en contournant Vannes. Il était huit heures et demie ou neuf heures quand j'ai dépassé le fort de Penthièvre pour m'engager sur la presqu'île de Quiberon. J'ai fait encore un détour par l'ouest pour suivre la Côte sauvage, comme le recommandent tous les guides. C'est très joli et assez "sauvage" en effet, mais les Américains qui sont habitués à Big Sur et au Highway 1, entre San Francisco et l'Oregon, doivent être bien amusés qu'on s'extasie sur cette sauvagerie bien sage et pour tout dire en boîte, préservée au plus court.

A neuf heures passées je traversai Quiberon pour atteindre cet hôtel Petite-Sirène, où j'avais la veille réservé une chambre par téléphone, et dont je suis très content. Si tout craquait voilà un endroit où on pourrait vivre, au moins pour quelques jours, avant de passer à un autre du même genre, en une errance qui aurait ses vertus pour l'âme, et même ses charmes. Encore ne pourrait-il s'agir que d'une craquaison toute relative, incomplète, car ces hôtels modestes ne sont tout de même pas gratuits, et doivent revenir assez cher si on les pratique tous les jours. N'empêche, celui-là est parfait, dans sa catégorie : petit immeuble des années soixante, comme en prévient le guide Rouge, qui m'a d'ailleurs fichu un coup puisqu'il commence à estimer que l'architecture hôtelière des années soixante et soixante-dix a «un petit charme rétro », comme s'il s'agissait des temps mérovingiens, ou du moins de la Belle Époque.

Ici tout le monde est très aimable et, chose encore bien plus rare, poli. Les chambres sont très propres, raisonnablement confortables, assez spacieuses. La mienne est dotée d'un balcon et, par-dessus un boulevard en ce moment peu fréquenté, elle donne directement sur la mer, c'est-à-

dire sur une courte étendue bosselée de gazon, creusée de criques où viennent battre les vagues, entre les rochers. Je suis arrivé à temps, hier soir, pour voir le soleil se coucher au-delà du pittoresque château de savant fou qui occupe une pointe avancée du rivage, de l'autre côté de la baie de Quiberon. Ce matin j'ai marché jusqu'à une pierre dressée à la mémoire de marins norvégiens péris en mer en face de cette pointe-ci – c'était en décembre 1911. Entre-temps j'ai dîné à l'hôtel, fait une promenade nocturne jusqu'à la gare maritime, et assez bien dormi.

Tours, Hôtel Central, samedi 18 mai, huit heures du matin. J'avais tort de faire le malin, ou plutôt l'idiot, ou l'esprit fort – c'est à peu près pareil, je suppose –, à propos de la mort et de l'enterrement de Martin ; car pendant la cérémonie, très simple, dans la petite église de Locmaria, au bout de Belle-Île, et plus tard au cimetière, sous une pluie fine, j'avais grand mal à retenir mes larmes : et pourtant leur laisser libre cours n'eût été que tomber, sans doute, d'un excès de cynisme à un excès de sentimentalisme.

Je comprends qu'il ait voulu être enterré dans cette île, qui m'a semblé d'une grande beauté maintenue ; il est vrai qu'elle est ces temps-ci à son meilleur, paraît-il, quand tout ce qui pousse est en fleurs, à commencer par les genêts.

Ma famille est très gentille. J'en ai fait un tableau bien trop noir. Il y a une valeur – une seule, peut-être, et encore a-t-elle sauté par-dessus moi – qui s'est transmise des générations qui me précèdent à celles qui me suivent, c'est la *simplicité.* Dans la langue de mes parents, je dois leur rendre cette justice, *bien, distingué, élégant* se disent *simple.* Tout le monde est extrêmement *simple.* Et cette simplicité ancestrale s'allie à merveille à l'air du temps ; de sorte que mes neveux et petits-neveux, contrairement à moi, sont de plain-pied avec le siècle, et sans doute très à l'aise en son sein.

Par exemple l'idée, qui pour moi va plus ou moins sans dire, qu'on puisse *s'habiller* un peu, ou d'une façon spéciale, pour un enterrement,

leur est complètement étrangère. J'étais le seul homme à porter une cravate. Un homme de ma génération, qui a rendu visite à Martin régulièrement jusqu'à la fin, parce qu'il fait partie je crois d'une association d'assistance aux malades, m'a dit que lui-même, en descendant du train, s'était présenté avec une cravate, « en hommage à Martin » ; mais qu'on lui avait demandé de l'enlever. A moi personne n'a rien demandé. Mais tout le monde s'est montré très cordial et presque chaleureux à mon égard, dans la mesure du moins où c'est possible avec moi (qui ne suis pas *simple*).

J'ai beaucoup de respect pour ma belle-sœur, la veuve de mon frère, encore jeune et le paraissant plus que ne l'implique son âge, et qui vit toute l'année à Belle-Île, tout à fait seule, apparemment, dans une maison minuscule et bien tenue, coquette et spartiate, sans autre chauffage que les feux de cheminée, et sans autres cabinets qu'une hutte en plein vent, au fond de l'étroit jardin fleuri. Il semblerait qu'elle n'ait d'autre passion que la bicyclette, et qu'elle s'y livre deux ou trois heures par jour, sillonnant l'île en tous sens, qu'il pleuve ou qu'il vente. Elle ne voit guère ses voisins, étant par nature, me dit-elle en souriant, peu sociable. Néanmoins elle nous a tous reçus très gentiment pour du thé, trempés que nous étions après la mise en terre. Elle a beaucoup de livres de poche et quelques disques, le plus en évidence – très discrètement comme tout le reste – étant un enregistrement de l'orgue de Souvigny, gros bourg de l'Allier dont elle est originaire, et où j'assistai à son mariage avec mon frère, en… *1956* ?

***

Aussitôt rendu à la terre ferme, vers huit heures du soir, hier, j'ai repris ma voiture et j'ai roulé jusqu'ici, où je suis arrivé un peu après minuit. N'ayant pas trouvé où coucher sur la route, à ces heures avancées, j'ai pris le premier hôtel qui s'est présenté dans Tours, et c'est un enfer. Les cloisons y sont en papier à cigarettes, et toute la tuyauterie, archaïque et complexe, est branchée directement sur votre oreiller. On a l'impression de cataractes permanentes, mais avec de violents à-coups. Et il n'est

question de dormir un peu qu'entre le retour des derniers pochards anglais, gueulards de couloirs patentés, vers trois heures du matin, et le réveil collectif du premier groupe de touristes chinois, oui, *chinois*, à six heures et demie. *Best Western* mon cul ! Mais bon…

Château-d 'Œx (canton de Vaud), hôtel Ermitage, dimanche 19 mai, Pentecôte, six heures et demie du matin. A Tours, au Modern Hôtel, hier matin (ce me semble très loin…), comme un grand "livre d'or" s'offrait aux appréciations des voyageurs, dans un couloir du bas, face à la salle à manger, j'y notai à peu près ce qui précède; mais remarquai que le livre d'or, après cette contribution mienne, fut promptement retiré (sans doute pour ablation?).

Puis je roulai tranquillement vers Clermont et Royat, ou sur les deux heures j'embarquai ma mère et Madeleine Gobeil, celle-ci tout juste arrivée de Paris, pour ce voyage en Engadine arrêté de longue date, remis une première fois en avril dernier, je ne sais plus pourquoi, et maintenu cette fois-ci malgré les circonstances funèbres, après mûres délibérations, comme propice au contraire à éloigner ma mère de son chagrin et à déplacer le deuil, si l'on peut dire, vers les hauteurs, *où plus présents sont les dieux.*

La première étape, au prix de force détours très compliqués, sur des routes sinueuses, fut pour Chalmazel, sous Pierre-sur-Haute, ce château du Forez pour lequel j'envisageai un moment – mais jamais tout à fait sérieusement – de changer Plieux, à l'automne dernier. En tant que château il est sans doute plus beau que Plieux, plus grand, plus riche en beaux éléments médiévaux et Renaissance, plus "château" et même "grand château". Mais il dispose d'encore moins de terrain, il est encore plus étroitement inscrit dans le village qui l'entoure, et ce village est plus gros, plus envahissant, et surtout beaucoup plus laid, et s'enlaidissant à toute allure, avec le tout récent ajout d'un long et massif atelier blanc au toit de tôle, juste en face du château, de l'autre côté de l'étroite vallée haute où se love Chalmazel, dans un beau paysage de montagne, lui-

même assez abîmé déjà. Et puis l'orientation n'est pas bonne, car les sommets sont à l'ouest et barrent la lumière du soir, ce que je déteste. Enfin je n'aurais pas voulu habiter dans le département de la Loire, et moins encore dans la "Région Rhône-Alpes", ce qui n'a aucun sens pour un Auvergnat sur les pentes du Massif central, quand bien même ce seraient les pentes orientales. Aucun regret, donc – mais c'est un beau château.

Et nous voilà repartis pour la Suisse, le long des autoroutes rejointes au large de Montbrison, non sans une pieuse pensée au passage pour MM. Boulez & Guyotat, et pour Jean-Marie Levet, qui repose là, et pour Michel Butor et Michel Chaillou, qui chacun à leur manière ont chanté ces contrées, comme avant eux d'Urfé.

Nous contournâmes Lyon et traversâmes le Bugey, sous des paquets de pluie et des rouleaux de brume, qui ne desservaient pas ces hauteurs austères, vert sombre et gris anthracite, où plane l'ombre de Gertrude Stein. Plus loin je remarquai que le paysage suisse avait bien souffert, entre Genève et Lausanne, tout encombré qu'il est de pylônes. Encore plus loin je n'eus guère d'opinion, car il faisait si mauvais qu'on n'y voyait plus rien, à quelques belles échappées près, sur le lac à hauteur de Montreux, et même sur les massifs de l'autre rive, noir et blanc dans le brouillard du soir, comme en de belles photographies anciennes.

Je voulais montrer à mes dames le chalet de Balthus à Rossinière, et pensais le faire ce matin. Nous cherchâmes donc une chambre à la dernière étape possible avant lui, Gruyères, mais là tout était plein. Néanmoins ce nous fut l'occasion de voir le village de l'intérieur et du haut, et sa grande place centrale, et les belles façades de ses maisons, qui pour la plupart sont des hôtels, sans doute très agréables, d'ailleurs; et d'observer que ce Gruyères, qui fait grand effet de la route, sous son énorme citadelle, ne démérite en rien quand on va y voir de plus près – cependant on n'y voulut pas de nous.

Et donc ce plus beau chalet de la Suisse, celui de Balthus à Rossinière, que j'avais penser révéler à mes covoyageuses dans la lumière du matin, elles l'ont vu dans la dernière lumière du soir, et même ultime, et pluvieuse, et brumeuse, ce qui ne les empêcha pas d'en sembler fort contentes. A une petite fenêtre de l'énorme façade une unique lumière

veillait, celle de la veuve ou de quelque gardien – ou bien celle de personne, mais pour détourner les voleurs?

A Château-d'Œx nous trouvâmes sans mal des chambres et dînâmes, et me voici, un peu trop tôt réveillé, mais cette fois par la pure exigence intérieure.

Ftan (Engadine), hôtel Haus Paradies, huit heures du soir. Je n'ai que quatre ou cinq minutes avant de me préparer pour dîner. Ceci est seulement pour vérifier que cet appareil marche bien, ses piles étant en train de se recharger grâce à un convertisseur de prise dû à l'obligeance de deux jeunes et très aimables femmes de chambre portugaises. Imprudemment, je leur ai dit : « *Muito obrigado* » ; et maintenant, charmées, elles sont persuadées que je parle parfaitement portugais, et elles me tiennent de grands discours où je n'entends goutte.

Aujourd'hui : Château-d'Œx, Rougemont, Gstaad (genre), Interlaken, le col de Brünig, étape à Lucerne, où vu la maison de Wagner, comme d'habitude, si j'ose dire, le pont de bois, deux ou trois places, quelques claires fontaines et l'église des Jésuites dans toute sa splendeur blanche, dorée et rouge veiné. Puis le lac de Zurich, l

Lundi 20 mai, huit heures et quart, le matin. J'ai été interrompu hier au milieu d'une phrase et même d'un mot par un agréable coup de téléphone de Jacqueline Voillat, que nous devons voir après-demain mercredi, à Lausanne.

Critiques que l'on pourrait faire de l'hôtel Haus Paradies, si l'on y tenait absolument (et peut-être n'est-il pas mauvais de critiquer ce qui est très près de la perfection?) : quand on arrive, par exemple, on tombe au bureau d'accueil sur une aimable jeune femme, qui vous tend la main et se présente en donnant son nom – j'ai toujours eu un problème avec ces ambiguïtés entre le statut de client et celui de… «relation sociale », lequel me paraît impliqué, dans une certaine mesure, par la main tendue;

et si quelqu'un souhaite passer de l'un de ces statuts à l'autre, il me semble que c'est au client, non au "fournisseur", fût-il fournisseur de service, d'en prendre l'initiative…

Puis survient la patronne, jeune femme élégante qui dit «Bonjour messieurs-dames » (en français dans le texte). Peut-être quelqu'un devrait-il la prévenir (mais ce ne sera pas moi) qu'il y une sorte de divorce entre le statut de "grand hôtel", qui vise, et qui par bien des côtés atteint, à la distinction, et «bonjour messieurs-dames », qui connote tout à fait autre chose. Cependant toutes ces réflexions miennes doivent être sérieusement nuancées par la considération que l'hôtel Haus Paradies est un hôtel de haute montagne, qui reçoit des marcheurs et des skieurs, et que l'ambiance ne peut pas, et ne doit pas, y être celle d'un grand hôtel de ville (où j'imagine que de plus en plus fréquemment on vous dit «bonjour messieurs-dames » et on vous tend la main, de toute façon). (Mes réflexions seront aussi incompréhensibles et choquantes, pour la génération suivante – et le sont déjà pour la plus large part de la génération actuelle, *whatever that is* –, que nous semblent l'être celles de Saint-Simon sur ce pauvre Maulévrier, qui tend la main à ses fils, ce dont il s'aperçoit à temps, Dieu merci, pour l'empêcher…)

Troisièmement, et un peu plus "sérieux", je veux dire plus "général", de sorte qu'il faudrait développer, argumenter, et je n'en ai pas le temps : dîner en grand tralala, dans une salle à manger magnifique, à cause surtout de la vue incomparable sur les montagnes debout dans toutes les baies, et que se disputent des nuages en écharpe et la nuit – on commande avec attention, non sans mal à cause de l'allemand qu'on ne maîtrise pas, des plats assez compliqués, *ceci au cela agrémenté de son machin-truc de chouette-chose délicatement revenu dans son* etc. Or, quand ces plats arrivent, et qui sont différents pour chacun, serveurs et serveuses, sur instructions sans aucun doute, tiennent absolument à vous expliquer, et sans vous épargner le moindre détail, ce qu'ils vous mettent sous le nez. Il me semble pourtant qu'on sait à peu près ce qu'on a commandé, en général. Et toute conversation devient impossible si elle doit s'interrompre toutes les trois minutes pour que soit accordée au service et à la cuisine l'attention qu'ils réclament avec de plus en plus d'insistance.

Les anciens sommeliers ou maîtres d'hôtel nommaient délicatement un vin en carafe à l'oreille d'un convive silencieux – fort bien. Mais maintenant on est requis de faire silence à l'arrivée de chaque nouveau service, et le personnel des restaurants de haute gastronomie ressemble à ces enfants importuns qui veulent qu'à tout moment on les admire. A peine un chef de rang s'approche-t-il, il faudrait se taire et le regarder faire, ou l'écouter.

Les Américains, à mon avis, ont joué un rôle très néfaste dans cette évolution. C'est eux qui ont laissé les restaurateurs commencer à le prendre de haut avec les clients, par exemple en acceptant d'attendre, souvent plusieurs minutes, en entrant dans un restaurant, qu'on daigne venir à leur rencontre et leur désigner une table, humiliante pratique qui ne cesse de faire des progrès en Europe, même dans des établissements modestes (et aux trois quarts vides, où personne ne réserve). J'ai du mal à me défaire de l'ancienne conception selon laquelle il existe une inégalité fondamentale – une inégalité de *rôle*, certes, et à ce titre provisoire, interchangeable – entre le fournisseur et le client. C'est d'ailleurs pour cette raison que je trouve très attristant d'apprendre, entre autres nouvelles tristes qui nous arrivent de l'école, que les enfants, en particulier en matière de vêtements, y sont obsédés par les *marques*, une des obsessions les plus vulgaires qu'on puisse imaginer. Moi qui ai passé ma vie à arracher de mes vêtements tout ce qui pouvait y étaler le nom d'une marque quelconque, et à refuser d'acheter toute pièce d'habillement dont l'indication de marque n'était pas amovible, je voudrais enseigner l'orgueil à nos bambins ; et les convaincre que, si un fournisseur peut se targuer d'une clientèle, un client, en revanche, eût-il douze ans, ne saurait en aucune façon s'estimer "grandi" par une marque commerciale qu'il arbore (surtout si elle est "prestigieuse"). (A la télévision on nous expliquait l'autre jour, presque sans rire, qu'un élève dans une classe était obligé d'avoir des chaussures de telle ou telle marque, parce que tous ses camarades en avaient. Comment lui faire comprendre, à cet élève, que c'est justement pour cette raison qu'il devrait mettre un point d'honneur à ne pas porter ces chaussures-là ? Qu'il est trop bien pour Nike ? Qu'Adidas ne le mérite pas? Qu'il n'est pas un enfant-sandwich, ni l'un de ces hideux voiliers qu'on voit dans les

estuaires et les baies, lors de fastidieuses régates, disputer des coupes entre équipes de la charcuterie industrielle et de la banque?)

What was I saying ? (L'air des cimes me tourne un peu la tête.) Oui : il y a toujours eu une rivalité, à table, entre la *socialité*, pour employer un terme anachronique – la *socialité* entre convives, bien sûr –, et la cuisine. Et la socialité, longtemps, l'a emporté haut la main, non que la cuisine ne fût pas appréciée, bien au contraire, mais parce qu'elle ne devait pas nuire à la conversation, qu'elle avait pour mission, justement, de favoriser. Encore faudrait-il distinguer soigneusement le "service" de la cuisine proprement dite : plus que la cuisine, c'est le "service" qui s'est fait incroyablement envahissant, de nos jours, en prenant appui, très abusivement à mon sens, sur les prestiges de la cuisine.

Un plat n'est jamais desservi sans que vous soit demandé « Ça vous a plu ? Ça a été ? ». Et le chef prestigieux n'est jamais loin, parle longuement à une table voisine, et ne demanderait pas mieux que de s'ajouter à la vôtre, au moindre encouragement (dont nous fûmes hier peu prodigues, mais point avares non plus de compliments, félicitations et remerciements). (Le pire est ce chef médiatique et cabot, en Savoie, qui vient s'asseoir à votre table avec sur la tête un grand chapeau – lequel devrait suffire à lui interdire, à mon avis, l'accès à une salle à manger comme il faut, fût-elle la sienne.)

Que valent des compliments en quelque sorte *arrachés*, ou en tout cas provoqués? C'est un peu comme si un écrivain écrivait à ses lecteurs pour leur demander ce qu'ils ont pensé de son livre :

Cher Edwy Plenel, …

Cher Didier Eribon…

Ça vous a plu ?

Ça a été ?

Ftan toujours, mardi 21 mai, sept heures du matin. Il faut compter aussi, parmi les quelques faiblesses de l'hôtel Haus Paradies, et en toute première ligne, une ligne électrique à haute tension dont les fils épais et les amples pylônes attentent un peu à la magnificence de la vue qu'on peut avoir des chambres et de leurs balcons. D'autre part, l'hôtel lui-même, quoique très agréable de séjour, ne présente pas de mérites

architecturaux particuliers et, vu de l'extérieur, fait un peu tache dans le paysage, même.

Il n'est pas le seul, et le sera de moins en moins. Le village de Ftan grossit à vue d'œil et s'enlaidit, comme fait celui de Tarasp dans la vallée, autour du château des Hesse-Darmstadt. L'amour du monde est un amour malheureux, comme la plupart des amours, en cela que son objet se dérobe en permanence, non en se refusant, mais en méritant chaque jour un peu moins l'amour qu'on lui porte. Aussi bien celui-ci est-il une course contre la montre. En Engadine, heureusement, l'amour a beaucoup d'avance, et la montre retarde.

J'ai fait une magnifique promenade à pied, hier soir, entre six heures et huit heures et demie, après avoir ramené mes administrées dans leurs chambres, au retour d'une longue promenade en automobile. C'est encore en voiture, d'ailleurs, que je suis monté jusqu'au plus haut parc de stationnement du village, au point de départ des remonte-pentes. Et j'ai marché à travers les bois et les prés en fleurs jusqu'au point d'arrivée de ces tire-fesses, un lieu dit *Prui,* je crois, où se tient l'hiver un restaurant dans une cabane, et sur une terrasse de bois, d'après ce que j'ai pu observer. Mais à présent tout est clos, et je n'ai croisé âme qui vive, sauf, tout à fait vers le bas, une marcheuse qui rentrait au village comme je le quittais.

J'ai constaté avec satisfaction que j'étais très capable de marcher deux heures et demie en montagne, sur de fortes pentes, sans trop d'efforts et de fatigue. Et je serais très volontiers allé plus haut et plus loin, n'eût été l'obligation de rentrer pour dîner.

A mesure qu'on monte on voit moins la vallée et le plateau où se tient Ftan. Les atteintes à la splendeur du paysage se font de plus en plus rares, et elles finissent par disparaître tout à fait (non, pas *tout à fait*, car il y avait tout de même, en l'occurrence, les poteaux et les fils des remonte-pentes ; mais on peut s'arranger pour ne pas les voir) : cette splendeur est laissée à sa seule évidence, et se propose comme un mode de vie (un mode de vie traqué, harcelé de toute part, et qui se réfugie sur les hauteurs).

Je note encore en vitesse, avant d'aller prendre mon petit déjeuner, que le parc national de Suisse, entre la Pass dal Fuorn et le bourg de Zernez, mérite entièrement son nom et sa qualité ; et que la route qui le traverse, magnifique de bout en bout, est non seulement l'une des plus spectaculaires de la Suisse, à ma connaissance, mais l'une des mieux protégées dans sa beauté, pour ainsi dire intacte.

Hier nous avons fait ce que j'appelle "le tour des trois nations". Il consiste d'abord en une descente de l'Inn jusqu'à Martina, où l'on passe en Autriche en traversant la rivière pour gagner Nauders à travers les bois. L'Autriche est injustement désavantagée dans cette promenade, car elle n'est représentée que par ce Nauders qui est d'un intérêt tout à fait secondaire, malgré un château qui n'est pas mal. Après Nauders on passe très vite en Italie, et on longe le lac de Resia, lac de barrage qui est assez beau à la condition qu'il soit bien plein (ce qui n'était pas tout à fait le cas hier). Il en jaillit près du rivage un joli clocher roman, sans doute celui de quelque hameau noyé.

Traversant Burgeis, ou Burgusio, nous sommes allés à l'abbaye de Monte Maria, que je n'avais fait qu'apercevoir de loin avec Pierre, il y a deux ans. Comme c'était hier lundi de Pentecôte, et que l'usage italien veut que les familles se rendent dans les lieux pies pour les fêtes religieuses, il s'y pressait un grand concours de peuple. Les bâtiments sont d'un blanc immaculé, les toits d'ardoise à forte pente, clochers et clochetons ont une forte tendance au bulbe, qui donne à l'ensemble, assez logiquement, un aspect plus autrichien ou tchèque, mitteleuropéen, qu'italien. Comme la cour aux pavés inégaux, assez rustique entre ses deux poternes, est agrémentée ici et là de parements de planches, et que les pentes sont assez rudes (on est à treize cent cinquante mètres d'altitude), il entre même dans l'impression d'ensemble certaines composantes lointainement, oh très lointainement, tibétaines – disons que nous sommes là dans l'univers monastique et montagnard hypercontinental, qui commence à la Grande-Chartreuse pour retomber du côté du Népal ou du Bhoutan…

Le paysage a dû être grandiose, mais la vue sur la vallée est désormais assez ingrate. Cette haute vallée de l'Adige est pleine de sites et de monuments intéressants, mais, trop peuplée, elle regorge aussi de

garages, d'ateliers, de petites usines et de petits immeubles qui la dépouillent de la plus grande part de son attrait. Immédiatement sous l'abbaye, à la sortie de Burgusio, se dresse un assez beau château féodal, dont j'ai pris quelques photographies trompeuses, car elles ne laissent rien supposer de son environnement assez médiocre.

Mals, ou Malles Venosta, un peu plus bas, est en soi un village sans grâce dans un paysage souillé ; mais il mérite cependant une étape, à cause de ses quatre ou cinq clochers romans, et pour quelques vieux murs avec des porches bas et des vergers, qui offrent quatre ou cinq *vedute* préservées, autour d'églises minuscules, dont la plus séduisante est San Martino.

Avant d'arriver à Sluderno on dépasse un amusant monument fasciste, face à une centrale électrique du même style : un jeune homme bien musclé y maîtrise deux fougueuses cavales. Ce groupe de dessus de cheminée, mais à grande échelle, couronne une vaste fontaine à laquelle on a depuis longtemps coupé ses eaux.

Sluderno est dominé par un beau grand château médiéval, bien conservé, et qui semble même habité, contrairement à celui de Lichtenberg, ou *Montechiaro*, de l'autre côté de la vallée. Mais cette vallée qui tourne à la banlieue de rien ôte tout élan à la rêverie désirante (et prédatrice).

Pour nous approcher de Montechiaro nous avons pris une espèce de coursière par rapport à la route principale qui mène au col du Stelvio – ce qui nous a valu de rater le panneau informant les voyageurs (sans doute) que le col était clos : nous sommes donc montés jusqu'au-delà de Trafoi, pour y trouver route barrée, à ma grande déception.

Verbania, hôtel Belvédère, onze heures et demie du soir. Nous voici échoués plus ou moins par hasard à Verbania, station plus ou moins "tombée" du lac Majeur – mais c'est tout le lac Majeur qui est « tombé », je le crains –, dans un hôtel lui-même très "tombé", spécialisé, comme la plupart de ses voisins dans le troisième âge belge ou gallois, et dans les

couples en semi-voyage de noces qui n'ont pu s'offrir ni Maurice ni Benidorm, ni même Rimini ou Saint-Raphaël :

«Vous n'auriez rien de moins cher? a dû demander l'homme à l'agence de voyages, à Cardiff ou Profondeville.

– On aurait bien le lac Majeur, mais… »

Autant dire que les lumières sont basses, les tapis râpés, les rideaux graisseux et les vestes du personnel fripées. Nous venons de faire un exécrable dîner, qu'il fallut attendre très longtemps, à deux pas d'ici, sous de nobles arcades de pierre, témoins de lointains jours meilleurs. Cela dit nos chambres ont un balcon qui regarde le lac. Et si mes calculs sont exacts on devrait apercevoir les îles Borromées, au matin. Et il faut bien se dire que le lac de Côme, c'est encore bien pis…

Aujourd'hui nous avons vu la maison de Nietzsche, dans Sils-Maria. Madeleine et moi avons marché jusqu'au bout de la presqu'île de Chasté, sur le lac, tandis que ma mère nous attendait à mi-course. Et tous trois nous sommes restaurés au vieil hôtel-hospice de Majola, dont j'oublie le nom – *Khüne*, je crois. Ensuite nous avons dévalé jusqu'au fond de ce terrible gouffre qui se creuse au bout du lac de Sils, comme si le toit de l'Europe s'était effondré sur cinq ou six étages. Et nous nous sommes recueillis, à Stampa, devant la maison natale de Giacometti, devant l'atelier de son père et de ses frères, et aussi devant sa tombe, au cimetière de Borgonovo. Après quoi nous montâmes à Soglio, qui d'abord ne m'a pas trop plu, parce que je trouve oppressante cette profonde vallée de Chiavena, où le village de Rilke se dresse sur un piton, certes, mais tout de même entre les flancs rocheux et boisés des hautes montagnes qui font socle aux massifs de l'Engadine. Puis le temps couvert s'est un peu dégagé, et du porche même du palais Salis, au cœur du vieux Soglio, nous avons vu paraître des pics enneigés, de petits glaciers, des aiguilles de roches dressées très haut dans la montagne, qui ouvraient le panorama de façon théâtrale, et déversaient sur lui l'air des cimes. Et puis ce baroque palais Salis a grande allure, entre place du village et jardins en terrasses. C'est là que descendait Rilke, quand l'établissement se nommait l'hôtel Willy. Aujourd'hui c'est toujours un hôtel, mais il a repris son nom de palais Salis. Les Salis sont la grande famille de cet extrême occident des Grisons. Est-ce qu'une grande amie

de Nietzsche ne s'appelait pas Meta von Salis? Je crois même me souvenir que c'est elle qui a fourni une grande partie des sommes requises pour l'installation des archives Nietzsche (et de Nietzsche lui-même, archive vivante, mais muette) en leur siège actuel, à Weimar.

En face du bureau de réception de l'hôtel actuel, on voit le facsimilé d'une facture au nom de Rilke, à la date du 17 septembre, sans précision d'année. Sans doute s'agit-il de 1919.

Il y a un autre palais Salis, grosse villa baroque assez quelconque, avec un assez joli jardin, à Bondo, ou Bondi, au pied de Soglio.

Plus bas dans la vallée on dépasse de magnifiques cascades, en chutes parallèles et répétées. Mais alors on est déjà, hélas, dans la zone d'influence et d'attraction de cet épouvantable fond de lac du lac de Côme, dont l'horreur nous avait tant frappés, Pierre et moi, il y a deux ans. Le caractère de poubelle généralisée ne se relâche guère avant Menaggio, et surtout Tremezzo ; et encore ne fallut-il pas moins que la villa Carlotta, et le spectacle magnifique de Bellagio et de la villa Melzi, sur l'autre rive, pour nous réconcilier partiellement avec ce pauvre lac si gravement enlaidi.

Le lac Majeur, par comparaison, semble avoir un peu moins souffert, tout de même. Mais un groupe de jeunes gens des deux sexes, armé d'une déplorable guitare, fait un vacarme épouvantable au bord de l'eau, sous mes fenêtres; et mon envie de dormir s'accommode mal de ce tapage nocturne – je peux écrire en dormant (« Bon, c'est vrai que quelque part le lac Majeur il… »), mais pas dormir en pestant.

Plieux, samedi 25 mai, six heures de l'après-midi. Le matin, de la fenêtre de l'hôtel, la vue sur le lac et ses rives était pourtant assez jolie, dans un genre whistlérien, avec les îles deux fois îles de baigner dans la brume. En rentrant ici jeudi soir, j'ai trouvé deux lettres d'Emmanuel Carrère, et le texte envoyé par lui à *Libération,* qui ne veut pas le publier. Ma mère et moi avons couché mercredi soir à Bussigny, près de Lausanne, chez Jacqueline Voillat. Entre la vérité et la morale, les maîtres

de l'heure donnent toujours le pas, dans leurs discours, à la morale, ou à ce qu'ils croient tel, sans paraître se souvenir que la vérité *aussi* est une exigence morale de première ligne. Nous avons donc vu la tombe de Giacometti, à Stampa, ou plutôt à Borgonovo, puis celle de Rilke à Raron. Un courriel de François Taillandier, reçu hier matin, m'a appris que *Le Monde* de la veille (daté du jour même) contenait un article odieux sur *Du sens* et sur moi. Je vois dans *Est-ce que tu me souviens ?* qu'en trois heures, de Saint-Luc, on peut rejoindre à pied l'hôtel du Weisshorn. Paul me dit à présent qu'il n'est pas tout à fait exclu que *Le Monde* publie le texte d'Emmanuel, celui qu'a refusé *Libération* (*I'd be much surprised*). Sur le Bugey il pleuvait horriblement. Avant-hier soir, de Brive à Cahors, en voiture, j'ai écouté sur France Culture une émission consacrée à Eugène Leroy. La tâche de l'écrivain est de traquer pour les réduire les angles morts d'une époque, d'un état de civilisation, d'une situation historique : ces pans de vérité que l'agencement social, politique et idéologique en place empêchent d'apercevoir et surtout de nommer. Cette pauvre vallée du Rhône, entre Brigue et Martigny, n'est plus qu'un affreux dépotoir. Madeleine Gobeil donne mercredi, le 29 mai, au moment même où doit se tenir à Sciences-Po le débat sur *Du sens* et sur moi entre Edwy Plenel et Alain Finkielkraut, une soirée en l'honneur de Danièle Sallenave. J'ai poussé jusqu'à Stresa, bien que ce ne fût pas notre route, afin que ces dames puissent voir ou revoir, du rivage, les îles Borromées. De l'article du *Monde* c'est surtout le titre, ou plutôt le *sous*-titre, qui est insultant : bien plus que l'article lui-même, qui paraît presque *nuancé*, à l'aune de ce qui m'a été asséné de ce côté-là depuis deux ans. Ma mère et moi sommes entrés dans la cathédrale de Lausanne, et j'ai même cru, comme c'était l'heure de la fermeture, que nous allions y rester enfermés. Paul me dit qu'Emmanuel est à Cannes, et qu'il doit monter ce soir même les fameuses marches du palais des Festivals, en tant qu'auteur de *L'Adversaire*, dont Nicole Garcia vient de tirer un film, qui figure dans la sélection française. Nous écoutâmes aussi, jeudi, en retraversant la plaine du Forez, une émission de "La Suite dans les idées" à propos de la police et de l'insécurité. Imaginons par exemple, un bref instant, que la culture ait partie liée avec l'inégalité sociale : qui pourrait dire une chose pareille, si c'était vrai? De la tombe de Rilke, la vue qu'on a sur la vallée du Rhône est désolante. Pour

préparer la séance de mercredi prochain, où il doit jouer le rôle du “modérateur” Rémi Pellet est plongé dans Lévi-Strauss, et il m’assure qu’il y trouve de nombreux éléments qui corroborent très étroitement mes façons de voir. Il me semble que j’ai toujours froid, depuis quelques mois. Madeleine, dans la salle à manger vitrée de l’hôtel Belvédère, où nous prenions face à face notre petit déjeuner, à Pallanza, m’a annoncé que Flatters, auquel elle avait parlé dans la nuit, au téléphone, avait rencontré dimanche “au bureau”, comme il dit, un jeune acteur, et qu’il en était amoureux fou. Le comble est que sociologues et sociologistes, champions de la seule “prévention”, en matière de “sécurité”, et qui règnent à peu près seuls sur le débat, depuis vingt ans, se considèrent comme brimés, négligés, insuffisamment écoutés. Pour nous laisser son appartement, à Bussigny, Jacqueline est allée coucher chez sa mère. Or ce François Taillandier, que je n’ai jamais rencontré, était bien plus indigné de l’article du *Monde*, et de son agressivité à mon égard, que je ne l’étais moi-même. Nous avions franchi le Simplon sans encombre, mercredi. La seule solution serait de trafiquer les significations, de changer le sens du mot *culture*, par exemple, pour arriver à lui faire dire quelque chose qui soit parfaitement compatible avec la plus rigoureuse égalité. Le jeune acteur répète en ce moment le rôle d’Oreste, dans *Andromaque.* Le texte d’Emmanuel est tout à fait merveilleux, et dans ma lettre de remerciement j’ai demandé à l’auteur, bien sûr, si dans quelque temps je pourrais installer ces quelques paragraphes sur mon site. Le lac Majeur, en effet, semble un peu moins “tombé” que le lac de Côme. Je n’ai pas eu une minute à moi depuis mon retour. Plusieurs lecteurs se plaignent, sur le site de la Société des Lecteurs, de ce qu’ils appellent mon *nouveau style stream of consciousness*, dans ce *journal.* J’ai acheté à Soglio un assez joli petit livre, riche en reproductions de photographies anciennes, sur les séjours de Rilke là-bas ; mais tous les textes sont en allemand, malheureusement. Ce qu’il y a de plus inégalitaire au sein de la culture, c’est la langue. On a l’impression que *Le Monde des livres* a demandé à ce pauvre Salles de faire tout le vilain travail, comme d’habitude; et que la rédaction, estimant ensuite qu’il n’était pas allé assez loin (c’est-à-dire n’avait pas tapé assez fort), a durci sensiblement le ton par le titre et par le sous-titre, qui semblent mal accordés à l’article, et beaucoup plus violents que lui. J’avais écrit *Verbania* par erreur : c’est à *Pallanza* que

nous étions (il est vrai que ce n'en est qu'un écart, en face des îles Borromées).

Dix heures. Voici le "Rebonds" d'Emmanuel Carrère, refusé par *Libération*, et présentement en lecture au *Monde* – il est intitulé *Tardivement.*

« Renaud Camus, il y a deux ans, a été accusé de racisme et plus précisément d'antisémitisme. Ces accusations étaient si graves et ses accusateurs si véhéments que sa défense n'a pu alors être entendue. Il l'expose aujourd'hui en détail, calmement, dans un gros et beau livre intitulé *Du sens*. J'estime sa plaidoirie entièrement convaincante et je pense que, pour tous ceux qui se sont exprimés à charge dans cette affaire, c'est un devoir de conscience de la lire intégralement, en tâchant d'être honnêtes avec eux-mêmes.

«*Du sens* rassemble et discute point par point, ligne à ligne, toutes les pièces du dossier. D'un côté, ce qu'a écrit Renaud Camus dans *La Campagne de France* et dans d'autres livres. De l'autre ce qu'on a prétendu qu'il avait écrit, ce qu'on a mis sous son nom entre guillemets ou en italique. Or, j'affirme que ce qu'a écrit Renaud Camus n'encourt, si on veut bien le lire attentivement, aucun des reproches qu'on lui a faits. On est libre de trouver certaines de ses opinions réactionnaires et peu sympathiques, mais racistes ou antisémites, non. J'affirme d'autre part que les citations sur lesquelles on l'a jugé et condamné sont découpées de telle sorte qu'elles déforment complètement ce qu'il a écrit et souvent lui font dire l'exact contraire.

«Nous sommes, vous qui me lisez et moi, d'accord pour voir dans l'antisémitisme – pour s'en tenir à lui – une des expressions les plus parfaites du mal et de la bêtise réunis. La plupart d'entre nous voient ce mal et cette bêtise à l'œuvre chez les autres et, à raison sans doute, s'en estiment absolument exempts. Sur cette question comme sur beaucoup d'autres, Renaud Camus, par goût de la vérité, hygiène mentale et méfiance à l'égard de ce qui va de soi, se demande dans son journal si c'est bien sûr qu'il est tout à fait innocent de ce qu'il réprouve. Si en cherchant bien, en s'examinant sans complaisance, il ne pourrait pas trouver dans un repli de son esprit quelque chose qui aurait partie liée avec ce mal-là, cette bêtise-là. On peut dire que se poser la question, c'est

déjà y répondre, et y répondre oui. Je crois précisément le contraire. Je crois que pour se demander avec tant de rigueur intellectuelle et morale si on ne serait pas un peu antisémite “quelque part”, il faut vraiment ne pas l’être. Et de fait, à l’issue de cet examen de conscience, Renaud Camus conclut que non, il ne l’est pas. Mais à cet examen il s’est vraiment soumis, ce qui supposait de prendre en compte des opinions déplaisantes et de leur donner une chance de trouver un écho en lui, sans quoi le fait qu’il ne renvoie pas cet écho n’aurait évidemment aucune valeur. En plus, ce n’est pas le genre d’homme à qui, pour se laver de tout soupçon, il suffit d’être certain qu’il ne crierait jamais “Mort aux Juifs” lors d’un banquet néo-nazi : il va chercher plus loin, des formes plus subtiles. C’est cette subtilité qui lui a été fatale. Ce déploiement de scrupules demandait que le lecteur soit scrupuleux aussi. Les journalistes littéraires ont rarement le temps de l’être. Un premier a feuilleté *La Campagne de France*, est tombé sur des phrases qui avaient effectivement de quoi faire hausser le sourcil, et sans prendre garde au fait qu’elles étaient quelques pages ou quelques lignes plus loin nuancées, critiquées, réfutées quelquefois, s’est dépêché d’écrire que leur auteur était antisémite. D’autres l’ont repris, la rumeur s’est propagée comme celle, il y a peu, de l’avion qui ne se serait pas écrasé sur le Pentagone. On aurait pu penser qu’une simple mise au point, une explication de texte suffiraient à la dissiper, mais l’antisémitisme suscite légitimement une telle répulsion qu’un mensonge, s’il prétend le combattre, ne peut être démenti. Ce qui est stupéfiant et rend l’histoire exemplaire, c’est que face à cette rumeur de plus en plus folle aucun garde-fou n’a fonctionné. Des intellectuels de renom ont signé une pétition sur la base d’un montage de citations indignement truqué. Les amis de Renaud Camus ont fait tout ce qu’ils ont pu pour que simplement on le lise, comptant naïvement sur cette lecture et sur la bonne foi des lecteurs pour mettre fin au cauchemar, mais ses ennemis, de plus en plus nombreux, ne se contentaient pas de refuser de le lire : ils se vantaient de ne l’avoir pas lu. Le même mois que *La Campagne de France* paraissait un autre livre du même auteur, *Nightsound/Six Prayers*, qui, à propos de l’œuvre d’Anni Albers, est une magnifique méditation sur l’art après les camps. Ce livre aurait pu être considéré au moins comme une pièce au dossier, une nuance discordante

au portrait désormais officiel du nostalgique forcené de *Je suis partout*, mais non, il ne pouvait même plus être question de l'évoquer.

« J'ai parlé d'honnêteté, c'est à moi d'en faire preuve ici. Les amis de Renaud Camus, son cercle de lecteurs fidèles, j'en faisais partie. J'étais donc bien placé pour savoir que les accusations contre lui étaient, j'ai envie de dire odieuses et délirantes, mais le mieux est de s'en tenir à : pas fondées. Absolument pas fondées. J'aurais pu l'écrire publiquement, or je me suis contenté de signer une pétition disant que même si c'était un criminel il fallait pouvoir en juger sur pièces et donc ne pas retirer son livre de la vente – ce qui était nettement moins que le minimum requis par la conscience, pour ne rien dire de l'amitié. Pourquoi n'ai-je pas fait plus? J'espère pas par lâcheté. Mais si ce n'est pas lâcheté, c'est panurgisme. Quand votre intime conviction, même informée, se heurte à l'intime conviction, même abusée, de pratiquement tout le monde, il faut une force d'âme qui m'a manqué pour qu'elle reste votre intime conviction. On en vient à douter de son propre jugement, à se dire qu'au milieu de cet océan de faux il faut bien qu'il y ait un peu de vrai, disons 0,01 % qu'on n'avait pas remarqué. S'agissant d'antisémitisme, 0,01% c'est beaucoup trop, on ne va pas défendre un antisémite à 0,01 % même si c'est un ami et un écrivain qu'on admire. On se tait. Deux ans plus tard, on lit *Du sens* et on se rend à l'évidence. C'était bien ce qu'on pensait avant le grand bourrage de crâne : 0 %. Et on s'en veut de n'avoir pas témoigné, on essaie tardivement de se rattraper, c'est pour cela que j'écris cet article.

«Assez sur mes scrupules. Ce que je retiens de l'affaire Renaud Camus ne concerne pas seulement l'antisémitisme et le statut dangereux d'un chef d'accusation si grave qu'il n'est même pas permis de s'en disculper. La question est aussi de savoir si la littérature est encore possible. Pas au sens d'une quelconque exemption de responsabilité, bien au contraire, mais au sens où une phrase aurait encore le droit d'être lue à l'intérieur d'un paragraphe, un paragraphe à l'intérieur d'une page, une page à l'intérieur d'un livre. Au sens où la pensée aurait encore le droit d'être complexe, contradictoire, tâtonnante, déployée. Dans ce sens-là, il est clair que la littérature, il y a deux ans, a perdu une bataille historique contre le journalisme qui se caractérise, à son pire, par la hâte, la

simplification, la pensée figée. Je ne crois pas exagérer en disant que pour lui donner une seconde chance, à elle et pas seulement à la justice, il faut lire la défense de Renaud Camus et s'exposer au risque de la trouver inattaquable. »

***

Dans la discussion d'avant-hier, à France Culture, sur l'actuelle insécurité, sur la police et sur ses bavures, il y avait Me Henri Leclerc, qui parle correctement le français ; mais les autres, les sociologues sociologisants, qui se targuent de détenir seuls une science précieuse que ni le public ni les hommes et femmes politiques ne veulent connaître et interroger, sont tout à fait sortis de la syntaxe. Il va sans dire que pour eux le sujet n'est jamais sujet de rien, qu'il doit toujours être redoublé, qu'il doit déléguer ses pouvoirs à un autre sujet, en l'occurrence un pronom personnel, qui seul a le droit d'agir :

« Le problème il est là : qu'est-ce qu'il a besoin le jeune? Eh ben le jeune ce qu'il a besoin c'est… »

Je ne saurai jamais ce que le jeune il a besoin. Je suis tellement fasciné par la langue qui a cours entre ces experts que je n'entends plus qu'elle, et que leur message supposé est perdu sur moi. Mais la langue délivre des messages autrement clairs que leurs bafouillages, qu'on connaît par cœur de toute façon. La syntaxe parle; l'absence de syntaxe aussi.

Ces prétendus savants qui veulent reconstruire la ville et la société, ils ne savent même pas construire une phrase – c'est de ça *dont* il faudrait parler…

L'horrible *sur comment*, presque inimaginable il y a quelques années en société non illettrée, et qui est la marque même de la sortie de toute syntaxe, du refus du détour syntaxique, de la récusation de tout extérieur à l'expression, de toute règle, de tout *autre*, se généralise à une vitesse foudroyante sur France Culture et parmi les intellectuels organiques qui sont les plus fréquents invités de la station. On n'entend plus que lui :

«C'qui faudrait c'est *h'*avoir l'honnêteté de s'interroger sur comment le gamin dans ces conditions il peut avoir une chance de... »

«Avec mes étudiants [*car ces gens ont des* étudiants*, c'est bien cela le plus effrayant*], on a travaillé sur comment le chômage entraîne la désocialisation pas seulement du chômeur mais de... »,

«Non c'qu'est l'plus urgent à mon avis c'est d'réfléchir sur comment le lien social il peut être de nouveau reconstitué… »

De comment ne vaut pas mieux, bien sûr, et connaît un succès comparable :

« On peut pas examiner les taux de délinquance en soi sans se soucier de comment cette délinquance elle est générée par… »

(pas par les délinquants, en tout cas).

Dimanche 26 mai, onze heures et demie du matin. Lausanne, que je connaissais mal, souffre peut-être un peu d'une étendue exagérée, eu égard à l'importance du noyau urbain, et à la quantité de la population. Les points les plus agréables sont sans doute trop éloignés les uns des autres. Ainsi je ne suis pas sûr qu'il soit très plaisant de se rendre à pied de la cathédrale à Ouchy, jour après jour, le long de longues avenues assez mornes. Il y a là un problème de *rythme*, je crois. D'autre part le rapport de la ville à son lac, à première vue (je n'ai fait que tourner deux heures, en voiture, entre les principaux quartiers), ne me semble pas très réussi. A Genève, curieusement, le lac est beaucoup plus présent, et pourtant la ville n'en occupe qu'un recoin exigu, tandis qu'à Lausanne il s'offre comme une petite mer : il est très en évidence pour l'œil, et magnifiquement, mais assez peu pour le pas.

Le plan général est extrêmement compliqué, à cause de fortes inégalités de terrain. La ville, pour s'étendre, a dû enjamber au moins deux cercles de petites vallées, sur lesquelles elle a jeté de grands ponts très longs, sans doute assez fastidieux pour les piétons, et qui dominent

des quartiers encaissés, coupés du mouvement général. On n'a pas l'impression qu'il y ait de centre véritable; mais plutôt divers gros bâtiments, d'ailleurs impressionnants et bien construits – gare, poste, université, grands hôtels –, jetés presque au hasard, selon les possibilités d'un terrain difficile.

La cathédrale est certainement ancienne, mais je ne sais pourquoi elle a l'air curieusement neuve, peut-être parce qu'elle est trop richement entretenue. Le quartier où elle se dresse, ainsi que le "château" (une grosse tour assez rudement rafistolée, elle aussi), est tout à fait à l'écart des flux contemporains. Au fond la vieille Lausanne n'avait probablement que très peu à voir avec le lac, qu'elle se contentait de dominer de loin. Ouchy, qui était son port, est devenu sa plage et son quartier résidentiel. Mais ce port, cette plage et ce quartier sont trop éloignés de la vieille ville. Une vraie synergie n'a jamais pu s'établir – d'où ce caractère un peu inaccompli de l'ensemble, qui fait penser à un tableau dont les différentes parties, pour réussies qu'elles soient chacune, ne travaillent pas suffisamment de concert.

En l'occurrence il y a la ville historique, ecclésiastique et administrative, tout à fait retirée des affaires ; la ville "moderne", c'est-à-dire essentiellement 1900, riche, bourgeoise et même cosmopolite, mais dépourvue de conception générale d'elle-même; et enfin la station balnéaire et climatique, Ouchy, croulant sous les palaces et les rhododendrons, parmi des pelouses admirablement taillées. Ces éléments divers ne parviennent pas à faire un tout (je ne suis pas sûr qu'ils essaient, d'ailleurs). En revanche ils présentent d'incontestables "parties de plaisir" urbaines, comme la terrasse de la cathédrale, d'où le regard embrasse le lac, les montagnes de la Savoie sur l'autre rive, et la haute vallée du Rhône ; ou bien les bords fleuris des quartiers lacustres, du côté de l'hôtel Beau-Rivage et du Musée olympique, parmi les magnifiques jardins des somptueuses villas fin de siècle (l'autre).

Cependant ce ne sont là que les premières impressions, bien sûr, et révisables à merci, d'un voyageur pressé, enté qui plus est d'une mère curieuse de tout, mais nonagénaire, qui ne facilitait pas une enquête détaillée. Je reviendrais volontiers. Et même je serais bien resté plus longtemps, mais jeudi dernier il faisait un temps affreux; nous ne

voulions pas déranger davantage notre hôtesse; et surtout, disons-le, je n'étais pas loin d'avoir atteint les limites assez proches de ma bonne volonté filiale.

***

Ce ne sont pas seulement le lac de Côme et le lac Majeur, qui sont passablement "tombés". C'est aussi, de façon plus surprenante, une bonne partie du lac Léman, à commencer par Montreux, qui ne présente plus du tout ce caractère de somptuosité cosmopolite et de bon ton distingué qui m'avait beaucoup impressionné dans mon enfance, quand j'accompagnais mes parents sur les traces de leur propre jeunesse, entre Caux et Territet, aux abords du "Réarmement moral". *Cosmopolite* la ville l'est encore, et peut-être même plus qu'elle ne l'était; mais c'est dans une tout autre acception du terme. On y voit, comme d'ailleurs à Lausanne, beaucoup de femmes au visage étroitement serré dans un voile, le corps ceint de tuniques qui tombent jusqu'à terre, et traînant après elles une abondante marmaille. L'un des anciens grands hôtels est fermé, et cela depuis longtemps apparemment : il est noir et tout empoussiéré, couvert d'affiches déchirées; et il fait au milieu de la ville une tache de mauvais effet, avec ses baies badigeonnées, les graffiti qui prolifèrent au bas de sa façade, et tous les petits commerces criards, *visuellement* criards, qui foisonnent dans son ombre et parmi ses entours.

Le Montreux-Palace a encore belle allure, lui, mais il perd beaucoup de son sens et de sa raison d'être, l'un et l'autre peu démocratiques, il faut le reconnaître, au milieu de cette station qui elle, d'évidence, s'est beaucoup démocratisée, sans embellir pour autant. Je doute si Nabokov, revenant en ces parages, serait très heureux de l'évolution. Je pense à vrai dire qu'il serait horrifié par le désordre, le laisser-aller des trottoirs, des devantures et des passants, ce côté *mal tenu* qui est bien ce que les gens de ma génération, et a fortiori de la sienne, s'attendaient le moins à trouver un jour en Suisse. Mais tout cela n'est pas analysable, ni seulement observable, bien sûr, sans une approche sociologique, ou politique, et même géopolitique. La classe qui avait fait de Montreux,

comme d'ailleurs de Stresa ou de Menaggio, ce qu'elle était, n'existe plus – plus en quantité suffisante, en tout cas, ni avec des moyens suffisants, pour continuer à se ménager l'exclusivité de pareils terrains de loisirs, ou de retraite; et, sans exclusivité, ces lieux-là n'ont plus beaucoup d'attrait pour ce qui reste d'elle; ni même, il faut bien le dire, beaucoup d'attrait tout court. Paul Otchakovsky me ferait fusiller s'il lisait ce que je me prépare à écrire, mais un festival de jazz, à mon avis, pour une station comme Montreux, c'était forcément le début de la fin. Je vois qu'il s'y tient aussi un festival du rire, ce qui prouve bien que tout est consommé…

Je crois me souvenir que la malheureuse Vichy, pareillement, après avoir été une capitale d'opérette, tenta dans les années soixante, pour survivre, de devenir une capitale de l'opérette – contresignant de la sorte son arrêt de mort. On n'en finirait pas de dresser la carte des conséquences géographiques et matérielles, urbanistiques, de l'effondrement du monde aristocratico-grand-bourgeois, déjà gravement secoué par la Première Guerre mondiale, presque terrassé par la Seconde, et qui à Montreux s'était survécu à lui-même, discrètement, jusqu'aux années quatre-vingt, peut-être. Il est à présent tout à fait à terre, et même *en terre*. Je n'éprouve pas de plaisir à voir danser sur ses cendres.

Une fois qu'on a dépassé Vevey en direction de Lausanne, par la route de la côte, le spectacle s'améliore rapidement. On traverse des vignes, très bien administrées, elles, et des villages de vignes, le long du lac. Et malgré l'autoroute qu'on voit courir sur la hauteur le paysage est resté assez semblable à ce qu'il était, c'est-à-dire très séduisant. Nous avons fait une brève étape à Cully, dont je gardais un excellent souvenir, depuis un très lointain pique-nique avec X et sa famille, je crois bien, il y a environ trente ans. J'ai retrouvé avec joie le monument à la mémoire de l'infortuné major Davel, héros de l'indépendance vaudoise, exécuté par les Bernois en 1723. Il est représenté sur un médaillon plaqué sur un obélisque trapu. Ce major Davel nous a d'ailleurs poursuivis, car une ou deux heures plus tard nous avons rencontré son monument dans Lausanne, devant le château Saint-Maire ; et il est également question de lui à l'intérieur de la cathédrale, sur une plaque qui commémore son martyre et célèbre sa gloire, suivant la volonté du Grand Conseil en 1798,

c’est-à-dire au moment où le canton de Vaud a pu faire sécession d’avec Berne. Cependant c’est à Cully que j’aime mieux le voir honoré, sur une terrasse immédiatement attenante à la surface des eaux, entre les arbres, devant un petit hôtel qui porte son nom, où séjourner quelques jours, un jour, me plairait beaucoup.

Comme la route évite le village de Cully, ou du moins les bords du lac à sa hauteur, l’endroit est tout à fait paisible, et offre des vues magnifiques, sur le fond du lac et la vallée du Rhône. Avant sa carrière militaire, Davel était notaire à Cully (ce qui lui ôte un peu de son éventuel prestige érotique). C’est à Cully, qui plus est, qu’est né en 1878 Charles-Ferdinand Ramuz (très séduisant, lui, sur l’image que donne le Grand Larousse, reproduction d’un portrait aux deux crayons, exécuté en 1903 par Caroline *Cingria* – comme tout cela est joliment incestueux!).

Un autre hôtel qui me fait rêver, si c’en est bien un, est un bâtiment autrement plus spectaculaire, que j’avais aperçu entre les nuages, un peu plus tôt dans la journée, mercredi dernier, comme nous montions vers Chandolin, à partir de Sierre en passant par Vissoie. C’était dans un virage, un peu avant ou après Saint-Luc, c’est-à-dire déjà très haut dans la montagne. J’ai levé la tête une seconde et j’ai aperçu, ou cru apercevoir, bien plus haut encore, très haut, très haut, presque en plein ciel, sur un mamelon formidable, un bâtiment 1900, peut-être, assez grand, très simple, plutôt carré, au toit à deux pentes. Dans mon vieux guide Bleu je vois que de Saint-Luc «on peut réaliser l’ascension de la Bella Tola (3 025 m d’alt., en 3 h 45, par l’Alpe de Rona ; télésiège jusqu’à Tignousa), *ou gagner en 3 h, vers le S.-E., l’hôtel du Weisshorn*, pour redescendre sur Vissoie, *etc.* ». Et je me suis mis dans la tête, peut-être à tort, que cet édifice, extraordinaire par sa situation, est cet « hôtel du Weisshorn » dont parlait le guide Bleu dans son édition de 1982. Est-il encore ouvert? Le guide Rouge Michelin n’en pipe mot. Mais il ne mentionne pas non plus l’hôtel du Major-Davel à Cully, qui lui est bel et bien ouvert, pourtant, et sur lequel j’ai des vues.

Une complication supplémentaire vient de ce qu’il y a au moins *deux* Weisshorn, apparemment. L'un, que le Grand Larousse connaît seul, est celui du Valais, et se dresse à quatre mille cinq cent cinq mètres «au N.-N.-O. de Zermatt » : c’est certainement celui qui donne ou qui donnait

son nom à l'hôtel qu'on voit (peut-être) des environs de Saint-Luc. L'autre ne s'élève qu'à deux mille six cent cinquante-trois mètres, près d'Arosa, dans les Grisons. Curieusement, quand on cherche à *Weisshorn* dans l'index du guide Bleu, le renvoi n'est qu'à ce Weisshorn-là, p. 647 ; alors qu'en fait, dans le texte lui-même, il est bien question de l'autre Weisshorn, au moins page 332 et page 333. Mais je suppose que je ne suis pas trop bien placé pour jeter la pierre aux faiseurs d'index.

Un séjour de printemps ou d'été dans un hôtel de haute altitude me plairait beaucoup, je crois. J'ai éprouvé un très grand plaisir à ma promenade de lundi dernier, au-dessus de Ftan. Elle n'a duré que deux heures et demie, mais elle m'a tout de même permis de passer de seize cents mètres à deux mille mètres et retour, sans du tout d'efforts, et sans fatigue le lendemain. Je me suis trouvé beaucoup plus vaillant que je n'aurais cru. Et j'aimerais beaucoup renouveler l'expérience, mais dans des proportions plus sérieuses : en partant vers huit heures du matin pour ne revenir qu'à la nuit tombante. A mesure qu'on s'élève toutes les laideurs des vallées et des premières pentes disparaissent, on accède à un monde sans âge, où cheminer dans un temps tout abstrait.

***

Un lecteur m'envoie une lettre assez aimable, et même flatteuse, par certains côtés, et tout à fait intéressante, montrant un esprit vif, agile et cultivé. Mais certaines phrases commencent à peu près de la sorte :

« Ce qui empêche vos "journaux" d'accéder à la vraiment grande littérature, à mon avis, ...»

Bien entendu je suis le premier à envisager, et même que trop, que certaines choses «empêchent mes journaux d'accéder aux plus hauts sommets de la littérature ». Ce me semble hautement vraisemblable, même. Toutefois j'appartiens encore à un monde (et peut-être suis-je seul à lui appartenir) où, si l'on se donne la peine d'écrire à un écrivain, et à moins d'être tout à fait résolu à l'offenser (ce qui d'évidence n'est pas le cas, en l'occurrence), on ne lui dit pas «ce qui empêche vos livres d'appartenir à la littérature la plus haute… », même et surtout si on le

pense. Il y a là une question de *ton*, qui ne va pas. Mais peut-être que cette nuance, qui à moi paraît très marquée, n'est plus perceptible à personne…

Ce qu'il y a de bien avec ce genre de lettres, nuance ou pas nuance, c'est qu'on n'est pas obligé d'y répondre. J'ai déjà assez de mal à écrire en retour aux correspondants polis – avec les mufles je me sens dispensé.

Lundi 27 mai, dix heures moins le quart, le soir. J'avais vu une photographie merveilleuse du château de Sargans dans un très beau livre sur les châteaux forts de Suisse que m'avait offert Jacqueline Voillat, il y a un an ou deux. La photographie s'étalait sur double page, et le château, au pied de son donjon très élevé, se détachait, superbe, sur un fond de montagnes très hautes et très escarpées. J'étais convaincu qu'il n'y avait pas en Europe de château plus sauvage, plus perdu, plus propice à des rêveries de distance, de hauteur, et de pure beauté préservée à force de rudesse et d'éloignement.

Las ! Cruelle déception! Je n'ai jamais vu photographie plus trompeuse…

La seule contemplation de la carte avait commencé à m'inquiéter. J'y avais repéré ce château de Sargans, et déjà constaté qu'il était beaucoup trop proche pour son bien d'une autoroute, et même d'un considérable carrefour routier. Mais enfin il y avait encore une chance qu'il leur tournât le dos, qu'il fût protégé d'eux par quelque haute montagne, ou des forêts. Après tout, la photographie était de grand format, et ce n'étaient autour de cet altier manoir, d'après elle, que pentes vertigineuses et abrupts rochers. Or j'ai découvert sur place que les pentes sont d'autant plus vertigineuses en effet, et les rochers d'autant plus abrupts, que le château de Sargans se tient tout à fait à leur pied, ne dominant la vallée que d'une petite butte de rien du tout. Et la vallée c'est d'abord une assez grosse petite ville, elle-même nommée Sargans, sans charme aucun; puis l'autoroute que j'ai dite; puis le grand carrefour de voies express, également signalé plus haut. Bref, un beau château, sans

doute, mais qu'on n'aurait d'autre impatience que de vendre et de fuir, s'il se trouvait par quelque miracle qu'on en héritât.

C'est le dimanche de la semaine dernière, jour de Pentecôte, 19 mai, que nous sommes passés au large de Sargans, en route vers Bad Ragaz, Klosters, Davos, le col de la Flüela et Ftan. J'ai fait un petit détour pour que ma mère et Madeleine, qui n'y avaient jamais mis les pieds, puissent ajouter le Liechtenstein à la liste des pays qu'elles connaissent. Je n'y étais moi-même passé qu'une fois, en 1967, peut-être. La ville de Vaduz n'est pas d'un très grand intérêt, malgré un tout récent musée des collections princières, peut-être assez riche, mais que nous n'avons pas vu. En revanche le château de la famille souveraine, au-dessus de la ville, dans la montagne et la forêt, a meilleure allure qu'il ne m'en souvenait. C'est une grande et grosse forteresse à l'air honnête, bien assise malgré sa position inconfortable, et qui paraît avoir traversé les siècles sans restaurations exagérées, ni fanfreluches abusives. Une fois qu'on y est, malheureusement, on doit contempler la plaine ingrate où s'étend la principauté, et qui s'étend jusqu'à Sargans.

Davos est aussi vilain que Gstaad, que Pierre et moi avions traversé il y a deux ans. On n'y voit même pas de beaux grands hôtels 1900, ou bien s'il en subsiste ils ont été défigurés, et de toute façon ils seraient gangrenés par la laideur à la fois massive et sans consistance de ce qui les entoure. Voilà bien une conviction ferme en moi : *horreur des stations de ski* – même et surtout les plus réputées, qui ne s'étalent que plus à leur aise pour gâcher le paysage à la ronde.

Paris, front de Seine, mercredi 29 mai, midi. Hier nous sommes venus de Plieux à Paris avec un détour par les banlieues orientales de la capitale, où Pierre devait assister à un conseil de classe, dans son lycée. J'en ai profité pour faire un tour dans ces régions assez peu familières, mais que j'ai trouvé assez intéressantes après tout, malgré la pluie battante.

Ainsi j'ai revu le château de Champs, où je n'étais pas allé depuis trente ou quarante ans. Le parc était malheureusement fermé, mais j'en ai découvert plusieurs autres, à proximité, et qui d'ailleurs communiquent peut-être avec lui. J'ai aperçu aussi les fameux anciens moulins des chocolateries Menier, devenus siège social, si j'ai bien compris, des entreprises Nestlé, et assez bien restaurés. Tout cela mériterait un examen plus poussé, à la fois sur les lieux et dans les guides, pour mieux comprendre de quoi il retourne. Mais je manquais de temps.

Le seul épisode un peu désagréable fut une semi-agression, de la part d'un arabe qui a frappé violemment au carreau de ma voiture, où je venais de monter et feuilletais *Têtu*, trouvé non sans mal à la maison de la presse de Noisiel, après plusieurs tentatives infructueuses à Valence-d'Agen et à Champs. L'arabe voulait deux euros pour s'acheter des cigarettes. J'ai fouillé dans mes poches pour y trouver un peu d'argent, moitié par lâcheté (j'avais un peu peur qu'il ne m'attaque, ou qu'il ne donne un grand coup de pied dans ma voiture, et d'avoir à dépenser cinq ou six mille francs de réparations), moitié par pur automatisme né de la surprise. Je n'ai trouvé qu'une pièce de un euro, que je lui ai donnée.

« Excusez-moi, lui ai-je dit : voilà tout ce que je trouve.

– Bon, ça ira », a-t-il répondu, et il s'est éloigné.

J'ai eu l'impression que mon acquiescement même partiel à sa requête lui inspirait un grand mépris.

Cependant le soir nous avons dîné dans un petit restaurant coréen de la rue Beaugrenelle, que nous avons découvert cet hiver. Et je me suis dit que j'avais en somme assez peu de requêtes à présenter au Ciel – un peu plus d'argent, peut-être ; un peu plus de succès éventuellement; et encore, je ne suis pas sûr d'y tenir bien fort. Je me souviens que lorsque j'allais promener les chiens dans la prairie voisine de l'église, à Plieux, et que je voyais tomber des étoiles filantes, je faisais toujours le même vœu. Il a finalement été exaucé. Et si j'avais un autre vœu à formuler, ce serait seulement que cet exaucement perdure.

J'avais été dans la journée à la recherche de *Têtu* parce qu'un coup de téléphone m'avait signalé la veille qu'il y avait dans ce magazine un assez long article sur mes *journaux* et sur moi ; ce qui m'avait paru un

peu surprenant, car je viens de répondre, en vue de la publication d'un entretien, aux questions de ce même *Têtu.* Mais il semblerait, chose bien curieuse, que *Têtu* ait l'intention de parler de moi dans deux numéros successifs.

Le ton de l'article de Baptiste Liger est assez bien indiqué par son sous-titre : *"Dernier jours" et "Hommage au Carré", les deux nouveaux volumes du journal de Renaud Camus, sont à l'image de leur auteur : érudits, agaçants, provocateurs, intelligents, réactionnaires… et fascinants.* Donc, dans l'ensemble, ce n'est pas trop désagréable, *fascinant* corrigeant assez efficacement ce que d'autres adjectifs tels que "réactionnaire" (encore celui-ci n'est-il pas faux) peuvent avoir d'un peu moins aimable. Pour le reste il y a les approximations habituelles, qui sont plus ou moins la loi du genre.

Ce que détestent par-dessus tout tous les critiques de la terre – eux qui passent leur temps à écrire des horreurs sur les écrivains –, c'est que les écrivains formulent à leur égard la moindre critique. Liger déclare que je «n'hésite pas à insulter les journalistes qui évoquent (m)on travail ». Mais l'exemple qu'il donne tombe un peu à plat :

« Suite à la lecture d'une critique dithyrambique d'un livre de Mehdi Belhaj Kacem dans *Le Nouvel Observateur,* Camus constate : *"Pendant ce temps, je dois me contenter d'un article d'un certain Stéphane Bouquet dans* Ex-Aequo ; *d'ailleurs nettement favorable, et pas bête du tout – mais évidemment 40 tons au-dessous.*" »

On ne voit pas très bien dans cette phrase la moindre "insulte" à l'égard de Stéphane Bouquet – sinon peut-être, mais il faudrait être très susceptible, le qualificatif « un certain », qui témoigne seulement qu'en 1997 je n'avais pas encore entendu parler de lui. Accessoirement les journalistes qui vous citent sont bien audacieux d'écrire entre guillemets, dans les phrases qu'ils vous attribuent, *40* quand bien sûr vous avez écrit *quarante* : car entre *40* et *quarante* il y a tout un univers de différence de style, de connotations, de *ton* et de politesse à l'égard du lecteur et de soi-même…

Liger cite aussi les deux phrases suivantes :

«La décentralisation a certainement eu ses mérites démocratiques, j'aime à le croire. Mais elle a installé dans toutes sortes de fromages locaux une flopée de rats et de souris qui dépassent infiniment les limites tolérables de l'incompétence professionnelle ! ».

Et le critique de commenter ironiquement :

«Des lignes qui vont certainement faire plaisir à la Drac… »

Ou bien je me suis très mal expliqué, ou bien il a très mal lu – toujours est-il qu'on ne voit pas pourquoi ces lignes ne feraient pas plaisir à la Drac, qui est dans les Régions la représentante de l'État, justement, et dont je dis grand bien au contraire, en tant qu'elle se distingue nettement, par sa compétence professionnelle, des diverses instances culturelles et administratives *décentralisées.* Heureusement que je n'ai plus rien à demander à la Drac (sauf des subventions pour mon toit, j'oubliais!), car ce Liger me brouillerait avec elle par simple précipitation de lecture, ou méconnaissance (bien excusable) de l'organigramme des pouvoirs culturels en province!

A part cela il juge qu'il y a dans mes *journaux* «de (très) nombreux passages où l'exégèse pourra suspecter quelques traces d'antisémitisme»; mais comme il estime d'autre part que j'ai une «plume admirable » et que je suis «le fameux "homme que vous aimerez haïr", selon l'expression accolée à Erich von Stroheim », je suppose que je ne peux pas trop me plaindre – et d'autant moins que c'est défendu…

Cinq heures et demie. Après-midi à la Maison de la Radio, aujourd'hui, où je remettais les pieds pour la première fois depuis longtemps, puisque j'y suis interdit de séjour, et qu'il a fallu tout le poids et toute l'influence de Finkielkraut pour qu'on ne lui refuse pas le droit de m'inviter : il m'a reçu avec Emmanuel Carrère pour l'enregistrement d'une des ses émissions "Répliques" – celle-ci, intitulée "Deux ans après" (après l'"affaire"), devant être diffusée samedi prochain.

Et Carrère et Finkielkraut étaient aussi bienveillants que possible, et ils se sont montrés pleinement à la hauteur de leur tâche ardue, me défendre. De nous trois c'est en moi que j'avais le moins confiance. Finkielkraut,

très légitimement, et pour que nous ne puissions pas être accusés de noyer le poisson, a lu l'un des passages les plus "délicats" de *La Campagne de France*, un de ceux qui furent au centre de la polémique il y a deux ans. C'était un moment difficile à passer. J'espère ne m'être pas trop mal tiré de ce mauvais pas. J'ai l'impression qu'il n'y a pas eu de catastrophe majeure, même à l'intérieur de mes propres prises de parole, les seules qui pouvaient m'inquiéter vraiment. Mais il est malaisé d'avoir une opinion bien arrêtée quant à l'effet que peut produire de l'extérieur une émission, aussi longtemps qu'on ne peut soi-même l'envisager que de l'intérieur.

Il serait bien nécessaire qu'elle soit à peu près réussie, en tout cas, car il semblerait bien qu'elle doive être un des très rares échos qui seront donnés à *Du sens.* Emmanuel m'a confirmé que son texte *Tardivement,* déjà refusé par *Libération* au prétexte criant de mauvaise foi qu'on ne publiait pas de "critique littéraire" dans la rubrique "Rebonds", avait été également refusé par *Le Monde,* cette fois au motif qu'on manquait de place en ce moment; et apparemment ce moment doit être éternel, et des textes plus urgents doivent à jamais avoir le pas sur *Tardivement*, car, si les raisons invoquées sont provisoires, le refus, lui, est définitif.

Quant à des "critiques" à proprement parler, il semblerait qu'il ne s'en prépare aucune, pour *Du sens* (sauf dans *Têtu*). *Le Figaro* aurait même manifesté son intention de ne rien faire. Quant au *Monde* il estime sans doute avoir assez fait avec le papier d'Alain Salles, "Le retour de l'affaire Camus", qui pas un instant ne traite du livre au fond. A *Libération* Philippe Lançon voulait écrire quelque chose, d'après Carrère qui le connaît; mais on lui a objecté que c'était impossible, pour la raison qu'il était question de lui dans le livre. Il a dit à Emmanuel que sans doute personne d'autre ne ferait rien, et que pour moi c'était sans doute mieux comme cela. L'étrange est qu'il se résigne si facilement à cette situation s'il pense vraiment, comme j'avais cru le comprendre, que *Du sens* est un livre de quelque importance. Mais sans doute ne le pense-t-il pas bien fort, car comment imaginer sans cela que le chef de la rubrique littéraire d'un grand journal puisse accepter l'idée qu'il ne soit pas question dans ce journal d'un livre qu'il jugerait important, et sur lequel il aurait envie d'écrire, alors que le seul prétexte avancé pour le dissuader de le faire est

que son nom apparaît très en passant dans l'ouvrage en question? Il semblerait que si vétilleuse déontologie journalistique, assez savoureuse dans le contexte, ait essentiellement pour fonction d'offrir des excuses à tous les refus et tous les partis pris.

Un lecteur ami me dit être en relations avec Stéphane Bern, qui a accepté d'annoncer sur France Inter le débat de ce soir à Sciences Politiques; mais qui lui aurait déclaré ne pouvoir parler ni de moi ni de mes livres car je serais, presque officiellement, donc, ou même tout à fait officiellement, "interdit de séjour" à Radio France. Je crois même que l'expression "liste noire" a été prononcée. Moi qui rêvais de ne pas dépendre des médias, je suis servi! La question est évidemment de savoir si un écrivain peut survivre dans ces conditions-là (qui en elles-mêmes, *in abstracto,* ne sont pas déplaisantes). Sans doute, sur ce point, en saura-t-on un peu plus ce soir, à l'issue du débat organisé à Sciences Politiques par la Société des Lecteurs, et spécialement par Rémi Pellet, entre Edwy Plenel et Alain Finkielkraut.

Le plus embêtant serait qu'à ce débat il n'y ait pas un chat, comme à peu près chaque fois qu'on essaie d'attirer un public sur mon nom. Mais les noms de Finkielkraut et de Plenel sont, il faut l'espérer, des incitateurs plus puissants, pour une assistance potentielle. Bien sûr je ne serai pas là-bas (c'est dans un peu plus d'une heure). Mais je compte sur Pierre, sur Flatters, sur Paul, sur Rémi Pellet et sur Finkielkraut lui-même pour me faire un récit de la bataille. Il paraît que tout *Le Monde* à l'intention de venir en force. Comme c'est également le cas pour les honorables membres de la société organisatrice, l'atmosphère risque d'être un peu tendue…

Jeudi 30 mai, huit heures et demie du matin. Je n'ai jusqu'à présent de nouvelles du débat d'hier soir que par un coup de téléphone de Paul, donné au moment de la sortie, un autre de Philippe Martel, et le récit de Pierre. Les trois relations concordent pour estimer que Finkielkraut, qui se plaignait l'après-midi, à la Maison de la Radio, de n'avoir pas dormi

de la nuit, a été extrêmement brillant. Il y avait semble-t-il beaucoup de monde, l'amphithéâtre Émile-Boutmy étant plein, en bas, avec quelques rangs du balcon également occupés. A en juger d'après la répartition des applaudissements, l'assistance était composée pour les deux tiers, voire les trois quarts, selon les récits, de mes partisans, si c'est bien le mot, ou de ceux de Finkielkraut, ce qui n'est pas encore tout à fait la même chose. Il semble qu'Edwy Plenel ait voulu constamment «élever le débat », disait-il, c'est-à-dire le détacher de ma petite personne, dont il paraît évident qu'il sait peu de chose. Ainsi il revient éternellement sur le fait que je serais « un grand admirateur de Nabe », et que c'est le genre de signe qui ne trompe pas, car qui se ressemble s'assemble, etc. Et l'insistance sur ce thème est la preuve absolue, à mon avis, qu'il ne m'a pas lu, ou qu'il m'a très peu lu, car nul parmi mes "vrais" lecteurs ne pourrait s'être mis dans la tête que je suis un "grand admirateur de Nabe", qui doit être mentionné cinq ou six fois en tout dans des milliers de pages, parmi une foule d'autres noms, et une ou deux fois de façon favorable, en particulier pour une page magnifique à propos de Soutine.

Plenel est revenu aussi sur le thème des « collaborateurs juifs » du "Panorama", en estimant que ce mot de "collaborateur" ne pouvait avoir été choisi au hasard. Nulle allusion de sa part aux développements sur ce sujet dans *Du sens,* livre dont il semble évident, à cet indice et à quelques autres, qu'il ne l'a pas lu. Il paraît que l'échange entre ces messieurs était constamment faussé par une connaissance prodigieusement inégale du "dossier", si j'ose dire – le dossier étant mes livres et moi, en l'occurrence. Finkielkraut a fait très consciencieusement son *homework* sur la question, tandis que Plenel se targuerait presque de ne rien savoir de moi, et me traite par le mépris, un ignorant mépris, ce qui rend le débat difficile. Mais bien sûr je dois tenir compte du fait que toutes les relations qui m'ont été prodiguées l'ont été par des "partisans" (Pierre étant de loin, dans ce groupe, le moins exalté, et le plus proche de la neutralité), et devraient être complétées par des commentaires en sens inverse.

Pierre en rentrant ici a croisé Plenel et une dame, sa femme, peut-être, qui disait dans un téléphone portable : «Nous sommes accablés ». Mais ça n'avait peut-être rien à voir avec la séance à Sciences-Po.

Finkielkraut ayant lu une fois de plus mon “J’aime / Je n’aime pas ” dans *Etc.*, ou peut-être plutôt les pages où j’explique que je suis français, entre autres choses, par “l’appel du 18 juin” – cela pour établir sans doute que l’accusation de “pétainisme” à mon égard tombait particulièrement à côté de la plaque –, Plenel, bon prince, a déclaré que si une situation comme celle de l’Occupation se reproduisait il espérait que je serais à Londres et que Finkielkraut, lui, ne serait pas comme (Daniel) Halévy, partisan de Pétain. Mais d’évidence il avait des doutes, ce qui montre bien quels grands risques court Finkielkraut en me défendant.

Vendredi 31 mai, dix heures du matin. Sophie Barrouyer, n’y tenant plus, s’est dressée comme un diable sort de sa boîte, avant-hier soir, lors du débat rue Saint-Guillaume, lorsque Plenel a cité la phrase de *La Campagne de France* sur la «pensée juive » qui ne serait pas «au centre de la culture française », en s’arrêtant exactement au même endroit qu’Hugo Marsan dans son article du *Monde* il y a deux ans, juste avant le renversement, ou du moins le doute, le scrupule, qu’introduit immédiatement le texte. « Lisez la suite ! Lisez la suite ! » a crié Sophie. Plenel, furieux, a rétorqué qu’il lirait ce qu’il avait envie de lire, et que personne ne lui dicterait sa conduite. Il s’est néanmoins exécuté, il a poursuivi sa lecture, mais à toute vitesse et en bafouillant, sur un ton moqueur et exaspéré, de sorte que personne n’y a rien compris.

Ce qui a frappé tous les observateurs – tous ceux du moins qui m’ont fait un récit de la soirée –, c’est l’attitude extrêmement butée du directeur du *Monde.* Son siège est fait, il n’en bougera plus, il n’y a aucune chance d’introduire le moindre doute dans son esprit. D’ailleurs, selon lui, il n’y a pas et il n’y a jamais eu d’“affaire Camus” : pas au *Monde,* pas du fait de son journal, en tout cas. *Le Monde* n’est nullement monolithique, tout le monde peut s’y exprimer à condition de ne pas franchir la fameuse “ligne jaune” ; et mon cas y a été traité de manière “équilibrée”… Plenel a même brandi une petite liasse d’articles “favorables” me concernant : il s’agissait presque exclusivement d’articles de Philippe Dagen, tous

antérieurs à *La Campagne de France*, et tous ne se rapportant à moi qu'en ma qualité d'organisateur d'expositions à Plieux et à Flaran, nullement en tant qu'écrivain. Ils étaient néanmoins destinés à établir que *Le Monde* n'était pas systématiquement contre moi. Il y avait même dans la rédaction, a ajouté Plenel, des journalistes qui me soutenaient ou qui m'avaient soutenu, *comme Patrick Kéchichian…* Ces propos-là ont suscité, d'après Paul, un mouvement de colère de Kéchichian, furieux et stupéfait d'être présenté comme un de mes supporters, et l'hilarité de la salle, qui savait à quoi s'en tenir.

« Oui, comme la corde soutient le pendu ! » a murmuré Rémi Pellet.

Cette remarque a fait redoubler les rires, et Plenel a menacé de s'en aller s'il ne pouvait pas s'exprimer sans que ses paroles soient tournées en dérision.

Il a beaucoup parlé de ses propres origines, de sa famille, de sa "compagne" Nicole Lapierre « qui, elle, est directeur de recherches au C.N.R.S., même si moi je ne suis qu'un simple bachelier»; et qui a écrit, il l'a rappelé, l'article sur le livre d'Antoine Spire, livre qui sera démoli par Finkielkraut dans sa réponse comme le tissu de fausses citations qu'il est. Il est d'ailleurs bien curieux qu'une grande et vraie intellectuelle comme Nicole Lapierre, "directeur de recherches au C.N.R.S.", ait pu consentir à écrire un article, qui sent la complaisance à plein nez, sur un livre aussi évidemment insignifiant et bâclé que celui de Spire, "livre de journaliste" et "de circonstance" au sens le plus péjoratif des termes, et pour ainsi dire autojetable. Quant à la qualité de "simple bachelier" de Plenel, dont il est si fier, il semble croire qu'elle est pour lui un simple attribut pittoresque, quand on la rapproche de sa grandeur et de sa gloire actuelles, dont elle ne ferait que mieux les mettre en valeur, avec l'immensité de ses mérites et de son talent; mais l'on peut se demander si au lieu d'élever le baccalauréat à la direction du *Monde*, ou à sa rédaction en chef, il n'a pas abaissé la direction du *Monde*, et *Le Monde* lui-même, au niveau du baccalauréat; si avec lui *Le Monde*, de journal des intellectuels qu'il était, n'est pas devenu le journal des bacheliers, la gazette des autodidactes. A en croire Plenel, moi, Finkielkraut et mes partisans dans la salle sommes des intellectuels coupés du peuple, enfermés dans notre tour d'ivoire, et dont l'attitude élitiste contribue, par

notre inconscience sociale, à expliquer la montée des idées de Jean-Marie Le Pen. Il a de nouveau fait rire la salle, ou du moins mes lecteurs dans la salle, en affirmant que j'étais un bourgeois sans problème de sécurité de l'emploi, et sans problèmes financiers.

D'autre part, dans sa longue intervention liminaire (vingt-six minutes), il a employé à plusieurs reprises le mot de *cimetière*, non sans en appeler aux morts. Je parlais et j'avais écrit, selon lui, dans l'inconscience des morts, et sans me rendre compte que c'était sur un fond de *cimetière.* Lui et sa compagne, de par leurs origines, avaient perpétuellement à l'esprit ces *cimetières* qui servaient de chambre d'écho au débat, et donnaient à certains mots leur sens, ce sens que j'avais le tort de ne pas voir et de ne pas entendre. C'était lui, Plenel, qui parlait *au nom du sens*, de ce sens-là. Toutefois, comme c'était à Alain Finkielkraut qu'il s'adressait à ce moment-là, il semble que cet appel répété aux morts, à la souffrance, aux cimetières, ait été perçu, en l'occurrence, comme passablement obscène. Mais encore une fois je n'ai eu de relations de tout cela que par des amis ou des lecteurs sympathisants, de sorte que le point de vue que je rapporte est probablement biaisé.

Rémi Pellet, qui introduisait le débat en tant qu'organisateur principal, s'en veut beaucoup à présent de s'être laissé entraîner à sortir nettement de la neutralité, ce que nous lui avions tous nettement déconseillé. Plenel lui a fait remarquer que son temps de parole, à lui Pellet, devait être ajouté à celui de Finkielkraut pour équilibrer le sien, ce dont il est d'ailleurs convenu. Parmi les commentateurs que j'ai pu entendre hier, d'aucuns trouvent en effet que Pellet a eu tort de laisser paraître sa partialité en ma faveur, au risque de convaincre Plenel qu'il était tombé dans un piège ou un traquenard, seul dans la fosse aux lions; et de lui donner la possibilité d'en tirer argument. D'autres estiment que cette partialité affichée était inévitable au souvenir de la partialité de Plenel lui-même lors du débat qu'il était censé "arbitrer" il y a deux ans sur L.C.I. entre Sollers et Lévy, lesquels m'étaient également hostiles; et considèrent qu'elle aurait pu être bien plus marquée encore, surtout au cours du débat lui-même, lorsque Plenel a pu avancer sans être contredit quelques énormités de fait, comme ses déclarations sur l'attitude "équilibrée" du *Monde* à mon propos.

Il avait été prévu que la parole soit donnée à la salle après les échanges entre les deux invités vedettes, ce qui aurait permis de rétablir quelques vérités; mais comme il arrive toujours dans ces cas-là, concierge et appariteurs, une fois passées neuf heures, ont mis tout le monde à la rue. On ne compte plus les débats d'idées qui ont été grandement appauvris par la contrainte des horaires syndicaux, ou par le désir des membres des services techniques de rentrer tranquillement chez eux, ou d'en chasser les importuns.

Claude Durand, que j'ai vu hier matin, se disait très satisfait du débat, quoi qu'il en soit; et surtout de la remarquable performance de Finkielkraut, qui fait l'unanimité. Il souhaiterait même publier le texte des interventions. Mais il me paraît peu probable que Plenel y consente, si, comme il semble ressortir des récits qui me sont faits, il a eu très sensiblement le dessous dans l'échange.

***

Hier, après mon passage chez Fayard, où je voulais voir éclaircis certains détails pécuniaires (qui l'ont d'ailleurs été à ma satisfaction), j'ai fait dans les librairies mon tour coutumier de provincial à Paris, afin de me construire une idée de l'offre intellectuelle de saison. Comme d'habitude j'ai envie de vingt livres au moins, du *Spinoza* de Meschonnic aux *Poésies complètes* de Larronde, entées d'une très vivace biographie du poète par son ami Jean-Pierre Lacloche. Mais faute d'argent, comme d'habitude, je n'ai rien acheté, sinon, chez Vrin, le minuscule recueil des ultimes lettres de Nietzsche, aux éditions Rivages, que je cherchais depuis longtemps (« Finalement, je préférerais de beaucoup être professeur à Bâle que Dieu» (à Burckhardt, le 6 janvier 1889)).

Au passage j'ai pu constater que *Du sens* manquait partout, à L'Écume des Pages, à La Hune, aux Mots à la Bouche, à l'autre librairie gay de la rue Quincampoix, et même à la Fnac. Il n'y a qu'à la librairie Compagnie, en face de la Sorbonne, que j'ai pu éprouver le petit plaisir enfantin de voir côte à côte mes quatre livres récemment sortis. Et en ce qui concerne la Fnac du Forum des Halles, Jean-Paul, avec qui j'ai dîné

hier soir, à côté de chez lui, à La Poule au Pot, en compagnie de Madeleine qui nous invitait et de Pierre, m'apprend que *Du sens* ne s'y trouve pas au rayon de littérature générale, mais parmi les ouvrages de *critique littéraire*, ce qui est absurde. Un lecteur de bonne volonté aurait beaucoup de mal à trouver le livre où que ce soit, en ces courtes semaines où certes il n'en est guère question dans les journaux, mais où néanmoins il vit sa première vie, par définition la mieux en lumière (et demain sera diffusée l'émission de Finkielkraut, ce qui pourrait inciter quelques auditeurs, peut-être, à chercher un ouvrage qui presque nulle part n'est disponible).

Interrogé sur cette situation, Paul, avec son optimisme coutumier, et son art pour vous remonter le moral, dit que je n'ai pas idée de l'ostracisme dont je fais l'objet de la part de très nombreux libraires; et que si ceux-ci ne demandent pas de réassorts, lui, éditeur, ne peut pas les contraindre à accepter des livres contre leur gré.

A vrai dire je ne crois pas que cette explication soit la bonne; ou, si elle l'est, elle ne peut l'être que très partiellement, à mon avis. Elle ne rendrait pas compte du fait que les *journaux* sont présents partout, eux, de même que *Est-ce que tu me souviens ?* A La Hune il y a un trou vide à côté d'*Est-ce que tu me souviens ?*, comme si de nouveaux exemplaires de *Du sens* avaient leur place toute prête et réservée. Et Madeleine me dit que ce trou était déjà là la semaine dernière. Il s'agirait donc bien d'un problème de distribution. Paul m'annonce qu'il va s'en enquérir auprès de son service commercial, c'est-à-dire essentiellement, pour autant que je comprenne bien, de Jean-Paul Hirsch.

***

Hier matin, comme j'allais à mon rendez-vous avec Claude Durand, j'étais vêtu "en bourgeois", dans le métro, c'est-à-dire que je portais une chemise blanche, un costume gris clair et une cravate, ce qui est en passe, je m'en avise, de devenir presque une rareté, voire une excentricité, dans les lieux publics, et justement dans le métro, peut-être. De même qu'ont disparu de la rue les femmes portant des bijoux, des chapeaux, des gants

et des toilettes un peu élaborées, peut-être que les hommes qui n'arboreraient pas l'uniforme "*casual*" le plus répandu, et donneraient des signes trop manifestes d'appartenance de classe, vont devoir éviter au moins certains quartiers, et certains moyens de locomotion.

Je ne sais si c'est ma tenue, si c'est moi, ou si c'est un regard sur elle trop appuyé de ma part (dont je n'aurais pas été conscient) qui a attiré l'attention sur moi d'une jeune femme arabe qui voyageait avec deux hommes, également arabes, qu'elle essayait par tous les moyens, coups de coude, emphatiques messes basses, d'inciter à s'intéresser à mon cas comme elle le faisait elle-même : c'est-à-dire d'une façon qui me semblait très hostile. Eux étaient peut-être habitués à ses lubies, ils n'ont réagi en aucune façon, et ne m'ont pas jeté un coup d'œil. Je ne savais trop quelle contenance adopter, car il n'est jamais très agréable d'être en butte à une attention de cette sorte, très soutenue, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne paraissait pas favorable.

La jeune femme et ses deux compagnons ont quitté le wagon plus tôt que moi, à la station La Motte-Picquet-Grenelle, alors que je continuais vers Sèvres-Babylone. Une fois sur le quai, et comme j'étais encore dans le train, donc, elle n'a plus gardé aucune mesure, et elle tirait ses compagnons par la manche en me désignant de son autre bras tendu, comme si elle voulait leur dénoncer des avances déplacées, de ma part, ou, pis encore, une attitude hostile. Eux ne réagissaient toujours pas. Montré du doigt j'ai commis l'erreur de sourire, ce qui a mis le comble à la fureur de la jeune femme, et à ses objurgations à ses compagnons d'avoir à prendre des mesures contre moi, à quoi ils paraissaient ne songer nullement. De toute façon la rame qui m'emportait s'éloignait déjà. N'empêche, c'était un incident désagréable.

Un autre incident de la rue ne me concernait pas du tout personnellement, celui-là, et d'ailleurs c'était à peine un incident. Alors que je traversais la Seine sur le pont qui relie la Conciergerie au Châtelet, j'ai croisé un homme de couleur, cinghalais d'origine, peut-être, ou indonésien, je ne sais, plus noir que jaune, en tout cas, mais plus asiatique qu'africain, qui portait au bout de chaque bras de gros sacs en plastique, remplis sans doute de détritus ou d'ordures puisque j'ai vu l'homme faire franchir le rebord du pont à ses sacs, d'évidence pour s'en débarrasser.

J'ai cru d'abord qu'il avait l'intention de les jeter dans la Seine, ce que je n'aurais certes pas approuvé; mais non, il les a déposés sur le bord extérieur du pont, entre la murette et le vide. J'ai d'ailleurs constaté que ce bord extérieur était plein d'immondices, de gobelets de carton, de cannettes de bière et de kleenex chiffonnés, qui tous doivent former un liséré répugnant pour le regard des passagers des bateaux-mouches et pour les autres usagers du trafic fluvial; mais rien d'aussi gros, d'aussi sale et d'aussi déplaisant pour l'œil que les deux sacs d'ordures de ce Malais ou Philippin présumé, qui ne paraissait nullement gêné devant moi de sa manière peu civique de se débarrasser de ce qui l'encombrait.

Nous assistons dix fois par jour ou davantage, surtout à Paris et dans les grandes villes, à des manquements notoires aux règles de l'urbanité, de la politesse collective et du civisme : gens qui crachent dans la rue ou jettent sur le trottoir tout ce dont ils n'ont plus l'usage, gens qui hurlent ou se parlent en criant par-dessus vous comme si vous n'étiez pas là, gens qui mettent leurs chaussures sur les banquettes des wagons de chemins de fer ou du métro, gens qui jettent leurs journaux et magazines par les fenêtres des immeubles, comme en cette tour-ci – on n'en finirait pas de dresser la liste de toutes ces incivilités plus ou moins agressives, plus ou moins violentes, plus ou moins répréhensibles, mais qui toutes contribuent gravement à la détérioration de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui "le lien social", et rendent la ville plus laide, le pays plus sale, la vie en commun plus éprouvante. Or il est difficile de ne pas remarquer (comme peut-être il le faudrait) qu'un nombre disproportionné (je veux dire : *non proportionnel*) de ces manquements et incivilités ont pour auteurs des immigrés ou des fils d'immigrés. En faire l'observation *si elle est exacte*, comme je le crois, et tout en s'efforçant bien sûr de mesurer au plus juste sa pertinence, ce n'est pas du racisme. En revanche il n'est pas douteux que la particularité qui fait l'objet de cette observation *si elle est exacte*, à savoir, non pas la *surdélinquance*, en l'occurrence, mais ce qu'on pourrait appeler la *surnocence* des personnes "issues de l'immigration" (en tant que groupe, bien entendu, et certes pas à titre individuel) contribue grandement à la diffusion du racisme, ou du moins de la méfiance, voire de l'hostilité, entre les

différents groupes humains qui se partagent le territoire de la ville ou du pays.

La bonne pensée (*immigrationniste*, pour simplifier) règne par la maîtrise totale, qu'elle s'est assurée de longue date, sur la terminologie. Elle prononce *racisme, xénophobie, antisémitisme,* et aussitôt la discussion est close. Il n'y a plus qu'à s'incliner, les malheureux qui ont vu tomber sur eux ces qualifications-là sont éliminés du débat – j'en sais quelque chose. Mais ces qualifications ne sont pas toujours maniées avec la justesse et l'exactitude qu'il faudrait, bien loin de là. Le mot de *racisme* sert beaucoup trop souvent à empêcher ou à prévenir l'affleurement de vérités déplaisantes ou nuisibles à la paix sociale, comme l'inégalité de l'état de préparation des individus et des peuples à la vie en société, ou du moins à la vie en société selon les critères d'harmonie et d'hygiène en cours dans les sociétés développées. Le terme de *xénophobie* est un de ceux qui sont maniés avec le plus de légèreté et d'inconséquence, je l'ai relevé cent fois. Quant à celui d'*antisémitisme*, il est très exagéré de le faire servir à fustiger toute constatation objective (ou qui essaie honnêtement de l'être) du rôle et de la place des juifs dans notre société (dès lors du moins que ce ne sont pas des juifs qui y procèdent eux-mêmes).

Ce rôle et cette place, depuis un siècle ou deux, il est évident qu'ils sont tout à fait exceptionnels, que ce soit dans le domaine politique, économique, intellectuel, artistique ou médiatique; et serait-ce seulement parce qu'ils sont sans proportion avec l'importance numérique des juifs dans la communauté nationale (et dans de nombreuses autres) : ce qui est tout à fait à l'honneur des juifs et de leur intelligence. Il me semble qu'il y aurait beaucoup à gagner à réserver le terme d'*antisémitisme* à l'expression d'une *hostilité* à l'égard des juifs; et à s'interdire soigneusement d'y avoir recours à l'encontre de toute référence objective (aussi objective que possible) à des situations réelles. A défaut, ce sont des pans entiers de la vérité sociale qui deviennent interdits d'accès, et la réflexion ne saurait qu'avoir à souffrir de cette exclusion.

La forte influence des intellectuels et des journalistes juifs au sein de la pensée et du climat intellectuel français a beaucoup contribué, globalement – pour diversifiée et riche en contradictions internes qu'elle

ait pu être – à ce que j'ai appelé, après d'autres, une *désorigination* et de cette pensée et de l'appartenance nationale, progressivement détachées l'une et l'autre de l'hérédité, des liens du sang, de toute référence ethnique.

Un premier paradoxe, de longue date apparent, c'est que l'entité intellectuelle ou conceptuelle que je nomme faute de mieux, et de manière très inadéquate étant donné le caractère éminemment diversifié de ce qui est ainsi désigné, la "pensée juive", en même temps qu'elle travaillait majoritairement, et de façon très efficace, à désoriginer le monde, les individus et les nations, continuait de faire appel à de très fortes notions d'origine s'agissant du peuple juif lui-même, ainsi qu'on le voit nettement à propos d'Israël, menacé de n'être plus un État juif si les juifs (d'origine) n'y étaient plus majoritaires.

Et un deuxième paradoxe, de plus en plus visible ces dernières années, et surtout ces derniers mois, c'est que la "pensée juive" (avec les innombrables guillemets requis, donc), ayant beaucoup contribué, pour le meilleur et pour le pire, à *désoriginer* l'appartenance nationale, a contribué du même mouvement à l'établissement d'une société dont beaucoup d'intellectuels juifs, et plus encore de non-intellectuels, qui sont plus près de la ligne de front que constituent désormais les "quartiers" et les "cités", s'aperçoivent, mais un peu tard, qu'elle est pour eux grosse de périls : en le monde désoriginé qui pour une large part est leur création, les juifs sont à présent menacés dans leur propre origine, et cela en plus d'un sens – d'abord parce que leur origine constitue pour eux *un danger*, ainsi qu'on l'a vu lors des nombreuses attaques antisémites récentes (mais cela ce n'est pas nouveau) ; et aussi parce que leur origine est à présent *en danger* comme celle des autres, appelée à se perdre et à s'oublier, voire à se renier.

Samedi 1er juin, cinq heures de l'après-midi. Ce matin a été diffusée l'émission "Répliques" d'Alain Finkielkraut qu'Emmanuel Carrère et moi avions enregistrée auprès de lui mercredi dernier. De mon point de

vue, elle est évidemment tout ce que je pouvais souhaiter de mieux. Même moi je n'y suis pas trop mauvais, m'a-t-il semblé. Les amis me reprochent comme une coquetterie de prétendre bafouiller alors que je m'exprime au contraire, selon eux, avec beaucoup de clarté et de résolution. Mais c'est qu'il me faut, pour ce beau résultat, un environnement favorable. Face à un adversaire hostile ou un public prévenu, je perds tous mes moyens, il n'y a plus personne. Finkielkraut, lui, au contraire, est renforcé par l'opposition qu'on lui marque, et par le climat défavorable, ainsi qu'il l'a montré de façon éclatante mercredi soir, face au redoutable Plenel. Moi, aux prises avec le même Plenel, avec sa haine froide et comptable, sa certitude, non seulement d'avoir raison, mais d'avoir de son côté la vertu, la justice, l'intelligence, le bon droit et les morts, *les cimetières*, je ne tiendrais pas trois minutes. Je suis incapable de convertir quiconque à mes idées, au moins par la parole; et plus incapable encore de retourner une salle, un auditoire, une opinion publique hostile ou méprisante. En revanche, encouragé comme je l'étais ce matin – je veux dire mercredi dernier, au moment de l'enregistrement – par l'estime et par l'amitié, voire l'admiration, une sorte de compréhension préalable en tout cas, je tiens ma partie aussi bien qu'un autre, et même mieux que plus d'un. Quant aux deux autres ils se sont montrés au-dessus de tous les espoirs que je pouvais placer en eux, de sorte que c'était un vrai plaisir, dont le Ciel soit loué (et d'abord ces messieurs). Voilà ma situation nettement améliorée, même si les journaux continuent à m'être fermés, et peut-être à jamais. Mais après tout…

Dommage seulement, après cette remarquable publicité, que *Du sens* semble manquant dans nombre de librairies, la plupart peut-être. C'était le moment de se dresser en piles. La fréquentation du site *Vaisseaux brûlés* a fait un nouveau bond en avant, et elle retrouve presque l'intensité qu'elle connaissait aux plus beaux jours sombres de l'"affaire Camus".

Par coïncidence, l'émission "La Rumeur du monde", entre une heure moins le quart et une heure et demie, aujourd'hui, était consacrée à l'immigration et à la nationalité. MM. Colombani et Adler recevaient Patrick Weil, l'auteur du tout récent *Qu'est-ce qu'être Français ?* J'ai craint une seconde que la bonne pensée n'en profite pour regagner, et au-

delà, les quelques points qu'elle avait pu perdre trois heures plus tôt, et ne prenne avantage de l'occasion pour se venger de Finkielkraut et de moi qui avions abordé, du bout des lèvres, des thèmes voisins. Mais non : on m'ignore tout à fait, et certainement en toute bonne foi, et sincère méconnaissance de cause.

Cela dit j'éprouve toujours la même stupéfaction à entendre ces spécialistes ou d'autres parler d'immigration, de nationalité ou de flux migratoires en termes de pure opportunité économique et démographique – et aussi, soyons juste, de misère et d'oppression dans les pays d'origine, et de droits de l'homme. Ils paraissent ne pas imaginer une seconde que l'hostilité à l'immigration, ou la simple inquiétude face à son ampleur, puisse procéder d'autres sentiments que la peur de l'insécurité, l'inquiétude pour l'emploi ou la pure et simple xénophobie. Qu'un peuple puisse éprouver l'angoisse de n'être plus lui-même, de se perdre, de disparaître, de mourir, de voir sa riche et longue histoire interrompue et d'être remplacé par autre chose, une autre histoire, un autre peuple, cela n'entre pas une seule seconde dans leur esprit. Ils ne peuvent pas le concevoir. Ou bien c'est précisément ce qu'ils appellent, très abusivement à mon sens, *xénophobie.*

Dimanche 2 juin, trois heures de l 'après-midi. La vie dans ce studio, qui jusqu'à présent n'était pas désagréable, malgré l'extrême exiguïté des lieux, est devenue récemment tout à fait impossible, du fait de la sonorisation tonitruante de la gare de Javel et de ses longs quais, sous les fenêtres. De moment en moment, à l'intention des voyageurs, assourdissantes annonces – auxquelles prélude bien sûr un *jingle* imbécile, qui perce les tympans. Ce tumulte commence dès l'aube, vous réveille même le dimanche, et ne vous lâche plus. Le pauvre Pierre qui se lève à six heures du matin plusieurs jours de suite, en semaine, a été tiré du sommeil encore plus rudement que par son réveille-matin habituel, aujourd'hui, et presque aussi tôt ; et moi aussi. En milieu de journée on essaie de dormir un peu, pour tâcher de récupérer, mais il n'y a rien à

faire. A peine commence-t-on à s'assoupir, re-*jingle* et nouvelles annonces, toujours les mêmes, alors que les trains sont vides et les quais déserts, mais les immeubles pleins. J'imagine que sept ou huit mille personnes sont victimes de cet abus retentissant et inutile, mais nul ne proteste, que je sache.

A qui se plaindrait-on, d'ailleurs ? Si l'on se rend à la gare on n'y rencontre pas présence humaine. Tout est automatisé. Téléphoner? Une heure de campagne et de démêlés avec d'autres machines et répondeurs, soigneusement agencés pour vous rendre fou, aboutissent à cette précieuse et belle information :

« Les gares sont sur liste rouge. »

On peut *écrire*, si on veut – et se préparer à attendre deux ou trois semaines, dans le meilleur des cas, une brève réponse vous informant que si vous avez des doléances à formuler c'est à un tout autre service que vous devez vous adresser; mais *lequel*, on se garde bien de vous le dire.

« Les gares sont sur liste rouge » !…

***

« L'absence de signe, c'est le signe suprême. »

(Flatters, à propos des amoureux qui surinterprètent tout ce qui vient de l'autre, mais se refusent à tirer les conclusions de son silence, ou s'ingénient à lui trouver des explications favorables – il va sans dire que "l'autre", en l'occurrence, ce peut très bien être la vie, le public, un siècle, la critique, un peuple, une situation historique.)

Lundi 3 juin, quatre heures et demie de l'après-midi. Pierre m'a prêté ce matin mille cinq cents euros, ce qui m'a permis de stabiliser, ou presque, la situation financière à court terme, gravement compromise bien sûr par le ruineux voyage en Suisse (au bout d'un ou deux jours sur

les routes, j'avais renoncé à compter, et même à m'inquiéter des prix, genre «après ce voyage le Déluge » – lequel bien sûr n'a pas raté). En ce qui concerne la situation financière *à moyen terme,* en revanche, aucun progrès : je ne trouve décidément pas de solution au problème des cent vingt-cinq mille francs à régler au couvreur; la seule tentative d'emprunt où je me sois risqué ayant échoué, je vois se rapprocher le moment où je vais devoir me tourner vers la banque et vers un "prêt relais", dont tout le monde me dit pis que pendre.

Hier j'ai eu, dans cette cellule même, la visite du très aimable lecteur, M. Lucas, qui, avec Christian Combaz et Franck Chabot, est un de mes trois conseillers – et plus que *conseillers* puisqu'ils font les choses à ma place – en matière internetique. Il avait déjà mis en forme intertextuelle mon *Département du Gers* de 1997, il est parvenu hier à y adapter *Fetch*, qui me permet de modifier le texte, et donc, en l'occurrence, de l'enrichir et de le mettre à jour. Il ne reste plus qu'à faire en sorte qu'il soit pris en compte par les différents moteurs de recherche, de manière que les personnes qui sur le net chercheront "Gers", ou "Gascogne", ou "Lectoure", ou "Plieux", ou *whatever*, tombent sur lui. Je pense ainsi pouvoir offrir au public une des plus complètes mines de renseignements touristiques sur le département, régulièrement enrichie.

A ceci et cela je passe beaucoup de temps, comme à répondre à mon courrier cybernétique, à suivre les débats du site des Lecteurs, ou à observer l'évolution, d'ailleurs très favorable, de la fréquentation de mon propre site. Ce sont en fait des activités très paresseuses, gravement entachées d'autocomplaisance, et qui servent surtout à ne pas travailler – à ne pas travailler au *vrai* travail, les deux livres que je dois remettre à Fayard à l'automne, *L'Inauguration de la salle des Vents* et le *journal* 1999. Comme je me sens coupable, je vais m'en soucier de ce pas.

Neuf heures du soir. Têtu m'avait envoyé le mois dernier, pour un entretien, une série de questions dont la dernière était :

« Avez-vous voté pour Jean-Marie Le Pen ? »

J'avais répondu :

«Absolument pas. Je n'approuve pas du tout ses pochettes de veston. Vous me direz que c'est un détail, mais tout de même… »

Ce soir je reçois par e-mail cette lettre du directeur de la publication, Thomas Doustaly (celui-là même qui, il y a deux ans, me traitait gracieusement de « vieille cocotte réac ») :

« Cher Renaud Camus,

« Je lis aujourd'hui l'interview que vous avez donnée par mail à Baptiste Liger pour *Têtu*.

«La fin de cet entretien ne peut pas être publiée dans *Têtu*. Je cite :

"Avez-vous voté Le Pen aux dernières élections présidentielles ?

– Absolument pas. Je n'approuve pas du tout ses pochettes de veston. Vous me direz que c'est un détail, mais tout de même…"

« C'est moi qui souligne « c'est un détail », car dans votre bouche et en réponse à une question sur Jean-Marie Le Pen, ce « détail » produit un effet de sens totalement obscène, puisqu'on pense immédiatement à Le Pen lui-même, qui juge que l'existence des chambres à gaz est un détail de l'histoire de la seconde guerre mondiale (ce qu'elle n'est pas, contrairement à ses pochettes, qui sont infiniment moins importantes que ses idées, dont vous ne dites rien).

« Si cet effet est volontaire, je ne veux publier ni votre dernière réponse, ni l'interview elle-même. Si le sens de ce détail vous a échappé (ce qui est difficile à croire), comment pouvons-nous faire?

Cordialement,

THOMAS DOUSTALY

De deux choses l'une : ou bien ma réponse était stupide et je suis totalement idiot, ou bien c'est M. Thomas Doustaly qui a sept ans et demi : « *(ce qu'elle n'est pas, contrairement à ses pochettes, qui sont infiniment moins importantes que ses idées, dont vous ne dites rien)…*»

Je viens de lui envoyer cette réponse arrangeante :

«Monsieur le Directeur de la publication,

« comme il était à prévoir, nous divergeons totalement d'interprétation sur le sens de ma réponse, qui vous chagrine. La mention du "détail" était

évidemment tout à fait consciente et volontaire de ma part, et me semblait désigner bien clairement l'une des principales raisons (mais pas la seule) pour lesquelles il était absolument hors de question pour moi de voter pour Jean-Marie Le Pen : à savoir son intolérable référence au "détail" qui m'inspire, vous serez semble-t-il étonné de l'apprendre (votre "dans votre bouche" est significatif), les mêmes sentiments qu'à vous. Parler de "détail" me paraissait corriger suffisamment mon absurde réponse à une absurde question.

«Mais puisque vous voulez bien me demander ce que nous pouvons faire, les réponses me semblent abonder, toutes parfaitement satisfaisantes pour moi :

« 1/ Des trois phrases de ma réponse on peut couper la dernière, puisque nous ne l'interprétons pas de la même façon. La réponse est alors : "Absolument pas. Je n'approuve pas du tout ses pochettes de veston."

« 2/ Couper les *deux* dernières. La réponse est alors : «Absolument pas. » (Un peu platement bien pensant, mais bon…)

« 3/ Couper les trois, et donc la question.

« 4/ Publier le présent échange d'e-mails.

« 5/ Ne rien publier du tout.

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur de la publication, mes salutations distinguées,

« Renaud Camus. »

Mercredi 5 juin, onze heures du matin. La réponse de Thomas Doustaly est arrivée hier soir, elle tenait en cette simple phrase :

«Nous allons nous en tenir à votre cinquième proposition ».

En revanche est paru ce matin, dans *Le Figaro,* l'article d'Emmanuel Carrère, *Tardivement.* Et c'est bien sûr une excellente chose, même si l'adversaire pourrait bien décider de se manifester rapidement, avec une

violence proportionnelle au camouflet subi, ou plutôt hors de proportion. Pierre Assouline, ce matin, au cours de son émission de France Culture, a annoncé de façon neutre la publication de la “tribune” de Carrère, en citant même, sans commentaire ni perceptible ironie dans la voix, la phrase selon laquelle l’“affaire Camus” marquait une défaite de la littérature face au journalisme.

Tout cela, et surtout l’émission de samedi dernier sur France Culture, crée autour de mon nom une petite agitation, bien entendu minuscule, mais qui change un peu de la platitude habituelle. Paul me disait ce matin qu’il était sorti quatre-vingts exemplaires de *Du sens* avant-hier, et cent sept hier. Ce sont là, évidemment, des chiffres dérisoires pour n’importe quel écrivain qui fait vraiment “carrière”, mais à mon échelle naine c’est presque un emballement commercial, même si ces chiffres, déjà bien modestes en eux-mêmes, ne veulent pas dire grand-chose, en plus, et sont toujours révisés à la baisse, quelques jours ou quelques mois plus tard, par des précisions déprimantes selon lesquelles il s’agit de *sorties* et non pas de *ventes,* et qu’il faut compter avec les *retours* – c’est-à-dire réduire ce peu à quelques dizaines. Néanmoins la fréquentation de mon site a connu un net bond en avant, on a passé hier la barre des cent visiteurs en une seule journée, ce qui n’était pas arrivé depuis deux ans. Et le site de la Société des Lecteurs, lui, est beaucoup plus animé que par le passé.

Ce frisottis de notoriété, qui encore une fois n’a aucune importance quantitative réelle, suffit à me montrer quel enfant je fais, si tant est que ce soit bien sur le dos des enfants qu’il convient de mettre nos niaises vanités. Il n’est rien de plus doux à l’homme – ou seulement à l’“écrivain”, cette figure sociale un peu ridicule? ou seulement à moi ? ou seulement à un certain type d’hommes, dont je dois bien constater, vexé, que j’en fais partie ? – que de voir le monde s’occuper un peu de lui, prononcer son nom (ce nom que pourtant je déteste), s’agiter autour de sa figure, fût-elle fausse, ou très partielle, ainsi qu’elle l’est nécessairement. Je passe un temps idiot, sur internet, à aller voir cinq ou six fois par jour si je n’aurais pas reçu quelque lettre flatteuse (du photographe Frank Horvat, par exemple, hier), si mes partisans et leurs adversaires, ou bien entre eux, continuent à se disputer gentiment sur “lire.renaud.camus.fr”, si l’appareil qui enregistre la fréquentation de “vaisseaux.brules” affiche

bien plus de vert (ça monte) que de rouge (ça descend)… Il va falloir légiférer, édicter de nouvelles règles (pas plus d'une (ou deux?) consultation(s) par jour?), resserrer les boulons, mettre le holà à ces indignes pertes de temps. Et comme d'habitude c'est par l'orgueil qu'il faudra combattre la vanité :

« *Quoi*, moi, Machin Truc-Chose, *the* Machin Truc-Chose *of* Du sens *fame*, je serais assez pitoyablement tarte pour me soucier cinq fois par jour de ce qui se dit de moi dans un cercle de cinquante, de cinq cents ou de cinq mille personnes (selon l'intensité décroissante de l'intérêt manifesté, réel témoignage de curiosité ou simple coup d'œil ennuyé) ? Ah non, je vaux mieux que ça, tout de même... »

L'ennui c'est que l'un des éléments qui servent à vous convaincre que vous valez mieux que ça c'est que cinquante, ou de préférence cinq cents, ou encore mieux cinq mille personnes, ont l'air d'estimer que vous méritez, en effet, qu'elles se soucient un peu de vous. Cercle vicieux. *Spirale* vicieuse, plutôt, car on voit rapidement apparaître des cercles supplémentaires de la vanité modeste, ou de la vaniteuse modestie, et rien n'interdit de penser, hélas, que cet orgueil qui vous inviterait à vous désintéresser (je n'en suis pas encore tout à fait là) de l'intérêt pour vous de cinq cents ou de cinq mille personnes est *en fait* destiné à en convaincre cinquante mille d'adopter la même attitude, ou à persuader les cinq mille, ou les cinq cents, ou les cinquante, de vous prêter *plus* d'attention encore, et de vous aimer davantage, ou de vous admirer pour de meilleures raisons.

Pourquoi faut-il que ce soit toujours de l'extérieur que nous attendions l'aune qui va servir à nous juger, à préciser notre valeur, et d'abord à nous la conférer? Pourquoi ne pouvons-nous pas la trouver en nous-même, cette aune ?

Comme je suis en train de lire M. Pierre Gardeil, mon voisin de campagne, je me dis que tout cela s'explique par le désir et le manque, sur nous, du regard de Dieu; et que lui seul nous apaiserait – car la requête est bien celle-là, celle des enfants :

« Regarde-moi ! Regarde-moi ! »

Chez d’autres elle prend une forme encore plus ravageuse, dont je suis Dieu merci relativement exempt, sans doute grâce à ce *journal*, et grâce à l’“écriture” en général. C'est :

« Écoute-moi ! Écoute-moi ! »

Il me semble que cette requête-là se fait entendre avec de plus en plus d’insistance, dans le monde, peut-être pour la simple raison que personne n’entend plus personne. Le “tunnel”, en conversation (qui dès lors ne mérite plus ce beau nom), fait des progrès foudroyants. Et je suis de plus en plus convaincu qu’il faut ériger en règle générale l’interdiction à quiconque, lors d’un échange poli, au cours d’un dîner par exemple, de garder la parole plus de quarante-cinq secondes, ou une minute au grand maximum – les exceptions à cette règle, assez nombreuses, portant au premier chef sur les récits qui auraient été expressément réclamés; mais même dans ce cas-là celui ou celle qui fait un récit doit s’assurer que quelques relances (« Et alors ? Ah bon ? ») attestent de façon régulière qu’il ou elle ne force pas abusivement l’attention de l’auditoire.

Rien n'est pénible comme ces personnes qui vous invitent à dîner, au restaurant en particulier, et qui plus ou moins consciemment vous font payer pour ce que vous avez bu et mangé en vous forçant à les écouter, surtout en fin de repas. Comme il est implicitement convenu que c'est eux qui vont demander l'addition, s'ils ne la réclament pas, vous êtes pieds et poings liés devant eux.

«Un café? demandent-ils.

– Non merci » (ça suffit comme ça…).

Mais eux-mêmes en prendraient bien un, et par ce moyen vous tiendront une demi-heure de plus. La tentation vous vient, coincé que vous êtes, de tirer un bon coup sur la nappe.

Jeudi 6 juin, onze heures et demie du matin. Ce matin, au garage Peugeot de la rue de l'Abbé-Groult, où j'étais allé porter la voiture pour la révision des trente mille kilomètres, un homme, un autre client, qui attendait derrière moi à la "réception" et m'avait entendu expliquer mon affaire, m'a demandé si je ne serais pas Renaud Camus, par hasard? Lui-même s'est présenté comme un de mes lecteurs et m'a dit – c'est difficile à croire – qu'il m'avait reconnu au seul son de ma voix, pour m'avoir entendu samedi dernier à l'émission de Finkielkraut.

Il m'a proposé de prendre *un* café avec lui; mais, fidèle à ma pulsion de fuite face à toute ouverture sociale qui pourrait constituer, même pour quelques minutes, une atteinte à ma liberté, j'ai prétendu que j'étais attendu, et déjà en retard. Il a répondu qu'il se consolerait en lisant *Du sens*.

***

Pierre et moi avons vu hier soir, au Grand Pavois, au bout de la rue Lecourbe, *Mulholland Drive*, de David Lynch, que Pierre avait déjà vu

cet hiver. C’est très bien, très bien dirigé, très bien interprété, très bien photographié, on ne s’ennuie pas une minute, sauf tout à fait sur la fin, lors de séquences oniriques et quasiment *gore* qui sont très éloignées de mon goût. C’est très bien, très bien, et pourtant on n’arrive pas à se départir du soupçon qu’on est en train de se faire avoir, et qu’en fait ce n’est pas si bien que ça. C’est très intelligent, très habile, remarquablement bien fabriqué, mais pour ma part je ne vois pas là la pâte d’un vraiment grand artiste et d’un inventeur. Lynch est manifestement influencé par le Nouveau Roman, dans la manière d’agencer son récit, et par le film noir américain. Son film est beaucoup plus agréable à regarder que ceux de Robbe-Grillet, il a beaucoup plus d’aisance et de professionnalisme dans les mouvements de la caméra, et ses acteurs sont autrement meilleurs. Ce qui lui fait défaut, à mon avis, c’est la *résistance* que rencontrent nécessairement une œuvre qui s’invente vraiment et une nouvelle vision du monde. Chose étrange à dire d’une œuvre aussi obscure, tout y coule exagérément de source. Moi qui ai si facilement peur au cinéma, et qui prends la peur tellement au sérieux, là je n’ai pas peur du tout, parce que pas un instant on ne peut oublier qu’on est dans la citation de citation, le pastiche, le confortable second degré. Ce ne sont pas les films noirs des années cinquante qui sont imités, mais leurs imitations des années quatre-vingt, à la *Chinatown.* C'est amusant, c’est distrayant, c’est très brillant, mais ça manque de vraie force d’interpellation. On se sent peu concerné.

Quatre heures. Par un hasard suspect, le nouveau gouvernement Raffarin, bizarrement issu des élections présidentielles avant la fin de la législature, se trouve confronté, à quelques jours des élections législatives qui doivent ou non le confirmer dans sa situation jusqu’à présent plutôt précaire, à une nouvelle affaire de “sans-papiers”, assez semblable à celle qui fut si nuisible en son temps au gouvernement Juppé : les “sans-papiers” de Saint-Bernard, cette église dont les C.R.S défoncèrent la porte à coups de hache, sous les avides caméras.

Il y a quelques différences : la première étant que l’église où se trouvent cette fois les “sans-papiers” n’est pas à proprement parler

“occupée” par eux, puisqu’ils y sont accueillis très officiellement par le curé, qui a pris fait et cause pour eux, et qui s’exprime en leur faveur avec mesure, dignité, et, je suppose, cohérence chrétienne.

J’ai plus de mal à trouver ma propre cohérence que n’en a eu à trouver la sienne ce curé charitable, et celle de sa foi. Évidemment personne, ou presque personne, et surtout pas le gouvernement, semble-t-il, n’envisage d’un cœur léger d’assumer le rôle antipathique, ou monstrueux, de l’hôte cruel qui se sert de la force, fût-elle publique, pour se débarrasser de quelques pauvres diables qui sont chez lui depuis des lustres, pour la plupart, et n’ont nulle part où passer, suppose-t-on. Voilà que me reviennent une fois de plus, comme en 1994, comme en le *journal* de cette année-là qui fit tant de bruit, et si fâcheux, en l’an 2000, *les lois de l’hospitalité*, dont je me disais partisan à titre nostalgique, alors, et je le suis encore. Accueillons le malheureux, accueillons la victime, donnons le gîte et le couvert, montrons-nous généreux pour *l’étranger.*

Bien sûr, bien sûr… Seulement, encore une fois – et cet *encore une fois* montre suffisamment que ma “pensée” tourne en rond, ou bien s’accroche, au contraire, à quelques sites impossibles à évacuer –, ce n’est pas de cela qu’il s’agit. Il ne s’agit pas des *lois de l’hospitalité* puisque cet *étranger* qu’il est question d’accueillir, il n’est pas un *étranger*, justement, ou ne le sera plus s’il est accueilli comme il demande à l’être. S’il est accueilli comme il demande à l’être, il passera directement (et c’est bien là que se marque la rumination, dans mon esprit), de l’une des acceptions du mot *hôte* (celui-qui-est-reçu) à l’autre (celui-qui-reçoit, ou qui attend chez lui les autres à recevoir). Comme tant d’autres avant lui il sera *comme nous*, il sera *nous,* c’est-à-dire que nous ne serons plus *nous* dans le même sens. Mais peut-être ne le sommes-nous déjà plus, et peut-être est-il vain de notre part, déjà, de souhaiter l’être encore…

Récapitulons, ressassons (ah ! quelle chance qu’Edwy Plenel ne soit pas habitant des profondeurs, des replis et de la *mémoire vive* de ce *journal*, comme mes cauchemars l’en soupçonnent quelquefois !).

Formule ancienne : d’un côté le peuple français (“nous”) et de l’autre côté *l’étranger,* qu’il revient au premier (idéalement) d’accueillir de son mieux, suivant les lois de l’hospitalité.

Formule nouvelle : le peuple français et *l'étranger*, par un coup de baguette magique hermogénien, ne font plus qu'un, personne n'accueille personne, personne n'est accueilli par personne, il n'y a pas de différence entre l'*hôte* et l'*hôte*, il n'y a pas d'*étranger*, et par voie de conséquence il n'y a pas de *peuple français* – au moins au sens ancien : il y a un peuple français en un sens nouveau, et qui peut s'appeler comme cela provisoirement, *français*, par convention pure, ou se trouver un autre nom plus neutre et plus exact, plus descriptif (*gallo-maghrébin*, *eurafricain*, *ouest-asiatique*, *hermogéniste*) ; peuple français en quelque sorte *universel,* auquel peut appartenir qui veut (au prix de quelques pénibles et longues démarches administratives, soit), puisque cette appartenance n'a rien à voir avec l'origine.

Dans cette nouvelle formule le peuple français (au sens ancien) devient *étranger à lui-même,* puisque l'étranger et lui sont la même chose, la même matière nationale – et pourquoi déplorerais-je pour un peuple ce que je suis tout prêt à accepter pour les individus, et que je vante, même, et célèbre, comme la condition par excellence et de la poésie et de l'intelligence, voire de la seule "présence" véritable : *l 'étrangèreté à soi-même* ?

Ce correspondant suffisant et désagréable, et dont j'ai dû dire un mot ici même, le mois dernier, celui qui m'expliquait posément pourquoi mes *journaux* n'accédaient jamais tout à fait à la "haute littérature", donnait à cela une raison qui continue de faire entendre en moi, depuis lors, sa vibration, même si je n'en suis pas tout à fait à m'y ranger. Voici exactement ce qu'il écrivait (je viens d'aller chercher sa lettre dans les archives de mon "*inbox*", et j'en place ici un extrait par "coupé/collé") :

« Au-delà des questions de race, de classe et d'essentialisation d'une nation (cette France éternelle, facile à déconstruire par une analyse historique qui couvrirait quelques siècles et inclurait les frontières culturellement floues de ce pays), ce qui empêche pour moi votre Journal (qui par ailleurs est une véritable drogue – n'y voyez pas qu'un compliment) de décoller une bonne fois pour toutes dans les sphères de la très grande littérature, c'est la confiance absolue qui s'y exprime sans cesse dans les vertus heuristiques de la nostalgie. N'est-il pas probable que le monde ancien n'était ni meilleur ni pire que l'actuel? J'aurais

tendance à penser que cette reconnaissance fonde les grandes œuvres (qui parlent de ce sujet), et que celles-ci cultivent une grande neutralité affective dans les constats de basculements historiques (Proust, Naipaul, Simon). »

Voilà bien une vraie question, par exemple. Les grandes œuvres cultivent-elles, ou non, «une grande neutralité affective dans les constats de basculements historiques » ? J'aurais tendance à donner comme première objection le nom et l'œuvre de Chateaubriand. Mais c'est une objection imparfaite : je ne crois certes pas qu'il y ait "neutralité affective dans le constat de basculement historique" chez Chateaubriand ; mais il y a sur le tard, c'est vrai, une espèce de "résignation dynamique", si l'on peut dire (comme d'ailleurs chez Tocqueville, et moins sur le tard) : la République, *ououououi*, la démocratie, *bon bon bon bon*, franchement je ne peux pas dire que ces perspectives-là m'enthousiasment, mais c'est bien de ce côté-là que nous nous dirigeons, aucun doute là-dessus, c'est bien de ce côté-là qu'est l'avenir, pour le meilleur et pour le pire; ne me demandez pas de m'en réjouir, je suis trop attaché à tout ce qui tombe; mais je vois bien que cela tombe, et que ce ne peut plus être rattrapé – bonne chance.

D'autre part j'ai beaucoup lu Bernanos, dernièrement (*La Grande Peur des bien-pensants,* etc. : en voilà un dont on ne peut vraiment pas dire qu'il témoigne «une grande neutralité affective dans les constats des basculements historiques»! Mais appartient-il tout à fait «aux sphères de la très grande littérature » ? (Je ne l'exclus pas)).

Tous les régimes du monde chrétien ont toujours déploré, quand ils tombent, d'être abandonnés par l'Église, qui ne se soucie pas de lier son sort, on la comprend, à des constructions humaines nécessairement provisoires, à l'échelle du Salut. On voit cela très bien, comme tant d'autres choses, dans l'inépuisable *Guépard,* l'un des plus grands films politiques de l'histoire du cinéma, et certainement, avant cela, dans le roman de Lampedusa.

«Nous autres sociétés humaines, dit à peu près (très à peu près) le prince Salina à son confesseur (qui lui reproche d'abandonner les Bourbons pour la maison de Savoie et pour le nouveau royaume d'Italie (de sorte que, petite complication supplémentaire, nous sommes ici à

front renversé : c'est l'Église, ou son représentant, qui est "fidèle" et c'est la puissance civile, le prince, qui "trahit")), nous autres sociétés humaines nous n'avons pas reçu, contrairement à l'Église, la promesse de l'éternité » – sous-entendu : nous devons nous accommoder des changements, pour mieux durer (ou plus exactement pour tâcher de gagner un peu de temps (je crois qu'il parle d'un petit siècle, comme étant pour la survie d'une classe une préciosissime quantité de temps)). Mais l'Église, elle, n'a pas à "s'accommoder" des changements, puisqu'elle a en promesse l'éternité. Certains de ses membres peuvent témoigner à ce qui tombe, comme fait le confesseur du prince, d'ailleurs très prudemment, une fidélité qui n'engage à rien. Mais elle, elle est déjà ailleurs, car son Royaume n'est pas de ce monde, non plus que celui de son Maître. Pourquoi s'attacherait-elle à la monarchie, en Sicile ou ailleurs, si la monarchie a fait son temps ? Pourquoi bouderait-elle, en France, le ralliement? Pourquoi même n'y appellerait-elle pas, comme Bernanos lui reproche véhémentement de le faire, de l'avoir fait? Et pourquoi, aujourd'hui, lierait-elle son sort à une idée de la France dont il semble que personne ne veuille plus, et qui même est maudite de toute part, comme je le suis moi-même pour lui avoir témoigné un certain attachement? "Fille aînée de l'Église" ? C'était très bien tant que la mère avait quelque chose à y gagner. Mais il ne faut pas compter sur la sainte marâtre pour s'obstiner à reconnaître ce droit d'aînesse dès lors qu'il n'est plus de saison. Sur l'opportunisme séculier de la hiérarchie catholique Jaurès a eu des phrases terribles, qui ces temps-ci sonnent encore plus juste qu'à son époque :

« L'Église ne s'est tournée vers les faibles que le jour où ils ont commencé à être une force. Elle a été comme ces parents hautains et durs qui sont pris soudain de tendresses et d'égards pour un parent pauvre en apprenant qu'il va faire un gros héritage… »

Bien entendu il n'est pas question de mettre en cause la sincérité des personnes. Les grands corps ont les moyens de trouver en eux-mêmes suffisamment de ressources matérielles et humaines pour leur permettre de s'adapter à toutes les circonstances sans avoir à se trahir, ni à forcer qui que ce soit à la trahison. Le généreux curé de Sainte-Geneviève-des-Bois est parfaitement en accord avec sa vocation et son apostolat. Il

n'écoute que la charité, dont il est bien opportun de se souvenir, pour lui, qu'elle est l'enseignement premier de son Église et de sa foi. Et si cette charité paraît mal compatible, soudain, avec une idée de la nationalité dont cette même Église, c'est vrai, s'est admirablement accommodée pendant des siècles, pourquoi hésiterait-il à dénoncer ce lien ? Que lui est la "nationalité", non plus qu'à son Seigneur? Et que lui est la France, même, avec les yeux de sa foi ? Un objet d'amour, sans doute, mais d'amour tout humain, profane, et transitoire comme toutes les amours de cette sorte. Toutes les vertus théologales l'incitent d'un chœur unanime à passer outre.

Et dans "les hautes sphères de la littérature", à en croire mon correspondant, auquel je ne suis pas très éloigné de donner raison, la tendance très dominante est à peu près la même. Pourquoi s'attacher à ce dont personne ne veut plus ? N'est-ce pas le moment pour la littérature, ou ce qu'il en reste, de témoigner « une grande neutralité affective dans les constats des basculements historiques»?

Sans doute, sans doute… Mais combien ce serait plus facile si ce qui advient, dans le plateau qui monte de la balance, qui monte irrésistiblement, se donnait la peine d'être un peu plus aimable, plus civilisé, plus doux, plus amoureux de haute pensée et de culture, et moins prompt à jeter partout ses ordures et ses seringues usagées, à mettre ses chaussures sales sur les banquettes des transports publics, à brûler les voitures et à violer en groupe des adolescentes dans des caves!

Loin de moi d'insinuer, très loin de moi, que les réfugiés de Sainte-Geneviève-des-Bois se rendront jamais coupables de rien de pareil, ni l'ont jamais fait. Mais le monde qui se montre prêt à les accueillir, et qui peut leur donner la place qu'ils réclament, il est bien un monde de violence, hélas, de culture appliquée de l'oubli, d'imbécillité programmée (programmée par personne, bien sûr – je ne suis pas paranoïaque à ce point-là : autoprogrammée), de laideur et de guerre civile qui n'ose pas dire son nom. Et peut-on sérieusement nous reprocher, debout que nous sommes au seuil de ce monde-là, déjà bien engagés en lui, même, de nous montrer dubitatifs?

Vendredi 7 juin, dix heures du matin. Cette scène étrange, hier : dans la rue de l'Abbé-Groult, comme je me rendais au garage Peugeot pour y récupérer ma voiture, en fin d'après-midi, j'ai vu trois jeunes Roumains – deux d'entre eux presque des enfants encore, douze ou treize ans, et le troisième un peu plus âgé, et d'ailleurs très joli garçon (c'est sans doute ce qui avait attiré mon attention) –, très occupés à ouvrir un parcmètre pour en extraire le contenu. C'est un des deux plus jeunes qui opérait, avec tranquillité et méthode. Et il se comportait comme un grand chirurgien dans un film, tendant une main tantôt à gauche tantôt à droite pour réclamer à l'un ou l'autre de ses comparses, d'un mot sec, en roumain dont j'ai reconnu les sonorités, telle clef anglaise ou telle pince-monseigneur.

Mon coup d'œil stupéfié ne m'a attiré qu'un regard mauvais. C'était l'heure de la fermeture des bureaux, les gens rentraient chez eux ou faisaient leurs courses, personne ne semblait porter la moindre attention à ces jeunes entrepreneurs, et encore bien moins songer à interrompre leurs entreprises.

Paul Otchakovsky, avec qui j'ai dîné le soir chez les Finkielkraut, racontait que Dominique Fourcade avait assisté à la même scène exactement, dans sa propre rue. Lui avait tenté de s'interposer, en demandant aux garçons ce qu'ils étaient en train de faire. L'un d'entre eux avait alors levé sur lui l'un de ses instruments de travail, et cette menace d'agression avait tout de même incité le public à s'interposer – mais l'attaque contre le parcmètre, pas du tout.

Et je me demande en effet si dans une seule société de l'histoire l'ordre a jamais eu moins de partisans – ou en tout cas de *défenseurs*, au nombre desquels je ne peux même pas me ranger moi-même, puisque j'ai laissé, comme tous les autres passants, ces adolescents à leur noble industrie.

Puis excellent dîner chez les Finkielkraut à Bourg-la-Reine, donc, avec Pierre, Flatters, Paul Otchakovsky et Emmelene Landon : Flatters a longuement parlé de ses neuves amours – un jeune acteur – ainsi qu'il

nous en avait fait en riant la menace en chemin; et c'était en effet assez divertissant.

Alain, qui se bat sur toute sorte de fronts à la fois, et qui récemment, si j'ai bien compris, a déposé comme témoin à charge dans un procès pour antisémitisme et "incitation à la haine raciale" fait à Daniel Mermet, un journaliste de France Inter que défendait par exemple Ronnie Brauman, s'est également mis dans un mauvais cas en ne trouvant pas que des défauts à l'ouvrage récemment traduit d'Oriana Fallaci, qui est généralement considéré comme gravement empreint, lui, de racisme antimusulman. Finkielkraut estime en effet que le livre de Fallaci tombe dans des excès indéfendables de haine presque pathologique à l'égard de l'islam, mais il juge que ces excès incontestables ne suffisent pas tout à fait à infirmer le propos, et qu'il y a dans ces pages des avertissements auxquels il serait salutaire, selon lui, que l'Europe prête plus d'attention qu'elle ne fait.

Sur le site de la société de mes lecteurs, je vois qu'un participant au forum de discussion a laissé une phrase bizarre englobant plus ou moins exactement un fragment de citation d'un article de Finkielkraut dans *Commentaire*, citation selon laquelle (mais il faudrait doublement vérifier) « les juifs et les Français seraient dans le même camp » ou «auraient des intérêts communs » ou… Tout cela est beaucoup trop flou, je vais vérifier de ce pas, non pas dans *Commentaire,* que je n'ai pas sous la main, mais sur le site des Lecteurs, pour qu'au moins soit exact, à défaut de la phrase elle-même, ce qui en est allusivement rapporté là-bas (…).

Voici : « La position particulière des juifs en France, que l'on peut noter sans pour cela être antisémite, est décrite de façon claire par Alain Finkielkraut dans le n° 97 de *Commentaire*. AF écrit, après les actes antisémites : "Pour la première fois, nous [*les Français et les juifs*] sommes dans le même bateau" et plus loin : "Ce n'est pas le moment de nous désolidariser de la France." »

Ce forum de la Société des Lecteurs doit donner bien du souci à ses organisateurs – un souci que je me garderai bien de prendre à mon compte, j'ai assez des miens. Il s'est beaucoup animé dans la période récente, ce qui en soi est une excellente chose, mais son animation est

bien loin d'être toujours de la nature la plus souhaitable. S'y manifestent par exemple avec insistance, de façon très minoritaire heureusement, mais tout de même bien visible, des intervenants de tendances bloyennes, ou céliniennes, ou nabiennes, pour ne pas dire pis, ou bien collégieusement nietzschéennes, qui mettent les habitués en fureur, et suscitent chez eux de sérieuses (et parfois très compréhensibles) pulsions de censure. Pour donner un exemple précis tel internaute réclamait ces jours derniers que MM. Plenel et Colombani soient «pendus haut et court», et déclarait que rien ne le réjouirait plus que pareil spectacle. Que faut-il faire? Je suis bien content que ce ne soit pas à moi de répondre, mais il est évident que ce genre de problème est éternel.

Un autre intervenant demandait hier :

« Suis-je ici le seul à trouver que Renaud Camus n'est pas, au fond, un très grand styliste ? »

Et de poursuivre :

«Depuis que je suis entré en la maison Camus (ou dans le château, plutôt) avec *Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi* en 1994, je me suis souvent posé la question de la nature de l'intérêt que je portais à son œuvre – tant les voies pour y accéder me semblent nombreuses. Jusqu'à en venir à la conclusion suivante : excepté le cas de recueils ponctuels (comme les *Onze sites mineurs*, magnifiques de bout en bout), je ne suis presque jamais stylistiquement rassasié en refermant un livre de R. C. – tout en étant comblé sur quantité d'autres points qui me font continuer à lire notre héros. Le style de R.C. me semble au fond trop… stylé; son classicisme un peu trop impersonnel, surtout au regard d'autres écrivains contemporains comme Michon ou Bergougnoux, qui savent mieux "habiter" leur prose et réinventer un classicisme stylistique (même s'il est clair, par ailleurs, qu'ils n'ont presque rien à voir avec R.C. sur les thèmes abordés ou la vision du monde). »

***

Il y a maintenant presque deux mois que sont parus ensemble mes quatre livres les plus récents, et l'on doit pouvoir considérer, hélas, que

leur sort est réglé – c'est-à-dire que de sort ils n'ont pas, qu'aucun ne leur est fait. Les infimes vaguelettes qu'ont pu susciter leur publication (le beau texte de Carrère paru avant-hier dans *Le Figaro*, l'émission de Finkielkraut avec le même Carrère, l'article de *Têtu*) sont maintenant retombées, et leurs effets effacés (et avec *Têtu* j'ai même réussi à me brouiller pour de bon, à travers la ridicule affaire des pochettes de veston de Jean-Marie Le Pen). Voilà, c'est fini : pas un seul article à proprement parler, au moins dans la presse dite "généraliste" ; et mes amis en sont presque à s'en réjouir, car au moins je ne me fais pas étriller, pour une fois. C'est fini, et ce n'était rien, ou presque rien. Dans quelques jours les volumes vont quitter les quelques tables de nouveautés qui leur ont fait une petite place, les plus chanceux gagneront pour quelques années de retraite les rayons d'une vingtaine de librairies à travers le pays, peut-être, et tout rentrera dans l'ordre, c'est-à-dire en ce qui me concerne dans le silence, qui fut à peine dérangé.

Comment s'étonner dans ces conditions que les marées de l'*à quoi bon ?* soient bien près, à de certaines heures, de me submerger et de m'emporter avec elles ? Il faudrait à présent écrire un roman, et il le faut d'autant plus que j'ai le plus pressant besoin de l'argent qu'il doit me rapporter par contrat. Mais cette motivation mise à part, à quelle autre se raccrocher pour se mettre au travail? Produire encore un livre qui n'intéressera personne, et dont il ne sera question nulle part, et dont on ne peut même pas dire que deux mois après sa sortie il sera *oublié* puisque même sa sortie ne l'aura pas tiré de l'oubli congénital qui lui sert de liquide amniotique? Quelqu'un pourrait-il concevoir qu'une sorte d'abattement vous en vienne, abattement qui n'a rien à voir, ou très peu, avec la triviale déception de « n'être pas reconnu à ce qu'il estime sa juste valeur », comme dit à peu près *Têtu,* ou de ne pas pouvoir payer ses dettes, malgré un travail acharné?

Non, ce n'est pas cela – c'est *un peu* cela aussi, bien sûr, mais très secondairement. Il s'agit en fait d'une expérience que je n'ose appeler *mystique*, mais qui doit pouvoir être reconnue, au moins, comme *spirituelle* : l'expérience de n'être rien ni personne, de n'avoir aucune prise sur le monde, de ne pouvoir éprouver de lui que la vanité, et plus

exactement, comme dit très justement l'Écriture, la vanité de (ses) vanités.

***

Pierre Gardeil, dans son *Livre de lectures*, analyse avec beaucoup de finesse, et grâce aux instruments qu'il doit à sa foi chrétienne, d'une part, à son ami René Girard d'autre part, une nouvelle que je ne connais pas de Katherine Mansfield, *La maison de poupées.* "Maison d'intolérance", titre Gardeil : "Une conduite victimaire en cour de récréation".

Des petites filles riches ont reçu en cadeau une magnifique maison de poupées, qu'elles acceptent de montrer successivement, chez elles, à toutes leurs camarades de classe, par ordre décroissant de prestige social. Seules les deux petites filles les plus pauvres de la classe, dont le père est en prison, dont la mère fait des ménages, et qui sont elles-mêmes destinées à devenir domestiques, sont exclues de tout projet d'invitation, auquel d'ailleurs s'opposeraient absolument les parents des petites filles riches. Mais la plus jeune de ces dernières – figure en laquelle on croit reconnaître Katherine Mansfield elle-même – brave l'interdit, et finit par inviter tout de même les deux sœurs miséreuses, qui sont en butte à toutes les humiliations possibles de la part de toutes les autres.

La visite se passe mal : en effet, une tante des petites filles riches, qui déjà avait exigé que la maison de poupées soit laissée dans la cour de leur résidence parce qu'elle sentait trop fort la peinture, aperçoit les deux parias et les chasse. Elles s'en vont humblement. Mais la plus jeune se réjouit tout de même, auprès de l'aînée, d'avoir pu apercevoir, au fond de la maison de poupées, une jolie petite lampe jaune qui brillait.

Résumé de la sorte (et c'est un résumé de résumé), on dirait un sinistre conte de Noël, évidemment. Gardeil le donne suffisamment à entendre, la lampe jaune qui brillait est celle de la compassion. Je me demande comment cette parabole éclaire l'affaire des "sans-papiers" de Sainte-Geneviève-des-Bois. Mansfield montre bien comment l'exclusion sacrificielle des deux petites filles les plus pauvres, décidée au cours d'une vilaine scène dansée, chantée et quasiment rituelle dans la cour de

l'école, fonde l'unité du groupe, conformément aux structures classiques des histoires de bouc émissaire. Voilà un cas de "je sais bien, je sais bien, mais quand même…" Car dans l'exclusion que "naturellement" j'aurais tendance à souhaiter des "sans-papiers", je n'ai aucun mal à reconnaître la hideuse structure du sacrifice fondateur, ou conservatoire (d'autant moins de mal que de cette structure-là, en d'autres circonstances, j'ai été moi-même la victime). Et cependant, "conservateur", je n'arrive pas à ne pas souhaiter la conservation de ce dont ce sacrifice, pour hideux qu'il soit, paraît bien être la condition. Alors? (Et c'est bien entendu tricher dans la réponse que d'émettre le vœu que le sacrifice soit le plus doux possible.)

Je me demande comment Pierre Gardeil, qui n'est pas précisément, que je sache, un homme de gauche, applique à pareille situation politique les leçons qu'il tire si brillamment, et avec tant d'humanité, de la lecture de Katherine Mansfield.

Dimanche 9 juin, quatre heures vingt, l'après-midi. Bien m'a pris de ne pas donner trop de place, ici, aux neuves amours du cavalier Marquèsque, ni au récit de leurs commencements – en effet les voici déjà closes…

Il avait été remarqué, d'emblée, que l'on parlait beaucoup, et beaucoup de soi-même. Toutefois, quelques experts, penchés sur le berceau – moi le premier –, avaient estimé qu'il pouvait s'agir là, si tôt après la rencontre, d'un honnête désir de se présenter, d'être franc sur son propre cas, serait-ce seulement pour éviter les malentendus. Mais hier, troisième dîner, chez Flatters même, et nouvelle logorrhée, jusqu'à deux heures et demie du matin : on ne parle que du théâtre, mais non pas du théâtre comme vocation, comme destin, encore moins du théâtre comme répertoire, non, du théâtre tel qu'on le pratique quotidiennement, au sein d'une ou deux troupes de grande banlieue, plus proches du patronage, apparemment, voire de la secte, que de la compagnie de Molière ou celle de Louis Jouvet : problèmes d'horaires, problèmes de rivalités

personnelles, problèmes de salles ou de costumes. Le théâtre on dit en avoir la passion, on n'a pas d'autre sujet de conversation, on semble n'avoir pas d'autre vie ; mais du théâtre on sait moins que Flatters ou que moi, qui ne sommes pourtant pas grands clercs, en la matière. D'ailleurs on ne sait rien de rien : on n'a jamais vu un film d'Hitchcock, on ne connaît pas le nom de Pasolini, celui de Renoir n'évoque rien non plus, qu'il s'agisse du père ou du fils…

En ai-je assez connu, de ces jeunes gens (celui-là a *trente ans*, tout de même…) qui croient sincèrement qu'ils veulent être acteurs, ou écrivains, ou peintres, ou sculpteurs, mais qui ne peuvent pas citer le nom de trois acteurs ou de trois peintres vivants ou morts, de quelques écrivains qui les auraient marqués, d'une galerie, d'un théâtre ou d'un metteur en scène! Non seulement ils ne savent rien de l'univers auquel ils entendent consacrer leur existence – ce qui en soi, quand ils y entrent à peine, pourrait encore n'être pas trop grave –, mais ils n'en soupçonnent en aucune façon la richesse, l'ampleur et la diversité, et surtout ils n'en ont la moindre curiosité : la curiosité leur est un sentiment inconnu, et d'ailleurs suspect, qu'ils se défendent d'éprouver, ce qui leur donne un excellent prétexte pour ne s'intéresser en rien à leur interlocuteur, non plus, quand bien même ils s'en croient amoureux, ni à ses propres passions ou occupations. Cette disposition à l'aveuglement et cette incuriosité militante les préparent admirablement, d'ailleurs, à être les victimes d'escrocs, comme Flatters soupçonne de l'être le directeur de la troupe, qui ne paie pas ses acteurs et qui garde pour lui tout le peu d'argent qu'ils gagnent, sous prétexte d'édifier ou d'acquérir quelque abri permanent pour leurs activités.

Logorrhée monomaniaque pour logorrhée égocentrique, en plus, nous en savons peu, Flatters et moi, qui soient moins attrayantes que celle de l'acteur, surtout quand il est complètement inculte, et qu'il n'a pas la moindre idée de ce qui peut faire, éventuellement, la grandeur de son art ni d'aucun. Mieux vaut encore un garçon coiffeur, ou le Steevie du Loft. Il semblerait que le malheureux commensal de Jean-Paul, hier soir, ne songe même pas à manger, tant il est dévoré par la fureur de parler de lui : de sorte que le dîner a pris quatre heures. Jean-Paul posait quelques questions, au début, pour manifester un intérêt de plus en plus feint, à

mesure que le temps passait; et pour tâcher de mettre un peu d'ordre dans ce flot de paroles, et de comprendre, au moins, ce qu'on lui racontait. Mais c'était peine perdue. Les interruptions, même de soutien, n'étaient pas prises en compte, et pour ce discoureur-là l'autre comptait si peu qu'il n'était besoin que de son oreille, pas de son intelligence, et moins encore de ses commentaires éventuels.

Flatters avait remarqué déjà, chez ce jeune homme, une certaine tendance à la réaction faible, quand il y avait demande, mais au retour en force, quand il n'y avait pas – bref à la demande de demande, que j'ai moi-même un peu pratiquée, en mon temps, mais pas dans ces proportions-là, ni sur ce mode. Hier il y eut quelques agaceries sexuelles, après l'interminable repas, mais toujours reposant uniquement sur un désir supposé de Flatters, désir qui justement était de moins en moins là ; et jamais sur un désir assumé du garçon.

« Tu as envie de faire l'amour, non? a demandé celui-ci.

– Dans ces conditions-là, pas tellement», a répondu Flatters, qui commençait à s'irriter.

Il m'annonce aujourd'hui sa résolution d'en finir avec cette histoire à peine ébauchée, et je ne puis que l'approuver, sans commentaires. Il me semble qu'il n'y a rien à dire. Tout cela, ce type humain, ce genre de rapports sans rapports, m'est très familier par de nombreuses aventures anciennes, et autres situations du même ordre, pareillement avortées. La seule question intéressante, à mon avis, est de nature politique, idéologique, culturelle, *générale* : est-ce que l'état présent de civilisation – si l'on peut dire, par antiphrase – ne multiplie pas dans des proportions affolantes ce genre de personnages, hommes et femmes, garçons et filles, que rien ne rattache à rien parce qu'ils ne savent rien, et pour qui c'est toute la culture, même au dérisoire sens moderne du terme, qui est lettre morte ? Je veux bien qu'il y ait là, en l'occurrence, un cas psychologique, le désir de combler un manque, mettons, ou l'absence d'un père, par ces discours sans solution de continuité, où l'autre ne peut jamais aborder, et qui l'excluent complètement. Mais justement ces cas psychologiques particuliers paraissent être produits *en masse* désormais. La logorrhée ne témoigne que de leur phase la moins avancée, probablement. Les phases suivantes sont l'hébétude et la violence.

Flatters est très frappé par les jeunes hommes, souvent arabes ou noirs, qu'il voit par dizaines dans les Halles, surtout le soir, et qui pour la plupart sont visiblement drogués, et passablement inquiétants. La violence ne procède pas chez eux de convictions quelconques, ou de la haine, mais plutôt d'un vide abyssal, d'une absence totale de repères et de signification donnée à la vie, ou seulement présentée par elle, et qui, ce vide, ce défaut de sens, ce manque d'aspérités signifiantes de tout, les conduiraient au suicide tout autant qu'au meurtre. Il émet d'ailleurs l'hypothèse, à laquelle je ne suis pas sûr de souscrire, que les dits "kamikazes" de l'intégrisme musulman sont issus bien davantage de ce néant intellectuel et spirituel effrayant (de certains jeunes "beurs" de banlieue, par exemple), que du fanatisme religieux. Cela dit les deux explications ne sont pas incompatibles. Il suffit de les faire intervenir successivement. Le vide intellectuel et spirituel fait de ces garçons des proies faciles pour ceux qui leur inculquent le fanatisme, et en même temps il les incite à ne compter pour rien leur vie, dont ils voient bien qu'elle n'a pas de sens, et celle des autres, dont ils assument qu'elle n'en a pas non plus…

***

Jour d'élections législatives : je ne suis pas encore allé voter, et je n'irai sans doute pas. Rien dans mes opinions actuelles ne m'incite à soutenir plus avant la gauche. L'extrême droite m'est barrée par la personnalité de ses chefs, malgré mon accord avec certains de ses thèmes. Quant à la droite classique, je n'arrive pas à me résigner à apporter mon suffrage, pour la première fois, à ces bourgeois rassis et gestionnaires, c'est-à-dire à Jacques Chirac et à sa déplorable "Union pour la majorité présidentielle" – un nom qui reconnaît avec un cynisme inimaginable le caractère de simple machine à conserver et conquérir des places de cet appareil, et, là encore, le vide intellectuel et spirituel total : "Parti pour Être un Parti et pour Gagner", en somme, "Union pour Avoir la Majorité", "Mutualité des Partisans du Pouvoir", "Fédération des Obligés Obligeants". Je ne m'approuve pas de m'abstenir, mais je me

désapprouverais plus encore de soutenir ces gens-là, auxquels je ne vois pas une conviction qui tienne.

Lundi 10 juin, neuf heures et demie du soir. La droite classique a obtenu hier, comme il était prévu, un net succès au premier tour des élections législatives. La droite “nationale” subit un certain tassement, ce qui était moins prévu. Et le parti socialiste conserve à peu près ses positions en nombre de voix, mais il va perdre un grand nombre de sièges, du fait de l’effondrement des communistes (moins de cinq pour cent) et des médiocres résultats de ses autres alliés. Le nouveau parti de Jean-Pierre Chevènement dépasse à peine un pour cent, et Chevènement lui-même pourrait bien perdre le siège qu’il occupe depuis trente ans.

Pour passer à une actualité plus étroite, *Libération* contenait ce matin un “billet d’humeur” de Pierre Marcelle sur l’“affaire Camus” vue d’aujourd’hui, après une lecture de *Du sens*. Et ce billet m’était tout à fait favorable, et surtout très sévère à propos de mes adversaires d’il y a deux ans. Cependant il ne s’agit en aucune façon, encore une fois, d’un article sur mes livres, même pas sur le seul *Du sens*. Il m’a néanmoins fait plaisir, et remonté un peu le moral, après un entretien téléphonique accablant avec mon vieil ennemi Totalgaz, à l’issue duquel j’avais dû envoyer trois chèques de mille euros chacun, payable l’un à la fin de ce mois, le deuxième à la fin de juillet et le troisième à la fin du mois d’août. Mon correspondant avait du mal à croire que j’étais “un particulier”. Les “particuliers” consomment en moyenne une tonne de gaz par an. Moi il m’en faut six.

« Ça doit être très grand, chez vous ? »

Non seulement c’est en effet très grand mais je chauffe surtout les petits oiseaux, puisque toute la chaleur produite par ces ruineuses six tonnes se précipite vers les fenêtres comme un suicidé enthousiaste, étant donné qu’il n’y a aucune espèce d’isolation, sans compter que les murs bâillent de partout. J’envisage de ne chauffer que le second étage, l’année prochaine. Mais la cuisine est au premier, et que dira la femme de

ménage, qui passe ses matinées dans les salles de cet étage-là ? *Raggggghhhhh…*

Le Monde daté de ce jour présente en son milieu un “Grand Dossier” de plusieurs pages consacré à “L'immigration en Europe”, et il n’est pas fait pour me rendre à la bonne humeur : non que ce qu’il annonce soit particulièrement déprimant – en tout cas ce n’est pas nouveau –, mais la preuve est faite une nouvelle fois qu’il n’y a pas de discussion possible, que le débat est totalement verrouillé, que le vocabulaire est faussé et que quiconque tâcherait d’échapper à ce vocabulaire faussé serait un homme perdu.

Bien entendu “l’invasion” est un mythe. Songez :

« L’Europe est devenue le premier continent d’immigration du monde, *mais les étrangers ne représentent que 5,1 % de sa population.* »

N’allez pas vous aviser de faire remarquer qu’il n’y a rien d’étonnant à ce que les “étrangers” soient si peu nombreux en proportion, puisqu’il y a trente ans qu’on naturalise à tour de bras, et que les naturalisés font des enfants en quantité. Et ne demandez surtout pas quelle est la proportion de “non-Européens”, parmi les “non-étrangers” ? Comment ça, “*non-Européens”* ? (C’est là que vos affaires commenceraient à sentir sérieusement le roussi, et que peut-être il deviendrait urgent, pour vous, de commencer à songer à l’exil…)

N’allez surtout pas croire, non plus, qu’en France il y ait plus d’“étrangers” qu’en Allemagne, ce serait une grave erreur. C’est l’Allemagne qui détient le record européen de la proportion d’“étrangers”. Et gardez-vous d’aller insinuer, en guise de suggestion d’explication, que l’Allemagne, jusqu’à une date récente, a mis beaucoup moins d’empressement à convertir ses “étrangers” en bons Allemands que la France à faire des siens d’excellents Français.

Ce qui frappe dans ces huit grandes pages, qui relèvent il faut bien le dire de la plus pure propagande immigrationniste et intégrationniste, c’est qu’à aucun moment l’un ou l’autre des nombreux contributeurs ne fait seulement mine de se demander si quelque chose ne risque pas de se perdre, ou ne s’est pas déjà perdu, dans l’immense mouvement qu’ils décrivent avec tant d’enthousiasme. Le caractère “français” de la France,

est-ce que ce n'est absolument rien pour eux? Sans doute répondraient-ils que le caractère "français" de la France c'est une *idée*, et que cette idée est universelle. Mais même s'il y avait de la vérité dans cette conception, que pour ma part je juge sinistrement insuffisante (on peut se faire *une idée de la France*, mais la France est bien plus qu'une *idée*), je ne crois pas que les immigrationnistes à tout crin remportent beaucoup de succès dans la diffusion de leur *idée* de la France parmi les nouveaux Français. Le problème, c'est que la plupart de ces nouveaux Français, ils sont "cratyliens" comme moi, sans le savoir, et ils entendent mieux la voix de l'origine que ceux qui leur expliquent que la nationalité c'est une *idée*, serait-ce une *idée de la France*.

Une phrase montrera un peu le degré de détachement objectif affiché par ce beau "dossier" :

«L'opération de régularisation [*en 1997, quand Jean-Pierre Chevènement était ministre de l'Intérieur*] – la première de cette ampleur depuis 1982 – va connaître un succès dépassant tous les pronostics : 143 000 demandes seront déposées en quelques mois. »

Succès pour qui?

On ne peut même pas dire qu'on prenne soin de cacher au lecteur quoi que ce soit qui pourrait l'alarmer :

« ... une réalité qui domine encore aujourd'hui : l'immigration de travailleurs induit nécessairement l'installation de familles et donc l'intégration des générations suivantes. »

Il est vrai que le lecteur du *Monde* ne s'alarme de rien, dans ce domaine. Sans doute pense-t-il, avec l'un des experts consultés, que «Le principal souci, c'est non seulement d'attirer cette main-d'œuvre [*qualifiée*], de la séduire, mais aussi, et surtout, de *réussir à la garder».*

Ma citation favorite vient toutefois d'une dame Catherine Wihtol de Wenden, directrice de recherches au Centre d'études et de recherches internationales (C.E.R.I.) du C.N.R.S. :

«Le débat sur l'intégration est extrêmement subjectif et n'a presque aucun intérêt. *Qui est intégré par rapport à qui ?* [*C'est moi qui souligne.*] La plupart des jeunes issus de l'immigration sont parfaitement

intégrés dans la société de consommation *et dans les valeurs culturelles françaises* » (qui sont à peu près la même chose, suppose-t-on…).

Mardi 11 juin, trois heures et quart, l'après-midi. Que les gens ne changent pas (interminable "suite") : il y a deux ans, au plus fort de l'"affaire", j'avais reçu un coup de téléphone d'une dame, une poétesse, qui avait consacré deux minutes environ à m'assurer de son soutien, au demeurant très enthousiaste, et vingt minutes, jusqu'à ce que je l'interrompe aussi poliment que possible, à me parler d'elle-même, de ses écritures, de ses projets littéraires et de ses espérances éditoriales. Quelques jours plus tard j'avais trouvé dans mon courrier un bulletin de souscription, pour une plaquette de ses poèmes.

Hier, nouveau coup de téléphone de cette dame, et même schéma exactement : elle a vu l'article de Pierre Marcelle dans *Libération*, et elle veut m'en féliciter; d'ailleurs il y a longtemps qu'elle entendait prendre de mes nouvelles, et elle se réjouit de constater que j'ai une excellente voix; quant à ses nouvelles à elle… Et de repartir exactement comme la première fois, ne m'épargnant aucun des détails de la préparation des trois recueils de sa poésie qui vont paraître à la rentrée, dans l'une ou l'autre de ces petites maisons spécialisées qui toutes ont des noms si malins (on finira par souhaiter qu'elles s'appellent Alphonse Lemerre ou Émile-Paul, comme autrefois…).

Au moins je n'aurai pas eu ce défaut-là, ni jamais embêté personne (*oralement*, je veux dire – par écrit ce n'est pas la même chose : il faut la collaboration volontaire et très active de la victime…) avec mes petites histoires et mes petits travaux; ni surtout un écrivain ou un artiste que j'aurais appelé pour lui dire mon admiration, officiellement, ou lui exprimer mon soutien.

Mais il est de fait que la grande majorité des gens qui s'adressent à des artistes ne le font que pour en venir à parler d'eux-mêmes, et souvent de leur art. Il n'y a de différence dans leur politesse, ou dans leur décence, ou dans leur sens du ridicule, qu'en le délai qu'ils s'imposent avant d'en

arriver là. Parler de soi est l'une des deux ou trois pulsions les plus profondément ancrées au cœur de l'homme (et de la femme, Dieu sait, et de la femme). Pour ma part, je suis bien loin d'en être exempt. Mais encore une fois je m'en débarrasse dans mes livres, en particulier dans ce *journal.* Et dans les échanges de la vie courante, du coup, je n'ai plus trop matière à en souffrir, ni surtout à en faire souffrir les autres.

Est-ce la disparition de Dieu dans les vies qui les laisse si désemparées, ou bien en proie à tant d'effroi, qu'elles abdiquent à ce point toute pudeur, dans leur demande qu'on les voie, qu'on les entende, qu'on les aime – mais d'abord qu'on les *remarque*, pour l'amour du ciel, qu'on ne les laisse pas sans témoin?

Cette terreur, oui : *n'être pas vu* (jamais je n'oublierai l'affolement de cet enfant que, par un jeu stupide dont je n'apercevais pas la cruauté, je prétendais ne pas voir et chercher partout, en l'appelant de plus en plus fort, en sa présence).

A défaut de Dieu, l'art, probablement, peut prendre en compte cette demande, *être regardé*; et lui donner réponse, et la calmer. Mais il n'est pas donné à beaucoup d'habitants de la terre de produire un art assez haut pour les convaincre eux-mêmes qu'ils existent bien, et les libérer de ce besoin d'en informer le diable et son train, afin de s'en persuader au moins par ce détour.

Garde à moi d'oublier ma ridicule pulsion, à peine plus savoureuse (tout juste un peu moins gênante pour les tiers), de regarder toutes les cinq minutes (non, *pas tout à fait*, mais trois ou quatre fois par jour tout de même, et davantage si je ne me contrôlais pas comme je peux) si quelqu'un ne m'aurait pas laissé quelque message flatteur, si on ne me proposerait pas quelque émission de radio ou de télévision, si le site de la Société des Lecteurs n'est pas bourdonnant du souci de moi, et de mes petits travaux. Rien de pareil, en général – de sorte qu'il ne devrait pas être trop difficile de se libérer de ce ridicule-là, de cette petite bassesse humiliante. Mais le diable, pour nous dissuader d'un parti si contraire à ses intérêts, avance un argument excellent, comme le sont presque toujours les arguments du diable : que nous ne vaudrions pas beaucoup mieux que des morts, si nous n'attendions plus rien, ni l'argent, ni l'amour, ni la gloire, ni la *reconnaissance* – il n'a pas tort.

Attendons donc un peu quelque chose, mais sans trop nous le montrer à nous-même, si possible, ni aux autres…

Bernanos, dans son œuvre, insiste beaucoup sur le thème de la *déception*, dont Drumont, au moins dans *La Grande Peur des bien-pensants*, est la figure emblématique. La vie est *décevante*, en général : pour les hommes, pour les artistes, pour les penseurs, les écrivains. Elle l'est aussi pour les peuples. La guerre de 1870, par exemple, est donnée, un peu curieusement, comme une des plus sévères *déceptions* qu'ait éprouvées le peuple français.

Il en a éprouvé une autre ce matin, plus triviale, avec son élimination, presque d'emblée, de la Coupe du monde de football, lui qui n'en revenait pas d'être champion, depuis la dernière fois. Mais peut-être ne s'agit-il plus du même peuple français. Comme on avait beaucoup dit, en 1998, que c'était la France "black-blanc-beur" qui gagnait, va-t-on dire à présent que c'est elle qui perd? C'est peu probable.

Je suis encore sous le coup de cet accablant dossier sur l'immigration, dans *Le Monde* d'hier; et d'avoir constaté à quel point il nous éliminait, moi et les quelques-uns qui pensent encore que les Français sont un *peuple*, au sens traditionnel du terme; un peuple qui ne veut pas mourir, ni se trouver noyé dans autre chose que lui (non plus que les juifs en Israël). Ce sentiment-là, non seulement les contributeurs du dossier ne peuvent ni ne veulent le comprendre, ils ne peuvent ni ne veulent *l 'envisager*. En revanche ils peuvent très bien le haïr, et ne s'en priveraient pas si l'occasion leur en était donnée.

Flatters a une curieuse interprétation des résultats électoraux d'avant-hier, où la plupart des commentateurs lisent, avec la défaite du Front national, l'échec de ce sentiment que je viens de dire, de ce refus de rejoindre le magasin des accessoires, pour le peuple français tel qu'il fut si longtemps. D'après Flatters, ce refus ne serait pas du tout vaincu : ce serait lui, au contraire, qui ferait la victoire de la droite classique. Dans les projections en sièges des résultats électoraux, quand on voit sur les écrans de télévision la masse des députés de droite s'élargir dans l'hémicycle bien au-delà du centre, lui qui a toujours voté à gauche, que je sache, comme nous tous, il se réjouit, parce qu'il dit ne plus pouvoir supporter la gauche, *Le Monde* et "La Suite dans les idées" ; et parce que

dans cette masse il voit la grande armée du *non*, du *non* à tout ce que ceux-là nous vantent et nous préparent, et qu'illustre si bien le beau "dossier" d'hier.

Un correspondant m'écrivait récemment que tout ce que je disais dans *Du sens* était bien beau, et qu'il était d'accord avec cela, mais que j'avais le tort de ne rien proposer, de ne faire qu'analyser, à ma façon, et me plaindre. Et mon incapacité à voter, avant-hier, reflète bien cette difficulté où je suis à prendre un parti, encore plus à montrer à d'autres une direction quelconque. Ce n'est pas seulement l'éloignement que m'inspirent leurs chefs, Le Pen et Mégret, qui me retient d'apporter mon suffrage aux deux partis de l'extrême droite. C'est aussi mon scepticisme quant aux chances que l'emporte jamais, dans leur programme, ce qui serait commun avec le mien, si j'en avais un.

Certes, je suis attaché aux peuples et à leurs différences. Certes, je préférerais que tous ne se fondent pas dans un seul. Certes, je préférerais que survive le peuple français tel qu'il était jadis, et que ce beau nom n'en soit pas réduit, à titre de survivance, à désigner seulement la masse des individus qui à un moment donné se trouvent vivre sur le territoire de l'ancienne France, indépendamment de ce qu'ils sont vraiment, et de leur origine. Je l'ai écrit cent fois, et je ne me renie pas : mon idéal en matière d'immigration, ce sont les vieilles lois de l'hospitalité, celles qui distinguent entre l'hôte et l'hôte. Cependant (j'ai l'impression d'être déjà passé par ce carrefour dangereux), cependant, je crains que cette distinction ne soit plus possible. Je le déplore, parce que je trouve sans attrait un monde où elle ne soit plus opérante. Je crains qu'un tel monde ne soit violent et laid, ainsi qu'il montre déjà bien des apparences de l'être; que la connaissance, l'art et la pensée y tiennent toujours moins de place; et que la personne, dépouillée de ses attributs traditionnels, parmi lesquels l'origine tenait une place insigne (sans compter qu'elle était un grand charme), y soit toujours un peu moins importante, moins précieuse, à la fois plus violente et plus exposée, moins intéressante et plus dangereuse, pour les autres comme pour elle-même.

Voilà ce que je crains. Mais cet avenir déjà sérieusement entamé, je ne crois guère qu'il soit évitable, hélas : d'une part parce que tout y mène dans le train du monde, où les frontières sont de plus en plus poreuses et

les incitations à voyager, et à s'établir où l'on veut, de plus en plus nombreuses ; d'autre part parce que les partisans de pareille évolution détiennent tous les pouvoirs, parce qu'ils sont sincèrement convaincus d'avoir raison, et parce qu'ils sont emplis, à l'égard de leurs maigres et rares adversaires, d'une haine sans pareille, sans commune mesure avec celle qu'ils leur prêtent abusivement, au point de les associer avec elle.

Pour ma part je n'éprouve pas de haine, et surtout pas pour les individus; mais je ressens beaucoup d'amour pour ce que je vois mourir; et beaucoup d'inquiétude, c'est vrai, quant à ce que je vois apparaître. Ce ne sont pas là de très bonnes dispositions pour fonder des partis, ni même pour adhérer à l'un ou à l'autre, ni pour donner des instructions de vote, ou des consignes d'action.

J'ai dit clairement où iraient mes préférences. Mais comme il ne semble pas qu'elles puissent être satisfaites, je n'aspire à rien d'autre qu'à être laissé en paix. On dirait parfois que c'est encore trop demander.

Mercredi 12 juin, trois heures de l'après-midi. Le ciel prodigue quelques faveurs, tout de même, qu'il serait ingrat de ne pas relever.

Ainsi Pierre est rentré de Paris, hier, alors qu'il doit y retourner demain – et faire tant de chemin pour si peu de temps, c'est vraiment gentil de sa part.

Ce matin se sont présentés, enfin, MM. les jardiniers de la régie rurale. Il se trouve que l'un d'entre eux, même, est tout à fait joli, ce qui est plus qu'on n'en pouvait raisonnablement demander. Surtout ils ont déjà tondu le jardin du haut, dit pompeusement "à la française". Et ce qui est merveilleux avec la tonte, c'est qu'elle a un effet visible immédiat, et radical. L'herbe folle donne aux maisons un aspect d'abandon sinistre, alors qu'à peine la soumet-on à la lame tout rentre aussitôt dans un ordre harmonieux; et même les édifices les plus décatis, comme celui-ci, dégagent une impression d'attention et de soin – sans compter que de toutes les odeurs de la terre il en est peu d'aussi délicieuses que celle de l'herbe coupée.

Une espèce de beau temps semble enfin revenu, il a même le courage de franchir les fenêtres. Tous ces jours-ci je me suis gelé, surtout le soir, bien entendu. Dans la nuit de dimanche à lundi il faisait si froid – à la mi-

juin ! – que je me suis à peine déshabillé pour me coucher. A présent le soleil est de nouveau un peu voilé, mais tout de même assez fort pour réchauffer de vieux os comme les miens, à condition de les exposer directement à lui, dans les fenêtres ou sur les chemins.

Enfin, stupéfiant miracle, le lecteur de compacts s'est remis en marche, sans aucune intervention extérieure, ni pression d'aucune sorte sur lui. Hier, comme on passe son doigt sur une dent qui fait mal pour s'assurer que la douleur est toujours là, j'ai mis en place un disque attrapé au hasard, et appuyé sur le bouton, bien assuré qu'il n'en adviendrait rien. Il en est advenu les *Préludes* de Chopin. Aujourd'hui, pour exprimer au Sort ma gratitude, j'ai écouté la belle deuxième symphonie de Mendelssohn, *Lobegesang* (Chant d'action de grâces). Et elle a déroulé ses fastes sans encombre, jusqu'au bout. Je ne sais combien de temps durera cet été de la Saint-Martin de la musique dans la maison, et je crains qu'il ne prenne fin d'un instant à l'autre. Mais j'en profite d'autant plus avidement.

***

On a voulu convaincre le peuple français qu'il ne pouvait continuer à être ce qu'il était. *Fair enough* – j'ai bien peur que ce ne soit que trop vrai. On veut maintenant le persuader qu'il n'a jamais été ce qu'il pensait, qu'il s'est rêvé lui-même, et qu'il ne fut rien d'autre, même quand il croyait à sa propre existence, que l'invention d'hommes de pouvoir intéressés, et d'idéologues à leur solde. C'est admettre avec un peu d'imprudence, et beaucoup d'impudence, qu'on peut faire croire tout ce qu'on veut. Mais l'inexistence rétrospective de ce qui fut sera peut-être plus difficile à imposer, dans les esprits, que n'a pu l'être, en son temps, l'existence de ce qui (nous dit-on) n'était pas.

Vendredi 14 juin, dix heures du matin. Il a été beaucoup question ces jours-ci de Jacques Mesrine, le fameux “ennemi public n° 1” des années soixante-dix, revenu dans l’actualité parce que l’on jugeait l’un de ses compagnons, François Besse, un homme de cinquante-huit ans qui, entre parenthèses, est remarquablement séduisant – excellente administration du corps et du visage. Cependant ce n’est pas de cela que je voulais parler, mais de ceci : Mesrine voulait qu’on prononçât son nom *Mérine*, en tout cas sans faire entendre le *s*. Il l’a souvent répété, et même souvent écrit. Son fils, qu’on voit ou qu’on a vu quelquefois à la télévision, insiste pareillement sur le même point. Dans leur famille on a toujours dit *Mérine*, et ils ne voient pas pourquoi l’on changerait, d’autant, mais c’est moi qui l’ajoute, que cette prononciation est parfaitement en concordance, et seule à l’être, avec la tradition et sans doute l’étymologie (jusqu’à présent on ne dit pas *Boileau*-Desse*préaux*).

Les compagnons de Mesrine, ses avocats, tous ceux qui l’ont bien connu disent *Mérine* selon ses vœux, et parce que certainement il se présentait comme tel. Et pourtant rien n’y fait. Des journalistes qui interrogent des proches de Mesrine et les entendent dire *Mérine* continuent imperturbablement à dire *Messsrine,* comme s’ils ne pouvaient même pas concevoir qu’on dît autrement, et même pas *l’entendre.*

***

On lit dans *Le Monde* d’hier un article de Françoise Giroud, “Cette Shoah qui ne passe pas ”; et dans cet article, à propos de la Shoah, donc, ce paragraphe que je trouve étrange :

«L’humanité a connu d’autres exterminations, certes, mais non comparables. On a exterminé des ennemis, des adversaires, des guerriers, les occupants d’un territoire à conquérir. Les Français, pour ne parler que d’eux, ont exterminé les protestants, torturé les Algériens ; les Américains ont massacré les Indiens ; les Soviétiques ont massacré tous azimuts; la liste n’est pas limitative. Mais jamais l’homme n’a exterminé

méthodiquement d'autres hommes sans raison, par caprice en quelque sorte – et par millions. »

Ce n'est pas le paragraphe en son ensemble, que je trouve étrange, c'est la dernière phrase; et plus précisément ces quelques mots : « ... sans raison, par caprice en quelque sorte ».

Naturellement on peut estimer – c'est bien entendu mon cas – que les nazis n'avaient pas de *bonne* raison d'exterminer les juifs. On peut estimer aussi – et c'est encore mon cas – que même s'ils avaient eu une *bonne* raison cette *bonne* raison serait encore mauvaise, car il ne peut pas y avoir de *bonne* raison à l'extermination d'un peuple. On peut certes dire – ce serait même une colossale litote – que les nazis n'avaient pas *raison* d'exterminer les juifs. Mais il ne me semble pas que l'on puisse dire qu'ils n'avaient pas *de* raison, si mauvaise qu'ait été cette raison, ou ces raisons. Eux étaient persuadés d'avoir bel et bien une raison, ou des raisons. Cette raison était exécrable, soit. On peut dire qu'elle était fausse, ou mal fondée, et monstrueusement "insuffisante" (d'autant qu'en aucun cas elle n'aurait pu être "suffisante") : on ne peut pas dire qu'elle n'existait pas, dans l'esprit des exterminateurs. Il me paraît tout à fait faux d'écrire qu'ils ont agi «par caprice », même «en quelque sorte ». Il n'entrait aucun caractère de *caprice* dans leur action criminelle.

(Il va sans dire que ce paragraphe, résumé et traduit en langue *Le Monde*, donne à peu près : « Il écrit que les nazis ont eu raison d'exterminer les juifs. » Passons.)

Dans le mouvement qui dirige la plume de Françoise Giroud je reconnais bien ce qui très souvent me paraît abusif dans les concepts d'*antisémitisme* et de *racisme*, et dans beaucoup des usages qui en sont faits. Loin de moi de prétendre qu'il n'y a pas d'antisémitisme, et pas de racisme. Il y en a bel et bien, et même en effrayante quantité. Seulement le recours trop systématique à ces termes relève dans bien des cas de la pensée magique, ou de la paresse intellectuelle, quand ce n'est pas de la simple prudence, du conformisme, voire de la volonté délibérée de mystification. On dit *antisémitisme, racisme*, *xénophobie* : on croit qu'on a tout dit, et l'on estime qu'on est dispensé de chercher plus précisément les causes, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, des accès de violence et des animosités entre les peuples, les groupes, les confessions et les

communautés. On fait appel comme explications, quand ce n'est pas au "caprice" ou à la folie meurtrière, à d'obscures haines de l'autre, à des pulsions prétendument viscérales, à des rancœurs et des fureurs venues du fond des âges, ou de la théologie, ou des aberrations de la science. Et du coup on s'interdit de voir des motifs de conflits beaucoup plus immédiats séculiers et triviaux, de simples et grossières rivalités d'influence, des luttes pour l'hégémonie sur un territoire donné, des inquiétudes pour la survie de situations acquises ou de privilèges, des exaspérations dues à la violence ou aux incivilités, réelles ou supposées, mais souvent tout à fait réelles, d'un groupe particulier.

On en revient ici à mon exemple ancien, qui a fait couler pas mal d'encre et de bile, du petit commerçant agressé à de nombreuses reprises par des jeunes gens qui seraient toujours, ou presque toujours, de la même origine ethnique; et qu'on traite de *raciste* parce qu'il se permet, parmi ses doléances, de relever cette origine (qui parfois est la même que la sienne). Les concepts et les termes de *racisme, raciste,* en l'occurrence, ne servent qu'à écraser de la vérité, à mon avis.

***

J'ai eu hier la visite – il est encore dans la maison, au premier étage – du très actif fondateur et secrétaire général de la Société de (mes) lecteurs, Rémi Pellet. Nous avons bu ensemble, ici, un peu de vin de Champagne, puis nous sommes allés dîner à Lectoure, non pas au Bastard, où il n'y avait pas de table, mais à l'auberge des Bouviers. Aucun véritable excès, mais deux flûtes de champagne suffisent, ou bien un repas de trois services au lieu de deux : j'étais réveillé à cinq heures, ce matin. Mais ce n'était pas désagréable, peut-être parce que je n'ai fait aucune tentative (dont je voyais bien qu'elle eût été parfaitement vaine) pour me rendormir. Et puis le temps est très beau, l'aube a été superbe, et la lumière qui envahissait ma chambre, avec le jour, c'était le paysage lui-même, beaucoup plus idyllique, vu de mon lit, que du bord des fenêtres.

Hier j'avais eu une longue conversation téléphonique avec Jean-Paul à propos d'une "Fondation Marcheschi" qu'il aimerait instituer ici, dans ce château déjà plein de ses œuvres, et qui pourrait en recevoir d'autres. Cette éventuelle "fondation" aurait pour principal vecteur, dans un premier temps, un site internet. Et je pensais cette nuit, ou plutôt ce matin, au cours de mon insomnie, que le site déjà existant de Pli selon Pli, plus ou moins laissé en jachère depuis plusieurs années, pourrait très bien servir à cet usage, faire connaître la "fondation" à ceux qui pourraient en être curieux, et les renseigner sur elle.

J'aime bien ces sites internet, qui font une manière absente d'être là, disponible à qui veut, mais ne tirant personne par la manche. Et c'est à cet endroit que dans mon insomnie (les insomnies sont toujours des moments de grande agitation de la pensée) le thème de la "fondation" a croisé celui du "parti politique", celui-là poussé en avant par mon mécontentement de n'avoir su pour qui ni pour quoi voter dimanche dernier, et par les doléances de certains lecteurs qui se plaignent que mes réflexions sont belles et bonnes (dans le meilleur des cas) mais ne mènent à rien, à aucune résolution, direction ni directive, à aucun parti (pris). Bien, bien, bien : donc j'ai décidé de fonder un parti politique, un parti politique qui ne recruterait personne, un parti politique qui se contenterait d'être là/pas là, sous forme de site internet (au moins pour commencer).

Mais déjà je bute sur la question du nom (comme d'habitude). Comment l'appeler? Les premières idées qui me viennent sont *Parti du peuple français, Parti cratylien européen,* ou bien *Parti européen de la civilité (section française).* On doit pouvoir trouver mieux.

Un parti m'obligerait à… *prendre parti*; et à échapper au reproche (que je suis le premier à me faire) de rester éternellement dans le vague. Devant toutes les questions qui se poseraient successivement à la société (et au pays), le parti serait contraint de donner des réponses. Et ces réponses constitueraient son "programme".

Quid de *Parti de l 'In-nocence ? L'In-nocence française ? L'in-nocence européenne ?*

J'ai pensé à *Parti Européen des Nations*, mais en abrégé ça fait *le P.E.N.* ("Club") ! Pourtant nous serions en effet proeuropéens et

favorables aux nations (au moins culturellement).

Paris, front de Seine, jeudi 20 juin, dix heures du matin. Je n'ai pas écrit ici depuis presque une semaine, parce que j'ai été très fiévreusement occupé à la préparation de l'avant-programme de "mon" parti politique, qui dans l'état actuel, éminemment révisable, se nomme donc le *Parti de l'In-nocence*. Avant-hier, 18 juin, j'ai achevé la rédaction définitive du texte (définitivement provisoire), et hier je l'ai installé sur mon site *Vaisseaux brûlés,* avec l'aide du très complaisant M. Lucas, qui trouve toujours des solutions à tous les problèmes techniques, et ne fait jamais aucun commentaire sur le fond. A peine la chose accomplie, j'ai procédé à une "annonce" sur le site de la Société des Lecteurs, dont la fréquentation et la puissance médiatique sont plus fortes que je ne le supposais, puisque aussitôt, entre hier et aujourd'hui, la fréquentation de mon propre site a fait un bond de deux cent trente pour cent!

Vaisseaux brûlés, pour le coup – je m'avise seulement à présent de l'étonnant degré de conformité de cette ultime initiative, le "parti" et son "programme" noir sur blanc, avec l'idéal énoncé par ce titre, ou cette devise.

Le texte installé hier sur le net est celui-ci :

Avant-Projet pour la création d'un « Parti de l'In-nocence »

EXPOSÉ DES MOTIFS

« Il y a d'abord que je suis encore embarrassé de m'être trouvé incapable, lors du premier tour des élections législatives, d'accomplir mon devoir électoral – incapable de me résoudre à apporter mon suffrage à l'un ou l'autre des candidats en présence. Ils étaient pourtant très nombreux, on ne peut pas dire qu'on manquait de choix. Mais les partis dont ils se réclamaient m'inspiraient tous l'indifférence la plus totale, en mettant les choses au mieux; au pire une vive répulsion. Impossible pour

moi de surmonter l'absence complète de mobile qu'il aurait pu y avoir à se décider pour celui-ci plutôt que pour celui-là ; et d'oublier les puissantes raisons de ne pas choisir cet autre, ni bien sûr cet autre.

« Quant au deuxième tour, avant-hier dimanche, le 16 juin, il en est allé exactement de même. Sans doute les candidats n'étaient-ils plus que deux, mais aucune incitation intérieure ne me poussait à soutenir l'un ni l'autre camp, et beaucoup de prévention m'en dissuadait, dans les deux cas. Abstention derechef.

« Or il semble bien que je sois loin d'être seul en ce manque d'enthousiasme, ni en ce dégoût. Jamais les taux d'abstention n'ont été si élevés, pour des élections de ce type. C'est bien que l'offre, pour abondante qu'elle soit, n'est pas encore suffisante; et que certaines aspirations du pays ne sont pas satisfaites par les propositions qui lui sont soumises; ou que certains refus, de la part du peuple français, ne sont pas exprimés politiquement avec assez de clarté à son goût. Dans cette manifeste inadéquation de l'offre politique à la demande, je vois une première raison de fonder un parti nouveau, qui saurait peut-être se montrer attrayant pour d'autres électeurs et pour moi, et qui aurait au moins le mérite de nous tirer de l'embarras où nous sommes de nous sentir, à notre corps défendant, si mauvais citoyens que nous ne puissions mettre un bulletin dans l'urne.

« D'autre part, deuxième raison, je viens de publier *Du sens*, et parmi le courrier que je reçois, un certain nombre de lecteurs, qui veulent bien me signifier leur intérêt pour mes analyses, si c'est bien le mot, en assortissent l'expression d'un regret, que ces analyses ne débouchent sur aucune résolution, sur aucun plan d'action précis, sur nul parti ni parti pris. "Tout cela est bien beau, demandent-ils en substance : mais où cela mène-t-il ?" Je reconnais le bien-fondé de leurs doléances, et me décide à les prendre au mot, et sans doute un peu au-delà. *Fondons un parti*.

NOM

«Au moment où j'écris, ce pluriel est de majesté. D'autre part je ne suis pas sûr du mot "parti". Voilà un des (nombreux) points dont il

pourrait être discuté d'emblée, s'il arrivait que je sois rejoint par quelques-uns, ce qui serait la première condition indispensable pour former un "parti", ou un "mouvement", ou une "union", etc.

«Et ce parti, ou ce mouvement, comment l'appeler? "Union Cratylienne" ? "Mouvement Bathmologique" ? "Parti Culturaliste Européen" ? Ce serait sans doute décourager beaucoup de monde avant même de commencer. A titre provisoire, et dans l'attente de propositions meilleures, je propose "Parti de l'In-nocence", parce que j'écrivais jadis, je ne sais plus où ni en quels termes exactement, que si j'élaborais un jour une "philosophie politique" elle serait tout entière ordonnancée autour du concept d'"in-nocence", lequel a le double avantage, d'une part de poser l'innocence, philosophiquement, éthiquement, comme un idéal à atteindre, comme une aspiration, comme un but et non pas comme une donnée première qui irait se perdant avec le développement de la civilité et de l'existence sociale; d'autre part, de faire la liaison, par le biais de la *nuisance*, qui n'est qu'une sous-catégorie de la *nocence*, entre la morale, le contrat social, l'exigence de paix civile et l'écologie (le Parti de l'In-nocence est un parti écologique).

« Cela dit je me rends bien compte que ce nom, même avec l'indispensable tiret, n'est pas sans comporter une certaine dose d'ambiguïté et prête au ridicule, serait-ce seulement par ses résonances un peu kitsch, à première ouïe. Aussi la discussion est-elle ouverte. Mais auparavant un mot sur les moyens.

MOYENS

«Les moyens, dans un premier temps, seraient essentiellement cybernétiques, webmatiques, liés à internet. Le "Parti" serait d'abord un "site", qui permettrait aux personnes éventuellement intéressées de se faire connaître et de s'inscrire si elles le souhaitent, et de collaborer point par point à la discussion, à l'affinement et à la constante mise à jour du programme. Personnellement j'ai un goût marqué pour les sites internet, qui sont un mode idéal de la présence-absence. On est là sans être là, présent pour qui veut bien nous chercher, absent pour quiconque jugerait dérangeant de nous voir et de nous entendre. On ne tire personne par la

manche, on ne fait pas de propagande, on est ouvert à qui veut, on n'exerce aucune nocence. «Aussi bien c'est assez comme cela que j'entrevois le Parti de l'Innocence. S'il se trouvait que les lignes générales qu'il suggère soient en concordance avec certaines aspirations du peuple et du pays, si elles rencontraient quelque appui et paraissaient salutaires à un certain nombre de citoyens, très bien. Mais si personne, ou presque personne, ne les estimait pertinentes, c'est ipso facto qu'elles ne le seraient pas : elles n'auraient pas de raison d'être si cette raison d'être n'était pas partagée. Dès lors que ce point serait tout à fait établi, il n'y aurait qu'à tourner la page, et ne plus penser à tout cela.

DÉCLARATION D'INTENTION

«Le Parti de l'In-nocence est constitué autour des valeurs de civisme, de civilité, de civilisation, d'urbanité, de respect de la parole et d'"in-nocence" – par quoi il veut signifier l'absence de nuisance, que ce soit à l'égard des individus ou de l'environnement. Son adversaire est la *nocence*, soit qu'elle se manifeste contre les personnes ou les groupes, soit qu'elle sévisse contre la nature ou les éléments, meubles ou immeubles, collectifs ou privés, du cadre de vie. Au nom de l'Innocence, le parti s'attache à promouvoir et à défendre la sécurité et la tranquillité civiles, la propreté et l'intégrité du territoire urbain, suburbain et rural, le paysage, le patrimoine historique, la culture et la langue.

PROGRAMME

1. *Éducation*

« Le Parti de l'In-nocence attache la plus grande importance à l'éducation et entend lutter pour qu'elle soit pleinement rétablie dans son rôle de transmission et d'acquisition des connaissances et des valeurs. Il est favorable au rétablissement de l'autorité à l'École, autour d'un principe d'inégalité entre les maîtres et les élèves – *inégalité de rôle*, bien entendu, *inégalité provisoire*, seule garante à ses yeux d'une véritable égalité des chances d'acquisition du savoir.

« Il est favorable au rétablissement dans leurs formes plénières des enseignements traditionnels tels que la littérature, la philosophie et l'histoire, enseignements qui seront dispensés comme jadis selon des axes *chronologiques*, seuls à même d'établir des structures véritables dans l'esprit des élèves et de constituer un rempart contre l'invasion de ces matières par l'idéologie et les diverses sortes d'endoctrinement.

« Il est favorable au rétablissement, dans l'enseignement général, de l'étude du latin et du grec, d'abord parce qu'il considère ces matières comme éminemment formatrices de façon générale; ensuite parce qu'il y voit l'un des fondements principaux de la culture occidentale; et enfin parce que, favorable à l'Europe ainsi qu'on le verra plus bas, il estime qu'elles sont un précieux facteur de compréhension mutuelle entre les peuples européens.

« Le Parti de l'In-nocence est hostile à la diminution du nombre des heures et des jours d'enseignement véritable, à la multiplication des "stages", des "discussions" et autres "moments de convivialité", à la réduction des ambitions et des espérances quant à la qualité et la quantité de ce qui peut et doit être transmis par le moyen de l'École. Il demande le retour à des trimestres qui soient des trimestres et à des semaines de travail qui soient des semaines de travail. Il considère que l'Éducation est l'un des dons les plus précieux qui puissent être faits aux enfants et aux adolescents, et il estime que ce don ne saurait être transformé en la simple proposition d'une liberté dans l'expression de chacun. Il juge que la véritable liberté de l'expression n'est pas première, mais qu'elle est au contraire, comme l'innocence, la *conséquence* et la récompense d'un combat contre la nocence, en l'occurrence contre l'ignorance et souvent contre la violence naturelle ou sociale. Il est favorable à la forme magistrale et formalisée de la plus grande part des enseignements.

«Il préconise le retour à des formes réellement significatives et donc *sélectives* des examens divers, et, non sans ambition, il se donne pour objectif une réduction annuelle d'au moins cinq pour cent du nombre proportionnel des bacheliers au sein d'une classe d'âge, jusqu'à ce que ce nombre soit ramené à cinquante pour cent ou en deçà.

« Comme la grande majorité des jeunes professeurs, il réclame l'abandon du collège unique. S'agissant de l'enseignement secondaire, il

propose une division en trois niveaux : enseignement général, enseignement professionnel, enseignement “intermédiaire” permanent (ou “complémentaire”).

« L’enseignement général tel qu’il le conçoit est réservé aux élèves qui par leur assiduité, leur application et leurs résultats témoignent qu’ils le méritent et qu’ils ont véritablement le désir d’en bénéficier. On ne contraint personne à s’y plier, mais on n’y maintient pas ceux qui n’en observent pas les règles.

« L’enseignement professionnel comporte un enseignement général, moins approfondi que celui de l’Enseignement général proprement dit, et assorti d’une variété d’enseignements spécialisés, orientés vers des fins professionnelles de plus en plus précises avec les années.

«L’enseignement “intermédiaire” permanent, ou “complémentaire”, égal aux deux autres en moyens et en quantité d’effectifs, assure qu’aucune situation personnelle non souhaitée n’est jamais figée, tout en s’attachant au contraire à soutenir les situations scolaires à la fois souhaitables objectivement et souhaitées par les intéressés. Cet enseignement intermédiaire ou complémentaire est parfaitement compatible, pour les élèves, avec chacun des deux autres. Éventuellement, il s’ajoute à eux. Il apporte un soutien scolaire aux élèves de l’enseignement général qui, malgré le désir qu’ils en ressentiraient, éprouveraient de la difficulté à s’y maintenir, en particulier à cause de désavantages tenant à leur origine sociale ou culturelle, ou bien à leur état de santé. De même, et principalement, il apporte un soutien personnalisé aux élèves de l’enseignement professionnel qui, à quelque moment que ce soit de leur cursus scolaire, auraient la volonté de rejoindre l’enseignement général et de poursuivre en son sein leurs études.

«L'enseignement “intermédiaire” permanent, ou “complémentaire”, est confié à un corps pour ainsi dire “volant” de professeurs qualifiés, et, sauf exception, il n’est pas lié à des édifices scolaires particuliers. A son fonctionnement est associée la gestion de fonds publics destinés à alimenter un système de bourses, lui-même destiné à assurer qu’en aucun cas l’éducation d’un enfant ne puisse être entravée par des considérations sociales et financières.

« Le système d'enseignement "complémentaire", très développé, devrait exister également au niveau de l'enseignement primaire. Son rôle de complément s'exercerait aussi à l'échelon universitaire, et devrait être agissant, même, tout le long de la vie des citoyens, qui pourraient à tout moment faire appel à lui pour accroître leurs connaissances, renforcer leurs compétences professionnelles ou accéder, à quelque âge que ce soit, aux sphères les plus hautes de la culture.

2. *Culture et communication*

« Ces deux termes font une curieuse association et pourraient légitimement être considérés comme presque antinomiques; néanmoins, l'éducation exceptée, c'est dans le domaine de la communication, peut-être, surtout audiovisuelle et radiophonique, que la culture et son essor dépendent le plus étroitement de l'action politique. Le Parti de l'Innocence est favorable à la création et au développement de chaînes de télévision et de radio subventionnées à caractère résolument culturel, et à leur maintien et renforcement lorsqu'elles existent déjà, comme c'est le cas d'Arte, de la Cinq, de France Culture et France Musique. Il souhaite néanmoins leur centrement ou recentrement autour d'activités et de programmes relevant incontestablement et directement de la culture proprement dite, de préférence la plus haute – de l'art, de la musique, de la littérature, de la philosophie et de leur histoire ainsi que de l'histoire en général –, et cela aux dépens du débat idéologique d'une part, du divertissement et des variétés d'autre part, qui auront toute leur place sur d'autres canaux de diffusion.

«Le Parti de l'In-nocence estime que c'est à l'éducation, et spécialement à l'École, qu'il revient de susciter et de développer la curiosité et le goût à l'endroit de la Culture. La politique culturelle de l'État doit faire en sorte que l'offre de haut niveau, en ce domaine, soit le plus large possible. Elle doit soutenir tous les arts en celles de leurs manifestations qui en ont véritablement besoin et qui sont de qualité, elle doit veiller à l'entretien du patrimoine naturel, historique, architectural et muséographique, elle doit encourager l'édition et particulièrement l'édition rare et savante. En revanche elle ne doit pas viser à la

massification de la culture, et encore moins à sa commercialisation. La culture doit être rendue présente et possible d'accès à tous ceux et celles qui en éprouvent le désir et le besoin, elle ne doit pas faire l'objet de propagande et de campagnes publicitaires ou promotionnelles. En aucun cas elle ne doit être confondue avec le tourisme et avec ses exigences économiques. Le Parti de l'In-nocence, à titre d'exemple, est radicalement opposé à l'aménagement commercial et "ludique" des sites archéologiques au prétexte qu'ils doivent générer autour d'eux plus d'emplois et de profits qu'ils ne font déjà. Il considère que le tourisme ne doit en aucun cas et sous quelque prétexte que ce soit attenter à l'attrait et à la dignité artistiques, culturels et paysagers de ses objets.

« Favorable au multiculturalisme dans le monde, le Parti de l'Innocence est hostile au multiculturalisme à l'intérieur de chacune des anciennes cultures, dans la mesure où cette forme-là du multiculturalisme tend à la massification et à l'unification culturelle de l'univers, c'est-à-dire au contraire exact de ce qu'elle prétend promouvoir. Ce multiculturalisme-là, généralisateur et généralisé, le Parti de l'In-nocence le combat sous ses deux aspects complémentaires indissociables, le multiculturalisme horizontal, qui voudrait que toutes les cultures soient également les nôtres (de sorte qu'il n'y a plus d'autre, dans la culture ni dans l'être) ; et le multiculturalisme vertical, qui prétend que tous les niveaux de culture se valent (de sorte qu'il n'y a plus de jugement qui vaille et que, selon l'expression consacrée, "une paire de bottes vaut Shakespeare"). Le Parti de l'Innocence proclame son attachement passionné à toutes les cultures de la terre, et son refus de les voir se fondre en une seule, indifférenciée et non stratifiée par des critères de qualité et de hauteur d'aspiration. Il affirme sa volonté de les défendre toutes, qu'elles soient régionales, nationales, continentales ou liées aux grandes civilisations, et au premier chef parmi elles, bien sûr, de son point de vue de parti français et européen, la culture européenne et la culture française dont il s'estime plus directement responsable, étant bien entendu que par le mot culture il entend d'abord curiosité générale, ouverture à l'autre et volonté d'échange – de cet échange qui n'est possible que si se maintient parmi nous l'altérité. Le Parti de l'Innocence se bat pour le maintien de l'autre et de l'étrangèreté dans le monde, cet

autre et cette étrangèreté que la culture est d'abord en chacun de nous. Au métissage universel et à la fusion par le bas qu'il implique, il oppose le maintien actif de la personnalité de chaque culture, dans un contexte de sympathie mutuelle, d'émulation et d'échange.

3. *Écologie*

«Le Parti de l'In-nocence, ainsi que l'origine de son nom l'indique suffisamment, est un parti *écologique*. Son action et son programme tendent à réduire aussi radicalement que faire se pourra les nuisances – qu'elles soient le fait d'individus, de groupes, d'entreprises ou de sociétés – qui affectent la vie quotidienne, son attrait et sa tranquillité, la bonne santé des personnes et celle de la planète.

« A l'échelle nationale et européenne, le Parti de l'In-nocence souhaite le renforcement de la législation relative à la protection de l'environnement, et sa stricte application. A l'échelle planétaire, il appelle au renforcement des traités internationaux qui concourent à une défense globale des ressources naturelles et qui tendent au maintien et au rétablissement de la qualité de l'air et de l'eau.

«Au programme des divers partis écologistes traditionnels, qu'il reprend à son compte sous bénéfice d'inventaire, et dans la mesure où le détail de ce programme tend bien à la conservation ou au rétablissement de la qualité de la vie, il ajoute une insistance particulière sur la protection esthétique des paysages et des sites, dont la jouissance est à ses yeux un droit des citoyens : il souhaite que soient considérées comme des délits les atteintes attestées qui leur seraient portées, à moins qu'elles ne soient strictement justifiées par une nécessité publique impérieuse.

«Le Parti de l'In-nocence, dans son combat contre la nocence inutile et injustifiée, qu'elle soit délibérée ou procède de la simple indifférence civique, est favorable à l'établissement et à la stricte application d'un système d'amendes et de peines d'intérêt général sanctionnant toutes les atteintes à la propreté et à l'intégrité des sites, des paysages, des meubles et des immeubles, du mobilier urbain, des rues, des routes, des autoroutes et des transports en commun. Il entend que soient sanctionnées de manière proportionnelle à la contravention les interdictions de se

débarrasser dans l'espace public des papiers gras, journaux, magazines, prospectus, sacs en plastique, bouteilles ou cannettes, appareils usagés, baignoires, carcasses de réfrigérateurs ou d'automobiles; d'y cracher ou d'y jeter ses cigarettes; de détériorer les moyens de transport ou les cabines téléphoniques; de couvrir de graffiti ou de tags toute pièce de mobilier urbain ou tout bien immeuble qui ne soit pas la propriété personnelle de l'intervenant ; de mettre ses chaussures sur les banquettes des transports en commun, etc. – bref d'exercer sa nocence à l'égard de la propriété publique et privée, ou du simple confort et de la tranquillité des autres citoyens.

«Dans le cadre d'une nécessaire restauration de l'éducation civique, le Parti de l'In-nocence est favorable à l'administration de *leçons d 'in-nocence*, où seraient enseignés aux enfants les règles, les exigences et les interdits de la vie en commun dans le respect de l'épanouissement légitime de chacun.

4. *Démographie*

« Le Parti de l'In-nocence, considérant que toutes les sociétés de la terre ont fait l'objet dans les périodes historiques récentes d'un développement démographique sans précédent et sans commune mesure avec l'évolution antérieure; que la quantité de population de presque tous les États du monde a connu depuis un siècle ou deux, après une millénaire stabilité relative, un gigantesque bond en avant; que d'autre part c'est la caractéristique récente des sociétés les plus développées de modérer nettement cette tendance, voire de l'inverser; estime cette dernière évolution souhaitable en effet, et ne juge pas opportune la poursuite de l'augmentation démographique, même si son interruption ou son inversion impliquent inévitablement un vieillissement global de la population.

« Le Parti de l'In-nocence juge nécessaire une adaptation réaliste, raisonnable et progressive à ce vieillissement annoncé, et qu'il ne considère nullement comme fâcheux en lui-même. Il juge indispensable une mise à jour dépourvue de démagogie du système des retraites, même

si cette mise à jour implique, comme il est vraisemblable, un recul de l'âge officiel de départ à la retraite, recul qui serait au demeurant parfaitement en conformité avec l'allongement général de la durée de vie.

5. *Immigration*

«D'inspiration "cratylienne", le Parti de l'In-nocence est profondément attaché au caractère "français" de la France et "européen" de l'Europe. Il observe que la souhaitable intégration des immigrés devient très difficile, voire impossible, dès lors que leur nombre est tel, en proportion, qu'il dépasse les capacités intégrationnistes de la population d'origine, injustement sommée de s'"intégrer" elle-même à un nouvel ensemble, où se noient ses traditions, sa culture, son mode de vie et sa propre identité, tandis que se trouve gravement compromise une part importante des acquis de civilisation qu'elle avait su s'assurer, pour elle-même et pour le monde.

« Il remarque d'autre part que le considérable afflux d'immigrés au cours des trente dernières années n'a pas coïncidé avec un accroissement de la douceur, de la civilité et de l'harmonie dans les échanges sociaux et dans la vie quotidienne, mais au contraire avec un net développement de la nocence civile, une montée sans cesse accrue et plus préoccupante de l'insécurité, la création de tensions inédites parfois bien proches, malgré les assurances des experts, du conflit ethnique et de la guerre civile.

« En conséquence le Parti de l'In-nocence demande qu'il soit mis un terme effectif à l'immigration illégale, et que l'immigration légale soit rigoureusement limitée aux strictes exigences du droit d'asile. Il préconise en particulier, pour réduire ou tarir les flux migratoires en direction de l'Europe et de la France, que l'immigration soit dépouillée de la plupart des avantages qui font sa raison d'être et la rendent désirable aux éventuels nouveaux immigrés : ceux-ci ne doivent pouvoir s'attendre, pendant la durée de leur séjour, qu'à être soignés s'ils sont malades, conformément aux règles universelles de la médecine et au serment d'Hippocrate, et à voir leurs enfants recueillis dans des crèches ou dans des écoles, afin qu'eux n'aient pas à souffrir des initiatives de leurs parents.

«Le droit d'asile sera pleinement respecté, mais fera l'objet d'une application stricte, et toujours individuelle. Tout le droit d'asile, mais rien que le droit d'asile. Il sera veillé en particulier à ce qu'il ne serve pas de prétexte et de voile à une immigration de caractère économique, surtout si elle relevait, plutôt que de véritables exigences humanitaires, de la simple aspiration à un confort d'existence accru : cette aspiration, infiniment légitime, doit trouver à se satisfaire d'abord dans les pays d'origine des personnes concernées. C'est une des raisons qui font qu'une politique visant à mettre un terme à l'immigration doit se doubler nécessairement d'une politique d'aide très sensiblement augmentée aux pays en voie de développement. Il faut que l'immigration ne soit plus désirable, et que l'émigration ne soit plus nécessaire.

6. *Politique internationale*

«Le Parti de l'In-nocence juge que la France doit assumer pleinement et très ouvertement, mais aussi effectivement et aussi efficacement que possible, sa tradition presque officielle de championne de la liberté, dont elle se vante si fort et qu'elle a si souvent bafouée. Elle doit en toute occasion soutenir les peuples contre leurs tyrans et contre leurs oppresseurs étrangers. En Afrique, en particulier, et dans le monde arabe, elle doit mettre fin à des complicités sans cesse renouvelées avec des chefs d'État dépourvus de toute légitimité véritable, et nouer de solides liens d'amitié avec les oppositions démocratiques. Les peuples opprimés de la terre entière, à commencer par celui du Tibet, doivent savoir qu'ils ont en elle une amie véritable et dévouée.

« S'agissant du conflit du Moyen-Orient, le Parti de l'In-nocence est favorable au maintien d'étroits liens d'amitié avec l'État d'Israël, seul État de la région dont le fonctionnement politique soit soumis à de strictes règles de droit. Il reconnaît pleinement la légitimité de la présence du peuple juif sur un territoire où cette présence est attestée aux yeux de la terre entière, de la façon la plus solennelle et fondatrice, depuis les temps les plus anciens. D'autre part il reconnaît pleinement le droit du peuple palestinien à un État indépendant. Il désapprouve et condamne de la manière la plus ferme les attentats et autres actes de violence contre la population israélienne, de même qu'il désapprouve l'existence et le maintien de colonies juives de peuplement hors des

frontières reconnues de l'État d'Israël et de Jérusalem. Il serait favorable à la reconnaissance immédiate d'un État palestinien, et juge que cette reconnaissance devrait venir au premier chef de l'État d'Israël, fût-ce unilatéralement.

7. *Europe*

« Le Parti de l'In-nocence est profondément attaché à l'appartenance de la France au continent européen, à ses valeurs, à sa culture et à sa civilisation. L'Europe est selon lui un fait de culture avant d'être un ensemble économique ou stratégique; et c'est cette qualité culturelle première qui détermine à ses yeux la pertinence des évolutions économiques ou institutionnelles envisagées. Il estime que l'appartenance à l'Union européenne est un droit qui n'a pas à être négocié, pour les nations européennes. Aussi est-il pleinement favorable à l'élargissement de l'Union à toutes les nations du continent et de ses îles qui désireraient en faire partie, à l'exclusion de toute autre. « Cratylien », ainsi qu'il a été rappelé plus haut, et sans la moindre animosité d'aucune sorte à l'égard de ce pays ou de ses habitants, il est opposé à l'admission de la Turquie, dont la présence viderait de sens le caractère "européen" de l'Europe.

8. *Institutions*

«Le Parti de l'In-nocence est attaché aux institutions de la Ve République, à la mémoire du général de Gaulle son fondateur et à la Constitution de 1958, telle que modifiée en 1962 et plusieurs fois par la suite. Il approuve le principe de modifications constitutionnelles successives et particulières quand elles se révèlent nécessaires et opportunes, mais il est fermement opposé à la mise en cause de la Constitution elle-même, qui outre ses qualités intrinsèques tire la plus grande part de son utilité et de ses vertus de son existence même, de sa durée, de son caractère d'acquisition définitive, qu'il n'y aurait que perte de temps et d'énergie à contester et à recontester sans cesse.

«Attaché à l'esprit de la Constitution, aux volontés du général de Gaulle et à la tradition nationale, le Parti de l'In-nocence désapprouve la

réduction du mandat présidentiel à cinq ans et demande le retour au septennat.

9. *Fiscalité*

« Le Parti de l'In-nocence est favorable à une fiscalité qui obéisse à des critères de justice d'une part, d'efficacité économique et financière d'autre part. Il ne pense pas que les caractères de l'impôt doivent être soumis à des exigences idéologiques ou à des contraintes de rancune sociale. Faire en sorte que les pauvres soient moins pauvres lui semble un objectif capital, appauvrir les riches ne lui paraît pas une fin en soi, et d'autant moins qu'elle serait peu compatible avec la santé économique générale du pays.

«Avec la plupart des spécialistes, le Parti de l'In-nocence s'interroge sérieusement sur l'opportunité du maintien de l'impôt sur le revenu. Mais en attendant qu'une décision définitive soit prise sur ce point, il s'affirme d'ores et déjà hostile à l'existence de taux impliquant des prélèvements supérieurs au tiers du revenu des assujettis. Dans l'état actuel de sa réflexion, il propose une simplification radicale du système et une réduction du nombre des taux, qui serait ramené à trois : dix, vingt et trente-trois pour cent.

« Seraient d'autre part considérablement réduits ou supprimés les droits de succession, au moins pour les résidences principales ou secondaires et pour leur contenu, cela afin de ne pas nuire à la transmission culturelle dont on suppose qu'elle est facilitée par la transmission patrimoniale, et pour encourager sur plusieurs générations les processus d'intégration aux traditions françaises et européennes. »

Il me suffit de recopier ici, même mécaniquement, cet "avant-programme" pour distinguer déjà de nombreux points sur lesquels il pourrait être infiniment amélioré, serait-ce seulement quant au style. Mais c'est le propre des "avant-programmes", justement, que de prêter à toutes les corrections et améliorations. Il ne s'agissait à ce stade que d'amorcer la pompe à réflexion. Reste à voir ce qui montera, ou rien, par ses tuyaux.

***

Vendredi dernier est paru dans *Le Monde*, comme il fallait s'y attendre, un article extrêmement désagréable de Patrick Kéchichian à mon sujet. Rémi Pellet et quelques autres insistaient pour que j'y réponde, en faisant appel au "droit de réponse". Mais je répugne profondément à me présenter au *Monde*, une fois de plus, en solliciteur, même en arguant d'un *droit* quelconque. Je ne veux pas m'exposer à l'humiliation d'un nouveau refus, de la part de ces gens-là, et les confirmer ce faisant dans leur rôle, que je dénonce d'autre part, d'arbitre d'un combat dont ils sont en même temps le principal protagoniste.

Il y a aussi que cet article de Kéchichian, je trouve presque impossible d'y répondre. On ne peut répondre qu'à *quelque chose*, et cet article n'est rien : rien qu'une petite masse gélatineuse d'hostilité haineuse et tremblotante, qui ne se donne pas la peine de revêtir la moindre forme repérable, et se contente, en son avachissement, de manifester sa méfiance et son dégoût à l'égard d'un livre, *Du sens*, dont elle ne dit rien (il ne faudrait pas donner envie à qui que ce soit d'aller y voir), sinon qu'il se trouve – à moins que ce ne soit moi – « à deux pas de la bête immonde ». Je ne suis plus tout à fait la bête immonde, cette fois, mais j'en suis à deux pas, confusément, dans un voisinage dont il serait vain de ma part, manifestement, de réclamer des preuves, ou seulement des signes. Ce voisinage relève, chez le critique, d'une vague impression générale qui impliquerait, si l'on prétendait la combattre, de boxer avec un nuage, ou plutôt avec l'un de ces affreux desserts anglais, à la couleur écœurante, qui palpitent indéfiniment dans la coupe ou l'assiette.

Paul a relevé ce défi, et avec beaucoup d'éloquence il a répondu pour moi, et aussi pour lui, puisqu'il se trouvait également mis en cause. Son article est très long mais il a bon espoir, à de certains indices, de le voir publier. Il se souvient par exemple que Plenel lui avait proposé de prendre la plume dans *Le Monde* au moment de l'"affaire Camus" (ou de la *première* "affaire Camus"), il y a deux ans ; et comme, à l'époque, il n'avait pas profité de cette offre il veut croire qu'elle est toujours valable. Jusqu'à présent rien n'est paru, néanmoins. Paul a toutefois reçu une "réponse" à sa "réponse", un nouveau texte de Kéchichian que celui-ci

lui a envoyé avant de partir en vacances, en précisant que lui Kéchichian s'était prononcé par écrit pour la publication du texte de Paul, mais que la décision relevait d'un comité de rédaction auquel il ne pouvait pas assister. *Vedremo* (ou peut-être ne verrons-nous rien du tout – car c'est ce que nous avons le plus vu, de ce côté-là, dans le passé).

***

Pierre et moi sommes venus lundi à Paris, en voiture, en écoutant en chemin le premier des entretiens radiophoniques de Benny Lévy avec Alain Finkielkraut, puis le quatuor d'Elgar, dont je constate avec satisfaction que j'ai fini par apprendre à l'aimer, après une très longue indifférence.

Depuis des mois j'avais rendez-vous, le lendemain – avant-hier mardi, le matin –, avec un des médecins du service de rhumatologie de l'hôpital Cochin. C'était une jeune femme assez froide, qui a constaté que je ne présentais plus guère des symptômes dont je disais avoir eu à me plaindre cet hiver et auparavant, et déclaré que dans ces conditions elle ne voyait pas trop ce qu'elle pouvait faire pour moi, puisque entre le moment où j'avais pris rendez-vous auprès d'elle et sa consultation effective j'avais en quelque sorte guéri tout seul. Le plus probable, à son avis, est que j'ai souffert d'une tendinite. Comme la plupart des médecins que j'ai pu consulter à propos de cette affaire, elle fait très peu de cas des opinions de ceux de ses confrères que j'ai vus avant elle, et hoche la tête d'un air sceptique quand j'énonce, de façon très approximative il est vrai, leurs diagnostics à eux, et les traitements qu'ils ont pu prescrire. Elle se contente de me recommander de venir la voir à son cabinet si les douleurs me reprenaient, ou bien si certains gestes, de nouveau, m'étaient impossibles.

Le soir nous avons assisté rue Saint-Fiacre à l'accrochage provisoire, en avant-première, d'une exposition des œuvres d'Emmelene Landon, la compagne de Paul, exposition qui doit s'ouvrir dans les jours qui viennent au musée maritime du Havre. Il s'agit de pièces extrêmement diverses, toiles, aquarelles, dessins, film, photographies, qui toutes ont en

commun d'avoir été réalisées au cours d'un voyage que la jeune femme a fait l'année dernière autour du monde, à bord d'un cargo. Le film qu'elle en a rapporté exerce une certaine fascination poétique, peut-être justement, comme le dit Paul, parce qu'il se refuse toute poésie.

J'étais là-bas dans une situation un peu délicate, voire tendue, parce que l'ambiance était éminemment polienne, et que je ne compte pas que des amis parmi le personnel de la maison d'édition, et parmi les écrivains qu'elle publie. C'est Dominique Fourcade qui s'est le mieux tiré de ce demi-mauvais pas, et le plus étrangement : il m'a serré la main très longuement et très chaleureusement, tout en témoignant une grande hilarité, dont la raison m'échappait un peu; puis il est passé à autre chose et à d'autres personnes, sans que nous ayons échangé un seul mot.

En revanche j'ai parlé assez longuement à Me Rappaport, l'avocat de Paul et de la P.O.L, ancien président du M.R.A.P. ; et qui s'est montré très aimable et souriant. Il tient *Le Département de la Lozère*, *Le Département de l'Hérault* et le *Répertoire des délicatesses* pour "de petites merveilles" – c'est du moins ce qu'il m'a dit, et je n'ai pas de raison de mettre en doute sa parole (je veux dire : la vérité de ses paroles comme reflétant bien son opinion).

Il est revenu sur l'"affaire Camus", disant qu'il n'était pas homme à éviter les sujets épineux. Consulté par Paul en 1999 sur le texte de *La Campagne*, il avait estimé, je crois, que le passage sur le "Panorama" de France Culture ne pouvait pas faire l'objet d'une condamnation, mais qu'il n'en allait pas de même quant à celui qui évoquait les "première et deuxième générations". Ou bien ce passage-là était celui qui seul l'avait vraiment choqué, je ne me souviens plus exactement : le brouhaha d'un vernissage se prête mal aux échanges idéologiques et herméneutiques très précis. J'ai répliqué comme d'habitude que jamais je n'avais écrit, ni ne pensais une seule seconde, que le fait d'appartenir à une famille devenue française depuis une ou deux générations seulement empêchait toute intimité réelle avec la culture française; mais que, si un tel défaut d'intimité était constaté, cette circonstance (la francité récente) pouvait être envisagée comme un élément possible d'explication – ce qui à mon avis était bien différent. Je ne suis pas sûr qu'il ait très bien reçu cette argumentation. Mais sa jovialité n'en a été nullement affectée.

Il revenait d'un séjour dans sa maison de Bretagne, près de Perros-Guirec, où il était allé écrire un grand article pour *Le Monde* expliquant la position juridique du journal dans le conflit qui l'oppose actuellement à Jean-Marie Le Pen à propos des tortures que celui-ci est accusé d'avoir perpétrées pendant la guerre d'Algérie. Son article doit paraître d'un jour à l'autre. Je ne sais ce qu'il en sera de celui de Paul, qui jusqu'à présent est resté dans les tiroirs, rue Claude-Bernard.

Pierre, Jean-Paul et moi, ce soir-là, avons dîné très agréablement à la minuscule terrasse d'un très bon petit restaurant japonais de la rue Greneta.

Jean-Paul est très décidé à consacrer l'essentiel de ses forces physiques, artistiques et financières, ces temps-ci, à un renforcement marqué de la présence de ses œuvres à Plieux, qui deviendrait ainsi une sorte de "Fondation Marcheschi" – moins le mot de *Fondation*, toutefois, qui est d'un usage juridiquement restreint, et très précisément délimité : nous sommes convenus de dire plutôt *Fonds.* Jean-Paul, qui n'a pas un sou, fait maroufler à ses frais des pièces qu'il destine à Plieux, il demande des devis à des transporteurs, et prépare avec moi l'édition d'un petit dépliant publicitaire en trois pans, "Château de Plieux, Fonds Jean-Paul Marcheschi".

***

"La Suite dans les idées", avant-hier mercredi, était consacrée à la question de l'immigration en Europe, qui obsède tout le monde il faut bien le dire. Comme d'habitude, plus que l'indignation, c'est la stupéfaction qui l'emporte en moi. Comment un poste national, officiel, subventionné, peut-il diffuser des émissions à ce point biaisées, aussi ouvertement partisanes? Il ne s'agit même pas de soutenir un point de vue *de gauche* contre un point de vue *de droite*, ce qui déjà serait assez contestable ; mais d'appuyer, *contre la droite et la gauche de gouvernement* confondues, un point de vue "gauche de la gauche" qui n'envisage pas un seul instant, même, qu'un débat soit possible – le choix des invités en témoigne assez : tous sont là pour condamner

véhémentement, avant même qu'elle ne soit ouverte, la conférence européenne de Séville, où des gouvernements de gauche et de droite doivent se concerter pour lutter ensemble contre l'immigration clandestine; intention condamnée sans appel, il va sans dire, et dans les termes les plus vifs, par *tous* les intervenants sans exception.

Il y a là un journaliste danois qui ne cache pas (heureusement pour lui en cet aréopage) son opposition aux mesures récemment arrêtées par son pays. Julie Clarini, l'une des deux responsables de l'émission, dialogue assez longuement avec lui. On sent qu'elle est parfaitement sincère, et qu'elle essaie honnêtement de comprendre. Mais ce qu'elle n'arrive pas à saisir, ni de près ni de loin, malgré toute sa bonne volonté, ce sont les raisons qui ont bien pu pousser les Danois, un peuple démocratique, libéral, très éclairé dans beaucoup de domaines, novateur même en matière de mœurs, à demander et à prendre des mesures défavorables à l'immigration : qu'est-ce qui a bien pu leur arriver? On sent bien qu'elle n'entrevoit aucune réponse, et qu'il y a là pour elle un total mystère.

Moi c'est sa mécompréhension qui m'est incompréhensible, évidemment. L'explication du phénomène qu'elle relève, et qu'elle déplore, bien entendu, m'est tellement évidente que ce n'est même pas une explication, c'est l'évidence même. Les Danois sont très attachés au Danemark, et pas seulement à ce bout de terre et de mer qui s'appelle de la sorte sur les cartes et sur les mappemondes, mais à tout ce qui fait que le Danemark est danois. Ce n'est pas rien, d'être danois. Moi je comprends très bien qu'on veuille le rester, et qu'on tienne à ce que son pays le reste aussi.

C'est bien là ce qui m'éberlue, chez tous ces immigrationnistes à tout crin, si impatients d'un monde nouveau. Tout ce dont ce monde nouveau qu'ils appellent de leurs vœux implique la mort, tout cela, ils semblent le compter pour rien. Ce qui doit mourir si on les écoute, ce qui meurt déjà sous nos yeux – la "danemarkité" du Danemark, par exemple –, ils paraissent n'en avoir aucun regret. Bien mieux, ou bien pis, ils ne semblent même pas entrevoir qu'on puisse en éprouver du regret. Ce regret ils ne l'aperçoivent pas parce qu'il ne leur est même pas imaginable. Quel regret? Regret de quoi? De quel amour parlez-vous ?

Quatre heures moins le quart. J'ai les honneurs d'un "Bloc-Notes" de Bernard-Henri Lévy dans *Le Point*, cette semaine. Du statut d'écrivain horriblement antisémite et au-dessous du médiocre je suis passé à celui de bon écrivain horriblement antisémite. Je ne sais pas si c'est un progrès.

Plus sérieusement, dans ma méconnaissance totale de la déontologie journalistique, si tant est qu'elle existe bien, je dois dire que je suis chaque fois très surpris par l'attitude de ces critiques et chroniqueurs qui font des comptes rendus, ou prétendus tels, de livres où il est beaucoup question d'eux, où leurs prises de position antérieures sont soigneusement examinées, où même il leur est fait réponse, et qui ne le mentionnent pas dans leur article. Dans *Du sens* Bernard-Henri Lévy est bien présent, on peut même dire que certaines de ses phrases sont décortiquées avec soin, et qu'il leur est répondu. Mais à cette réponse pas de réponse. Il est peu de dire qu'avec cette méthode la connaissance ne risque pas de progresser, ni la vérité de faire son chemin : on se contente de reprendre les mêmes vieilles insultes, on les repeint à neuf, on les ressert au lecteur comme on les lui a servies lors de la précédente guéguerre, et le tour est joué.

Répondre à cela? Il n'y a rien à répondre à cela, puisqu'il n'y a pas de dialogue. Pour ceux qui la prodiguent c'est un des grands avantages – ils sont nombreux – de l'insulte *antisémite* : avec quiconque on a traité une fois d'*antisémite* on n'a plus besoin de discuter. Celui-là peut bien dire ce qu'il veut, on n'est pas obligé de faire semblant de l'entendre. Un antisémite est un antisémite est un antisémite. Renaud Camus est un antisémite (selon Bernard-Henri Lévy). Donc ce qu'il dit ou rien, c'est pareil.

***

Une émission de France Culture sur le livre de Patrick Weil, à l'instant, *Qu'est-ce qu'un Français ?* J'avais allumé la radio par hasard parce que je me préparais à prendre un bain. Mais le hasard fait bien les choses, ces temps-ci. Combien de fois, lorsqu'on allume un poste de radio ou de télévision, tombe-t-on sur une émission directement ou indirectement consacrée à la nationalité, à la naturalisation, à l'immigration? *Une fois sur deux ?* Peut-être pas tout à fait, mais presque. Je me fais traiter d'obsédé, mais c'est le pays tout entier qui est obsédé. On peut dire que la question le travaille ! Bien sûr toutes les émissions vont dans le même sens, toutes relèvent peu ou prou de la propagande immigrationniste, et celle-ci n'échappait pas à la règle. Pourtant, qu'il faille déployer tant d'efforts pour convaincre, que tous les jours il soit nécessaire de remettre sur le métier le travail de persuasion, n'est-ce pas la preuve que quelque chose renâcle?

Ce qui renâcle c'est le racisme, diraient les propagandistes. Je dirais plutôt pour ma part que c'est l'horreur de la mort, le refus de finir, l'attachement à l'être, pour un peuple.

«Tout ce que vous me dites là est bien sûr, murmure-t-il timidement, un peu sonné par le déploiement de force. Vous avez certainement raison, je n'en doute pas une seconde. *Pourtant…* »

Et le lendemain il faut tout recommencer.

Samedi 22 juin, sept heures et demie du soir. Choses vues : un autre groupe de trois enfants roumains, l'autre jour, près de l'hôpital Cochin, qui comme les précédents s'attaquaient à des parcmètres; un homme très distingué, très bien mis, portant costume et cravate, entre soixante et soixante-dix ans, la chemise propre, l'air d'un professeur d'université ou d'un poète émérite, et qui mendiait dans le métro en tendant la main sans un mot ; une jolie fille qui s'apprêtait à quitter le métro, qui a regardé une dernière fois avant de descendre de la voiture un joli jeune homme qui lui-même la regardait intensément depuis un moment, et qui (la jeune fille) a décidé, à la dernière seconde, de ne pas abandonner le wagon

après tout, et a souri faiblement au garçon, dans la vitre – lui émerveillé lui a aussitôt adressé la parole et… et… et… (je descendais moi-même à la station suivante, et ne sais pas ce qu'il est advenu, *in the long run,* d'amours si joliment commencées…).

Hier c'était la fête de la Musique. Nous avons fui le Quartier latin, où nous étions allés voir un film, et nous avons gagné des régions plus sereines, mon vieux voisinage, la rue du Bac, la rue de Varenne, la rue Vaneau, la rue de Babylone, le boulevard des Invalides. Le jardin d'un ministère était ouvert au public, mais on avait dressé devant la belle façade de l'hôtel du ministre un affreux podium qui la cachait aux trois quarts, tandis que les pelouses alentour commençaient à se couvrir de bouteilles de plastique abandonnées, de kleenex, et des papiers gras des pique-niques. J'avoue que je vois mal l'intérêt d'utiliser pour des fêtes, des concerts ou des représentations spéciales, des endroits très beaux ou même magnifiques, comme à Rome la Villa Médicis, et de commencer par les défigurer pour l'occasion à force de tribunes d'aluminium, de travées de sièges en plastique et de scènes et décors en contreplaqué. Et pourquoi ces fêtes doivent-elles toujours avoir si mauvais air, comme s'il était nécessaire à la jouissance de se vautrer dans les détritus, les emballages froissés, les boîtes de pizza et les cannettes de bière? Je dois dire que ça coupe la mienne, de jouissance. Est-ce qu'au XVIIIe siècle les plaisirs collectifs produisaient aussi cette laideur? Ni la peinture ni la littérature n'en témoignent, à ma connaissance. Est-ce que leurs tableaux sont menteurs? Tout le monde y paraît animé du désir, qui semble aller sans dire, que tout soit aussi agréable à l'œil, au cœur et au corps que possible.

La première fois que je suis allé à New York, il y a trente ans et plus, je n'en revenais pas de la saleté de la ville et de son métro; et je ne pouvais pas comprendre que les gens acceptent de vivre ainsi parmi l'ordure et l'immondice. New York est moins sale à présent, je crois. Mais Paris, et surtout le métro, ont revêtu cette allure de poubelle renversée que je trouvais si pénible alors, là-bas, et qui nous a rejoints ici. Dans les voitures, pas un pouce de terrain qui ne soit souillé d'une manière ou d'une autre, tantôt par négligence et égoïsme passif, tantôt de façon délibérée, à coups de peinture ou de pointes acérées. Il y a peu de choses

que j'ai plus de mal à comprendre que cette volonté active d'enlaidir le monde, et donc de nuire à ceux qui le partagent avec vous. Mais je suis presque aussi étonné par l'indifférence totale d'une société, ou par sa résignation, à ces pratiques. Tout cela semble ne déranger personne.

***

Finkielkraut est beaucoup plus affecté que je ne le suis par la nouvelle de l'article de Bernard-Henri Lévy contre moi. Il le prend comme une attaque personnelle à son égard. Il dit que Lévy et lui avaient signé une sorte d'armistice tacite, du fait de leur appartenance conjointe au bureau ou au comité exécutif, *or whatever*, de la Fondation Lévinas ; mais que le "Bloc-Notes" à moi consacré, et sur un mode si agressif, rompt l'espèce de *gentlemen's agreement* ainsi établi. Il pense que Lévy agit surtout par amitié pour Plenel, qu'il sait avoir été en difficulté à Sciences-Po le mois dernier. Et d'autre part il estimait ce matin que Sollers, puisqu'une nouvelle campagne était manifestement engagée à mon encontre, ne devrait pas tarder à s'y jeter lui aussi. Cette prédiction a été réalisée aujourd'hui même : article de Sollers dans *Le Monde*, cette après-midi, à propos de son éternelle *France moisie*, incarnée cette fois par Jean-Pierre Raffarin, Olivier Besancenot qui «lui ressemble comme un petit-fils révolutionnaire » et Marine Le Pen «qui doit enchanter Renaud Camus et ses soutiens tenaces » (je cite de mémoire, après lecture par Finkielkraut : les "soutiens tenaces", c'est évidemment lui, au premier chef).

***

Mon "parti politique" n'a pas beaucoup de succès, même auprès de la Société des Lecteurs, qui semblerait constituer pour lui, pourtant, le terrain le plus favorable – que serait-ce ailleurs ! Seule la loyale Jacqueline Voillat se montre très enthousiaste. Les autres ne font que pinailler, de façon assez peu constructive. Et comme Jacqueline est suisse, personne ne s'est inscrit. Voilà ma carrière politique brisée dans l'œuf. Je m'en console sans trop de mal.

Dimanche 23 juin, onze heures et demie du matin. Je viens de lire le petit livre d'Oriana Fallaci, *La Rage et l'Orgueil,* qui fait scandale en ce moment, et que plusieurs organisations antiracistes ont voulu faire interdire cette semaine. Le procès s'est tenu jeudi dernier, mais le jugement est remis à septembre prochain : de sorte que l'ouvrage, entre-temps, a tout loisir de vivre sa vie.

Je suis plutôt d'accord avec une grande partie du fond du propos; l'ennui c'est que le propos lui-même est d'une vulgarité sans nom. L'apparence physique de l'ouvrage dit tout, comme d'habitude. C'est un de ces volumes qu'à son seul aspect, théâtralement rouge et or, on a honte d'imaginer dans sa bibliothèque. Surtout il est orné en quatrième de couverture d'une effroyable photographie de l'auteur, œuvre d'Oliviero Toscani, le fameux promoteur des campagnes Benetton. Mme Fallaci, grosses lunettes noires, chapeau de feutre sur cheveux longs, bouche serrée, l'air mauvais, y ressemble à quelque Emmanuelle 7 ou 8, quarante ans après, et c'est bien à peu près cet esprit-là que reflète son style, hélas, encore aggravé en français par une traduction calamiteuse, véritable travail de cochon.

Voilà bien une occasion perdue. Dieu sait qu'il y avait des choses à dire, sur le sujet des musulmans et nous. Et le pire est qu'elles sont dites en effet, pour un bon nombre d'entre elles. Mais c'est sur un ton tellement bas, tellement laid, tellement grossier, et qui les mélange à tant d'insanités, que tout le plaisir qu'on pourrait éprouver à entendre enfin prononcées certaines vérités est gâché, et que l'effet est réduit à rien.

***

Vendredi soir nous avons vu *O Fantasma,* un petit film dont le *pitch* (comme on dit chez Thierry Ardisson) m'avait attiré, car il s'agit d'un jeune éboueur lisboète dont la vie n'est que désir des hommes et furtives

étreintes avec eux. J'aurais dû porter plus d'attention au titre, cependant. Rien n'est ennuyeux comme les fantasmes des autres, lorsqu'on ne les partage pas. Le jeune héros a un très joli corps, mais il est fasciné par les chiens, et il voudrait en être un (si j'ai bien compris). Il est obsédé par un beau motocycliste, mais lorsqu'il le tient enfin à sa merci, pieds et poings liés, il ne fait que le traîner par les pieds le long d'une rue déserte, avant de le bourrer de coups de pied. Et pendant toute la dernière partie, plutôt longuette, il erre parmi d'immenses décharges publiques revêtu d'une combinaison de latex noir, à la Batman ou Spiderman. Je dois dire qu'à ce stade j'ai perdu depuis longtemps tout intérêt à son destin.

Pierre est plus indulgent que moi. C'est sans doute qu'il croit plus que je ne fais au cinéma. Je veux bien qu'il s'agisse d'un "bon" film, en cela que l'image est assez belle, la caméra intelligente, les enchaînements intelligents (plastiquement). Mais les bons films qui ne vous disent rien, je n'ai plus beaucoup de temps pour eux…

Il y a aussi qu'au cinéma Accattone, rue Cujas, comme au cinéma de Lectoure, une lampe très vive indiquant une sortie de secours est placée à vingt centimètres de l'écran. L'image en est rendue souvent presque illisible, et cela d'autant plus que *O Fantasma* se déroule presque exclusivement la nuit. Il me souvient qu'au Grand Pavois, où récemment nous vîmes *Mulholland Drive*, il y avait aussi des lampes à deux pas de l'écran. Je sais bien qu'elles sont une exigence de la sécurité. Mais le cinéma est un art de l'ombre, et, dans l'horrible lumière jaunâtre des loupiotes, il dépérit.

***

Mon "parti" est un échec total, et cela même parmi les habitués du site de la Société des Lecteurs, qui seuls sont au courant de son existence projetée. Ce matin encore, leur forum ne retentit que de remarques désobligeantes sur l'entreprise et sur moi. Tout le projet serait "en dessous de" moi. Dont acte. Ce qui est collectif m'a toujours répugné, et ce n'est pas cette brève tentative qui va me faire changer d'avis. Me voilà rendu à ma solitude naturelle. Tant qu'elle n'est qu'intellectuelle (et

politique), elle ne me pèse guère. J'ai dit à peu près ce que j'avais à dire, je pourrai le compléter dans ce *journal*, si besoin est. La preuve est faite qu'il n'y a pas d'écho. Une révolte solitaire n'a aucun sens, s'il est attesté qu'elle ne correspond à aucun élan dans la société. Je n'aime pas le monde que je vois naître, grandir et se répandre; mais pour les trente ou quarante ans qui me restent à vivre – à compter large –, je pourrai bien m'en accommoder plus ou moins, en vivant dans ses interstices.

Plieux, dimanche 30 juin, midi. De toute la semaine je n'ai pu m'occuper de ce *journal*, empêché que j'étais, d'abord, par des travaux divers, pourtant plutôt marginaux – le Parti de l'Innocence, le site *Département du Gers*, – ensuite par divers voyages et "déplacements".

J'ai été vivement encouragé à persévérer dans la voie de l'Innocence par Alain Finkielkraut, avec qui je me suis rendu à Dijon, mardi dernier, pour y rencontrer Bruno Chaouat et participer au séminaire qu'il dirige, devant des étudiants américains, autour du thème de "La honte". Finkielkraut et moi avons fait route ensemble, dans ma voiture, par un temps superbe. Et ce fut, au moins pour moi, un moment très agréable de bonne conversation et d'amitié. Lui, contrairement à Rémi Pellet et à la plupart des internautes qui interviennent sur le site de la "Société des Lecteurs", est très intéressé par le Parti de l'In-nocence – ou peut-être serait-il plus juste et plus prudent de dire qu'il est très *amusé* par cette idée. Il n'a pas encore vu le programme, ou plutôt l'"avant-programme" ; mais ce que j'ai pu lui en dire a semblé lui convenir tout à fait. Comme il n'a pas personnellement de connexion internet, il m'est difficile de lui mettre les textes sous les yeux. Il faudrait que je les imprime et les lui envoie. Hélas il y a longtemps que l'imprimante ne fonctionne plus, ici. D'autre part il est en Israël pour toute la semaine. Il ne revient que mercredi prochain.

Dans le *shadow cabinet* qu'envisage de mettre sur pied l'Innocence il ne réclame, modestement, que le poste de ministre des Sports. C'est dommage, nous lui aurions volontiers confié l'Éducation nationale…

Lui et moi avons été très gentiment reçus à Dijon par Bruno Chaouat, et la séance à laquelle nous étions conviés du séminaire sur “La honte” s’est déroulée sans encombre, et même plutôt bien. C’était mardi dernier, après midi, entre trois et six, à la faculté des lettres, rue Chabot-Charny. A vrai dire il n’y a guère que moi qui ai pris au sérieux le thème suggéré, “La honte”, et prononcé, même, tant bien que mal, un petit *Éloge de la honte* dont Chaouat suggérait ce matin, au téléphone – je l’avais appelé pour le remercier de son accueil –, que j’en fasse une petite brochure, semblable peut-être, dans son esprit, à mon *Éloge du paraître* ou à mon *Éloge* projeté *du chuchotement* [1]. Mais je ne suis pas sûr de tenir si fort à la honte, tout de même.

Chaouat et Finkielkraut, lors de notre séance commune, ont parlé surtout de l’affaire Camus, eux – Chaouat avec beaucoup d’intelligence et de complexité bathmologique (l’“affaire Camus” est un problème de *niveaux*), Finkielkraut avec non moins d’intelligence, certes, mais une bienveillance et même un engagement à mes côtés qui ces temps-ci vont toujours croissant. Son grand thème (qu’il avait déjà développé à Sciences-Po), c’est que mon *innocence* étant maintenant bien établie, ce qu’il s’agit de faire comprendre à la ronde, désormais, c’est mon *importance.* Il ne décolère pas contre Sollers, qui ne laisse pas passer une occasion de me marquer son animosité, et qui en provoque quand il ne s’en présente pas naturellement : dans *Le Monde* à la fin de la semaine dernière, à propos de Marine Le Pen qui aurait « tout pour plaire à Renaud Camus et à ses défenseurs tenaces»; chez Pierre Assouline l’autre matin (mais c’était après notre voyage à Dijon).

Assouline, qui ne m’aime pas, s’est pourtant montré choqué, à plusieurs reprises dans le passé, par la signature de partisans officiels et même emphatiques de la liberté d’expression au bas de la pétition appelant à la disparition pure et simple de *La Campagne de France.* Il a une fois cherché noise à Derrida sur ce point-là ; et jeudi dernier à Sollers, donc. Sollers s’est défendu en répliquant que personne ne m’avait fait taire (ce n’est pas faute d’avoir essayé !) ; que lui-même avait reçu récemment quatre gros volumes de moi ; et qu’il voyait partout toute sorte d’articles en faveur de l’écrivain plus que moyen que j’étais : «un d’Emmanuel Carrère, un de son éditeur, de Claude Durand, etc. » Je

n'ai pas très bien compris s'il faisait allusion à l'article que Paul a envoyé au *Monde*, et dont il aurait eu connaissance bien que le texte n'en ait pas été publié; ou bien, comme il semble plutôt puisqu'il a nommé Claude Durand, à l'article de celui-ci qui est paru, lui, il y a plus de deux ans. Tout cela était extrêmement flou, comme toujours avec lui.

Il y avait dans la salle, à Dijon, un opposant, un certain Jim Creech, que Chaouat admire beaucoup, qui est professeur à Miami University où c'est lui, je crois, qui a fait entrer Chaouat ; et qui était venu spécialement de Paris pour nous entendre, ou pour me prendre à partie. Tout cela m'ennuie tellement, à présent, que j'ai laissé à Finkielkraut tout le soin de ma défense. Il s'en acquitte infiniment mieux que je ne saurais faire, de toute façon.

Plus tard dans cette après-midi de mardi, à Dijon toujours, chez Bruno Chaouat et sa femme, où nous étions tous allés prendre un verre, Creech est revenu à la charge, cette fois à propos de Barthes dont il s'expliquait mal la discrétion à propos de son homosexualité. Il avait beau multiplier les assurances selon lesquelles sa position, à lui Creech, n'était nullement critique au sujet de ce qu'il appelait le "silence" de Barthes – il *cherchait à comprendre*, voilà tout –, on sentait bien que le procès pour placardisme et lâcheté n'était pas loin. Chaouat m'a dit plus tard que Creech préparait un livre sur les intellectuels français et leur "sortie du placard" (*or lack of*), justement; et que d'autre part ce qui pouvait donner l'impression d'une grande agressivité, chez Creech (en effet), n'était que son mode coutumier d'aborder les gens : il était comme ça avec tout le monde, et je ne devais pas m'en formaliser…

Finkielkraut a regagné Paris par le train après ce moment chez Chaouat et son épouse; Jim Creech aussi, et quelques autres. Le reste d'entre nous avons fait un agréable dîner dans une cave aux voûtes ogivales, celles d'un restaurant nommé Dame d'Aquitaine, place Bossuet. Puis j'ai regagné l'hôtel où Chaouat m'avait réservé une chambre, le Wilson, place Wilson.

La seule chose qui ait un peu assombri ce petit séjour à Dijon, dans l'ensemble tout à fait satisfaisant, la seule épine dans le pied dont j'ai souffert, bien plus que des attaques de Jim Creech, c'était une vive douleur au talon, qui à de certains moments m'empêchait presque de

marcher. Chaouat m'a demandé si j'étais très affecté par la nouvelle série d'articles contre moi, récemment parus dans la presse – celui d'Alain Salles, celui de Kéchichian, celui de Bernard-Henri Lévy dans *Le Point*, les piques de Sollers, etc. –, et je lui répondais que non, que tout cela ne me touchait plus guère, que ma situation psychologique, à présent, n'avait rien à voir avec ce que j'avais pu ressentir lors de l'"affaire Camus". Mais tout de suite après j'ai également informé Chaouat que cette vive douleur au talon, qui me faisait boitiller et me traîner à ses côtés, je l'avais déjà ressentie au moins une fois, à New York et à Philadelphie, il y a deux ans, au plus fort de l'"affaire Camus" ; d'où Chaouat a conclu, assez logiquement, que cette douleur était d'origine psychosomatique, et que je me faisais de grandes illusions, ou me mentais à moi-même, en imaginant que la reprise des hostilités contre moi n'avait aucun effet sur mon humeur : sur mon humeur peut-être pas, mais sur mon talon, certainement…

J'ai souffert jusqu'à jeudi soir. La douleur est passée comme elle était venue, à mon retour ici. Je ne sais s'il s'agissait d'une tendinite ou d'une espèce de rhumatisme.

Mercredi matin, malgré la boiterie, j'ai vu ce que j'ai pu de Dijon, et d'abord la fameuse rotonde préromane de Saint-Bénigne, qui m'avait beaucoup impressionné lors de mon seul passage précédent, au moment du *Voyage en France* (*1979* ?). Mon souvenir m'avait un peu trompé, et j'ai été légèrement déçu, car j'avais oublié que la Révolution avait abattu toute l'élévation de cette rotonde, qui se dressait jadis sur trois ou quatre étages et qui n'a conservé que son premier niveau, souterrain, de sorte qu'on n'a plus affaire qu'à une sorte de crypte. C'est tout de même une crypte magnifique, ordonnancée autour d'un cercle de huit colonnes, qui deviennent seize au tour suivant, puis trente-deux, tandis que d'autres s'égarent sous d'adjacentes voûtes, pour un puissant effet de labyrinthe et de forêt.

J'ai fait aussi, au pas de charge, un tour au musée des Beaux-Arts, dont les deux niveaux supérieurs étaient fermés, par chance. J'ai pu ainsi revoir les tombeaux des ducs de Bourgogne, que je confondais bêtement avec celui du conseiller Pot, qui, lui, est au Louvre. Ceux de Dijon laissent entrevoir un Moyen Âge finissant bien différent de celui qu'on

imagine d'habitude, et somptueux, bien sûr, mais surtout étonnant de régularité, d'ampleur de conception, de rectitude : certes il y a dans les pleurants et dans leur agencement une sorte de verve funèbre et de profusion qu'on associe volontiers à la période la plus fleurie et flamboyante du gothique, mais la conception d'ensemble est si large, si noblement froide, si orthogonale, qu'on pense moins à la Renaissance toute proche qu'à un classicisme nettement moins attendu.

J'ai revu le beau portrait de Rameau par Aved, mais surtout, très impressionnant à plus d'un titre, celui du jeune maître de poste de Gray, Georges Anthony, par Prud'hon. *1797* : et qu'est-ce qui fait que ce tableau-là soit très inférieur à un Goya de sujet voisin, et de la même époque? Peut-être la jouissance chromatique qu'il peut donner est-elle un peu moins vive, sans doute n'y a-t-il pas de gris pour le plaisir du gris, mais quelle séduction de la pose (et du personnage), quelle délicatesse rêveuse de l'expression, quelle sûreté dans les accords de tons sombres et sourds ! Et combien palpable l'air vaporeux où baignent cet homme et son cheval! Je crois bien que si j'avais le choix parmi les tableaux de Dijon c'est celui-là que j'emporterais, nonobstant Hals et Bassano.

Mais je m'aperçois en feuilletant un vieux guide Bleu de la France, annoté par moi, puis le *Journal d'un voyage en France*, que ce n'est pas en 1979 que je suis une première fois passé à Dijon, mais seulement en 1986, les 6 et 7 octobre, avec ma mère (ou plutôt, j'ai retrouvé ma mère à la gare de Dijon, afin de l'emmener à Rome). Encore mes annotations dans le guide Bleu sont-elles trompeuses, car au-dessus du chapitre *Dijon* j'ai noté, sans doute en marchant, «avec ma mère, lundi 6, mardi 7 septembre 1986 ». Or mon agenda pour 1986 témoigne qu'à cette date j'étais à Rome, courais dans le parc de la Villa Médicis et faisais l'amour avec Domenico (mais nous nous sommes endormis…). C'est en fait les 6 et 7 *octobre* que j'étais à Dijon – d'autres annotations plus discrètes le confirment, toujours dans le guide Bleu. J'avais noté *septembre* par distraction, ou bien parce que le 6 septembre c'est l'anniversaire de ma mère (et de ma sœur), et que cette date est associée à elle dans mon esprit. Mais quand on voit quelles difficultés on éprouve à reconstituer la chronologie de sa propre vie, on imagine les problèmes que doivent rencontrer les biographes, eux qui n'y étaient pas ! Que de chausse-

trapes, que de confusions, que d'occasions d'erreurs et de faux témoignages, en toute bonne foi ! J'étais absolument convaincu que mon seul passage à Dijon remontait à 1979, c'est-à-dire, croyais-je, au *Voyage en France,* et je l'eusse écrit avec la plus entière sincérité. Or il n'en est rien, c'est 1986. Mais il y a mieux : le *Voyage en France* ce n'est pas 1979, mais 1980. Et j'ai écrit quelques lignes plus haut qu'en septembre 1986 j'étais à la Villa Médicis et faisais l'amour avec Domenico (alias "Egidio" dans *Vigiles*). C'est parce que je venais de lire dans l'agenda, à la date du 6 septembre 1986 : «Dîné ici [*à la Villa Médicis*] avec D., fait l'amour avec lui, mais nous nous sommes endormis… » J'avais immédiatement traduit *D.* par *Domenico.* Mais à la page suivante je vois qu'il est question de *Denis.* C'est donc plutôt avec Denis (lequel n'est pas sans une certaine ressemblance avec le maître de poste de Prud'hon…) que je faisais l'amour et m'endormais.

Mais non. Même pas – erreur dans l'erreur dans l'erreur. A la page suivante de l'agenda apparaît bien le nom *Denis*, au début d'une ligne, mais c'est dans la notation « Écrit à Denis et à Marie-Hélène Rudel » (*Who on earth might Marie-Thérèse Rudel be ?*). Donc c'était bien de Domenico qu'il s'agissait. Mais quand l'avais-je rencontré?

Recherches, vérifications : *le 1er août 1986…*

Où en étais-je ? Ah oui, je suis également entré, mercredi dernier, à Dijon, dans l'église Saint-Michel, dont la façade passe, à tort ou à raison, pour la plus belle façade Renaissance d'une église de France. *It might very well be*, mais elle ne me dit rien. Voilà bien un style que je n'aime pas, par exemple. C'est un peu, si je ne me trompe, et bien sûr assez francisé, celui qu'a donné Coducci à la façade de San Zaccaria, à Venise – laquelle pareillement ne m'a jamais trop plu, malgré le superbe Bellini qui se cache derrière elle.

J'ai visité aussi Notre-Dame, et j'ai vu beaucoup de beaux vieux hôtels, qui abondent dans les quartiers du centre. Quant à savoir maintenant si j'aime beaucoup Dijon, je ne saurais trop dire. Les monuments intéressants y sont à profusion, la bonne architecture y est monnaie courante, il y a toujours quelque chose à voir le long des rues, que ce soit une porte, une cour, le départ d'un escalier ou celui d'un jardin. Pourtant je n'exclus pas qu'il manque quelque chose, qui fait que

l'on n'est pas tout à fait conquis. C'est peut-être un problème de plan. Le voyageur comprend mal comment s'agence cette ville, elle ne lui apparaît pas du tout comme un texte immédiatement lisible.

L'explication pourrait tenir à la longue absence de cathédrale. Pendant des siècles l'évêché fut à Langres. En 1723, je crois, un évêque fut rendu à Dijon, et l'église Saint-Étienne fut promue au rang de cathédrale. Elle est aujourd'hui désaffectée, et incluse dans les bâtiments de la chambre de commerce. Je n'ai pas pu l'apercevoir, faute d'assez de temps pour la chercher. En 1792, c'est de Saint-Bénigne que Louis XVI, in extremis, fit la nouvelle cathédrale. Ce sont là cathédrales de fortune, qui n'ont jamais eu le temps, ni l'occasion, de malaxer la ville autour d'elles, et de s'imposer comme son centre. Le palais ducal, plus tard palais des États, aurait pu remplir cette fonction. Le fait est qu'il ne la remplit guère, malgré la grande majesté de ses cours.

Il ne faut jamais oublier que nous vivons dans une civilisation où l'on peut très bien, à Dijon, demander la direction de la cathédrale Saint-Bénigne à l'une des jeunes femmes qui travaillent dans l'une des deux ou trois grandes librairies de la ville, et s'entendre répondre :

«La cathédrale? Saint *comment,* vous dites? Non, ça ne me dit rien... »

Heureusement une aimable dame, qui avait entendu ma question, m'a pris en pitié, et elle m'a montré le chemin. Il n'y avait d'ailleurs que cent ou deux cents mètres à faire. Mais il est à peu près établi, donc, que dans les villes de la province française, en 2002, des personnes qui font plus ou moins partie des *intellectuels*, malgré tout, puisqu'elles travaillent dans une bonne librairie du centre, peuvent très bien ne pas savoir où se trouve *la cathédrale*, même si c'est au coin de la rue. En cette observation on verra plutôt la preuve, peut-être, qu'à Dijon la cathédrale est assez peu présente, décidément, et peu marquante en tant que telle. Mais j'avais demandé *la cathédrale Saint-Bénigne.* Et Saint-Bénigne, c'est l'un des principaux monuments de Dijon. Pourtant, j'en ai bien peur, ce n'est pas cette jeune femme qui est une exception, c'est moi.

J'ai été appris dès l'enfance – par mes parents, il faut leur reconnaître ce mérite, et plus spécialement par ma mère, et plus généralement par ma classe sociale, ou ma sous-section de classe sociale, telle qu'elle

fonctionnait à l'époque – à considérer les bâtiments et les paysages, les rues, les villes, les sites, comme un objet d'observation constant, et très souvent de jouissance (ou de mécontentement, de mécontentement parce que la jouissance est quelquefois barrée, interdite). Marcher dans une ville, rouler le long d'une route, même lorsque c'est à des fins triviales et pratiques, c'est pour moi regarder, juger, aimer ou ne pas aimer (mais le plus souvent aimer, tout de même). C'est aussi apprendre. Il n'est pas rare que les gens me fassent des compliments sur ma bonne mémoire, mon érudition, mes connaissances qui les étonnent à propos de telle ou telle particularité de lieux où ils vivent eux-mêmes, et que parfois je connais mieux qu'eux. Ce genre de connaissances me vient absolument sans effort, par le seul fait d'avoir les yeux ouverts, dirais-je (et je l'entends littéralement). Regarder autour de soi en marchant, ou bien en roulant en voiture, c'est établir presque sans y penser une continuité et presque une coïncidence entre le temps et l'espace. L'espace, plus exactement, est immédiatement perçu dans sa dimension historique, artistique ou seulement esthétique, et d'abord *informative*, au moins dans les domaines dont je me soucie et pour lesquels j'éprouve du désir et de la curiosité (car il y en a d'autres qui ne m'inspirent, hélas, qu'une coupable inappétence). Et ce mouvement de perception et d'enregistrement m'est si naturel, il procède d'une habitude si profondément ancrée en moi, devenue à ce point automatique, que je le prends pour général, pour universellement inné, et que je suis très étonné de constater que, chez la plupart des autres, il n'existe pas, il ne se produit pas, sa possibilité n'est même pas soupçonnée. Très littéralement, je les vois ne pas voir (et donc ne pas jouir de ce qu'ils pourraient voir, ne pas aimer).

Qu'il s'agisse d'"intellectuels" souvent n'y change rien. Les intellectuels qui ne sont pas des artistes, qui n'ont pas de vision esthétique du monde, qui sont tout entiers attachés au sens, au pauvre sens, peuvent très bien déboucher à vos côtés, pour la première fois de leur vie, sur la grande place de Sienne ou celle de Salamanque en continuant de vous parler comme si de rien n'était, en finissant leurs phrases et leurs démonstrations, tout attachés qu'ils sont à ce qu'ils disent ou ce qu'ils pensent, et sans que le monde autour d'eux, l'œuvre de

l'homme ou celle du Créateur, ait à leurs yeux la moindre réalité sensible. Or ce n'est pas seulement dans le champ de la sensibilité qu'ils perdent. C'est aussi dans celui de la connaissance. Leur perception étant réduite au sens, l'espace ne leur dit rien, n'a pas d'épaisseur à leurs yeux, ne saurait être un objet d'amour.

Une grande rue de Dijon – celle où se tenait notre séminaire – s'appelle Chabot-Charny. Ce *Chabot-Charny* m'intriguait, surprenant qu'il était, à mon oreille, pour une artère si importante et si centrale, qu'on eût imaginé se nommer plutôt La Fayette, ou Gambetta. Pas un des Dijonnais que j'ai pu consulter, Dijonnais d'adoption pour la plupart, il est vrai, mais qui passent dans cette rue dix fois par jour, pas un n'a pu me renseigner. La réponse était pourtant là, il suffisait d'ouvrir les yeux; mais d'abord de se poser la question, ce que personne ne fait plus.

A Dijon les rues sont très éloquentes, les maisons parlent beaucoup, il y a partout des plaques explicatives. Et l'un des beaux hôtels de la rue Chabot-Charny, si l'œil s'attarde un instant à le considérer, se fait un plaisir de vous apprendre, par notice interposée, près de la porte, qu'en cet édifice un certain M. de Chabot, comte de Charny, lieutenant général de la province, incita je ne sais quelle assemblée à ne pas suivre l'exemple de Paris, et à ne pas massacrer les protestants, au lendemain de la Saint-Barthélemy. Était-il le mari de *La Comtesse de Charny* d'Alexandre Dumas ? Non, je crois me souvenir que ce roman-là est la suite *d'Ange Pitou* et de *Joseph Balsamo*, et se déroule donc au XVIIIe siècle.

Quant à ces étudiants américains qu'on fait venir à grands frais des États-Unis pour des stages dans les villes françaises les plus typiques, je crains fort que ce qui fait la particularité de Dijon, d'Aix-en-Provence ou de Nancy n'ait été bâti en vain, pour beaucoup d'entre eux. Heureusement qu'il reste le vin… Mais les étudiants français n'ont rien à leur envier, et, que je sache, ils ne voient pas davantage, ni ne s'interrogent plus sur ce qu'ils voient, ni n'imaginent un seul instant que ce puisse être un objet de jouissance. Il y a là tout un mode de la présence qui peu à peu tombe en désuétude, voilà tout. Qu'une ville puisse être *belle* (outre les dix ou douze qui sont fameuses pour l'être, qu'on va voir pour cela, et qui à ce titre sont tout de même un peu regardées, je

suppose), qu'une contrée traversée puisse être en tous ses détails un spectacle, qu'une route, une rue, aient une autre fonction, une autre existence, une autre épaisseur de réalité que de mener seulement quelque part, si on ne vous l'a pas appris et fait sentir dès l'enfance, ce sont au mieux des notions tout abstraites, qui n'intéressent ni l'heure, ni la prunelle, ni le pas. Aussi bien voit-on des automobiles de luxe, à présent, qui font leur publicité sur les postes de télévision ou les consoles de jeu qu'elles offrent à l'arrière, pour les enfants : ainsi ils peuvent voyager au bout du monde sans trouver le temps long, ni être obligés de regarder à travers les vitres, d'un œil mort.

Lundi 1er juillet, cinq heures moins le quart, l'après-midi. Mercredi dernier, le 26 juin, j'ai quitté Dijon vers une heure de l'après-midi, par une grande chaleur, et je me suis dirigé vers le sud, puis vers l'ouest. Je voulais aller voir en Saône-et-Loire, en effet, dans un hameau reculé – Besanceuil, près de Bonnay –, une exposition d'Eugène Leroy.

J'ai suivi l'autoroute jusqu'à Tournus, et commencé par faire un tour dans cette ville, où longtemps j'ai eu l'habitude de m'arrêter, il y a des lustres, quand j'étais en route vers la Provence ou l'Italie. J'aimais surtout l'abbatiale, bien sûr, mais aussi la jolie place où se dresse l'hôtel de ville, avec la statue de Greuze, enfant du pays. Mais je ne me souvenais pas qu'abbatiale et place fussent si éloignées l'une de l'autre, séparées par une longue rue sinueuse et encombrée, assez pittoresque, qui est tout le Tournus historique, sans doute, beaucoup plus grand que je ne le supposais.

Mes longs efforts pour revoir le séduisant hôtel de ville, du meilleur XVIIIe siècle, m'ont valu pour récompense le spectacle d'un très décoratif jeune homme blond, en uniforme, pantalon bleu marine, chemise blanche à manches courtes, et casquette plate à visière bleue : service des douanes ou bien marine marchande, en charge du trafic sur la Saône ? Il avait le nez fort et une barbichette légère, il portait une serviette à la main, et paraissait se diriger vers la mairie, comme un zélé

fonctionnaire. S'il m'a regardé c'est que je le regardais, bien sûr – mais il n'a pas semblé s'en offenser.

De Tournus je me suis enfoncé en direction de l'ouest dans les modestes monts du Mâconnais qui, si je comprends bien, séparent la vallée de la Saône de celle de la Grosne – laquelle est presque aussi large que la première, mais beaucoup moins fréquentée. Ce sont des pays très verts et très bucoliques, assez boisés, rarement plats, et que j'ai eu beaucoup de plaisir à découvrir. La plupart des villages sont beaux, assez peu malmenés par le siècle. Fleurissent à tous les détours de la route (or elle en est prodigue) une grande profusion d'églises romanes et de châteaux, tous monuments qui se distinguent, comme la plupart des maisons, par un on ne sait quoi d'honnête et de bien assis, de bien fiché en terre dans la grasse campagne, dont la palette de couleurs n'est en rien interrompue ni contredite par les tours ni par les clochers qui se lovent en ses replis, ou sur ses buttes. C'est peut-être que tous les murs, ou presque, ont conservé leurs beaux crépis anciens, très différents de tons de ceux qu'on arrache si bêtement par ici, mais comme eux idéalement accordés avec le sol, avec le ciel et la lumière.

On passe d'abord à Ozenay, sur la Vatouze. Et ce village-là donne le la, car on s'y fraie un chemin entre l'église romane, à droite, et le château, en contrebas, tout à fait du genre que j'ai dit, à la fois grand seigneur et fermier, très noble de lignes et de volumes, très paysan de matière et de ton.

Un peu plus loin Brancion, sur la hauteur, est un nom plus familier. Mais, bien que le site, d'évidence, soit très marqué par l'histoire, je ne sais pas s'il a un lien, et alors lequel, avec la porte de Brancion. Crainte de manquer de temps je ne suis pas monté sur la butte, je n'ai visité ni le village ni le château, les *deux* châteaux, plutôt – ou bien alors il est si composite, entre la forteresse du haut et la gentilhommière du bas, qu'il parle autant de la vie de province sous Louis XIV que des Croisades et d'avant. Mais de la route principale on a une bonne vue sur cet ensemble pittoresque.

A peine dépassé Brancion on rencontre le château de Nobles, qui pour le voyageur pressé rappelle celui d'Ozenay, parce qu'ils ont tous les deux le même bon air discret, qui est celui de cette contrée. Puis on traverse la

forêt de Chapaize, et l'on arrive à l'église de ce nom, où je suis entré, non pas à l'aller mais en repassant, sur la précieuse recommandation de Bruno Mory, l'homme qui montre Leroy à Besanceuil. C'est une église du roman le plus haut. Les piliers de sa nef sont énormes, et merveilleusement mal dégrossis; mais son haut campanile, sans doute un peu moins ancien, est beaucoup plus délicat.

Je ne suis pas sûr que je serais fou de Cormatin, qui est la grande attraction touristique de la vallée de la Grosne – après Cluny, tout de même : un peu trop d'autocars, et puis les murs du château sont trop blancs, qu'on aperçoit de loin entre les arbres du parc. Il y a pourtant un très beau jardin, je crois, et puis le jeune Lamartine venait là de Milly tout voisin, pour y voir ses amis Pierreclau, et plus étroitement Nina, dont les confidences devaient alimenter l'histoire de *Jocelyn.* Je ne sais où j'ai lu pourtant, récemment, qu'on aurait découvert des lettres d'amour d'Alphonse à un garçon; et que les descendants s'opposent à la publication…

J'ai vu aussi, ce printemps, dans une des ces revues immobilières de châteaux qui me font presque autant rêver que les magazines pornographiques (et c'est un peu le même genre de rêverie, très détachée de la réalité), que le château de Saint-Point était à vendre. Je l'ai visité il y a plus de quarante ans – oui, je crois que j'étais en classe de seconde –, ainsi que Milly et Monceau, les autres demeures du poète, lors d'un des premiers voyages que j'aie faits, avec mes parents, qui gentiment me donnaient l'occasion d'exacerber ainsi la passion que j'éprouvais alors, à quatorze ans, pour Lamartine. J'avais même sur mon bureau une reproduction photographique du portrait dessiné qu'avait fait de lui Chassériau, il me semble. C'est l'abbé Chabanet, mon professeur de seconde – ou de *quatrième,* un doute me vient? –, qui avait reproduit pour moi ce dessin. Je dois posséder encore le cliché. Le père Chabanet était originaire de Chabreloche ou de Saint-Rémy-sur-Durolle, un de ces villages de la montagne de Thiers, en tout cas.

Quant à Besanceuil, qui était le but de toute cette expédition, c'est un écart de la commune de Bonnay, à l'ouest de Cormatin. Besanceuil est plus haut que Bonnay, sur les pentes assez montagneuses de la rive gauche de la Grosne, ou plus exactement de la Guye, l'un de ses

affluents. C'est un très beau hameau à dominante ocre ou sépia, ou brune, presque marron, comme la plupart des autres en ces contrées. Et comme presque tous ceux que j'ai pu traverser il offre au bout de ses ruelles, vers le haut, une très jolie église romane, ou chapelle, et un château noble et bonhomme, heureusement laissé à lui-même, et à la suite de son histoire, qu'on lui souhaite longue et tranquille. Mais ce qu'on aime le plus en ces parages ce sont les vues, sur cette vallée que je ne connaissais pas, et sur laquelle je me retournai avec tant d'estime, après l'avoir traversée pour arriver là.

Dix heures du soir. Bruno Mory est un homme du Nord, qui passe la plus grande partie de l'année dans la région parisienne, et qui, à la belle saison, se transporte en Bourgogne avec sa femme. Si j'ai bien compris il a été, comme son père avant lui, l'élève d'Eugène Leroy dans le collège où enseignait celui-ci. Il lui a souvent rendu visite dans le fameux atelier de Wasquehal, et il collectionne ses œuvres depuis longtemps. A Besanceuil il montre des pièces qui lui appartiennent, et d'autres qui ont été prêtées par divers amateurs. Il dit que les collectionneurs de Leroy sont une espèce bien particulière, qu'ils se suivent de l'œil et se connaissent tous. Pour la présente exposition il a réalisé un beau catalogue, qu'il a eu la gentillesse de m'envoyer, et c'est ce qui m'a incité à faire le voyage.

Il dit aussi que le partage des amateurs entre ceux qui préfèrent les Leroy les plus récents et ceux qui sont attachés surtout à la production des années cinquante et soixante est un faux problème, que l'œuvre de Leroy est un tout dont chaque partie éclaire les autres, et que toute hiérarchie est sans fondement, en l'occurrence. Il a probablement raison. Je lui donne raison, mais garde une préférence personnelle, néanmoins, pour les peintures de l'ultime décennie. Je n'ai pas osé lui demander si certaines toiles étaient à vendre. L'invitation porte la mention "Galerie Bruno Mory", et c'est également ce qui est écrit sur le vieux bâtiment de grange, aménagé, où sont exposées la plupart des pièces. Une de mes favorites est un petit tableau qui s'intitule *Quinze ans de lumière.* L'hôte m'a expliqué qu'il s'agissait d'un cadeau du maître à sa compagne

Marina, à l'occasion du quinzième anniversaire de leur vie commune. Dans ces conditions, il est peu vraisemblable que cette œuvre merveilleuse soit à vendre. Et si je m'en soucie, c'est pour être sûr de bien comprendre la démarche qui préside à cette exposition, et non certes que je voudrais me porter acquéreur. J'aimerais bien avoir un Leroy, c'est vrai. Voilà un des artistes contemporains dont j'achèterais le plus volontiers les tableaux, si j'en avais les moyens. Mais au train où vont les choses, je doute qu'il en soit jamais question.

Bruno Mory déborde de Leroy, lui, au point qu'on peut en voir aussi dans un autre bâtiment que la grange, un peu plus haut sur la colline, plus près de la belle maison forte où il habite. Et quand on est à l'intérieur de cet autre édifice, à l'étage auquel on accède par un escalier extérieur, selon un modèle qui semble très répandu parmi les maisons paysannes de la région, on jouit sur la vallée d'une vue merveilleuse, encadrée par la porte. Les tableaux ne souffrent pas du rapprochement. Ils s'en accommodent à merveille, au contraire. Dans la lumière d'une après-midi d'été entre les feuillages, le paysage les vérifie.

Mory est également amateur de Mark Di Suvero, dont plusieurs grandes sculptures parsèment les jardins et les prés, autour des diverses maisons. Je n'ai pas eu le temps de m'attarder, malheureusement, car je devais être à Paris pour dîner. Pierre et moi étions invités chez mes amis Philippe et Dirk, dans un appartement qu'ils habitent depuis assez peu de temps et où je n'étais jamais allé, à côté de Saint-François-Xavier. L'appartement est au rez-de-chaussée, et il ouvre sur un jardin assez profond, clos de murs. Le repas était servi là, au bord du gazon.

Mardi 2 juillet, trois heures de l'après-midi. Jeudi dernier je suis rentré ici, de Paris, la voiture pleine de petits tableaux et de sculptures de Marcheschi. Pierre m'avait accompagné le matin à l'atelier de la rue des Bourdonnais, et nous avions fait ensemble le chargement. Lui-même a fait le voyage dans la nuit, à bord d'une camionnette de location, remplie

d'œuvres de grand format. Il est arrivé à cinq heures du matin, le vendredi.

La grande idée est de faire de Plieux le haut lieu du culte marcheschien : pour Marcheschi un centre d'exposition permanent, pour nous un bâtiment tout entier consacré à la gloire, et surtout à l'illustration, d'un unique artiste. Nous ne demandons pas un sou à personne. Plus de dossiers de subventions, plus de sièges interminables des autorités diverses. Il y eut certes des dépenses, mais c'est Marcheschi qui les a couvertes, jusqu'à présent. Il a fait maroufler ou encadrer quelques pièces, il a remboursé Pierre qui avait avancé le paiement de la location de la camionnette, il a fait réaliser un petit dépliant sur le fonds Marcheschi de Plieux, que nous devrions recevoir d'un jour à l'autre.

Nous avions pensé appeler "Fondation Marcheschi" ce nouveau cours du destin de Plieux. Mais le mot "Fondation" est d'usage très étroitement réglementé par la loi, pour des raisons surtout fiscales, je crois bien. On ne peut pas s'en parer à la légère. Nous nous sommes donc rangés à l'appellation plus modeste, mais plus descriptive, de "Fonds Marcheschi".

M. Rodriguez sort d'ici, avec ses deux fils. Il s'est montré comme toujours merveilleusement coopératif. On ne dira jamais assez ce qu'a de vraiment extraordinaire le dévouement de cet homme et de sa famille, et de ses amis qu'il entraîne, à ce château, à ses entreprises et à moi. Il est venu mesurer le travail à faire. Il reviendra après-demain, jeudi, avec son collègue Jean-Noël, professeur comme lui au lycée professionnel de Beaumont-de-Lomagne ; et nous commencerons alors à accrocher les plus grandes des nouvelles pièces. Pour les petites, Pierre et moi en avons déjà mis en place un certain nombre, le week-end dernier, en particulier les sculptures. Je trouve que Plieux et les sculptures de Marcheschi vont admirablement ensemble. Il y en a déjà trois dans ma chambre, *Oiseau, Masque* et *Main III*, et une dans la salle des Vents, *Ancêtre II*, qui s'ajoute à la *Barque des ombres.* J'en recevrais volontiers davantage.

Depuis mon retour ici mes activités – outre le temps donné à la gestion et à la mise en place du "Fonds Marcheschi", de notre fonds Marcheschi augmenté, et qui va s'augmentant – ont été surtout de nature webmatique, et sont allées à la mise à jour de mes sites "Gers" et "In-nocence", l'un

consacré au département, et à la traduction sur internet de mes livres *Département du Gers* et *Onze sites mineurs,* l'autre au nouveau parti, virtuel en plus d'un sens. Dans ces domaines-là j'ai eu l'assistance du très précieux M. Lucas, qui n'est pas plus avare de son temps et de ses talents que ne l'est M. Rodriguez.

Samedi nous avons reçu la visite d'une forte délégation de l'A.P.A. (l'Association pour l'autobiographie), dont le siège est à Ambérieu, dans l'Ain, et la figure tutélaire Philippe Lejeune. Elle était conduite par son actuel président, Gilles Alvarez, dont je crois comprendre qu'il s'est plus ou moins brouillé à cause de moi avec la revue *Génésis*, et qui a prononcé cet hiver une conférence en ma faveur à l'École normale; et par son *ancien* président, qui dirige la médiathèque d'Ambérieu. Nous avons conduit tout ce petit monde à la fontaine de Magnas; puis nous dînâmes à l'hôtel de Bastard, invités par ces messieurs – le tout très agréablement, et dans une atmosphère très chaleureuse.

Pierre est reparti dimanche pour Paris, car il devait ramener la camionnette, et surtout se mettre sérieusement au travail aux Archives, pour sa thèse. Moi j'ai profité de ce que nous étions hier le 1er juillet pour reprendre *L'Inauguration de la salle des Vents* selon un plan de travail plus rigoureux. Ce livre compte à présent cinquante mille signes. Il faut qu'au 31 août une première version complète en compte au moins deux cent cinquante mille. Puis je reprendrai tout au début, et devrais pouvoir remettre à Fayard un texte définitif d'environ trois cent mille signes le 15 octobre. Ce que j'aime c'est écrire sur de l'écrit, *récrire*, une fois débarrassé du souci trivial d'avoir à fournir à l'heure dite un ouvrage d'épaisseur suffisante.

Le 15 octobre il me faudra rendre également le texte relu et corrigé du *journal* de 1999. J'ai déjà revu entièrement le mois de janvier, ce travail-là m'étant d'ailleurs beaucoup facilité par l'existence d'*Incomparable*, dont le *journal* reprend exactement le texte (ma partie du texte). J'en suis au mois de février.

S'annonce un été assez laborieux, donc – ça ne tombe pas mal, Pierre doit beaucoup travailler lui aussi (mais surtout à Paris et à Pau, malheureusement). Nous allons devoir aussi nous occuper du château et de son "Fonds Marcheschi", qui depuis cette semaine sont ouverts tous

les jours, sauf le mardi. Mme Lloan veut bien venir en fin de semaine, lorsque Pierre n'est pas là. Mais je ne peux pas lui demander de venir aussi durant la semaine. Il va donc me falloir faire visiter moi-même, à partir de maintenant, alors que je ne l'ai pas fait depuis très longtemps, et que l'"affaire" avait entraîné, ou plutôt nettement accentué, chez moi, une sorte de blocage, sur ce point, que je vais bien devoir surmonter.

Dieu sait que nous ne pouvons employer personne ! L'idée est de ne faire *aucune* dépense. Il faudrait même que ce Plieux se mette à *rapporter* un peu, pour une fois, au lieu de *coûter* éternellement. Dimanche ça n'avait pas trop mal commencé : dix visiteurs, et qui ont acheté des livres et des catalogues – il est entré plus de cent euros dans les caisses. Mais hier pas un chat. Et aujourd'hui c'est relâche.

Mercredi 3 juillet, six heures et demie de l 'après-midi. Dimanche dernier, l'émission "Écoute Israël" était consacrée à la communauté juive de Cuba. On y apprenait que Christophe Colomb était probablement juif, ce qui n'était pas une nouvelle, mais qu'il en allait de même de Fidel Castro, ce qui m'a davantage étonné : il serait le petit-fils ou l'arrière-petit-fils d'un juif d'Istanbul, lui-même descendant d'une lignée d'expulsés d'Espagne, établis à Salonique.

Quand il reçoit le président de la communauté juive de Cuba et sa secrétaire, et qu'il remarque que cette dame ne touche rien du buffet qui lui est proposé, il comprend qu'elle n'accepte que la nourriture kasher, et il sait d'où en faire venir d'urgence.

Après ces révélations, j'espère qu'un anticastrisme militant ne va pas être considéré comme une nouvelle preuve d'antisémitisme…

Mercredi 10 juillet, neuf heures et demie du soir. Ouf ! Je reçois à l'instant une bonne nouvelle, qui va certainement améliorer mon humeur,

laquelle était un peu chagrine : le juge belge, mon lecteur, m'annonce qu'il va pouvoir me faire le prêt que j'ai sollicité de lui afin de payer le charpentier-couvreur pour ses travaux. Le juge a dû lui-même faire un emprunt bancaire. Et cet emprunt bancaire, qui, au début des négociations, paraissait aller de soi, devenait plus aléatoire avec chaque jour qui passait, ces temps derniers – au point que je m'étais convaincu, aujourd'hui, qu'il ne serait pas accordé. Il l'est. Je dois me renseigner demain auprès du couvreur pour savoir si, dans la perspective d'un remboursement de la moitié de la somme par les Monuments historiques, il y a un inconvénient à ce qu'il ne soit pas payé par moi, mais par un tiers. S'il n'y en a pas, le couvreur sera payé tout de suite, directement par le juge belge. S'il y en a un, le juge m'enverra l'argent à moi, et je paierai le couvreur. Voilà au moins un problème qui semble à peu près réglé, c'est déjà ça. Mais ne vendons pas la peau de l'ours.

J'ai passé toute la semaine à des travaux de bricolage sur les différents sites internet issus de *Vaisseaux brûlés.* Il y en a trois, à présent : le site "Gers" où M. Lucas a rangé pour moi (et pour le "public") *Le Département du Gers* et *Onze sites mineurs*; le site "Plieux" qui est consacré au château et à ses activités actuelles, c'est-à-dire essentiellement au "Fonds Marcheschi" ; enfin le site "In-nocence" qui, reflète lui, (et constitue) les activités du "Parti de l'In-nocence".

Pour ce site-là j'ai écrit un "éditorial", le quatrième, de très loin le plus important de ceux qui existent déjà, à la fois parce qu'il est le plus long et parce qu'il porte sur le sujet le plus sensible, l'immigration. Il relève tout à fait, en tout cas, de l'entreprise globale de brûlage de vaisseaux. Il est même si dangereux que beaucoup de l'espèce de malaise que je ressens doit provenir de sa rédaction, et de sa mise à la disposition des internautes.

La création du parti et son programme, ou *avant-projet* de programme, ont déjà provoqué une sorte de tempête sur le site de la Société des Lecteurs. Personne, à deux exceptions près, n'était très favorable à cette aventure, et au tour que je lui ai donné. Mais Rémi Pellet, le secrétaire général de la Société, qui en est aussi le créateur, la cheville ouvrière et le principal animateur, s'est pris d'une hostilité farouche et pour mon initiative et pour moi. Or c'est un homme auquel je dois énormément, ne

serait-ce que la création de la Société, justement, tous ses combats en ma faveur, et dernièrement l'organisation du débat entre Finkielkraut et Plenel, à Sciences-Po. L'espèce d'enthousiasme qu'il éprouvait à mon égard s'est retourné – selon un schéma d'ailleurs bien connu, je crois – en une hargne qui ressemble presque à de la haine.

Qu'il trouve l'idée du Parti imbécile, je le conçois sans difficulté. Qu'il juge l'avant-projet de programme ridicule, je n'ai pas de mal à l'entendre. Cet avant-projet, très expressément présenté comme tel, j'avais compté sur des gens comme lui, sur les autres habitués du site, mais surtout, il faut bien le dire, sur lui personnellement, qui est professeur à Sciences Politiques, et juriste, membre de la Cour des comptes, pour l'affiner, l'élargir, le perfectionner petit à petit et le rendre au moins techniquement cohérent, bien entendu sans le moindre engagement politique, ou seulement idéologique, de sa part. Lui ne l'estime même pas améliorable, soit. Mais ses commentaires, on ne peut plus acerbes, se présentent avec une agressivité, une animosité, une volonté de blesser qui m'ont laissé stupéfait – d'autant qu'ils ont eu tôt fait de ne porter plus sur le seul parti et sur son malheureux programme, mais sur toute ma personne, mon mode de vie et mes travaux. Je suis accusé, en vrac, de ne pas payer mes impôts, de me livrer à la cavalerie financière, de faire subventionner mon train de vie par mes amis, et même d'arborer un prénom qui n'est pas celui de l'état civil (ce qui est parfaitement faux, contrairement au reste, qui ne l'est qu'imparfaitement, hélas; rien n'exige que le prénom usuel soit le premier parmi ceux de l'état civil, et jamais mes parents n'ont envisagé de m'appeler *Jean*).

Quoi qu'il en soit ce fut un épisode désagréable, et qui m'a dissuadé de me manifester plus avant sur le site de la Société, où d'ailleurs je n'avais fait quelques apparitions que pour annoncer la création du parti : le secrétaire général, en un tournemain, a donné au débat un ton beaucoup trop polémique pour moi, et trop polémique aussi pour un parti de l'*innocence.* Il y avait dans son ton quelque chose qui suggérait le délire, le règlement de comptes délirant. Et quand il ne m'insultait pas il s'adressait à moi à la façon d'un professeur méprisant et féroce, corrigeant un élève et sa mauvaise copie. Peut-être ma copie n'est-elle pas très bonne en effet, je n'aurais aucune réticence à l'envisager : c'est

la première fois que je rédige un programme politique. Mais je ne vois pas très bien ce qui autorise cet homme à le prendre de si haut avec moi. Il est très fier de son passé de militant trotskiste, qu'il rappelle en toute occasion. Et d'avoir été trotskiste est peut-être la garantie qu'on vient bien de la gauche, et même de l'extrême gauche, mais cela ne me paraît pas, en soi, constituer un gage exceptionnel de clairvoyance politique.

Un autre épisode désagréable fut l'émission d'Alain Finkielkraut samedi dernier. Il recevait Bernard-Henri Lévy et Élisabeth Lévy. Lui, Finkielkraut, n'est pas mécontent du déroulement des opérations, mais je n'en ai pas du tout la même lecture que lui. Si l'"affaire Camus" est une guerre dont nous sommes en train de vivre la deuxième campagne, le front a été sévèrement percé par les régiments BHL de chars. Bernard-Henri Lévy parlait beaucoup plus vite, beaucoup plus fort, beaucoup plus clairement et beaucoup plus longtemps que ses deux interlocuteurs. Et il a incontestablement mieux exprimé ou martelé son opinion, selon laquelle je suis un antisémite invétéré, Finkielkraut a une attitude inexplicable en me défendant, et sa position à mon égard est comparable à celle de Chomsky donnant une préface à Faurisson…

Finkielkraut dit que les auditeurs de France Culture détestent Bernard-Henri Lévy, que sa façon de parler de lui et de renvoyer sans cesse à ses œuvres passées les exaspère et le ridiculise, qu'il s'est totalement déconsidéré par son rapprochement inqualifiable avec Chomsky et Faurisson (il paraît que Finkielkraut a dit alors « je m'en vais, je m'en vais», mais on n'en a rien entendu). Peut-être cette interprétation favorable est-elle valide s'agissant des auditeurs fidèles de « Répliques ", qui font la part des choses, et qui ont entendu l'autre émission avec Carrère, il y a un mois. Mais tel qui serait tombé sur le poste par hasard, dans sa voiture, par exemple, jugerait certainement que Lévy a infligé aux deux autres une espèce de raclée; et ne parlons même pas du traitement qu'il m'a infligé à moi – qui n'étais pourtant pas, loin de là, le sujet principal de l'émission…

Jeudi 11 juillet, cinq heures de l 'après-midi. Jeudi dernier, le 4 juillet, sont venus ici dès potron-minet M. Rodriguez et son collègue Jean-Noël, qu'il appelle familièrement *Poulet* dans l'ardeur du travail (« Vite, passe-moi un clou, Poulet!»), de sorte qu'ils sont devenus à mes yeux l'entreprise Rodriguez & Poulet, accrochages en tout genre. Ils ont passé toute la journée ici, et ne sont repartis qu'à neuf heures du soir. C'est grâce à eux que le château est entré dans sa nouvelle ère "Fonds Marcheschi" – c'est-à-dire que nous n'avons plus que du Marcheschi sur nos murs, à peu d'exceptions près, la plus notable étant un grand triptyque d'Emmelene Landon, la compagne de Paul, que j'aime beaucoup (Paul, Emmelene Landon, mais aussi le triptyque, de sorte que je répugne à le décrocher bien qu'il occupe un emplacement essentiel et contredise de la sorte au principe du *Only Marcheschi*).

Nous avons accroché, ou plutôt ces messieurs ont accroché, moi présent, un monochrome noir dans la chambre à coucher, à la place de l'oriflamme de Kounellis, qui, elle, est passée dans la bibliothèque (autre exception au *Just Marcheschi*, je m'en avise); dans la salle des Pierres, en face des fenêtres de la façade nord, quatre *Lam* qui ne sont ni marouflées ni encadrées, et *Lune* sur le mur qui est à droite de l'entrée; en bas, dans la première des salles des Gardes, *Golgotha,* sur le mur du fond à droite (juste en dessous de *Lune,* j'y pense, mais pas au même étage), et à gauche de l'entrée *La Ferocia.*

Golgotha et *La Ferocia* ont particulièrement donné du fil à retordre aux spécialistes, car ces compositions se développent sur plusieurs panneaux, qui n'ont que quatre-vingt-dix centimètres de hauteur mais qui, mis bout à bout, atteignent ou dépassent les trois mètres cinquante, en largeur; et il fallait bien sûr que les divers éléments fussent tous exactement arrimés, sans le moindre dépassement vers le haut ni vers le bas – toute l'après-midi y est passée.

Pierre et moi avions accrochés seuls, quelques jours plus tôt, *Aube,* qui est le pendant de *Lune*, et de même format. *Aube* est ici, dans la bibliothèque, en face de ce bureau, et remplace une toile de Jacques Le Bruscq qu'il a fallu emporter vers les réserves, en l'occurrence la pièce du milieu au premier étage, l'ex-"bureau", aujourd'hui très encombré. D'autre part la sculpture *Ancêtre II* a remplacé, entre les deux portes-

fenêtres de la chambre à coucher (celles qui donnent sur le jardin et sur le vide), un masque africain soclé qui, lui, est désormais sur les rayons de la bibliothèque, au-dessus de la porte qui mène à la chambre, justement. Cette chambre, où s'étalent les immenses *Nuits de Plieux* (au revers de la *Carte des Vents*, dans la salle du même nom), est devenue un vrai petit musée de la sculpture marcheschienne : *Oiseau, Masque, Main* et donc cet impressionnant *Ancêtre*, à la place d'honneur – on peut le voir dans l'axe de la porte, à partir de la salle des Vents.

C'est loin d'être fini : il faut encore mettre en place les gigantesques *Nuits de Crète*, que j'avais montrées à Toulouse lors de l'exposition de la collection de Plieux, en 1997, mais qui depuis lors étaient restées dans des caisses. Elles ont plus de douze mètres de largeur, et dépassent les trois mètres en hauteur. Toute la paroi qui fait face à la porte d'entrée, en bas, dans la première salle des Gardes, leur est réservée.

Reste également à accrocher une cinquième *Lam,* qui celle-ci est destinée au mur de gauche, avant les fenêtres, au premier étage. Plieux sera alors marcheschisé à ras bord. Mais j'aimerais accueillir encore plus de sculptures, dont la présence me donne une vive satisfaction, et qui s'accordent à merveille, selon moi, avec la pierre nue des salles.

Le lendemain vendredi sont arrivés les jolis dépliants qu'a fait faire Jean-Paul sur une maquette suggérée par moi. Entre les transporteurs, les encadreurs, les fondeurs et les imprimeurs, il a dépensé un argent fou sur ce projet "Marcheschi à Plieux" qui jusqu'à présent, et selon une solide tradition qui nous est commune, à lui et à moi, ne répond guère à nos attentes, "commercialement" : deux visiteurs samedi dernier, zéro visiteur dimanche, pas le moindre lundi, mardi nous sommes fermés, mercredi il n'en est venu aucun et aujourd'hui on dirait bien que ça va être la même chose. On peut dire que nous avons le génie des affaires…

Pour comble de malheur (mais enfin ce n'est pas bien grave) est paru aujourd'hui un numéro de *L'Express* consacré à un prétendu match touristique entre le Gers et la Dordogne (« *Êtes-vous Gers ou Dordogne ?* », je crois). Nous avions reçu ce printemps une jeune femme, pigiste au magazine, et son petit ami qui s'étaient montrés très enthousiastes de Plieux et plus encore de Marcheschi. Je leur avais même remis un superbe gros catalogue de l'exposition de Monaco. Et la jeune femme

était une ancienne condisciple de Pierre en classe préparatoire à Toulouse (« Mais tu travailles ici ? » lui avait-elle demandé, sans trop comprendre ce qu'il faisait là). Bref, nous avions fondé de grandes espérances publicitaires sur ce reportage. Comme d'habitude il n'en reste à peu près rien. Mon nom n'apparaît pas, soit qu'à *L'Express* on ait reculé devant lui, soit que la jeune femme ne l'ait pas jugé indispensable à un entrefilet sur Plieux et ses activités. Mais ce qui est plus ennuyant, et plus vexant, c'est que nous sommes traités de *galerie. Macchè* "galerie" ? C'est désagréable, parce que cela implique des activités commerciales, alors que nous ne vendons rien (sauf des catalogues et des cartes postales); et parce que les gens ne s'attendent pas à devoir s'acquitter d'un billet d'entrée, quand ils vont dans une *galerie.*

Mais comme de toute façon il ne vient personne…

***

Entre dimanche et lundi j'ai passé une très mauvaise nuit : horrible envie de pisser, que pisser n'apaise en rien. C'est le signe avant-coureur le plus éloquent des coliques néphrétiques, en général. Toutefois les urines étaient très claires, ce qui d'habitude n'est pas le cas quand il y a un caillou dans les circuits.

Pierre m'a conduit chez le médecin, à Lectoure, lundi matin. Puis il a fallu faire des analyses. Comme tout a passé miraculeusement, et que je n'ai pas eu de crise, j'ai oublié, jusqu'à aujourd'hui, et de rappeler le médecin pour connaître le résultat des analyses, et d'ouvrir l'enveloppe du laboratoire. Je viens de le faire. Finalement il y avait bel et bien un caillou. Et semble-t-il je l'ai évacué sans m'en rendre compte. Mais il me faudrait boire tous les matins un ou deux verres d'eau de Vichy (aïe aïe aïe ! Que va dire Laure Adler ?), et deux litres d'eau tous les jours…

Jadis j'étais persuadé que les crises étaient très psychosomatiques, et elles paraissaient ne survenir jamais, en effet, que dans les moments d'accablement particulier. Est-ce de me faire traiter de Faurisson par Bernard-Henri Lévy (ou de Faurisson de Finkielkraut, ce qui est tout de même un peu moins grave), qui fabrique en moi des pierres ?

***

Pierre est à Pau depuis mardi, aux archives, pour sa thèse. Mais il doit revenir aujourd'hui.

Mardi en fin d'après-midi je suis allé au château de Roquepine, à l'invitation de l'artiste Bernard Ollier, qui l'habite avec sa compagne, et dont j'ai beaucoup utilisé certaines proses dans *Killalusimeno* (ou *Ne lisez pas ce livre,* je ne me souviens plus ? – non, plutôt *Killalusimeno*). Ollier m'avait téléphoné à Paris, il y a un mois ou deux; et rappelé ici ces jours derniers.

Curieusement il est comme moi clermontois d'origine. Ma mère me disait ce matin, au téléphone, que les Ollier sont une famille bien connue à Clermont d'industriels du caoutchouc, quelque chose comme des Michelin qui auraient un peu moins bien réussi leurs affaires. Mais je ne sais pas s'il s'agit des mêmes Ollier. Si c'était le cas ce serait un point commun supplémentaire entre nous, puisque les Camus étaient aussi des industriels clermontois, mais qui eux s'occupaient de meubles, et non pas de pneus.

Les points communs entre nous ne sont pas rares, d'ailleurs. Nous avons la même passion des vieilles baraques, et j'aimerais avoir son goût à lui et son talent pour les aménager, parce que j'admire beaucoup ce que sa femme et lui ont fait de ce Roquepine, que je connaissais déjà et que j'aimais beaucoup (*Le Département du Gers* en témoigne, je crois), mais où je n'étais jamais entré.

C'est un fervent adepte du *less is more,* en matière de "décoration" (le mot est très inapproprié, presque là par antiphrase). Chez lui tout a un côté pas tout à fait fini, pas tout à fait pensé, un peu là par hasard, qui en fait est le comble de l'art. Il y a pour ainsi dire un seul parti de couleur, celui d'un bois beige soutenu ou brun clair, qui sert aussi bien à des tables toutes simples, où il se mélange à du métal brut, qu'à un système de parements amovibles, un peu à la japonaise, qui sépare les différentes pièces sans les séparer. Moi qui trouve toujours que les gens en font trop, dans leurs intérieurs, j'étais servi. Et je me donnais l'impression d'être le dernier des ploucs, par comparaison, avec mes fauteuils Habitat de rotin

et mes chaises sous des housses de confection, qui paraîtraient presque baroques auprès de ces meubles taillés à la serpe par un menuisier du voisinage, sur les très précises indications de l'artiste.

Le plus beau est qu'une grande porte-fenêtre, dans l'axe du seuil, donne sur l'intérieur d'un gros figuier, il me semble, au jardin, et que la lumière, tamisée par les larges feuilles un peu caoutchouteuses (tiens…), irradie les salles presque vides, et les enchante.

Ollier m'a donné un catalogue de ses dessins, mais surtout il m'a montré trois ou quatre des plus grands, vraiment immenses, presque deux mètres sur trois, je crois, et qu'il a l'intention de faire placer entre deux plaques de verre, selon un procédé qu'il est en train de mettre au point. Il y en a un surtout qui me plaisait beaucoup, dans un genre un peu rymanien, en un peu plus touffu tout de même.

Après deux ou trois verres de champagne on m'a proposé très gentiment de rester à dîner, mais j'ai dit non, bêtement, par habitude, et sous prétexte d'avoir à sortir mes chiens (qui auraient très bien pu attendre une heure ou deux). Je pense toutefois que nous nous reverrons, car je garde un excellent souvenir de cette sortie.

Dimanche 14 juillet, cinq heures et quart, l'après-midi. Je m'aperçois à l'instant que j'avais laissé sur la "couche du poète", ici, dans cette bibliothèque que vient de visiter toute une petite famille sous la houlette de Mme Lloan, une paire de chaussettes peu compatible avec la souhaitable dignité des lieux.

***

Alain Finkielkraut, à qui j'ai parlé hier, est toujours convaincu que son émission avec les deux Lévy, Bernard-Henri et Élisabeth, s'est achevée sur la déroute de BHL, qui se serait déconsidéré par ses excès. Plusieurs auditeurs et quelques amis l'ont confirmé dans ce point de vue. J'éprouve

malheureusement quelque difficulté à le partager, et Jean-Paul Marcheschi aussi.

Paul a donné un long entretien aux *Inrockuptibles*, plusieurs pages. Le “chapeau” est dithyrambique à son égard, mais s’achève sur cette réserve :

« Seule ombre au tableau d’un itinéraire parfait, l’acharnement de P.O.L à soutenir que Renaud Camus n’est ni raciste ni antisémite – obstination qui semble relever davantage d’un aveuglement affectif engendré par une amitié vieille de trente ans que de l’argumentation véritablement rationnelle. »

Et plusieurs des questions témoignent du même esprit, absolument inébranlé. Qu’il s’agisse de Claude Durand ou de Paul Otchakovsky, rien n’y fait : je suis toujours “l’ombre au tableau” (tiens, quel joli titre…).

Une jeune femme, membre du comité de rédaction d’une revue de philosophie, *Cités*, m’envoie une demande d’article ou d’entretien ainsi formulé :

«Nous aimerions que vous nous donniez un papier (un article de 2 ou 3 pages maximum) ou que vous m’accordiez un entretien où vous exposeriez de quelle manière vous êtes devenu le bouc émissaire de la phobie (ou du fantasme) de l'antisémitisme... »

Ce qui est cocasse, c’est que cette demande me parvient par le truchement d’un e-mail ouvert, bien lisible, envoyé aux éditions P.O.L, et que me transmet, sans commentaire… Jean-Paul Hirsch, l’auteur de la longue lettre sur mon antisémitisme présumé que j’ai reproduite avec son autorisation dans *Hommage au Carré.*

***

Hier Pierre et moi avons fait, avec les enfants Rodriguez et les trois chiens, une merveilleuse promenade de fin d’après-midi à partir de la ferme de Boué et sur les “hauteurs de l’Ouest”, face à Plieux. La lumière était magnifique, il y avait quelques nuages dans le ciel, un vent léger agitait quelques peupliers, près du ruisseau. Cette fois-ci on se serait cru

tout à fait dans un Monet première manière (ou *deuxième*? genre *L'Été*…).

Mais aujourd'hui Pierre est parti pour Paris, car il a retenu sa place pour demain aux Archives.

Mardi 16 juillet, quatre heures et demie. Dimanche nous avons eu ici une expérience heureusement assez rare, et presque sans précédent, même : la visite d'une personne extrêmement hostile. C'était une femme, qui est arrivée avec une autre femme, et peut-être étaient-elles un couple, je ne sais. En tout cas elles se disputaient fort à la sortie, la seconde trouvant que la première s'était mal comportée.

En effet, tout y est passé. Je n'ai pas tout entendu parce que c'est la pauvre Mme Lloan qui a dû affronter là tempête, tandis que j'étais réfugié dans ma tour. Jimmy Rodriguez me rapporte que déjà, au premier étage, les quatre panneaux monochromes noirs de Marcheschi, qui sont dans les embrasures des fenêtres, avaient été définis comme de « typiques foutages de gueule ». Au deuxième – et là je n'en perdais pas un mot, malgré la porte close et les murs épais, parce que cette dame avait la voix forte, et parlait à grands cris –, au deuxième nous apprîmes que Marcheschi ne la touchait en rien et qu'elle n'avait déjà que trop vu de ses travaux :

«Comment vous l'appelez? Comment vous dites? *Mar-ches-chi* ? Remarquez je sais pas pourquoi je vous demande ça parce que ce nom-là je vais m'empresser de l'oublier! Ouh là là ! Aucun intérêt ! »

Mais le pauvre Flatters n'était pas le seul à subir les foudres de cette harpie. Plieux et les aménagements que j'ai pu y apporter ne trouvaient pas non plus grâce à ses yeux.

«Vous dites que c'est un *monument historique*, ici, *classé et tout*? Et on lui a permis de mettre ce carrelage moderne, à ce type? Dans un monument *classé*? Non mais je rêve! D'abord c'est qui, ce bonhomme? I

fait quoi? *Écrivain* ? Comment vous l'appelez? *Camus*? *Renaud Camus*? Inconnu au bataillon! Et je sens qu'i va le rester... »

Il ne s'agissait pas d'une femme inculte, en tout cas, car elle a daigné s'étonner qu'il y ait dans ma bibliothèque, malgré tout, deux ou trois éléments appréciables, comme l'œuvre poétique de T. S. Eliot. Mais je crains qu'elle n'ait l'esprit un peu dérangé, comme en témoignerait la violence des échanges entre son amie et elle, tandis que de ma tour je les voyais s'éloigner : j'ai cru qu'elles allaient en venir aux coups.

D'un autre côté on a sans doute tort de juger systématiquement que sont fous, les gens qui vous témoignent – ou bien à vos travaux, à vos opinions – une hostilité très violente. C'est une solution de facilité que de se débarrasser de leurs critiques en disant que la raison leur faut. Je dois reconnaître que la tentation est pourtant forte, en de certaines occurrences. Ainsi, l'incroyable vindicte dont me poursuit désormais l'un des ex-chefs de mes partisans, le secrétaire général et principal fondateur de la Société des Lecteurs de Renaud Camus, ressemble-t-elle fort à ce qu'on appelle je crois bien, en symétrie au "foutage de gueule», un « pétage de plombs".

Le malheureux se déverse quotidiennement, et plusieurs fois par jour, sur le site des Lecteurs, en propositions de ce qu'il nomme des "pistes de recherches", dans mes travaux. Ces pistes sont toutes plus déplaisantes les unes que les autres, et d'une agressivité exempte de tout contrôle. Jacqueline Voillat, la fondatrice du site, a écrit pour faire remarquer que ce site avait été créé pour ma *défense*, et qu'il était paradoxal qu'il devînt le lieu où je faisais l'objet des mises en accusation les plus graves; et pour protester gentiment contre la violence des formulations. Il lui a été répondu que pour la violence je n'avais rien à apprendre de personne, ayant moi-même fait preuve, à plusieurs reprises, ainsi que mon *journal* en témoignait amplement, d'une violence extrême, par exemple à l'égard d'une petite chienne, dont les hurlements étaient tels, sous mes coups, que des voisins s'étaient émus (deux épisodes sont ici confondus).

Comme ce secrétaire général est lui-même en analyse, il introduit partout la psychanalyse, et, ressortant un thème déjà exploité il y a quatre ou cinq ans par Emmanuel Carrère, dans son texte pour *écritures*, puis par Élisabeth Roudinesco au moment de l'"affaire", il me reproche de

vivre dans l'illusion que je n'ai pas d'inconscient. Il s'était déjà ouvert de considérations de cet ordre, il y a plusieurs semaines ou même plusieurs mois de cela, auprès de Flatters, qui s'en était montré un peu choqué, et qui surtout avait émis l'opinion que, dans la longue passe difficile que je traverse, attirer l'attention sur une prétendue inconscience de mon inconscient, chez moi, n'était pas un service à me rendre, et ne semblait pas le plus urgent.

Le secrétaire général et Flatters se voient beaucoup, ils sont voisins et très amis, et le secrétaire général ne cesse de protester auprès de Flatters de ses bons sentiments à mon égard. Il ne pense pas me marquer la moindre hostilité véritable, et juge que ses diverses critiques à mon endroit, sur le site, relèvent du plus classique "qui aime bien châtie bien". Sans doute considère-t-il aussi, et en cela il n'aurait pas tort, que la Société de mes lecteurs et son site n'ont pas pour mission de m'encenser systématiquement, et doivent au contraire faire la preuve de leur indépendance critique vis-à-vis de moi. Pour sa part il se donne beaucoup de mal en ce sens.

Flatters me dit se faire beaucoup de souci pour la santé mentale de cet homme, pour lequel il éprouve beaucoup d'amitié et de sympathie, mais qu'il dépeint comme étant au bord de quelque chose de très inquiétant, une espèce d'effondrement psychologique, dont le menacé conjure la menace avec beaucoup de détermination et d'énergie, précisément au moyen du traitement psychanalytique, d'une part, et d'autre part à coups de visites à Flatters, justement, bien connu pour son "service des urgences". La menace d'effondrement, telle que la perçoit Flatters, n'a d'ailleurs rien à voir avec une quelconque agressivité à mon égard, qui ne s'exprime pas beaucoup devant lui, et qui fait même l'objet, je viens de l'écrire, d'ardentes dénégations. Mais Flatters, qui n'a pas d'ordinateur et qui ignore toute connexion personnelle avec internet (bien qu'il existe un site à son nom, dont s'occupe un cousin de feu son ami Maurice), ne suit pas les événements du site des Lecteurs, dont il connaît seulement ce que je lui rapporte. J'ai dû l'avertir aujourd'hui que la dernière trouvaille de M. le secrétaire général, parmi les "pistes de recherches" qu'il propose inlassablement aux internautes, c'est une enquête fouillée dans mon inconscient, encore, tel qu'il transparaît dans mon *journal*, j'imagine, à

propos de la “rivalité” existant entre Flatters et moi, ou plutôt du sentiment inconscient de “rivalité” que j’éprouverais à l’égard de Flatters.

Voilà bien un thème très inconscient, en effet! Mais plus je mettrais de véhémence à proclamer qu’il est inconscient, plus j’établirais qu’il est profondément ancré en moi. Et si j’avais l’imprudence de me risquer à une dénégation pure et simple – pas le moindre sentiment de “rivalité” à l’égard de Flatters –, c’est bien alors que je ferais la preuve que cette rivalité me hante…

Bouh, quelle barbe !

Le secrétaire général, qui vient d’un milieu idéologique très marqué à gauche, a perdu beaucoup d’amis quand il a entrepris de prendre ma défense. Il s’est même brouillé définitivement avec le plus proche et le plus cher d’entre eux. Thèse psychologique pour thèse psychologique, je me demande si ce prix qu’il a dû payer pour s’être rangé à mes côtés, il n’est pas en train de m’en présenter obscurément la demande de dédommagement, sous la forme déplaisante de cette vindicte chaque jour plus marquée.

Le vide s’est fait autour de lui, sur le site des Lecteurs : soit que les vacances aient fait essaimer les plus fidèles participants, soient qu’ils commencent à s’étonner, ou à s’effrayer, du tour inattendu que donne à ce forum, officiellement consacré au soutien de ma cause, de ma personne et de mon œuvre, celui qui en a été jusqu’à une date récente le principal protagoniste; et qui le reste, mais en perspective inversée.

Le renversement a coïncidé avec la fondation du Parti de l’Innocence, que le secrétaire général désapprouve totalement, ce que je peux très facilement comprendre, encore que je m’explique mal la violence, bien inutile à mon sens, qu’il met à exprimer son désaccord. Mais la coïncidence a *trois* pôles, et non pas deux : fondation du Parti, renversement des sentiments du secrétaire général (à partir d’un extrême enthousiasme en ma faveur vers une hostilité non moins extrême), et son séjour ici. Tout cela fut simultané : c’est pendant que le secrétaire général de la Société des Lecteurs était à Plieux que j’ai eu l’idée de fonder un parti, et c’est immédiatement après m’avoir quitté qu’il a commencé à

laisser paraître sa détestation à mon égard. Cela dit rien n'établit qu'il y ait entre ces divers phénomènes une relation de cause à effet. Le séjour s'était tout à fait "bien passé", comme on dit. C'est du moins l'impression que j'en avais retirée, à l'époque – mais peut-être me suis-je gravement trompé.

Vendredi 19 juillet, dix heures du soir. Les affaires reprennent : dix visiteurs dimanche dernier, huit lundi, dont un petit groupe mené par Martine Kaufmann, de France Musique, grande amie de Gérard Pesson ; huit encore mercredi, dont deux très aimables lecteurs. Pas un chat aujourd'hui, toutefois.

Nous avons gagné deux ou trois cents euros, surtout en vendant des catalogues et des livres. C'est même moi qui les ai gagnés *personnellement*, pour la plus grande part, car c'est moi qui ai fait visiter les lieux depuis le début de la semaine. Il arrive qu'une véritable panique me prenne, quand j'entends sonner la cloche. Mais en général tout se passe très bien. Il est vrai que je n'ai pas eu à affronter de personnes extrêmement hostiles, comme cette dame que s'est coltinée Mme Lloan dimanche dernier. En général tout se décide dans les deux ou trois premières minutes. Il y a eu un bonhomme qui n'était pas très sympathique, un psychanalyste, je crois, d'après ses nombreux commentaires assez techniques sur les démêlés de Marcheschi avec son inconscient (décidément…). Ah, et le même s'étonnait que le *Nocturne* de Jean-Paul, avec une préface de moi, fût publié chez P.O.L, comme le *Discours de Flaran* ou *Le Département du Gers*, «parce que Renaud Camus c'est plutôt Gallimard, en général. Et puis comme il y travaille… ». Je me suis bien gardé de dire à cet expert en édition que Renaud Camus c'était moi. Je suppose qu'il m'a pris pour le vieux gardien du château, une sorte de Jacques Dufilho sans l'accent…

Mais le groupe Kaufmann était charmant, et les deux lecteurs aussi.

Quelquefois je crains des difficultés qui ne se produisent pas : ainsi avec un couple d'une quarantaine d'années, originaire de la Somme, qui

venait d'un camping des environs et se présentait tout à fait par hasard, parce qu'il tournait dans le pays. La femme avait un peu tiqué sur les cinq euros par personne du billet d'entrée, mais très gentiment, pas du tout parce qu'elle pensait que c'était trop cher, parce que c'était un peu beaucoup pour leur budget. Du coup j'avais scrupule à leur prendre leur argent, d'autant que je craignais que l'art contemporain ne les intéresse pas outre mesure. Mais comme ils n'ont pas voulu reculer je me suis donné, d'ailleurs sans effort parce qu'ils étaient vraiment très sympathiques, un mal fou pour qu'ils soient contents; et je crois qu'ils l'ont été, car ils m'ont dit à la fin qu'ils allaient m'envoyer tous leurs voisins du camping.

Autre succès social, un jeune ménage que j'ai reçu hier, et qui séjourne dans un gîte à quelques kilomètres d'ici, m'a déclaré être venu sur les recommandations d'une petite famille que j'avais accueillie lundi dernier, et qui leur avait assuré que la visite était très intéressante, et surtout – tiens-toi bien, Gabriel – que «le monsieur il était hypersympa ».

Ah, on peut dire que j'aurai été un grand méconnu…

Il faut prendre aussi en considération que Plieux ni le temps n'ont jamais été si beaux. La Régie agricole est venue deux fois prendre soin du jardin (aux frais de M. Pierre), les pelouses sont tondues, les buis sont bien dégagés, l'accrochage Marcheschi est une réussite, et les jours sont tels, depuis une semaine, que l'idée de partir d'ici me semble une absurdité. J'ai même écarté assez rudement un agent immobilier qui avait entendu dire que Plieux était à vendre, et qui voulait obtenir de moi un mandat. Il est vrai qu'il m'avait plus ou moins arraché un rendez-vous pour hier matin et qu'il s'est présenté à trois heures de l'après-midi, à l'heure où commencent les visites. Lui n'a pas dû me trouver très sympathique, contrairement à nos amis de la Somme, car je me suis un peu emporté, et j'ai refusé de le faire entrer. Mais est-ce qu'on a idée, aussi, de proposer à des gens qui n'y tiennent pas plus que ça un rendez-vous à une heure qu'on a choisie soi-même, de ne pas venir à cette heure-là, de ne pas téléphoner pour s'excuser, et de se présenter à un tout autre moment, sans s'être annoncé? Je n'ai pas caché à ce monsieur que cette attitude ne me semblait pas augurer du tout de bonnes relations d'affaires.

Mais à cet incident près je suis d'excellente humeur, et même mieux que cela. La splendeur de ces journées-ci, dans cette maison qui reçoit de tous les côtés la lumière sans laisser entrer la chaleur, légitime tout, et même effacerait presque les mauvais souvenirs. Pour parachever cette joie Pierre est rentré hier de Paris, à l'orée d'une nuit magnifique, toute en étoiles, en ombres longues sous la lune et en odeurs enivrantes.

Samedi 20 juillet, onze heures et demie du matin. La grande phrase de ma mère, ces temps-ci, et depuis bien longtemps, hélas, c'est : «les jours sont longs ». Comme pour moi et depuis toujours les jours sont courts, affreusement trop courts, ce leitmotiv de son existence à elle ne contribue pas à l'intimité entre nous.

La vérité est qu'elle ne sait que faire de son temps, et qu'elle s'ennuie affreusement. Elle est à Royat et ne veut pas venir ici, certainement à cause de la présence de Pierre, quoiqu'elle ne l'ait jamais dit, en tout cas pas à moi, puisque le nom de Pierre ne passe pour ainsi dire jamais ses lèvres. Elle n'a pas un sou, elle lit très peu, en grande partie parce qu'elle n'a pas, faute d'argent, mais faute surtout de s'en soucier vraiment, de lunettes adaptées à l'état présent de sa vue. Et elle passe ses journées dans l'attente de visites qui ne viennent guère, car l'attente, la dépendance, dans la vie sociale comme dans l'amour, dégagent un fluide invisible et impalpable qui dissuade les êtres de s'empresser auprès de ceux qui souhaitent trop leur présence, et dont ils se disent, plus ou moins consciemment, pour cette raison même, qu'ils les attendront toujours. Pourtant ma mère trouve un soulagement, et même un plaisir, à la visite et à la compagnie de n'importe qui, y compris les gens les plus ennuyeux de la terre. Elle dit : «En fin de journée, ça m'a remonté le moral, j'ai vu paraître L. » – cet L. dont je serais disposé à payer cher, moi, pour me voir épargner la présence.

Tout le monde le remarque – ma sœur, mes neveux, son amie Madou –, elle dit absolument n'importe quoi. Pour les gens qui la connaissent peu, ou qui viennent de la rencontrer, c'est un de ses charmes – elle n'en manque pas. Pour les familiers c'est extrêmement lassant. Dans la conversation elle passe son temps à exposer, en toute sincérité d'ailleurs, de grands projets qui la font admirer par les inconnus pour son énergie, pour son originalité, pour son optimisme, mais qui font bâiller les intimes, à force, pour leur caractère totalement utopique. Si elle voit à la télévision, ou si elle entend à la radio, un reportage sur un artiste qui l'a intéressée : « J'aime mieux vous dire que je vais me précipiter pour lire sa vie » (c'est toujours *la vie* qui l'intéresse, pas les œuvres). Mais elle ne se précipite pas du tout, d'une part parce qu'elle n'a pas d'argent à consacrer à l'achat d'une biographie quelconque, d'autre part parce qu'elle ne lit pas vraiment de livres (quand on lui en offre on les retrouve intouchés, en général; et elle n'en dit jamais rien).

Comme très souvent les personnes qui ne s'intéressent sérieusement à rien, elle dit, et elle croit, qu'elle s'intéresse à tout. Dernièrement elle a entendu parler d'un groupe qui, à Clermont ou à Royat, je ne sais plus, se consacrait à la calligraphie chinoise, ou à la peinture sur soie. Dans nos conversations téléphoniques de ces jours derniers il n'est plus question que de ce groupe : elle veut à tout prix en faire partie, elle va s'inscrire (« Écoutez, c'est trop intéressant! Et puis il faut faire quelque chose, je ne peux pas rester comme ça… »). Elle est même tout à fait résolue à apprendre le chinois. Les gens disent :

« Quelle femme remarquable ! Quelle curiosité ! Quelle énergie, à son âge ! Imaginez : *apprendre le chinois* ! »

Mais ma sœur et moi, qui avons connu à peu près vingt-cinq mille semblables projets (« Je vais m'inscrire dans un club de randonnée ! Je vais ouvrir une agence de relations publiques ! Je vais faire des recherches aux Archives sur *La Revue des Deux Mondes* à Royat pendant la guerre! Écoutez, c'est trop intéressant ! »), nous nous contentons d'écouter poliment sans rien dire.

J'exagère un peu, sans doute, en la rangeant parmi les personnes qui ne « s'intéressent sérieusement à rien ». Ce qui frappe en elle les personnes

qui la connaissent peu, au contraire, c'est sa capacité exceptionnelle à s'intéresser à tout. Ainsi, lors de notre récent voyage en Suisse, Madeleine était éblouie par sa curiosité universelle, par son ardeur à voir ceci et encore cela, par son plaisir à observer l'atelier de Giacometti à Stampa ou la note d'hôtel de Rilke à Soglio. Mais ces intérêts, qu'on peut dire intellectuels ou artistiques, à la rigueur, sont tout entiers mélangés de socialité, chez elle. Jamais elle ne songerait à satisfaire seule pareilles curiosités. Ou plutôt si, elle y songerait, mais elle ne ferait qu'y songer. Trait qui nous distingue radicalement, elle a en permanence besoin de compagnie. Moi j'ai besoin de compagnie sentimentale, ou sexuelle, ça oui, mais en aucune façon de compagnie sociale. Il y a au monde dix ou douze personnes que j'ai toujours plaisir à voir, mais ce n'est en aucune façon de l'ordre du *besoin*. Et je crains autant les visites de fâcheux, de manière générale, que ma mère les attend avec impatience – d'ailleurs, à ses yeux, il n'y a pas de fâcheux.

J'attribue pour une bonne part au statut de la femme dans son milieu au temps de sa jeunesse cette extraordinaire dépendance où elle est à l'égard des autres. Elle ne peut jamais rien faire et rien voir qu'à condition d'être conduite ici et là, et elle ne cesse de déplorer le peu de bonne volonté des uns et des autres à faire cette excursion ou cette visite, c'est-à-dire à l'accompagner. Mais bien des femmes du même milieu et du même âge sont parfaitement indépendantes (abstraction faite de la dépendance liée à l'âge, et à la condition physique). Plus profondément, je crois qu'il y a là le reflet d'une certaine conception de la féminité non pas comme *dépendante*, mais comme puissante au contraire, capable de réduire les autres en dépendance, de les faire servir à ses desseins, par le moyen d'une dépendance affichée, emphatique. L'idéal de ma mère, au fond, c'est *le chevalier servant* – et, avec le temps, peu importe son sexe. Elle n'est d'ailleurs pas la seule femme que je connaisse pour qui la dépendance soit un moyen (plus ou moins efficace, et dans son cas il ne l'est plus guère) de la domination. L., la productrice, était comme cela elle aussi, et fameuse pour l'être. Elle ne conduisait pas, elle n'avait pas de voiture, il fallait toujours la mener ici ou là, lui rendre ce service ou celui-ci, aller chercher pour elle ceci ou cela : elle était d'une faiblesse d'acier, d'une impuissance tyrannique. Et je soupçonne que l'espérance

de décrocher une invitation à l'une de ses fameuses émissions était pour beaucoup dans la disposition que montraient les uns ou les autres à se plier à ses caprices de fer. Quand elle a perdu sa tribune elle a trouvé, à juste titre, que l'empressement autour d'elle faiblissait sensiblement.

Quand ma mère me répète jour après jour que «les journées sont longues », j'en éprouve un mélange assez amer de pitié et d'irritation : de pitié parce que je ne vois guère de solution à ce problème, d'irritation parce qu'il me semble né tout entier de l'imprévoyance. Que la culture ce soit la claire conscience de sa *précieuseté* plutôt, de son caractère précieux, rare, court, par excellence irremplaçable, je n'ai jamais cru rien d'autre. Comment peut-on s'embêter quand il y a Leopardi, Bernanos, Schumann, Arendt ou Tertullien à portée de la main? Et comment peut-on leur préférer la visite de cet impitoyable raseur de L. ?

Et puis ce «les jours sont longs » sonne avec une ironie cruelle auprès de moi, qui ne me couche jamais sans le regret d'avoir accompli si peu de ce que je m'étais donné à accomplir en me levant. Ces temps-ci je me force à produire tous les matins cinq mille signes du brouillon de *L'Inauguration de la salle des Vents.* Et en général je respecte au moins cet article-là du règlement intérieur, bien que les cinq mille signes soient souvent cinq mille signes pour faire cinq mille signes, et risquent de se révéler peu utilisables quand il faudra passer à une version plus arrêtée. Mais j'avance très peu dans la relecture du *journal* de 1999. La "gestion" des différents sites que j'ai "fondés" récemment, *Le Département du Gers, Plieux/Marcheschi* et surtout *L'Innocence*, dévore une part considérable de mon temps. Tous les jours de la semaine, sauf mardi parce que nous étions fermés, et hier parce qu'il n'est venu personne, c'est moi qui ai fait visiter les salles, ici; et toute l'après-midi y est passée. Il faut promener les chiens. Il faudrait s'occuper du jardin, je n'y arrive presque jamais, quoique j'aie pris le pli, au moins, d'arroser tous les jours, ce qui prend presque une heure et coûte une fortune (alors que je m'attends à ce que l'eau nous soit coupée d'un instant à l'autre, parce que je n'ai pas payé la facture).

Je n'arrive pas du tout à répondre au courrier – sauf, et encore, au courrier électronique, qui simplifie beaucoup les choses. Surtout, c'est mon éternel et principal problème, je n'arrive pas à lire : une petite demi-

heure tous les soirs, et le second quart d'heure je dors à moitié. Le lendemain je ne me souviens plus de rien. Et c'est avec une pitoyable lenteur que j'avance, malgré le grand intérêt que j'y trouve, dans le premier tome des *Écrits de combat* de Bernanos, dans la Pléiade, un volume que m'a offert Pierre pour mon anniversaire, il y a deux ans.

Mes "éditoriaux" pour le Parti ne rencontrent aucune espèce de succès (et choquent assez gravement leurs quelques lecteurs, sans doute). Le site a reçu cinq cents visites, depuis sa fondation au début du mois (mais de nombreux visiteurs y sont venus plusieurs fois, probablement). Les seuls commentaires que je reçoive proviennent du site de la Société des Lecteurs, et ils sont presque unanimement défavorables. J'ai mis en ligne hier l'"éditorial n° 5" ("Holisme" ? Immigration, délinquance, éducation), et presque aussitôt un jeune homme qui est un nouvel habitué du site des Lecteurs ("Jeune écrivain en devenir") a demandé aux autres ce qu'ils en pensaient, en ajoutant que pour sa part il n'était convaincu ni par le fond ni par la forme. Bref, M. le secrétaire général est loin d'être seul dans son opinion, même si elle est exprimée en général, autour de lui, en des termes infiniment moins désagréables que les siens.

Quatre heures et demie. Dans l'émission "La Rumeur du monde" (ou *du Monde* ?), Alexandre Adler disait tout à l'heure, d'ailleurs pour s'en féliciter, que la France était en train de devenir «le quatrième pays du Maghreb ».

Lui ou un autre des invités a eu ce lapsus, à propos de l'islam, «la première religion de France ». Correction immédiate : «la *deuxième* ». Mais pourquoi pas la première en effet, très bientôt, si ce que l'on compte c'est le nombre de *pratiquants*, ou même seulement de *croyants*?

Abdelwahab Meddeb estime pour sa part que la civilisation occidentale a été fondée à Cordoue et à Bagdad tout autant qu'à Athènes ou à Rome (à moins qu'il n'ait dit « autant qu'à Athènes ou Jérusalem », je ne sais plus – mais je suis sûr de Cordoue et Bagdad).

Évidemment, lorsque c'est Bernanos qu'on lit le soir, ces nouvelles-là font un fameux choc…

***

Les premières années du vingt et unième siècle auront été celles d'une sortie massive de l'univers syntaxique; ou plus précisément, peut-être, d'un massif abandon du *détour* syntaxique (mais le détour, la médiation, c'est toute la syntaxe).

Jadis, à la radio et à la télévision, c'étaient exclusivement les personnes tout à fait incultes qu'on entendait s'exprimer en dehors de toute référence à la syntaxe. Maintenant c'est à peu près tout le monde. Ou bien faut-il penser qu'à peu près tout le monde est tout à fait inculte ?

Non seulement des hommes politiques, des acteurs, des artistes, mais des professeurs d'université, des écrivains et bien sûr la presque totalité des journalistes disent à présent : «Non, c'que j'ai peur, moi... », « qu'est-ce qu'elle a besoin, la France ? », « j'veux pouvoir faire c'que j'ai envie, vous comprenez», « j'crois qu'l'urgence c'est d's'interroger sérieusement sur comment on en est arrivé là ».

En effet.

D'autre part les formules et tournures qui sans être fautives à proprement parler étaient considérées il y a quelques années encore comme tout à fait relâchées, ou vulgaires, ou très populaires, sont à peu près les seules à avoir cours. Ainsi presque personne ne dit plus *il y a*, pour indiquer la durée, on n'entend plus que *ça fait.* « Ça fait dix ans que j'le répète », « ça fait bien six mois qu'j'lai pas vue », « ça fait quoi, dix-douze ans, qu'vous avez acheté?». Bizarrerie, par un curieux scrupule, mélangeant relâchement et préciosité, certains prononcent *Cela fait* (ce qui me rappelle ces épouvantables jeans qui portaient sur la fesse, jadis, les grosses lettres *YSL*, ou le sceau de quelque autre marque "prestigieuse").

Comme le concept de *niveau de langage* est totalement tombé en désuétude, et que très rares sont les personnes qui en ont encore une idée, les textes et les films anciens sont traduits dans la langue du jour, et l'on entend, ou plutôt l'on voit, dans des comédies des années trente au doublage actualisé, d'aristocratiques femmes anglaises de l'entre-deux-guerres demander ingénument :

« Ça fait combien de temps qu'il vous a écrit ? »

Mais il faudrait tout noter au fur et à mesure. Je tombe toute la journée sur des exemples merveilleux. Malheureusement je les oublie quand je veux les noter ici – c'est pourquoi je donne toujours les mêmes, alors qu'on pourrait en offrir des centaines.

Sur comment fait fureur, en tout cas, à "La suite dans les idées" (qui est sans doute l'émission où l'on parle le plus mal, la plus entièrement livrée au c'est-vrai-qu'isme – et c'est assez réconfortant : entre bonne pensée et mauvaise langue, il y a des liens éclatants) :

« Bon c'est vrai qu'on a p'têt pas *h'*assez réfléchi sur comment la France elle pouvait mieux s'faire entendre sur la question de comment les revenus agricoles i' pouvaient êt' mieux garantis. »

Et c'est vrai qu'c'est pas faux…

***

Un autre élément me semble-t-il assez peu repéré parmi tous ceux qui vont achever de rendre caduque, à très court terme, une conception majoritairement *ethnique* du peuple et de la nation (laquelle n'a déjà plus le droit de s'exprimer), c'est *l'adoption.* Je suis frappé par le nombre des *adoptions,* autour de moi, et dans le public des visiteurs, par exemple. Très nombreux sont les parents français "de souche" (ouh là là, j'espère que personne ne regarde; mais je ne vois pas très bien comment dire autrement, en l'occurrence) qui ont des enfants d'origine vietnamienne, cambodgienne, thaïlandaise, ivoirienne ou péruvienne (et sans doute roumaine, mais on le remarque moins). Comme les noms restent français, cette forme-là de "désethnicisation", si l'on peut dire, n'attire pas l'attention dans tout ce qui est *écrit*, bien qu'elle soit sans doute très agissante.

Dimanche 21 juillet, midi.

Hélas, autour des petits garçons français penchés sur leurs cahiers, la plume à la main, attentifs et tirant un peu la

langue, comme autour des jeunes gens ivres de leur première sortie sous les marronniers en fleurs, au bras d'une jeune fille blonde, il y avait jadis ce souvenir vague et enchanté, ce rêve, ce profond murmure dont la race berce les siens.

Georges BERNANOS, *La Grande Peur des bien-pensants.*

Le cinquième éditorial du Parti suscite un tollé unanime au sein de la Société des Lecteurs. Le ton n'est plus du tout celui des remarques rageuses du secrétaire général, il y a trois semaines, lorsque, sous prétexte de combattre le Parti, dont il désapprouvait radicalement la création, il convoquait le ban et l'arrière-ban de ses insoupçonnables griefs contre moi et de mes torts réels ou supposés, de mes séances de torture de chiens jusqu'à la fausseté de mon prénom au regard de l'état civil, en passant par ma façon de vivre aux crochets de mon entourage, dans le galop furieux de la cavalerie financière. Non, il ne s'agit plus du tout de cela, et en un sens c'est beaucoup plus grave. Les critiques n'ont aucun caractère névrotique, cette fois, elles ne témoignent nullement de la fameuse ambivalence du *fan* et du classique renversement d'un enthousiasme exagéré en la symétrique et proportionnelle exécration. On n'y trouve aucune volonté de blesser pour blesser, ou d'humilier pour humilier. Elles ne relèvent ni du règlement de compte symbolique, ni de la présentation de facture psychologique pour services rendus (et certes les services étaient considérables, mais la petite note est un peu raide). Rien de pareil : il s'agit au contraire de critiques parfaitement raisonnables, posées, et pour ainsi dire scientifiques – exactement telles qu'elles auraient à merveille alimenté le débat que j'avais tâché d'instaurer, si l'extrême hargne *ad hominem* des premières réactions de l'autorité de tutelle, leur violence sans rapport avec le sujet, leur parti délibéré de nocence, n'avaient rendu d'emblée, à mon très vif regret, tout débat impossible à mener.

Le consensus général est que je ne sais pas de quoi je parle. Mon appel à ouvrir les yeux, à se fier aux apparences et à l'expérience quotidienne, et à raisonner à partir de la situation telle qu'elle s'observe *vraiment*, jour après jour, et non pas d'après les chiffres et statistiques des prétendus experts, cet appel est assimilé à la protestation de ceux qui assuraient,

contre les rigoureuses démonstrations des savants, que la terre est bel et bien plate puisqu'il suffit de regarder autour de soi pour la voir plate. Ainsi je dis qu'il y a une "immigration de masse" parce que c'est là ce qu'enseigne, selon moi, l'observation de la rue, des wagons de métro et des cours d'école; mais cette observation prétendue est contredite par toutes les études sérieuses, qui montrent bien que l'immigration est constante, et qu'elle tend même à *régresser* (*sic*).

Ce point-là désigne clairement le nœud de la question, je pense. D'ailleurs l'un de mes objecteurs précise de façon très éclairante son point de vue : l'immigration doit être considérée uniquement comme un *flux*; et ce flux, lui, ne subit aucune augmentation. Ce qu'il advient du flux quand il a cessé d'être flux, il serait déplacé de s'en soucier. Immigré on ne l'est qu'un laps, le temps d'immigrer : une fois que le flux a fait son travail de flux et qu'on est installé dans le pays, *immigré* n'est plus le mot qui convient, on ne relève plus de l'immigration, et les enfants qu'on peut avoir en relèveront encore bien moins.

Parfait. Tout cela est admirablement clair. Quand on songe à la somme de réactions adverses que suscitent mes idées ou leur expression au sein de la Société de mes propres lecteurs – dont on peut supposer qu'elle constitue, globalement, le groupe humain le mieux, ou le moins mal, disposé à mon égard –, on imagine sans peine ce qu'il en serait dans la société *at large*. D'ailleurs deux personnes seulement, dont un seul Français, ont manifesté leur désir d'adhérer au Parti de l'In-nocence : ce qui manifeste bien son caractère de mauvaise plaisanterie, qui a fait long feu. Je tâcherai d'écrire encore deux éditoriaux, afin qu'il y en ait *sept*, ce qui pour une raison ou pour une autre m'a toujours semblé le chiffre d'un *tout*, d'une sorte d'accomplissement, serait-ce en l'inaccomplissement. Puis il sera tout à fait inutile de revenir sur toutes ces questions – sauf peut-être ici, au profond de ce vieux *journal*, dont c'est précisément le rôle d'enregistrer non seulement les va-et-vient du sens, son éparpillement, ses sautes, ses pertes, mais aussi ses goulots d'étranglement, ses insistances maniaques, ses retours sur lui-même et sur les lieux du crime.

Il n'est pas douteux que j'ai "naturellement", culturellement, ataviquement, comme presque tous les Français de jadis et même de

naguère, comme la plupart des Italiens d'aujourd'hui, des Japonais, des Israéliens, des Écossais ou des Marocains, une conception majoritairement *ethnique* – non pas exclusivement, mais *majoritairement*, ethnique – de ce que c'est qu'une nation et de ce que c'est qu'un peuple. Selon cette conception-là, à cette nation, à ce peuple, à cette ethnie peuvent s'agréger à travers le temps des individus extérieurs, appartenant par leur origine à d'autres nations, à d'autres peuples et à d'autres ethnies; mais quantitativement et culturellement leur situation, au moins dans les débuts, qui peuvent être assez longs, est marginale (ce qui en aucune façon ne signifie *inférieure*).

Cette façon de voir était à peu près seule à avoir cours jusqu'à la fin du XIXe siècle, en France; et elle est restée très majoritaire jusqu'assez avant dans la seconde moitié du XXe (quand le président Pompidou parle de "notre race" à Sciences-Po en 1972, il n'y a pas un froncement de sourcils : le mot est à la fois parfaitement admissible et compréhensible par tous, jusqu'en le flou sédimenté de ses significations, qui ne prouve rien d'autre que la profondeur de son inscription sémantique). Pendant toute la durée de ce siècle-là, toutefois, cette manière d'envisager la nationalité, qui longtemps était allée presque sans dire, n'a cessé de perdre du terrain, en partie sous l'influence d'intellectuels, de journalistes et d'hommes politiques juifs, qui pouvaient difficilement s'en accommoder si leur famille ou eux-mêmes étaient d'immigration récente, puisqu'elle semblait mettre en cause, au moins dans un premier temps, leur appartenance à la nation. Le paradoxe est que d'autres intellectuels juifs, d'autres hommes politiques, et la majorité du peuple, aujourd'hui, en Israël, mettent en avant une conception tout à fait semblable et pareillement autoévidente (ce qui n'est pas une preuve de validité, certes), quand ils soutiennent qu'une immigration trop massive, d'arabes en particulier, mais de non-juifs en général, remettrait en cause le caractère juif de l'État d'Israël. Ces intellectuels-là, ces hommes politiques et ce peuple-là, je n'ai aucun mal à les comprendre; de même que je n'ai aucun mal à comprendre Bernanos, hélas, lorsqu'il parle d'un «jeune homme de ma race » ou du «profond murmure dont la race berce les siens ». Est-ce là une conception *raciste* de la nationalité? Disons plutôt que ce serait une conception *raciale*, peut-être, s'il était bien

entendu que dans ce mot de *race*, si fortement enraciné dans la langue mais aujourd'hui chargé d'un si fort opprobre, il n'entre pas, en l'occurrence, la moindre composante scientifique, ou plutôt biologique (car les sciences humaines interviennent tout de même, à commencer par l'histoire). Mais décidément j'aime mieux dire *ethnique*, atavique, héréditaire : je me sens français exactement comme un arabe se sent arabe et comme un juif se sent juif (ce qui ne les empêche pas d'être aussi français, il va sans dire) ; et comme la majorité des Italiens se sentent encore italiens, parce que leur famille l'a "toujours" été, et cela bien avant que l'Italie ne soit un État.

Cette conception ancienne que j'évoque ici, il est très évident qu'elle n'a plus cours. Elle ne peut plus avoir cours – du moins ne peut-elle plus avoir cours pour les Français, car s'agissant des juifs, des arabes et même des Italiens en Italie, il semble que la doxa et le code idéologico-moral en place s'en accommodent encore très bien. Face à ce qu'on pourrait appeler la triomphante approche "weilienne", si précise, si juridique, de la question *Qu'est-ce qu'un Français?*, une approche "ethnique" (non exclusivement "ethnique", encore une fois, mais majoritairement ethnique, culturelle, mythographique) non seulement met en fureur une grande partie de la population (des intellectuels, des hommes politiques et du peuple), mais elle n'a pour ainsi dire plus de partisans; et encore n'est-ce pas de *partisans* qu'elle aurait besoin pour survivre, mais de personnes qui la partagent "naturellement" (avec tout ce que l'adverbe implique de culturel, bien entendu). Même parmi mes lecteurs, on voit bien qu'elle ne dit rien à qui que ce soit. Ils ne comprennent même pas ce que je leur dis (à moins qu'ils ne le comprennent que trop bien, au contraire, et qu'ils n'en soient horrifiés).

Eh bien l'épisode ridicule (mais relativement discret, Dieu merci) du Parti de l'In-nocence aura eu au moins le mérite d'apporter à cette constatation une confirmation définitive et sans appel. *Dont acte*, peut-on dire à présent. Certes j'aurais mille fois préféré le maintien d'un monde où l'Italie soit un pays peuplé presque exclusivement d'Italiens au sens ancien (d'ethnie italienne, d'origine italienne, avec toute la complexité et les contradictions impliquées) ; la Suisse de ses Suisses de toute sorte; l'Allemagne de ses Allemands, aussi différents que les Prussiens des

Bavarois et les Hanséatiques des Franconiens; l'Angleterre d'Anglais et la France de Français, toujours au sens ancien, lui-même pétri de ses divisions et subdivisions intérieures. Un tel monde, personne n'en veut plus. Et sans doute est-il en contradiction insurmontable en effet avec la multiplication et la facilité des voyages, la porosité des frontières, l'internationalisation des relations commerciales et d'abord des relations humaines, des amitiés et des amours (à laquelle j'ai contribué moi-même pour plus que ma petite part). Personnellement, ce monde encore originé, ethnicisé, je le trouvais mille fois plus intéressant, plus complexe, plus savoureux surtout et plus beau que le monde qui naît sous nos yeux depuis une génération ou deux; plus rassurant aussi, plus protecteur pour la personne; mais surtout plus poétique et d'abord plus littéraire, *as opposed to* littéral. En effet le sens n'y avait pas la platitude de la simple et sèche convention, souvent mise en avant à présent, avec une désagréable agressivité revendicatrice (« Je suis aussi français que vous ! ») ; il se présentait chatoyant, moiré, stratifié par le temps, enté de vibrations sympathiques dans l'air, gonflé de vésanies, de contradictions et d'obscurités, de vieilles lettres dans les tiroirs et de beaux cadavres dans les placards.

Je ne parle ici que de cadavres imaginaires, allégoriques, il va sans dire : ceux du roman des origines, qui vaut pour les peuples autant que pour les familles. Loin de moi la tentation d'oublier cependant, à l'occasion de ce mot surgi là par hasard – si c'est bien de hasard qu'il s'agit –, qu'il y eut aussi de *vrais* cadavres, et en quel nombre ! Et ceux-là n'avaient rien de beau, non plus que la façon dont cadavres ils étaient devenus. Les morts nous tirent par la manche, et je ne rappelle rien d'autre. Ce monde ancien que je dis, il était ravagé d'injustices, il a produit des guerres et des massacres, parmi les plus atroces de l'histoire de l'humanité. C'est une des raisons qui font qu'il ne peut plus être, sans doute. Et pas plus qu'il n'est question pour moi de lui délivrer rétrospectivement un brevet d'in-nocence et de vertu, quand bien même je serais qualifié pour le faire, ce qui n'est pas le cas, pas davantage n'entends-je lui attribuer, non plus, le monopole de la séduction : le nouveau n'en manque pas, à commencer par la séduction érotique ; et pas non plus de pittoresque, ni de romanesque. Peut-être, si je m'obstine à

préférer celui qui finit, est-ce pour cette seule raison-là, qu'il finit : par sympathie pour ce qui tombe, et prédisposition au regret; et parce que ceux qui l'écartent lui témoignent bien peu d'amour, alors qu'il a bercé leurs pères, ici ou là; et se montrent injustes à son égard, selon moi : il a eu bien assez de véritables torts pour qu'on n'aille pas lui en attribuer tant d'autres qui sont inexistants, et pour qu'on mente sur ses accomplissements, qui à la vérité furent immenses, sans comparaison possible avec ce que nous voyons se fomenter sous nos yeux.

Il faut un peu plus de temps, dites-vous. Mais il y a trente ans et plus que vous répétez cela, avec vos amis les Amis du Désastre. Et depuis le temps les choses n'ont pas l'air de s'arranger, malgré les assurances florides et solidement argumentées de vos experts organiques, sociologues de cour et présidents d'associations subventionnées, futurs députés et ministres, carriéristes de l'antiracisme. Au contraire, elles vont plutôt de mal en pis. Le pays a perdu tout prestige avec tout caractère, sa littérature ni son art n'intéressent plus personne, l'Éducation nationale est une garderie qui ne sait même pas garder, la violence croît, les "communautés" se tapent dessus et s'envoient au diable, tout le monde se méfie de tout le monde, nous vivons tous barricadés et sommes chaque soir endoctrinés avec méthode dans l'imbécillité festive et dans l'aveuglement militant. La langue, elle, est de plus en plus arthritique, de plus en plus paresseuse, de plus en plus récalcitrante au détour syntaxique, c'est-à-dire à la médiation, à l'altérité de l'autre et du sens, à la sortie de soi pour y revenir changé : comme si elle aussi elle avait reçu pour mission tacite de ne pas voir et surtout de ne pas dire, malgré son vacarme gâteux. Et pourquoi sortirait-on de soi, puisque ailleurs est de plus en plus pareil, pareil au même? Il n'y a plus d'ailleurs, personne n'est étranger, pas même nous. Nous sommes, horreur, *partout chez nous* : grignotant le paysage la banlieue généralisée gagne chaque jour un peu plus de terrain, avec ses horribles centres commerciaux et leurs parkings à l'infini, pour mettre les choses au mieux; et pour les mettre au pire ses boîtes à lettres arrachées, ses escaliers déversoirs, ses ascenseurs qui tuent parce qu'on y cache la dope, et ses viols en série au fond des caves.

Certains matins, vraiment, on ne s'explique pas très bien que vous soyez obstinément si farauds, si charmés de votre vertu et réjouis de votre lucidité. Quant à la haine que vous passez votre temps à dénoncer pieusement chez vos adversaires déconfits, vous ne vous rendez même pas compte que c'est votre bouche, qu'elle tord.

Cela dit, si personne n'en veut plus personne n'en veut plus, de ce monde ancien où ce n'était pas une affaire de coup de tampon, d'être ceci ou cela. Je ne vais pas le porter sur mes épaules à moi tout seul, d'autant que j'ai mal au dos. Je n'ai aucune intention de le promouvoir encore contre la volonté universelle. Vous réclamez plus de banlieue, elle descend, la voici. Pour ma part, je serai bien heureux si l'existence et les pouvoirs en place me permettent de rester fidèle obscurément, dans les interstices, à contretemps, à titre tout à fait personnel il va sans dire, comme à un roi tombé qui n'aurait plus la moindre prétention politique, à un mode un peu moins administratif du sens, où se lirait encore *le don des Morts*, comme dit ma grande amie Danièle Sallenave, non sans la pompe qui convient. En faveur de ce mode et de ce monde enfuis je ne ferai nulle propagande, mais me contenterai d'essayer de vivre, pour ce qui me reste à vivre, dans les lieux de la terre – haute vallée suisse ou fond de loch en Écosse, hameau des Marches ou du Jutland, Onze sites mineurs et Cent vues sur le mont Fuji – où flottent encore sous le ciel, entre les êtres et les choses, quelques lambeaux déchiquetés de leurs oriflammes.

Vendredi 26 juillet, neuf heures du soir. La semaine, surtout en son début, a été fort occupée par les remous causés par l'entrée ci-dessus de ce *journal*, publiée sur le site du Parti de l'In-nocence en guise de sixième éditorial. La réaction a été vive au sein de la Société des Lecteurs, en particulier de la part du secrétaire général, qui a commencé par se défendre véhémentement face à mes critiques, puis, comme je persistais, a démissionné de ses fonctions et renoncé à toute participation au forum. Je vois à l'instant qu'il vient de fonder une Société des Amis

de Jean-Paul Marcheschi, en précisant sans me nommer, dès la déclaration d'intention, que je ne saurais en faire partie. Je ne pouvais rêver confirmation plus éclatante du bien-fondé de mes griefs, spécialement quant aux tentatives de semer la zizanie entre Jean-Paul et moi, sous prétexte de "rivalité inconsciente" entre nous (j'aime à penser qu'il en faudrait plus). Ou bien le cours récent de ces événements minuscules reflète un léger dérangement du cerveau, ou bien il relève de la farce – ou les deux.

***

Hier soir j'ai fait une très agréable promenade jusqu'au gué de Brimont en compagnie du seul Jimmy, l'aîné des deux fils Rodriguez, nos amis et voisins de l'été. J'ai appris que Jimmy, qui a dix-sept ans, et qui veut devenir écrivain – le ciel m'est témoin que je ne lui ai jamais prodigué le moindre encouragement dans cette voie… –, est désormais à la tête de *neuf* volumes de la Pléiade. Je lui avais offert le premier à l'automne dernier, les romans d'Albert Camus, un soir que Pierre et moi étions allés dîner au sein de cette famille, à Beaumont-de-Lomagne. Camus a fait des petits, si j'ose dire, et a été rejoint par saint Augustin, par les romans picaresques espagnols, par le théâtre du Siècle d'or, Kafka et je ne sais plus quoi encore – si, *Les Misérables,* c'est même comme ça que la conversation a commencé, Jimmy m'apprenant qu'il était en train de lire *Les Misérables,* que moi je n'ai jamais lu (pas depuis quarante-cinq ans, en tout cas). Il a aussi le volume Pessoa, ça me revient.

Bref, tout cela m'a beaucoup impressionné : *neuf* volumes de la Pléiade, en moins d'un an, pour un garçon qui certainement ne roule pas sur l'or… J'en avais bien moins que lui à son âge. Il me dit que presque tout son argent de poche y passe, et qu'il n'a pas beaucoup d'autres dépenses. Ses parents lui en ont aussi offert un ou deux. Il y a longtemps que je suis en admiration devant eux, et devant la façon dont ils élèvent ces deux garçons.

Mais plus profondément : ces enfants, ou ces jeunes gens, qui ont un type assez marqué d'Indiens d'Amérique, sont *doublement* des immigrés,

en somme, ou des enfants d'immigrés. Leur père, comme son nom l'indique, est fils de réfugiés espagnols. Eux-mêmes, qui le savent parfaitement et qui en parlent très naturellement, ont été adoptés au Nicaragua, je crois, ou au Salvador, je ne sais plus. Le cadet ne donne guère de signe de vouloir devenir un intellectuel, mais l'aîné est très bon élève, d'après ce que je comprends, et devient un lecteur boulimique – cela en partie sur mes conseils, car lorsqu'il m'a fait part de son projet de devenir écrivain, ou poète, ou les deux, et m'a présenté de premiers manuscrits, je lui ai recommandé de lire, de lire et encore de lire. Mais je ne m'attendais pas que mes leçons fussent si bien suivies.

Toujours est-il que voilà des enfants qui sont adorables – ils l'ont toujours été, sans doute parce que leurs parents le sont : mais Dieu sait que ce n'est pas une condition suffisante! –, remarquablement bien élevés, qui n'ont pas une goutte de sang français, et qui vont faire d'excellents Français. Ce serait donc à l'idée de "sang français", qu'il faudrait renoncer tout à fait – sans doute n'a-t-elle jamais été qu'une image, de toute façon, car il est peu probable que le "sang français" présente le moindre trait particulier?

Dans le débat qui a suivi et prolongé la crise de cette semaine au sein de la Société des Lecteurs, quelqu'un m'expliquait, sur un ton parfaitement mesuré et amical, que l'expression "Français de souche", ce n'est pas tant qu'elle est taboue (quoiqu'elle le soit bel et bien), c'est surtout, pour ceux qui la critiquent et qu'elle met en fureur, qu'elle n'a aucun sens. Il n'y aurait pas de "Français de souche". Aucun "Français" ne serait plus "de souche" qu'un autre.

Évidemment j'ai un peu de mal à me rallier à cette façon de voir. J'ai plus tendance à croire deux ou trois siècles de littérature – qui témoignent avec évidence que tout un peuple a cru, pendant très longtemps, qu'il était bel et bien un peuple, c'est-à-dire une "ethnie", à défaut d'une "race" –, que trente ou quarante ans de sociologie et de bonne pensée militante, qui veulent nous convaincre, et qui paraissent en effet avoir convaincu presque tout le monde, que peuple il n'y eut jamais; et que *français*, on l'est si on décide de l'être, et voilà tout.

Sociologie et bonne pensée ont en la personne des enfants Rodriguez des arguments de poids auprès de moi. Et je ne doute pas qu'il y ait en

France, presque aussi sympathiques, des milliers d'enfants Rodriguez. Et ce n'est certes pas moi qui souhaiterais les empêcher d'être quoi que ce soit qu'ils voudraient être (pourvu que ce soit innocent). Alors ?

Alors je remarque tout de même que parmi les neuf volumes de la Pléiade de la jeune collection du jeune Jimmy figurent le Théâtre du Siècle d'or et les romans picaresques espagnols, qui n'avaient guère de chances de figurer parmi les tout premiers choix d'un adolescent d'ascendance purement autochtone; et qui paraissent témoigner d'une certaine fidélité à l'hispanité impliquée, au moins, par le nom de famille. Et il n'est pas douteux que parmi ce que j'aime dans cette famille, et chez ces enfants, il y a aussi l'Espagne et l'Amérique du Sud. Ah, que tout cela est compliqué ! Peut-être faut-il se contenter d'accepter ce qui arrive, tant que ce n'est pas de l'ordre de la *nocence*, justement, et de baisser les bras ?

C'est qu'on veuille me faire prendre des vessies pour des lanternes, qui me rend furieux, et me fait renâcler avec insistance. Qu'il ne puisse plus y avoir de peuple français au sens ancien, je pourrais m'y résigner, je crois, quoique non sans tristesse. Mais qu'on veuille à tout prix me persuader qu'il n'y en a jamais eu…

Lundi 29 juillet, six heures et demie de l'après-midi. Hélas, ça chauffe, et sur plusieurs fronts à la fois : après Rémi Pellet c'est Jan Baetens qui quitte la barque, dont il était l'un des plus anciens passagers. Il a donné sa démission de la Société des Lecteurs, dont il était président, tandis que Rémi Pellet, qui m'a transmis la lettre de Baetens, en était *vice-président* et non pas secrétaire général comme je le croyais.

Baetens a vu mon avant-programme politique et mes éditoriaux sur le site du Parti, et il a vu les commentaires, en grande majorité hostiles, qu'ils ont suscités sur le site des Lecteurs. Il se dit également "dégoûté" par les uns et les autres. A vrai dire il n'est pas très clair si son "dégoût" est de nature littéraire et intellectuelle, esthétique (il trouverait le niveau général de la discussion déplorable, abyssalement au-dessous du degré de

réflexion et de formalisme de mes livres), ou bien s'il est de nature essentiellement morale et politique (il serait horrifié par mes prises de position) – sans doute ceci et cela.

Le débat se poursuit entre les lecteurs, non plus sur le site lui-même, apparemment déserté depuis que Pellet, qui en était le principal animateur, s'en est retiré, mais par le biais d'échanges de lettres entre lui et les autres. De ces lettres, qui en général le soutiennent contre moi, il me fait parvenir dûment copie. Je ne sais pas très bien *où* je devrais répondre, si je voulais répondre, ni *à qui*. Comme la discussion a commencé sur le site des Lecteurs, il me semblerait normal qu'elle se continue là. Mais comme les principaux ferrailleurs ont quitté ce terrain, il serait un peu absurde de s'y battre encore presque seul. Et puis le site est très malcommode dès qu'on veut développer des arguments un peu soutenus, parce que les fenêtres dont on dispose sont assez étroites, et qu'il n'est pas rare que tout saute, quand on s'efforce de les élargir un peu, en envoyant des messages trop longs ou trop larges pour elles. D'un autre côté, se disputer avec le seul Pellet n'est guère engageant, étant donné le ton déplaisant au possible qu'il donne immédiatement à la moindre passe d'armes – sans compter que tout cela prend un temps fou, que je n'ai pas. Après tout, puisque tout le monde (sauf Finkielkraut) a l'air de trouver si mauvais que je sorte de mon cabinet et de mes livres, autant y rester en effet, quitte à donner aux autres voix au chapitre par le biais de citations.

"Un jeune écrivain en devenir", qui ne signait pas plus explicitement ses abondantes interventions sur le site, écrit à présent à Pellet et lui dit ceci, par exemple :

« Renaud Camus observe très justement : "Quand on songe à la somme de réactions adverses que suscitent mes idées ou leur expression au sein de la Société de mes propres lecteurs – dont on peut supposer qu'elle constitue, globalement, le groupe humain le mieux ou le moins mal disposé à mon égard –, on imagine sans peine ce qu'il en serait dans la société *at large.*" Je n'ai jamais osé le dire dans le forum (d'aucuns auraient pu y lire une menace contre RC ou la SLRC, ou une provocation du destin) mais je me suis toujours dit, depuis que j'ai lu l'avant-projet du parti, que la démarche de RC était très très risquée et qu'il pouvait très

bien, en se lançant sur ce terrain (et avec ces idées), s'attirer une salve d'articles tout aussi dévastatrice que celle suscitée par *La Campagne de France*. Si cet avant-projet et ces éditoriaux sont lus quelque part où il ne faut pas (à la rédaction du *Monde* par exemple), je crains une tempête autour de cette péripétie insignifiante. Et la mention de la judéité d'intellectuels ayant participé aux débats sur les conceptions de la nation dans son sixième éditorial (que je devrais certes relire de plus près) me paraît une bien mauvaise idée (discutable sur le plan moral; contestable sur le plan de la pertinence intellectuelle; déplorable sur un plan "stratégique"). »

Cette dernière opinion d'"Ujeed", comme il signe aussi, n'est certainement pas tout à fait fausse, en particulier sur le tout dernier point, *et sur un plan "stratégique"*. Elle rencontre un écho singulier (et contradictoire, à mon avis), dans ces considérations de Pellet lui-même, qui ne voit pas pourquoi j'ai pu juger que son passé trotskiste ne témoignait pas d'une clairvoyance politique telle qu'elle l'autorise à donner à tout le monde des leçons (et d'abord à moi) :

« 4° Au demeurant, je me demande bien de quoi les "trotskistes" ont à rougir, sinon de leur échec politique? Ils ont été anti-staliniens de la première heure, dénonçant dès 1930 les goulags, quand personne ne voulait y croire à gauche; anti-fascistes quand Blum refusait d'intervenir en Espagne et quand la droite préférait Hitler au Front populaire; pour la création d'un État commun aux juifs et aux arabes en Palestine; contre le colonialisme, quand le PCF tergiversait ; contre l'antisémitisme et le nationalisme raciste dans le mouvement ouvrier; en faveur des droits des homosexuels et des femmes quand régnait le moralisme ouvriériste soviétique; pour l'autonomie de la création artistique par rapport au Parti (quand le PCF voulait mettre les artistes au service du grand Staline), etc. Si les analyses de ce courant politique (*dont les leaders ont toujours été des Juifs, ce n'est pas un hasard)* sont certainement complètement fausses, les positions historiques qu'il a pu prendre sont beaucoup moins critiquables que l'on veut bien le dire. (Je pense souvent à Abraham Léon, juif et trotskiste, menacé par les staliniens qui voulaient sa peau, et qui a écrit une très intelligente (et évidemment critiquable) "conception

matérialiste de la question juive” à 24 ans, en pleine guerre, avant d’être déporté et de mourir en camp de concentration). »

C'est moi qui souligne. “Ujeed” et Rémi Pellet pensent tout ce qu’il faut penser, je veux dire qu’ils ne sont ni l’un ni l’autre soupçonnables de la moindre *political uncorrectness* – sauf sans doute un excès d’indulgence à mon égard, pendant longtemps (mais qui semble leur avoir passé). Leurs opinions ne sont pas exactement similaires, loin de là, mais à présent ils sont tout à fait d’accord pour déplorer, à partir de points de vue extrêmement voisins, mes propres positions qu’ils trouvent gravement inconsidérées, pour ne pas dire pis. Mais comment, au sein de cet accord partiel qui les réunit actuellement, peuvent-ils, l’un, déplorer «la mention [*par moi*] de la judéité d’intellectuels ayant participé aux débats sur les conceptions de la nation » et la juger « discutable sur le plan moral; contestable sur le plan de la pertinence intellectuelle; déplorable sur un plan "stratégique” », et, l’autre, préciser très naturellement, à propos d’un courant politique qu’il défend, que « ses leaders ont toujours été des juifs, ce n’est pas un hasard»? Chez moi émettant l’hypothèse, que je crois juste, que les intellectuels juifs ont joué un rôle important dans les débats sur la conception de la nation, et chez le défenseur du trotskisme remarquant que «ce n’est pas un hasard » si «les leaders de ce mouvement ont toujours été des juifs », l’approche est exactement la même. Le point commun essentiel est celui-ci : «ce n’est pas un hasard».

Je tourne en rond depuis des années autour de cette simple constatation triviale, qui me semble être celle de l’intelligence même depuis toujours, serait-ce sous une forme un peu plus relevée : *les opinions ne naissent pas dans les choux.* Certes, *aucun* des éléments qui concourent à les déterminer n’est jamais, en soi, absolument déterminant. Certes, chacun des éléments éventuellement déterminants, pris dans d’autres constellations d’éléments éventuellement déterminants, peut servir à déterminer tout autre chose et une tout autre opinion que celle qu’on le voit souvent déterminer; et certes encore il peut aussi, dans ces autres constellations-là, ne rien déterminer du tout. Bref, il n’y a aucun déterminisme rigoureux. Mais constater cela, qu’il n’y a aucun déterminisme rigoureux (ce dont je n’ai jamais douté un seul instant), ne

suffit pas pour qu'il faille renoncer à l'observation des déterminations effectives, même partielles. C'est tout ce que dit Pellet : «ce n'est pas un hasard ». Et c'est tout ce que je dis moi aussi. Mais parce que Pellet est du bon côté de la barrière du sens et de la correction politique, ce qu'il dit est parfaitement admissible. Et parce que moi je suis du mauvais côté, ce que je peux dire, même quand c'est la même chose, est «discutable sur le plan moral; contestable sur le plan de la pertinence intellectuelle; déplorable sur un plan "stratégique" ».

Je donnerais beaucoup pour en finir en moi avec "la question juive", pour n'avoir jamais à y revenir (bien que je la juge passionnante, c'est vrai, serait-ce seulement parce que c'est autour d'elle, *en elle*, que se sont forgés des pans essentiels de la conscience européenne, et bien sûr universelle). J'ai fait déjà une tentative pour clore sur ce point le débat intérieur (« en quoi je ne suis pas antisémite / en quoi il m'arrive d'être irrité par certains juifs ») : le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne m'a pas réussi. Je continue d'en assumer pleinement, pourtant, la première partie. J'y ajouterai une contribution de *Du sens* : « Si j'ai un tort envers les juifs, c'est une certaine tendance à les juger *supérieurs* ; mais j'essaie de me guérir de ce travers » (je cite de mémoire). Ce que je crois c'est que les juifs ont eu, surtout depuis un siècle et demi à peu près, et continuent d'avoir, dans l'histoire, dans l'histoire des idées, dans la vie politique, économique, intellectuelle, spirituelle, et dans l'art, une importance considérable, sans rapport de proportion avec leur nombre effectif. Ce n'est pas moi qui le leur reprocherai, je n'ai pas d'hostilité à l'égard des aristocraties (surtout quand il s'agit d'aristocraties essentiellement intellectuelles). Et ce que je viens d'écrire d'eux, je le pense pareillement, pour d'autres époques, de l'aristocratie française, par exemple (qui elle ne fut pas *essentiellement* intellectuelle, certes) : je pense (et cela non plus ce n'est pas très bien-pensant) que la part principale de la contribution française au patrimoine universel, à la civilisation, est d'essence *aristocratique* (à condition de faire entrer dans l'aristocratie, au moins pour les siècles récents, la grande bourgeoisie cultivée et même toute la "classe cultivée", qui n'existe plus, qui a été méthodiquement détruite, avec les résultats qu'on voit). Et donc – face à l'espoir sans doute vain de n'avoir pas à revenir à tout ça –, la seule

chose qui m'agace, qui m'est même franchement insupportable, c'est que ce rôle des juifs, dans l'histoire et dans l'actualité, favorable ou défavorable, peu importe (beaucoup de ceci et beaucoup de cela, probablement, comme n'importe quel rôle historique), on soit censé ne pas le voir, ne pas le remarquer, ne pas le nommer, ne surtout pas le désigner. Même si cette situation est explicable par les raisons les plus tragiques, ce n'en est pas moins une situation absurde, qui rend tout le monde imbécile : car, à moins d'être juif soi-même (et encore…), il faut à tout moment faire semblant de ne pas remarquer ceci ou cela, qui du coup se constitue en refoulé, prend une importance disproportionnée, et empêche de mesurer ce rôle particulier dont je parle, quitte à le trouver bien moindre, peut-être, que d'aucuns ne se l'imaginent.

Quand je suppose (présume?) que les intellectuels, les penseurs et les hommes politiques juifs ont tenu une place importante dans les «débats sur les conceptions de la nation et de la nationalité », je crois assez vraisemblable ce que j'avance, ce me semble conforme à ce que peut observer dans la littérature, la philosophie et l'histoire des idées politiques un homme raisonnablement cultivé (malgré de gravissimes lacunes). Mais il est bien vrai que je ne suis pas tout à fait *sûr* de ce que j'affirme (suggère?). Et comment pourrais-je l'être? Une telle hypothèse est impossible à vérifier, puisque le seul fait de l'émettre est déjà scandaleux. Et pourtant l'interdire, en interdire la discussion, non seulement c'est nous prendre pour des imbéciles, c'est *faire de nous* des imbéciles, ce qui est autrement plus grave – d'autant que le plus gros du travail est déjà fait, depuis des lustres que pèse sur nous la chape d'aveuglement bien-pensiste, et que nous malaxent du matin au soir les appareils à déculturation petite-bourgeoise.

Sans doute faudrait-il placer ici un paragraphe de précautions oratoires, d'autant plus ennuyeux à rédiger que dans mon esprit tout ce qu'il contiendrait va absolument sans dire. Ainsi, lorsque je parle d'intellectuels, de penseurs, de journalistes ou d'hommes politiques juifs, pas un instant je ne songe à les réduire à ce trait-là, qu'ils sont juifs. Je ne doute pas une seule seconde qu'ils sont aussi beaucoup d'autres choses, éventuellement plus importantes, et qu'ils peuvent aspirer aussi, et peut-être surtout, à échapper à tout qualificatif. Je suis bien conscient aussi

qu'ils ne sont en aucune façon un corps, un corps constitué; que chacun d'entre eux pourrait, et devrait, figurer dans de tout autres groupes d'appartenance, eux-mêmes inscrits dans de tout autres constellations; et que toutes les opinions, ou presque, sont représentées parmi eux, comme au sein de n'importe quel groupe humain, groupes politiques exceptés (et encore…). Je pense cependant que certaines déterminations, très loin d'être absolues, sont à l'œuvre, et qu'il serait intéressant de les observer et de les relever, et qu'il est absurde, et très dommageable pour la vérité, d'interdire qu'il en soit ainsi.

Je l'ai déjà noté deux ou trois fois. Tout ce que je souhaiterais c'est que l'on puisse parler des juifs comme Patrick Cabanel, historien protestant, parle des protestants : sur le même ton objectif, avec le même souci d'être exact et rien d'autre. Mais il paraît que c'est trop demander : ce qui fait que, frustré, on revient toujours sur ce sujet-là puisqu'il est interdit (comme la pédophilie, qui vraiment, *en soi*, ne m'obsède pas davantage), et qu'on a l'air d'un obsédé. Le rôle de l'écrivain tel que je le conçois est de se porter toujours aux angles morts d'une situation culturelle, en ces points du discours où, souvent pour d'excellentes raisons – il faut bien qu'elles soient excellentes pour être aussi agissantes –,"ça bloque", "ça s'enraie", "ça patine", soit dans la langue elle-même ("*c'est vrai que*…", "*sur comment*", "*faut arrêter de*", "*le problème il est là*"), soit dans la réflexion (les juifs, la pédophilie, l'origine, l'immigration, les classes sociales et la culture, etc.). Et bien entendu, dans ces angles morts, qui sont des coupe-gorge, il ne peut prendre que de mauvais coups.

La mort du Parti de l'In-nocence avant même sa naissance me permettra peut-être, cependant, de tourner une bonne fois cette page-là : les juifs dans l'histoire et dans la société – même si le Parti en tant que tel, sur cette question particulière, n'avait rien à dire de spécial (sauf son attachement à l'État d'Israël, et son horreur des actes antisémites).

Mardi 30 juillet, onze heures et demie du matin. Le Parti n'avait et n'a encore qu'un seul partisan (non, *trois* : il y a aussi deux lecteurs…), c'est

Alain Finkielkraut. Je lui ai longuement parlé samedi matin, après la diffusion d'une sienne émission qui m'avait particulièrement intéressé, à propos de la *civilité.* Lui-même y témoignait d'ailleurs, sans me nommer, un assez fort degré d'imprégnation de mes "thèses" (ou plutôt de mes "thèmes", peut-être). Il déclarait par exemple, ce qui est un de mes vieux dadas (et là la citation implicite était à peu près littérale), que la civilisation a été inventée pour rendre possible la solitude. Et l'un de ses interlocuteurs, une femme, s'est défendue expressément d'être une "Amie du Désastre" : «N'essayez pas de me faire passer pour une Amie du Désastre », lui a-t-elle dit exactement – et je pouvais difficilement ne pas y voir une référence explicite à mes petits travaux; de sorte que si j'étais encore plus givré que je ne le suis je pourrais me fantasmer en inspirateur secret et fournisseur inommé de motifs, de figures et de termes du débat contemporain.

J'ai raconté à Finkielkraut la crise qui secoue la Société des Lecteurs et son site : il en est plus amusé qu'autre chose, et paraît désapprouver ce qu'il entrevoit comme l'extrême conformisme des "dissidents" ("dissidents" très majoritaires, ce qui fait que c'est plutôt moi, le "dissident" – dissident de mon propre parti, ou du moins de la société de mes lecteurs, ce qui est assez satisfaisant pour l'esprit). Lui trouve, contrairement à eux, qu'il n'y a rien de plus "littéraire" que la création de ce parti. Il la voit comme un prolongement tout à fait logique de mes travaux sur le sens et ses strates. Bref il témoigne, comme il l'avait déjà fait en voiture le mois dernier quand nous nous étions rendus ensemble de Paris à Dijon, un véritable enthousiasme – assez inattendu, je dois le dire – pour toute cette mienne initiative. Il en est encore plus partisan qu'alors. Mais je dois m'empresser d'ajouter que jusqu'à présent il n'a pas vu les textes. Il ne connaît l'In-nocence qu'à travers ce que j'ai pu lui en dire. Cependant, encouragé par ses commentaires flatteurs, j'ai demandé au bon M. Lucas d'imprimer tout ce qui existe sur le net, à l'enseigne du Parti, et de l'envoyer à Bourg-la-Reine. C'est prendre quelque risque. Le passage du sixième éditorial qui a choqué M. Ujeed, par exemple, et sur lequel je revenais hier soir ici même, pourrait bien choquer aussi, et même a fortiori, mon putatif ministre des Sports (c'est le poste qu'il a réclamé dans notre *shadow cabinet*, entre Dijon et Paris).

Mais je ne suis pas mécontent de me soumettre à cette épreuve. Elle sera décisive pour le Parti. Si Finkielkraut, textes en main, persiste dans son très chaleureux soutien, nous pourrons accorder à l'In-nocence un sursis. Dans le cas contraire nous n'en parlerons plus (bien que je doive, dans un cas comme dans l'autre, écrire un septième éditorial, pour faire un compte "rond").

Deux heures. Cependant, lorsque j'écrivais hier que "ça chauffait", je ne faisais pas allusion seulement à l'agitation au sein de la Société des Lecteurs et sur ses bords, à propos du Parti de l'In-nocence. Je pensais tout autant à la reprise des hostilités du côté bancaire, vis-à-vis de Pli selon Pli et donc de moi, puisque je continue d'être en première ligne, sur ce front-là aussi.

J'ai reçu hier cette lettre, de la direction "Affaires spéciales et Recouvrement" du "Service contentieux" de la B.N.P. à Bordeaux :

«Monsieur le Président,

«Nous revenons vers vous une ultime fois pour essayer de trouver les termes d'un accord pour le règlement de votre dette.

« A vos propositions chiffrées, vous voudrez bien joindre s'il vous plaît le bilan et le compte de résultats de l'exercice 2000.

« A défaut d'obtenir satisfaction, nous ne voyons d'autre solution que de faire reconnaître judiciairement notre droit, tant contre l'Association que contre les personnes qui ont apporté leur garantie.

« Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments distingués. »

Après un sérieux moment d'abattement, et quelques vaines tentatives pour joindre Me Topaloff (à la ville Mme de Finchelcrocq), j'ai pu lui parler ce matin, alors qu'elle était en voiture. Je lui ai expliqué que je ne faisais aucune tentative pour échapper à la partie de la dette de Pli selon Pli sur laquelle j'avais donné ma garantie personnelle, soit deux cent cinquante mille, dont j'ai déjà remboursé cent mille. Sur cette partie-là de la dette je dois donner cinquante mille francs tous les ans, mais cette année je n'y

suis pas parvenu, à cause de la dérobade du Grimaldi Forum qui m'avait annoncé pour mars un remboursement de quarante mille francs supplémentaires (ils m'ont déjà versé trente mille francs) sur le Marcheschi brisé, mais qui n'a pas tenu cet engagement, en raison du refus de son propre assureur. Peut-être la B.N.P. aurait-elle continué de faire la morte si je m'étais acquitté en avril du remboursement prévu. Sylvie Topaloff propose de me prêter de quoi l'opérer maintenant. Mais je lui dois déjà au moins vingt mille francs et même plus, je crois, sur des prêts antérieurs, et j'ai quelque scrupule à augmenter cette dette-là. D'autre part elle me dit qu'il faudrait n'en pas parler à Alain, ce qui est totalement exclu – je ne vais pas commencer à avoir des secrets pour lui, d'une espèce ou d'une autre!

Dans leur ménage, non seulement c'est elle qui assure la gestion financière, mais c'est elle le principal pourvoyeur, au moins depuis quelques années. Les revenus assurés par les livres d'Alain sont une espèce de *bonus*, auquel on ne touche pas pour la vie quotidienne et dont on ne sait trop que faire, semblerait-il – c'est du moins ce que me dit Sylvie, sans doute par délicatesse, pour me mettre à l'aise. *L'Imparfait du présent* aurait rapporté six cent mille francs, ce qui ne me paraît pas énorme eu égard au considérable succès du livre, qui a été pendant des semaines dans la liste des meilleures ventes du *Nouvel Observateur.*

Mais pour en revenir à mes propres affaires, moins brillantes, ou plutôt à celle de Pli selon Pli, Sylvie recommande la dissolution. Elle dit qu'il est sans exemple, à moins de malversations avérées, que les dirigeants d'une association soient poursuivis sur leurs biens propres en cas de liquidation judiciaire – sauf bien sûr quand ils ont donné leur garantie personnelle, ce qui est mon cas à hauteur de deux cent cinquante mille francs. Il y a cinq ans nous devions quatre cent vingt mille francs, je me souviens. Avec les intérêts, on ne devrait pas être loin de six cent mille, à présent (cent mille euros ?).

Afin de n'avoir pas l'air de fuir, j'ai téléphoné ce matin à la personne qui m'avait écrit de la part de la banque. Cette personne, une dame, est en vacances jusqu'au 19 août. C'est toujours autant de gagné…

Le merveilleux de l'histoire est que les Finkielkraut arrivent jeudi dans la région. Je dois aller les chercher à l'aéroport d'Agen – c'était arrangé bien avant le rebondissement de l'affaire bancaire. Nous passerons ici, où ils me déposeront, puis ils garderont ma voiture pour la durée de leur séjour (moi j'ai celle de Pierre), et ils se rendront chez les amis qui les reçoivent, lesquels ne sont autres que les Pébereau d'Argentens, c'est-à-dire M. et Mme B.N.P...

« Dites qu'on s'amuse! » disait Jean Puyaubert. Et comment ne pas admirer, de fait, le talent dramatique et comique du destin?

***

Le pape à Toronto dit aux fidèles qui l'acclament, lors du congrès mondial de la Jeunesse chrétienne : «Bonne continuation ! » Et le cardinal archevêque de Paris, qui est sur place, estime que toute cette jeunesse a rendu au Saint-Père «une pêche formidable ».

On ne pourra pas reprocher à l'Église de ne pas se mettre au goût du jour…

Mercredi 31 juillet, dix heures du soir. Sur France Culture s'est achevée à la fin de la semaine dernière, après trois années de bons et loyaux services au bourrage de crâne national, la série "La Suite dans les idées", de même d'ailleurs que l'émission de Pierre Assouline le matin – que d'ailleurs je regretterai davantage, car je la trouvais plutôt bien menée, et prodigue en informations et points de vue instructifs. À "La Suite dans les idées" succède, au moins pour l'été, une nouvelle série dont le nom m'échappe, et qui s'est ouverte lundi sur une alléchante déclaration d'intention, selon laquelle le traumatisme des dernières élections présidentielles avait bien montré qu'il existait un profond divorce entre la langue des journalistes et celle du peuple, entre les sujets de préoccupation des "élites" (*sic*) et celles des Français, entre la façon

qu'avaient les médias et les hommes politiques de poser les problèmes, d'une part, et celle qu'avait l'homme de la rue de les ressentir. A ce divorce fâcheux la nouvelle émission se donnait pour mission de réagir, en abdiquant tout langage convenu.

Aujourd'hui on s'interrogeait sur la lassitude des électeurs, sur la croissance inquiétante de l'abstention, sur la perte de représentativité des élus. Et voilà que se fait entendre par téléphone un certain Philippe Manière, que je ne connaissais pas, et qui soutient – ce qui me semblait marqué du sceau du bon sens, comme eût dit encore Jean Puyaubert – que la lassitude de beaucoup d'électeurs à l'égard de la classe politico-médiatique s'expliquait sans doute en grande partie par le refus, de la part de cette classe, de prendre en compte, et tout simplement de mentionner, le grand traumatisme éprouvé par beaucoup de Français au jour le jour, à savoir la remise en cause, à leurs yeux, de l'identité française telle qu'elle est exprimée *visuellement* dans la rue…

Aucune réaction dans le studio. Personne ne pipe mot. Mais une vingtaine de minutes plus tard le même Philippe Manière a de nouveau la parole, il revient sur sa première intervention, il note que personne n'y a réagi, et il émet l'hypothèse qu'elle a créé une certaine gêne. Les responsables de l'émission confirment :

« Oui, c'est vrai, *une certaine gêne*, dit l'une.

– Et même plus que de la *gêne*, dit l'autre.

– Je parlais, reprend Manière, du traumatisme indéniable créé pour les Français élevés dans une société où tout le monde était semblable, ou tout le monde était blanc, par le grand changement *dans les visages*...

– *Oui, oui*, on avait bien compris », tâche-t-on d'interrompre dans les studios, où d'évidence on commence à s'affoler. «Inutile d'enfoncer le clou.

– Surtout que *c'est vous qui vous enfoncez...* », appuie l'autre duettiste.

Le désir de sortir du langage convenu aura rapidement fait long feu… Sur les doigts du malheureux qui a cru pouvoir prendre au mot cet idéal proclamé, le coup de règle ne s'est pas fait attendre.

Manière n'est pourtant pas un extrémiste, apparemment, puisque à propos de Le Pen et de ses succès récents il a cette métaphore hardie :

« Dans le désert, même un marchand d'urine ferait fortune. »

En somme ce que propose Le Pen est dégoûtant, mais comme il est à peu près le seul à proposer quelque chose en réponse aux questions que se posent *vraiment* les Français…

Vendredi 2 août, dix heures vingt, le soir. Mercredi j'ai eu un long coup de téléphone de Finkielkraut, qui avait reçu de Jean-Bernard Lucas, imprimés, tous mes textes relatifs au Parti de l'In-nocence, et qui continuait d'en approuver tout, sauf le paragraphe du sixième éditorial qui a déjà fait grincer quelques dents sur le site des Lecteurs :

« Cette façon de voir était à peu près seule à avoir cours jusqu'à la fin du XIXe siècle, en France, et elle est restée très majoritaire jusqu'assez avant dans la seconde moitié du XXe (quand le président Pompidou parle de "notre race" à Sciences-Po en 1972, il n'y a pas un froncement de sourcils : le mot est à la fois parfaitement admissible et compréhensible par tous, jusqu'en le flou sédimenté de ses significations, qui prouve la profondeur de son inscription sémantique). Pendant toute la durée de ce siècle-là, toutefois, cette manière d'envisager la nationalité, qui longtemps était allée presque sans dire, n'a cessé de perdre du terrain, en partie sous l'influence d'intellectuels, de journalistes et d'hommes politiques juifs, qui pouvaient difficilement s'en accommoder si leur famille ou eux-mêmes étaient d'immigration récente, puisqu'elle semblait mettre en cause, au moins dans un premier temps, leur appartenance à la nation. Le paradoxe est que d'autres intellectuels juifs, d'autres hommes politiques, et la majorité du peuple, aujourd'hui, en Israël, mettent en avant une conception tout à fait semblable et pareillement auto-évidente (ce qui n'est pas une preuve de validité, certes), quand ils soutiennent qu'une immigration trop massive, d'arabes en particulier mais de non-juifs en général, remettrait en cause le caractère juif d'Israël. Ces intellectuels-là, ces hommes politiques et ce

peuple-là, je n'ai aucun mal à les comprendre; de même que je n'ai aucun mal à comprendre Bernanos, hélas, lorsqu'il parle d'un "jeune homme de ma race" ou du "profond murmure dont la race berce les siens". Est-ce là une conception *raciste* de la nationalité? Disons plutôt que ce serait une conception *raciale*, peut-être, s'il était bien entendu que dans ce mot de *race*, si fortement enraciné dans la langue mais aujourd'hui chargé d'un si fort opprobre, il n'entre pas, en l'occurrence, la moindre composante scientifique, ou plutôt biologique (car les sciences humaines interviennent tout de même, à commencer par l'histoire). Mais décidément j'aime mieux dire *ethnique*, atavique, héréditaire : je me sens français comme un arabe se sent arabe et comme un juif se sent juif (ce qui ne les empêche pas d'être aussi français, il va sans dire) ; et comme la majorité des Italiens se sentent encore Italiens, parce que leur famille l'a "toujours" été, et cela bien avant que l'Italie ne soit un État. »

Ce qui là-dedans chiffonne Finkielkraut, bien entendu, c'est surtout la phrase :

«Pendant toute la durée de ce siècle-là, toutefois, cette manière d'envisager la nationalité, qui longtemps était allée presque sans dire, n'a cessé de perdre du terrain, en partie sous l'influence d'intellectuels, de journalistes et d'hommes politiques juifs, qui pouvaient difficilement s'en accommoder si leur famille ou eux-mêmes étaient d'immigration récente, puisqu'elle semblait mettre en cause, au moins dans un premier temps, leur appartenance à la nation. »

Je lui ai expliqué qu'elle n'avait de sens et de portée, en effet, qu'en relation avec celle qui la suit, et qu'elle prépare :

« Le paradoxe est que d'autres intellectuels juifs, d'autres hommes politiques, et la majorité du peuple, aujourd'hui, en Israël, mettent en avant une conception tout à fait semblable et pareillement auto-évidente (ce qui n'est pas une preuve de validité, certes), quand ils soutiennent qu'une immigration trop massive, d'Arabes en particulier mais de non-juifs en général, remettrait en cause le caractère juif d'Israël. »

Et il est convenu qu'il y avait bien là paradoxe, en effet, et même contradiction, chez les juifs, dans leur conception de ce que c'est qu'une nation et l'appartenance à cette nation. Et c'était même là une des

raisons, selon lui, de l'antisionisme de bon nombre de juifs. Mais si ma phrase sur le rôle de certains intellectuels, penseurs, journalistes et hommes politiques juifs dans le recul de la conception ethnique de la nation et de l'appartenance à la nation le dérangeait, c'est parce qu'il la jugeait *inexacte*, ou du moins dangereusement incomplète. En effet ces intellectuels et journalistes juifs, dont je parlais, n'avaient nullement lancé cette conception désethnicisée de la nation. Au contraire, ils l'avaient trouvée dans le patrimoine idéologique de la France, et c'était une des raisons de leur attachement à ce pays.

La remarque est tout à fait juste, et j'y souscris très volontiers. Mais elle n'est pas en contradiction avec ce que j'ai écrit. Je n'ai pas écrit que ces intellectuels juifs avaient *introduit* cette conception désethnicisée, cette conception volontariste de la nation. J'ai écrit qu'ils avaient beaucoup *contribué à son succès*, et de nos jours à son triomphe. Si opposition demeure entre nous, c'est à propos de l'importance de cette conception avant la fin du XIXe siècle. Mon hypothèse est que cette importance est de nos jours exagérée à titre rétrospectif, et de manière téléologique. Mais je ne nie pas que la conception soit apparue dès la Révolution et qu'elle est bien présente en France longtemps avant l'affaire Dreyfus, notamment chez Renan.

Finkielkraut m'a autorisé à faire de cette discussion le sujet du septième éditorial du Parti. J'en donnerai dans ce cadre-là un compte rendu plus détaillé. En tout cas nos bonnes relations n'ont pas été affectées, je crois, par cet échange parfois assez serré. Pierre et moi sommes allés hier chercher toute cette petite famille à l'aéroport d'Agen, et nous l'avons conduite à Argentens chez les Pébereau, où elle passe quelques jours. Je lui ai laissé ma voiture.

Jeudi 8 août, six heures et demie du soir. Samedi dernier, à Argentens, une équipe composée de Michel Pébereau, président-directeur général de la B.N.P., et du jeune Thomas de Finchelcrocq, fils d'Alain de Finchelcrocq et Me Sylvie Topaloff (mon avocat contre la B.N.P. !), nous

a battus au baby-foot, Pierre et moi, par neuf points contre deux (onze balles).

Nous avons ensuite pris une demi-revanche en remportant la deuxième manche, six à cinq. Mais le président Pébereau, vindicatif, a fait remarquer qu'aux points, et globalement, nous étions tout de même écrasés (il a employé une expression anglaise, très technique, que je n'ai pas très bien comprise, mais dont le sens m'a tout de même paru bien clair).

Plus tôt Alain, Thomas, Pierre et moi avions fait une très jolie promenade dans la plaine qui s'étend à partir d'Argentens en direction de Saint-Puy. Thomas et moi, dont les relations ont toujours été exécrables, nous sommes découvert un goût commun pour les mûres, qui nous a beaucoup rapprochés. Quant à son père, il envisage d'écrire le huitième éditorial du Parti de l'In-nocence, où il expliquerait pourquoi il souhaite occuper le ministère des Sports, quand nous serons aux affaires.

De façon non moins inattendue, Michel Péberau, lui, réclame le portefeuille de la Culture. Comme sa grande passion est la science-fiction, Finkielkraut et moi sommes un peu réticents. Nous entretenons également, à son égard, quelques réserves idéologiques, parce qu'il ne jure que par la décentralisation, qui ne nous enthousiasme guère. Il considère que la solution de tous les problèmes consiste à en discuter en des cercles restreints de personnes directement concernées, familières des données du terrain. En particulier il est partisan d'une décentralisation radicale de l'Éducation nationale. Mon expérience des activités d'animation culturelle m'a donné les doutes les plus marqués sur le degré de compétence des autorités locales et de leur personnel. J'ai rencontré partout, au niveau des Régions et des départements, dans les services spécialisés, toute sorte de petits potentats locaux, arrivés là par les hasards de la faveur, et qui brillaient par la plus totale inadéquation aux domaines dont ils avaient la charge. Et ce n'est pas sans les plus graves inquiétudes que je verrais leurs pareils responsables de ce qui s'enseigne dans les écoles, et comment.

D'un autre côté, ce qu'il y a de bien avec la situation actuelle sur le front de l'École, c'est qu'on voit mal comment elle pourrait encore s'aggraver.

Comme tout le monde, après un excellent dîner, donnait son avis sur ceci et sur cela, un peu à tort et à travers, moi le premier, on a tout à coup entendu M. Pierre, qui avait peu parlé jusqu'alors, se lancer dans un exposé succinct, et parfaitement charpenté, sur la façon dont les instituteurs en poste au Pays basque, dans les premières années de la Troisième République, avaient un beau jour décidé de mettre un peu sous le coude les instructions de Paris en faveur d'un enseignement uniquement en langue française, qui ne donnait aucun résultat puisque les enfants n'y comprenaient rien, et de faire certains cours en langue basque, ne serait-ce que pour amener leurs ouailles au français. Michel Pébereau était alors tout ouïe, d'autant qu'il voyait dans ce beau discours pleine confirmation de ses vues sur la résolution nécessairement *locale* des problèmes locaux. Il est revenu deux ou trois fois par la suite, dans les termes les plus flatteurs, sur l'exposé de Pierre, et l'en a encore complimenté comme nous montions en voiture, en précisant qu'il avait pris bonne note de son exemple, et qu'il avait l'intention de l'utiliser – de sorte que je suis à présent persuadé que le jeune Pierre, au comble de la faveur, va se voir proposer d'un jour à l'autre un poste de direction à la B.N.P., d'autant plus vraisemblable que lui ne songe à rien moins (si on pouvait lui confier le service du contentieux, ça m'arrangerait (à ceci près que, fils de son père et cornélien comme il l'est, il est probable qu'il mettrait deux fois plus d'ardeur qu'un autre à poursuivre auprès de moi ses recouvrements)).

Ma propre faveur dans les mêmes quartiers est bien moindre. Sylvie Topaloff me raconte que la veille, à dîner, il a été fait une courte allusion à ma situation bancaire, ou à celle de Pli selon Pli, qui malheureusement s'en distingue mal. Et de cette situation il aurait été dit qu'elle "devient délicate". Donc on saurait pas mal de choses? Et par exemple que je n'ai pas effectué en avril le versement de cinquante mille francs que j'étais censé faire à cette date, au titre du remboursement de la dette de Pli selon Pli qui s'appuie directement sur mes finances personnelles. Comme j'ai dû le noter plus haut, je ne serais pas étonné que ce soit ce défaut de paiement personnel qui entraîne la reprise des manœuvres générales de la banque contre l'association. J'ai téléphoné à Bordeaux à la personne du

service du contentieux qui m'avait écrit. Elle était en vacances jusqu'au 19 août. Évidemment j'ai considéré que c'était toujours ça de pris…

Michel Pébereau approuve fort, dans le programme du Parti, la limitation des prélèvements fiscaux directs au tiers des revenus des assujettis. Mais l'histoire ne dit pas si son approbation procède de raisons économiques générales, objectives, comme je le crois (les prélèvements supérieurs au tiers des revenus découragent l'initiative économique, et elles incitent leurs victimes à l'exil), ou bien de motifs personnels. Thomas Finkielkraut, qui s'intéresse beaucoup à ces questions-là, et qui est, à quatorze ans, un grand expert économique, estime que le seigneur d'Argentens doit payer au moins quatre-vingt-dix pour cent d'impôts sur le revenu. Il est vrai que son revenu la France entière le connaît, ou du moins son salaire, car il ne se passe pas de semaines sans qu'il soit cité ici ou là dans la presse, parmi les plus mirobolants du pays. J'avais en tête dix-neuf millions d'euros par an, mais Thomas estime qu'il s'agit plutôt d'un million neuf cent mille euros. C'est lui qui doit avoir raison. De toute façon, si le fisc en prend les neuf dixièmes...

Neuf heures et demie. J'ai mis sur orbite avant-hier mardi le huitième éditorial du Parti, né de mes conversations de la semaine dernière avec Finkielkraut père (le philosophe, pas l'économiste). Sur le site de la Société des Lecteurs, cet envoi-là est nettement mieux accueilli que les précédents. Toutefois l'agitation continue. Le vice-président, après ses adieux retentissants, revient comme contributeur anonyme, toujours aussi malveillant. Il reconnaît d'assez grands mérites au septième éditorial, mais son grand dada récent est de faire allusion à mon propos à certain "détail", un mot auquel Le Pen a donné définitivement les connotations les plus déplaisantes. J'y faisais moi-même allusion dans l'entretien que j'avais donné à *Têtu,* que *Têtu* n'a pas publié, et que j'ai donc installé sur mon propre site, avec un échange de lettres entre Thomas Doustaly et moi. Mais le vice-président affecte de ne pas comprendre, ou bien véritablement ne comprend pas, et c'est maintenant à moi qu'il essaie d'accrocher tout ce que suggère ce terme de *détail*.

Cependant Jean-Paul Marcheschi le voit beaucoup, est dans les meilleurs termes avec lui, et m'assure, sur la foi de ses déclarations à lui, que ce n'est pas lui qui intervient anonymement sur le site des Lecteurs. J'ai mes doutes – mais le propre de l'anonymat c'est qu'il est presque impossible d'avoir des certitudes. Je suis d'ailleurs chagriné de voir que de cet anonymat il est fait un si grand usage sur le site de mes propres lecteurs. J'en viens à regretter d'être intervenu moi-même, trois ou quatre fois, par plaisanterie, sous un pseudonyme transparent. Dès que de sérieux échanges d'idées sont en cours, ou que des personnes sont mises en cause, il me semble que le patronyme s'impose.

***

Nous avons eu ici la semaine dernière la visite de Véronique Riffard, cette jeune femme qui est professeur au lycée de Clermont, et qui a fait lire mes livres à sa mère, Aimée Coulaudon, elle-même fille d'Aimé Coulaudon, grande figure, avec son frère, de la Résistance en Auvergne, et député socialiste après la guerre. C'est à ces dames Coulaudon que je dois le prix que j'ai reçu à Clermont il y a quatre ans. Et surtout Mme Coulaudon s'est donné le mal d'écrire en ma faveur au *Monde*, au moment de l'"affaire". Sa lettre est la seule de son espèce qui ait été publiée, je crois bien.

La jeune Mme Riffard était accompagnée d'une de ses collègues du lycée Blaise-Pascal, professeur de latin. Pierre et moi et les chiens avons marché avec ces dames jusqu'au gué de Brimont, très agréablement.

Depuis hier nous avons dans nos murs Jacqueline Voillat, la fondatrice helvétique du site des Lecteurs. Elle est horrifiée par le cours qu'y ont pris les échanges, elle estime qu'elle n'y est plus chez elle, et que je n'y suis plus chez moi – mais bien sûr pas une seule seconde je n'ai considéré, pour ma part, que j'y fusse "chez moi".

Hier soir nous avons fait avec elle la promenade dite "des hauteurs de l'Ouest", à partir de la ferme de Boué. Ce soir, accompagnés aussi de Jimmy Rodriguez, nous l'avons menée à la butte sans nom. Au retour nous avons fait le détour d'Avezan pour lui montrer le château. Mais j'ai

été peiné de constater que le village avait été très sérieusement enlaidi par l'aménagement de ce qui est peut-être une «salle polyvalente », par l'installation d'un parking de gravier blanc, et la mise en place de vilains trottoirs de ciment… Chaque jour se confirme le devenir-banlieue du monde… Et que de dépenses inutiles, *pires* qu'inutiles, *néfastes*, alors qu'il n'est question partout que d'économies à faire! On a souvent l'impression que les communes se trouvent disposer plus ou moins par hasard, à de certains moments, de certains fonds qui leur échapperont si elles ne les dépensent pas, et qu'elles les dépensent pour les dépenser, à s'enlaidir. Un autre parc de stationnement, plus ancien, n'est qu'une jolie prairie sous les arbres, à peine aménagée : il est parfait; tandis que le nouveau a dû coûter dix fois plus cher, et qu'il fait perdre tout son caractère au village. Et je veux bien qu'une "salle polyvalente" soit indispensable, mais faut-il absolument qu'elle soit si laide? Qu'elles le soient toutes, toujours? (C'est peut-être le nom qui veut ça? La mauvaise langue salit le paysage.)

***

J'ai parlé hier à Claude Durand, à qui j'ai envoyé les trois premiers mois du *journal* de 1999. Il ne semble pas envisager de publier en même temps que ce volume-là mon roman *L'Inauguration de la salle des Vents*, qui est mon principal labeur de la saison. Il dit qu'il s'agit plutôt, dans son esprit, d'une publication de printemps, voire de rentrée littéraire. Tant pis : je vais essayer de m'en tenir tout de même au programme de travail que je m'étais fixé, d'autant que j'aurai le plus grand besoin cet automne du versement prévu pour la remise du manuscrit.

Paul Otchakovsky, lui, est enthousiasmé par la maquette d'un CD-rom contenant toutes mes "œuvres hypertextuelles" (sic), œuvre de l'irremplaçable Jean-Bernard Lucas.

J'ai tout de même autour de moi un nombre étonnant de bonnes volontés agissantes – ce qui me fait penser que nous avons eu cette après-midi même la visite de mon lecteur de l'Yonne, André Clerc. Mais il est si discret, ou bien je me suis acquis une telle réputation avec mes

renauderies et doléances, qu'il n'a pas voulu qu'on me dérange et qu'il s'est contenté de laisser pour la maison quatre bouteilles de vin de Bourgogne.

Samedi 10 août, trois heures de l'après-midi. Nous sommes tellement enfinkielkrautisés Pierre et moi qu'il vient de m'offrir, pour mon anniversaire, le premier volume des œuvres en prose de Péguy, dans la Pléiade (plus le nouveau recueil des poésies complètes de Larronde, dont j'avais envie depuis plusieurs semaines). Jacqueline Voillat, elle, m'a donné un énorme et somptueux portefeuille italien, dans une espèce de coffret, tellement magnifiques et raffinés l'un et l'autre qu'on ose à peine y toucher; et un manuel d'héraldique – sans compter un gigantesque bouquet de glaïeuls, qui est arrivé de sa part en fin de matinée, très solennellement, par livreur, bien qu'elle soit toujours dans la maison, et qui sera du meilleur effet pour les réceptions qui se préparent. En effet la grande saison de Plieux bat son plein.

Nous attendons pour la fin de l'après-midi l'ex-tutrice de Pierre dans ses débuts professionnels, Mme Quynh, et son mari le sculpteur Martin-Robin, celui dont la *Porte de l'an 2000* fut détruite lors d'une manifestation syndicale paysanne, à Montauban, en décembre dernier. Se sont également annoncés l'actrice Macha Méril, qui vient d'acheter une maison dans la région, et son compagnon Benoît Lemercier, qui dirige le centre d'art de Saumur, où Marcheschi a exposé il y a quelques années. Philippe Stoeckel envisage de venir pour le 15 août. C'est à cette date que sont attendus Franck Chabot, le principal responsable technique du site des Lecteurs, et son ami Diniz.

Comme le lecteur de disques compacts a rendu l'âme définitivement il y a deux ou trois mois, j'en suis revenu à ma vieille collection de disques noirs, et je retrouve ainsi des musiques presque oubliées, qui m'ont été très chères à certains moments de ma vie, et pourraient le redevenir facilement. Malheureusement je n'arrive pas à remettre la main sur le trio de Petrassi, que je crains d'avoir prêté à quelqu'un que je voulais convaincre de ses mérites, sans doute, et que j'ai si bien convaincu en effet que le disque, comme tout disque prêté, n'est jamais revenu. Mais nous avons écouté tout à l'heure, postcoïtalement, en prenant notre bain, et bien que ce ne fût pas très adapté aux réjouissances supposées d'un

anniversaire, le magnifique troisième quatuor de Darius Milhaud, *in memoriam* Léo Latil, où s'entend, dans le deuxième mouvement, chanté par une soprano, un extrait du *journal* de Latil, lequel s'achève par ces questions :

« Qu'est-ce que ce désir de mort, et de quelle mort s'agit-il? »

Je me demande s'il n'y aurait pas intérêt à explorer sérieusement les nombreux quatuors de Milhaud, qu'on ne joue jamais, que je sache; et peut-être toute sa musique, dont les neuf dixièmes sont tombés dans un oubli qui pourrait bien se révéler injustifié. J'ai toujours aimé *La Création du monde*, qui ne me semblait pas très inférieure aux pages les plus brillantes du Stravinski *jazzy.* Et *quid* des opéras? *Les Euménides*? *Maximilien*? *Médée*, que Jean Puyaubert citait toujours en exemple de malchance musicale, car la création eut lieu à l'Opéra de Paris, avec des décors de Masson, deux jours avant l'arrivée des Allemands, en 40. Et *Esther de Carpentras*? (un titre merveilleux).

Je pense que c'est dans *Les Soirées de Petrograd* qu'on entend les poèmes de René Chalupt que Jean, encore lui, aimait tant et citait sans cesse – et que je n'ai jamais pu retrouver :

Ah qu'elle était tentatrice,
La gorge de l'ambassadrice,
Au bal du palais d'Hiver!

Ou bien, et mieux encore :

On jase dans tout le district
De nos mains désunies.
Songe à mon cœur fidèle et strict,
A sa peine infinie…

Et, plus fragmentaire et plus confus, s'il se peut, dans ma mémoire :

Elle sera prostituée
Et jettera des bombes…

Hier, tandis que Pierre et Jacqueline étaient à Montauban, sans doute à fomenter certains de leurs présents, j'ai entendu sur France Musique, alors que j'étais de même dans mon bain, mais cette fois tout seul, une magnifique sonate pour alto et piano que Chostakovitch aurait composée à l'hôpital, sur son lit de mort, et pratiquement *moriendo.* A vrai dire c'est surtout le long mouvement lent, le deuxième je crois, qui m'a paru magnifique; et d'ailleurs assez proche d'inspiration, c'est pour cela que j'y pense, de ce troisième quatuor de Milhaud. Mais en l'occurrence il ne s'agissait pas d'une œuvre *in memoriam,* et par définition *post mortem* (la mort d'un autre, la mort d'un ami), mais d'une musique des confins, liée à la propre mort de celui qui l'écrit : avant, après, pendant, avec des allers et retours. Elle m'a rappelé cette scène bouleversante d'un assez mauvais film, *Un thé au Sahara*, de Bertolucci, d'après Bowles : le moment où l'un des personnages, qu'on a cru mort, et qui lui-même a cru être mort, revient plus ou moins à la vie et décrit ce qu'il a vécu, ce qu'il a *mouru* – un pays froid, très froid et sans aucune couleur, où l'on se sent seul, très seul, abominablement seul, mais seul comme seule la musique, peut-être, est capable de peindre une solitude pareille, une telle absence de couleur…

Cinq heures. Aïe aïe aïe… Jean-Paul me prévient que Rémy Pellet a reçu un coup de téléphone de Patrick Kéchichian, du *Monde*, qui lui a dit s'être beaucoup penché sur mon site et celui du Parti de l'Innocence, en avoir beaucoup parlé avec Edwy Plenel, et vouloir en discuter avec lui, Pellet : sans doute il prépare un article. Pellet lui-même m'envoie un long e-mail où il m'expose ses propres positions, telles qu'il a l'intention de les exposer au *Monde* : il est toujours aussi hostile au Parti, bien sûr, quoiqu'il juge mon dernier éditorial "brillantissime".

Bref ça sent sérieusement le roussi. Mais après tout…

L'avant-projet de parti, tel qu'il est exposé sur mon site, et tel que je l'ai recopié ici, est extrêmement sommaire, bien sûr, et certainement maladroit; mais il est donné très expressément et à plusieurs reprises comme un *avant-projet*, justement, une simple base pour des discussions proposées. Quant aux sept éditoriaux, ils sont très inégaux d'importance et de qualité, mais ils ne contiennent rien dont je rougisse, et rien qui tombe sous le coup de la loi, je crois bien. *Le Monde* n'aura certainement à en dire que des horreurs, mais sera bien obligé, s'il en parle, de signaler l'existence du site, auquel les lecteurs intéressés pourront toujours se reporter. Rien là que je n'assume.

Lundi 12 août, six heures et demie du soir. Les choses sont allées très vite. *Le Monde* qui est paru en début d'après-midi comporte en effet un article de Patrick Kéchichian sur le Parti de l'In-nocence, significativement sous-titré « Sur son site internet, l'écrivain défend une "conception raciale" de la nationalité ». Pas grand-chose à dire. Les citations sont comme d'habitude admirablement choisies pour faire l'effet le plus désastreux, et coupées au bon endroit pour que cet effet désastreux ne soit corrigé ou contredit par rien. Par exemple :

« "Est-ce là une conception raciste de la nationalité? Disons plutôt que ce serait une conception raciale..." »

C'est la phrase qui sert à justifier le sous-titre de l'article, ou à essayer. Dans la "réalité" de mon éditorial n° 6, elle se poursuit ainsi :

« Disons plutôt que ce serait une conception *raciale*, peut-être, s'il était bien entendu que dans ce mot de *race*, si fortement enraciné dans la langue mais aujourd'hui chargé d'un si fort opprobre, il n'entre pas, en l'occurrence, la moindre composante scientifique, ou plutôt biologique (car les sciences humaines interviennent tout de même, à commencer par l'histoire). Mais décidément j'aime mieux dire *ethnique*, atavique, héréditaire... »

Il n'y a pas à répondre à un article pareil, et d'autant moins que ma réponse, suivant l'usage, ne serait pas publiée. En revanche j'ai passé

beaucoup de temps ce week-end à répondre à Rémi Pellet, qui m'interrogeait, à sa rude manière coutumière, sur un point de l'"avant-projet" de programme du Parti, relatif aux droits éventuels d'éventuels nouveaux immigrés clandestins, et que manifestement il n'avait pas compris – il croyait qu'il s'agissait des droits des actuels immigrés *légaux*. Maintenant que son erreur a été clairement exposée, il attaque aussitôt sur un autre point, cette fois à propos de mes idées relatives au baccalauréat (celles dont Sylvie Topaloff m'assure qu'elle les admire tant!). Ce déplacement précipité de l'attaque autour d'autres prétextes montre bien que ceux-ci n'ont aucune importance, que c'est la hargne seule qui importe, et qui exige de se manifester. C'est d'autant plus regrettable que les points qui sont successivement abordés sont d'un grand intérêt, et que Pellet y fait preuve de bien plus de science et de compétence que moi. Bref il aurait été un interlocuteur parfait, et un conseiller très précieux, s'il n'avait fallu qu'il donne à chacune de ses interventions ce ton de roquet enragé, qui interdit tout échange un peu constructif. Dieu sait ce qui a bien pu se passer dans son esprit, pour qu'il sorte à ce point des règles de l'échange entre amis, et même de l'échange entre ennemis.

Vendredi 16 août, cinq heures moins le quart, l'après-midi. Alain Finkielkraut a parlé avant-hier mercredi à Claude Durand, et tous deux souhaiteraient publier les relevés du débat à Sciences-Po, ce printemps, entre Plenel et Finkielkraut. L'obstacle est qu'il est peu probable, de l'avis de ces messieurs, que Plenel consente à cette publication. Mais Claude Durand envisagerait, d'après Finkielkraut, de tourner cet obstacle en donnant des propos de Plenel une transcription résumée, en style indirect libre. Le plan nous paraît un peu acrobatique…

Claude Durand dit que beaucoup de l'attitude récente du *Monde* s'expliquerait par une atmosphère de grande nervosité, au journal, entraînée par de sévères et croissantes remises en cause de son statut quasi monopolistique dans le paysage idéologique français; et

spécialement par la publication prochaine de deux ouvrages qui justement traiteraient de manière assez critique de cette question. D'autre part sont parus dans *Le Figaro* des extraits d'un nouveau roman de Sollers, qui seraient paraît-il d'une médiocrité accablante, et donneraient pourtant une image très juste du livre à paraître. Et *Le Monde* hésiterait cette fois à se fendre de l'encensement rituel, qui chaque fois fait rire tout le monde, et ridiculise l'infortuné pisse-copie chargé de s'y colleter.

Les Finkielkraut sont dans le Luberon, dans une maison qui, me disent-ils, est plus belle que toutes celles qu'ils ont louées les autres années. C'est cette fois-ci la perfection, avec une vue de toute beauté sur la montagne, dans un paysage très préservé, et même assez sauvage. Ils pensent arrêter là leur quête de la maison idéale, et tâcher de retrouver celle-ci tous les ans.

Ils y ont aujourd'hui la visite d'Élisabeth Lévy, qui vient de chez Sloterdijk, lequel passe lui une partie de l'été dans la Drôme. Finkielkraut pensait rencontrer Sloterdijk et s'en réjouissait fort, parce qu'il l'aime beaucoup. Mais il est à présent moins enthousiaste, et même ne le verra probablement pas cette fois-ci, à cause de certain entretien donné au *Figaro* par le philosophe allemand, qui en conclusion témoignerait de fâcheuses complaisances pour le Désastre. On aurait bien tort de s'inquiéter, dirait-il, et les Cassandres nous embêtent (ou à peu près).

***

Depuis que Jacqueline Voillat est arrivée ici vers le milieu de la semaine dernière, nous avons fait quelques jolies promenades. Dans les premiers jours le temps était exécrable, mais dernièrement il s'est amélioré. Je ne sais plus quel jour nous sommes allés aux rochers de Mauroux, avec les jeunes messieurs Rodriguez. Lundi nous étions à Naudin, où je n'étais pas retourné depuis un an peut-être : d'une part parce que l'ensemble du site est considérablement enlaidi par d'immenses serres nouvelle manière, sous des bâches de plastique blanc; d'autre part parce que l'accès du hameau, que j'aimais tant, était empêché par des chaînes et des panneaux d'interdiction, depuis le suicide

du propriétaire, que je connaissais, M. Dupouy. Les jeunes Rodriguez m'ont dit qu'ils étaient allés là-bas à bicyclette, récemment, et qu'ils n'avaient pas vu de chaînes. Nous avons donc tenté notre chance, et bien nous en a pris, parce qu'en effet nous avons pu aller partout. Et c'était pour moi un très grand plaisir que de retrouver les maisons vides de Naudin, la pelouse toujours bien tondue, les vieux murs, les ruines, les chemins et les rampes qui descendent vers la vallée, mais aussi cette vallée elle-même, cette combe, où prospèrent l'ajonc et le bambou, près des sources, et d'étroits potagers solitaires, au pied des rochers. Il règne là une atmosphère de silence et d'idylle, un peu Florian et un peu Théocrite. Quant à Jacqueline elle est tombée amoureuse de Naudin, et elle veut y louer une maison !

Il est vrai que deux jours plus tard elle est tombée amoureuse, aussi, de la chartreuse de Castéron. Mais entre-temps nous étions allés à La Romieu, le mardi, le soir, pour y visiter les jardins Coursiana, que je ne connaissais pas. Nous avons été enchantés de notre excursion. L'arboretum est peut-être un peu jeune, les arbres n'y ont pas la majesté qu'on admire dans les parcs plus anciens; et d'autre part les maisons qui sont au centre du jardin, et qui étaient assez jolies, ont beaucoup souffert de cet affreux décrépissage qui est depuis des lustres la calamité de toute la Gascogne (et de bien d'autres provinces). Elles gardent tout de même beaucoup de séduction, parce qu'elles sont entourées de magnifiques massifs de fleurs. Et de tous les points du jardin on a des vues incomparables sur la collégiale de La Romieu, envers laquelle je crains de m'être montré injuste, dans *Le Département du Gers.* Elle est vraiment de toute beauté.

Il est vrai que tout était beau ce soir-là, certainement l'un des plus émouvants de l'été. A Jacqueline nous avons montré Larroque-Engalin, Lagarde-Fimarcon et Marsolan, où je n'étais pas repassé depuis longtemps – toute cette zone-là est certainement l'une des plus belles de la région, et l'on y aperçoit, tout occupées à boire les dernières clartés du grand soir d'été, de nombreuses maisons irrésistibles, qui souvent n'ont pas trop souffert, ou pas du tout, des stupides "restaurations" à la mode, lesquelles rendent leurs victimes aussi ridicules que des duègnes dix fois retendues, en couettes et minijupe.

Il faut dire que les vieilles “bonnes” familles gasconnes, dans l’ensemble, ne se sont guère laissées aller à ces désagréables fantaisies. Et l’on reconnaît facilement, de loin, les maisons qui n’ont pas trop changé de mains, à leur façon d’être bien assises dans la campagne, entre leurs vieux arbres, sans rupture de ton avec la terre.

Ce soir-là nous avons dîné à Lectoure, aux Bouviers, invités par Mme Lloan, que nous avions reçue ici quelques jours plus tôt.

Le lendemain mercredi, avant-hier, fut une journée essentiellement toulousaine, bien qu’elle nous ait conduits aussi à Castéron, où Jacqueline allait s’éprendre de la chartreuse, ainsi que je l’ai déjà noté; à Beaumont-de-Lomagne, où nous voulions voir et montrer, outre la halle, outre l’église et la maison natale de Pierre de Fermat, certaine fresque d’Antoine Rodriguez, à la manière de Miró, dans son jardin; à Montauban, où nous voulions changer, à la librairie Deloche, un volume du Péguy de la Pléiade, que m’avait offert Pierre et qui s’était rencontré relié à l’envers, avec les signets partant du bas.

A Montauban nous sommes allés aussi sur l’esplanade où se dresse l’immense monument de Bourdelle, aux Morts de la guerre de 14; mais décidément j’aime mieux l’autre, le premier, celui des Morts de 70, sur la Garonne, à côté du musée.

L'objet principal de l’expédition toulousaine était de voir l’exposition Lubin Baugin, aux Augustins. Pierre s’en dit un peu déçu. Pour ma part j’en ai surtout été surpris. Je ne connaissais de Lubin Baugin, ou plutôt je ne me rappelais de lui, que ses natures mortes qui m’avaient beaucoup frappé par leur qualité de concentration et de silence, comme des évocations lointaines, prémonitoires, de Vermeer ou de Chardin, ou peut-être plutôt de Josefa de Obidos. Mais de ces belles natures mortes il n’existe plus que cinq, je crois bien, dont trois sont dans l’exposition, dès la première salle. Le reste de l’œuvre est constitué principalement par des peintures à thème religieux, force Saintes Familles et Madones à l’Enfant, qu’on peut juger assez ennuyeuses et mièvres, selon les dispositions dans lesquelles on se trouve, ou bien peintes par un professionnel excellent, ce qu’elles sont aussi. Je vois que les spécialistes parlent du Corrège et du Guide, pour les antécédents de Baugin, qui fit le voyage d’Italie et s’arrêta sans doute à Bologne. Pour ma part je

penserais plutôt au Baroche, un artiste pour lequel j'ai toujours eu une grande estime, malgré ses excès de joliesse, qui sont compensés par une forte originalité de coloris et de construction. Les Vierges et les saintes de Baugin font beaucoup penser à lui. Quant à la palette, elle est acidulée et claire, à la façon des maniéristes.

Il est très difficile de faire la relation entre ces tableaux à sujets religieux, très habiles, très fluides, et les quelques natures mortes de Baugin, qui ont assuré sa résurrection et son salut au XXe siècle, et qui sont fort raides, au contraire, très nettes, aussi peu vaporeuses que possible. Aussi a-t-on cru très longtemps, d'après ce que je comprends, avoir affaire à *deux* artistes du même nom. C'est une thèse abandonnée aujourd'hui. Mais l'affaire ne s'arrête pas là, car il y a encore une autre manière de Baugin, ou même deux : celui d'un admirable *Saint Jérôme*, entré en 1976 dans les collections du musée de Caen, et qui peut rappeler les Saintes Familles par le traitement un peu brumeux de la lumière, mais à un niveau de qualité infiniment supérieur; et, plus étonnant encore, le Baugin superbement classique et quasiment poussinesque d'une magnifique *Enfance de Jupiter*, certainement l'une des meilleures scènes mythologiques de la peinture française du XVIIe siècle.

Les deux personnages du premier plan sont un peu faibles, un peu conventionnels, surtout le Saturne de face, qui fait penser à n'importe quelle représentation de fleuve, comme l'époque en a produit des milliers. Mais en arrière et au-dessus tout est emporté dans un grand mouvement magnifique, et magnifiquement rendu, celui de la chasse du dieu enfant, brandissant son foudre et menant tout un groupe de danseurs et de musiciens, sur le fond d'un paysage aux montagnes bleues, qui a malheureusement été coupé à droite – je dis *malheureusement* parce qu'il est dommage d'avoir perdu quoi que ce soit d'un si beau tableau, mais il faut reconnaître que le format actuel, presque exactement carré, a quelque chose de très satisfaisant.

Quatre figures au moins sont splendides – et sans doute aurait-on pu dire *cinq*, car la toile a été coupée également à gauche : celle de l'enfant Jupiter lui-même, s'élançant plein d'ardeur vers la plaine ; celle d'un corybante, au-dessus de lui, qui souffle dans une trompe en forme de serpent; celle d'une danseuse au tambourin, la plus gracieuse de toutes

certainement, et l'une de celles qui font penser le plus fort à Poussin; celle d'un jeune homme de face, visage baissé tandis qu'il tâche de faire oublier à Saturne, par une musique endiablée, son dessein de manger son fils; et celle d'une autre percussionniste aux bras levés, à l'extrême gauche, dont le corps nous a été malheureusement dérobé par le vandalisme. Tout cela allie la fougue, la gaieté, la poésie et l'*ordre*, je ne trouve pas d'autre mot, dans un équilibre parfait qui ne se retrouvera peut-être que chez Carpeaux (Carpeaux sculpteur, s'entend).

Mardi 20 août, six heures moins le quart, le soir. Jacqueline Voillat est repartie hier pour la Suisse, après une belle promenade ultime que nous fîmes dimanche soir à ma chère église de Heux, au milieu de sa campagne bien peignée et pourtant pelucheuse, qui accroche si bien les derniers rayons du soleil; puis à Fourcès; puis aux ruines de l'église de Génens, près de Montréal; et enfin à Larressingle, illuminée dans la nuit.

Ce même dimanche étaient partis Franck Chabot et son ami Diniz Pereira, qui ont passé trois jours ici. Ce soir nous recevons à dîner la famille Rodriguez au complet, qui parle déjà de regagner son Beaumont-de-Lomagne. Ainsi devrait se clore la grande saison de Plieux.

Chaque année l'été passe plus vite. Il y a pour y aider, hélas, que les marronniers de la chartreuse, chez les Rigaud, sous mes fenêtres, souffrent d'une maladie qui va s'aggravant, et qui fait un spectacle assez éprouvant : les feuilles commencent à roussir dès le 14 juillet; le 15 août elles se mettent à tomber…

***

J'ai reçu ce matin un coup de téléphone d'un jeune dirigeant d'entreprise qui semble extrêmement dynamique et qui est très enthousiaste à l'égard de l'avant-programme du Parti de l'Innocence, quoiqu'il en juge les formulations un peu trop littéraires – en général

c’est le reproche inverse qui m’est fait : trop politiques, pas assez littéraires… Que de malentendus entre les êtres!

Il est question maintenant d’une réunion fondatrice à Paris, dans la deuxième quinzaine d’octobre. Le jeune chef d’entreprise suggère qu’on loue un salon dans quelque grand hôtel, le Prince de Galles ou le Plaza, je ne me souviens plus. Il dit qu’il n’en coûte pas grand-chose, à peine trois ou quatre mille francs. Il surestime peut-être un peu l’état financier du Parti, et le nombre des participants éventuels. Il est vrai qu’il a suggéré qu’il pourrait très bien prendre lui-même ces frais à sa charge. Avons-nous déjà trouvé un mécène?

***

A propos de finances : hier j’ai pris mon courage à deux mains, et dès neuf heures et quart du matin j’ai appelé la femme qui est en charge du dossier Pli selon Pli au service du contentieux de la B.N.P. à Bordeaux. Son répondeur m’avait appris il y a une quinzaine de jours qu’elle était en vacances jusqu’au 19 août; et le 19 août c’était hier : je voulais lui donner l’impression que je n’essayais pas de fuir mes responsabilités. En fait il se confirme à demi-mot que la crise récente, la réouverture du dossier général de la dette de Pli selon Pli, est probablement liée à mon défaut de paiement, en avril dernier, des cinquante mille francs que je dois annuellement, par convention, sur la partie de la dette qui m’est personnellement imputable. J’ai assuré cette dame, assez aimable, et en tout cas polie, que j’avais bien l’intention de payer aussi tôt que possible lesdits cinquante mille francs. Elle m’a assuré que c’était en effet la première chose à faire, et qu’on réexaminerait alors l’ensemble de la dette et son destin, comme si tout dépendait de cela. Est-il trop optimiste de ma part d’imaginer que la B.N.P. n’aspire plus qu’au remboursement de cette dette-là, celle pour laquelle elle dispose de garanties signées, et que pour le reste elle est prête à renoncer à sa créance?

Quand bien même ce serait le cas, et certes ce serait bien heureux, ça ne me dirait tout de même pas où trouver les cinquante mille francs…

***

Il y a une quinzaine de jours nous avons reçu ici un distingué citoyen britannique, Sir Ernest Hall, accompagné de sa femme et de l'un des fils. Il ne venait pas à titre de touriste ou d'amateur d'art, mais d'acheteur potentiel du château, en liaison avec la grande agence immobilière, Mercure international, que dirige à Toulouse mon cousin Pierre Chassaigne. C'était un homme très aimable, qui m'a appris qu'il avait fondé, à Halifax dans le Yorkshire, un immense complexe d'art et de design, nommé Dean Clough, qui occupe les gigantesques bâtiments d'usines du XIXe siècle, où prospérait alors la plus grande fabrique de tapis du monde. Dans l'une des nombreuses galeries de ce complexe il avait montré Kounellis, par exemple, et Penone, et bien d'autres.

Hier j'ai reçu une lettre de lui m'expliquant qu'à son vif regret il n'allait pas acheter Plieux, bien que ce fût « *undoubtedly the most spectacularly beautiful chateau we saw* », parce que Plieux était peu adapté aux besoins d'une résidence familiale (ce qui est bien vrai). La lettre était accompagnée d'une abondante documentation sur Dean Clough, qui ne m'a pas surpris parce que j'avais déjà fait ma petite enquête sur le net, et pu constater le caractère pharaonique de l'entreprise et des installations; mais accompagnée aussi, chose beaucoup plus étonnante, d'un coffret de disques compacts portant l'enregistrement de l'intégrale de l'œuvre pour piano de Chopin, en sept disques, interprété par Sir Ernest lui-même.

J'ai déjà écouté les *Nocturnes.* Je ne suis certes pas un expert en fait d'interprétation, mais la qualité de celle-ci m'a semblé tout à fait professionnelle, même si le tempo m'a surpris par sa rapidité. Ce gentleman, qui semble avoir fait sa fortune dans les tapis, est décidément une personnalité bien singulière, et très attachante.

Lundi 26 août, six heures moins le quart, l'après-midi. L'article de Patrick Kéchichian dans *Le Monde*, il y a une quinzaine de jours, a donné

le signal d'une réouverture des hostilités, ou d'une deuxième "affaire Camus", qui m'a beaucoup occupé ces derniers temps. L'article de Kéchichian a eu en effet toute une descendance, un article de Sylvain Bourmeau dans *Les Inrockuptibles*, un paragraphe du "Bloc-Notes" de Bernard-Henri Lévy dans *Le Point,* et hier un paragraphe de la chronique de Sollers dans *Le Journal du dimanche.* J'ai répondu à tout cela, non pas bien sûr en envoyant quoi que ce soit aux journaux, puisqu'il est entendu qu'ils ne publient rien de ce qui contredit la ligne qu'ils ont choisie, mais sur mon propre site, dans la section réservée au Parti de l'In-nocence, où peuvent se lire à présent douze éditoriaux. Les quatre derniers sont intitulés respectivement *Boulevard Patrick-Kéchichian* (j'explique que le Parti, dès qu'il sera au pouvoir, donnera le nom de Kéchichian à toute sorte de grandes artères, pour le remercier de la publicité qu'il lui a faite), *Kiosque Sylvain-Bourmeau, Volière Bernard-Henri-Lévy* et *Espace Fumeurs Philippe-Sollers.*

Les articles des quatre chroniqueurs ont tous le même ton haineux, souvent mélangé de mépris et de commisération, et les trois derniers sont tous issus du premier, car toutes les citations qui y sont faites de moi sont des reprises plus ou moins fidèles des citations faites d'abord par Kéchichian, lesquelles bien sûr, selon l'usage, étaient déjà gravement tronquées et trafiquées. Aucun des trois dénonciateurs de deuxième génération, apparemment, n'est allé vérifier à la source la véracité de la dénonciation première, et la justesse des documents avancés. Ils se sont contentés de reproduire, en le coupaillant encore un peu et en l'aggravant, ce que leur chef de file, en l'occurrence, leur avait offert comme prétexte et comme munitions pour les faire repartir en campagne.

Le climat général est assez différent de ce qu'il était il y a deux ans. En 2000 je ne répondais à rien, d'abord parce que mes articles étaient refusés partout, plus tard parce que ce barrage m'avait découragé : je me contentais de mettre sur mon site les textes de moi dont les journaux n'avaient pas voulu. Cette fois je réplique du tac au tac, et presque au jour le jour, directement sur le site, sans m'adresser jamais aux journaux. Il faut dire que le site joue d'emblée un rôle beaucoup plus central que la dernière fois, puisque les textes dénoncés et déformés par Kéchichian

n’existent que là, que c’est là qu’il les a trouvés, qu’aucun éditeur n’est directement concerné.

Le point faible, ou plutôt *incertain*, est l’attitude de Paul. Aucune nouvelle de lui depuis la reprise du conflit. Mais sur le site de la Société des Lecteurs quelqu’un faisait remarquer hier ou avant-hier que mon site ne figurait plus parmi les “sites favoris” des éditions P.O.L, ceux avec lesquels elles proposent un lien. En soi c’est tout à fait normal. Les éditions P.O.L n’ont pas à proposer parmi leurs “sites favoris” un site qui est devenu un site politique, qui plus est très éloigné de leurs propres préférences. Est-ce un indice de quelque chose d’autre? C'est ce qui devrait se révéler assez rapidement.

Finkielkraut, lui, est on ne peut plus loyal et fidèle. Sa femme et lui sont d’ardents supporters du Parti. Nous sommes en liaison téléphonique suivie, il prépare une réplique aux uns et aux autres, d’autant plus nécessaire à ses yeux qu’il est personnellement mis en cause dans chacun des articles contre moi, non pas nominalement (sauf par Kéchichian) mais allusivement, car plusieurs des auteurs estiment que l’inquiétant ce n’est pas ma petite personne, ni mes inepties, mais les étranges soutiens dont je bénéficie – et comme Finkielkraut est la seule personnalité publique à me soutenir, il ne peut s’agir que de lui. Le plan auquel il semblait s’être arrêté hier était de donner un entretien à son jeune ami Alexis Lacroix pour *Le Figaro.* Mais le plus urgent pour lui, dans l’immédiat, est de préparer son cours de rentrée à Polytechnique, qui doit être prononcé jeudi prochain. Il est encore dans le Luberon, mais il rentre demain à Paris.

Toute cette agitation a créé beaucoup d’attention autour de mon site, dont la fréquentation a été multipliée par trois, et certains jours par dix. Bien entendu tout cela reste à mon échelle, c’est-à-dire tout à fait modeste. Nous allons passer pour ce mois-ci le cap des trois mille visiteurs, qui n’avait été atteint qu’une fois, en juin 2000. Je dois dire qu’il est assez excitant pour moi de savoir que chaque fois que j’envoie un texte il a immédiatement quelques dizaines, voire quelques centaines, de lecteurs. Évidemment ce n’est rien du tout comparé aux centaines de milliers de lecteurs des journaux où je suis insulté et traîné dans la boue.

Pourtant c'est assez pour me permettre d'échapper au sentiment d'impuissance totale dont j'étais accablé il y a deux ans.

Pierre et moi devons partir demain pour un petit voyage de quelques jours à Pau et dans le Pays basque. Il a besoin de se rendre là-bas pour des recherches aux archives, relatives à son D.E.A. Je suis très heureux de l'accompagner, malgré l'habituel manque de fonds, et le relatif manque de temps. J'ai envoyé tout à l'heure à Fayard le mois de juin de l'année 1999, tout juste relu et corrigé. Mais depuis trois jours, dans le feu des combats, j'ai dû interrompre mes travaux sur *L'Inauguration de la salle des Vents.*

Pour le *journal 1999,* Claude Durand renâcle au titre *Limite dégoulinant*, suggéré par une réflexion de Farid Tali au sujet de mon comportement et de mes propos trop sentimentaux à son égard. Je regrette un peu la résistance de Durand parce que autour de moi tout le monde, Pierre, Flatters, les Finkielkraut, aime beaucoup *Limite dégoulinant*, qui fait une belle rupture avec la série des titres précédents. Mais je reconnais que la rupture est peut-être un peu trop marquée. Si Durand s'obstine dans son refus, le livre s'appellera sans doute *Retour à Canossa.*

Barcus, Pays basque, hôtel Chilo (annexe), mardi 27 août, dix heures du soir. Nous sommes partis de Plieux vers midi et avons gagné Pau par Condom, Eauze, Manciet, Nogaro et Aire-sur-Adour. A Pau Pierre devait travailler aux archives. Il m'a laissé près du musée des Beaux-Arts, lequel s'est rencontré clos, car nous sommes mardi – vengeance pour tous les malheureux qui pareillement se présentent à Plieux le mardi, et trouvent toutes les herses baissées…

Je me suis rabattu sur le musée Bernadotte, que j'avais l'intention de voir de toute façon. J'y ai passé un long moment. Il ne peut guère intéresser que des pervers de ma sorte. On y voit la chambre natale (peut-être – il n'y a guère d'indications), force gravures sur la carrière de Charles XIV-Jean (j'ignorais qu'il eût été ambassadeur aux États-Unis),

et beaucoup de bustes et portraits de ses descendants, d'Oscar Ier à Charles XV-Gustave, non sans mention spéciale de mon cher prince Eugène, dont j'ai visité avec tant de plaisir, à Stockholm, il y a deux ans, le pittoresque Waldemarsudde.

J'ai toujours eu un faible pour Pau. Mais évidemment cette pauvre ville n'est plus que l'ombre d'elle-même. Comme c'était au XIXe siècle une ville aristocratique et grande-bourgeoise, le XXe siècle petit-bourgeois, surtout dans sa deuxième moitié, s'est ingénié vindicativement à l'enlaidir de toutes les façons imaginables. Qu'avait-elle d'unique, d'exceptionnel, de vraiment merveilleux? Bien plus que le château natal d'Henri IV, elle avait une relation incomparable avec les montagnes, ce caractère de ville en terrasse, le panorama de toute beauté qu'elle offrait sur sa façade méridionale. Ce panorama est aujourd'hui largement gâché par la laideur imbécile et insistante de tout ce qui est au pied de la terrasse et du boulevard des Pyrénées, et qui relève peut-être de la commune de Jurançon, pour comble. Du château d'Henri IV, qui tenait tout ce qui lui restait de poésie, après les massives restaurations qu'il avait essuyées, d'une vue sublime sur le pic du Midi d'Ossau, on aperçoit d'abord, en contrebas, de lamentables immeubles, qu'on aurait très bien pu faire pousser n'importe où ailleurs, et qu'il a bien fallu qu'on aille dresser précisément là, afin que soit humilié, banalisé, vulgarisé, un des plus beaux spectacles naturels du monde.

Il faut dire que le XIXe siècle avait inauguré le massacre en installant la gare de Pau précisément au pied de la ville sur son versant le plus précieux; de même qu'à Lectoure, par exemple, et toutes proportions gardées, il a bien fallu que la municipalité installe la zone industrielle précisément du côté où la contemplation trouvait à se satisfaire de la façon la plus grandiose. Aujourd'hui, à Pau, de hauts peupliers, le long du gave, s'efforcent de cacher ce qui peut l'être, non sans un certain succès, en de certains points. Ont été aménagés également, sous le château et à proximité du nouvel hôtel du Département, de très jolis jardins modernes, d'inspiration plus ou moins médiévale, admirablement entretenus, et qui distraient un moment le regard. Ils ne parviennent pas à faire oublier, hélas, cette plaine hideuse, industrielle et méchamment banlieusarde, en bas du promontoire et en çà du grand élan de la

campagne boisée vers les sommets. On aime mieux ne pas songer à ce que mon pauvre Toulet (dont j'ai vu la maison natale, comme chaque fois) penserait de tout cela…

Nous fûmes à Lacommande, au sud-ouest de Pau, intéressante église romane, victime de restaurations sans doute indispensables mais qui l'ont dépouillée de beaucoup de son attrait poétique. Devant chaque pierre ou presque, en effet, on est obligé de se demander si elle est originelle ou non. Dans le chœur les chapiteaux eux-mêmes paraissent authentiques, et souvent ils sont très beaux, comme celui où l'on voit une danseuse renversée, dans un angle – est-ce Salomé? Hélas tout ce qui les soutient et les surmonte est suspect, et paraît dater, sinon d'hier, du moins de Mérimée et des voyages de Baldus, non sans encore de nombreuses et trop radicales restaurations depuis lors. Sur un monument de cette sorte l'esprit trouve à s'alimenter, et même avec plaisir et intérêt, mais l'âme n'est guère concernée.

Il en va un peu de même, à Oloron-Sainte-Marie, au portail de la cathédrale Sainte-Marie – et cela bien qu'il s'agisse, évidemment, d'un morceau et d'un édifice d'une tout autre importance, et par bien des côtés admirables. Pour ma part j'aime surtout le cavalier qui se dresse en avant et à droite de la seconde voussure, à la fois Constantin et Gaston IV de Béarn, figure de l'Église triomphante, écrasant l'hérésie du pied de son cheval. Il y a là une véritable statue équestre, d'une facture digne de l'antique (ou presque) : elle est particulièrement émouvante entre ces montagnes, et rendue plus impressionnante encore par les quelques maladresses qui l'affectent.

Au tympan, le Christ, détaché de la croix, est très joli garçon, avec ses grosses lèvres et son épaisse coiffure aux cheveux raides. Mais les deux tympans dans le tympan, au-dessus de chacune des portes, sont manifestement modernes, même si ce sont des copies de ce qui les précédait au même emplacement; et ils déparent gravement l'ample composition d'ensemble. D'ailleurs on comprend mal ce qu'il en est des divers matériaux. A la voussure externe les vingt-quatre vieillards, au demeurant très réussis, ont l'air en terre cuite, ce qui n'est pas vraisemblable, et ils sont rougeâtres, tandis que les personnages qui au-dessous d'eux paraissent préparer quelque banquet sont taillés dans une

pierre platement grise. Or, de ces disparités, il ne ressort pas un heureux effet chromatique, mais seulement un doute, un désagréable soupçon sur tous les aménagements qui ont abouti à ces raccords approximatifs. Ce portail de Sainte-Marie, malgré sa beauté et ses immenses mérites, apparaît surtout comme une anthologie de toutes les méthodes de restauration qui ont sévi depuis bientôt deux siècles, et dont beaucoup, il faut bien le dire, furent désastreuses.

Pierre voulait passer au village d'Esquiule, à l'ouest d'Oloron-Sainte-Marie, qui est, ou qui était, m'explique-t-il savamment, une sorte d'enclave de la basquité en territoire officiellement béarnais. A Barcus, en revanche, nous avons franchi vraiment l'ancienne frontière linguistique et coutumière. A la nuit plus que tombante nous avons pris nos quartiers en cet hôtel Chilo d'où j'écris, mais, par économie, selon la formule expérimentée il y a trois ans lors du voyage en Italie, nous sommes allés pique-niquer nuitamment dans la montagne, de jambon de Bayonne, de fromage de brebis et de jurançon achetés au passage à Lasseube. Des vaches et un chat nous ont tenu compagnie, pendant notre dîner pastoral. Il faisait presque tout à fait nuit, mais on jouissait encore d'un beau panorama, entre ces montagnes encore assez peu élevées, très vertes, aux prairies grasses. Nous sommes revenus dûment crottés de bouse de vache, et M. Pierre dort déjà.

Hôtel Loizu, Burguete, près Roncevaux, Navarre espagnole, mercredi 28 août, onze heures moins le quart, le soir. Ce petit voyage est un peu… non pas *gâché,* bien loin de là, mais affecté, tout de même, par une irritation dentaire – pas tout à fait une rage de dents –, qui m'oblige à ne me servir, pour manger, que d'un côté de la mâchoire, et qui rend les repas, au moins, assez désagréables. D'autre part il fait un temps affreux. Nous avons voulu nous offrir une petite promenade dans Burguete, à l'instant, en sortant de table, mais la forte pluie qui tombe sans discontinuer nous a dissuadés d'aller très avant.

Ce matin, quittant Barcus et inaugurant la journée par un détour vers le nord, nous avons vu l'église romane de L'Hôpital-Saint-Blaise, qui est desservie, à l'extérieur, par le trop proche voisinage d'une auberge très blanche et très envahissante, par un appareil décrépi que je trouve assez médiocre et d'aspect trop contemporain, et par un très vilain porche, *refait* bien plus que restauré. Quand on entre, en revanche, on est tout à fait séduit. Cette église est la plus hispano-mauresque de toutes les églises de France. Elle passe pour avoir eu un "architecte" venu d'Espagne. Elle se distingue surtout par des baies aux nervures de pierre directement inspirées de l'art mozarabe ou mudéjar, et par une magnifique coupole nervée, en étoile à huit branches, qui elle aussi suggère très fortement, et très heureusement, le plus évocateur art musulman de la péninsule.

A Mauléon-Licharre j'étais surtout intéressé par l'hôtel d'Andurain, vaste et impressionnant bâtiment du début du XVIIe siècle, qui fut dans les plus récentes décennies la propriété de cet original Arnaud d'Andurain de Maÿtie, que j'avais rencontré aux Deux-Magots, à Paris, alors que je rentrais d'Oxford, en 1967, sans doute. Il s'était excusé de m'aborder en m'expliquant qu'il m'avait pris pour un prince allemand! Je suis allé deux ou trois fois, dans ces années-là, à de petites réceptions qu'il donnait dans le bel hôtel particulier de la rue de Varenne qu'il partageait avec sa sœur et son beau-frère, je crois. J'ai rencontré chez lui Roger Peyrefitte, et surtout Jacques de Ricaumont, que par la suite j'ai fréquenté plus que lui. Il avait été ambassadeur en Afghanistan et avait dû quitter son poste et la Carrière à la suite d'une affaire très romanesque que ne lui avait pas pardonnée le ministre des Affaires étrangères de l'époque, Maurice Couve de Murville. Lui en voulait beaucoup à ce protestant, dont il incriminait le puritanisme étroit. Mais je vois en tournant dans le pays que les Andurain et les Maÿtie ont été les champions du post-tridentisme dans la Soule, et que de tout temps ils ont eu maille à partir avec les parpaillots. L'hôtel d'Andurain de Mauléon a été bâti par un Arnaud de Maÿtie qui fut évêque de Bayonne.

Nous n'avons pu le visiter car il était onze heures et demie du matin quand nous nous y présentâmes, et le prochain tour guidé n'avait lieu qu'à trois heures de l'après-midi. En revanche j'ai pu échanger quelques

mots avec une nièce de mon M. d'Andurain, qui m'a appris qu'il était mort «en juin dernier », je crois; mais j'ai cru comprendre qu'il s'agissait plutôt de juin 2001. Elle m'a dit aussi que ses dernières années avaient été assez tristes, parce qu'il avait souffert d'une attaque et qu'il était très diminué. Il vivait alors à Pau mais malgré tout venait quelquefois à Mauléon. J'avais eu l'impression à quelques lettres de lui, reçues à Plieux, qu'il regrettait beaucoup la vie parisienne, dont il avait dû faire son deuil pour des raisons pécuniaires. Lorsque je suis allé en Espagne avec Étienne – était-ce en 1995, ou 96? –, nous sommes passés par Mauléon, venant de Plieux, mais déjà nous n'avions pu visiter l'hôtel d'Andurain. J'ai dans ma bibliothèque le volume *Souvenirs plaisants de la vie sérieuse*, ouvrage que je n'ai pas encore lu avec toute l'attention qu'il faudrait, certainement, et où le vieil ambassadeur évoquait les plus pittoresques de ses souvenirs professionnels. Ce n'est certainement pas ennuyeux.

Le château de Trois-Ville, au sud de Mauléon, fut bâti selon la légende par le M. de Tréville des *Trois Mousquetaires*, et sur des plans de Mansart. Il est desservi aujourd'hui par des toits dont j'ai peine à croire qu'ils puissent être originaux, bien qu'ils soient de l'espèce dite précisément "à la Mansart", mais dans une version qui évoque plutôt le XIXe siècle finissant et bourgeois. Dans le cimetière tout voisin la plus grosse tombe est celle de la famille d'Andurain, encore une fois, ce qui me donne à penser qu'une autre branche que celle de Mauléon possède aussi ce Trois-Ville, ou Tréville. Nous ne sommes pas entrés. Il semble y avoir d'assez jolis jardins.

Les églises romanes, ou en parties romanes, de Laguinge et de Haux méritent à peine les petits détours qu'elles réclament, tant elles ont été brutalement restaurées. C'est aussi le cas d'une assez belle gentilhommière de forme carrée, à Haux, qui attire l'œil de loin mais le déçoit de près. De toute façon les entours, ici comme là, découragent tout attachement virtuel.

Il n'en va pas de même de l'église de Sainte-Engrâce, beaucoup plus haut dans la montagne, sur la route de la Pierre-Saint-Martin. Elle se dresse dans un site très impressionnant, et qui n'a pas trop souffert, au moins pour ce qu'on en voit à partir du monument. Celui-ci, de

l'extérieur, n'est roman qu'en petite partie, mais sa silhouette déséquilibrée est d'un grand attrait, surtout sur le fond d'un formidable cirque de rochers. A l'intérieur, de magnifiques et complexes piliers, posés sur d'énormes tambours, portent des chapiteaux de grande taille, sculptés presque en ronde bosse, d'une exceptionnelle vigueur et puissance de suggestion.

Nous sommes passés en Espagne au col de la Pierre-Saint-Martin. Il est précédé sur le versant français par une station de ski particulièrement hideuse, qui défigure des centaines d'hectares. Toutefois il est lui-même d'une très grande beauté, de même que tout le versant espagnol. Nous avons marché le long d'un chemin de randonnée qui, l'eussions-nous suivi jusqu'au bout, nous eût ramenés à Sainte-Engrâce, en quelque quatre ou cinq heures. Il serpente entre de magnifiques prairies parsemées de rochers gris, parmi les chevaux, les vaches, les moutons et les chèvres. Nous avons même rencontré des cochons, qui somnolaient dans une cabane, près de l'appentis d'un marchand de fromage. Nous cheminions en compagnie des nuages. Seul le mauvais temps nous a dissuadés de nous attarder sur ces hauteurs, curieusement solitaires et sauvages, bien qu'elles soient d'un accès très facile au promeneur.

Isaba, premier bourg d'Espagne sur cette route-là, possède une belle église sombre dotée d'une tour si forte et si haute, rectangulaire, qu'on soupçonne qu'il ne peut s'agir véritablement d'un clocher, et qu'on croit plutôt à quelque ancien donjon. Mais les églises d'Ustarroz et d'Ochagavia, plus à l'ouest, ont la même structure massive.

A Ochagavia nous sommes repartis vers le nord, bien que la petite route que nous avons suivie fût un cul-de-sac. Elle mène à la chapelle de Notre-Dame-des-Neiges, qui nous avait séduits sur la carte par son extrême isolement. C'est un édifice insignifiant, mais qui se dresse en effet dans des solitudes inimaginables. Pourtant je crois comprendre qu'au Moyen Âge il y avait là un château, sur le haut cours du río Irati, au cœur de la forêt du même nom. On s'est même battu dans ces parages oubliés des hommes et des dieux, au temps de notre Révolution et de l'Empire. Les Français ont eu là une garnison jusqu'en 1813. J'imagine que les soldats devenaient fous. Aujourd'hui ne fréquentent plus ces déserts que quelques pécheurs, qui peuvent se croire aux fins fonds du

Nevada. Le chemin, qui serpente à travers de profondes forêts mais franchit un col tout à fait dénudé, est de toute beauté. Seuls le brouillard, qui allait s'épaississant, puis une très forte pluie, nous ont empêchés d'en tirer toute l'émotion atmosphérique qu'il doit prodiguer naturellement. On aperçoit des territoires immenses, où ne s'élève pas une seule maison. Nous écoutions les trois quatuors d'Arriaga.

Pauvre Arriaga : il est mort à vingt ans, je crois, en 1826. En lui les codes musicaux les plus éculés du XVIIIe siècle n'en finissent pas de finir. Pourtant, de loin en loin, avec une certaine insistance, quelque chose dans son inspiration essaie d'écarter cette brume trop gracieuse – quelque chose de beaucoup plus âpre, plus sombre, plus grinçant, plus étrange, plus personnel. On se dit qu'avec quelques années de plus un très grand musicien n'aurait pas manqué de percer cette gangue de délicatesse surannée, étrangère à son tempérament; que celui qu'on entend était à deux pas de trouver sa voie.

Les musiciens du quatuor Rasoumovsky le servent à merveille. Tout juste se montrent-ils un peu imprudents, peut-être, en tirant d'emblée toutes leurs meilleures cartouches. En effet ils commencent par le *deuxième* quatuor, dont l'*allegro con brio* initial est certainement ce qu'Arriaga a écrit de plus fort, au moins dans ce genre-là. Ensuite on s'ennuie un peu.

Sare, hôtel Arraya, jeudi 29 août, onze heures et demie du soir. Je ne pense pas avoir la force de raconter ici la journée en détail. Ce matin nous avons visité sous une pluie battante le monastère de Roncevaux, où je crois être passé une fois avec ma mère et une fois avec "Étienne", sans jamais y entrer. C'est plus beau que je ne l'imaginais. Pour qualifier le cloître, ou bien l'austère et vaste chapelle carrée – *Saint-Augustin*, je crois – où furent transférées en 1912 les cendres du roi de Navarre Sanche le Fort et de sa femme, Pierre aventure le concept de "style gothique macho", qui me paraît assez pertinent. On pourrait dire aussi "gothique montagnard". Le cloître ne date que du XVIIe siècle, mais il est

bien gothique encore, et de l'espèce la plus roide. Le mauvais temps lui va très bien.

Nous sommes montés au-dessus du couvent jusqu'à la passe de Roncevaux; cependant il y avait tant de brouillard qu'on n'y voyait rien du tout. Je voulais gagner de là un sommet nommé Orzanzurieta, à sept ou huit kilomètres plus à l'est. La carte Michelin promet qu'on y jouit d'une vue immense dans toutes les directions. Toutefois, comme on distinguait à peine le bout de ses propres chaussures, j'ai dû renoncer, bien que ce ne soit pas ma pente.

Nous aurions pu franchir le col de Roncevaux et gagner directement Saint-Jean-Pied-de-Port, en France, mais c'eût été beaucoup trop simple. Pierre s'intéresse beaucoup à un village nommé Les Aldudes, dans la vallée du même nom, fameux pendant la guerre de 14 par le nombre exceptionnel de déserteurs qui en étaient originaires (jespère qu'il y a prescription...). Toutefois, pour entrer en France par la vallée des Aldudes il fallait, de Roncevaux, repartir vers le sud, passer de nouveau à Burguete où nous avions couché, suivre la route de Pampelune jusqu'à un village nommé Zubiri (où il y a un assez médiocre "pont du Diable", sur une rivière bien mal tenue), et de là reprendre la direction du nord, à travers un pays boisé, à cheval sur l'Espagne et la France, appelé en espagnol *Quinto Real*, en basque *Kintoa* et en français *le pays Quint* : en effet ses habitants devaient verser *un cinquième* de leurs revenus au monastère de Roncevaux.

Le pays Quint est situé pour une bonne part au *nord* de la ligne de partage des eaux, pourtant il est territoire espagnol. Mais, par un de ces beaux raffinements de complication historique et administrative qui sont ma passion, tout territoire espagnol qu'il est, ses habitants, eux, qui étaient environ une cinquantaine il y a trente ans, sont citoyens français. Bien entendu cette situation bizarre a créé toute sorte de conflits entre la France et l'Espagne, conflits que s'efforçait de régler une convention consulaire signée à Bayonne en 1856. Les problèmes ont resurgi à l'occasion de la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle un certain nombre de jeunes gens des communes des Aldudes et d'Urepel paraissent avoir eu une tendance marquée à se déclarer espagnols (puisqu'ils étaient en Espagne) – ou plus simplement à déserter.

A Saint-Étienne-de-Baïgorry, plus au nord, au débouché de la vallée des Aldudes, j'étais passé voir en 1995 ou 1996, avec Étienne, le château d'Echaux que j'avais vaguement envisagé d'acheter en 1992. Depuis lors il a été vendu une ou deux fois, et restauré de façon un peu trop radicale à mon goût. Il est ouvert au public. Mais il ne plaisait pas à Pierre, qui n'a pas souhaité le visiter. Il se dresse pourtant sur de belles pelouses, il est entouré de beaux arbres, et son environnement immédiat, à savoir le village de Saint-Étienne-de-Baïgorry, m'a paru moins fâcheux qu'il ne m'avait semblé à mon dernier passage.

De Saint-Étienne nous avons gagné Saint-Jean-Pied-de-Port, qui en revanche m'a franchement horrifié : le beau gros village professionnel dans toute son horreur. Je croyais la saison touristique finie, il n'en est rien. Et je croyais le Pays basque relativement solitaire et replié sur lui-même : autre grave erreur. Il y avait à Saint-Jean un monde fou, et de la pire espèce touristique. Et la petite ville fait tout, très visiblement, pour tirer profit le plus vite et le mieux possible de cette manne : friperies en tout genre, crêperies, pizzerias, galeries d'art d'ultime catégorie – on se croirait en quelque Saint-Tropez au petit pied ou dans un Cordes-sur-Ciel universalisé. Les rues sont très pittoresques, plusieurs maisons sont très belles, mais l'impression dominante est celle d'un cauchemar.

Espelette, Ainhoa, Sare : tout le Pays basque occidental donne la même impression complaisante, pour ne pas dire pis. Les villages sont beaux, ou du moins ils l'ont été, car la plupart sont affreusement abîmés par la négligence, et bien davantage par le zèle. La vie y est tout entière au deuxième degré, semble-t-il : on joue au beau village, on joue à la basquitude profonde, on joue au respect absolu de l'"authenticité" locale. Mais cette "authenticité" est très visiblement le résultat de diverses études de marché menées au cours des diverses décennies et demi-siècles récents, elle sonne aussi faux qu'il est possible, et elle ne protège en rien les sites.

Et puis ces contrées sont beaucoup trop denses de population pour mon goût, même en ne tenant pas compte des envahissants touristes. On a l'impression d'un unique long village, qui tend vers nous ses interminables banlieues, ses centres commerciaux, ses hangars, ses ateliers, ses syndicats d'initiative et son terrible "artisanat d'art" (dès que

l'"artisanat d'art" pointe son nez quelque part, on peut dire que l'endroit est perdu…).

Sare, où j'écris ceci, a souffert un peu moins que les autres de tous ces maux. Mais tout de même, si, en sortant de table, on veut faire une petite promenade nocturne, on suit une belle allée dallée qui descend vers la rivière et vers quelque faubourg, et qui est éclairée, très près du sol, par des espèces de niches lumineuses, creusées dans les vieux murs. C'est très commode, on est bien content de trouver cet éclairage discret, et tellement sophistiqué. Mais on ne peut se défendre d'un peu de nostalgie pour les "vrais" villages de jadis. N'en restera-t-il pas un seul? Si, bien sûr, mais à condition qu'il n'ait vraiment aucun intérêt. Si par malheur quelque beauté lui est échue, il est condamné à jouer un rôle, à se déguiser en village pour spot de la Caisse d'épargne, avec Sicilienne de Chostakovitch obligée. Et c'est tout le Pays basque, hélas – à la possible exception de la lointaine Soule – qui s'amuse à jouer au Pays basque, en consultant pieusement les spécialistes, de temps en temps, sur sa conformité parfaite avec les plus récemment découvertes des traditions ancestrales.

Plieux, vendredi 30 août, dix heures vingt-cinq, le soir. On dirait que je dispose de cinq minutes avant le dîner. J'en profiterai pour dire que ce matin nous continuâmes notre recherche des monuments aux Morts de Maxime Réal del Sarte dans le Pays basque. Rien qu'à Sare, où nous avions passé la nuit, il y en a *deux*, que nous pouvions pratiquement voir de notre balcon à l'hôtel Arraya : l'un, près de l'église, a remporté en 1922 le grand prix national du Souvenir français (ou quelque chose comme cela) ; l'autre, à cinquante mètres de là, près du fronton de pelote basque, célèbre un pelotari de renom qui fut aussi un héros de la Résistance – il est représenté deux fois, par superposition, comme en relief : une fois lançant la balle, une autre lançant une grenade.

Ce monument-ci est nécessairement postérieur à la Libération, ce qui tendrait à prouver que Réal del Sarte n'était pas en disgrâce ou réduit au

chômage après l'Occupation. Je ne sais rien de son attitude pendant la guerre, d'ailleurs. Mais on aurait pu l'imaginer pétainiste ou vichyssois, car je crois comprendre qu'il avait été plus ou moins le sculpteur officiel de l'Action française, et c'était un ardent maurras-sien. L'un de ses monuments aux Morts du Pays basque portait d'ailleurs un quatrain de Maurras, carrément. Pierre pensait qu'il s'agissait de celui d'Ascain. Celui d'Ascain est bien dû à Real del Sarte, mais on ne peut y lire nul vers de Maurras. Cette inscription aurait-elle été retirée?

Ce qui est surtout frappant, hélas, c'est l'extraordinaire médiocrité de toutes ces œuvres. Il n'y en a pas une pour rattraper les autres. Je croyais que Réal del Sarte était un artiste académique compétent, une sorte d'Augustus Saint-Gaudens à la française. Pour être académique il l'est, mais sans aucun des mérites spécifiques qui accompagnent souvent ce trait-là. Il est vrai qu'il n'avait qu'un bras, ayant perdu l'autre sur le front : cette circonstance l'a sans doute aidé à obtenir des commandes, mais pas à les réaliser.

Samedi 31 août, neuf heures du soir. Cette journée d'hier, inaugurée par une série de monuments aux Morts, a gardé tout du long un caractère nettement commémoratif : nous nous sommes recueillis sur la tombe de Toulet à Guéthary, près de l'église, et sur celle de Barthes dans le cimetière d'Urt.

C'étaient des commémorations de commémoration, en ce qui me concerne : en effet j'avais fait visite aux mêmes sépultures, déjà, lors de mon *Voyage en France* de 1980. J'ai aussi revu les maisons. De même que j'avais aperçu, à Pau, mardi dernier, celle où est né Toulet en 1864, j'ai revu dans Guéthary celle où il s'est établi en 1917, déjà bien malade, je crois, pour y mourir en 1920, le 6 septembre. C'est une villa très simple, pas laide, *Etchebaria,* si ma mémoire est bonne. Elle n'a sans doute pas beaucoup changé.

Guéthary, en revanche, a subi, très tôt après la mort du poète, des transformations considérables, qui auraient sans doute mis ce râleur hors

de lui. On a construit à deux pas de chez lui, près du fronton, une mairie du plus pur style pseudo-basque, avec imitation en ciment peint des pans de bois rouges de la tradition labourdine : et surtout, en contrebas, près du rivage, un gigantesque hôtel-casino, tout en pergolas, terrasses et ponts suspendus, aujourd'hui bien déchu de sa splendeur, et vendu par appartements, tandis qu'un autre ancien grand hôtel est à présent une résidence pour "personnes retraitées". Le paradoxe est que tout cela a pour nous, maintenant, un net charme années vingt, souligné par ce qui semble bien être la déconfiture de la station. Guéthary en fin de saison baigne dans une jolie lumière paisible, délicatement lasse.

Plat, rectangulaire et dépourvu d'arbres, le cimetière d'Urt est bien laid, entre ses quatre murs nus. La tombe où Barthes repose auprès de sa mère est la plus simple : une élémentaire pierre plate, les noms, les dates, aucune inscription. Leur maison est entretenue, mais tous les volets étaient clos. Dans une boucle de la route qui descend vers l'Adour, j'ai revu la villa du docteur L., dont il est question dans le *R. B.* J'ai même revu le docteur lui-même, qui m'avait très gentiment reçu en 1980, et invité à passer la nuit sous son toit, au sein de sa famille. Une de ses filles tondait la pelouse. Lui est apparu un instant sur le perron, très peu changé. Je les ai salués l'un et l'autre, de loin, mais ne me suis pas fait reconnaître, si c'est bien le mot.

En bas d'Hasparren nous avions vu plus tôt la maison de Francis Jammes, reçue en don d'une admiratrice en 1921, aussitôt après une neuvaine pour obtenir de la Vierge un toit où abriter une progéniture nombreuse. Pauvre Jammes, et pauvre maison ! L'un entraîne l'autre dans sa décadence. Les vieux guides disent que cette maison va être transformée en musée. Les guides récents, qui copient les anciens en les modernisant de chic, sans aller y voir, croient pouvoir affirmer qu'elle *est* un musée. Mais le long effondrement posthume du renom littéraire de Jammes a conduit à l'abandon du projet, d'évidence. Et la malheureuse maison, assez décatie, abrite toute sorte d'associations culturelles locales, certainement du plus grand mérite, mais dont le seul nom fait bâiller.

En 1906, à Labastide-Clairence, entre Hasparren et Urt, dans une maison que signale une plaque, Jammes avait reçu la communion des mains de l'abbé Michel, et sa vie en fut transformée. C'est là, chez Mme

Lafourcade, que l'année précédente il avait fait la connaissance de Claudel. Aux XVIIe et XVIIIe siècles Labastide abrita une petite communauté juive, originaire surtout du Portugal. On voit encore son cimetière – un simple pré pentu où se serrent quelques dalles en vrac : malheureusement presque toutes sont brisées, et les inscriptions à peine lisibles.

A propos de pèlerinage littéraire, nous avions visité la veille, *avant-hier*, à Cambo, la basilique du genre, la villa *Arnaga* de Rostand, dont je me souvenais assez bien pour y être allé avec mes parents, je crois, il y a presque un demi-siècle. C'est sans doute l'une des institutions touristiques les plus populaires du Pays basque, autant et plus que le fameux petit train de la Rhune, dont nous avons vu la gare de départ, au col de Saint-Ignace, entre Sare et Ascain. *Arnaga* est une étape un peu laborieuse, car il se presse là des foules considérables, et c'est en groupes compacts qu'on passe d'une pièce à l'autre, et qu'il faut se croiser dans les corridors. Mais les somptueux jardins sont bien entretenus, la magnifique perspective sur les montagnes est miraculeusement intacte. Et puis il est amusant de voir quelle tapageuse splendeur peut offrir la littérature à ses enfants les mieux aimés, ou les plus habiles. La maison de Loti à Rochefort, pour ruineuse qu'elle ait dû être, est à *Arnaga* ce que le palais du facteur Cheval ou la maison Picassiette sont à Chambord ou à San Simeon.

Loti n'était d'ailleurs pas loin, nous l'avons retrouvé à Sare, qui sert de cadre à *Ramuntcho.* Mais le livre fut écrit pour la plus grande part à Ascain, à l'hôtel de la Rhune, ainsi qu'il est dûment signalé par une plaque. Vivent les plaques. Qu'on mette des plaques partout, des plaques pour tout. Au fameux vieux fantasme de la carte aussi grande que le pays, tombé de *Sylvie et Bruno*, pourrait se substituer avec avantage celui d'un monde entièrement "plaqué", inscrit, écrit, où les phrases seraient la chose même, *in situ*, lieu tenant lieu du lieu – il ne leur manquerait que des lecteurs, comme à moi.

Je m'avise seulement à présent que c'est à la palombière de Sare que mon ami Étienne, venu en voisin de Bayonne, passa une journée merveilleuse, qu'il me décrivait l'automne dernier, dans une lettre

superbe à l'enthousiasme communicatif. Une phrase de cette lettre a fait son chemin jusqu'à *Est-ce que tu me souviens?*

Mais tous nos pèlerinages ne furent pas exclusivement littéraires, durant ces trois jours. Nous sommes entrés hier, en regagnant la Gascogne, dans la maison natale de saint Vincent de Paul, en Chalosse. Elle est ceinte par de nombreux édifices religieux et secourables, quelques-uns très délabrés, d'autres tout à fait récents. L'ensemble est assez sinistre, à vrai dire. Mais ce sont toutes ces Landes méridionales qui sont désolées au possible, avec leurs villes et leurs villages sans un monument digne de ce nom, leurs églises laides, leurs fermes misérables. Après la longue traversée de ces contrées que la pauvreté paraît avoir soustraites à l'histoire, et certainement à l'art, à toute influence du plaisir dans la gestion de l'espace et dans la manière de bâtir, on n'en croit pas ses yeux quand on contemple, au-delà de Villeneuve-de-Marsan, la belle façade à la Moulinsart du château de Ravignan ; et on lui est reconnaissant de signifier qu'on revient en des terres un peu plus aimées des dieux.

Chantée par Max Jacob, la rue Ravignan de Paris est-elle nommée d'après le prédicateur de Notre-Dame, dont les souvenirs sont rassemblés dans une des salles de ce château? C'est assez vraisemblable :

L'impasse de Guelma a ses corregidors
Et la rue Caulaincourt ses marchands de tableaux
Mais la rue Ravignan est celle que j'adore
Pour les cœurs enlacés de ses porte-drapeaux…

Dimanche 1er septembre, sept heures et demie du soir. Connais-tu le maréchal Harispe, toi qui sais tout, mon p'tit *journal*? A tous les carrefours on tombe sur le maréchal Harispe, au Pays basque. Je dois avouer que son renom ne m'avait pas atteint jusqu'à présent. Je vois

pourtant dans le guide Gallimard qu'il posséda le château d'Etchauz, ou d'Echaux, que j'avais envisagé un moment d'acheter, ou regretté de n'avoir pas acheté. Il semblerait même qu'il ait fait tirer au canon sur cet édifice, bien que ce fût sa propriété, parce que les Anglais s'y étaient retranchés, en 1814, à l'époque des batailles de Saint-Jean-Pied-de-port, qu'il remporta, et de Toulouse, que perdit Soult, et chanta José Cabanis. Harispe était né en 1768 à Saint-Étienne-de-Baïgorry. Il mourut en 1855 au château de Lacarre, entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Palais. Il avait été député de Mauléon et pair de France, sans doute sous Louis-Philippe. Il avait quatre-vingt-deux ans quand Louis Napoléon le fit maréchal en 1851. Cela parut peut-être un peu ridicule à l'époque, mais grâce à cette distinction préposthume il a survécu dans les grands dictionnaires, qui se font un précieux devoir de donner un article à tous les maréchaux de France, si obscurs soient-ils (dans *Les Aristocrates*, de Michel de Saint-Pierre, il me semble qu'il y a un ancêtre que les enfants surnomment *le maréchal inconnu* – je me demande si ce n'est pas le maréchal Mouton, comte de Lobau).

Dans le Grand Larousse encyclopédique de 1983, l'entrée concernant le maréchal Harispe est même plus longue, chose très rare, que dans le vieux Larousse du XXe siècle! Les actions remontent, pour ce vaillant soldat. Sans doute est-ce lié aux divers mouvements régionalistes basques, et à l'exaltation croissante du passé basque : car c'est à la tête de fameux régiments de chasseurs basques qu'Harispe avait combattu à Iéna, à Friedland et surtout en Espagne.

Maréchal pour maréchal nous avons vu aussi, avant-hier, dans la vilaine église de Bidache, la tombe modeste d'Antoine III de Gramont. J'aimerais comprendre un jour comment s'agençait le vaste château de Gramont, à Bidache, dont la partie principale fut incendiée sous la Révolution, mais qui garde assez fière allure, tandis que d'immenses bâtiments, un peu trop grands et un peu trop luxueux pour avoir été de simples communs, paraissent encore habités, au moins en partie : ceux-là se dressent de l'autre côté de la route qui mène à Peyrehorade, dans un rapport pour moi inexplicable avec le corps de logis principal. Une enquête détaillée résoudrait assez facilement ce petit mystère, probablement. Mais il y faudrait une heure ou deux de recherches et

d'attention, et le temps est ce dont je dispose le moins, comme d'habitude.

J'ai surmonté l'espèce de méfiance qui me tient à distance du *Journal d'un voyage en France,* et constaté qu'en 1980 je n'étais pas beaucoup moins flou, dans les mêmes régions.

***

Jean-Paul m'a signalé à mon retour trois ou quatre paragraphes aimables à mon égard de la chronique d'Ivan Rioufol, dans *Le Figaro.* Ils sont même intitulés *Défense de Renaud Camus.* Bien entendu je suis très reconnaissant au courageux chroniqueur de cette prise de position en ma faveur – d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare. Mais j'imagine qu'on ne peut jamais être pleinement satisfait d'un article, même favorable, parce que c'est notre propre image qu'il nous renvoie, et notre propre image nous est toujours désagréable, quand ce n'est pas nous qui l'avons tracée (et encore…). Rioufol écrit ainsi que je suis «un ancien du parti socialiste », ce qui est vrai, mais aussi que je « revendique » mon homosexualité, ce qui ne me paraît pas décrire très justement ma position. Mon homosexualité, il me semble qu'il serait plus exact de dire que je l'*assume*, ce qui n'est déjà pas si mal. En tout cas je ne «revendique» rien du tout, en la matière, sinon le droit d'être ce que je suis, sans y voir de motif particulier à déshonneur ou à fierté. Surtout Rioufol me dépeint comme « un écrivain Vieille France », ce qui ne me paraît correspondre que très partiellement à la réalité, et donner de moi une image fausse, pour le coup, très limitative et nettement caricaturale : ni *Tricks* ni les *Églogues* ni *P.A.* ne sont des livres « Vieille France », pour ne même pas parler de mon actuel *Inauguration.* Mais enfin, pour une fois que je ne suis pas traîné dans la boue…

***

J’ai eu le courage aujourd’hui d’ouvrir une lettre des Impôts, qui traînait sur mon bureau depuis je ne sais combien de temps. Je ne sais pas non plus si bien ou mal m’en a pris : *bien* parce qu’il s’agissait d’une lettre importante, et même urgente, peut-être; *mal* parce que j’avais bien raison de me méfier, et que mon humeur a été gravement affectée par la prise de connaissance du message.

En effet, voilà que s’abat sur moi un nouveau contrôle fiscal. Je veux croire qu’il n’y a pas là de lien avec la plus récente campagne de presse contre moi…

D’ailleurs ce n’est pas exactement d’un *contrôle fiscal*, qu’il s’agit – pas encore, à ce stade. On me demande de justifier mes frais réels. Cet exercice pourrait très mal tourner, parce que je suis bien incapable de faire une chose pareille. Pour soixante-dix mille huit cent quatre-vingt-dix-huit euros de revenus j’ai déclaré vingt-sept mille sept cent vingt-neuf euros de frais réels; et si le premier chiffre est à peu près exact, parce qu’il correspond à la somme de mes revenus P.O.L et Fayard, résultat d’une simple addition, le second est très approximatif, parce que je ne me suis pas donné la peine de faire des calculs en détail. Il y aurait fallu deux ou trois jours, et c’est plus que je n’ai à consacrer à ma déclaration de revenus. D’ailleurs je ne serais arrivé à rien, car il me manque certainement les trois quarts des factures. Je me suis contenté d’aligner les chiffres qui me paraissaient les plus vraisemblables, au jugé. Et bien sûr, en l’occurrence, j’ai préféré les approximations les plus élevées aux plus basses. Je possède mes relevés de compte bancaire, la presque totalité de mes dépenses y figurent, car je paie presque tout par chèque ou par carte bleue. Mais les mentions bancaires des sommes payées par moi seront-elles suffisantes aux yeux du fisc, quand il n’y a pas de factures? C'est un des points sur lesquels je vais essayer de me renseigner dès demain matin. Flatters me conseille de téléphoner, et c’est bien ce que j’avais l’intention de faire. Pourtant je ne sais pas quelle indulgence on va marquer, à l’autre bout du fil, à l’égard de ma comptabilité à la fois chaotique et presque inexistante, si une telle chose est possible. Tout cela pourrait conduire à de nouveaux désastres, et je n’en mène pas large.

Mercredi 4 septembre, cinq heures moins le quart, l'après-midi. Rentrée des classes – quelqu'un disait dans un dîner, cet été, que parmi la population d'âge scolaire les étrangers et enfants d'étrangers (auxquels il faudrait ajouter, je suppose, pour obtenir ce résultat, les enfants français de Français d'origine étrangère) étaient déjà majoritaires. J'ai été très surpris de cette "information" (si c'en est bien une), et je me demandais si j'avais bien compris, ou bien entendu (ou si la personne qui parlait était bien sûre de ce qu'elle avançait). Mais toutes les images qu'on voit de la" rentrée", à la télévision, paraissent confirmer la vérité de cette assertion. Et pour la corroborer il n'y a pas seulement des images. Des professeurs parlent de la difficulté qu'ils rencontrent à faire leur métier face à des classes dont les effectifs sont à quatre-vingt-dix pour cent composé d'étrangers ou d'enfants d'étrangers – mais bien entendu ces classes-là ne sont sans doute pas, elles, majoritaires…

Contre-épreuve, on voit aussi quelques images de la rentrée des classes en Suède : là-bas tous les enfants ou presque sont de type emphatiquement "suédois"; tandis qu'il est désormais tout à fait impossible, évidemment, et pour des raisons d'ordre divers, de parler d'enfants de type "français".

Dommage, c'était un type que j'aimais – pas plus que les autres, d'ailleurs : mais j'aimais son existence.

On doute si jamais peuple a disparu de la surface de la terre en protestant si peu… Mais bien entendu, dans cette phrase, j'entends le mot *peuple* au sens qu'il revêtit pendant quelques siècles – le seul que tout le monde comprenait jusqu'aux années récentes. C'est justement en changeant le sens des mots qu'on étouffe la douleur des peuples, et qu'on écrase leurs tentations de révolte.

Samedi 7 septembre, neuf heures du soir. Pierre rentre à l'instant de Paris, après de premiers jours de classe dont il n'est pas mécontent. En revanche ses horaires sont moins favorables que ceux de l'année dernière, qui le faisaient passer pour un tel privilégié, dans son lycée, qu'il n'a pas osé en demander la reconduction. Il ne travaillait alors, mais de façon très dense, que le jeudi, le vendredi et le samedi matin. Cette fois il travaille aussi le mercredi, avec semi-relâche le jeudi : ce qui nous fait perdre un jour ensemble – à moins que je ne sois davantage à Paris, ce qui pourrait bien arriver, à partir du mois prochain.

Entre sept et huit, tout à l'heure, j'ai fait une très belle promenade sur le plateau, en compagnie de Mme Lloan, qui a passé l'après-midi ici, comme tous les jours de cette semaine, pour le cas où se présenteraient quelques visiteurs – dont, au demeurant, pas le moindre aujourd'hui. Mais tandis que nous marchions elle et moi en direction de La Rouquette, puis d'Espeyroux et Montagnac, du côté des anciennes carrières, la lumière était la plus belle, et c'est toujours la même, combinaison de ciel de plomb et de fort soleil latéral, couchant. Tout prend alors un relief extraordinaire, même les paysages les plus banals, comme ce plateau des confins de Plieux et de L'Isle-Bouzon, où ne s'étendent que de vastes cultures, agrémentées de deux ou trois arbres. Il est vrai que l'on voit Gramont et son château, de l'autre côté de la vallée, et la tour de La Rouquette, plus près, qui jaillit des arbres de son parc, avec ses fenêtres gothiques géminées, vers le haut. Ces touches pittoresques seraient presque inutiles, pourtant. La beauté de l'heure descend sur tout et sur n'importe quoi, sur le chemin lui-même qui file droit entre les champs, sur le cul des chiens qui courent dans le blé coupé, sur l'herbe elle-même, sur la pierre blanche affleurant aux carrières. L'herbe, la pierre, la terre, un arbre, une barrière, tout est saisi d'une intensité qui ferait presque peur, tant elle met d'évidence à nous envahir nous aussi. Vivants, nous sommes vivants !

Le chien Hapax ne vient plus en promenade, pourtant il est vivant lui aussi – plus vivant, peut-être, de cette immobilité qui le gagne, et qui ne peut pas ne pas faire penser qu'elle est la montée lente et plutôt douce de la mort. Il n'a pas l'air de souffrir, il n'a pas l'air particulièrement triste, il n'a rien perdu de sa dignité ni même, dirais-je, de sa beauté. Il est

allongé dans la cour et il attend que le temps passe. Ses dernières excursions sont pour aller rendre visite à la voisine, Mme Trikovsky, qui le tient en haute estime, lui donne deux ou trois biscuits, et déclare que si un jour elle a un chien elle n'en veut qu'un de cette race-là, et le plus semblable possible à celui-ci. Lui, quand il me voit sortir de la tour pour la promenade, et en revenir une heure plus tard, avec ses fils ou neveux, manifeste toujours une joie haute, signifiée bien sûr par d'énergiques mouvements de la queue. Je vais alors le caresser, et souvent même, allongé dans l'herbe, m'appuyer de la tête contre son corps ou sa nuque, émerveillé de cela, qu'il soit vivant, que j'entende son souffle, que je reconnaisse son odeur, qui est agréable et bonne, même quand elle est assez forte.

Vivant, vivant, *vivants* dit le soir, et la lumière du soir, sous le ciel noir.

Lorsque au soleil couchant les rivières sont roses
Et qu'un pâle rayon court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers nos cœurs troublés.
Un conseil de goûter le charme d'être au monde
Cependant qu'on est jeune et que le soir est beau,
Car nous nous en allons comme s'en va cette onde,
Elle à la mer, nous au tombeau.

Debussy, bien sûr – mais d'abord Paul Bourget, il ne faut pas l'oublier. L'homme qui a écrit *Un conseil d'être heureux semble sortir des choses* ne peut avoir été aussi peu artiste que le décrit Gide, lors d'une visite qu'il lui fait du côté de Hyères, si ma mémoire est bonne, en 1915 peut-être. Pierre me lisait cela l'autre jour, une page assez méchante du *Journal.* « Pour entrer ici, monsieur Gide, vous n'aurez pas à franchir *la porte étroite*», disait Bourget. Ça ne voulait proprement rien dire, commente Gide, mais marquait un désir d'être aimable. Il soupçonne le vieil homme de vouloir l'embobiner, pour gagner quelques années de survie grâce à la faveur de la génération montante. Avec des arrière-pensées du même genre, peut-être, Bourget a aussi protégé Carco, ce qui

est encore bien plus inattendu : il lui a même donné la seule voix dont il ait bénéficié, lorsque Carco fut candidat à l'Académie.

Enfant, à Clermont, je voyais presque tous les jours, en sortant de l'école Massillon, une plaque à la mémoire de Paul Bourget, sur une des premières maisons du cours Sablon (ou bien était-ce encore le boulevard Trudaine?). Je crois qu'il avait passé là une partie de son enfance. Et quand nous dépassions le lac d'Aydat, en route vers Randanne ou Le Mont-Dore, on ne manquait jamais de me rappeler que se déroulait à cet endroit certaine scène du *Disciple.* Quant au *Démon de midi*, c'est à Cordès, je crois (l'un des plus beaux châteaux du monde).

***

Mauvaise nouvelle cette semaine, que j'ai apprise par le site de la Société des Lecteurs, où quelqu'un s'en étonnait, l'ayant découverte dans la presse : le nouveau bras droit de Claude Durand, chez Fayard, ne serait autre que Raphaël Sorin. Or personne, au moment de l'"affaire", n'a été plus grossier et insultant à mon égard que Raphaël Sorin. Hélène Guillaume minimise l'importance pour moi de sa nouvelle situation dans la maison, en me rappelant qu'il s'agit d'une très grande maison, et qu'il peut très bien s'y trouver, en somme, comme dans celle du Père, «plusieurs demeures». N'empêche : tout cela est un peu difficile à comprendre, et peu rassurant pour l'avenir. «Limite fout-la-trouille, oui », commente Christian Combaz. Dans l'une comme l'autre des deux maisons d'édition qui me publient, j'ai l'impression d'être sur un siège éjectable, et que le doigt se rapproche du bouton à presser.

Chez P.O.L mon site a déjà été chassé, je l'ai dit, de la liste des "sites favoris" de la maison (cela aussi je l'ai appris par le site des Lecteurs, décidément très bien informé, ou très prompt à me communiquer les mauvaises nouvelles). Le moindre incident nouveau pourrait précipiter ma disgrâce. Or j'ai mis en ligne aujourd'hui même, sur le site de l'Innocence, un treizième éditorial, intitulé "Rentrée des classes" et sous-titré "Un peuple disparaît". Il pourrait bien susciter quelques remous supplémentaires. Le point de départ en est la réflexion de P., à dîner, cet

été, selon laquelle, dans la génération d'âge scolaire, les étrangers ou enfants d'étrangers, ou de Français d'origine étrangère, bref les non-"Français de souche", seraient déjà majoritaires. Il y a dans mes réflexions là-dessus de quoi remettre le feu aux poudres. Et d'ailleurs je m'interroge sur les raisons qui me font prendre tant de risques sans aucune espérance d'un profit quelconque, ni pour moi-même, bien sûr, ni pour le pays. C'est un jeu où l'on ne peut que perdre. Est-ce là ce qui m'attire en lui?

J'ai reçu hier un coup de téléphone du *Nouvel Observateur,* bizarrement. En l'occurrence il s'agissait d'un journaliste nommé Fabrice Pliskin, dont je connaissais bien le nom pour l'avoir souvent rencontré dans les pages du magazine. Il était tout à fait poli. Il m'a expliqué que *L'Observateur* préparait un dossier de commémoration pour la mort de Zola, et avait souhaité me poser deux questions, ainsi bien sûr qu'à d'autres écrivains – sans doute pas très nombreux car chacun dispose d'environ trois mille signes pour répondre, ce qui est largement plus qu'il n'en faudrait pour de simples réponses lapidaires. J'essaie de voir où est le piège, mais à première vue je ne l'aperçois pas. Les deux questions sont tout à fait routinières :

> « La littérature a-t-elle une fonction sociale et si oui laquelle? » et :

« Si vous deviez écrire un "J'accuse" aujourd'hui, quel en serait le thème? »

J'ai l'intention de donner des réponses tout à fait *low profile,* quoique absolument sincères, bien sûr; et de décevoir ainsi d'éventuelles espérances de scandale. Finkielkraut soupçonne que je suis là-dedans pour y figurer le parti antidreyfusard. Mais je ne suis pas antidreyfusard, que je sache…

Mercredi 11 septembre, quatre heures et demie, l'après-midi. J'ai fini ce matin, avec quelques jours de retard sur la date prévue – fin août –, une première version de *L'Inauguration de la salle des Vents*. Trois cent mille signes : il n'y a rien à *ajouter* en quantité, on a là un livre de dimensions tout à fait suffisantes, je suis donc libéré de ce souci. En revanche il y a beaucoup à *changer*, à remplacer, à améliorer, à rendre à la fois plus vibrant, plus chargé de rimes et d'associations, plus nerveux.

***

Je perds un temps fou avec cette histoire de "frais réels", dont on me demande le détail. Ce sont déjà trois après-midi entières qui sont passées à des additions d'épicier. Et c'est loin d'être fini.

Il me faudrait un comptable, ou à tout le moins un secrétaire. Le temps qu'on peut perdre à des bêtises dont n'importe qui s'acquitterait aussi bien que vous, et probablement beaucoup mieux!

***

L'assemblée constitutive du Parti de l'In-nocence a été fixée au 15 octobre. Une dizaines de personnes seulement ont manifesté leur intérêt, et plusieurs d'entre elles vivent en province et ne feront probablement pas le voyage : de sorte que n'importe quel deux-pièces cuisine serait probablement plus qu'il n'en faut pour le grand meeting de fondation. Je pense que nous nous réunirons chez Flatters, bien qu'il n'ait pas du tout l'intention, que je sache, non plus que Pierre, de prendre sa carte du parti.

Il avait été question que le lieu retenu soit la maison des Finkielkraut à Bourg-la-Reine, mais la proposition ne procédait sans doute, de leur part, que d'une bouffée d'exaltation chaleureuse, qu'il serait malséant de rappeler. Malgré ce que la chose aurait de symboliquement satisfaisant, je ne compte pas revenir là-dessus auprès d'eux au risque de me rendre importun.

***

Parce que Flatters me recommandait la lecture d'un entretien de Pascal Quignard qui s'y trouve, j'ai eu entre les mains la revue *Lire,* que Pierre a apportée de Paris à ma demande. Voilà un beau magazine assez épais, qui depuis des années se consacre exclusivement à la littérature et aux écrivains. Il paraît tous les mois depuis vingt ans et plus, et chaque mois il mentionne bien autant d'auteurs et autant d'ouvrages. Pendant ce temps j'ai publié cinquante livres, et pas un n'a trouvé le moyen de faire l'objet d'un article de quelque conséquence entre ces pages-là. Il a bien dû y avoir deux ou trois entrefilets de cinq ou six lignes, au cours du temps. Et une fois la rédaction m'a bel et bien envoyé une journaliste, pour un entretien. Cet entretien est même paru. Et son titre était : *Renaud Matignon se défend de faire de la provocation* – ou quelque chose comme cela…

Comment s'étonner que je sois si modeste?

***

Quelquefois des cadeaux que nous avons reçus restent chez nous des années avant de révéler leur pleine saveur et d'arriver jusqu'à notre cœur. Un enregistrement par Rudolf Firkusny de la musique pour piano de Janácek m'a été offert par Jacqueline Didier, chez Maurice Wermès et Jean-Paul Marcheschi, le 19 janvier 1993 – je le vois sur le dépliant inséré, où j'ai soigneusement noté la date. Il contient *Sur les sentiers herbeux* (d'autres traductions donnent plutôt *broussailleux*), une suite de quinze petites pièces; *Dans la brume*, qui se présente en quatre mouvements comme une sonate; et *1.X.1905*, qui lui n'a que deux mouvements, mais qui *est* officiellement une sonate. En presque dix ans j'ai entendu ce disque quatre ou cinq fois, sans qu'il produise le moindre effet sur moi, et cela malgré mon préjugé très favorable à l'égard de Janácek : il ne se passait rien, c'est tout. Or depuis quelques semaines un voile s'est déchiré, et je ne quitte plus *les sentiers herbeux.*

Arriverai-je jamais à aimer l'unique quatuor de Fauré, en revanche? Il y a des années que j'essaie – bien plus que ne m'en a demandé la musique pour piano de Janácek. Quelquefois je crois que j'y suis presque. Et puis la fois suivante je suis de nouveau déçu.

On cite toujours la phrase de Fauré à son épouse, selon laquelle tous les compositeurs, et lui le premier, étaient terrorisés par le genre *quatuor à cordes* à cause de l'ombre formidable de Beethoven. Il expliquait ainsi qu'il s'y soit mis si tard. Il est courant de vanter la grande sérénité de l'œuvre, son détachement qui rappelle celui du *Requiem.* Mais je ne suis pas sûr que le quatuor à cordes soit fait pour être *détaché*, ni même *serein*. La véhémence lui va autrement mieux – témoin Janácek, justement. Il ne me semble pas que cet ultime effort de Fauré soit à la hauteur de ses plus belles réussites (les quatuors avec piano et surtout les quintettes avec piano, par exemple) ; ni à la hauteur, surtout, des chefs-d'œuvre du genre. Trop de *tutti*, pas assez de *conversation*, ni surtout d'*opposition* : on dirait que Fauré ne se souvient pas que les musiciens d'un quatuor sont des *solistes.*

J'ai beaucoup écouté cet été le quatuor d'Elgar, pareillement unique, et le quatuor op. 37 de Schoeck, le seul qui appartienne à sa pleine maturité. Ce ne sont ni l'un ni l'autre des œuvres majeures, eux non plus. Je me souviens que tous les deux m'avaient même semblé insignifiants, à première écoute. Or je suis tout de même parvenu – mes ennemis diraient que c'est à cause de ma propre insignifiance, et que ça n'a rien d'étonnant – à établir avec eux une véritable relation de sympathie, et chaque fois c'est un plaisir que de les retrouver. Celui de Schoeck est sans doute supérieur à celui d'Elgar. Mais l'écriture pour cordes, bizarrement, n'y atteint jamais au niveau de beauté, de complexité, de subtilité dont elle fait preuve dans l'admirable *Notturno,* le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Schoeck, sans doute; où il m'arrive de déplorer pourtant que la voix humaine soit *trop* présente, qu'elle empiète sur la splendeur que prodiguent les archets. Mon rêve serait un quatuor à cordes de Schoeck écrit comme le *Notturno*, mais sans la voix. Et le quatuor op. 37 n'est pas tout à fait cela, hélas. Il en est même assez loin, malgré plusieurs passages très réussis. Il ne donne jamais la même impression de hauteur à la fois et de *lontanànza*, qui est indispensable au genre.

Schoeck, Elgar, Fauré, Janácek : est-ce qu'ils se sont rencontrés? Cela ne paraît pas tout à fait impossible, avec la profusion de festivals internationaux, de colloques et d'assemblées musicales du premier tiers du XXe siècle. La combinaison Schoeck-Janácek me semble la plus vraisemblable, malgré la grande différence d'âge (trente ans). Ou peut-être plutôt Janácek-Elgar, contemporains presque exacts ? Entre Fauré, Elgar et Janácek il y a une certaine ressemblance *physique*, sur la fin (vieillards un peu lourds, dans les années vingt, à grosses moustaches blanches).

Quand on lit la biographie de Strauss on a l'impression que tout le monde se connaissait très bien, et se rencontrait plusieurs fois par an à Donaueschingen, à Salzbourg, à Lucerne ou à… Vichy. Moi-même j'ai bien rencontré Jules Romains, à Vichy! Ou en tout cas je l'ai vu de près, et j'ai entendu sa voix. Si Laure Adler savait la véritable importance de Vichy dans ma vie! C'est là que j'ai entendu pour la première fois un opéra de Wagner, et quand j'appelle *dog's bar* une source entre les rochers, dans les bois de Mauroux, c'est encore à cause de Vichy, où cette inscription m'enchantait, environ la huitième année de mon âge, au-dessus d'une fontaine pour chiens (Patrick Kéchichian : « Machin-Truc, qui fait à longueur de pages l'éloge de Vichy... »).

Jeudi 12 septembre, cinq heures de l'après-midi. J'ai réécouté avec attention, tout à l'heure, le deuxième quatuor de Schoeck, op. 37 (qui date de 1923, la même année que le quatuor de Fauré). C'est décidément une grande et belle œuvre. Le défaut qu'elle présente toutefois, à mon avis, c'est de *pencher vers l'avant* : je veux dire qu'elle est assez nettement déséquilibrée en faveur de son commencement, et cela de deux façons. D'abord le premier mouvement est trop long par rapport aux autres; ou plutôt, les autres, et surtout le dernier, sont trop courts par rapport à lui. Et ce premier mouvement n'est pas seulement beaucoup plus long que les quatre suivants, il est aussi nettement supérieur – enfin nous dirons que l'intérêt ne va pas *croissant*…

Il ne disparaît jamais tout à fait, et l'écoute est de bout en bout récompensée. Cependant la partie finale ne vaut pas ce qui la précède, ou ne suscite pas la même adhésion. C'est peut-être que le dernier mouvement est une espèce de tarentelle endiablée qui jouerait mieux son rôle de *butoir*, pour l'ensemble, si elle était rendue avec toute la brutalité nerveuse qu'elle appelle. Mais les interprètes ne se risquent pas là-dedans, peut-être par crainte de ne pouvoir tenir le rythme. Le problème est toujours le même, avec ces pièces qui n'appartiennent pas, à tort ou à raison, au grand répertoire : les musiciens de tout à fait premier plan les abandonnent à leurs confrères un peu moins brillants, ou simplement plus jeunes et moins expérimentés, de sorte qu'on n'est jamais tout à fait sûr de les avoir bien entendues dans les meilleures conditions, et qu'il leur ait été rendu justice pleinement.

En l'occurrence je ne fais qu'émettre une hypothèse. Pourquoi ce beau quatuor, sur la fin, déçoit-il un peu? J'essaie de me l'expliquer à moi-même en tâchant de ne pas incriminer le maître lui-même.

***

Il fait un temps magnifique, déchirant, blessé : septembre à son meilleur. Le silence est partout. La lumière est encore celle de l'été, mais elle a perdu de son assurance, elle est plus ombreuse dans les plis, elle se cherche, elle tâtonne, elle sait qu'elle va devoir trouver autre chose, elle se croit seule, elle fait des gammes. Et son toucher est délicieux. On serait presque heureux, *on l'est*, n'était cette inquiétude vague, la peur d'avoir perdu l'amitié de son corps, et cette espèce de méfiance, qui s'insinue entre lui et nous…

Il y a longtemps que j'éprouve au bas du ventre une douleur qui va et vient, mais qui revient de plus en plus souvent. J'en ai parlé cet hiver au médecin de Lectoure, qui a décelé une légère hernie, qu'il faudrait opérer un jour ou l'autre. Je crains que ce jour ne se rapproche. Cette nuit j'ai eu assez mal. Et même quand elle ne me fait pas souffrir, la petite hernie, si c'est bien de cela qu'il s'agit, ne se laisse jamais tout à fait oublier. Je devrais consulter de nouveau. Mais je n'en ai aucune envie. Et puis le

moment me paraît mal choisi. J'aimerais mieux finir d'abord *L'Inauguration de la salle des Vents.*

Cela dit tous les moments seront forcément *mal choisis*. Il y aura toujours quelque chose. Si je ne fais rien c'est parce que j'ai peur d'entrer dans un cycle médical dont je ne sais pas où il pourrait me mener, à moins que je ne le sache que trop. Ce ne pourrait être, de toute façon, que bien loin de la jeunesse, de l'insouciance, de la sûreté sanitaire de soi. Voilà pourquoi, sans doute, je trouve si belle la lumières des jours actuels. Elle aussi elle a mal quelque part.

Une femme racontait hier, à la télévision, qu'à l'issue d'une coloscopie on l'avait assurée qu'elle ne courait aucun risque. Le cancer s'est déclaré presque immédiatement après. Elle fait l'objet d'une chimiothérapie, elle a subi sept ou huit opérations depuis quatre ans…

L'espèce de semi-paralysie des épaules et des deux bras dont je souffrais l'année dernière, et au début de cette année, a lentement relâché son emprise, conformément à ce qu'avait annoncé l'un des médecins que j'avais vus, celui-là sur la recommandation de Paul Otchakovsky, avenue Paul-Doumer : « Si l'on ne fait rien ça passera dans un an un an et demi. » La précision m'avait impressionné. Ce que ce spécialiste proposait de *faire*, néanmoins, était de débloquer à la manière forte. Et le premier échantillon de ses méthodes ne m'avait pas rassuré. De toute façon j'avais quitté Paris quelques jours plus tard. A présent les symptômes ont presque disparu, je n'éprouve plus de difficulté à attraper un ticket de distributeur d'autoroute, et je peux enfiler une veste ou un manteau sans trop y penser. Cependant j'ai souvent mal au dos. Je me souviens que mes radiographies n'avaient pas plu du tout au radiologiste, l'année dernière, et qu'en particulier il avait trouvé mes vertèbres cervicales en très mauvais état. Je remarque que j'ai du mal à regarder rapidement derrière moi, et je me rends compte que j'adopte pour me tourner en arrière des angles et des positions bizarres, comme on le voit faire aux gens âgés, qui aiment mieux faire pivoter tout le haut de leur corps que de seulement tourner le cou. Bref c'est encore un domaine où je m'attends à voir surgir des ennuis rapidement.

Il est certain que la compagnie de Pierre me rend particulièrement sensible à ce genre de problèmes, parce que je suis embarrassé de laisser

paraître devant lui les soucis et les incapacités, sinon d'un vieillard, du moins d'un homme âgé. Mais enfin la situation n'est pas encore catastrophique : en promenade ou en voyage je ne me fatigue pas plus vite que lui, je marche aussi bien et presque aussi vite, et la plupart du temps c'est moi qui suggère de nouveaux détours, ou des visites supplémentaires. Ce n'est que dans les escalades que j'ai le souffle plus court, et dois m'arrêter plus souvent.

Jean Puyaubert citait souvent cette phrase de Colette, en se l'appliquant à lui-même : « Qui me rendra ma verte cinquantaine ? » Et bien sûr, si Dieu me prête vie, mon état physique actuel, pour précaire et menacé qu'il me paraisse, sera pour moi dans dix ou vingt ans un objet de cruelle nostalgie.

Vendredi 13 septembre, cinq heures. Guidé par un beau texte de Richard Millet, j'ai réécouté tout à l'heure le quatuor de Fauré, à l'égard duquel je craignais de m'être montré injuste. Et mon sentiment actuel est qu'il s'agit d'une très belle musique, oui, mais qui ne saurait satisfaire l'amateur de quatuor à cordes. Il s'agit d'une élégie très prenante, très haute, très noble, mais qui ne perdrait rien à une transcription pour orchestre par exemple, ou à l'interprétation par un petit ensemble de cordes. C'est de la musique *pure* : non pas dans le sens traditionnel, mais en cela qu'il est assez indifférent, comme pour l'*Offrande musicale*, qu'elle soit jouée par tels ou tels instruments, par cette formation-ci ou celle-là. Et cela, il faut bien le dire, c'est la négation même du genre *quatuor à cordes*.

Il y a bien un petit effort vers un peu plus de chromatisme, dans le dernier mouvement. Mais il ne va pas bien loin, et il s'opère aux dépens du lyrisme grave qui s'était exprimé jusque-là. L'inspiration est alors un peu triviale, par comparaison.

***

Hier soir, 12 septembre, lendemain du 11 septembre et de l'anniversaire de l'attentat contre le World Trade Center, on a appris, très en passant, en quelques secondes – moins d'une dizaine, je pense, en fin de journal télévisé –, que la veille au soir une trentaine de voitures avaient été incendiées dans un "quartier sensible", selon l'expression consacrée, du nord de Dijon. Et ce commentaire admirable :

« On ne sait rien des motifs de ces actes. »

***

Mon problème est que je ne lis pas. Entre sept et vingt ans j'ai lu énormément. Mais ensuite j'ai consacré tout mon temps à l'"écriture" et à la baise – ou à la drague. La drague ni la baise ne m'occupent beaucoup aujourd'hui, mais je ne lis toujours pas, parce que *écrire*, au fond, me paraît toujours plus excitant. Ma manie est d'écrire, pas de lire. Je suis un graphomane, pas un bibliophage. Et ma plus grande excitation de lecture se traduit aussitôt par une envie d'écrire. C'est le comble de l'hommage littéraire, chez moi : fermer le livre que je lis et me précipiter vers mon bureau pour écrire.

J'ai tout de même relu *Les Vagues,* récemment, pour la première fois depuis trente ans et plus. Et j'en ai été assez déçu. Ou plutôt je me suis souvenu que même dans ma période la plus intensément woolfienne, quand j'étais à Oxford, vers le milieu des années soixante, *Les Vagues* ne figurait pas parmi mes œuvres favorites de mon auteur favori. J'aimais mieux *La Promenade au phare, Mrs. Dalloway, La Chambre de Jacob.* Entre-temps je me suis peut-être laissé convaincre par les snobs – les snobs intellectuels, s'entend, – qui placent toujours *Les Vagues* très haut, au sommet de l'œuvre woolfien. Et Marcheschi, qui n'est pas un snob, était follement enthousiaste, l'année dernière encore. Il parlait même d'une des plus amples visions métaphysiques du monde, et m'encourageait à m'en inspirer pour *Du sens.* Soit, soit. Mais j'ai trouvé au livre quelque chose de dogmatique, de trop volontariste, de *contrived.* Il me semble qu'il ne *rencontre* pas, au sens des troubadours, comme font tant des meilleures pages et des plus belles phrases des autres chefs-

d’œuvre de Woolf. Pénible aveu, les passages en italique, évocations de la mer et des vagues aux différents moments de la journée, m’ont plutôt ennuyé qu’autre chose. C'est pour le coup qu’ils sont *forcés*, qu’ils arrivent là parce que l’auteur a décidé d’entrée de jeu qu’ils surgiraient en tels et tels points de sa composition. *Orresco referens*, on est souvent tenté de les sauter (rassure-toi, Gaby-Gab, je n’en ai rien fait).

Il y a peut-être que ma familiarité avec la langue anglaise s’étiole, que j’ai du mal à bien suivre. C'est possible. J’en suis presque réduit à espérer que ce n’est *que* cela. Virginia Woolf ne va pas me lâcher, tout de même, après tout ce que j’ai fait pour elle !

(Il faudra bien qu’un jour j’arrive à comprendre pourquoi l’expression *après tout ce que j’ai fait pour vous* m’a toujours semblé une des plus comiques de la langue – ou plutôt non, elle ne me paraît pas comique du tout, absolument pas; seulement chaque fois elle me fait rire, sans que je sache pourquoi : parce que je n’ai jamais rien fait pour personne?)

Évidemment il serait parfaitement ridicule de ma part de me prémunir en mon propre travail des “défauts” que je trouve dans *Les Vagues.* Quelques enseignements tout de même : se souvenir encore et encore que les contraintes formelles ne valent rien quand elles ne sont pas l’expression d’une nécessité sensible, ou poétique, ou bien les moyens d’une émotion à faire naître chez le lecteur – elles n’ont d’autre légitimité que de servir à *trouver*, elles aussi, à toucher juste. Et je ferais bien de m’en souvenir au moment d’aborder la deuxième version de *L'Inauguration,* un livre où les contraintes et les dispositifs formels sont extrêmement abondants et agissants.

***

Il y avait hier parmi les invités de “Campus”, l’émission de Guillaume Durand, François Bon, qui vient de publier un livre sur les Rolling Stones, et aussi quelqu’un qui a écrit quelque chose autour de Claude François, je crois bien. Du coup tout le monde y allait de ses souvenirs en matière de “musique”, comme on dit désormais pour parler des anciennes “variétés”. Pablo Casals était même mis en procès posthume pour avoir

détesté la “musique populaire”. Et comme il est rituel désormais les générations se distinguaient tout à fait officiellement par leurs références qui aux Stones, qui aux Sex Pistols, qui aux Streets…

Moi qui ai constamment l’impression de ne pas appartenir, je l’ai rarement éprouvée si fort. Je me demande si aucun bonhomme a jamais ressenti à ce point l’évidence qu’il est tombé du temps, qu’il relève d’un monde, de codes, d’une civilisation qui n’ont plus cours, et le sentiment que les valeurs, les goûts, les façons de voir et de sentir des nouveaux habitants de la planète lui sont aussi étrangers qu’à Gulliver les mœurs de Brobdingnag ou des Yahoos.

Il n’y a pas spécialement d’hostilité de ma part, d’ailleurs. Je trouve François Bon très sympathique, et la musique des Rolling Stones ne me gêne pas – sauf si j’étais forcé de l’écouter, tout de même. Elle n’a pas d’existence pour moi, c’est tout. Et bien sûr elle n’en a jamais eu. Je viens d’un univers, inimaginable aujourd’hui, incompréhensible aux contemporains, où il n’était même pas question qu’elle en eût, qu’elle pût en avoir. C'était le bruit de fond un peu pénible de certains quartiers, de certains lieux, de certaines classes, de certains niveaux culturels, qu’on traversait en hâtant le pas quand on ne pouvait pas faire autrement, et qui ne concernait en rien un homme accompli. Et je n’ai pas beaucoup évolué depuis lors.

Quelqu’un a parlé, comme s’il rapportait des dénonciations difficiles à croire à cause de leur énormité, de certaines gens dont quelques exemplaires existeraient encore, paraît-il, et pour qui (on ose à peine le mentionner) il y aurait (non, je suis sérieux) une *hiérarchie* des genres musicaux; et pour lesquels, même (tenez-vous bien), la musique populaire serait (non mais sans rigoler, hein), *inférieure*. Seul face à mon poste dans mon immense salle à manger aux trois quarts dévorée par l’ombre, entre les grands panneaux ombreux de Marcheschi, je me suis tassé dans mon fauteuil, pas rassuré du tout d’être encore une fois montré du doigt, et m’attendant à entendre d’une seconde à l’autre des coups impérieux contre la porte, en bas. «Tout baigne? » ont demandé les chiens, rendus nerveux par ma nervosité (ils savent que “Campus” n’est pas bon pour moi, que je ferais mieux d’aller me coucher, ou d’aller les promener sous la lune).

Claude François c'est une autre affaire. Jean et moi estimions de concert qu'il y a avait toujours une explication au succès des uns et des autres, *sauf* à celui de Claude François. Nous comprenions très bien que le public fasse un triomphe à Renaud, par exemple. Les qualités de Renaud nous étaient tout à fait visibles, audibles, perceptibles, appréciables. Mais celles de Claude François continuent d'être pour moi inintelligibles. Même à l'intérieur de sa catégorie, que tout le monde s'accorde, j'imagine, à considérer comme l'une des plus basses qui soient, Claude François m'a toujours paru d'une nullité inqualifiable. Tout juste trouvais-je un peu remarquable, comme pour Dalida, par exemple, qu'on puisse être à ce point mauvais, ridicule, vulgaire, insortable. Je les trouvais presque touchants l'un et l'autre, en mettant les choses au mieux, de s'obstiner à essayer de faire une carrière en étant si peu doués, si naturellement absurdes, si mal habillés, si godiches, si embarrassés de leur corps. Or non seulement ils ont fait la carrière qu'on sait, mais maintenant, pour couronner le tout, ils sont devenus des mythes, des espèces de saints, des icônes qu'on ressort de leurs placards ou plutôt de leurs chapelles votives, deux ou trois fois par an, pour les offrir en procession à la vénération des fidèles, c'est-à-dire du peuple entier. Et leur gloire est rétrospective. Nous passerons à la postérité comme les contemporains de Dalida et de Claude François. Ce sera notre seul prestige.

Personne n'a l'air de soupçonner qu'il y a vingt ou trente ans, quand ces étoiles brillaient, nous les considérions comme des morceaux de verroterie dans le caniveau, dont il n'aurait pas été gentil de se moquer, ni seulement utile. Ils faisaient partie de ces choses et de ces gens qui allaient passer, et dont il n'était même pas question de s'aviser. En fait c'est nous qui avons passé, et qui sommes morts.

Samedi 14 septembre, deux heures et quart, l'après-midi. Finalement j'ai dû aller chez le médecin, ce matin – non pas à cause des différents maux que j'énumérais hier ou avant-hier, mais à cause d'une persistante

irritation dermique, que j'attribuais aux aoûtats, ou bien à la fréquentation des chiens et de leurs puces éventuelles ; mais qui relèverait plutôt de l'allergie, consécutive à quelque piqûre d'araignée, peut-être (j'ignorais que les araignées piquassent…).

Rien de grave, mais ce fut l'occasion d'une consultation générale, dont je suis sorti très déprimé. En effet le médecin est beaucoup moins content que je ne l'étais de l'évolution de mes problèmes osseux du côté des épaules. Il constate comme moi qu'une grande partie de la liberté de mouvement est revenue, mais que tout ça ne se fait pas sans force craquements inquiétants, qui n'augurent pas d'une suite très favorable, et qui laissent même prévoir, selon lui, de sérieuses complications à court terme. Il veut que j'aille voir un spécialiste qu'il me recommande, à Auch. Ce spécialiste ne manquera pas, dit-il, de me prescrire des examens radiographiques plus poussés que ceux que j'ai déjà subis – après lesquels je devrai retourner le voir lui, et alors il est probable qu'il me prescrira des séances de rééducation.

Bref, exactement cette "médicalisation" de l'existence que je craignais tant. Et ce n'est encore rien. Le docteur pense aussi, il le confirme, que je vais devoir assez rapidement me faire opérer de la hernie dont je souffre au bas-ventre. Autre filière, autre série de consultations, radiographies, hospitalisation, chirurgie.

J'ai besoin de changer de lunettes, car j'ai du mal désormais à écrire une lettre, la feuille (contrairement à l'écran de cet ordinateur) me paraissant toujours trop proche. Changer de lunettes, toutefois, ça ne se fait pas comme cela. Il faut d'abord se montrer à un ophtalmologiste. Cette fois-ci c'est à Condom que je devrai prendre un rendez-vous.

Bien sûr je pourrais faire tout cela à Paris. Mais justement, je n'ai aucune raison de voir ce médecin plutôt que celui-là, de me confier à l'un plutôt qu'à l'autre. Tous ceux que j'ai vus l'année dernière, à propos de mes épaules, ont formulé les diagnostics les plus divergents et donné les avis les plus contradictoires. Chacun a insinué plus ou moins discrètement, même, que tous ceux que j'avais consultés précédemment étaient des incapables, ou à tout le moins des excentriques, et m'avaient mené sur de fausses pistes. A qui se fier? Ce qui me manque, depuis la défection relative de mon ami Denis, c'est un généraliste de confiance,

qui me suivrait régulièrement, et saurait tout de l'ensemble de mon dossier. Dois-je confier mon sort à L., qui est un jeune médecin de chef-lieu de canton, très sympathique, sans doute, et dont je n'ai aucune raison de mettre en cause la compétence, mais auprès duquel je suis arrivé tout à fait par hasard, un jour d'urgence, et que rien, sinon sa grande amabilité, sa disponibilité et son air de sérieux, ne désigne pour quelque élection particulière de ma part? Cet été ce praticien, pour me convaincre de la belle longévité des écrivains, a attiré mon attention sur un certain Dracq, ou Bracq, ou Vracq, il ne savait plus exactement, sur lequel il venait de lire un grand reportage dans *Le Point,* qui avait quatre-vingt-douze ans et paraissait se porter comme un charme. J'ai vu là un bel exemple de ce que je me suis permis d'appeler ailleurs la "prolétarisation" du corps médical. Est-il raisonnable de confier une part essentielle de son destin à un médecin qui n'a jamais entendu parler de Julien Gracq, qui ne connaît même pas son existence, et qui ne s'intéresse à lui, en passant, qu'en raison de sa belle santé pour un nonagénaire ?

Par ce porche-là ou par un autre, je sens bien que je vais devoir m'engager dans le lacis des salles d'attente, des cabinets de consultation, des salles de rééducation et même des salles d'opération. Et j'avoue que j'en suis accablé. Ce qui me fait le plus peur dans tout cela, c'est la prodigieuse quantité de temps qui va s'y trouver avalée. Déjà je n'ai pas travaillé ce matin. Que sera-ce si deux ou trois fois par semaine, plus peut-être, je dois aller ici ou là? Jamais je ne terminerai *L'Inauguration* pour le 15 octobre comme je l'avais prévu! Et mon projet de parti? Et mes amours?

C'était déjà assez embêtant d'être sorti de la jeunesse, faut-il entrer si vite dans la vieillesse, avec sa suite interminable de maux? N'y a-t-il pas quelque sas, entre les deux, une sorte de zone intermédiaire, aussi longue que possible? On dirait bien que non…

Dimanche 15 septembre, trois heures de l'après-midi. Hier soir, au cours de l'émission de Thierry Ardisson, on découvrait que Jack Lang,

ancien ministre de la Culture, ancien ministre de l'Éducation nationale, historien, puisqu'il vient d'écrire un livre sur Laurent le Magnifique, ne savait pas ce que c'était que le 4 septembre :

« Un changement de régime, je pense… Mais vous dire lequel... »

La question s'était émue à propos de Lou Doillon, qui a eu vingt ans le 4 septembre, justement :

« Ah oui, dit finement Ardisson, vous êtes née le 4 septembre, c'est pour ça qu'il y a toutes ces rues qui s'appellent comme ça! » (Au moins remarque-t-il, lui, le nom des rues, et sait-il encore qu'il y a là du sens, une référence à quelque chose…)

Il a ensuite demandé si quelqu'un parmi les invités savait ce que c'était *vraiment* que le 4 septembre. Personne n'a pu répondre.

Jean-Marie Bigard, le fantaisiste, est obsédé par les couilles. Il a dit au moins quatre fois qu'il fallait *vraiment avoir des couilles* pour faire ceci ou cela. Lui-même insinue qu'il n'en manque pas. Et il le prouve en parlant plus fort que tous les autres invités.

Quelquefois la victoire, dans une discussion à la télévision, relève purement et simplement de la puissance vocale. Guy Konopnicki avait été invité à seule fin de régler des comptes avec José Bové, qui, à son retour de Palestine, au printemps dernier, a tenu des propos violemment antisionistes qui ont été taxés d'antisémitisme. Mais Bigard, qui pourtant n'avait pas l'air de bien connaître le dossier, a pris l'affaire en main, a volé à la défense de Bové, et battu Konopnicki six-trois six-zéro, tout simplement en parlant en même temps que lui et en couvrant sa voix chaque fois qu'il essayait d'en placer une.

Ardisson est obsédé par ces questions de sémitisme et d'antisémitisme. Comme il recevait aussi Christine Angot pour son nouveau roman *Pourquoi le Brésil?,* il a cité un article de Pierre Assouline accusant Angot d'antisémitisme, elle aussi, à cause de la façon dont elle parle dans son livre de son amant Rozynès, le rédacteur en chef de *Livres-Hebdo,* et des commentaires qu'elle fait lorsque Rozynès envisage pour eux un appartement rue du Four. Mais Angot s'est très bien défendue, et elle a terminé sa réplique sous les applaudissements du public.

Il est vrai que les applaudissements du public sont parfaitement contradictoires et vont systématiquement à celui ou à celle qui à un moment ou un autre parvient à donner l'impression que ses paroles reflètent exactement ce qu'il faut penser pour être heureux et tranquille à ce stade précis de l'évolution de la société. Ils sont une médaille de conformité.

Un peu plus tôt, en zappant avant les nouvelles de huit heures, j'avais entendu le chanteur Marc Lavoine déclarer qu'à tel ou tel endroit de Paris il y avait des Chinois et des Orientaux et des Noirs et des Arabes et des Indiens, etc. ; et que c'était « comme ça qu'il aimait la France.

– C'est comme ça que nous l'aimons aussi », a commenté Christine Bravo, qui le recevait.

Et la salle d'applaudir à tout rompre.

Nicolas Sarkozy, le ministre de l'Immigration – non, je veux dire le ministre de *l'Intérieur*, et je jure que je ne l'ai pas fait exprès! –, a estimé récemment que l'immigration était nécessaire.

Beaucoup de commentateurs jugent d'ailleurs que tous les hommes politiques savent parfaitement que davantage d'immigration est en effet nécessaire, mais que certains n'osent pas le dire pour des raisons électorales, parce qu'ils ont peur de mécontenter leur clientèle. Mais je me demande si c'est vrai. Je me demande s'il est vrai qu'un homme politique, même de droite, mécontente une partie de son électorat en se déclarant favorable à plus d'immigration. Mis à part peut-être les électeurs du Front national, y a-t-il vraiment dans le pays des adversaires en nombre de l'immigration? En tout cas on ne les voit pas à la télévision, on ne les entend jamais, et ils se manifestent peu. Ce qui est sûr c'est qu'ils ne déclencheraient pas d'applaudissements, eux.

Un nouveau concept langagier, très opératoire, est celui de la nationalité double, à deux étages, ou plus exactement de la double couche d'appartenance nationale. Zaccarias Moussaoui, le seul inculpé dans l'affaire de l'attentat contre les tours du World Trade Center, est un «Français d'origine marocaine ». Aux États-Unis viennent d'être arrêtés pour terrorisme des «Américains d'origine yéménite». On ne précise

jamais ce qui est le plus agissant, quant au comportement des intéressés : leur nationalité officielle ou leur origine.

Quant au terme de *pédagogie*, il a subi une évolution merveilleuse. Comme celui de *souci*, il a connu un considérable élargissement de sa signification, et d'ailleurs une augmentation proportionnelle du nombre de ses occurrences. Il est sorti du seul domaine de l'éducation, où il commençait à faire rire (ou à faire pleurer), à cause de sa compromission avec les ridicules I.U.F.M. Et il a commencé une seconde carrière en politique, où il réussit à merveille. Il n'est pas un ministre ou un intellectuel organique qui n'en appelle dix fois par jour à la *pédagogie.*

Rien n'est plus révélateur de l'état actuel du débat dans notre pays que le succès prodigieux de ce mot dans l'acception inédite *campagne d'explication* (ou de *propagande*, voire de *bourrage de crâne*, selon les points de vue). On voit clairement là à quel point le parti idéologiquement dominant *ne se conçoit pas d'extérieur*, n'imagine pas qu'il puisse exister à sa pensée un quelconque *autre* – un *autre* digne de considération, en tout cas (ne parlons même pas de respect). Jadis, quand on évoquait les gens qui n'avaient pas les mêmes opinions que soi-même, on envisageait de discuter avec eux, d'essayer de les convaincre en échangeant des arguments. Aujourd'hui il n'est plus question de discussion, mais seulement de *pédagogie*. C'est par toujours plus de *pédagogie*, une inlassable *pédagogie*, une implacable *pédagogie*, une patience d'ange (d'ange un peu baraqué, tout de même, et légèrement soupe au lait…) qu'on fera aimer comme on sait bien qu'ils doivent être aimés le métissage, la poursuite et l'augmentation de l'immigration, la banlocalisation générale du paysage, l'abandon des formes traditionnelles de l'éducation, et bien sûr la pédagogie elle-même.

La *pédagogie*, dans ce sens nouveau, ne concerne plus du tout les enfants; ou plus exactement elle présuppose qu'il faut vraiment être un enfant (un enfant un peu vicieux) pour ne pas penser comme on pense au *Monde*, chez Thierry Ardisson, Laure Adler, Guillaume Durand ou Christine Bravo – bref comme tout le monde sait bien qu'il faut penser, qu'on a tout intérêt à penser (surtout si l'on veut faire carrière chez Thierry Bravo, Edwy Adler, Guillaume Giesbert ou Frantz-Marc Olivier…).

En Union soviétique on envoyait les dissidents dans les hôpitaux psychiatriques. Ici on est beaucoup plus gentil, ou plus habile, on les soumet doucereusement à la pédagogie perpétuelle – perpétuelle car elle est toujours à reprendre, hélas, les gens et les préjugés ont la tête si dure… En somme on les menace de les renvoyer dans les lycées et collèges, qui sont il est vrai à peine moins effrayants que des maisons de fous. La pédagogie a détruit l'enseignement, ce serait bien le diable si elle n'arrivait pas à détruire la nation.

Mercredi 18 septembre, sept heures du soir. Hier matin je me suis aperçu que le téléphone avait été coupé, ici. Ce matin c'était l'eau. J'imagine que demain matin ce sera l'électricité – ce qui ne manquera pas d'être beaucoup plus dérangeant, car sans électricité je ne pourrai plus travailler longtemps, puisque je passe mes jours sur cet ordinateur.

Si d'ailleurs je devais m'interrompre j'en serais particulièrement mécontent, car je mets beaucoup d'entrain à mon labeur, ces jours-ci, et j'en éprouve de grandes satisfactions. Depuis le début de la semaine j'ai abordé la réécriture de *L'Inauguration*, et je suis très heureux de la manière dont les chose se présentent. Je suis loin d'être sûr que le livre soit une *réussite*, mais au moins, s'il est un échec – je veux dire s'il est *raté* : qu'il doive être un échec, ça, je n'en doute pas une seule seconde… –, il le sera dans de grandes et larges et belles proportions : rien à voir avec mes "petits" romans du début de la décennie passée.

L'après-midi je travaille au *journal 1999*, et là aussi je m'amuse beaucoup. J'en suis au mois de novembre. C'est très intéressant, ce mois de novembre 1999, l'époque de la crise dans mes relations avec P.O.L et de mes débuts chez Fayard. J'avais oublié les détails, et le déroulement exact des événements. Et je suis suspendu à ma lecture :

« Et alors ????? Et après ????? Mon Dieu, mais comment tout ça va-t-il se finir? »

Bref, je suis enchanté de vivre avec moi. Ah ça on peut dire que *Je* ne m'ennuie pas une seule seconde. Quel type intéressant, ce Camus ! Dommage qu'il ait un aussi vilain nom. Il aurait mieux fait de s'appeler *Timoléon de Brissac*. Timoléon de Brissac se regardait dans la glace, le matin, en se rasant, et se disait à lui-même :

« Quelle chance est la tienne, Timoléon ! Tu vas encore passer une journée entière en ta compagnie! »

Le ciel est noir comme de l'encre, on entend de terribles bruits de tonnerre, un affreux orage se prépare. Mme de Lloan vient de partir. Je lui ai dit que j'espérais qu'elle allait pouvoir rentrer chez elle avant de recevoir le ciel sur la tête, et que pour ma part j'avais grand-peur d'une pluie diluvienne, qui se traduit aussitôt en cataractes dans ma chambre à coucher. Mais elle, manifestant un type d'humour dont je ne l'eusse pas soupçonnée :

« Eh bien, vous qui vous plaigniez de n'avoir pas d'eau... »

J'ai annoncé à Flatters que pour avoir de la lumière, demain, s'il n'y a pas d'électricité, j'arracherai un à un les bougies et flambeaux qui sont épars dans ses œuvres, ici, retenus par leur propre cire fondue à la page, la toile et au châssis. Il approuve hautement ce projet. Pierre et moi avons vu il y a deux ou trois jours un documentaire sur Byzance où l'on apprenait que les derniers empereurs – les Paléologues, je crois – étaient dans une telle misère que pour se chauffer dans leur palais ils brûlaient leurs meubles et ce qui restait de leurs trésors. Cavafy, il est vrai, m'avait de longue date informé que sous les Cantacuzène, déjà, la situation n'était pas brillante non plus :

Grandement m'émeut un détail du couronnement dans Blachernes de Jean Cantacuzène et d'Irène, fille d'Andronic Assan. Comme ils n'avaient que peu de pierres précieuses (la pauvreté de notre malheureux pays était extrême), ils en portèrent de fausses. Une quantité de verroteries rouges, vertes ou bleues.

J'aime bien *notre malheureux pays.* Il s'agit de l'Empire romain, en somme. On ne songe pas assez que les Byzantins, héritiers bien sûr de la Grèce, le sont aussi de l'Empire romain. Ce sont eux, pendant tout le Moyen Âge, qui étaient seuls à pouvoir se dire que l'immense édifice

politique des Césars ne se prolongeait que chez eux et par eux, sans solution de continuité. Et Cavafy l'Alexandrin d'écrire tout naturellement : *notre malheureux pays* – il est vrai que ce n'est pas exactement lui qui parle, dans ses poèmes…

Flatters est rentré hier de Rome, où il est arrivé à se maintenir une semaine, malgré sa propre misère. Il est d'un enthousiasme vibrant, qui même au téléphone (on peut encore m'appeler) se propage jusqu'à moi et me ravage le cœur – d'autant qu'en l'occurrence, cet enthousiasme-là, je suis toujours prêt à l'entendre et à le partager. Il dit que Paris n'est rien auprès de Rome, un espace sans complexité, sans épaisseur; qu'à Rome il n'est pas un seul point du territoire urbain où ne se bousculent trente siècles les uns sur les autres, trente siècles d'architecture et d'histoire, trente siècles d'art et de littérature, mélangés pêle-mêle aux plus précieux miracles de la nature et du ciel, un pin parasol, des aloès, une herbe où batifola Silius. Il veut aller vivre là-bas, au moins une partie de l'année. Il ne se pardonne pas d'être resté si longtemps éloigné, par pénitence, par pauvreté, par deuil, de ce lieu le plus dense de la planète en intelligence, en culture, en beauté – de ce plus grand livre du monde, dit-il.

Accessoirement, il trouve que Rome est restée très italienne et même très *romaine*, alors que Florence, selon lui, a été presque évacuée par les Florentins, qui louent leurs appartements à de riches étrangers. Rome, je l'apprends avec plaisir, n'est pas encore, paraît-il, un quartier du village universel.

Dimanche 22 septembre, neuf heures et demie du soir. Dans *Le Monde* de jeudi dernier, parmi les feuillets "Voyages", il y avait sur une demi-page une photographie aussi obsédante – et elle m'obsède en effet depuis lors – que les récits de Flatters rentrant de Rome. Elle a d'ailleurs (je l'ai sous les yeux) un certain caractère *romain* : on y voit en effet, au premier plan, des toits, des dômes, des clochers, des clochetons et des pinacles de caractère assez nettement baroque, un dédale un peu négligé de terrasses et d'altanes tel que j'eus tout loisir d'en observer pendant deux ans, de

ma fenêtre de la Villa Médicis. Seulement, au lieu que tout cela soit dominé par le dôme de Saint-Pierre et par les frondaisons du Janicule, c'est un énorme volcan aux lignes très pures et à la cime enneigée qui ferme de très haut le panorama, non sans lui laisser, à gauche et à droite, une large part de ciel. Le photographe se nomme Bertrand Gardel, il travaille pour l'agence Hémisphères, ou avec elle. La ville est Puebla, au Mexique. Le volcan est le Popocatépetl.

La fascination vient bien sûr du contraste entre ces architectures somme toute assez familières, très "historiques", magnifiquement *Four Men in Black* (Borromini, Guarini, Juvarra, Vittone, dans le livre de Sacheverell Sitwell, *Baroque and Rococo*), et cette montagne formidable, sans commune mesure avec quoi que ce soit d'européen, au moins parmi les formes voisines. A Naples, bien sûr, il y a pareilles volutes baroques, et dans le fond il y a le Vésuve. A Catane on trouverait sans doute de comparables frontons curvilignes, et sur eux pointerait l'Etna. Mais le Popocatépetl a quatre mille mètres de plus que le Vésuve, deux mille mètres de plus que l'Etna. Ses lignes sont plus simples et plus nettes, il ressemble moins à eux qu'au Fuji-Yama. Bref, on ne peut pas le chasser de sa pensée quand on l'a contemplé une seconde, serait-ce sur un cliché d'agence. Je vois d'ailleurs dans mon bien-aimé dictionnaire encyclopédique que ses cinq mille quatre cent cinquante-deux mètres furent escaladés pour la première fois en 1520, sur l'ordre de Cortés, par un certain Diego de Ordás, accompagné de neuf soldats espagnols et d'un nombre non précisé d'Indiens. J'ai souligné l'information, lors d'une précédente visite à cet article-là. Il poursuit en précisant que « ce record d'altitude devait tenir plusieurs siècles, jusqu'aux premières conquêtes himalayennes ».

Marcherai-je jamais sur ces hauts balcons de Puebla, en vue du Popocatépetl? Bénédicte Lesieur, de la galerie Lelong, m'a dit un jour qu'elle n'avait jamais vu paysage plus beau que celui qui entoure l'hacienda de James Brown, le peintre, près d'une autre ville du Mexique, elle-même extrêmement belle et dont j'oublie le nom : Oaxaca? Comme il aurait été amusant d'être riche à un âge raisonnable, ainsi que le fut James Brown, j'imagine! Et comme nous aurons peu vécu, somme

toute, et insuffisamment aimé le monde, ses volcans, ses terrasses, ses jardins, ses sentiers de montagne…

Bénédicte Lesieur disait aussi (*Les Dicts et Saillies de Bénédicte Lesieur*) que la quintessence de la vulgarité c'était le nom en capitales après le prénom en bas de casse. Chaque fois que je rencontre cette combinaison (et c'est au moins dix fois par jour), je pense à Bénédicte LESIEUR…

***

J'ai mis en ligne hier un quatorzième éditorial, accompagné de six lettres de lecteurs.

La sixième de ces lettres, contrairement aux autres, était extrêmement désagréable et m'accusait par exemple, n'étant pas Céline qui veut, d'être «un Roger Peyrefitte au petit pied». Elle était signée Omar TY (*sic*) – sur le mode plaisant, j'imagine, car en fait l'adresse e-mail qui apparaissait en haut de l'écran lorsque je l'ai reçue par le net laissait paraître le nom Nat.-Ol. Marty (Nathan-Olivier Marty?) :

« *In-nocence*, dites-vous ? Quelle tristesse! écrivait ce correspondant. Mais nous en réclamons de la *nocence*, nous l'attendons même impatiemment! Oui, nous en voulons de ces hordes barbares, la gandoura roulée aux flancs, le sexe lourd battant la cuisse musculeuse pour ensemencer Marianne! Elle en a besoin notre France moisie de ce sperme fécond, porteur de métissage, messager d'avenir. Elle en a besoin de ces Juifs cupides qui conspirent, haletants, dans leurs soupentes, pour investir les media et les lieux de pouvoir. Elle en a besoin de ces boubous chatoyants pour trancher sur la marée grise des jupes plissées et des serre-tête. » Etc.

Je n'ai pas demandé à l'auteur d'autorisation pour la mise en ligne. Je n'y manque jamais pour les lettres aimables ou neutres; pour les autres, je me dis que ceux qui les ont rédigées sont probablement désireux de voir leurs opinions recevoir autant de publicité que possible.

***

Pierre était très enthousiaste du premier “onzain” (onze paragraphes) de *L'Inauguration de la salle des Vents,* la semaine dernière. Aujourd’hui je lui en ai soumis trois. Mais il n’a pas exprimé d’opinion, s’excusant sur la confusion de son esprit à ce moment-là – nous venions de faire en effet, très exceptionnellement, un coupable gros déjeuner, qui moi aussi m’a abruti pour toute l’après-midi. Seulement, ce qui m’a paru une grande réserve de sa part, quant aux pages qu’il avait sous les yeux, a eu bien sûr un effet désastreux sur mes rapports avec elles. Et comme M. Pierre n’a pas exprimé le désir d’un nouveau coup d’œil, peut-être plus favorable, qui sait, après que ses capacités critiques étaient désembrumées par la fin des effets de la digestion, j’en reste à mon impression très négative de son impression inexprimée, mais tout de même dubitative, et je suis travaillé par des doutes si sérieux, quant aux mérites éventuels de mon ouvrage, que, dégoûté, je ne peux même pas m’y remettre.

Ah! L'entourage immédiat et les premiers commentateurs d’un artiste quelconque ne se rendent pas compte de leurs responsabilités, et des effets de leurs opinions, ou de leur silence, sur son labeur!

D’un autre côté, il ne peut pas leur demander de se montrer systématiquement favorables à seule fin de l’encourager au travail, puisque c’est un avis objectif qu’il sollicite de leur part (enfin, *en théorie*…).

Mardi 24 septembre, neuf heures du soir. Hier nous avons passé une bonne partie de la journée à Auch, où m’appelaient diverses affaires ennuyeuses. J’ai d’ailleurs oublié de traiter l’une d’entre elles, qui consistait à procéder auprès de France Télécom à l’échange des deux minitels de la maison, qui ne fonctionnent plus ni l’un ni l’autre : nous sommes partis sans nous en munir.

Mais le principal était de voir un médecin, un spécialiste des os et de la rééducation. J'étais envoyé à lui par le docteur Capdecomme, de Lectoure, auquel je ne m'étais pourtant pas plaint de l'évolution de mes épaules, qui m'avait paru nettement favorable, tandis qu'à ce généraliste elle avait semblé inquiétante pour l'avenir, au contraire. Tel n'a pas été l'avis du spécialiste, heureusement. Il m'a fait faire des radiographies sur place, dans le centre médical où il exerce, derrière la gare. Et au vu de ces images, et d'après l'examen auquel il a procédé directement, il a estimé que tout était à peu près normal, et qu'il n'y avait pas de souci particulier à se faire. Mes vertèbres cervicales portent des traces assez nettes d'arthrose, surtout les plus basses. Mais rien d'extraordinaire pour mon âge, paraît-il : il faut s'y faire. Quant aux épaules elles-mêmes, qui m'ont beaucoup gêné pendant presque deux ans, il se confirme qu'elles n'auraient été affectées que par une tendinite. Puisque les symptômes ont presque disparu, pas de traitement. Revenez me voir si les douleurs reviennent…

Sur quoi je me suis transporté au centre des Impôts, rue Leconte-de-Lisle, derrière le palais de justice, en haute ville. Là aussi les choses se sont mieux déroulées que je ne le prévoyais. Je n'ai pas pu voir un contrôleur, parce que je n'avais pas pris de rendez-vous. Mais j'ai tout de même été reçu, dans un bureau proche de l'entrée, par une assez jeune femme très aimable et très sympathique, qui a paru extrêmement surprise par l'énorme travail que j'avais fourni depuis un mois pour répondre à la demande que j'avais reçue d'avoir à exposer le détail de mes fameux "frais réels". En effet j'avais passé des heures à mettre tout cela à plat. On ne m'en demandait pas tant, paraît-il. On souhaitait seulement une "ventilation par postes". Mais comme cette "ventilation par postes" je l'avais déjà présentée avec ma déclaration de revenus, je crois comprendre qu'on s'est adressé à moi par erreur, et que je me suis fait beaucoup de souci, et que j'ai perdu beaucoup de temps, pour rien. N'importe : si tout cela se dénoue sans complications supplémentaires, je m'estimerai suffisamment payé de mes peines.

En corrigeant comme je suis en train de le faire le *journal* de l'année 1999, je me suis rendu compte que le fisc, cette année-là, m'avait déjà adressé exactement la même requête : détail des frais réels et

justifications. J'avais complètement oublié ce précédent. Et j'ignore ce que fut son issue, car dans ce que j'ai relu du *journal* jusqu'à présent – or j'en suis au début du mois de décembre –, il n'est plus question de cette affaire. Je suppose donc qu'elle s'était heureusement dénouée, ce qui expliquerait qu'elle ait laissé si peu de traces dans mon esprit (et dans mes écritures, qui sont à peu près la même chose, en un peu mieux rangé).

Hier on n'a même pas voulu garder le beau dossier de mes factures, qui m'avait coûté d'interminables recherches. On a même paru très étonné que j'envisageasse de le laisser sur place, au centre des Impôts. J'avais pourtant cru comprendre que c'était précisément ce qu'on me réclamait. Mais à vrai dire on ne me réclamait pas grand-chose, et semble-t-il sans y tenir bien fort – à moins que le véritable responsable de mon cas, que je n'ai pu voir hier, ne se montre beaucoup plus exigeant quand il reprendra l'affaire en main…

Une troisième corvée tenait à l'impérieuse nécessité de faire changer tous les pneumatiques de ma voiture, qui sont usés jusqu'à la corde. Céline, ma *camerera mayor*, m'avait recommandé la société Euromaster, où m'assurait-elle on peut payer en trois fois. Confirmation – mais il m'en coûtera tout de même mille deux cents euros.

Les pneus Michelin coûtent cinquante euros de plus, chacun, que les pneus Pirelli.

«Mais quelle différence y a-t-il entre eux, à part le prix?

– Ah Michelin c'est Michelin, monsieur! »

Comment dit la Castafiore, déjà?

« Tristan Bior sera toujours Tristan Bior! »

Mais est-ce bien la Castafiore? Il n'y a pas de mensonges, dans ce *journal*, mais il y a quelques silences, et surtout un nombre prodigieux d'erreurs, d'approximations, de citations à la va-comme-j'te-pousse, d'attributions aventurées.

Quoi qu'il en soit j'ignorais que la marque Michelin fût si prestigieuse. Mais ma mère, qui est d'un profond chauvinisme clermontois, et pour qui Michelin est au moins le Tristan Bior du caoutchouc, s'est montrée

enchantée de cet échange, que je lui ai dûment rapporté au téléphone, ce matin, et qui confirmait tous ses préjugés. Cela dit, j'ai tout de même pris des pneus Pirelli, par avarice, et aussi parce que ceux qui équipaient la voiture quand je l'ai achetée, et qu'il faut changer à présent, donc, étaient, et sont encore, des Pirelli. La substitution aura lieu la semaine prochaine, ce qui me forcera à retourner à Auch.

Nous y avons aussi acheté deux livres, à la librairie Trait d'Union, dans la basse ville : les deux ouvrages qui occupent le plus les media ces temps-ci, *L'Étoile des amants*, de Sollers, et *Pourquoi le Brésil?*, de Christine Angot.

Dans *Pourquoi le Brésil?*, que je feuillette à l'instant parce que le volume est à côté de moi sur cette table, et parce que j'en parle ici, je m'aperçois que la narratrice à des problèmes de dos, elle aussi, et qu'elle consulte à Paris le même ostéopathe que moi, sur la recommandation indirecte du même Paul Otchakovsky :

« J'ai demandé à Frédéric, qui m'a donné l'adresse de l'ostéopathe de Paul Otchakovsky-Laurens. C'était dans le seizième. Je suis arrivée dans un immeuble très antipathique. Par la suite je me suis rendu compte que presque toutes les professions médicales dans le centre de Paris c'était ça, et avec des tarifs, le double de Montpellier pour la moitié du temps consacré. Il était grand, il avait une moustache, les yeux verts, les cheveux blonds ou roux, je n'aimais pas du tout ce type, il pratiquait des manipulations brutales. Et surtout qui n'ont servi à rien. »

Paul en était pourtant très enthousiaste, de ce médecin. Son cabinet se trouve dans un immeuble très opulent, qui ne m'avait pas paru spécialement antipathique, à moi, mais au contraire assez beau, dans un style richement Arts déco. Lui m'a fait mal, à moi aussi, au point que Pierre, qui m'attendait dans un salon, s'est effrayé d'un grand cri que j'ai poussé et qui est arrivé jusqu'à lui malgré les portes épaisses du cabinet. Mais comme il s'agissait du premier ostéopathe que je consultais, je n'avais pas d'éléments de comparaison, et ne lui ai pas tenu rigueur de ses «manipulations brutales », que je supposais être la règle. Néanmoins je n'ai pas souhaité très ardemment en subir d'autres, de sa part ou chez l'un de ses confrères. Comme je quittais Paris peu de temps après ma visite chez lui, il m'a donné l'adresse d'un médecin de même spécialité, à

Toulouse, que je ne suis jamais allé voir. Il m'a dit aussi que si je ne faisais rien mes maux passeraient d'eux-mêmes au bout d'un an ou un an et demi. Et c'est en effet ce qui est arrivé.

A Auch, hier, j'ai aussi montré à Pierre deux ou trois curiosités locales qu'il ne connaissait pas : le petit théâtre et la salle des Illustres, dans l'hôtel de ville; les vitraux et les fameuses stalles, à la cathédrale. La nef elle-même, et surtout la croisée du transept, en avant du jubé, sont encombrées de banderoles hideuses et de panneaux affreux, à caractère pastoral ou charitable, qui nuisent beaucoup à la dignité du lieu, et d'abord à sa beauté. Tel est le cas, je l'ai remarqué depuis longtemps, dans la plupart des églises de France – celles du moins qui sont encore ouvertes au culte… C'est à se demander s'il est bien judicieux de laisser les édifices religieux des siècles passés à ce qui reste de clergé et à ce qui lui reste de fidèles, quand on voit à quel point ils en respectent peu la noblesse, et même, bien sûr, la spiritualité. Mais eux diraient que la noblesse et la spiritualité vraies, ce sont la foi, l'espérance et la charité auxquelles ils appellent en de si vilains caractères, fichés sur d'aussi vilains supports. Loin de moi de souhaiter leur causer nulle peine, même légère. Mais s'ils pouvaient se montrer un peu moins *nocents*, dans leur bonté et générosité, à l'égard de cet héritage qui nous est commun, l'architecture religieuse…

Dans quel état est cette pauvre Église catholique – *spirituellement* je ne suis pas à même d'en juger, mais *esthétiquement*, *artistiquement*, *intellectuellement* sans doute (et ce sont autant de domaines de la vie spirituelle, quoi qu'elle en pense) ! Nous sommes passés en rentrant par la petite église romane de Gavarret, près de Montestruc, et nous avons constaté que la nouvelle paroisse de Fleurance ne comptait pas moins de trente-cinq anciennes paroisses ! J'imagine que ce malheureux archevêque d'Auch n'a plus à sa disposition qu'une dizaine de prêtres. Un jour que je déjeunais à côté de lui, à Flaran, dans le cloître, après une messe qu'il avait célébrée entre les grands Tàpies, les Miró, les Alechinsky, Appel, Josef Albers, Brown et autres Marcheschi alors prêtés par Plieux, et qui étaient accrochés dans l'abbatiale, il avait laissé paraître auprès de moi qu'il était convaincu que tous ces tableaux étaient mon œuvre :

« Et que voulez-vous, avait-il dit gentiment, l'air de ne pas m'en vouloir d'avoir accroché "mes" Tàpies, "mes" Albers et "mes" Marcheschi (qu'il prenait pour des "moi") dans une de "ses" églises : il faut bien que tout le monde puisse exposer quelque part! »

Vendredi 27 septembre, neuf heures et demie du soir. Pierre était plus favorable à *L'Inauguration*, ces jours derniers. Mais à présent c'est Flatters qui se montre très réservé. Il n'a vu qu'une quinzaine de pages – les trois premiers "onzains", et la moitié du quatrième –, mais je sens bien qu'il est loin d'être enthousiaste, malgré ses coutumières et amicales précautions oratoires. Ses réticences portent surtout sur le style "sans ponctuation", dont la nécessité ne lui apparaît pas, et dont il semble déplorer que je m'y montre si prolixe, beaucoup plus qu'en les autres. Il est vrai que ce style-là s'y prête, et n'a de raison d'être qu'en l'abondance. Mais Flatters trouve ennuyeuses les pages qu'il inspire, et même presque illisibles (bien que ces mots-là n'aient pas été prononcés).

D'autre part il s'inquiète, et il m'inquiète, quant à l'accueil que Fayard, et spécialement Claude Durand, va bien pouvoir réserver à un tel livre. Il dit qu'il s'agit d'un roman « aussi peu "Fayard" que possible », et qu'il verrait bien mieux sous la couverture des éditions de Minuit. Et de ce beau discours il résulte en moi des préoccupations esthétiques, certes, mais aussi de graves préoccupations matérielles. Que va-t-il se passer si Claude Durand refuse le manuscrit ? J'ai le plus grand besoin de l'argent que je suis censé recevoir à la remise du texte, et qui déjà serait bien loin de couvrir les sommes qu'il me faudrait pour satisfaire mes créanciers les plus pressants. Mais si rien n'arrivait? Je ne peux même pas y penser…

J'ai reçu cette après-midi trois projets de couverture pour le *journal* de 1999, qui va s'appeler *Retour à Canossa,* puisque Durand a refusé *Limite dégoulinant* (je ne lui en veux pas). Donc, au moins, chez Fayard, on continue de s'occuper de moi. En revanche il y a bien trois mois que je n'ai pas eu la moindre nouvelle de P.O.L et de Paul – sauf des chèques de fin de mois, tout de même (et certes ce n'est pas rien). Ici comme là je sens ma situation bien précaire. Et la fondation officielle du Parti de l'Innocence ne va pas arranger mes affaires. La date prévue pour l'assemblée constitutive est le mercredi 16 octobre. La réunion doit se tenir chez

Flatters. Je doute que nous soyons dix. Et pour cette excentricité je risque fort d'être chassé de la P.O.L. Qu'adviendrait-il alors de moi? A l'amour du «cher et vieux pays », quelle insécurité je dois !

***

Il y avait hier soir à la télévision, sur Arte, deux reportages tout à fait passionnants, très bien faits, à propos de Bruce Chatwin, qu'ils m'ont donné envie de mieux connaître. Je n'ai lu de lui, il y a bien longtemps, avec beaucoup de plaisir, que *In Patagonia.* Les *Églogues* en portent certainement la trace. Je crois me souvenir de cette phrase, qui doit être allée orner *Travers*, ou *Travers II* :

« *And did you know that the Sundance Kid was a keen wagnerite?* »

A propos du Sundance Kid j'ai revu récemment, toujours à la télévision, avec Pierre, *Butch Cassidy et le Kid*, dont je lui avais dit grand bien, pour des raisons majoritairement extracinématographiques : Robert Redford dans le rôle du Sundance Kid a longtemps été, et le redeviendrait facilement, l'un de mes principaux idéaux érotiques. Si l'on voulait savoir ce qui me faisait bander à vingt ans, ou vingt-cinq, il suffirait de regarder ce film.

Et puisque nous en sommes à l'érotisme cinématographique, ou télévisuel, un mot d'un obscur téléfilm allemand, diffusé lui mardi soir, sur M6. *Rencontres interdites* : obscur mais assez étrange, et prenant, c'est l'œuvre d'une femme, Christiane Balthazar, qui mettait en scène une femme policier, interprétée par Ann-Kathrin Kramer (je recopie *Télérama*); laquelle, chargée d'une enquête, tombe sous le charme hautement érotique du principal suspect, un call-boy joué par Burkhard Driest, ou bien par Bernhard Bettermann (*Télérama* donne le nom des acteurs, mais pas leur rôle). Je me souviens que le call-boy s'appelait Lanou, ou Lannou, ou Lanu : à mon avis l'une des apparitions les plus sexy du petit écran, dernièrement.

Samedi 28 septembre, sept heures du soir. J'interromps une seconde la longue relecture du *journal* de 1999 (j'en suis à décembre, ça sent l'écurie), pour noter en vitesse la beauté ravageuse de ce soir-ci. Comme j'hésitais, à l'instant, entre deux tournures pour une correction à mes phrases d'il y a quatre ans, j'ai marché sans y penser jusqu'à la fenêtre ouverte, et là j'ai dû m'asseoir sur la plus prochaine chaise, tant c'était beau.

Depuis deux jours on aperçoit les Pyrénées. Il fait un temps splendide. Le soleil est assez bas, à présent, de sorte que chaque feuillage, presque chaque branche, chaque bosquet, le moindre renflement de terrain, est accompagné dans la lumière par sa discrète réserve d'ombre. On voit s'élever aussi les premières fumées, qui, s'échappant d'entre les collines, marquent la profondeur du paysage, plan par plan. Le ciel est d'un bleu très pâle, à plein ourlé d'un blanc doré. La lumière est celle d'un septembre pour tous les septembres, le septembre absolu, autant dire l'éternité.

Ma vie a certes ses soucis, et même ses chagrins, mais, outre qu'elle n'est point malheureuse, ces temps-ci, elle a cette qualité à mes yeux incomparable de se dérouler presque tout entière dans la beauté – et parfois, comme ce soir, dans une beauté qui vous renverse, ou qui vous force à vous asseoir. Je crois que je n'aurai compris aucune phrase si bien, le long de mes jours, que celle de l'ami de Flaubert, Le Poitevin, je crois, que je cite sans cesse, et que je me récite encore bien plus souvent – il se mourait, le malheureux, et la campagne, telle qu'il pouvait la voir de son lit, devait être à peu près telle qu'elle s'offre à mes regards ce soir :

« Fermez la fenêtre, suppliait-il : c'est trop beau, c'est trop beau! ».

Et Toulet, en écho :

Ce n'est pas drôle de mourir
Et d'aimer tant de choses…

Mais comme je ne suis pas mourant, pour autant que je sache, je n'ai même pas besoin de fermer la fenêtre. Je m'y accroche au contraire, et qui n'y vois-je-t-y pas paraître, en çà du paysage et au pied de la butte, sinon M. Pierre en personne, que voici rentrant de Paris. Allons, vie, chère vieille vie, tu n'es pas si mauvaise fille qu'on dit, malgré tes airs *on m'la fait pas à moi*, et tes efforts pour ne pas rire…

Mardi 1er octobre, neuf heures du soir. L'autre jour, à l'émission d'Ardisson, à la télévision, il y avait un malheureux M. de Beaufort – j'ai oublié son prénom –, qui s'est mis dans la tête, en toute sincérité certainement, de faire réhabiliter Maurice Papon…

Pour l'aider dans cette tâche presque désespérée, il n'a qu'un seul atout : il appartient à une famille de héros de la Résistance. Son père, ou bien plusieurs de ses oncles, je ne sais plus, sont morts fusillés ou torturés par les Allemands, dans des conditions particulièrement atroces, nous dit-on. C'est à ces circonstances qu'il doit d'avoir la parole, certainement. Mais elles ne sont pas encore assez pour le protéger. Je dois dire que je n'avais pas trop de mal à m'identifier à lui, non sur le fond de son propos, certes, mais pour m'être trouvé à deux ou trois reprises, devant les caméras, dans des situations assez comparables à la sienne ce soir-là. Or ce qui est évident, comme me l'a toujours dit Claude Durand, qui essayait de m'inciter à rester chez moi, c'est que c'est un métier, et qui s'apprend, que d'affronter pareilles épreuves. Sans doute existe-t-il un don naturel, que ni l'infortuné défenseur de Papon ni moi ne possédons, de toute évidence. Mais dans la plupart des cas, et même lorsque ce don est présent, peut-être, il faut, pour paraître avec avantage sur d'aussi périlleux plateaux, avoir fait longuement ses gammes, connaître bien les règles du jeu, avoir une maîtrise acquise de son image et de sa parole. Ce pauvre M. de Beaufort ne bénéficiait d'aucune de ces conditions. Il s'est trouvé confronté à Julien Dray, le député socialiste, qu'on a vu débouler dans le studio comme un sanglier furieux, la tête enfoncée dans les épaules, la bouche et tout le bas du visage projetés en avant par

l'impatience d'en découdre, les yeux presque littéralement hors de lui. Beaufort n'était pas de taille à faire face. Ce fut un épouvantable jeu de massacre.

Beaufort, il faut le dire, ne s'est épargné aucune des gaffes dans lesquelles, l'affolement aidant, je serais certainement tombé comme lui. Par exemple, pour se défendre de tout antisémitisme, il a révélé qu'il avait occupé d'importantes fonctions, pendant plus de dix ans, au sein d'une banque juive. Que n'avait-il pas dit! Une *banque juive*???? Qu'est-ce que c'était que ça, une *banque juive*? Il existait des *banques juives*? Première nouvelle… Et vous pourriez définir ce que c'est qu'une *banque juive*, s'il vous plaît? Qu'est-ce qui fait qu'une banque est *juive*, on aimerait savoir? En quoi se distingue-t-elle des autres banques ?

Le malheureux d'expliquer alors que tous les capitaux de cette banque étaient juifs, que ses dirigeants et ses propriétaires appartenaient au Consistoire israélite, que… Mais Dray ivre de rage ne l'a pas laissé finir : et s'il y avait à l'Assemblée nationale trois cent cinquante députés juifs, mettons, est-ce que ce serait alors une Assemblée nationale juive?

Etc. La structure de l'échange ressemblait beaucoup à celle de ma propre discussion avec Antoine Spire, pareillement devant Ardisson, mais sur Paris Première : tout comme ce M. de Beaufort a commis l'erreur de dire qu'il avait travaillé dix ans dans une banque juive, j'avais eu l'imprudence, moi, de signaler que j'avais beaucoup écrit sur des artistes juifs, et exposé chez moi un artiste juif comme Christian Boltanski. Et qu'est-ce qui me permettait de dire que Christian Boltanski était *un artiste juif*? En quoi étais-je autorisé à le définir de la sorte ?

M. de Beaufort aurait peut-être pu avancer l'argument selon lequel on a parlé pendant des décennies de la Banque protestante et de *banques protestantes*, sans que personne proteste, et sans que qui que ce soit songe à crier au racisme. On ne sache pas que quiconque ait même exigé alors une définition exacte de ce que ce serait qu'une *banque protestante.* Pourquoi une banque pourrait-elle sans scandale être protestante, mais pas juive? Cependant je n'étais pas là pour prodiguer mes conseils à M. de Beaufort, heureusement pour lui. D'ailleurs il s'enferrait très bien tout seul.

Il avait eu la maladresse de venir sur le plateau d'Ardisson avec une serviette bourrée de documents, ce qui ne se fait pas, et ce qui le mettait d'emblée en situation d'infériorité, comme un qui ne connaît pas les règles du jeu, et qui désirerait *argumenter*, alors que le public, et sans doute le médium, ne déteste en rien tant que les argumentations – la seule chose qui compte étant de parler plus vite et surtout plus fort que l'adversaire.

Beaufort a essayé de tirer de sa serviette une des nombreuses lettres qu'il avait apportées – des lettres de soutien à Papon, j'imagine, des lettres écrites par des juifs et tendant à établir que pendant l'Occupation Papon avait sauvé des juifs.

« Jetez un coup d'œil à cette lettre! essayait-il de dire à Dray, en la lui tendant : elle est écrite par un juif comme vous... »

Il me semble que *même moi* je ne serais pas tombé dans ce panneau-là, bien qu'évidemment la tentation soit grande de faire exactement comme si l'on disait «un Italien comme vous», «un protestant comme vous», «un député socialiste comme vous». Mais on ne peut pas dire « un juif comme vous », il faut s'y faire. En ignorant cette loi M. de Beaufort acheva de se perdre.

Et sa sortie fut lamentable : pauvre homme gris un peu déplumé traînant sa grosse serviette noire dans le clinquant décor à la romaine du studio d'Ardisson, entre les rangées d'applaudisseurs sur ordre qui bien entendu restaient pour lui parfaitement immobiles et silencieux, une ridicule musique de variétés mettant le comble à sa déconfiture. Je n'avais aucun mal à imaginer ses sentiments.

***

Edwy Plenel était reçu ce matin à la nouvelle émission du matin sur France Culture, animée par Nicolas Demorand. Je ne l'ai pas entendu, je n'étais pas encore levé. Je n'ai d'écho à sa prestation qu'à travers le site de mes lecteurs. Il aurait dit par exemple que « Renaud Camus est un écrivain très inférieur à Michel Houellebecq ».

J’ai parlé cette après-midi à Alain Finkielkraut, à propos de tout à fait autre chose – Bruno Chaouat souhaitait que je lui demande quel titre il voulait qu’on donne, sur le site de l’université de Miami, à sa communication de Dijon au printemps dernier (la mienne s’appelle “Éloge de la honte”). Finkielkraut dit drôlement, à présent, que c’est lui qui va finir par être compromettant pour moi. Et de fait il fait l’objet d’attaques presque aussi violentes que celles que je dois essuyer.

Cette semaine il est pris à partie très sévèrement, dans *Le Monde diplomatique*, par un certain Maurice T. Maschino, sous le titre général “Intellectuels médiatiques, Les nouveaux réactionnaires”. Il n’est pas le seul à servir de cible : sont également mis à contribution pour cet emploi Jacques Julliard, André Glucksmann, Luc Ferry, Pascal Bruckner, Bernard-Henri Lévy et, curieusement… Philippe Sollers. Le ton est vif : «Politiquement soumis, idéologiquement serviles, adulateurs des grands, courtisans flagorneurs, couverts de titres, qu’ils arborent comme des médailles (professeur à l’École polytechnique, agrégés de l’Université, "philosophes”)... », etc.

C'est Finkielkraut qui est en première ligne (« professeur à l’École polytechnique », et au singulier, encore, pour que le lecteur ne s’y trompe pas), c’est de lui qu’il est le plus longuement question, c’est sur lui que sont décochées les plus nombreuses flèches.

Parmi les reproches les plus sévères qui lui sont faits, bien entendu, me soutenir :

« Tel Alain Finkielkraut que l’antisémitisme d’un Renaud Camus n’émeut pas outre mesure. Soutenir qu’“*un juif est incapable d'assimiler vraiment la culture française”* ne lui paraît pas scandaleux : pour peu qu’on ne refuse pas de méconnaître “*la part de l’héritage dans l'identité*”, ni de reconnaître qu’il existe *“des degrés dans l’appartenance nationale”*, ces propos, estime-t-il, *“prennent un autre sens* (5)*”*. »

La note (5) renvoie à *L'Imparfait du présent*, où l’on serait bien en peine de retrouver des citations pourtant si précises, en apparence, que les guillemets surviennent, s’il vous plaît, entre l’apostrophe et la première voyelle qui la suit. Mais l’opinion suivant laquelle « *un juif est incapable*

d'assimiler la culture française », c'est bien entendu à moi qu'elle est attribuée.

Envoyer du papier timbré? C'est ce que Finkielkraut a l'intention de faire. Je suis assez tenté de l'imiter, mais l'expérience m'incite évidemment à un grand *à quoi bon?*

Jeudi 3 octobre, neuf heures du soir. Je n'arriverai jamais à comprendre pourquoi les journalistes de la presse parlée, qu'elle soit audiovisuelle ou radiophonique, paraissent n'être soumis à aucune obligation de compétence dans le domaine de la langue – qu'il s'agisse de prononciation ou de syntaxe. Il semblerait pourtant qu'il devrait s'agir d'une obligation *professionnelle*, dans leur cas. Pourquoi cette profession-là serait-elle la seule à n'être soumise à aucune exigence de compétence spécifique? Si l'on veut être coiffeur on apprend à couper les cheveux (au moins). Si l'on a l'intention de devenir dentiste on fait de longues études pour apprendre à manier la roulette (au moins). Pourquoi, pour parler à la télévision et à la radio, et a fortiori sur les postes de quelque prétention culturelle, tels que France Culture et France Musique, pourquoi, si l'on en fait un métier, ne se voit-on pas réclamer, comme dans n'importe quel autre métier, un minimum de compétence en quelque sorte *technique,* à savoir, en l'occurrence, quelques connaissances de base sur la façon dont se prononce la langue française, ou celle dont se construit une phrase française?

Une bonne moitié des journalistes de la presse parlée, et je crains que la proportion ne soit plus proche des trois quarts, ne sait même pas comment se prononce *Bruxelles.* Même parmi ceux qui sont attachés à des émissions de caractère plus ou moins culturel, la plupart croit sincèrement qu'un livre peut être publié *chez Minuit* ou *chez les Presses de la Cité.* Sur France Musique, il est non pas *courant*, n'exagérons pas, mais tout de même assez fréquent, qu'on ne sache pas dire *Dvořák* – ne parlons pas de *Kodály.* Cependant c'est la syntaxe qui, ici et là, est dans l'état le plus délabré. On en voit tomber des pans tous les jours, et

presque toutes les heures, parfois toutes les minutes. Ainsi il est à peu près généralement acquis désormais que c'est *des* retraites *dont* nous allons parler maintenant, avec François Purée qui vient de sortir un bouquin chez les Presses de Sciences Politiques. Lundi après-midi, comme nous partions nous promener, une jeune femme nous a assurés, dans la voiture, que «l'opéra sur France Musiques c'est pas seulement que le samedi ».

Il faut dire que la plupart des invités ne font pas beaucoup mieux. Parmi les intellectuels, sociologues, économistes, publicistes et politologues reçus sur France Culture à l'heure du déjeuner, presque tous sont tout à fait d'accord qu'il faut s'interroger au plus vite sur comment solutionner une bonne fois le problème des retraites. La syntaxe, perçue comme une entité extérieure au discours, un élément régulateur offrant sa médiation à tous les participants d'un échange pour une meilleure expression du sens, semble avoir cette fois tout à fait vécu. Très rares sont ceux chez qui l'on sent encore une quelconque volonté de se soumettre à elle, un effort vers cette fin, la perception, ou seulement le soupçon, de ce qu'elle est. Et moi c'que j'ai peur, quoi, dans ces conditions, c'est qu'un monde où vous avez la syntaxe elle est plus du tout présente, quoi, où vous avez les gens ils savent même plus c'que c'est, et ils en ont rien à foutre, quoi, ben un monde comme ça c'est sûr qu'il pourra pas maintenir longtemps-longtemps les exigences de la loi, ni la médiation des pulsions. Grammaire et contrat social sont une seule et même chose.

Et puis de temps en temps quelque consolation, malgré tout : ainsi cette nuit je ne dormais pas, j'ai tourné le bouton de la radio, je suis tombé sur une parole superbe, d'une solidité et d'une sûreté de structure telles qu'il ne s'en entend plus jamais : c'était Marc Fumaroli, à“ l'Université de tous les savoirs”. Il parlait de l'éducation, et plus précisément des “humanités”, présentées comme le complément indispensable, et pourtant de plus en plus négligé, humilié, de l'“humanité” – valeur triomphante à juste titre, mais qui aurait bien tort d'écraser ce double pluriel auquel elle doit tout. Mon assentiment était total. En voilà un, par exemple, Fumaroli, qui serait pour l'In-nocence une précieuse recrue ! Mais on ne peut l'entendre qu'au cœur de la nuit.

***

Je suis allé à Auch pour faire changer les pneus de la voiture, cette après-midi, et chercher divers articles de papeterie que je n'ai finalement trouvés qu'à Lectoure, au retour. Entre-temps j'étais revenu vers la Lomagne par le chemin des écoliers, comme d'habitude, ce qui m'avait valu de découvrir une jolie tour inconnue, ornée de belles ouvertures gothiques, au sommet du village de Lahitte, entre Auch et Marsan. Elle sert de clocher à l'église. Mais elle est certainement d'origine civile, ou militaire – *profane,* je veux dire. Le village, malheureusement, trop proche d'Auch, est menacé d'une rapide banlocalisation.

Dimanche 6 octobre, neuf heures du soir. Vendredi soir j'ai parlé à Sylvie Topaloff, qui acceptait que lui soit dédié le volume de *journal* en préparation, celui de l'année 1999, qui va s'appeler *Retour à Canossa.* C'est Alain Finkielkraut, avec qui je m'étais entretenu la veille, qui lui avait transmis ma proposition.

Au cours de cet échange Sylvie m'a demandé où j'en étais de mes relations avec la B.N.P., et je lui ai fait part de ma conversation d'août dernier avec la femme qui suit mon affaire au service du contentieux de la banque, à Bordeaux. Je lui ai exposé mon impression selon laquelle le réveil de la banque, qui paraît réclamer de nouveau le paiement de *l'ensemble* de la dette de Pli selon Pli – quatre cent vingt mille francs jadis, peut-être plus de six cent mille francs aujourd'hui, avec les intérêts qui ont couru entre-temps : soit cent mille euros à peu près –, était consécutif à l'absence de paiement, par moi, des cinquante mille francs que je dois verser tous les ans pour la partie de cette dette pour laquelle je suis responsable personnellement : c'est à mon avis parce que je n'ai pas pu faire le versement prévu en avril dernier qu'à présent la B.N.P. réclame l'ensemble de la créance. A la femme de Bordeaux j'ai déclaré en août que je verserais sans faute ces cinquante mille francs avant la fin de l'année. Elle a semblé trouver que la fin de l'année c'était un peu loin.

Mais je croyais tout de même avoir compris que la banque ne se lancerait pas dans de grandes manœuvres contre Pli selon Pli et contre moi dès lors que je m'acquitterais dans un délai raisonnable des cinquante mille francs dus pour cette année.

Nous en étions là. Seulement la B.N.P. et moi ne devons pas avoir la même appréciation de ce qui peut constituer *un délai raisonnable* car hier samedi, au courrier, catastrophe, *deux* lettres, une à moi adressée personnellement, l'autre à Pli selon Pli. Elles sont rédigées à peu près dans les mêmes termes :

« Notre courrier du 24/07/2002 étant resté sans effet, nous remettons ce dossier à notre avocat afin de procéder au recouvrement de notre créance par voie judiciaire.»

Je trouve fort injuste le membre de phrase selon lequel la lettre de la banque du 24 juillet dernier serait *restée sans effet*, puisque j'ai téléphoné à cette femme de Bordeaux le jour même de la réception de cette lettre, et, cette personne étant alors en vacances, je l'ai rappelée à la date exacte qu'indiquait son répondeur comme étant celle de son retour. Hélas il ne s'est jamais agi que de coups de téléphone, qui ne laissent pas de traces.

J'ai eu un autre entretien ce matin même avec Sylvie Topaloff, qui va appeler demain cette dame Chauvin. Sylvie espère pouvoir encore arrêter le déclenchement des poursuites judiciaires, et obtenir un court délai pour le paiement par moi de ces maudits cinquante mille francs. Mais où trouver cette somme ? J'avais espéré que Claude Durand publierait peut-être un recueil de mes éditoriaux pour le parti, et le programme de l'Innocence, et qu'il me verserait pareil montant à titre d'avances sur droits d'auteur. Il n'a pas semblé intéressé par ce projet – que d'ailleurs je ne lui ai pas soumis, il est vrai : je me suis contenté de lui signaler l'existence des éditoriaux sur internet, et quelqu'un chez Fayard les a tirés pour lui sur papier; mais il ne m'en a pas dit un mot.

Hier était un jour maudit pour la famille parce que ma mère, que j'ai eue au téléphone ce matin, elle aussi, comme d'ailleurs tous les matins, a reçu au courrier, elle, l'avis de mise en vente judiciaire du studio de Paris. J'ai également touché un mot de cette affaire-là à la pauvre Sylvie, assaillie de toute part par nos petites histoires. Mais elle envisage ce

chapitre-là de façon beaucoup plus pessimiste que la question de mes rapports avec la B.N.P. S'agissant du studio, elle dit avoir gagné au bénéfice de ma mère (et de moi, puisque c'est moi qui l'occupe, et surtout Pierre, ces temps-ci) tout le temps qu'elle a pu, mais être cette fois au bout de ses ressources juridiques. Ma mère espère bloquer le processus de mise en vente forcée en excipant d'un quart de la propriété de ce studio, qui lui reviendrait *à titre personnel*, et qui donc serait soustrait à la mouvance générale et désastreuse de la succession de mon père. Mais d'après Sylvie cette soustraction ne pourrait être consommée qu'à la condition que ma mère *rachète* les trois autres parts de la propriété du studio, la mienne, celle de ma sœur et celle des enfants de mon frère, ce qui est évidemment exclu. Au principal créancier de mon père la succession doit beaucoup plus, paraît-il, que la valeur de ce studio. Sylvie est d'ailleurs convaincue que ma sœur, mes neveux et moi allons devoir renoncer officiellement à tout héritage. Nous le ferons d'un cœur d'autant plus léger que nous n'avons jamais, Dieu sait, compté sur le moindre.

N'empêche, la situation est tendue.

Elle l'est même d'autant plus que les réactions de Flatters à quelques premiers coups d'œil au manuscrit de *L'Inauguration de la salle des Vents* me donnent à penser que Claude Durand pourrait bien refuser ce roman – il est vrai aussi peu "Fayard" que possible. Et si cette éventualité dramatique se vérifiait, la catastrophe prendrait des proportions presque inimaginables : je ne pourrais pas rembourser le juge belge qui m'a prêté de l'argent au début de l'été pour les travaux du toit; et je ne pourrais pas payer mes impôts, qui ont déjà fait l'objet de deux augmentations de dix pour cent à cause de mes retards à m'en acquitter.

Petite bonne nouvelle sur le front fiscal, tout de même : la direction des Impôts à Auch, si j'en crois le dernier avis d'imposition que j'ai reçu, a accepté mes explications – il est vrai fort détaillées – à propos du montant des "frais réels" que j'avais déclarés : vingt-sept mille sept cent vingt-neuf euros, pour soixante-dix mille huit cent quatre-vingt-dix-huit euros de revenus. La somme à payer est de cinq mille deux cent quatre-vingt-huit euros.

Hélène Guillaume, chez Fayard, me dit que Claude Durand se plaint de la trop grande précision de ce *journal* au sujet des sommes que me verse sa maison d'édition. Je suis amusé par cette doléance, parce que Paul Otchakovsky a toujours émis exactement la même. Les éditeurs ne veulent pas que les auteurs révèlent combien ils reçoivent d'eux parce qu'ils craignent, disent-ils, que leurs autres auteurs ne se servent de ces révélations, fassent des comparaisons, et formulent des réclamations :

« Quoi ! Ce ringard de Machin-Truc, vous lui donnez des mille et des cents, et moi j'ai droit à quoi ? A des clopinettes! »

Je comprends bien la difficulté, mais d'un autre côté la vérité économique est essentielle, dans ce *journal*, au même titre que la vérité sexuelle, sentimentale, intellectuelle, psychologique. Il faut que le lecteur puisse savoir exactement ce qu'il en est *financièrement* de la situation qui lui est décrite – sans quoi il n'y comprendrait rien, et un pan capital de cette grande entreprise de reportage et de documentation sur la vie, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être, ce qu'elle risque de devenir, s'effondrerait.

Les questions littéraires et les questions économiques sont d'ailleurs inextricablement mêlées, comme le prouvent assez mes inquiétudes à propos du sort éditorial de *L'Inauguration.* J'avais aussi l'intention de dédier ce livre à Finkielkraut, comme je dédie à sa femme Sylvie *Retour à Canossa.* Mais il y a quelques obstacles à ce projet. D'abord je ne voudrais pas compromettre Finkielkraut en m'associant trop étroitement à lui. Déjà il a dit à sa femme, qui me l'a rapporté, qu'elle était "courageuse" d'accepter la dédicace du *journal.* Ensuite la dédicace à lui du roman pourrait bien être très inopportune, non seulement pour des raisons stratégiques et médiatiques, mais aussi pour des raisons littéraires : car si *L'Inauguration* est très peu "Fayard" d'esprit, le livre est également très peu "Finkielkraut". Flatters, qui ne connaissait pourtant pas mon intention de dédier le livre à Alain, m'a déjà dit de ce qu'il avait lu :

« Finkielkraut ne lira jamais ça! »

Je crains bien qu'il n'ait raison. Sylvie Topaloff va pouvoir en juger très rapidement, car ce qui, du texte, existe de plus ou moins définitif – à

peu près un quart de la longueur prévue – doit lui être expédié par e-mail, à son cabinet, demain ou après-demain. Elle pourra se rendre compte aussi des risques d'un refus de publication, de la part de Claude Durand et de Fayard. Ainsi aura-t-elle une vue plus nette de ma situation économique et des dangers d'aggravation qui la guettent.

Lundi 7 octobre, six heures et demie du soir. Il y a aujourd'hui dix ans jour pour jour, j'arrivais à Plieux, à peu près à cette heure-ci. J'y étais très gentiment reçu par la famille Aeberhard, les plus proches voisins du pigeonnier que j'avais loué, dont ils me remettaient les clefs de la part du propriétaire, et où je m'installais le soir même. Auprès de M. de Rigaud, qui venait de me le vendre, je retirais également les clefs du château, et le lendemain matin je me levais à six heures afin d'accueillir à sept les déménageurs, qui apportaient de Paris toutes mes possessions mobilières, essentiellement des livres, des livres et encore des livres, lesquels passèrent l'hiver ici, dans ce bâtiment même, alors presque en ruine. Moi, en revanche, je passais l'hiver dans le pigeonnier, à l'autre bout du village. Et c'est seulement huit ou neuf mois plus tard, dans les tout premiers jours de juillet 1993, que pour la première fois je pus coucher entre ces murs-ci.

Hier après-midi nous avons fait une très jolie promenade, entre Notre-Dame-de-Tudet et le village de Gaudonville, le long du très beau chemin qui monte à flanc de coteau. Aujourd'hui nous sommes allés voir à Montgaillard une amie de Pierre, cette dame d'origine vietnamienne qui était son instructeur ou son moniteur, je ne sais plus comment on dit, lors de sa première année de professorat, à Montauban. Elle a pour mari ce sculpteur, Serge Martin-Robin, dont une œuvre, la *Porte de l'an 2000*, a été détruite par des manifestants agricoles, sur une place de Montauban, en décembre 2000. Mais aujourd'hui nous n'avons pas vu le sculpteur. Quynh Martin-Robin était venue seule, pour la journée, dans une maison que son mari et elle, et plus tard leur fils, ont habité pendant des années, en pleine campagne, à un ou deux kilomètres du village de Montgaillard,

dans ce que j'appelais pompeusement, jadis, "le massif de Haute-Lomagne".

Et après tout l'appellation n'est pas si absurde, parce que tous ces environs de Lavit de Lomagne sont beaucoup plus sauvages que la partie occidentale, où nous sommes, de l'ancien pays de Lomagne. La maison des Martin-Robin est vraiment isolée, sur une hauteur, au bout d'un chemin. Elle commande un paysage tout à elle, une petite vallée en partie boisée, où repose un lac, dont nous avons fait le tour à pied. En effet c'est dans le dessein de marcher ensemble que nous avions pris rendez-vous. Tous ces coins-là sont pleins de chemins merveilleux, qui sont précisément ce qui manque par ici, entre ces terres trop intensément cultivées.

La belle promenade n'a été un peu attristée que par l'évocation, en passant, de la part de notre compagne, d'une affaire dont l'écho n'était pas arrivée jusqu'à moi, et qui est précisément du type qui me ferait le plus efficacement dresser les cheveux sur la tête, si j'en avais assez pour cela, et assez longs. Il paraît que la petite ville de H. a été longtemps dominée par un maire, un médecin, qui avait fondé et une maison de retraite et une institution pour handicapés. Ces deux établissements prospérèrent, furent, et sont encore, la principale et quasiment la seule activité de la petite ville. Ils donnent du travail à un très grand nombre des habitants, et assurent, par contrecoup, la prospérité économique, ou du moins la survie, de la plupart des citoyens. Le maire et son fils étaient donc intouchables. Il y avait bien quelques bruits de sévices contre les pensionnaires, mais pendant très longtemps ils furent étouffés, chacun craignant qu'un scandale ne tue la poule aux œufs d'or. Le scandale finit par éclater tout de même, du fait d'un autre médecin, un rival, et à propos d'un tympan éclaté à la suite de coups. Il a été question aussi, dans le récit de Quynh, de certain appareil inventé par le fils pour avoir la paix nonobstant l'agitation des agités, peut-être – mais là j'ai dû interrompre la narratrice et ses descriptions, parce que les images suggérées étaient trop insupportables.

Le maire n'est plus maire. Le fils a été condamné à la prison. A présent il a été libéré, et il serait même revenu dans la ville, ce qui me semble extraordinaire car j'ai à peine à concevoir, de mon point de vue, honte

plus forte que celle que peut entraîner ce genre d'affaire. Mais enfin peut-être faudrait-il entendre sur tout cela d'autres voix, et je suis loin d'être sûr de dresser ici un tableau complet, juste et équilibré, de ce qui s'est effectivement passé.

Néanmoins il est de plus en plus souvent question d'histoires de maltraitance de ce genre, dans des institutions, que des victimes soient des enfants, des vieillards, des infirmes ou des handicapés mentaux. Est-ce seulement parce qu'avant on en parlait moins ? Ou bien le monde devient-il en effet plus fou, plus violent, plus sordide, plus laid, plus fidèle au cauchemar et impatient de lui donner corps, de le vérifier, de confirmer les monstres de la nuit, ceux que l'aube dissipe tant bien que mal, et peut-être à tort?

Dans le Nord ou le Pas-de-Calais, ce week-end, un homme a tiré d'une voiture sur deux cafés "fréquentés par des Maghrébins", comme dit la télévision. Il a blessé plusieurs personnes, toutes "maghrébines", et finalement tué un garçon de vingt ans.

Dans les environs de Paris un adolescent d'origine arabe, je crois, a aspergé d'essence une voisine de son âge, également d'origine arabe, et l'a brûlée vive. Il a lui-même été sévèrement brûlé aux mains, et on l'a retrouvé dans un hôpital, où il s'était réfugié sous un faux nom.

Dans la nuit de samedi à dimanche le maire de Paris, Bertrand Delanoë, a reçu à l'Hôtel de Ville – ouvert au public à l'occasion d'une grande fête nocturne et populaire – un coup de poignard dans l'abdomen, à lui infligé par un arabe qui a déclaré détester les hommes politiques et les homosexuels.

La semaine dernière était survenu un fait-divers encore bien plus épouvantable que tous ceux-là, et que je n'avais pas noté ici, à la fois faute de temps et parce que j'espérais mieux l'oublier en m'abstenant de le relever. A Lyon, je crois, un professeur de musique de trente et un ans a violé et roué de coups sa fille *de dix jours.* L'enfant a été placée à l'hôpital avant qu'on sache ce qui lui était arrivé. Le père, pas encore soupçonné, est allé la voir, et a renouvelé viol et sévices. L'enfant est entre la vie et la mort, mais si elle survit elle gardera de très graves séquelles.

J’avais inauguré cette entrée avec le dessein d’écrire ici qu’il faisait sur le pays un temps magnifique, et que, de la route qui nous ramenait de Montgaillard, par Castéron et Saint-Martin-de-las-Oumettes la vue était bouleversante, vers cinq heures. Hélas j’ai un peu dévié et suis passé à d’autres bouleversements.

Jeudi 10 octobre, cinq heures et demie de l'après-midi. Je ne sais pas quand c’est arrivé pour la première fois, mais dans *Le Monde* le pli est pris, et même dans les articles les plus sérieux, et qui prétendent le moins à l’humour ou à la familiarité affectée, une mère se dit une *maman.*

Si on me demandait quel est le mot que je déteste le plus en français je crois que je dirais non pas *maman*, qui sous sa forme vocative me paraît tout à fait admissible, encore que je n’en use guère personnellement, mais *une maman, la maman, les mamans.*

Contradiction, cependant : à un correspondant qui me reprochait d’employer le mot *téléphonage* j’ai répliqué récemment avec cet argument qui me paraissait décisif, sur le moment : *téléphonage* est dans Proust. Certes, mais dans Proust, s’il y a bel et bien *téléphonage,* et à plusieurs reprises, il y a aussi *maman, votre maman, sa pauvre maman* – peut-être pas dans le grand œuvre (et encore, je n’en jurerais pas), mais assez fréquemment dans la correspondance. Je me demande même s’il n’y est pas question de *ma maman.*

Je devrais faire une liste de mes contradictions. Il me semble que c’est une bonne règle d’honnêteté intellectuelle. Par exemple, et pour commencer, je songe à celle-ci, je ne sais pourquoi : moi qui suis si attaché, “théoriquement”, à l’art français, et par exemple à la tragédie classique, j’aime assez peu la musique française “classique”. Toute ma génération et la suivante (ou du moins au sein de la maigre “classe cultivée”) ont été prises d’un considérable engouement (en grande partie sous l’influence de William Christie, mais aussi de Magloire, de Philippe Beaussant et de bien d’autres) pour Charpentier, pour Lully, pour Rameau. Pour ma part je dois avouer que, faute de culture musicale

suffisante, peut-être, ces compositeurs-là, en général, me touchent très peu; et que trois notes de Vivaldi, de Haendel ou de Pergolèse suffisent à me détourner d'eux et à m'emplir de soulagement. Chose horrible à dire, la musique française entre 1670 et 1760 me fait toujours penser à l'expression *vieilles perruques* – surtout quand déferlent sur elle, et sur elles pour les arracher, les airs de l'*Orlando furioso* ou du *Rinaldo.*

***

Pour comprendre l'effondrement de notre pauvre pays, la misère où il gît et le peu de chose qu'il est devenu, il faut voir une "dramatique de télévision" (je crois que c'est comme cela qu'on dit, mais je ne suis pas sûr) qui est diffusée en plusieurs épisodes cette saison, et qui est intitulée *Napoléon.*

Il faut d'abord avoir entendu la rumeur préliminaire : ce *Napoléon,* messieurs-dames, c'est la plus grande, la plus longue, la plus coûteuse, la plus incomparable réalisation de la télévision de service public depuis des lustres, et peut-être de tous les temps. Évidemment, telles ont été les dépenses colossales engagées pour un projet de cette ampleur, il a bien fallu de l'argent américain, et les acteurs ont tourné une version en langue anglaise – entre parenthèses, quand on connaît un peu la télévision américaine, on se demande bien quelle obscure petite chaîne du câble, spécialisée dans le domaine de l'histoire, sans doute, a pu investir dans une affaire pareille : mais la fierté de la télévision nationale française d'être arrivée à entraîner une chaîne *américaine* à collaborer avec elle fait plaisir à voir, ou plutôt honte.

La honte est bien le sentiment dominant qu'on éprouve, d'ailleurs. Napoléon, Dieu sait, ce n'est pas une de mes obsessions. Je ne suis pas spécialement bonapartiste, et encore moins napoléolâtre. Mais l'Empereur, tout de même, c'est l'un des trois ou quatre grands mythes nationaux – une des gloires de la France, si l'on veut. Et dans la mesure où l'on nous annonce que le téléfilm qui lui est consacré est une entreprise gigantesque, où le service public met son point d'honneur, on croit pouvoir s'attendre, malgré tout, malgré tout ce qu'on a déjà vu,

malgré tout ce qu'on sait de la télévision, à quelque chose d'un peu grand, ou du moins d'ambitieux : on se dit qu'ils sont *obligés*.

Or il n'y a même pas à taper sur ce pauvre téléfilm. Il n'est même pas exécrable, il n'est même pas misérable, il n'est même pas imbécile – il n'est rien. Si, tout de même, il est *bas.* Tout y est *bas.* Je ne trouve pas d'autre mot que cet adjectif démodé, devenu hors d'usage sans doute parce qu'aux basses époques, tout étant bas, on n'a plus besoin de lui.

L'idée d'être allé chercher l'acteur Christian Clavier pour incarner et Bonaparte et Napoléon dit tout. Évidemment, Christian Clavier aurait pu être, ou se révéler à cette occasion, un très grand acteur : il n'en aurait pas fallu moins pour oublier qu'on l'avait vu traîner dans tout ce qu'il y a de plus laid, de plus bête et encore une fois de plus *bas* dans la production cinématographique française depuis vingt ans. Seul le génie aurait pu transcender ce lourd passé. Mais il n'y pas le moindre génie. Il y a un acteur roublard et très professionnel, tout droit sorti de la grosse amuserie et qui reste lui-même en toute simplicité – que pourrait-il faire d'autre, le malheureux? Et donc il est l'image, pour des millions de téléspectateurs, en France et à l'étranger (comme on a honte!), d'une des principales personnalités de l'histoire de notre pays.

Quand on lui demande comment il a fait pour rendre le regard distant, lointain, mystérieux, *impérial* de Napoléon, il répond qu'il a suivi le conseil d'un de ses prédécesseurs dans le rôle, Pierre Mondy; et que, lorsque le besoin se faisait sentir du fameux regard, il a pensé à sa feuille d'impôts.

Tout le film est à l'avenant. Il pense à sa feuille d'impôts. On n'y a pas trop lésiné à la dépense, mais c'est une dépense pour rien, une dépense qui ne va nulle part, et surtout pas vers le haut. Même dans leur forme la plus négative les commentaires sont encore trop : si l'on dit qu'il n'y a pas là le moindre élan, le moindre souffle, la moindre inspiration, le plus léger soupçon d'art ou de poésie, on nomme encore la poésie, l'art et l'inspiration : et c'est les compromettre, car ils n'ont rien à faire ici, même à titre d'ombres.

Voilà donc comment se voit notre pays. Non pas comment il se voit tel qu'il est *aujourd'hui*, ce que même Christian Clavier et l'obscur

réalisateur de ce téléfilm trouveraient sans doute à leur niveau, et n'auraient pas de mal à figurer; non, comment il se voit tel qu'il a été, tel qu'il n'est même plus concevable de la part de notre présent, tel que les Français d'aujourd'hui ne peuvent même plus se le représenter.

***

Il y a un bon mois de cela, *Le Nouvel Observateur*, à ma grande surprise, m'a demandé de répondre à une enquête à propos de Zola, et de ce que peut représenter aujourd'hui le geste de *J'accuse.* J'ai répondu aux questions aussi consciencieusement que possible, ce qui a bien dû me prendre tout de même une demi-après-midi. Aucun accusé de réception, ne parlons même pas d'un mot de remerciement. Et voilà bien quatre *Nouvel Observateur* qui m'arrivent – je suis abonné – sans que j'y rencontre ma prose ; ni d'ailleurs celle des autres interrogés, ni la moindre trace d'une enquête à propos de Zola. Changement de programme ? Renvoi de semaine en semaine? C'est bien possible. Mais est-ce que le minimum de courtoisie, dans un cas pareil, n'exigerait pas qu'on envoie à des personnes qui n'avaient rien demandé, et qu'on a fait travailler pour rien, une ou deux phrases d'*explication*, au moins, puisque j'imagine qu'il n'est pas question d'excuses ou de regrets ?

Bien sûr je suis certainement haï au *Nouvel Observateur.* Mais ne serait-ce pas une raison de plus pour que la rédaction de ce magazine se montre polie à mon égard, dès lors surtout que c'est elle qui, en l'occurrence, est venue me chercher?

Mais je vois bien que je rêve.

Dans le numéro de cette semaine, à défaut de me lire, je lis Claude Lévi-Strauss, c'est plus intéressant. Il est interrogé par mon grand ami Didier Eribon. Il lui déclare par exemple :

« *J'ai dit dans "Tristes Tropiques" ce que je pensais de l'islam. Bien que dans une langue plus châtiée, ce n'était pas tellement éloigné de ce pour quoi on fait aujourd'hui un procès à Houellebecq. Un tel procès aurait été inconcevable il y a un demi-siècle; ça ne serait venu à l'esprit*

de personne. On a le droit de critiquer la religion. On a le droit de dire ce qu'on pense. »

Et encore ceci, qui coïncide exactement avec mes propres sentiments sur la question :

« *Quand je suis né il y avait sur la terre un milliard et demi d'habitants. Après mes études, quand je suis entré dans la vie professionnelle, 2 milliards. Il y en a 6 aujourd'hui, 8 ou 9 demain. Ce n'est plus le monde que j'ai connu, aimé, ou que je peux concevoir. C'est pour moi un monde inconcevable. On nous dit qu'il y aura un palier, suivi d'une redescente, vers 2050. Je veux bien. Mais les désastres causés par l'intervalle ne seront jamais rattrapés.* ».

Si je n'étais pas finkielkrautien, je serais lévistraussien – mais j'imagine que ce n'est pas incompatible.

***

Mardi matin Pierre m'a gentiment emmené à Condom, où j'avais depuis plusieurs semaines un rendez-vous chez un ophtalmologiste. Il va me falloir changer de lunettes, rien à quoi je ne me sois attendu. Mais au retour j'étais tellement raide et courbatu qu'il a fallu s'arrêter à Lectoure pour consulter Mme le docteur Capdecomme. Elle m'a trouvé un lumbago, aggravé par une jolie sciatique.

Elle a donc rédigé une belle ordonnance, que nous n'avons pu présenter sur le moment dans une pharmacie, parce qu'il était une heure de l'après-midi, et que toutes celles de Lectoure étaient alors closes. Pierre m'a ramené ici, et il est allé prendre à Agen son train pour Paris. Heureusement j'ai eu la visite de Stéphane Baumont, qui venait faire avec moi la promenade des chiens, et qui, me trouvant à moitié paralysé, est allé en ville me chercher les médicaments. Ces médicaments se sont révélés très efficaces. Mme Capdecomme avait parlé de deux ou trois jours d'immobilisation, mais dès le lendemain, hier mercredi, j'étais tout à fait ingambe, hanches et reins parfaitement débloqués. Hélas je me demande si le remède n'est pas pire que le mal. J'ai depuis quarante-huit heures le cœur au bord des lèvres, et une gêne constante vers le haut de l'estomac.

On dirait tout à fait mes anciens maux de vésicule. Mais comme je n'ai plus de vésicule…

***

Je me suis tout de même traîné jusqu'à Saint-Clar de Lomagne, hier, pour y poster l'épais manuscrit du *journal* de 1999, *Retour à Canossa,* corrigé par Claude Durand et surcorrigé par moi. Hélène Guillaume me l'avait réclamé mardi. Je pensais que le livre devait paraître à la fin de novembre, ou même au début de décembre; mais Hélène a mentionné la date du 25 octobre, qui me semble tout à fait impossible à tenir. Je sauterai sans doute l'étape des épreuves (j'ai déjà tout relu deux fois), toutefois il faudra bien s'occuper de l'index, ce qui prend toujours un certain temps. La couverture prévue, sur ma requête, est un détail d'un tableau de Cecco Bravo.

S'agissant du roman, *L'Inauguration de la salle des Vents*, je fais du sur-place – non que je n'y travaille pas, mais au lieu d'avancer dans la seconde version, où j'ai atteint le septième "onzain" (il doit y en avoir douze, suivis de onze "douzains"), je suis reparti en arrière, à réécrire les textes les plus longs, ceux qui n'ont pas de ponctuation. En ce sens, et bien que j'y consacre toutes mes matinées (sauf celle d'hier, dédiée au bouclage de *Canossa* (et celle d'avant-hier, maintenant que j'y pense, offerte aux soins médicaux)), le livre est en plan, ce qui ne laisse pas de me préoccuper.

Paris, front de Seine, vendredi 18 octobre, six heures et quart, le soir. Le temps me manque plus cruellement que jamais pour tenir ce *journal.*

Mercredi soir, le 16 octobre, à partir de huit heures et demie, s'est tenue chez Flatters l'assemblée constitutive du Parti de l'In-nocence, dont l'existence effective remontera donc à cette date-là. A l'exception de Flatters lui-même, des Finkielkraut, de Sophie Barrouyer et du juge belge

Luc Monin, il n'y avait là que des personnes inconnues de moi, même si j'avais parfois été en correspondance avec elles. Et d'ailleurs – est-ce une coïncidence? –, parmi les personnes présentes à cette assemblée et que je connaissais, pas une seule n'a l'intention ou la possibilité de devenir membre du parti : Flatters parce qu'il n'est pas de ce bord-là, les Finkielkraut parce qu'ils estiment pouvoir être plus utiles en demeurant à l'extérieur, Sophie Barrouyer parce qu'elle juge pareillement qu'une appartenance au parti serait incompatible avec ses activités de journaliste, et le juge belge parce qu'il est belge. J'ai été élu président, un jeune professeur de philosophie nommé Paul Mirault est devenu secrétaire, un homme qui travaille à la banque Rothschild trésorier – mais celui-là ne veut pas que son nom apparaisse dans nos "publications", là encore pour des raisons professionnelles.

***

Hier après-midi Pierre et moi avons vu au Centre Pompidou l'exposition Max Beckmann. Il n'y avait pas trop de monde, elle est très ample et excellemment présentée. Toutefois je n'en ai pas éprouvé tout le plaisir que j'en attendais, soit que, malgré son abondance, elle ne soit pas exactement représentative de l'art de Beckmann – beaucoup de tableaux dont je croyais me souvenir pour les avoir vus dans des musées d'Allemagne ne sont pas là –, soit que (et c'est une hypothèse plus vraisemblable) je me sois fait de Beckmann une idée assez fausse, telle en tout cas que la première rétrospective générale que je voie de cet artiste ne la confirme guère.

Sur la foi de douze ou quinze tableaux isolés rencontrés à Cologne, à Hambourg, à Berlin, à New York ou à Paris, je voyais Beckmann comme une espèce de Rouault germanique – *picturale-ment* s'entend : une sorte de classique revêche, ami des fortes structures, maître d'un art bien calé, rugueux et peu amène, où abonde la ligne noire, épaisse et volontiers roide, principal instrument de solidité d'un beau corpus puissant et sans grâce. Revêche, Beckmann l'est indubitablement. D'ailleurs le premier article de son autoportrait de 1924 c'est « Beckmann est un individu peu

sympathique ». Sa peinture, il faut lui rendre cette justice, n'est pas très sympathique non plus. Mais elle est aussi beaucoup plus "expressionniste" que je ne m'en souvenais, ou que je ne le pensais parce que je la connaissais moins bien que je ne croyais. Et si elle est "expressionniste" c'est beaucoup moins au sens de Schmidt-Rottluff, hélas pour mon goût personnel, que d'Otto Dix – toujours ce problème avec l'adjectif *expressionniste*, qui, s'agissant de peinture allemande, recouvre deux générations, deux époques et surtout deux familles d'esprits (parmi les artistes, mais aussi et surtout parmi leur public) qui n'ont rien à voir (enfin, *assez peu à voir*) les unes avec les autres : celles des Nolde, Heckel, Engel, Jawlensky et autres Schmidt-Rottluff, mes petits chouchous ; celles des Dix, Grosz, Felixmüller et autres artistes "pour gens qui n'aiment pas la peinture" (je serais tenté d'ajouter Schiele, mais ce serait pousser un peu loin l'injustice…).

Le Beckmann de la Grande Guerre et des années vingt est beaucoup plus proche de Dix que je ne l'aurais cru (et souhaité) : pareillement révolté, pareillement impitoyable dans la description des atrocités de la guerre et des horreurs de l'après-guerre, pareillement "réaliste" et cru dans son onirisme de cauchemar. Tout cela avec beaucoup de talent, d'ailleurs, de force et d'emphatique "virilité" : mais enfin ce n'est pas trop "mon genre".

C'est dans les années trente, et même dès 1928 à peu près, qu'il est le plus proche du Beckmann que je m'étais imaginé être le plus vrai, en lui, et même le seul vrai, le seul lui. Il atteint alors, dans de beaux paysages sombres comme la *Grande Carrière en Haute-Bavière,* dans des natures mortes presque orphiques, mais d'un orphisme autrement énergique, et même agressif, que celui d'Ozenfant ou de Jeanneret, dans la magnifique série des autoportraits ou dans un chef-d'œuvre comme *Le Roi* (musée de Saint-Louis, et c'est prévisiblement l'un de mes Beckmann favoris), il atteint à cette massivité bien assise, aérée par un admirable talent de coloriste, qui de longue date m'avait frappé, et qui me faisait voir en lui, sinon l'un de mes peintres allemands tout à fait favoris (or j'aime beaucoup la peinture allemande), du moins un artiste de première grandeur.

Ailleurs, et à l'occasion, il peut faire dangereusement penser à Bernard Buffet (*Les Artistes aux légumes,* 1943). Sur la fin les compositions tendent à devenir trop complexes et même trop compliquées, on serait tenté d'écrire *trop chargées* : trop chargées de styles et d'images, trop chargées de sens et d'emblèmes, d'allégories, d'intentions presque ésotériques. Je songe à un bien vilain tableau comme *La Ville,* une œuvre de 1950, l'année de la mort de l'artiste. Mais il faut reconnaître que cet apparent désordre a fait des petits, et que, là, Beckmann, faute de se montrer novateur, peut-être, est certainement *précurseur*, pour le meilleur et pour le pire – on entrevoit en ces parages tardifs beaucoup de la peinture figurative des années quatre-vingt, pas nécessairement la plus plaisante.

***

Le soir nous avons dîné à l'hôtel Meurice, invités par le magistrat belge, auquel j'avais pu rendre, la veille, la moitié de ce que je lui dois : en effet la caisse des Monuments historiques m'a versé la semaine dernière la subvention afférente aux travaux effectués sur le toit au printemps dernier. J'ai fait à mon créancier un chèque du montant exact de la subvention reçue, et dont il avait toujours été convenu qu'elle lui reviendrait immédiatement. Mais comme ce chèque est de neuf mille cinq cents euros à peu près, et que mon compte en banque, même *après* réception de la subvention, n'a que six mille cinq cents euros de solde positif, j'ai un peu peur que la banque ne refuse d'honorer le chèque. Il ne manquerait plus que ça! *Wouaputainlahoooooooonte!* (Et à un *juge*, encore!)

***

Je me demande s'il y a en France un type plus satisfait que moi de son… *couple* – comment dit-on pudiquement : de son "mariage", de sa liaison, de son concubinage, de son compagnonnage, de son arrangement sexo-sentimental? Aucune de ces expressions ne rend justice au bonheur,

à la joie, à la satisfaction de jour en jour renouvelée, et souvent d'heure en heure, que j'éprouve à la compagnie de P., à son amour, à mon amour pour lui, à notre amour, à notre entente presque sans nuage, à mon enthousiasme pour lui, à son enthousiasme pour moi, à notre enthousiasme commun pour ce que nous sommes ensemble. Oui, je crois que notre excellente entente, et le plaisir constant que nous ressentons tous les deux de notre intime société réciproque, tiennent à la volonté qui nous habite l'un et l'autre, pour des raisons diverses, de "réussir ce lien", comme je crois qu'on dit; et nous le réussissons à merveille, sans effort apparent, et même sans effort du tout je crois bien.

Peut-être ne devrais-je pas écrire cela, cependant. J'espère que ça ne va pas me porter malheur. Qui donc définit le bonheur comme d'avoir *quelque chose à perdre* – ou plutôt *quelqu'un*, j'imagine?

Qu'a bien pu devenir ce psychanalyste à grande barbe et long manteau – c'est du moins ainsi qu'il m'en souvient, peut-être à tort, tout cela est si loin – qui s'appelait Kevork Quelque Chose, et que j'avais rencontré par Jean-Pierre Chauvin, lequel épousa plus tard la nièce de mon ami Casimir Estène (nièce qui dirige à présent l'hôtel Belles-Rives, à Juan-les-Pins)? Ce Kevork m'intimidait un peu par son intense contentement de soi, sa non moindre sûreté du même, et sa maîtrise un peu emphatique du lacanisme orthodoxe et de ses faubourgs les plus résidentiels. Et il m'avait désagréablement impressionné, après que X et moi avions dîné avec lui en la compagnie de Jean-Pierre Chauvin, justement, en me déclarant, allusion à X, qu'il avait bien vu que j'avais *quelque chose à perdre*, et que donc je n'étais pas si fort qu'il avait cru. Et en effet j'avais *quelque chose à perdre*. Mais je n'étais pas heureux pour autant, loin de là, serait-ce seulement parce que cette perte n'en finissait pas de s'annoncer, qu'elle avait toujours été déjà là, que cet amour-là était né rompu, brisé, déchiré, en lambeaux.

Not so cet amour-ci. Espérons qu'il sera plus solide. Je n'ai pas de vœu plus ardent. Jadis, chaque fois que je voyais des étoiles filantes, à Plieux et ailleurs, je faisais enfantinement le vœu d'un bonheur exactement semblable à celui qui est à présent le mien. Aussi, lorsque maintenant je vois des étoiles filantes, mon vœu est que le sort ne touche plus à rien.

Dix heures du soir. J'ai feuilleté cet après-midi le nouveau livre d'Edwy Plenel, *La Découverte du monde,* et spécialement, bien sûr, le chapitre à moi consacré, "Une campagne française". Ce n'est évidemment pas très aimable, et ça ne vise pas à l'être. Mais on sent qu'il y a un petit effort, pour une fois, en faveur de citations exactes – de *La Campagne de France*, exclusivement; de *Du sens* pas un mot, comme si mes réponses aux critiques étaient nulles et non avenues.

Ainsi le "fameux" paragraphe sur les lois de l'hospitalité est cité dans son intégralité, ce qui est un énorme progrès sur les effroyables tripatouillages auxquels s'était livrée sur lui la fine équipe des *Temps modernes.* «Mais le naturel revient vite», comme l'écrit Plenel lui-même. Ainsi je lis avec stupéfaction cette phrase :

« Esprit éclairé, Renaud Camus confie ne pas avoir "des Maghrébins en général une très haute idée". »

Une note, à cet endroit-là, fait référence à *La Campagne*, p. 110. Moi, j'ai écrit « que je n'avais pas des Maghrébins en général une très haute idée»? Cela m'étonne, cela ne me ressemble guère. Malheureusement je n'ai pas sous la main d'exemplaire du livre. Cependant, je crois me souvenir avoir écrit qu'avant mon voyage en Tunisie je n'avais pas *de la séduction érotique* des Maghrébins en général une très haute idée, ou quelque chose comme cela; et que justement cette idée était en train de changer…

Alain Finkielkraut a bien raison de dire que les héritiers prétendus des dreyfusards n'ont rien hérité moins que le scrupule de leurs modèles. Ce Plenel, il prétend toujours à la rigoureuse exactitude de ce qu'il avance, et je l'ai vu à la télévision, drapé dans sa toge de grand journaliste scrupuleux morigénant une débutante, coincer la malheureuse Élisabeth Lévy sur une petite erreur de fait qu'elle avait commise. Cependant il n'éprouve aucune gêne à me faire dire que je n'ai pas des Maghrébins en général « une très haute idée » – ce qui par les temps qui courent est me désigner à la haine publique, et peut-être à la violence, voire à l'assassinat. Or je sais pertinemment que je n'ai jamais exprimé, ni

d'ailleurs ressenti, rien de pareil. Ne pas trouver sexuellement très à son gré un peuple ou un autre, un "type", les Suédois, les Japonaises, les Lapons ou les Hottentotes, il me semble que c'est le droit de quiconque, et même de le dire poliment. Mais le comble est que moi, en plus, j'écrivais que j'étais en train de changer d'avis, et que ces Maghrébins, décidément, ils ne sont pas mal du tout. (La publication imminente de *Retour à Canossa,* où il est beaucoup question de mon goût marqué pour Farid Tali, devrait établir nettement, si les gens lisaient, que j'ai bien changé mon fusil d'épaule, sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Hélas les gens ne lisent pas, et Edwy Plenel moins encore…)

Vendredi 25 octobre, six heures et quart, le soir. Pas une seconde pour ce *journal* depuis une semaine : il a fallu corriger les épreuves du *journal* 1999, *Retour à Canossa*, et c'était une tâche d'autant plus ardue que le volume va être aussi épais que le précédent – *cinq cent vingt-quatre pages*, non compris l'index, auquel travaille chez Fayard Mlle Virginie, et que je vais encore avoir à contrôler, dans la faible mesure de mes moyens ici, sans bibliothèque. Il y a eu tous ces jours-ci, entre la rue des Saints-Pères et cette tour, une noria de coursiers porteurs de placards. Le plus récent est passé en début d'après-midi.

J'ai tout de même trouvé le moyen d'écrire un seizième éditorial pour le site du Parti. Comme le précédent, il a la forme d'un entretien avec Marc du Saune. Il a été mis en ligne avant-hier.

J'ai aussi ferraillé avec un communiqué pour l'A.F.P., annonçant la création officielle du Parti, et j'ai tâché sans grand succès de produire une nouvelle version de l'"exposé des motifs ", très vertement critiqué le 16 octobre par Flatters, et par quelques autres à sa suite. Ceux-là voudraient quelque chose de «littérairement fulgurant » (*sic*). Je comprends leurs exigences et leurs raisons, mais les trouve mal compatibles, en l'occurrence, avec la nécessité d'être clair et de dire beaucoup, tout en restant bref.

Depuis mardi dernier j'ai dû interrompre le travail pourtant urgent sur *L'Inauguration.* J'espère pouvoir m'y remettre demain.

Dimanche après-midi nous nous étions rendus au musée d'Art et de traditions judaïques, rue du Temple, afin d'y écouter une conférence de Finkielkraut sur Philip Roth. A cette occasion j'ai rencontré la mère d'Alain, une femme très élégante, au beau visage, nettement plus jeune que ma mère à moi. J'ai aussi fait la connaissance de plusieurs des amis d'Alain et de Sylvie, qui, s'ils ont éprouvé quelque étonnement à me voir là, ne l'ont pas manifesté, et se sont montrés tout à fait courtois. Sylvie m'a présenté à un homme dont bien entendu je n'ai pas compris, ou pas retenu, le nom, et qui paraît occuper d'assez hautes fonctions au ministère de la Culture, ou à la direction du livre, qui en dépend.

« Nous avons suivi votre affaire de très près », me dit-il.

Oh non, ça ne va pas recommencer, pensai-je, convaincu qu'il faisait allusion à l'"affaire Camus", que je ne me souciais pas particulièrement de voir évoquer dans ce contexte. Mais lui d'ajouter :

« Jusqu'à la Cour de cassation nous avons espéré que vous alliez gagner... »

Ainsi il ne s'agissait pas de *La Campagne de France* mais de mon affaire *fiscale*, qui, en effet, je le savais, avait beaucoup intéressé le ministère de la Culture, dans la mesure où elle portait en partie sur la question de savoir si les bourses du Centre national des lettres étaient imposables ou non. Or elles le sont bel et bien, semblerait-il, dans la mesure où j'ai perdu sur ce point, *in fine*, après avoir bathmologiquement parcouru (*oui*, *non*, *oui*, *non*) tous les niveaux de l'appareil judiciaire. Mais doivent-elles l'être *rétrospectivement*, à présent, puisque celle que j'avais obtenue en 1988 ou 89 a été déclarée assujettie ? *Quid* de toutes les autres (plusieurs centaines)? Il ne semble pas conforme au principe d'égalité que je sois seul frappé. Il paraît que l'arrêt qui porte mon nom crée un épouvantable chaos juridique, fiscal et financier. Par précaution on a déjà réévalué à la hausse les bourses allouées, puisque désormais elles doivent être soumises à l'impôt. Ma meilleure chance de passer à l'histoire, c'est à titre de cas dans la jurisprudence…

***

Peut-être les habitués des colloques et des conférences organisés par le musée juif sont-ils juifs en grande majorité, en tout cas il semblait en aller ainsi de l'auditoire d'Alain ce jour-là. Eh bien, à ce public presque exclusivement juif, apparemment – j'en juge par les réactions à certaines plaisanteries et allusions d'ordre interne, "communautaires" –, lui, Alain, paraît pouvoir faire applaudir à peu près ce qu'il veut. C'est à se demander si les gens comprennent bien ce qu'il dit. Il n'y avait là personne, certainement, qui n'ait le racisme en abomination et l'antiracisme en vénération; et pourtant Finkielkraut déclenche en faveur de ses discours des applaudissements beaucoup plus nourris que ceux qui accueillent les interventions des autres conférenciers, alors qu'il mène une critique insistante et serrée, constamment appuyée sur une lecture précise du livre récemment traduit de Roth, *The Human Stain* (*La Tache*), de l'antiracisme en tant que discours dominant entre tous, seul en place, et qui ne se conçoit plus d'extérieur. On frémit en pensant à ce que pourrait penser et tirer de pareils propos un Edwy Plenel, par exemple : il n'y tiendrait pas. Mais les admirateurs de Finkielkraut le suivent en confiance, soit qu'ils aient décidé de lui donner raison une fois pour toutes et quoi qu'il énonce, soit qu'ils soient capables d'adhérer vraiment à chacun des méandres d'une pensée complexe, qui ne fait l'économie d'aucune autocontradiction, d'aucun scrupule, d'aucune imprudence, et dont on ne peut pas ne pas se dire qu'en beaucoup de ses détours, à moins d'une très méticuleuse attention de leur part, elle devrait les choquer vivement.

Pierre et moi avons profité de notre présence là-bas pour visiter le musée, que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre. Il occupe l'ancien hôtel du duc de Saint-Aignan, bâtiment qui fut un moment, au début du XIXe siècle, la mairie du VIIe arrondissement d'alors. L'édifice, par la suite, s'était beaucoup délabré. Il a été restauré somptueusement, et même en partie reconstruit, comme c'est le cas du grand escalier. Il semblerait même que certains projets des architectes primitifs, au XVIIe siècle, aient été réalisés enfin, selon leurs plans, alors qu'à l'époque ils

n’avaient pas abouti, soit que le maître d’ouvrage eût changé d’avis, soit que lui-même ait été remplacé par un autre.

La cour d’honneur est très impressionnante, par son ampleur, et par la forte scansion que lui impriment de puissants pilastres. Pourtant tout son flanc gauche est factice. On voit s’élever sitôt derrière elle des immeubles tout à fait ordinaires, ou bien se creuser des cours et des puits de lumière.

Au centre de la façade se dresse en avant du toit un fronton frappé d’un énorme blason, peut-être celui de la maison de Saint-Aignan. Ce fronton n’est pas visible sur les photographies anciennes, celles qui montrent l’hôtel dans son délabrement. Il est donc un ajout moderne, mais conforme, sans doute, lui aussi, à quelque état ancien du bâtiment, ou bien à des projets longtemps abandonnés, et tardivement menés à bien.

L'intérieur manifeste un comparable mélange d’opulence et de radicalité dans les interventions. A l’exception d’une assez agréable cafétéria, au rez-de-chaussée – c’est la pièce où nous avons passé un moment avant la conférence d’Alain, et rencontré sa mère et ses amis : on peut y voir quelques beaux fragments de peintures du XVIIe siècle, d’inspiration néo-antique –, les salles ne gardent pas trace de la disposition et de la décoration primitives. Tout y est moderne, très richement fonctionnel. On sent une très active volonté didactique. Le visiteur consciencieux progresse lentement, car, pour chaque objet exposé, il y a beaucoup à lire. Parmi les plus émouvantes reliques figurent des pierres tombales du Moyen Âge, rédigées en hébreu, qui pour la plupart ont été retrouvées à Paris, par exemple lors des travaux de fondation des immeubles Hachette, à l’angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain; mais dont l’une provient d’Ennezat, dans le Puy-de-Dôme – il n’est pas question, nous l’avons regretté, de ce minuscule cimetière de La Bastide-Clairence, dans le Pays basque, que nous avons vu et eaucoup aimé, si l’on peut dire, le mois dernier (il est vrai que les tombes y sont plus tardives).

Tout cela est tellement intéressant et instructif qu’il y faudrait au moins une demi-journée. Nous n’en étions guère qu’au tiers du parcours, et je m’intéressais beaucoup à une forte femme dont j’oublie le nom, qui,

veuve d'un banquier richissime, au XVIe siècle, devint banquière elle-même, s'établit à Istanbul, prêta de l'argent au roi de France et monta des expéditions punitives contre les villes qui, telle Ancône, malmenaient par trop les juifs, lorsqu'on vint nous avertir qu'il ne restait plus qu'un quart d'heure avant la fermeture. Nous n'avons donc vu qu'au pas de charge une grande partie des collections. Je regrette surtout de n'avoir pu m'attarder dans les salles de peinture. Elles semblent assez prévisibles et faire assez peu de place, ainsi que je le prévoyais, à ce que je préfère dans l'"art juif", ou dans l'art des artistes juifs du XXe siècle. Il est vrai que ce que je préfère – Rothko, Kline, Ryman, Thursz – n'est guère français, en général. Toutefois on aperçoit une cour étroite où Christian Boltanski, fidèle à sa manière, a collé sur plusieurs niveaux des rectangles de papier blanc qui portent le nom de tous ceux qui en 1938 habitaient un hôtel s'élevant là (je remarque que le musée juif n'hésite pas à considérer Boltanski comme un "artiste juif", ce qu'Antoine Spire m'imputait à crime).

Samedi 26 octobre, quatre heures moins le quart, l'après-midi. Lundi dernier j'ai déjeuné avec Paul, sur son invitation, chez Vagenende. Je craignais quelque irritation de sa part à la suite des événements de l'été – l'annonce de la création du Parti, la nouvelle campagne du *Monde*, etc. –, et même une nouvelle "grande explication", débouchant éventuellement sur mon renvoi en bonne et due forme de la P.O.L. Rien de pareil. Le Parti ne suscite en effet que désapprobation, mais très modérément exprimée; et surtout inquiétude quant au temps qu'il risque de me prendre, et qui serait dérobé au travail d'écriture pour lequel je reçois des mensualités de la P.O.L.

Claude Durand et Paul étaient convenus au printemps dernier d'une coédition du *journal* de l'année 2000, dont Claude Durand ne voulait pas que Fayard le publie seul, parce qu'il y est trop question de la maison elle-même, et de certaines de ses personnalités. Cependant Paul ne veut pas me verser d'argent pour ce livre, qui tomberait dans notre contrat

d'ensemble, comme tout ce qu'il publie de moi. Claude Durand, à qui j'avais parlé de ce problème, n'avait pas l'air de considérer que c'en fût un. Mais Paul n'a pas eu de nouvelles de lui depuis plusieurs mois, en tout cas sur ce point. Il souhaite que je l'interroge sur ses intentions. J'ai donc demandé un rendez-vous, et serai reçu chez Fayard mercredi prochain.

Paul voulait également des renseignements précis sur ce que j'ai l'intention de lui donner, et quand. Si décidément c'est lui qui publie, en association avec Fayard, le *journal* de l'année 2000, il le recevra le 31 janvier prochain. Je me suis également engagé à lui remettre à la même date la *Vie du chien Horla* (sixième élégie). A la fin de l'année 2003 il recevrait *Travers III* (*L'Amour l'automne*) et à la fin de 2004 *Travers IV* (*Coda, Index & Divers*). Etc. Est également prévu un *Éloge du chuchotement*.

Paul devait avoir le mercredi soir, le surlendemain de notre déjeuner, un débat avec Edwy Plenel à l'Institut d'études politiques de Bordeaux, dans le cadre d'un colloque sur les années soixante-dix. Il avait rencontré Plenel deux jours plus tôt. « Renaud Camus! » lui aurait dit Plenel en levant le doigt, comme s'il lui rappelait un thème d'échange essentiel. Paul voulait de moi des arguments pour répondre au chapitre de Plenel sur moi dans son livre récent. Je lui ai envoyé ce qui concernait ce sujet dans mon seizième éditorial du Parti, bien que mon travail sur ces éditoriaux soit sans doute précisément ce qui l'exaspère dans mes activités actuelles, puisqu'il va sans dire qu'il n'a aucune intention d'en rien publier. Cependant, dans l'ensemble, et malgré quelques non-dit – de ma part sur la création officielle du Parti la semaine précédente, par exemple –, l'atmosphère était très amicale et chaleureuse.

Presque immédiatement en quittant Paul, sur le boulevard Saint-Germain, je suis tombé sur Alain Finkielkraut, très amical lui aussi – Paul justement m'avait interrogé sur l'état de nos relations, qu'il croyait rompues d'après les insinuations de Kéchichian cet été, selon lesquelles cette fois *même Finkielkraut* m'aurait abandonné : ce qui me fait penser qu'un entrefilet du *Monde des livres* de cette semaine annonçait le «Divorce chez les amis de Renaud Camus : L'annonce de la création du parti de l'Innocence [*sic*] par Renaud Camus a créé des dissensions au

sein de la Société des Lecteurs de Renaud Camus. Son président et son vice-président, Jan Baetens et Rémi Pellet, ont démissionné de la société et de leurs fonctions en raison des *“incursions de Renaud Camus sur le terrain politique”*. Dans le programme de son parti Renaud Camus préconisait notamment que *“l’immigration soit dépouillée de la plupart des avantages qui font sa raison d'être”* (*Le Monde* du 13 août). La présidence de la société est assurée par Alain Schmitt. »

Alain sortait, lui, d’un déjeuner avec Laure Adler. Il a marché avec moi jusqu’à La Hune, où j’avais rendez-vous avec Pierre. Nous avons bavardé un moment, entre les livres. Puis Pierre et moi sommes allés à pied au Grand Palais, par un très joli temps d’automne.

***

De l’exposition Constable, que nous avons vue cette après-midi-là, j’avais négligé un élément essentiel : qu’elle correspond aux choix de Lucian Freud, un peintre auquel je n’ai jamais pu m’intéresser beaucoup. Il est plus que probable que si c’était à moi (mettons) qu’avait été offerte pareille latitude, désigner les tableaux retenus, l’exposition serait bien différente. Lucian Freud, par exemple, a entièrement négligé les fameuses études de ciel, auxquelles j’aurais certainement fait une grande place. Cependant je ne lui jette pas la pierre, loin de là. Son Constable est probablement plus proche du *vrai* Constable que ne l’aurait été le mien. Pour ma part, et suivant ma pente, j’aurais tiré vers l’anachronisme ce romantique classicisant, qui découvrit sa vocation en regardant Claude Lorrain (comme c’est le cas aussi de Turner, son contemporain et rival en génie). Ma démarche elle-même aurait été aussi anachronique, sinon plus, que ne l’est quelquefois la peinture de Constable. Les esquisses, y compris les magnifiques esquisses en vraie grandeur, nous parlent, à nous “modernes”, beaucoup plus que les tableaux finis. Malheureusement c’est *de nous* qu’elles nous parlent, bien plus que de l’artiste lui-même, qui par définition ne les considérait pas comme des œuvres achevées, et qui n’aurait pas songé à les montrer, encore moins à les vendre – encore

qu'à la vérité j'aurais besoin de quelques renseignements supplémentaires sur ce point…

Constable est très desservi, il faut le dire, par une postérité calamiteuse. Certes il a eu beaucoup d'influence sur des artistes de premier plan, à commencer par Géricault et Delacroix, et cela très tôt. Mais il s'agit d'une influence surtout *technique*, qui transparaît assez peu dans les sujets, dans les images en tant qu'images. Sa descendance iconographique, sans doute, n'était pas toujours consciente de descendre de lui, et souvent elle ne le connaissait même pas, probablement. Toutefois il y a en lui quelque chose qui l'apparente aux pires producteurs de croûtes de la deuxième moitié du XIXe siècle et de la plus grande part du XXe : un goût du kitsch paysager, de la rustique scène à faire, de la masure sous les arbres, au bord de l'eau. Souvent ses moulins ont l'air de méchants décors de théâtre, et ce n'est certes pas un hasard si des tableaux comme *La Charrette à foin,* "la Joconde des Anglais" (pauvres Anglais…), a fait une si belle carrière comme couvercle de boîte de chocolats, sous-bock ou coussin de tapisserie. Et pourtant c'est sans doute un très beau tableau, parce que Constable est un très grand peintre. Mais c'est un beau tableau insupportable. Même l'esquisse en vraie grandeur, dans le cas de *La Charrette à foin,* ne parvient pas à susciter l'envie.

Constable suscite bien le désir, pourtant, mais autant qu'un désir de peinture c'est un désir de paysages, qu'il fait naître; et d'abord un désir d'Angleterre, qu'il ravive. Connaîtra-t-on un jour le val de Dedham? Suivra-t-on les chemins qui penchent vers la Stour? Reverra-t-on Salisbury, sa flèche et son immense pelouse?

Paradoxalement – mais le paradoxe ne saurait nous étonner nous –, c'est en poussant à l'extrême la fidélité au paysage, à l'atmosphère, à l'air, à l'expérience de la promenade, à *l'impression* si l'on veut (mais que ce *journal* ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit (avec ça qu'il se gêne, d'habitude…)), que le peintre, par fascination morale de la justesse, sans doute, va se trouver contraint bon gré mal gré à une autre fidélité, la fidélité à la peinture, qui lui paraît contredire la première, et dont la tentation le laisse manifestement troublé, en proie au doute, à une grande incertitude, voire à une certaine angoisse. Ce balancement, ce

vacillement, cette hésitation au bord de la falaise marquent très certainement l'un des moments essentiels de l'histoire de l'art, et de l'histoire de la sensibilité (si ce n'est pas la même chose). Dans une lettre de 1830 à son grand ami l'archidiacre Fisher, neveu de l'évêque de Salisbury, Constable écrit ainsi :

« Je souffre du manque de ce surcroît de finition que tu as toujours déploré – et tu as tout à fait raison. Je me suis entiché de certaines notions de *fraîcheur – d'éclat* – de luminosité – qui ont fini par influencer sensiblement ma pratique et qui, en fait, se substituent à la vérité, tellement la manière est insidieuse, en tout – c'est une espèce de culte de soi, qui devrait toujours être combattu – et nous avons la nature (autrement dit le sentiment moral) toujours à notre portée si l'on veut bien en faire cas, si l'on est résolu à la regarder. »

Que de tergiversations, ici! Que de contradictions, même! Comme on sent bien dans cette lettre (plus ou moins bien traduite, il est vrai) la difficulté d'un esprit, d'un grand esprit, d'un grand artiste, surtout (sans doute beaucoup plus grand que son esprit), à se détacher d'un système de pensée qui n'est autre que lui-même, que sa propre histoire, que sa position dans l'histoire, et qu'il voit se lézarder en lui tandis qu'il distingue confusément les rives d'un autre monde, où il n'est pas sûr de vouloir aborder. L'embarras même du style (le *manque d'un surcroît…*) rend parfaitement compte d'un état spirituel aussi inconfortable qu'exaltant.

A la librairie du Grand Palais étaient en rivalité le catalogue de l'exposition, reproduisant sur sa couverture une belle mais sage vue de Salisbury (“*le choix de Lucian Freud ”*) et un beau livre d'un auteur dont j'oublie le nom et qui avait choisi de montrer d'abord, lui, un détail de la spectaculaire petite huile sur papier de la Royal Academy, *Pluie d'orage sur la mer.* C'est là évidemment le Constable que j'aime entre tous : un Constable aussi fort que Turner, aussi grand, et près duquel un Soulages ou même un Kline n'auraient qu'à bien se tenir. Si, pour l'affiche de mon exposition rêvée, “Hors du temps”, n'était prévu depuis toujours un détail d'un *Intérieur à Petworth,* de Turner, ce Constable-là ferait aussi bien l'affaire. L'ennui, c'est que, ce Constable-là, c'est nous qui l'inventons. Ou, plus exactement, nous choisissons un détail dans la personnalité du

peintre, et nous décidons de faire de ce détail, par métonymie, l'expression d'ensemble d'une figure d'artiste. Constable, bien sûr, c'est autre chose que Ravier – qu'il "annonce" très souvent, pourtant, de même qu'il lui arrive, à l'autre bout de son clavier, d'"annoncer" Balthus, dans le très curieux portrait du jeune *Robert Crawfurd* par exemple. Mais Constable, comme tout grand artiste, c'est aussi beaucoup moins et beaucoup plus qu'un "pionnier de la modernité". Nous nous trouvons en face de lui comme devant ces tribus primitives dont nous sommes tentés de porter aux nues certains traits de civilisation, ou certaines productions artistiques, en prenant bien soin, plus ou moins consciemment, d'en négliger d'autres, qui sont beaucoup moins assimilables par nous, ou même qui nous répugnent profondément (l'excision, par exemple, ou les déformations craniennes). Au fond ce n'est pas une mauvaise chose que j'aime si peu Lucian Freud. C'est ce que j'aime peu en Lucian Freud qui est allé chercher en Constable ce qu'en ce peintre je n'aime guère, et qui pourtant est bel et bien là, aussi aimable sans doute que ce que j'adore en lui (*Pluie d'orage sur la mer*) ; mais aimable par quelqu'un d'autre, ou par une autre époque. Le Constable de Freud n'est pas notre vérité. Mais sans doute n'en est-il que plus vrai.

***

Scrupule pour scrupule, cet autre : je trouve que j'ai été un peu bien sévère, récemment, ici même, avec le *Napoléon* de France 2. C'est loin d'être une merveille de l'art, il n'y entre même aucun art, ou presque, mais ce n'est tout de même pas *si mauvais* que je l'ai écrit dans un moment d'emportement. Il est vrai que je n'avais vu alors que le premier épisode, et que c'est de très loin le pire. Ensuite les choses allaient s'améliorant – sauf pour Napoléon, bien sûr. A moins qu'on ne finisse par s'habituer, tout simplement?

Et puis Christian Clavier a plus de mérite, ou de talent, ou de métier que je n'ai dit. Il en arriverait presque à émouvoir, à force d'être ordinaire.

***

L'affreuse manie de Guillaume Durand d'appeler tout le monde par son prénom, à la télévision, y compris des gens qui ont trente ans de plus que lui et qui sont couverts de gloire, et dont il parle en les nommant *Claude* (pour Lévi-Strauss) ou *Alain* (pour Robbe-Grillet), de même qu'il désigne systématiquement comme *Jean-Pierre* ou *Suzanne* tout jeune écrivain qui paraît pour la première fois devant lui, cette affreuse manie, qui donne une si désagréable impression de sale petite coterie et d'intimité jouée, fausse, sans chaleur, est en train de faire des émules. C'est déjà Arlette Chabot qui en a hérité, de sorte qu'elle va maintenant se répandre dans le domaine politique, probablement. Avant de se lancer tout à fait, néanmoins, Chabot n'en fait usage, à titre expérimental, que sur les femmes, et elle donne la parole à *Sylvie* (pour Sylvie Genevoix), et sur les hommes politiques de couleur, un peu timides et bons garçons, et alors elle s'adresse à *Koffi* (pour Koffi Yagname). Mais l'on sent bien qu'elle va bientôt s'enhardir, et que très vite il ne sera plus question que de *Nicolas,* de *Jean-Pierre,* de *Dominique* et peut-être même d'*Édouard* (pour le malheureux Balladur, qui pourtant, avant de mourir, aurait encore le temps, comme je ne sais qui chez René Char, « *d'appeler une mouche : "Madame"* »).

L'autre soir elle recevait cette jeune femme qu'on voit beaucoup à la télévision ces temps-ci, et dont j'approuve fort les propos, évidemment : Isabel Weiss, qui vient de publier avec un coauteur *Ignare Academy.* Le débat portait alors sur l'école, bien sûr. Parmi les autres invités figurait un homme aux cheveux blancs qui me semblait pareillement parler d'or, c'est-à-dire qu'il faisait, comme Isabel Weiss, un tableau apocalyptique, et trop réaliste, de la situation actuelle de l'enseignement. Or il n'était autre, je m'en avisai avec stupéfaction, que ce Maurice Maschino qui le mois dernier nous prenait si violemment à partie dans *Le Monde diplomatique,* Finkielkraut et moi – moi à travers Finkielkraut, et Finkielkraut bien plus que moi. Immarcescible complexité du réel, décidément! Car cet homme, qui, dans son article, s'était montré tellement injuste, sommaire, approximatif et agressif, il n'était pas un mot de ce qu'il émettait ce soir-là, à propos de l'école, auquel je n'eusse

souscrit des deux mains. Le meilleur est qu'il devait constamment se défendre, comme tous ceux qui se battent encore un peu pour une école qui enseigne vraiment, contre le reproche d'être *réactionnaire* : or l'article où il prenait si violemment à partie Finkielkraut et quelques autres était précisément intitulé, sans la moindre ironie, "Les nouveaux réactionnaires".

Finkielkraut me dit à l'instant, au téléphone, qu'il est en train de lire un livre du même titre, *Les Nouveaux Réactionnaires,* d'un certain Daniel Lindenberg, où pareillement il est pris très gravement à partie. Ce Lindenberg est lié à la revue *Esprit*, qui jusqu'à présent se tenait prudemment dans les marges de pareils combats. Mais Finkielkraut est convaincu que le climat se dégrade à toute allure, et va rapidement devenir irrespirable. *Fasciste* ou *Ami du Désastre* : bientôt il n'y aura plus d'autre choix.

Neuf heures du soir. Lancée je crois par Thierry Ardisson, la nouvelle mode pour les débats télévisés et autres *talk-shows*, c'est de *renvoyer* les invités, quand on les a assez vus et assez entendus : leur dit-on, ou bien :

> « Bon, on va vous laisser à vos autres occupations. »

Et ils s'en vont docilement. Parfois l'animateur dit aussi, à tel ou tel des autres : ce qui augmente encore l'humiliation des expulsés.

> « Jean-Patrick Taramou vous restez avec nous, n'est-ce pas? »

Ceux-là peuvent très bien être des ministres. Les ministres écrivent beaucoup de livres, des livres d'histoire, des romans, des essais philosophiques. C'est à titre d'auteurs qu'ils sont invités. Mais ils sont tout de même ministres, ce qui doit faciliter le travail de leurs attachées de presse. En revanche ils n'ont droit à aucun traitement particulier. On les voit se serrer sur des strapontins ou de hauts sièges de bar, bien

contents du peu de place que daignent leur concéder leurs confrères gens de lettres, souvent d'obscurs journalistes, qui ne leur laissent pas placer un mot.

Il me semble que si j'étais chef de gouvernement (il faut que j'y songe sérieusement), je ne laisserais pas mes ministres se commettre dans pareilles situations. Elles ne peuvent d'ailleurs se produire que dans des sociétés où la distinction des fonctions et des personnes est devenue un concept beaucoup trop compliqué, intellectuellement, pour le niveau culturel moyen. Un animateur de *talk-show* reçoit Dominique de Villepin, pour un petit livre d'histoire. Villepin est reçu comme l'auteur d'un petit livre d'histoire, qui n'intéresse sérieusement pas grand monde. Il n'est admis dans le débat qu'après qu'ont déjà été abordés d'autres livres et d'autres questions, et quand son tour est passé on lui signifie qu'on ne le retient pas. Entre-temps il a été assis à l'extrême bord d'une table comptoir, serré contre son voisin et pressé par lui vers le vide. Or ce petit écrivain qu'on traite comme tel – il est vrai que les grands ne font pas l'objet de beaucoup plus d'égards… –, c'est le ministre des Affaires étrangères de la France. Comme souvent je me demande si je suis le dernier à voir les choses de la sorte. Quand un petit journaliste de rien du tout coupe la parole au ministre des Affaires étrangères de mon pays, et lui explique la marche du monde, je suis humilié pour mon pays. *Does that make sense?*

Je suis sûr que de Gaulle m'aurait très bien compris, en tout cas…

Il est d'ailleurs significatif que tous ces hôtes de *talk-show* ou de journaux télévisés, même quand ils reçoivent des ministres ès qualités, ou des ambassadeurs de pays étrangers, aimeraient mieux mourir que de les appeler, ne serait-ce qu'une seule fois, *Monsieur le ministre* ou *Monsieur l'ambassadeur.* Non, ils leur parlent d'égal à égal, et en retour ils s'attendent à être appelés *Monsieur Pujadas, Madame Ockrent.* (« C'est pour le coup qu'on se croirait à la campagne... », disait à la Villa Médicis un de mes copensionnaires, quand nous recevions de la direction des lettres qui commençaient par *Cher Monsieur Goux, Cher Monsieur Camus…*)

Cette semaine c'était Luc Ferry qui était reçu à l'émission de Franz-Olivier Giesbert, "Culture et dépendances". Il s'est vu donner beaucoup

de fil à retordre par une espèce de grosse brute, romancier et poète, instituteur ou ancien instituteur, du nom de Sampiero je crois bien. Qu'un instituteur tienne tête au ministre de l'Éducation nationale dans un débat politique, il n'y aurait rien à redire à cela. Mais le ministre de l'Éducation nationale, sans cesser de l'être pour autant, était là en tant qu'écrivain, ce soir-là, ou de philosophe, si l'on veut, et c'est à un écrivain qu'il avait affaire – un écrivain qui ne le laissait pas finir une phrase, tout ministre qu'il est, et qui l'abreuvait de toutes les insultes et humiliations concevables, à peine enrobées. Je ne trouve pas que pareilles situations soient saines, pour la République. Les hommes politiques achèvent de s'y déconsidérer, et c'est le prestige de l'État lui-même qui est bafoué.

Il est vrai que ce Sampiero, qui a de la corpulence pour deux et de la voix pour quatre, était très décidé à ne laisser parler personne. Ma chère Mlle Weiss – Finkielkraut m'a appris tout à l'heure qu'elle me citait, dans son livre – a eu aussi à essuyer sa grosse artillerie de paroles. Il estime que lutter contre l'illettrisme est absurde. Comme s'il n'y avait que la lecture, dit-il! Les enfants peuvent accumuler un trésor de connaissances *orales*, qui non seulement ne sont pas exploitées, mais qui même sont écrasées, écartées, méprisées, gâchées du fait de l'obsession pour les livres et pour la lecture.

La force de la voix, l'adresse à couper aux autres la parole, la capacité à ne pas entendre, l'art de ne pas écouter, surtout – voilà ce qui donne la victoire. Ceux qui n'entrent pas dans ce jeu, parce qu'ils ne le peuvent pas ou parce qu'ils ne le veulent pas, sont laminés.

Il y avait aussi René Girard, le même soir, chez Giesbert. C'est à cause de lui, et aussi d'Isabel Weiss, que j'ai suivi l'émission tout au long. Comme on ne l'entendait presque pas, je soupçonnais l'animateur de vouloir le garder pour la fin, afin de tenir son auditoire, ou son audience, par la promesse de l'intervention prochaine d'un invité particulièrement prestigieux. Mais pas du tout. Comme personne ne sait plus rien, et comme René Girard est beaucoup moins connu que Loana, ou que Claude Allègre, ou que Gérard Miller, il n'y a plus d"invités prestigieux" (sauf Gérard Miller, peut-être). Le pauvre Girard, qui avait placé en tout et pour tout deux ou trois phrases au début, n'a pas repris la parole dans la dernière partie, et on ne la lui a pas proposée. On peut dire que

l'égalité règne. Ainsi la télévision fait venir sur ses plateaux cet homme qui est un des plus importants penseurs de l'époque, et qui commence à n'être pas jeune, mais elle laisse couvrir sa voix de bout en bout par des brutes et des malotrus, qui n'ont à aligner que des sottises. Lui-même, d'ailleurs, très sagement, ne lève pas le petit doigt pour qu'il en aille autrement. Il attend son tour et son tour ne vient pas, voilà tout. Et d'ailleurs, pour peu qu'il commence à parler, on voit déjà Giesbert ne pas écouter, ne pas comprendre, s'en tenir à sa petite idée, se soucier de la prochaine transition, s'inquiéter pour l'audience au cas où les échanges prendraient un tour imprévisible et demanderaient trop d'attention – au cas où de la *pensée* risquerait de percer… (Toujours cet air affolé des journalistes, bras à demi levé, doigts écartés, prêts pour l'interruption, regard cherchant désespérément du secours dans le studio, sitôt qu'un maladroit s'avise de *répondre*, d'expliquer quelque chose, de *s'expliquer* (comme si c'était cela qu'on lui demandait!).) (Arlette Chabot, pour plus de sûreté, se met en position d'interruption, et revêt une expression d'impatience, *en même temps* qu'elle pose sa question…)

***

A propos de télévision, je ne sais plus si j'ai déjà noté que j'avais été invité à l'émission de Thierry Ardisson, justement, sur Paris Première, "Rive droite rive gauche". L'enregistrement doit avoir lieu le 4 novembre, ce qui m'a incité à rester plus longtemps à Paris, plutôt que de repartir pour Plieux et de revenir. Il est question d'un entretien d'une dizaine de minutes avec Ardisson lui-même, puis d'un deuxième échange au cours duquel je devrais me trouver confronté soit à Élisabeth Lévy, soit à Michel Polac. Claude Durand, tout le monde chez Fayard, et moi, étions tout à fait d'accord à ce propos : très consentants pour un dialogue avec Lévy, mais avec Polac pas question. Il n'y avait donc pas d'assurance que l'invitation soit maintenue, puisque sans Polac pas d'Ardisson, il s'agissait d'un *package deal.* Mais Finkielkraut m'a dit tout à l'heure qu'Élisabeth Lévy se préparait à m'interroger, et même qu'elle partait avec les épreuves de mon *Retour à Canossa* passer quelques jours dans une maison que loue en Provence Sylvie Topaloff, la

dédicataire du livre. Alain lui-même va rejoindre ces dames dans le courant de la semaine.

Dimanche 27 octobre, neuf heures et demie du soir. Mercredi dernier je suis allé à la porte de Versailles pour l'après-midi préliminaire à l'ouverture de la Fiac, réservée aux "professionnels" et aux "collectionneurs" – entre parenthèses il est bien étonnant que je n'aie pas encore été rayé de ces listes-là, et que je reçoive encore de belles invitations *V.I.P.*, gros comme le bras… Pierre m'a rejoint après ses cours, à sept heures.

J'avais manqué quelques Fiac, ces dernières années, mais je n'ai pas été trop désemparé, bien que le site ait changé, et qu'on soit passé du Grand Palais à la porte de Versailles. L'atmosphère est toujours à peu près la même. On revoit les mêmes gens et on les trouve vieillis, et nul doute qu'ils n'éprouvent à me retrouver moi la même impression. Jocelyne François, qui maintenant s'appuie sur des béquilles, m'a déclaré qu'elle me trouvait terriblement maigri, et demandé si je n'étais pas malade, et même s'il était *bien sûr* que je n'étais pas malade – beau résultat de mes considérables efforts diététiques pour rester mince, ou le redevenir : peut-être en effet ne fait-on que se vieillir, se creuser le visage et se donner l'air malade, en perdant du poids… Jean Frémon m'a dit aussi qu'il me trouvait amaigri, et demandé si c'était bien l'effet d'un régime.

L'atmosphère est la même que jadis, oui, mais sur une échelle qui paraît plus modeste, avec moins d'excitation dans l'air. Beaucoup des grandes galeries "classiques" que j'aimais, anglaises, allemandes, suisses ou américaines – les Gmurzka, les Ann Lee Juda, etc. – ne sont plus là. On n'a pas le sentiment qu'il y ait autant qu'avant d'œuvres de premier plan de l'époque précontemporaine. L'un des accrochages les plus réussis dans cet esprit-là m'a paru celui de la galerie parisienne Applicat-Prazan, qui se consacre essentiellement à l'école de Paris. C'est sur son stand que j'ai vu les deux tableaux qui m'inspiraient le plus d'envie, surtout le premier : une magnifique *Composition* de 1960, de Fautrier; l'autre est

un grand Masson sombre de 1961, à dominante noire, avec de beaux éclats rouges, dont j'ai constaté avec plaisir qu'en toute sincérité j'aurais pu en dire grand bien à Jean Puyaubert, qui déplorait toujours de me trouver un peu tiède, à l'égard de Masson.

Chez Lelong on voyait de beaux Alechinsky, et Alechinsky lui-même, fort occupé à dédicacer livres et catalogues. On voyait aussi Daniel Lelong, très semblable à lui-même, lui, pas changé d'un iota, et donc toujours aussi aimable. Je lui ai demandé s'il n'allait pas écrire sur son ami Chillida, qui vient de mourir, un aussi joli petit livre que celui qu'il a consacré à Calder, récemment. Je crois qu'il m'a dit qu'il y songerait. Il n'a pas pu arriver à temps pour l'incinération de Chillida, qui a eu lieu le lendemain même de la mort, et dont le principe même l'a surpris, car Chillida était très catholique. Il y a plusieurs années qu'il n'allait plus nulle part et ne paraissait pas à ses propres expositions. On disait qu'il souffrait d'une dépression nerveuse, mais en fait il était atteint de la maladie d'Alzheimer.

Toujours aussi aimable aussi le cher Éric Dupont, qui nous a offert un excellent vin blanc et qui a encouragé Damien Cabannes à feuilleter pour nous ses grands cahiers de paysages. Cabannes est passé du Lot à l'Aveyron, qui ne lui réussit pas moins. Je dois aller voir un de ces jours à son atelier les grands panneaux détachés. Pierre, lui, a paru s'éprendre de l'art de Corinne Sentou, ou de Corinne Sentou elle-même, avec qui nous avons échangé quelques mots. Elle a en ce moment une exposition à la galerie d'Éric, rue Chapon. Nous irons la voir.

La plus grande partie de l'espace de la Fiac, et de très loin, est occupée par des galeries contemporanéistes et au-delà, souvent inconnues de moi, volontiers chinoises, belges, grecques ou coréennes. Sauf peut-être chez les Chinois – et ce qu'on y voit n'est guère consolant –, la peinture ne tient plus aucune place, en ces quartiers. Sculpture et "installations" non plus, à vrai dire. Beaucoup de photographies, beaucoup de vidéo, mais la plupart du temps on ne sait pas trop ce que l'on voit; et, à défaut d'un grand effort sur soi-même, on n'est pas sûr de tenir très fort à être plus renseigné. Au mieux, c'est une ébullition difficile à cerner, et plus encore à maîtriser. Au pire c'est un grand désordre, sous l'instance du *tout est*

bon : on croirait les résultats du bac. Le désir n'est guère interpellé, l'ennui guette.

Vendredi 1er novembre, neuf heures et demie du soir. Lundi après-midi nous sommes retournés à la Fiac, sans que l'impression à vrai dire assez faible que j'avais retirée de ma première visite en soit très sensiblement modifiée. Nous avons vu de très belles grandes encres de Michaux, que d'ailleurs nous avons retrouvées deux jours plus tard, tout à fait par hasard, à la galerie Di Meo, rue des Beaux-Arts, qu'elles avaient regagnée entre-temps.

Nous avons bien suivi deux ou trois vidéos, dans le quartier qui leur était réservé – mais sans en retirer grand-chose. Il est vrai que les circonstances n'étaient guère favorables : trop de monde, trop peu de temps (la fermeture était à six heures, ce jour-là).

Je me sentais là comme un chrétien à la messe, alors qu'il a perdu la foi : pour peu que la liturgie soit belle, il peut encore se sentir à sa place – mais il est si rare qu'elle le soit…

***

Mardi je crois bien n'avoir pas quitté cette tour, ni ce studio minuscule. Entre autres tâches pressantes il me fallait vérifier comme je pouvais les deux index – index des noms de lieux et index des personnages – qui doivent orner *Retour à Canossa.* Loin de Plieux et de ma bibliothèque, c'est une entreprise assez vaine. Et ces index, comme d'habitude, seront assez approximatifs. Le mercredi matin j'en étais encore à demander par téléphone à Céline, ma gouvernante, de bien vouloir chercher tel ou tel nom dans le *Grand Larousse encyclopédique*, dans le *Who's Who* ou dans le catalogue de la National Romantik Galerie de Berlin : elle s'est acquittée avec beaucoup de bonne grâce de cette tâche de documentaliste,

qui n’est pas précisément celle pour laquelle elle a été engagée, ni formée.

Ah si, mardi j’ai tout de même fait une petite sortie, jusqu’à la piscine voisine, où Pierre a récemment fait ses débuts. Je l’ai accompagné pour la première fois. Il y a longtemps que Mme Capdecomme, mon médecin de Lectoure, me recommande vivement la natation. *Natation*, hélas, est un bien grand mot pour ce que je pratique, car c’est tout juste si je sais nager. Il me faudrait prendre des leçons. Mais j’ai grand-peur du ridicule, coincé que je suis, socio-aquatiquement, entre les autres enfants et les autres vieillards.

***

Mercredi en revanche nous avons beaucoup couru. J’avais un rendez-vous avec Claude Durand à onze heures du matin chez Fayard, et j’ai dû interrompre afin de m’y rendre les ultimes tentatives d’indexation avec Céline à Plieux. Pierre les a poursuivies en mon absence.

Comme d’habitude, Claude Durand était très aimable et bienveillant, mais il est bien embarrassant pour moi de ne me présenter jamais devant lui qu’en mendiant, dans ces cas-là. Il me fallait lui parler de *trois* livres, sous l’angle littéraire bien sûr, mais aussi éditorial et surtout pécuniaire, hélas.

C'était d’abord le *journal* 2000, que Durand a toujours l’intention de publier en coédition avec P.O.L. Cependant l’accord financier entre les deux maisons est plus difficile à mettre au point qu’il n’était prévu, pour la raison principale que j’ai le plus grand besoin de recevoir pour ce volume la même somme que pour les autres, alors que Paul Otchakovsky ne veut pas me verser un sou, puisque tous mes livres lui appartiennent par contrat, en échange des mensualités qu’il me verse, sauf précisément le *journal*. J’ai cru comprendre que Claude Durand me garantissait plus ou moins mes émoluments coutumiers. Mais Paul, que j’ai vu cette après-midi même, en ses bureaux, où il travaillait seul le jour de la Toussaint, n’avait pas l’air de penser qu’on soit si près d’un accord. Par exemple il renâcle à couvrir seul les frais de fabrication, selon les termes d’une des

solutions envisagées. Pour résumer, je crois qu'il estime que Fayard me donne trop d'argent, ce qui place beaucoup trop haut à son gré le seuil de rentabilité du volume en coédition : il faudrait vendre au moins dix ou douze mille exemplaires, dit-il, pour que lui au moins rentre dans ses frais. A en juger par les ventes habituelles des différents volumes, il va sans dire qu'on en est loin. Les négociations se poursuivent. Pour la plus grande part c'est sans moi. J'espère seulement que ces messieurs voudront bien prendre en compte mes besoins plutôt que mes mérites, et les exigences de mon toit plutôt que ma valeur marchande…

Rue des Saints-Pères mercredi dernier il a été question également du roman, *L'Inauguration de la salle des Vents.* Je craignais que Claude Durand ne soit un peu alarmé par la description qu'il m'a bien fallu lui en donner, et selon laquelle il ne s'agissait guère d'un roman conforme aux canons Fayard traditionnels, *whatever they are.* J'ai dit que le projet avait pris une tournure à la fois supérieure et inférieure à ce que nous avions pu lui et moi en envisager : *supérieure* en cela qu'il s'agissait d'une œuvre plus ambitieuse, de ma part, que ce que j'avais eu d'abord en tête; *inférieure* en ceci qu'elle était aussi nettement plus abrupte, et donc encore plus difficile à vendre, probablement. Mais Durand n'a pas semblé s'effrayer de ces nouvelles. Il n'entend publier le livre qu'à la rentrée de l'année prochaine, c'est-à-dire au moment de la course pour les prix. J'ai peur qu'il ne se fasse quelque illusion sur mes chances en un pareil contexte. En tout cas il se montre très arrangeant, puisqu'il accepterait de me verser rapidement la somme prévue pour la remise du manuscrit, alors que le texte est loin d'être achevé. Il m'a dit de lui envoyer ce qui existait déjà. J'aimerais lui faire parvenir au moins la moitié du roman dans sa version définitive, mais même de ce peu je ne dispose pas encore, bien que je n'en sois pas très éloigné.

Quant au troisième livre dont je voulais lui parler, c'est celui qui réunirait mes récents éditoriaux du parti, et qui pourrait s'intituler *De l'In-nocence.* Claude Durand juge que Fayard n'est guère indiqué, en l'occurrence, pour la publication d'un tel livre (et sans doute aussi que la publication d'un tel livre n'est guère indiquée pour Fayard…). En revanche il entrevoit une possibilité du côté de Mille et Une Nuits, qui est plus ou moins une maison satellite, je crois bien. Il m'a dit qu'il allait

faire imprimer les textes qui sont actuellement en ligne. Il m'a dit aussi que Mille et Une Nuits ne donnait guère que des avances assez faibles : entre dix mille et trente mille francs – ce qui ne m'arrange guère, car j'avais espéré trouver grâce à ces éditoriaux les cinquante mille francs qu'il me faut d'urgence pour la B.N.P. (ce que doivent rapporter les deux autres livres est destiné aux Impôts d'une part, au remboursement de l'emprunt pour le toit d'autre part).

A ma relative surprise, et flattée, Claude Durand, confronté une fois de plus à mes pressants besoins d'argent, m'a dit qu'il pouvait signer avec moi au début de l'année prochaine un autre contrat pour un autre roman, si je le souhaitais – au même tarif que le précédent, j'imagine (ce précédent dont il n'a pas vu un mot). J'étais heureux de constater que ma faveur et mes cours se maintenaient, mais j'étais obligé de décliner cette offre, car Paul cette fois n'eût jamais pardonné que je l'envisageasse seulement.

Le même Paul, toutefois, lorsqu'il m'a reçu tout à l'heure, n'a exprimé aucune réticence à me voir chercher un éditeur pour les éditoriaux. Je savais bien qu'il ne songerait pas un seul instant à les publier lui-même, mais, puisque j'étais tenu de les lui proposer tout de même, conformément aux arrangements entre nous, je craignais qu'il ne déplorât le temps qu'il m'a fallu pour les écrire, et dont il pouvait estimer qu'il lui appartenait, puisque, selon notre *gentleman's agreement*, je lui dois tout ce que j'écris, moins les journaux. Il n'a rien exprimé de pareil. Il est vrai que, travaillant à peu près quatre-vingts heures par semaine (au moins quand je suis à Plieux), je lui donne haut la main les trente-cinq heures qui de nos jours sont requises d'un bon salarié. Toujours est-il qu'il a paru ne voir aucun inconvénient à ce que je fasse des textes de l'Innocence ce que je veux (ou ce que je peux).

Flatters et lui ont des vues radicalement opposées sur ce que je représente pour Fayard. Selon Paul je serais infiniment important pour cette maison d'édition, parce que, dans le domaine littéraire, je compterais parmi les très rares auteurs d'importance incontestée qu'elle aurait su s'attirer (et encore, même à ce *journal*, je ne puis, par modestie et par politesse, rapporter les termes exacts de son appréciation). Et ce serait pour cette raison, toujours selon Paul, que Fayard m'allouerait des

sommes que lui estime trop importantes, et qui sont en effet sans grand rapport avec mes tirages et mes ventes.

Flatters voit les choses tout autrement, et de façon beaucoup moins flatteuse pour ma petite vanité. A l'entendre lui, Fayard et particulièrement Claude Durand manifesteraient surtout un grand courage à me soutenir contre vents et marées. Cette espèce d'unanimité, que croit observer Paul, à reconnaître mon "importance" littéraire, Flatters n'en voit pas la moindre trace. Il n'est pas loin de penser que Paul délire, s'il y croit. Lui ne remarque au contraire, autour de moi, que des adversaires et des ennemis, naturellement, mais des adversaires qui en plus me méprisent, intellectuellement et littérairement, "artistiquement", et pour lesquels je suis nul et non avenu. Or il semblerait bien que la vérité, hélas, telle en tout cas qu'elle se manifeste publiquement, lui donne raison plutôt qu'à Paul.

Dans le soutien que continue à me manifester Claude Durand il voit surtout un esprit de jeu, de défi, de provocation à l'égard de l'establishment journalistique et critique – provocation que d'ailleurs il admire fort : ah, penserait Durand selon Flatters, ah vous voulez à tout prix me faire abandonner cet auteur-là, vous faites pression sur moi pour que je le chasse, vous avez même essayé d'ébranler mon propre pouvoir pour que je me débarrasse de lui? Eh bien, puisque c'est comme ça, rien que pour vous montrer que je ne suis pas un homme auquel on impose ses choix, je vais publier de lui autant de livres que je pourrai…

Samedi 2 novembre, cinq heures et demie du soir. Sitôt après avoir quitté Claude Durand, mercredi, j'ai retrouvé Pierre à La Hune, où j'ai échangé quelques mots avec Pierre-Jean Rémy, très amical lui aussi. Il m'a dit qu'il était passé près de Plieux cet été, avec sa femme, mais qu'ils n'avaient pas osé me faire une visite, par crainte de me déranger. A force de me plaindre dans ces *journaux* des visites importunes, je fais régner la terreur, et passe pour le dernier des ours (en même temps que le premier des mondains, bizarrement).

Pierre et moi nous sommes dirigés vers le musée d'Orsay, non sans d'assez nombreuses étapes au passage dans des galeries de la rue Bonaparte, de la rue Jacob, de la rue des Beaux-Arts et des quais.

Chez Dina Vierny nous avons vu une petite exposition de Frank Horvat, ce photographe à l'esprit caustique qui m'a écrit il y a quelques mois, à la suite de mon émission de France Culture avec Carrère et Finkielkraut, et avec lequel j'ai échangé d'assez nombreuses lettres depuis lors. Il montre des portraits de femme à la technique impeccable, inspirés par nombre des tableaux les plus illustres de l'histoire de la peinture : femme à la Picasso, femme à la manière d'Ingres, de Vermeer, de Raphaël, de Gainsborough peut-être ou de Mme Vigée-Lebrun. Je lui ai laissé sur le livre d'or un petit mot de félicitations.

Chez Di Meo nous avons vu de belles encres de Michaux, comme je l'ai déjà noté, et en face, à la galerie Trigano, plusieurs de ces Picabia tardifs qui sont furieusement à la mode cette saison. On en voyait une pelletée à la Fiac. Je crois me souvenir qu'il y en avait un à la villa *Chêne-Roc*, à Juan-les-Pins, chez mes amis Estène : on n'y attachait guère d'importance. Le consensus était à peu près que Picabia, sur le tard, avait peint n'importe quoi pour gagner sa vie; et ces grands portraits de mondaines plutôt vulgaires dans des poses de vamps, ou de vamps jouant les strip-teaseuses, ou de strip-teaseuses se prenant pour des vamps, n'avaient d'autre effet que de faire rire, peut-être un peu jaune parce qu'on pensait que rarement un artiste d'une certaine importance historique avait pu tomber aussi bas. Mais aujourd'hui, au lieu que ces tableaux-là abaissent le meilleur Picabia, le meilleur Picabia les rehausse, un peu comme il en est allé déjà pour les De Chirico tardifs, longtemps pareillement méprisés, et non sans quelques bonnes raisons. Toutes ces starlettes, ces call-girls et ces biches bénéficient de la confusion générale, ou du triomphe secret de la bathmologie. A force de paraître exécrables, elles sont devenues admirables de finesse, de drôlerie, d'intelligence et de sens de l'histoire.

Je me souviens que dans un arrière-cabinet de la galerie Bernès, quai Voltaire, j'ai beaucoup admiré dans une vitrine une minuscule céramique de Roussel, figurant deux femmes nues, l'une debout, l'autre allongée sur le ventre dans un paysage pastoral, délicieuse variation sur le thème

fauve et matissien du *Luxe*. Il y avait aussi, dans l'une des pièces du devant, un beau grand dessin de Ranson, un tigre à la japonaise, la tête en bas, qui sans nul doute eût enchanté Philippe Berthelot, et, qui sait, Clemenceau lui-même. C'est une étude pour une eau-forte ou pour une affiche, je ne sais plus, beaucoup plus petite et nettement moins séduisante.

Mais le but de cette après-midi-là était la grande exposition "Manet-Vélasquez", au musée d'Orsay. Elle n'est pas de visite agréable, ou ne l'était pas ce jour-là, car il s'y pressait un peuple dense, et devant chaque tableau il aurait fallu jouer des coudes. Pourtant je ne suis pas sûr que seul dans les salles j'aurais été moins troublé.

Picasso voulait confronter ses tableaux aux tableaux du Louvre, et d'ailleurs son vœu fut exaucé, grâce à Malraux si ma mémoire est bonne. Manet est confronté lui aux chefs-d'œuvre du Prado, de Ribera à Goya et au-delà, et je ne suis pas sûr qu'il aurait été enchanté du résultat. Il m'est arrivé, à tort ou à raison, d'en être un peu embarrassé pour lui. Il me gêne d'avoir à l'admettre, par exemple, mais à côté du *Pablo de Valladolid* de Vélasquez *L'Acteur Rouvière en Hamlet* ne tient pas. On se dit que le *Clemenceau* ferait meilleure figure, certes, mais le *Clemenceau* n'est pas là. Il n'y a que le merveilleux *Fifre* pour tirer avec honneur son épingle du jeu.

Encore *Pablo de Valladolid* et *L'Acteur tragique Rouvière* se trouvent-ils dans des salles très éloignées l'une de l'autre, tandis qu'on peut avoir dans le regard en même temps, malgré la foule, le fameux *Balcon* de Manet et les *Majas au balcon* du Metropolitan Museum – un tableau qui n'est même pas de Goya lui-même. Et, Dieu me pardonne, entre cet admirable tableau d'atelier et l'un des chefs-d'œuvre les plus célébrés de la peinture française, il me semble que quelque chose s'est perdu, que les chairs font moins envie, qu'il circule moins d'air – en un mot que le monde est devenu plus plat.

Le Balcon est presque une caricature, malgré la grande beauté de Berthe Morisot, au premier plan. Le bourgeois debout à la cigarette, au milieu de la composition, a l'air d'une silhouette en carton pour exercice de tir. Sans doute l'enfant de l'arrière-plan ajoute-t-il une profondeur bienvenue, et la grosse fleur bleue dans son vase, juste en arrière des

ferronneries du balcon, est-elle incomparablement peinte, comme toutes les fleurs de Manet. Mais pourquoi ce balcon est-il si camard, comme une simple barrière ? Pourquoi se demande-t-on où peut bien être le peintre, dans quel vide, face à cette baie qui ne peut s'ouvrir que haut, loin du sol? Quel malheur historique a comme écrasé cet espace, très séduisant bien sûr mais tout entier *tableau,* comme si les liens étaient en train de se rompre – et cela, très paradoxalement, au moment de la naissance de l'impressionnisme – entre la peinture et l'expérience d'être, de fendre l'air? Toutes questions qu'on ne se pose pas d'habitude devant le chef-d'œuvre de Manet, et que le rapprochement presque incongru avec un tableau que les experts jugent secondaire de *l'école* de Goya fait venir assez brutalement à l'esprit.

Les experts, ou en l'occurrence ceux qui ont rédigé le catalogue de l'exposition, se montrent en général bien sévères à l'égard des tableaux dont l'attribution est douteuse, ou bien dont il est attesté, même, qu'ils ne sont pas des maîtres dont ils illustrent la manière. Ainsi, des *Majas au balcon* présenté au Grand Palais – toile assez prestigieuse tout de même, car elle a fait partie longtemps de la collection de l'infant don Sébastien Gabriel d'Espagne et du Portugal, mort à Pau en 1875, et parce qu'elle appartient aujourd'hui au Metropolitan Museum –, ils disent que c'est une «variante dépourvue de la franchise et de la vitalité rythmique et dramatique qui caractérisent la version originale ». C'est bien possible, et je ne sache pas avoir jamais eu la version originale sous les yeux. Mais cette variante me semble de toute beauté, au point de faire de l'ombre, je le répète, à l'un des plus illustres tableaux de la peinture française.

Il en va de même pour la *Corrida dans une arène divisée*, cette fois attribuée à un "Imitateur de Goya". En cette occurrence-là la sévérité du commentateur est extrême :

«Dans la *Corrida*, qui devrait dater d'avant l'inventaire de 1812, la composition surchargée et incohérente, le dessin maladroit des hommes et des bêtes, la perspective incorrecte et le manque d'unité dramatique, tout indique un pastiche », etc.

Or non seulement cette *Corrida dans une arène divisée* frappe de très loin, au contraire, par la richesse et par la hardiesse de sa composition, par la puissante originalité du traitement de l'espace, par la poésie de

l'atmosphère poudreuse qu'elle dégage, par la subtilité cavalière et même souvent brutale de nombre de ses passages les plus réussis ; mais le *Combat de taureaux* de Manet, accroché juste en face, paraît en comparaison une chose bien fade et bien plate – il suffit de confronter les ciels.

Je me demande si les spécialistes ne se laissent pas abuser par leur trop grande science, au détriment du jugement purement esthétique, et du regard. Ainsi, parce qu'ils ont décidé une bonne fois qu'Eugenio Lucas Velázquez – un peintre dont j'avais souvent remarqué le très grand talent, au cours de mes voyages en Espagne – n'était qu'un imitateur ou un pâle continuateur de Goya, ils traitent de "tableautins" (c'est au moins vrai quant à leur taille) et de "pastiches goyesques" les deux petites peintures sur fer-blanc, *La Rixe* et *La Victime*, qui ont appartenu au peintre Jean Gigoux et qui sont aujourd'hui au musée de Besançon. En fait ce Gigoux avait le goût le plus sûr, dans la manière âpre, ainsi qu'en témoigne suffisamment l'acquisition qu'il fit des deux petits panneaux de *Cannibales,* de Goya, que j'ai pu voir deux fois à Besançon, et dont l'un a fait le voyage de Paris. Juste à côté de lui sont accrochés les deux Lucas Velázquez : et ils n'ont pas grand-chose à lui envier en puissance et en sauvagerie; ils le dépassent même en brutalité.

En fait, plus encore qu'à Goya ils font penser à Daumier, un grand absent de l'exposition, pour des raisons qu'on s'explique mal. Je ne sais si Daumier avait beaucoup fréquenté dans les années quarante la galerie de peinture espagnole de Louis-Philippe; mais, si ce n'est pas le cas, il a retrouvé tout seul l'hispanité picturale, avant Manet et bien d'autres : cela dans le choix de ses sujets, bien sûr – je pense évidemment à la fameuse série des *Don Quichotte –,* mais plus profondément dans sa sombre hardiesse, dans la rugosité volontiers minérale de sa touche.

L'exposition, nonobstant son sous-titre, "La manière espagnole au XIXe siècle", n'explore guère le grand mouvement d'hispanophilie et même d'hispanomanie qu'a connu l'art français du XIXe siècle, surtout après 1850 pour ce qui concerne la peinture. Les commissaires ont préféré se concentrer sur Manet, qui constituait certes le morceau principal au sein de pareil thème. J'avais espéré qu'ils choisiraient un faisceau un peu plus large, et par exemple qu'ils donneraient à voir

davantage d'œuvres de Théodule Ribot, un peintre qui m'a toujours intéressé et intrigué. Ils n'ont accroché en fait que trois tableaux de lui. Par ordre de taille c'est d'abord *Le Supplice des coins*, une grande machine un peu académique, même si elle comporte quelques belles parties, dont certaines, d'ailleurs, font penser à Daumier autant qu'à Ribera. C'est ensuite *Le Samaritain,* ribéresque à souhait, lui, encore que Daumier, là encore, fasse son apparition, cette fois dans les fonds, sous les espèces du Samaritain qui s'avance à cheval. Et c'est enfin une admirable nature morte, *Les Œufs sur le plat,* propriété du musée Van Gogh d'Amsterdam, et qui suffirait à montrer quel artiste d'importance est Ribot.

Dimanche 3 novembre, neuf heures du soir. Mercredi après-midi nous n'en sommes pas restés à "Manet-Vélasquez". Nous avons vu quelques autres tableaux du musée d'Orsay, *La Répudiation de Robert le Pieux, Olympia, Le Déjeuner sur l'herbe* (celui de Monet), *La Terrasse à Méric* et *La Robe rose,* quelques Degas et un superbe petit Gustave Moreau, dont j'ai pourtant oublié et le titre et le sujet (je ne me souviens que d'une "impression de rouge", avec des noirs : ne s'agirait-il pas d'une crucifixion?). Puis nous avons beaucoup marché : d'abord jusqu'à la galerie Éric Dupont, rue Chapon, pour y voir trois sculptures murales de Corinne Sentou, *Les Sœurs Sentou*; et de là jusqu'à la galerie Yvon Lambert, rue Vieille-du-Temple, pour y voir une exposition Kiefer.

Yvon Lambert, depuis mon dernier passage, a rogné sur son magnifique espace sous verrière afin d'ouvrir à gauche et à droite de longs couloirs étroits, qui ont fait perdre à ce volume un peu des splendides proportions qu'il avait. L'espace continue d'être énorme, mais il est tout juste suffisant pour Kiefer. Les toiles sont accrochées sur deux niveaux, et pratiquement bord à bord. C'est assez impressionnant à titre d'*installation*, mais si chaque tableau est censé avoir aussi sa vie autonome, ainsi que je l'imagine, tous sont un peu desservis par une proximité aussi grande.

L'exposition s'appelle "La Vie des plantes", mais l'inspiration lui vient surtout des constellations. Kiefer est passé des bruns aux gris pâles, couleur zinc, mais les blancs sont très présents aussi, représentés par exemple par les plantes elles-mêmes, palmes ou branchages, figurés en ronde bosse et fixés en avant des minutieuses cartes du ciel. En comparaison avec ce qu'on a connu, on trouve qu'il y a une certaine chute d'intensité. Et pour ma part je préfère tel *Lit de Bérénice,* dûment muni de la tragique chevelure, seul dans une autre pièce ainsi qu'un grand *Livre ouvert,* au plus profond de la galerie.

Jean-Paul se plaignait, récemment, de la quasi-disparition de la peinture : il en aurait vu chez Karsten Greve, sous le pinceau passablement freudien (*luciano*-freudien) de Peter Schmersal. L'autre espace de la même galerie est consacré à Louise Bourgeois. S'agissant de Louise Bourgeois, cependant, je préfère aux œuvres elles-mêmes les catalogues, surtout quand ils sont très biographiques ou autobiographiques, et qu'ils abondent en photographies.

Après tout ce trekking artistique, et encore une longue station aux Mots à la Bouche (où j'ai acheté le récit de Claude-Michel Cluny, *Sous le signe de Mars*), nous nourrissions le dessein de nous réconforter d'agneau de la Lozère, à L'Ambassade-d'Auvergne. Mais on n'y a pas voulu de nous – il aurait fallu retenir. Nous nous sommes rabattus sur un restaurant japonais des environs de la rue Montorgueil, découvert avec Flatters au printemps dernier, après un vernissage d'Emmelene Landon.

***

Jeudi je ne suis allé qu'à la piscine, et j'ai travaillé surtout à *L'Inauguration.* Mais je suis encore bien loin, ni aujourd'hui, d'être à la tête d'une version définitive *de la première moitié*, que je souhaiterais soumettre à Claude Durand afin qu'il me remette en échange, dans sa générosité décidément très arrangeante, la somme prévue pour la remise de la *totalité* du manuscrit.

***

Vendredi s'est tenue chez Jean-Paul, qui prêtait ses salons *in absentia,* une réunion technique du Parti de l'In-nocence, à propos du site internet. Celui-ci a déjà conquis son autonomie par rapport au mien, ce qui est une bonne chose. Mais nous voulons greffer sur lui deux forums de discussion, un pour le "grand public" (!), l'autre pour les membres. Les membres à proprement parler n'étaient que deux, à part moi, le secrétaire Paul Mirault et Luc Charcellay, un photographe qui semble avoir de grandes compétences en matière informatique et webmatique. Cependant nous nous étions assuré les services bénévoles de deux consultants extérieurs, Franck Chabot, qui s'occupe du site de la Société des Lecteurs, et Jean-Bernard Lucas, qui s'occupe du mien. Ces messieurs pensent que nous pourrions être opératoires assez rapidement.

Aujourd'hui Jean-Bernard Lucas avait installé sur la page d'accueil du nouveau site de l'In-nocence, donc, selon ma suggestion, une image photographique en grisé de la statue de Vercingétorix, que j'aime tant, par Bartholdi, à Clermont-Ferrand. Mais j'avais oublié que le héros tient un glaive au bout de son bras levé; et surtout qu'un soldat romain, mort, est étendu à ses pieds. Cet emblème est un peu agressif, et manque sérieusement d'in-nocence, pour le coup. Bien qu'il ait fière allure, ou justement pour cette raison, j'ai dû prier Lucas de le retirer.

Avant la réunion, Pierre et moi nous étions passés à l'atelier de Flatters afin d'y retirer la clef de son appartement. Nous y avions vu force nouveaux "pétrés", plus pierreux encore que les précédents, et donc encore plus à mon gré ; et un très grand panneau de sombres "Nymphéas" qui implorent de toutes leurs fleurs de cire, et de toutes leurs eaux de suie, un accrochage à Plieux.

Après la réunion nous avons rejoint Paul dans ses bureaux solitaires – c'était la Toussaint – de la rue Saint-André-des-Arts ; mais j'ai déjà relaté cet entretien-là. Paul m'a offert un volume qui me manquait de Danielle Mémoire, *Fautes que j'ai faites*; et Pierre, invité à faire son choix, a pris un livre de Claude Ollier.

Hier soir nous avons dîné avec Jean-Christophe Cambier et sa femme Hélène dans un restaurant de la rue Guisarde, presque en bas de chez eux. Hélène parle beaucoup du père de Jean-Christophe. Cet homme est chez elle une véritable obsession.

Aujourd'hui il me fallait absolument prendre un peu l'air. Nous sommes allés dans le parc de Bagatelle, comme de bons bourgeois des quartiers de l'Ouest que nous sommes. Au début je n'étais pas trop content, parce qu'il y avait un peu trop de monde à mon gré, parce qu'une brusque et sévère averse nous a trempés jusqu'aux os, et parce que je trouvais le jardin bien mal tenu. Mais il restait encore quelques fleurs en fleur, dans la roseraie secouée par le vent. Et surtout nous avons découvert un endroit délicieux : c'est le labyrinthe-belvédère, dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Une allée en spirale s'élève entre les buis, et à force de cercles ascendants on se retrouve sur une haute terrasse, au-dessus de tous les arbres du bois de Boulogne. Je n'aime rien tant qu'être au-dessus des arbres (comme dans la bibliothèque à Plieux). La pluie avait chassé les familles, nous nous sommes retrouvés seuls. Il y a là un banc qui doit être enchanteur, pour des lectures matinales au printemps.

Jeudi 7 novembre, sept heures du soir. Aïe aïe aïe aïe… J'ai trouvé le moyen de me mettre en état de rupture des relations diplomatiques avec le service de presse de Fayard!

Lundi après-midi je devais enregistrer une émission pour Paris Première, avec Thierry Ardisson et Élisabeth Lévy. C'est même à cause de cela que je suis resté si longtemps à Paris. Mais en fin de matinée je n'avais toujours aucune indication quant au lieu, quant à l'heure, aux conditions d'accès. Je téléphone donc chez Fayard, demande à parler aux personnes qui s'occupent des relations avec la presse et les media, et suis mis en communication avec une dame qui me dit rentrer de voyage et n'être au courant de rien. Elle va se renseigner et me rappeler. Un quart d'heure plus tard je suis en effet rappelé, mais non pas par la femme avec

laquelle je viens de m'entretenir, par une de ces petites jeunes filles ou jeunes femmes qui n'ont jamais que des prénoms, dans les maisons d'édition et ailleurs. Celle-ci est tout à fait désolée, mais elle doit m'informer que l'émission de Paris Première a été déplacée, qu'elle ne doit être enregistrée que le 18 novembre. Pour sa part elle a eu grand tort, reconnaît-elle, elle a complètement oublié de me prévenir…

En somme je suis resté quinze jours à Paris pour rien. Maintenant, que les gens de radio, et surtout de télévision, déplacent comme ça leur chante les rendez-vous donnés par eux, c'est déjà bien désagréable et bien humiliant. Mais enfin ce sont des mœurs bien connues, et qui ne font que refléter la dépendance des Lettres, des Arts et des Sciences à l'égard du tout-puissant Journalisme, qui sait bien qu'on a plus besoin de lui que lui n'a besoin des écrivains, des artistes, des savants et de tous les malheureux qui pour survivre sont bien obligés d'essayer de porter leur travail à la connaissance du public. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il n'y *rien à dire*, mais enfin ce qu'il peut y avoir à dire, je crois bien l'avoir déjà dit cent mille fois. Que ma propre maison d'édition, en revanche, ne pense même pas à m'avertir d'un changement de ce genre, et que ce soit moi qui, étonné de n'avoir reçu aucune précision quant à la marche à suivre, doive téléphoner trois heures avant le moment arrêté pour m'entendre informer que *oh, comme c'est bête, mais on aurait absolument dû vous prévenir*, je trouve le procédé très dur à avaler.

Il y a aussi que cet épisode se greffe sur des griefs antérieurs de ma part, que je ne m'étais jamais formulés tout à fait à moi-même, à propos de volumes en service de presse, destinés à des personnes indiquées par moi, critiques, journalistes ou amis personnels, et qui dans le passé n'arrivaient jamais, ou très tard, ou très mal.

Bref, un terrain idéal pour la paranoïa… D'autant que Claude Durand m'a bel et bien dit un jour qu'il avait découvert que d'aucuns, au sein même de la maison, se donnaient beaucoup de mal pour saboter la sortie de mes livres (ce qui n'est pas bien difficile il est vrai, étant donné l'intensité de l'attente qu'ils suscitent…). Ne pas me prévenir d'un enregistrement décommandé, quand on sait que j'habite à neuf cents kilomètres de Paris, est-ce simple négligence, déjà mal admissible, ou bien parti délibéré de nuire et de déplaire ?

Alain Finkielkraut n'arrange rien, le lendemain, quand il me révèle, alors que je lui raconte mes déboires en riant un peu jaune, que cette femme à laquelle j'ai eu affaire lors de mon premier coup de téléphone est une de ses ennemies personnelles, qu'il la juge parfaitement incompétente, qu'il connaît mieux qu'elle le métier qu'elle fait, qu'elle était jadis chez Gallimard, que, chaque fois, il devait accomplir son travail à sa place, et que c'est en partie à cause d'elle qu'il a un moment envisagé de quitter la rue Sébastien-Bottin, ce qu'il a d'ailleurs fait un moment…

Ah bon… Voici pourtant un nouveau coup de téléphone du même service. Cette fois c'est un jeune homme. Il me transmet une autre proposition d'émission de télévision, en l'occurrence sur L.C.I., face à Daniel Lindenberg, autre ennemi juré de Finkielkraut depuis qu'il vient de publier un livre contre ce qu'il appelle "les nouveaux réactionnaires", *i. e.* Pierre Manent, Philippe Muray, Finkielkraut en personne et bien d'autres.

J'hésite quant à la réponse à donner. Je demande un délai afin de consulter, et justement Finkielkraut.

«Très bien, dit le jeune homme. Je vous rappellerai demain matin. Seulement ce devra être assez tôt, entre neuf heures et neuf heures et demie, car il me faut transmettre à L.C.I. votre réponse le plus vite possible, je ne veux pas les faire attendre. »

Parfait. Moi non plus je ne veux faire attendre personne. Rendez-vous pris pour le lendemain à la première heure, donc.

Ici, dans ce studio minuscule, le téléphone est archaïque et élémentaire, il n'y a pas de "double appel" possible, et quand on se connecte à internet la ligne sonne occupée, personne ne peut plus vous joindre. Le lendemain matin, hier, donc, entre neuf heures et neuf heures et demie, je m'applique à n'appeler personne, même pas ma mère à qui je téléphone en général à cette heure-là; je ne me connecte pas, et à quelqu'un qui m'appelle je demande de bien vouloir rappeler plus tard, tout cela pour laisser la ligne dégagée, afin que le jeune homme de Fayard puisse m'appeler et donc communiquer aussitôt ma réponse à L.C.I., sans faire attendre ses correspondants là-bas. Cependant l'heure

tourne, et mon humeur à l'aigre. Quand le jeune homme appelle enfin il est midi moins le quart, je ne suis pas loin d'être fou furieux, son manque de ponctualité n'est peut-être pas très grave en soi mais c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, tout le mécontentement accumulé les jours précédents et toute la suspicion emmagasinée depuis des mois tombent sur ce malheureux qui peut-être n'en peut mais, et que j'adjure sur le ton le plus vif de ne s'occuper plus en aucune façon de mes affaires, non plus qu'aucun et aucune de ceux qui l'entourent, puisqu'il est fort évident que des rapports entre les êtres nous n'avons pas la même conception, eux, lui et moi. Sur quoi, au comble de l'emmoutardement de nez, je raccroche au sien.

Curieusement, même le placide Pierre, qui en général désapprouve sans réserve mes accès de colère (surtout quant ils sont dirigés contre lui (ce qui par chance arrive assez rarement)), est cette fois tout à fait de mon avis. Quant à Flatters il me désapprouve et m'approuve à la fois, jugeant que j'ai un véritable génie pour me brouiller avec les personnes dont j'ai le plus grand besoin – en l'occurrence l'ensemble des attachés et attachées de presse de la maison d'édition qui publie un de mes livres à l'imminente sortie –, mais considérant que, tel qu'il me connaît, il ne se serait jamais attendu à ce que j'agisse autrement, et que lui-même n'aurait pas eu une attitude différente.

Quant à ce qu'il va advenir des deux émissions de télévision, mystère total. J'imagine que je les ai fichues en l'air, en m'abandonnant à la colère. Mais de toute façon je ne les abordais plus dans de bonnes conditions. Il y a quinze jours j'avais été flatté d'être invité pour une fois avant même la sortie d'un livre, ce geste m'avait mis de bonne humeur, je me serais rendu au studio sûr de moi, à l'aise et satisfait de mes interlocuteurs avant même de les rencontrer; alors que toutes ces humiliations auxquelles on est soumis, ces cavaliers changements de date, ces rendez-vous pris et non tenus, toutes ces façons qu'a le monde de vous faire bien comprendre (si vous pouviez avoir un doute…) qu'il ne tient que très peu à vous et que c'est vous qui lui devez tout, tout cela vous gâte le sang, vous renfrogne le visage et vous embarrasse la parole, surtout si déjà vous ne l'avez pas très facile naturellement. Avant même de commencer, ayant été traité comme un chien ou comme un paria, vous

êtes cet aigri, ce bilieux, ce bonhomme amer et vindicatif que votre interlocuteur va se faire un plaisir de dénoncer – et cela avec d'autant moins de mal que vous serez en face de lui, avec votre expression teigneuse et votre air de vaincu de la vie, la preuve vivante de ce qu'il avancera.

Vendredi 8 novembre, cinq heures. Grâce à Hélène Guillaume, qui a eu la gentillesse de m'envoyer un coursier spécial – heureusement je ne me suis pas brouillé avec *tout le monde*, chez Fayard! –, je viens de recevoir les premiers exemplaires de *Retour à Canossa, journal 1999.* C'est une surprise d'autant meilleure que ce matin encore ils n'étaient annoncés que pour le début de la semaine prochaine. Et cette surprise tombe d'autant mieux que ce soir Flatters et moi avons invité à dîner, chez Flatters, les Finkielkraut, Élisabeth Lévy et Madeleine Gobeil, de sorte que je vais pouvoir remettre un volume à chacun, en commençant par Sylvie Topaloff-Finkielkraut, la dédicataire.

Quand les choses s'arrangent bien, disait Jean Puyaubert, il faut le dire. Voilà qui est fait.

Il me faudrait parler aussi de la grande exposition Matisse-Picasso, que Pierre et moi avons vu lundi dernier au Grand Palais. Mais je ne vais pas avoir le temps de lui rendre justice, si tant est que je l'eusse pu de toute façon : en effet il va me falloir sortir afin d'acheter du vin, des entrées et un gâteau pour le dîner de ce soir. Notons seulement pour commencer que l'accrochage est magnifique – surtout celui de la première salle, un éblouissement; que parmi les chefs-d'œuvre réunis beaucoup proviennent de musées dont les richissimes collections ne sont pas toujours très familières (l'Hermitage, le musée Pouchkine, le musée de Copenhague, ceux de Boston et de Philadelphie, etc.), de sorte que, même sur des sujets aussi rebattus, on a des surprises; et enfin que, s'il fallait juger la confrontation en termes de compétition (comme entre Manet et Vélasquez), il me semble que la palme, cette fois (et c'est bien le cas de le dire), devrait revenir à Matisse, soit qu'il se trouve favorisé par le seul choix des œuvres rassemblées, soit qu'ayant pris moins de risques il se soit moins exposé à s'égarer quelquefois, soit encore, mais peut-on seulement envisager cette hypothèse, qu'il soit un plus grand peintre que Picasso ?

Si le filon moderniste de l'art s'épuise ou se retourne – ce filon selon lequel c'est *l'invention*, l'audace, l'originalité et la nouveauté qui sont en art les valeurs les plus hautes –, alors il se peut bien que l'heure du plus grand triomphe de Matisse ait sonné, et de sa primauté sur *tous* ses contemporains, *y compris Picasso*. Matisse ne lâche jamais la barre, ni la ligne, ni l'enchaînement des idées et des formes, ni bien sûr le sens. Grâce à cette précaution, qui certainement ne lui coûtait guère, tant elle était dans sa nature, il s'est au moins assuré que dans son œuvre il y a beaucoup moins de moments de chute de tension, et même de fourvoiements manifestes, qu'il n'y en a chez Picasso. Il est plus constant dans l'excellence. Mais cela ne suffit peut-être pas à faire qu'il soit plus grand. Chez lui l'altitude moyenne est plus haute. Peut-être les plus hauts sommets se trouvent-ils tout de même chez Picasso.

Dimanche 10 novembre, neuf heures du soir. Toujours plus fort : Élisabeth Lévy, avec qui j'ai dîné vendredi soir chez Flatters en compagnie des Finkielkraut, de Madeleine Gobeil et de Pierre, m'a révélé qu'en fait la date de l'enregistrement de l'émission pour Paris Première n'a pas été changée par la chaîne elle-même, qui aurait prévenu le service de presse de Fayard, lequel aurait oublié de me prévenir moi ; mais *par ce service de presse lui-même*, ou sur sa demande, parce qu'il y avait un léger retard dans la fabrication du livre, qu'il ne serait en librairie que le 19, et que donc il était absurde d'enregistrer et de diffuser une émission dans les premiers jours de novembre. Et en effet, du point de vue de l'opportunité médiatique et commerciale, la nouvelle date est bien supérieure à l'ancienne. Le service de presse a donc bien fait de demander ce changement. En revanche il a très mal fait de ne pas m'en prévenir, et d'autant plus mal fait que l'initiative venait de lui.

Cela dit je suis bien loin d'avoir à me plaindre de toute la maison Fayard, et je m'en garderai bien. Grâce à Hélène Guillaume j'ai pu recevoir dès vendredi, ainsi que je l'ai déjà noté, six exemplaires du nouveau livre, dont le soir même je remettais cinq à mes compagnons de

table, à commencer par la dédicataire, Sylvie Topaloff. A mes côtés Pierre est en train de lire le sixième, ce qui ne laisse pas de m'embarrasser un peu, car une grosse moitié du livre est consacrée à mes amours malheureuses avec Farid Tali – lequel m'a téléphoné hier, par coïncidence : c'est lui qui semble avoir des amours malheureuses, à présent; le Ciel m'est témoin que je n'en éprouve aucune satisfaction.

De l'avis général la couverture de ce *Retour à Canossa* est très réussie, alors que l'*Hommage au Carré* qui figurait sur la couverture du volume précédent était très mal sorti à l'imprimerie. Cette fois il s'agit d'un détail d'un tableau de Cecco Bravo, *Judith et sa servante avec la tête d'Holopherne* : on voit surtout l'énorme et magnifique manche rose de la servante, qui détourne la tête et ne montre que sa nuque, sous une sorte de turban bleu. C'est moi qui ai choisi le tableau, bien entendu. C'est moi qui ai choisi le détail, et même au millimètre près le détail du cadrage. C'est moi qui ai choisi la disposition des lettres, et qui ai même insisté jusqu'à la dernière seconde pour que la nuque de la servante et son épaule soient protégées d'aussi loin que possible de tout caractère d'imprimerie. Mais tout cela n'empêche pas le maquettiste d'écrire solennellement son nom au dos du volume, et de se présenter comme l'auteur de la maquette.

***

Superficiellement, on pourrait estimer – et je suppose que beaucoup de personnes estiment – qu'Alain Finkielkraut et Élisabeth Lévy ont à peu près les mêmes vues sur Israël et la Palestine. Et c'est exact, ils ont à peu près les mêmes vues. Cependant ils n'ont pas *tout à fait* les mêmes vues. Et cette infime divergence entre leurs vues provoque entre eux des discussions aussi passionnées, aussi complexes, savantes, méandreuses parfois et difficiles à suivre pour le non-initié, que les polémiques les plus acharnées entre adversaires irréconciliables.

***

Dans une de ses classes Pierre a deux élèves tout à fait français, et même *franciens* – selon le terme que j'ai lancé au sein de l'In-nocence pour remplacer le honni "français de souche" (mais *francien* ne tardera pas à être honni aussi, probablement) –, dont le prénom est officiellement *Christopher.* Ces *Christopher* me mettent hors de moi, presque autant que certain *Jérémy,* ainsi que signait un malheureux lycéen qui m'avait écrit après avoir visité Plieux avec sa classe, il y a quelques années : la seule différence est que *Jérémy* est une monstruosité en soi, avec ses deux accents et son *y,* tandis que *Christopher* n'est monstrueux qu'en tant que prénom officiel d'adolescents français. Pourquoi des enfants français s'appelleraient-ils *Christopher*, alors qu'il s'agit de la forme anglaise du prénom *Christophe,* parfaitement vivant et même assez répandu? Est-ce que déjà notre pays et sa langue n'existent plus ?

Ces *Christopher* ne sont qu'un exemple parmi d'innombrables autres, hélas. Presque unanimement les enfants du peuple s'appellent *Steve*, désormais, *Bryan, Jessica, Jennifer, Sue Lyon, Brandon* et j'en passe. Autant qu'imbécile et affreuse, je trouve cette mode sinistre, qui est celle de la mort d'une nation, d'une culture, d'une langue. Le législateur a très mal agi lorsqu'il a autorisé les parents, il y a quelques années, à donner aux nouveau-nés les prénoms qu'ils souhaitaient, au lieu d'avoir à choisir parmi ceux du calendrier, de la liste des saints, des grands hommes et des héros républicains. Pour ma part je serais assez favorable à plus de contraintes, il me semble, voire à l'interdiction des prénoms étrangers. Mais je suppose que les possibilités législatives en la matière sont sérieusement limitées par la forte présence parmi nous d'une minorité de moins en moins minoritaire qui n'entend pas renoncer à ses *Fouad, Ali, Aziz, Farid* et autres *Nacera* – et je la comprends. Ce ne sont pas les *Nourredine* des arabes qui m'irritent, ce sont les ridicules *Brandon* des Franciens.

***

Tout à l'heure j'ai vu Pierre mettre *18 et 1/2*, à une copie, avec le commentaire *très bon travail.* J'ai été curieux de voir ce qui suscitait

pareil enthousiasme professoral. Il s'agit du devoir de géographie d'un élève de seconde. Je lis ceci :

« 1) Le Brésil se trouve sur le continent Sud Américain. Il est situé au Nord-Est de ce continent. Il appartient au pays assez riche du Sud et en partie dévelloppé.

« 2) La population Brésilienne est très inégalement répartie car la majorité des fortes consentrations de population se trouve se trouve sur le littoral au Nord et au Sud, pas au centre. Tout le reste du pays (les terres) reste vide sauf Brasilia et Goiana au centre. Le littérale est une partie pleine. *

« 3) Cette répartition s'explique par la colonisation des Portugais principalement. Au 17e s. les portugais on colonisé tous les littoraux du Brésil car c'est un lieu proche d'accès pour les bateaux venant du Portugal. Aussi, le centre et l'Ouest du Brésil est occupé par la forêt amazonienne qui est très dense.

« * 2) suite : Sur les littoraux, la population varie entre plus de 25 à plus de 100 habitants au kilomètre carré ce qui est fort voir très fort. »

Jeudi 14 novembre, six heures et quart, le soir. Le Nouvel Observateur publie enfin cette semaine, avec celles de tous les autres auteurs sollicités, les réponses que j'avais données il y a deux mois à ses deux questions lointainement relatives à Zola : et :

> « Si vous deviez écrire un *J'accuse* aujourd'hui, quel en serait le thème? »

C'est Alain Finkielkraut qui me signale cette publication ce matin, et il me fait grand compliment de mes quelques lignes. Il se réjouit amicalement d'autre part que je figure dans l'hebdomadaire parmi les autres écrivains comme si ma présence était tout à fait normale, sans que les responsables du dossier Zola aient cru bon de faire précéder mon nom ou ma photographie d'un quelconque chapeau infâmisant ou

commentaire assassin, alors qu'ils poussent la complaisance, au contraire, jusqu'à citer mes plus récents ouvrages. Finkielkraut voit là le signe, pour moi, d'une sorte de réinsertion dans le cercle littéraire des admis.

Il a peut-être raison. Ce qui me frappe surtout, hélas, c'est que mes deux réponses, et surtout la première, ont été gravement coupaillées, jusqu'à devenir quasiment inintelligibles, au moins dans un cas. Or je n'avais adressé qu'*une seule requête*, mais insistante et quasiment suppliante, au journaliste auquel j'avais eu affaire, Fabrice Pliskin : qu'*aucune* coupure ne soit faite, et que plutôt rien ne soit publié si l'on désirait en faire. J'avais demandé qu'on me précise le nombre de signes dont je pouvais disposer, et je m'étais tenu soigneusement au-dessous. J'avais veillé d'autre part – ce n'était pas difficile – à ce que rien ne puisse prêter à mauvaise interprétation idéologique ou paraître scandaleux. L'hebdomadaire n'a donc pour ses coupures ni le prétexte de l'excès de longueur, ni celui du maintien de l'ordre et de la décence dans l'expression de la pensée. J'en suis donc réduit à imaginer qu'il coupe pour couper, pour blesser, pour déplaire, pour humilier, pour bien montrer qui est le maître. Je ne suis même pas certain qu'il s'agisse de me blesser et de m'humilier moi, qui, instruit par l'expérience, avais justement demandé à ne pas faire l'objet de ces charcutages. Non il s'agit plutôt, presque inconsciemment, mais *structurellement*, de la part du journalisme triomphant, tout-puissant, d'humilier la littérature en la personne des écrivains : ceux-là, il importe fort qu'ils n'aillent pas se croire quelque chose de plus que les journalistes, que leur directeur de rédaction sabre comme il l'entend.

Récapitulons : un quotidien ou un hebdomadaire vous demande un texte quelconque, en précisant bien l'ultime date possible, très rapprochée, pour la remise. Pas d'accusé de réception, n'envisageons même pas la possibilité d'un mot de remerciement : c'est vous qui devez vous sentir bien honoré. On vous avait donné à entendre qu'il y avait une certaine urgence à l'action, de votre part, mais une fois que vous avez fait ce qu'on vous demandait deux mois se passent sans nouvelles. Paraît ensuite votre texte, mais sévèrement raccourci, comme celui d'un reporter débutant et prolixe. On dira que c'est pour le bien des lecteurs,

ou pour celui du journal ou magazine, ou pour celui de votre prose, qui a tout à gagner à quelques coups de ciseaux. Je garde un doute.

Voici comment s'ouvrait ma réponse à la première question (« La littérature a-t-elle une fonction sociale? »), et c'est ce qui a été coupé d'emblée :

« Certes la littérature a, ou du moins elle *avait*, surtout en France, une fonction sociale essentielle. Et c'était d'être la littérature, c'est-à-dire de maintenir au sein de la société – et longtemps ce fut en un statut très privilégié – un type de rapport au sens absolument spécifique, stratifié, feuilleté, tremblé, jamais tout à fait là, toujours un peu ailleurs, extérieur, étranger et surtout *tiers* : ni tout à fait le mien ni tout à fait le vôtre, comme le langage de la courtoisie. C'est en ce sens que je me suis permis d'écrire, malgré l'absurdité littérale du propos (car Dieu sait que la littérature peut être extrêmement violente, aussi, agressive et porteuse de conflits), que toute littérature était *littérature courtoise* : elle ne coïncide pas *etc.* »

C'est là que commence le texte publié, et, privé de ce qui précède, il est certainement inintelligible :

«La littérature ne coïncide pas exactement avec elle-même, elle se met à la place de l'autre, sans croire un instant qu'elle *est* l'autre, pas plus qu'elle ne croit être *elle-même*. Il n'est guère étonnant dans ces conditions qu'au sein d'une société tout entière vouée à l'idéal enfantin, inculte et pléonastique d'*être soi-même,* à ce que j'appelle le *soi-mêmisme,* le *c'est-vrai-qu'isme,* le *pareil au même*, et qui ne se conçoit plus d'*autre*, plus d'extérieur, plus d'étranger ni d'étrangèreté, il n'est guère étonnant que la littérature semble n'avoir plus sa place, et ne parvienne à survivre, dérisoirement, comme Lola Montès dans son cirque, chez Ophuls, qu'à la condition d'adhérer au plus près au réel tel qu'il nous est traduit, c'est-à-dire à la télévision, sous le fouet des montreurs. »

Pour la deuxième question (« Si vous deviez écrire un *J'accuse* aujourd'hui »), la réponse publiée est celle-ci :

« Oh, les thèmes ne manqueraient certes pas, mais la pose impliquée, elle, n'est guère tenable, et surtout pas par moi. Tout le monde y va de

son *J'accuse*, accuser est ce qui va sans dire. Il n'en procède pas d'isolement ni d'exil, comme pour Zola, mais du lien social au contraire, de la congratulation corporatiste, de l'appartenance de caste. Le splendide acte inaugural de *L'Aurore*, affadi par la répétition mimétique, rituelle, automatique et sans risque, revient tous les jours en farce, parmi nous; et ce serait plutôt la posture de l'accusé qui serait aujourd'hui de quelque portée littéraire, et par là sociale, oui, nuitamment sociale. La littérature est passée de l'autre côté du doigt tendu. Et par un renversement concomitant […] il semblerait qu'en son exil intérieur elle ait hérité non seulement du réel mais aussi de la vérité, peut-être, et même du *scrupule*, ce petit caillou dans la chaussure du sens, si cher aux dreyfusards de la première heure, et que leurs innombrables petits-enfants paraissent avoir laissé échapper en courant, dans leur cour d'école médiatique. »

Cette fois le seul élément coupé est celui-ci, là où je viens de disposer des crochets :

« – que la bathmologie, cette "science" à demi plaisante des niveaux de la signification, jadis inventée par Barthes en se jouant, rendait assez prévisible – »

En fait toute cette muflerie n'est nullement conjoncturelle, accidentelle, liée aux personnes et à leur histoire. Elle est trop systématique pour qu'il en aille ainsi. Le journalisme est mufle par essence, et peut-être par nécessité. Il est mufle surtout par rente de situation. Aussi conviendrait-il de se garder autant que possible de toute relation avec lui. Quiconque fait métier d'écrire, hélas, s'interdit ipso facto cette abstention, au moins dans sa forme la plus rigoureuse. Profession : avaleur de couleuvres.

Dimanche 17 novembre, neuf heures et demie du soir. Toute la semaine a été gravement affectée, et même tourneboulée – au point d'en devenir à peu près improductive – par des ennuis d'ordinateur. Ils sont d'ailleurs loin d'être résolus. Ils ne sont pas d'ordre informatique à proprement

parler, mais plutôt internetiens, webmatiques : je ne peux plus me connecter, ou très mal, très difficilement; et chaque fois pour très peu de temps, deux ou trois minutes au plus.

Or c'était la semaine où j'aurais eu l'occasion de prendre connaissance du nouveau site du Parti de l'In-nocence (*In-nocence.org*), mis au point, à ma très vive satisfaction, par notre webmaster-trésorier, Luc Charcellay – il a remplacé comme trésorier la première personne élue à ce poste, et qui traînait un peu les pieds.

J'ai vu le site pour la première fois mercredi dernier, rue Braque, dans le bel appartement d'un ami de Luc Charcellay, en sa compagnie et celle de Paul Mirault, le secrétaire du Parti. Nous avons aussi rempli, cette après-midi-là, tous les documents nécessaires au dépôt officiel des statuts.

Le site, je n'ai guère pu le revoir depuis lors, encore moins travailler sur lui, à cause de ces maudits problèmes d'appareil. La grande consolation c'est que je n'ai pas été laissé seul avec moi-même en cette épreuve, mais que j'ai bénéficié au contraire de secours nombreux, appuyés, extraordinairement généreux : ceux du fidélissime Jean-Bernard Lucas, qui dépense son temps sans compter en ma faveur; ceux de Luc Charcellay lui-même, qui m'a donné de même deux après-midi entières – aujourd'hui encore, et je rentre à peine; ceux enfin de Christian Combaz, pourtant très occupé par la sortie de son livre, *Enfants sans foi ni loi,* et par les répercussions qu'il suscite. Finalement il a été décidé que Combaz se munirait pour moi, demain, d'un modem dit "PCMCIA", je crois, qu'il viendra installer sur mon ordinateur et substituer au modem interne, dont je me sers à Paris depuis le début, et qui apparemment a rendu l'âme : c'est en tout cas la conclusion à laquelle sont arrivés ces messieurs, après avoir envisagé jour après jour toute sorte d'hypothèses, détérioration de la ligne téléphonique, détérioration du cordon de raccordement, mauvais fonctionnement de Wanadoo et j'en passe…

Lundi 18 novembre, dix heures du soir. J'avais espéré sortir aujourd'hui de ces problèmes de connexion qui me gâchent la vie, mais ce ne sera pas encore pour ce soir. Christian Combaz est passé vers six heures après avoir couru la ville en ma faveur à la recherche d'un "PCMCIA" (je recopie sans comprendre) ou d'un réparateur qui eût consenti à opérer lui-même l'appareil afin de m'épargner les cliniques Macintosh officielles, qui sont bien connues pour expédier les malades aux Pays-Bas, où ils sont gardés un mois ou deux. Mais il n'est arrivé à rien, bien qu'il ait mobilisé les services de son frère, qui passe pour un encore plus grand spécialiste que lui-même. D'ailleurs les plus grands spécialistes se penchent successivement ou en même temps sur ce cas qui défie leur science. Les professeurs Lucas, Charcellay & Combaz suggèrent à l'envi leurs traitements, de plus en plus désespérés. Rien n'y fait. Et depuis une semaine je ne peux pas intervenir directement sur le site du parti, ni répondre à mon courrier qui s'accumule, ni seulement consulter ma situation bancaire, dont je ne connais avec assurance que le caractère désastreux – la limite du découvert ne peut être, hélas, que largement dépassée…

***

Cette après-midi, chaperonné par une jolie demoiselle Vaudoyer, du service de presse des éditions Fayard – une petite-fille d'un cousin germain de Jean-Louis Vaudoyer, ai-je appris, mais dans sa branche à elle on est plutôt architecte, m'a-t-elle expliqué –, je me suis rendu à Asnières, dans les studios de Paris Première, pour un entretien d'une dizaine de minutes avec Thierry Ardisson, suivi d'un autre, de même durée, avec Élisabeth Lévy.

Ardisson n'était pas désagréable, mais il ne m'a pas donné l'impression de très bien connaître mon cas. La plupart de ses questions ne faisaient que reprendre tous les on-dit qui ont traîné dans la presse à mon sujet depuis deux ans, et dont il va sans dire que je suis un peu las. L'intéressait surtout l'interminable "affaire Camus", ses séquelles et ses prolongements. Comme je ne tenais guère à repartir dans tout cela, et que

je sais trop bien, d'amère expérience, que quelques échanges de deux ou trois minutes ne font qu'obscurcir le débat, je me suis contenté de renvoyer avec insistance les téléspectateurs éventuellement intéressés à *Du sens* et à mon site internet, où ils pourraient trouver tous les éléments du dossier. Mon principal regret, en revanche, est d'avoir oublié, ou de n'avoir pas trouvé l'occasion, de parler du site du Parti, sur lequel Luc Charcellay s'est donné tant de mal ces derniers jours. Ardisson m'avait pourtant tendu la perche en mentionnant l'In-nocence. J'ai tâché d'expliquer le concept éponyme, mais je n'ai pas eu la présence d'esprit de glisser au moins l'adresse webmatique du Parti, ni même de mentionner qu'il avait un site. La seule consolation sur ce point est que sur mon site personnel, dont il a tout de même été question, un lien renvoie à l'In-nocence. N'empêche : j'ai laissé passer par maladresse l'occasion d'un peu de propagande politique. Ce malheureux Parti n'a pas un président très agile, stratégiquement.

Élisabeth Lévy était plus constructive qu'Ardisson. Elle a commencé par dire qu'à ses yeux je n'étais ni antisémite ni raciste, ce qui certes était bon à entendre, et surtout à faire entendre. Ensuite elle nous a dirigés vers un échange presque philosophique, en tout cas quasi théorique, sur les rapports de l'origine (et de ma passion présumée pour elle) avec l'universalité. J'ai eu l'impression de ne pas trop mal m'en tirer, mais comme toujours il faut voir cela de l'autre côté du petit écran (l'émission doit être diffusée demain). Le ton entre nous était très cordial, en tout cas.

Bref, la seule chose dont je sois à peu près sûr, c'est qu'il n'y a pas eu d'incident majeur. Mes affaires ne devraient pas avoir à pâtir de l'épisode. Dommage seulement que celles du Parti, par ma faute, n'aient pas davantage à y gagner.

Mardi 19 novembre, huit heures du matin. Étrange, tout de même, j'y reviens, cette espèce de paralysie du cerveau qui vous saisit, qui *me* saisit, à la télévision, même au cours d'une émission mineure sur une chaîne câblée; et pareillement à la radio, dans une moindre mesure. Je

n'ai certes pas l'esprit particulièrement vif, de façon générale; le don de repartie m'a toujours fait gravement défaut – je m'étonne tout de même d'être à ce point incapable, dans ces circonstances, de me tenir à une ligne quelconque, de peser sur la direction des échanges, en un mot de dire ce que préalablement j'étais résolu à dire.

Il est vrai que les journalistes me ramènent à n'en plus finir à cette maudite "affaire Camus" qui les intéresse seule, et que de ce côté-là on navigue au bord de gouffres extrêmement périlleux, qui n'encouragent pas aux initiatives et cabrioles. Ardisson s'étonnait benoîtement que des associations telles que le M.R.A.P. ou la L.I.C.R.A. ne m'aient pas poursuivi, ni ne me poursuivent plus activement qu'elles n'ont fait. Il est même allé jusqu'à mentionner *la loi Gayssot*, sous le coup de laquelle je tomberais selon lui. Élisabeth Lévy a eu beau jeu de lui faire remarquer qu'il se trompait un peu sur la loi Gayssot et son contenu, après que j'eus moi-même fait remarquer que personne ne m'avait jamais accusé de révisionnisme ou de négationnisme. Comme c'est un des points sur lesquels Ardisson a été pris en flagrant délit de méconnaissance du dossier (et de méconnaissance tout court), nous ne serions pas étonnés, Élisabeth et moi, que cette passe d'armes soit coupée au montage – car il faut compter aussi avec cette donnée-là : les animateurs et leur entourage peuvent faire disparaître ce qui leur convient…

La charmante Mlle Vaudoyer, qui avait assisté à une transmission en direct, dans un studio voisin du plateau, me disait au retour que l'assistance, là – c'était journée "portes ouvertes", à Paris Première –, avait semblé intéressée, d'une part, et paraissait d'autre part m'appuyer et m'approuver dans mes déclarations. Mais soutenir le moral des auteurs maison qu'elle accompagne au front fait sans doute partie des fonctions de cette aimable jeune personne. Elle disait aussi que j'avais l'air remarquablement calme, surtout face à Ardisson qui par comparaison semblait un vibrion, agité de toute sorte d'inutiles mouvements de mains. Après l'enregistrement il paraissait de mauvaise humeur, selon la même source; mais pour des raisons qui peut-être n'avaient rien à voir avec cette émission-là, qui sait. Il semblerait, toujours d'après Mlle Vaudoyer, que l'émission phare de l'animateur, "Tout le monde en parle", sur France 2, connaisse une très sensible perte d'audience; et même que

l'archirival, Marc-Olivier Fogiel, soit passé devant lui en termes d'audimat. C'est sans doute qu'il est plus mauvais : car Ardisson, qui à mon avis n'était pas très bon hier après-midi avec moi (tout cela semblait mal préparé; il a sans doute trop de travail), a tout de même un vrai talent, quelquefois, pour faire ou pour laisser parler les gens.

Disons qu'au royaume des aveugles… Il y a cette semaine dans le supplément de télévision du *Monde* un intéressant entretien avec Frédéric Beigbeder, dont la propre émission sur Canal Plus vient de capoter magistralement (elle atteignait à peine un peu plus de trois pour cent d'audience). Beigbeder vide son sac. Il ne dit rien qui n'ait été dit cent fois ailleurs, et dans tous les commentaires de dîner en ville, sinon de café du Commerce; mais que ce soit dans sa bouche à lui, c'est-à-dire celle d'un praticien émérite, quoique légèrement distancé, de ce monde-là, donne plus de poids au constat qu'il dresse – *grosso modo*, l'incapacité pour quiconque de s'exprimer, et particulièrement de développer une pensée un peu suivie, à la télévision.

Le programme du Parti doit insister, j'en suis convaincu, sur la nécessité d'une *vraie* chaîne culturelle et artistique, consacrée exclusivement aux choses de l'esprit, au sens étroit : pas de publicité bien sûr, pas de variétés, pas de ces petits films médiocres et pauvrets (leur pauvreté étant leur seule recommandation culturelle) qui encombrent Arte; du théâtre, de l'opéra, de la musique, du cinéma classique (un filon totalement inexploité par Arte, Dieu sait pourquoi), de grands entretiens, des invités intellectuellement prestigieux (ou bien obscurs, mais méritant d'être connus), et qu'on laisserait s'exprimer longuement; des documentaires sur les villes, sur les pays, sur les musées, sur les artistes, sur les grandes expositions d'art et sur les œuvres. Il existe un énorme trésor intellectuel et culturel qui est totalement inexploité par la télévision. Il n'y aurait pas de public pour pareil programme? Tant pis, l'essentiel serait que lui, ce programme, avec toutes ses richesses, soit là, bien là, présent, disponible. Pendant dix ou quinze ans au moins il devrait être dispensé de toute contrainte d'audience, de façon qu'il ait le temps de se constituer ou reconstituer un public, ce fameux "public cultivé" qui a été détruit avec tant de méthode. Il me semble que l'expérience mériterait d'être tentée : voir s'il est possible, comme je le crois, de

réconcilier la télévision et la pensée, le petit écran et l'art. Il est faux que ce soit exclusivement la mission de la radio (qui ne la remplit pas très bien elle non plus, de toute façon) : l'image apporte quelque chose d'irremplaçable (la peinture à la télévision, par exemple, avec les variations d'éclairage, d'angles d'approche et de cadrage qu'elle autorise, est merveilleuse, bien préférable à ce qu'elle est dans les livres). Je n'ai jamais pu me résoudre à ce que des inventions géniales, et qui pouvaient tant faire non seulement pour le bonheur de l'humanité, mais aussi pour son développement intellectuel et artistique – la télévision, le minitel, internet –, paraissent impliquer automatiquement, par les mauvais usages auxquels ils sont soumis, leur propre contradiction, l'autonégation de toutes leurs virtualités de connaissance et de félicité.

Trois heures. Enfin quelques progrès : le "PCMCIA" Macintosh acheté hier, à grands frais, pour cet appareil Macintosh, par Christian Combaz auprès d'un marchand qui lui assurait que non seulement cet accessoire conviendrait parfaitement, mais qu'il serait seul à convenir, n'a donné aucun résultat; en revanche un vieux "PCMCIA" dont Christian se servait depuis des années sur son propre appareil PC a entraîné en un tournemain, ce matin, le rétablissement de tous les services. Il me semble que dans une publicité qu'on voyait beaucoup à la télévision ces dernières années, quelqu'un, un vieux parieur du P.M.U., disait à Guy Marchand :

« Va comprendre, Charles! »

En l'occurrence on ne saurait mieux dire.

Moi, dans un cas pareil, je me serais lamenté sur les deux cents euros perdus. Combaz, au lieu de cela, a fait par téléphone une grande scène au vendeur, prélude à une visite au cours de laquelle il comptait bien récupérer son argent et le mien. Il doit revenir ici cette après-midi. J'ai encore grand besoin de lui, car il y a une fonction qui n'est toujours pas rétablie, je ne peux pas accéder à ma boîte à lettres informatique. Mais le problème ne doit pas être bien difficile à résoudre. Dans toutes les expériences qu'ont tentées les uns et les autres pour me tirer d'embarras,

bien des données ont été modifiées. Par exemple on est passé d'une formule ancienne de Netscape à une autre, plus récente. Et la nouvelle ne me connaît pas, ni ne consent à me reconnaître. Pour n'importe qui *but* un idiot comme moi, arranger cela doit être l'affaire d'un instant.

N'importe : presque une semaine entière aura péri sans trace dans ces problèmes. J'aurais pu les mettre de côté et m'occuper d'autre chose, mais je suis ainsi fait, ou tellement obsédé par le net, ou dans une telle dépendance à son sujet, que pas un seul instant je n'ai envisagé d'agir ainsi. Une seule idée m'habitait : rétablir les bons fonctionnements abolis. Toute mon énergie n'est allée qu'à cela. Mais c'était une énergie indirecte, une énergie de mouche du coche et de cinquième roue du carrosse, puisque je n'étais, par incompétence, d'aucune utilité concevable dans les entreprises de rétablissement. L'admirable est que j'aie pu bénéficier tout au long de bonnes volontés presque aussi obstinées que mon désir de trouver une issue. C'est là qu'est la trace de ces journées exaspérantes, sans doute, mais aussi pleines de chaleur et d'amitié prodiguées à mon bénéfice. C'est là qu'elle doit être : dans le souvenir et dans la gratitude. Il faudrait aussi qu'elle soit dans l'exemple. Mais je sais bien que je serais incapable, moi, de la générosité d'un Combaz, d'un Lucas ou d'un Charcellay. De toutes mes avarices, la plus sévère est celle du temps : j'en suis pingre au dernier degré.

Combaz, pour s'en tenir à lui, publie un livre ce mois-ci, et cette semaine il enregistre tous les jours, ou presque, une émission de télévision. Il n'en a pas moins couru deux fois à la gare de Lyon, hier, vers le fameux magasin dont nous sommes si mécontents ; une fois sur la colline Sainte-Geneviève, où on lui avait signalé un possible réparateur; une fois jusqu'ici. Il était de nouveau là ce matin, et je l'attends d'une minute à l'autre. Et ne parlons pas d'heures entières de consultation téléphonique, à tâcher de guider à distance mes tâtonnements imbéciles…

Cette différence entre nous dans le rapport au temps, qui sans doute est surtout une différence de qualité d'âme, et de cœur, lui l'explique avec indulgence par la différence dans le rapport à l'activité littéraire : tandis que lui, à un rythme assez soutenu tout de même, produit un livre puis se donne un moment pour souffler avant de s'attaquer au suivant, moi je

travaille en permanence à plusieurs livres en même temps, et les enchaîne suivant le procédé du “marabout de ficelle”, selon son expression – jamais un instant de battement. Il suggère également que je suis trop coupé de la vie réelle, de la vie comme elle va, de la rue, du commerce des âmes et du commerce des accessoires informatiques. Il se pourrait bien qu’il ait raison.

Ardisson disait hier, en me tapant sur l’épaule, d’ailleurs assez gentiment, après l’enregistrement, que j’étais *impayable*; et qu’il avait l’impression, avec moi, d’avoir affaire à un écrivain des années trente. Je n’ai pas été spécialement satisfait du compliment, d’autant que “écrivain des années trente” connote assez fâcheusement. Mais je crois que l’allusion était surtout à mon accoutrement – il va sans dire que j’étais dans le studio le seul homme à porter un costume et une cravate.

***

Le lundi de la semaine dernière – il y a huit jours : c’était le 11 novembre –, Pierre et moi sommes allés marcher, assez longuement, dans le parc de Saint-Cloud, comme j’y avais marché en 1999 avec Farid Tali, ainsi que le relate le *journal* de cette année-là, dont les premiers volumes nous étaient parvenus trois jours plutôt.

Nous avons visité, près du portail principal, un très intéressant petit musée, qui permet de rafraîchir un peu l’esprit et la mémoire, de même que ceux de Meudon et de Sceaux (que nous avons également visités ces derniers mois), sur ces divers châteaux royaux, princiers ou impériaux des proches environs de Paris, dont on a tendance à confondre un peu les occupants divers, comme les heures les plus saillantes.

Pour Saint-Cloud il s’agit de la famille de Gondi, puis des Orléans, puis de Marie-Antoinette (un épisode que j’avais oublié : elle achète le château à l’intention de son second fils, et elle y séjourne assez fréquemment); puis du Conseil des Anciens (ou des Cinq-Cents, je ne sais plus? Journées des 18 et 19 brumaire); puis des deux empereurs, sans oublier entre eux Charles X, qui signe là les fatales ordonnances, en juillet 1830. En 1870 les Prussiens mettent le feu. Néanmoins, comme

aux Tuileries, les ruines étaient encore considérables. Il ne manquait guère que les toits, les planchers et quelques murs – d'excellentes photographies en attestent. La plupart des façades étaient presque intactes. Comme aux Tuileries, vingt ans ou davantage après la catastrophe, la Troisième République prend la responsabilité de tout faire abattre : un acte de pur vandalisme, à mon avis.

La Cinquième République, elle, a fait installer tout récemment de déplorables petits postes d'observation, en bois et en verre, qui sont destinés à circonscrire le regard et à désigner aux visiteurs les plus intéressantes perspectives. On n'imagine rien qui montre mieux que ces affreux appareils-édicules – en principe destinés à *apprendre à voir* – à quel point un régime, une société, une époque, leurs responsables, administrateurs, conservateurs, sont eux-mêmes incapables de *voir*, et partant incapables de ne pas gâcher, de ne pas enlaidir, de ne pas empêcher de voir et de souiller la vue. Ah si seulement ils pouvaient *ne rien faire*! S'ils pouvaient se contenter d'entretenir, sans toucher à rien ! Mais non, il faut qu'à tous les carrefours les plus beaux, près des fontaines, des vasques, des statues, là où tout est grand, noble, large, aéré, ils disposent sur le sable leurs petites crottes, leurs assemblages de planches et de verre, leurs misérables petits bancs de bois blanc, qu'on croirait récupérés entre les éléments d'un décor pour *Godot,* et qui sont, quelques mois à peine après leur installation, sans doute, usés, délavés, abîmés, souillés, bref déplacés au dernier degré.

Il s'agit toujours d'élargir le public, de ne pas réserver la beauté à quelques-uns, d'attirer vers elle ceux qui risqueraient de ne pas la remarquer, de ne pas profiter d'elle. On pourrait penser que c'est le travail de l'éducation, mais celle-là, il faut convenir qu'il est devenu difficile de compter sur elle. Aussi, dans le noble dessein de faire aimer les lieux, les sites, les paysages, les solitudes, les massifs montagneux, les monuments et les œuvres aimables à ceux qui ne les aiment pas "naturellement" (socialement, culturellement, psychologiquement, humoralement), et qui même s'en soucient comme d'une guigne, on les couvre de signes, de signaux, de panneaux et de panonceaux explicatifs, directoriels et racoleurs; on multiplie sur eux et autour d'eux les aménagements et réaménagements ; on les dote de parcs d'attractions ou

bien on les convertit eux-mêmes en parcs d'attractions, bref on dépense des fortunes qui dans neuf cas sur dix n'ont d'autre effet que de les dépouiller de leur beauté et de tout ce qui faisait leur charme, leur mystère, leur éloignement ou leur noblesse, leur *étrangèreté*, aux yeux du moins de ceux qui n'avaient nul besoin, pour les aimer, d'être ainsi tirés par la manche et poussés dans le circuit de l'industrie culturelle et touristique comme le sont vers les chaînes de production les poulets à convertir en jambon (en jambon de poulet, officiellement). Cette fable mélancolique, je le crains, vaut aussi pour l'éducation elle-même : à force de la vouloir pour tous, on a fait en sorte qu'il n'y en ait plus pour personne.

Mais ce ne sont pas seulement ces machines à voir du parc de Saint-Cloud, c'est Paris aussi bien qui donne en maintes occurrences l'impression d'être incapable de s'habiter lui-même en accord avec ce qu'il fut, avec ce que les Français et les Parisiens de jadis ont voulu que soit leur ville. On pense constamment à ces hôtels particuliers ou beaux appartements de quartiers ou de cités qui furent aristocratiques, et que les caprices de l'histoire, l'évolution sociale ou les inconséquences de la mode ont rendus populaires ou artisanaux – les espaces les plus grandioses et les décors les plus hiératiques ayant été fragmentés, négligés, offensés, ignorés, humiliés, convertis de toutes les façons possibles à des fins de pure commodité et d'industrie, de docilité à la complaisance ou à la contrainte. Je n'incrimine nullement l'actuelle municipalité, même si elle a ses torts, sans doute, que dénonçait très drôlement Michel Deguy, dans une chronique radiophonique récente, diffusée à l'issue de l'émission de philosophie du vendredi matin, sur France Culture, et dont j'aimerais retrouver le texte. Le mal vient de plus loin. C'est tout un peuple qui n'est pas à la hauteur de lui-même, qui oublie jour après jour ce qu'il se doit, qui l'a tant oublié qu'il ne remarque même pas cet oubli. Qui par exemple oserait parler de la *grandeur*, parmi nous, et des sacrifices qu'on lui doit? Qui aurait le courage de prononcer seulement ce mot-là, et d'y faire référence comme à une *valeur*? Quiconque s'y risquerait se verrait exposé à un ridicule autrement plus fatal que le peloton d'exécution. L'ennui est que toute cette ville, et que beaucoup de ce pays, et que la plupart des plus belles

capitales du monde, et l'ensemble de ses cités les plus justement célébrées, ont été conçus et édifiés autour de cette valeur-là, ou du moins lui ont consacré leurs efforts les plus méritoires. Si l'on ne veut plus entendre parler de *grandeur*, on ne peut plus habiter Paris, et encore moins l'administrer. Or, cette qualité-là des villes et des hommes, on veut si peu qu'il en soit question qu'on ne souhaite même pas la renier expressément, et l'on se contente de laisser voir qu'on ne sait plus ce qu'elle a bien pu être.

Je passais l'autre jour, à pied, devant le ministère des Affaires étrangères. C'est un bâtiment dont on peut penser ce qu'on veut. Je trouve pour ma part qu'il est plutôt de bonne venue, et qu'il ne manque pas, sinon de noblesse, du moins de dignité. Et puis il est le siège de la diplomatie de la France, il y eut de longues époques où ce ne fut pas tout à fait rien. Aujourd'hui sa cour d'honneur est déchue au rang de médiocre parking, et fort désordonné qui plus est, où il semble que pas une secrétaire n'ait le droit de garer en double ou triple file sa Fiat Panda. Autant dire que d'*honneur* il n'y a plus guère, dans cette cour – d'honneur à rendre, en tout cas ; et que, si j'étais un ambassadeur étranger reçu là, dans ce méchant petit désordre, je me sentirais gravement insulté.

Autour de l'hôtel Matignon et dans sa cour à lui, c'est encore bien pis. Vendredi dernier, le matin, à la recherche d'une officine de réparation informatique, j'ai parcouru deux ou trois fois la rue de Varenne de tout son long, et j'ai beaucoup eu l'occasion de contempler le siège du gouvernement. On attendait là je ne sais qui ou je ne sais quoi, force journalistes et photographes étaient massés sur le trottoir. Ils comptent comme on sait parmi les corporations les plus dépeñaillées de la terre. La dépenaille est chez les photographes un point d'honneur, une exigence morale, un devoir professionnel, une preuve de rectitude idéologique, un témoignage d'intensité d'être par sacrifice ostentatoire du paraître. Majeur ou mineur, aucun événement historique ou d'actualité où ils sont convoqués ne peut garder le moindre décorum. Mais dans l'esprit du Matignon d'aujourd'hui, ils ne détonnent en aucune façon. Les forces de l'ordre sont à peine moins relâchées qu'eux dans leur tenue et leur comportement. Si gardes républicains il y a, ils sont en blouson de nylon et grosses chaussures de combat, tout à fait prêts à mater des troubles dans les banlieues, un peu moins peut-être à monter la garde devant la porte du chef du gouvernement d'un grand pays. On aperçoit vaguement, quand les portes s'ouvrent, deux ou trois de leurs collègues dans une tenue un peu plus protocolaire. Les portes s'ouvrent souvent. C'est sur tout un va-et-vient de secrétaires, de collaborateurs de collaborateurs du Premier ministre, de parasites, d'agités, d'ectoplasmes, de faux importants, tout cela vêtu comme l'as de pique, à tu et à toi avec le petit

personnel, les cameramen, les policiers, les concierges. Comme au Quai d'Orsay, la cour est un affreux parking. Les Français de l'âge classique n'auraient jamais cru que rien d'un peu relevé d'inspiration puisse jamais sortir de tant de médiocre bonne franquette, de pareille bonhomie poissarde, d'un tel relâchement étriqué. On en doute avec leurs pauvres ombres.

Partout la crainte des attentats ajoute encore à l'effondrement final du peu qui restait de souci de la forme. De tous les côtés l'espace est encombré de hideuses barrières de fer-blanc, souvent cabossées ou défoncées, fréquemment pressées les unes contre les autres, même aux abords des plus beaux bâtiments, et de préférence à leurs pieds. L'ordure vous est mise sous le nez tous les cinquante mètres, à travers le plastique transparent des sacs-poubelles de sécurité. Les seuils les plus augustes ne se franchissent plus qu'à travers des guérites de sécurité, qui en défigurent l'ordonnance. Et je n'ai jamais compris pourquoi il fallait impérativement, lorsqu'il se fait des travaux – or il s'en fait de toute part, en permanence –, que les chantiers paraissent soustraits à toute exigence de discrétion esthétique, et d'accord minimal avec ce qui les environne. Même les Monuments historiques, en leurs entreprises de restauration, qui peuvent durer des années, ne rougissent pas d'apposer, aux points les plus en évidence des façades les plus prestigieuses, de grands panneaux explicatifs et justificatifs, d'un intérêt en général médiocre, qui pourraient fort bien être installés en des emplacements moins exposés, et qui souvent précèdent de longtemps les travaux eux-mêmes, de même qu'ils peuvent leur survivre plusieurs lustres. Où l'on en revient aux édicules de Saint-Cloud, qui ont été offerts au public dans un souci d'initiation à la beauté, officiellement, et qui la bafouent, détruisant ce qu'ils sont censés mettre en valeur : qui nous gardera des gardiens, qui nous protégera des protecteurs, qui enseignera les "enseignants" et qui veillera sur l'héritage, quand les notaires ne sont que pas de clercs, et ignorent tout des bonnes et dues formes?

Il y aurait matière à une autre fable, ou la même, dans cette manie de tout sacrifier, sous prétexte de restauration entreprise, ou promise ("les crédits sont votés"), dans l'apparence d'un monument. C'est toujours le principe de la table rase, si destructeur. C'est toujours l'excuse du

provisoire, si ravageuse. Puisqu'on va vous arranger cette église, ou ce palais, que vous chaut que pendant cinq ans, ou dix ans, eux-mêmes et leurs entours, leurs abords, soient soustraits à toute exigence de beauté, de propreté, de maintien dans le paraître en tant qu'il est une politesse, en tant qu'eux sont une belle église, un précieux palais, une source de plaisir pour l'œil, et même d'élévation pour l'âme, comme vous diriez? N'avons-nous pas entrepris de sauver leur être, au moins pour les générations à venir? De même, pour créer une hypothétique École universelle, qui permettrait à tous les enfants sans exception, ou du moins à "quatre-vingts pour cent d'une classe d'âge" (et certes c'est un noble idéal), d'accéder à une excellente éducation, on a jugé nécessaire de commencer par détruire, ou bien on a estimé indifférent que soit incidemment détruit, tout ce qui auparavant donnait satisfaction dans le système antérieur, dont les ambitions quantitatives étaient moins larges.

Il y a là deux grandes familles d'esprits, et seule la deuxième a la main gagnante dans une société pour laquelle, selon la formule terrible de Mallarmé, «la destruction *est* ma Béatrice » : ceux qui, bien conscients qu'une situation doit être améliorée, s'attachent à préserver en elle les aspects qui sont *déjà* satisfaisants, et se battent pour les élargir, voire pour les généraliser si c'est possible; ceux qui, non moins conscients de la nécessité d'amélioration, commencent par détruire tout pour repartir sur des bases entièrement nouvelles, ou du moins s'attachent à empêcher ou à interdire la jouissance de ce qui va bien pour quelques-uns, afin de travailler à ce que tout aille beaucoup mieux pour tout le monde.

Les premiers souhaitent certes restaurer l'église ou le palais, mais, quitte à procéder par tranches successives, ils ne veulent pas en interdire l'accès, l'usage, le spectacle ou la jouissance plus qu'il n'est absolument nécessaire au bon déroulement des travaux; les seconds entendent porter le fer dans la plaie, fermer l'église ou le palais, les recouvrir entièrement de bâches ou de tôle ondulée, interdire l'accès des abords et même la simple observation du site, au motif que dans quelques années tout sera parfait, vous verrez.

Les premiers souhaitent que tous les enfants qui en ont le désir et la capacité, ou qui pourraient en avoir le désir, et pourraient en montrer la capacité, puissent accéder à d'excellentes écoles, comme il en existe déjà

pour les privilégiés, et à une éducation de qualité supérieure, comme il en a toujours été prodigué dans le pays à un nombre trop étroit, d'évidence, et à une cohorte injustement désignée, de favorisés du sort. Les seconds font en sorte qu'il n'y ait plus d'excellentes écoles et que personne (provisoirement, bien sûr, toujours *provisoirement*) n'accède à une éducation de qualité supérieure, afin que tout le monde puisse y accéder un jour et que ce jour-là il n'y ait plus *que* d'excellentes écoles.

Il va sans dire que j'appartiens à la première de ces familles d'esprits, qu'on peut sans doute appeler *conservatrice* : elle se donne pour idéal en effet de conserver tout ce qui a donné des preuves de qualité, d'intelligence, de beauté ou de bon fonctionnement, tout en tâchant, sans en interrompre le cours si peu que ce soit, d'en rendre l'accès plus juste et les avantages plus largement répartis (sans réduire en rien ces avantages-là où ils se manifestent). La seconde famille est celle des champions de la table rase, de la suspension provisoire perpétuelle, des lendemains qui chantent : afin qu'il n'y ait plus de pauvres ils se battent pour qu'il n'y ait plus de riches ; afin qu'il n'y ait plus de privilégiés de l'éducation ils imposent un système dont la conséquence (*provisoire*, bien sûr, tout cela va s'arranger, donnez-nous seulement un peu de temps, un peu plus, encore un peu plus) est que tous les enfants reçoivent très égalitairement une non-éducation ; afin qu'il n'y ait plus de privilégiés de la culture ils détruisent la classe cultivée, et tant pis si la culture ne survit pas à l'opération.

Du temps où, aidé d'une équipe très étroite, je dirigeais l'association Pli selon Pli, qui à cette époque organisait de grandes expositions, des concerts, un festival, des colloques, j'étais submergé sous l'ampleur des tâches administratives, et vraiment je n'arrivais plus à y faire face; mais enfin l'association fonctionnait malgré tout, elle tenait ses engagements, elle menait à bien ses projets : catalogues et programmes en témoignent. Pour me tirer d'embarras, j'engageai une directrice, une administratrice spécialisée, très compétente sans nul doute, mais qui elle appartenait résolument à la deuxième de ces familles d'esprit que j'ai dites. Elle se convainquit immédiatement que tout notre système de travail était mauvais (je ne dis pas qu'elle avait tort), qu'il fallait en changer radicalement, et d'abord en suspendre le fonctionnement. Avant elle

l'association peinait terriblement à remplir ses tâches, mais elle les remplissait. Avec elle tout s'arrêta – *provisoirement*, sans doute, mais ce provisoire m'affola, et nous rompîmes.

Les gestionnaires des villes, des parcs, des monuments et de la société voient loin. Ils voient trop loin. Ils ne voient pas aujourd'hui. Ils ne l'aiment pas assez. Ils sacrifient *ce qui est*, le peu, le trop peu de ce qui est bel et bon dans ce qui est, à de très aléatoires lendemains meilleurs, dont je ne suis même pas sûr qu'ils les distinguent très clairement, et qui de toute façon sont toujours remis à plus tard par la succession infinie des éternels *provisoires*, l'un chassant l'autre. Ils sont – j'en reviens toujours à la structure de ce mythe capital –, ils sont comme la mauvaise mère, la fausse mère, du jugement de Salomon, qui n'hésite pas à sacrifier l'enfant à l'idée qu'elle s'en fait, à savoir qu'il est sien, en tout cas qu'il n'est pas à l'autre mère, qu'il ne doit pas l'être, qu'il ne le sera pas. Pas d'enfant du tout plutôt qu'un enfant inégalement partagé (oui, qu'on le coupe en deux et qu'on en finisse). Pas de culture du tout plutôt qu'une culture inégalement répartie (oui, qu'on la détruise, et qu'on appelle *culture* ce que chacun a naturellement en lot, et ce qui fait le divertissement de tout le monde). Pas d'éducation du tout plutôt qu'une éducation inégalitaire (pas de sélection, pas d'examens sérieux, pas de notes, pas de redoublements, pas de classes d'élite). Pas de beauté du tout si tous n'y ont pas accès en masse et en même temps (pas de parcs royaux laissés à leur solitude et à leur royauté, pas de parcs nationaux abandonnés à leur défaut de signalétique, pas de musées frustrés de leurs centres commerciaux, et ne se confondant pas avec eux peu à peu). Pas de spectacle et de jouissance des monuments dans leur faste si demain, toujours *demain*, le spectacle peut être encore plus fastueux, et plus jouissif (mais demain l'enfant sera mort, à force d'être "provisoirement" tué – ou bien ce sera nous qui serons morts : nous la ville, nous ce parc admirable, nous cet éloignement du monde, nous cette culture, nous cette École).

Le problème est toujours le même, il est logique et idéologique : il est que la beauté, la connaissance, la forme, la culture, l'éducation, sont toujours l'effet d'une sélection, d'un choix entre le meilleur, le pire, l'ordinaire et l'indifférencié – disons d'une *discrimination*, ce mot qui est

aujourd'hui chargé de tous les maux alors qu'il n'a désigné rien d'autre, longtemps, qu'une des plus hautes qualités de l'esprit (« c'est la discrimination, et c'est le fondement de notre intelligence », citation de Théodule Ribot (l'autre), chez Littré). Si l'on ne veut plus de sélection (contraire à l'idéal démocratique), si l'on ne veut plus de discrimination (contraire à l'idéal égalitaire), si l'on ne veut plus de *forme* (contraire à l'idéal moral et intellectuel d'*être soi-même*), on ne peut plus avoir de beauté, on ne peut plus avoir de culture, et moins encore d'éducation (ainsi que le présent le prouve en abondance).

Jeudi 21 novembre, dix heures et demie du matin. Avant-hier mardi nous sommes allés chez Flatters pour regarder sur Paris Première, en compagnie de Luc Charcellay, l'émission que j'avais enregistrée la veille. Nous avons constaté que la deuxième partie, celle où je dialoguais avec Élisabeth Lévy, avait été entièrement coupée. Il n'en restait plus la moindre trace, Élisabeth ne figurait même plus au générique. Je lui ai alors téléphoné pour savoir d'elle ce qui s'était passé, elle m'a dit qu'elle avait été prévenue de cette suppression une heure avant la diffusion, et qu'on avait invoqué des problèmes de durée trop grande. Elle était à la fois très mécontente, à l'égard de Paris Première, et presque résignée :

«Vous savez, dans ce domaine-là, à la télévision, j'aurai tout vu, plus rien ne m'étonne... »

Le lendemain à l'aube, coup de téléphone de Claude Durand, qui lui est carrément furieux contre Ardisson et Paris Première. Il est absolument convaincu que toute l'affaire était un piège dès le début, qu'Ardisson n'a jamais eu l'intention de diffuser l'entretien avec Élisabeth Lévy, et que celle-ci n'a jamais servi que de leurre, à son insu, pour m'attirer. Cependant je me demande si en Claude Durand je n'ai pas trouvé plus paranoïaque que moi (en l'occurrence) : car enfin je ne vois pas très bien quel avantage pouvait avoir Ardisson ou Paris Première à "m'attirer", comme il dit, moi que personne ne connaît et dont le nom n'a aucune chance de faire monter les taux d'écoute. Sans doute le présentateur et

son équipe auraient-ils pu vouloir offrir aux téléspectateurs le spectacle toujours divertissant d'une belle mise à mort, mais en fait elle n'a pas eu lieu, ils n'y ont pas procédé – Flatters trouvait même qu'Ardisson était plutôt *bienveillant* avec moi (*non esageriamo*)…

Suzanne Jamet, qui dirige une partie du service de presse de Fayard, et qui m'a téléphoné ensuite, avait, elle, une autre interprétation. S'appuyant sur les dires de la jeune Anne Vaudoyer, qui avait assisté lundi aux deux enregistrements, elle était convaincue que mon entretien avec Élisabeth Lévy était très supérieur à mon échange avec Ardisson lui-même, qu'Élisabeth avait montré une bien meilleure connaissance du dossier, et qu'Ardisson n'avait pas pu supporter l'étalage d'une différence si éclatante en sa défaveur.

Un moment après, coup de théâtre : appel d'Anne Vaudoyer, justement, qui m'annonce que je suis invité par Thierry Ardisson à son émission "Tout le monde en parle", qui doit être enregistrée le lendemain, c'est-à-dire ce soir, et diffusée après-demain samedi. S'ouvre alors un maelström d'échanges téléphoniques, qui va durer jusqu'au soir et dévorer toute la journée de travail, et qui est principalement destiné à faire préciser les conditions de l'enregistrement. Le point capital, c'est la liste des autres invités. Elle évolue d'heure en heure, mais se circonscrit finalement autour de Jean-François Kahn, Daniel Lindenberg, Élie Semoun, finalement remplacé par Dieudonné. Je pourrais peut-être faire face à Daniel Lindenberg, dont je ne sais pas grand-chose, mais certainement pas à Jean-François Kahn, qui est d'une faconde effrayante, et moins encore à Dieudonné, qui est une sorte de brute de l'échange télévisuel, et que pour comble de malheur je trouve assez sexy. Ces gens sont des professionnels de la télévision; quoi qu'on puisse penser d'eux quant au fond de leur être ou de leurs opinions, ils sont d'une formidable habileté médiatique; bref ils ont dans ce domaine toutes les qualités qui me manquent, et ils ne feraient de moi qu'une bouchée. Refus poli, donc, à deux reprises.

Sur quoi long téléphonage d'Ardisson en personne, aimable, et présentant toute sorte d'excuses pour l'épisode de la veille, qu'il attribue à la mauvaise qualité professionnelle, selon lui, de l'entretien mené par Élisabeth Lévy : elle parlait trop, elle était extrêmement confuse et

verbeuse, les gens n'auraient rien compris de ce qu'elle disait, on ne pouvait pas diffuser cela. L'invitation à "Tout le monde en parle" m'était adressée à titre de "réparation" (le mot fut prononcé plusieurs fois). Je ne devais éprouver aucune méfiance – à quoi j'ai répondu bien sûr que c'était surtout *de moi* que je me méfiais, et de mes faibles talents médiatiques. Ardisson m'a assuré que je n'avais rien à craindre, que je devais passer en début de soirée, qu'à aucun moment je ne serais sur le plateau en même temps que Kahn, Lindenberg ou Dieudonné, et que j'aurais pour seules commensales Axelle Red et une jeune actrice paraît-il très belle et dont j'oublie le nom, laquelle se trouve être actuellement, dixit Anne Vaudoyer, "l'égérie de Chanel", *whatever that means.* Si le moindre de ces engagements n'était pas tenu, j'aurais toute latitude de m'en aller. Dans ces conditions, encouragé par Flatters et par Finkielkraut, j'ai donné mon acceptation, et l'enregistrement doit avoir lieu ce soir à partir de dix heures, "dans les conditions [*approximatives*] du direct", à la Plaine-Saint-Denis.

Vendredi 22 novembre, neuf heures du soir. Je serais bien empêché de dire comment s'est passé pour moi, hier soir, l'enregistrement de l'émission de Thierry Ardisson, "Tout le monde en parle" – et cela pour deux raisons au moins : il y a d'abord que dans le feu de l'action, au centre de l'attention toute provisoire, certes, mais très intense, des caméras, on est beaucoup trop près de soi-même, ou trop loin, pour juger de l'effet qu'on produit; il y a aussi, et surtout, que cet effet ne dépend de nous que pour une très petite part, et qu'on se trouve donc, quant au résultat final, entièrement dans la dépendance du présentateur, de l'animateur, et du montage auquel il s'arrêtera. C'est d'autant plus inquiétant qu'il n'y a aucune raison de penser que ce présentateur – Ardisson, donc – soit très bien disposé à mon égard.

Suzanne Jamet, qui m'a gentiment accompagné à La Plaine-Saint-Denis, flanquée elle-même de son assistante Anne Vaudoyer, m'a appris, après l'enregistrement, qu'Ardisson était extrêmement proche de

Bernard-Henri Lévy. Mieux aurait voulu que je le sache plus tôt : ainsi c'était là son point de vue, son angle d'approche, l'origine de ses informations et de sa position sur mon "affaire" et sur moi… Je me demandais bien, aussi, pourquoi il parlait sans cesse de Lévy, et de l'attitude de Lévy à mon égard depuis deux ans… Il n'est même pas tout à fait à exclure, hélas, s'ils sont si proches, qu'il n'ait été mandaté par Lévy pour en finir une bonne fois avec moi.

D'après Suzanne Jamet, Ardisson a tenu à cinquante pour cent ses engagements à mon égard, et ce n'est déjà pas mal. Il m'avait promis que je ne serais pas confronté à Jean-François Kahn, à Daniel Lindenberg et à Dieudonné – je ne l'ai pas été. En revanche il m'avait annoncé que je partagerais un plateau avec Axelle Red et cette jeune actrice dont j'oublie le nom grec, "l'égérie de Chanel", comme dit Anne Vaudoyer. En fait ce fut Axelle Red et Élie Semoun, cet amuseur dont je parle très brièvement dans *Retour à Canossa*, de sorte que sa présence pouvait sembler particulièrement judicieuse.

Il n'est pas du tout antipathique, et d'évidence, s'agissant de mes hauts faits, de ma petite personne et de mes mésaventures, il tombait des nues, ainsi qu'il était à prévoir. Il ne tenait pas à se prononcer d'emblée, et il a gardé longtemps une prudente réserve, intacte d'animosité. Le temps que j'ai passé sur la sellette fut divisé *grosso modo* en trois parties inégales : un prélude à propos de *Retour à Canossa,* très modéré de ton, presque courtois ; un échange à propos de l'"affaire", beaucoup plus tendu; un autre à propos du Parti, lui aussi passablement serré. C'est à la charnière entre ces deux chapitres principaux que j'ai connu mon plus mauvais moment et que j'ai encaissé le coup le plus rude, administré justement par Semoun, peut-être sans qu'il l'ait médité. Je crois que je ne m'étais pas trop mal défendu contre les accusations réitérées d'antisémitisme. Mais voilà qu'Ardisson déclare que tout récemment j'ai "aggravé mon cas", avec la création du Parti de l'In-nocence, qu'il présente bien sûr comme ayant pour principal trait d'être hostile à l'immigration. Sur quoi Semoun prononce ce commentaire, comme si cette fois il n'avait plus le moindre doute sur le personnage auquel il a affaire :

« Ah, mais alors ce n'était pas un hasard [*ou* un accident, *je ne sais plus*], la première histoire...»

Applaudissements du public. Et moi de rester tout à fait coi, indubitablement touché.

Cependant je crois avoir marqué quelques points moi aussi. Ardisson a dit par exemple qu'avec mes phrases sur le "Panorama" de France Culture je m'étais mis tout le monde à dos, j'avais fait *l'unanimité* contre moi.

« Non, ai-je dit, c'est un peu plus compliqué que cela. J'ai eu beaucoup d'adversaires en effet, sans doute étaient-ils majoritaires. Mais j'ai eu aussi des défenseurs. Vous citiez Bernard-Henri Lévy, je pourrais citer Alain Finkielkraut ; ou bien Élisabeth Lévy, qui déclarait cette semaine, dans une autre de vos émissions, que pour elle je n'étais ni antisémite ni raciste – une déclaration que vous n'avez pas diffusée...»

Il est hélas peu probable que ce passage survive au montage. La censure ne déteste rien tant, et ne censure rien avec plus de conviction, que les allusions à son propre travail. Il y a deux ans elle voulait même censurer *les blancs*, dans la deuxième édition de *La Campagne de France.* Je doute fort qu'Ardisson laisse passer la mention de ses propres coups de ciseaux. C'est ce qui me fait dire que nous sommes entièrement entre les mains de ces médiateurs tout-puissants, les journalistes. Entre le monde et notre voix, il y a cet énorme brouillard où elle se perd, et qui fait ce qui veut de nos paroles. Une autre image qui me revient toujours, pour décrire ce phénomène affolant, c'est celle de certains troubles informatiques, au cours desquels le curseur n'obéit plus que très mal, parce que l'on a les doigts mouillés, parce que la souris est empoussiérée ou parce qu'on a envoyé du foutre, ainsi qu'il m'est arrivé une fois, sur la petite plate-forme de commande : on voudrait se diriger vers tel point de l'écran, mais le curseur n'en fait qu'à sa tête, il va plus loin ou moins loin qu'on ne le souhaiterait, c'est une fois sur dix et toujours par hasard qu'on atteint son but.

Les optimistes diront qu'il y a toujours les livres, et que tant qu'ils sont là, tant que les auteurs trouvent des éditeurs pour les publier, et des libraires pour mettre les livres sur leurs tables et sur leurs rayons, les journalistes n'auront pas le dernier mot. C'est vrai et ce n'est pas vrai. En effet les livres sont là, et ils pourront toujours faire preuve, pour ceux qui les consulteront. Mais qui donc ira les consulter, sans les encouragements

de la presse? Les livres n'ont de vie véritable, au moins dans un long premier temps – qui en général dure l'éternité –, qu'au bon vouloir des journalistes, des critiques et des animateurs de télévision. Comme des rois enfants, tombés entre les mains d'oncles qui aspirent à leur trône, ils n'ont d'autre soutien que ce qui veut les perdre. Ce sont des fils d'Édouard, le journalisme est leur Lord Protecteur, la télévision leur Tour de Londres.

Un autre point marqué sur Ardisson, peut-être, et qui a toute chance, comme le précédent, d'être coupé au montage, fut entraîné par une imprudence sienne, lorsqu'il déclara que l'immigration était nécessaire, parce que l'industrie avait besoin de "chair fraîche". Je lui ai fait remarquer que cette horrible expression était révélatrice, et lui ai demandé de quel côté était le *racisme*, pour le coup, quand le projet des immigrationnistes était d'introduire toujours plus de "chair fraîche", afin de faire tourner l'industrie :

«Au temps du colonialisme, au moins on allait exploiter les autres peuples chez eux. Aujourd'hui on ne se donne même plus cette peine, on se livre à ce beau travail chez soi, on fait venir sur place la "chair fraîche", comme vous dites. Et il en faut en quantité, sans quoi qui paiera nos retraites ? Je trouve ce système abject. »

Il me semble que cette sortie-là m'a valu quelques applaudissements. Et d'ailleurs mon départ du plateau, à la fin, se fit au son de quelques autres battements de mains, peut-être même assez fournis. Je crois que c'est la coutume. Mais j'ai le souvenir de quelques malheureux qui quittèrent la scène dans un silence de mort. Cela du moins me fut épargné. Rien n'assure que mon honorable départ, cependant, ne puisse pas lui aussi être censuré…

Samedi 23 novembre, sept heures moins le quart, le soir. Hier matin j'ai été reçu chez Fayard par Claude Durand, pour la deuxième fois ce mois-ci. Il était comme toujours très amical, mais je suis sorti de l'entrevue avec des inquiétudes redoublées quant à ma situation

économique. Pour rétablir mes finances à court terme, en effet, il m'aurait fallu deux cent trente ou deux cent quarante mille francs, sur lesquels j'avais plus ou moins compté. Tout juste puis-je en espérer cent vingt – et encore, là-dessus, soixante mille francs sont-ils une avance sur ce que j'aurais dû toucher au printemps prochain, et que bien sûr je ne toucherai pas alors.

La publication projetée du *journal* de l'année 2000 en coédition Fayard-P.O.L est une très mauvaise affaire pour moi, car P.O.L refuse évidemment de me donner la moitié des cent vingt mille francs que me donne habituellement Fayard pour chaque volume, soixante mille francs à la signature du contrat plus six mensualités de dix mille francs. J'aurai les six mensualités, et j'aurai également soixante mille francs maintenant, parce qu'on sait que j'en ai le plus grand besoin, et pour me rendre service mais ce seront soixante mille francs d'avance sur le *journal* 2001 – de sorte que ce *journal* 2000, celui de l'"affaire", et donc celui qui aurait les meilleures chances de se vendre un peu, va m'être payé soixante mille francs au lieu de cent vingt. Mauvais coup.

Fayard devait d'autre part me remettre cent vingt mille francs à la remise du manuscrit de *L'Inauguration.* En fait je n'ai remis que la moitié de ce roman, mais Claude Durand m'avait laissé entendre il y a quinze jours que je pourrais néanmoins recevoir la somme entière (j'ai déjà reçu cent vingt mille francs à la signature du contrat, il y a deux ans). Hélas il n'est plus question que de soixante mille francs, là aussi. Toutefois les soixante mille francs qui restent pourront m'être remis en janvier. Claude Durand fait remarquer assez justement que du point de vue fiscal j'ai tout à gagner à cette répartition sur deux années – sans doute, mais je dois encore soixante-cinq mille francs au magistrat belge qui m'a avancé au printemps dernier de quoi payer les réparations du toit; cinquante mille francs à la B.N.P., ou plutôt à Sylvie Topaloff qui vient de les payer en mon nom à la B.N.P. pour éviter les poursuites; et tous mes impôts de l'an dernier… En outre le découvert actuel de mon compte outrepasse largement les trois mille euros autorisés, ou plutôt tolérés (c'est à peu près vingt mille francs).

Troisième déception, j'avais espéré vendre cinquante mille francs le recueil de mes éditoriaux pour le site du Parti. Claude Durand m'avait

déjà encouragé à en rabattre sur cette prétention-là, en m'annonçant que Mille et Une Nuits, où il pensait que cette collection de textes politiques pourrait être publiée, ne faisait jamais d'avances excédant trente mille francs, et en général c'était plutôt dix mille. Mais Mille et Une Nuits n'est pas intéressé. Christian Combaz a décidé de sonder en ma faveur Jean-Pierre Bertrand, aux éditions du Rocher.

***

Feuilletant à la librairie L'Écume des Pages le *journal* de Roland Jaccard pour l'année 2000 –*Journal d'un oisif*, je crois –, je suis tombé sur un singulier paragraphe me concernant. Je vais devoir citer de mémoire, car dans les circonstances financières, je n'allais pas acheter le livre. Jaccard dit qu'au printemps 2000 je lui ai proposé mon *journal* de l'"affaire Camus" (ce qui allait devenir *Corbeaux*) pour la collection qu'il dirige aux Presses universitaires de France, dont j'aurais estimé qu'elle était l'ultime espace de la liberté d'esprit. Mais il aurait refusé sans hésitation, car le retour à l'esprit de Vichy n'est pas son affaire. Il croit d'ailleurs se souvenir que je suis l'exécuteur testamentaire de Gabriel Matzneff. Et de conclure :

« Les deux font la paire. »

La vérité est qu'en juin 2000 j'ai proposé mon *journal* de l'"affaire", par l'entremise de Sophie Barrouyer, au président des Presses universitaires de France, dont j'oublie le nom. J'ai parlé à cet homme au téléphone, il était très aimable, et paraissait tout à fait intéressé. Il m'a dit qu'il allait prendre connaissance du manuscrit, et me donner une réponse définitive trois jours plus tard. En fait il ne m'a jamais rappelé, je n'ai jamais eu de ses nouvelles, même pour la formulation d'un refus, ce qui m'a semblé l'un des pires exemples de la muflerie dont j'ai été abreuvé à cette époque. Sans doute avait-il envisagé de publier le livre dans la collection dirigée par Jaccard, et lui en a-t-il parlé à ce moment-là. Jaccard a alors refusé de publier un ardent pétainiste comme moi (!). Mais pour ma part je n'ai jamais eu affaire à lui, j'ignorais tout de son rôle, je ne lui ai jamais rien demandé et je n'avais bien sûr aucune

opinion sur la collection, dont j'ignorais qu'il la dirigeât. Comment on écrit l'histoire…

Mes supposées fonctions testamentaires auprès de Gabriel Matzneff m'ont davantage intrigué. Mais Madeleine Gobeil m'a ce matin éclairé sur ce point. L'exécuteur testamentaire de Matzneff (connu lui-même pour avoir été celui de Montherlant) est Michel Camus. Madeleine a vu Matzneff hier, il se rendait justement au chevet de Michel Camus, qui paraît-il serait mourant…

***

Jeudi soir, comme je me rendais en métro au rendez-vous fixé par Suzanne Jamet, qui devait m'accompagner aux studios d'Ardisson à La Plaine Saint-Denis, et qui en fait m'avait donné rendez-vous à côté de chez Fayard, comme si c'était moi qui l'accompagnais au contraire, je suis tombé sur Edward Brooks, qui était un ami de X, de John Abbott, de toute cette bande et de moi il y a vingt-cinq ou trente ans, et que je n'avais pas vu depuis dix ou quinze. Il m'a appris la mort, il y a trois semaines, de Jacques Baruzy, neveu des fameux frères Baruzy et mari de la comtesse Baruzy, Suzanne : c'était un couple de nos voisins, que nous voyions beaucoup quand nous habitions rue du Bac, X et moi, puis Rodolfo et moi. Ils étaient venus une ou deux fois à Plieux, peu de temps après mon installation là-bas. Je les ai perdus de vue après l'accident de X en 1995, lorsqu'il tomba, chez moi, d'un balcon à sept mètres du sol. Il est question de tout cela, des B. et d'Edward Brooks, dans *L'Inauguration de la salle des Vents.* Curieusement, cet Edward, que je n'avais pas vu depuis plusieurs lustres, je suis tombé sur lui deux fois en deux jours : hier vendredi, comme je sortais de l'immeuble Fayard rue des Saints-Pères, je l'ai rencontré de nouveau au pied de l'immeuble Sonia Rykiel, où il travaille.

Un autre décès que j'ai appris avec retard, c'est celui du sénateur Castaing, qui fut maire de Lectoure pendant près de trente ans, conseiller général, conseiller régional, président du comité du tourisme du Gers. Il joua un grand rôle dans les affaires de Pli selon Pli, quand nous

organisions à Plieux expositions et conférences, et que je lançais même le festival de Lectoure, “Les Nuits de l’âme”. Ancien professeur d’histoire et surtout de géographie, je crois, célibataire, il consacrait tout son temps et toute son énergie à sa ville et au département du Gers. C'était un homme d’une grande faconde, sympathique, madré, à l’éloquence toute méridionale, et qui abondait en citations latines. Une très grave maladie, qui le harcelait depuis longtemps, et qui rendit ses dernières années misérables, avait fini par lui assombrir l’humeur, et il était prompt, sur la fin de sa carrière politique, à de violentes colères, dont j’eus l’occasion d’essuyer une ou deux (par exemple lorsque je suggérai, lors d’une réunion de travail à la mairie, que l’association des Amis de Lectoure et du Château de Plieux, version la plus expansive de Pli selon Pli, pourrait se donner pour mission, entre autres objectifs statutaires, la protection environnementale de Lectoure – le sénateur ne tenait pas à ce qu’on mît un nez chipoteur dans ses projets d’aménagement…). Le reste du temps il était à mon égard d’une grande amabilité fleurie, sans doute un peu ironique. Comme le sous-préfet de l’époque, il ne m’appelait jamais que «cher maître ». Une fois je lui ménageai une entrevue avec Stéphane Martin, au temps où celui-ci était directeur de cabinet de Philippe Douste-Blazy, alors ministre de la Culture; et nous nous y rendîmes ensemble. Il surestimait grandement, au moins pendant une certaine période de nos relations, mon influence politique. L'un des textes des *Onze sites mineurs* lui est dédié. Le sénateur qu’on voit paraître dans *Le Chasseur de lumières* lui doit un certain nombre de ses traits.

L'été dernier je m’étais inquiété de lui, par lettre, auprès de José-Louis Pereira, qui fut longtemps son attaché parlementaire, et qui est aujourd’hui directeur du comité du tourisme du Gers. José-Louis m’avait dit que le sénateur, lorsque lui se rendait pour le voir dans la maison de Lectoure où le malade était retourné après de longs séjours à l’hôpital, le « reconnaissait quelquefois ». J’en avais conclu que de longs prolongements de son existence étaient peu vraisemblables, et peut-être même qu’ils n’étaient pas souhaitables. Ma mère, qui l’aimait beaucoup, a été très affectée de la nouvelle de sa mort :

« C'est toute une époque qui disparaît», a-t-elle dit.

C'est certainement vrai pour la ville de Lectoure, dont il fut la figure la plus marquante pendant un quart de siècle et davantage.

Ce qui me fait penser que Thierry Ardisson, lors de l'enregistrement de son émission, avant-hier soir, a dit que parmi les thèmes de mon *journal* figurait la *déchéance* de ma mère. J'ai protesté contre le mot, évidemment, et dit que je faisais état, c'est vrai, des difficultés et des maux qu'apporte l'âge, à commencer par le mien. Malgré ces tentatives plus ou moins réussies de rattrapage, de ma part, j'espère vivement, à cause de cet échange, que ma mère ne sera pas devant son poste, ce soir. Ardisson a également déclaré que je passais beaucoup de temps dans les saunas, et j'ai dit qu'en effet j'aimais beaucoup la vapeur. Cette réflexion a fait rire l'assistance. Il avait été question plus tôt de mes amours avec Farid Tali, mais la chanteuse Axelle Red, ma voisine sur le plateau, n'avait pas dû suivre la conversation de très près parce qu'un long moment après elle s'est tournée vers moi d'un air très étonné et elle m'a demandé :

« Ah, mais alors, vous êtes homosexuel?»

Ma réponse nettement affirmative a déclenché aussi l'hilarité du public.

J'ai oublié de noter hier, dans ma relation de cette assez éprouvante séance, que, légèrement démonté par le congé que me donnait Ardisson, après une passe d'armes assez vive, j'avais oublié de saluer Axelle Red et Élie Semoun, en quittant le plateau. Comme Axelle Red s'était montrée assez hostile à mon égard, lorsqu'il avait été question de l'immigration, et Semoun de même, j'ai peut-être craint, inconsciemment (on ne sait plus très bien ce qu'on fait), que l'un ou l'autre ne refuse de me serrer la main. Il est tout de même fâcheux que dans mon état d'excitation nerveuse je n'aie pas pensé à leur dire au revoir. J'espère que ce n'est pas trop grave. On sera fixé là-dessus dans quelques heures à peine.

***

Cette après-midi Pierre et moi avons traversé la Seine pour assister à la Maison de la Radio à une longue émission en direct de la série "Radio

libre”, animée par Finkielkraut, à propos d’Albert Camus. Alain m’avait dit ce matin qu’il y avait toujours un peu de public, mais en fait, dans l’étroit studio 168, nous étions les seuls non-participants au débat. Les participants, eux, ont bien dû se demander qui nous étions, et ce que nous pouvions bien faire là. Il y avait parmi eux la fille de Camus, Catherine, accompagnée de sa propre fille; Mme Lévy-Valensi, présidente de la Société d’études camusiennes ; Michel Surya ; André Mandouze ; deux ou trois autres spécialistes, et Jean Daniel. J’ai gardé profil aussi bas que possible, non que je sois tout à fait incapable d’affronter Jean Daniel – même s’il n’est pas lié pour moi à des souvenirs très agréables –, mais pour ne pas trop compromettre Finkielkraut, qui a déjà assez de difficultés comme ça avec toutes les campagnes qui retentissent ces temps-ci contre les “nouveaux réactionnaires”, dont il serait l’une des figures les plus éminentes. Aussitôt les micros fermés nous avons filé à l’anglaise. Mais la fille de Camus, très gentiment, a couru après nous dans les couloirs, parce que nous avions oublié sur notre siège un parapluie…

Cette fille de Camus est née la même année que moi, et elle s’appelle Catherine, comme ma mère…

La partie qui m’a le plus intéressé, dans les échanges, portait sur la question de savoir si Camus pouvait légitimement se dire *algérien.* Une dame souhaitait que l’Algérie actuelle l’envisage enfin comme un *écrivain algérien.* Certes il s’était voulu écrivain français, et il l’était bien sûr, éminemment. Sa nationalité était française, sans aucun doute. Mais le pays de sa chair et de toutes les saveurs d’être, c’était pour lui l’Algérie…

***

Mercredi dernier en huit, le jour où j’ai passé l’après-midi rue Braque avec Luc Charcellay et Paul Mirault pour y signer avec eux les statuts du Parti de l’In-nocence, Charcellay et moi avons fait ensemble, ensuite, une partie du voyage en métro qui nous ramenait vers nos demeures respectives. Dans le wagon où nous étions, et bien que l’affluence fût

grande, il y avait un jeune homme cinghalais, peut-être, ou d'origine cinghalaise, ou malaise, ou indonésienne, je ne sais, dont les jambes étaient étendues, avec ses chaussures sales, sur la banquette qui lui faisait face. Je dois dire que la tentation était grande de le prier de s'asseoir un peu moins nocemment. Comme tous les autres passagers je m'en suis abstenu cependant, par crainte du ridicule plus que par peur des coups, je crois bien.

Un peu plus tard durant le même voyage, consolation, j'ai vu un autre jeune homme, qui lui avait un sac des pompiers de Paris, et qui a laissé tomber sur le sol, par inadvertance, le minuscule filet d'ouverture d'un paquet de bonbons qu'il partageait avec sa petite amie. Il l'a ramassé soigneusement, et rangé dans son sac.

Aujourd'hui, à ma grande surprise, Pierre me dit avoir demandé à un adolescent qui lui aussi avait les pieds sur la banquette, ce matin, dans le métro, de bien vouloir les enlever de là. Non seulement l'adolescent a obtempéré, il s'est même excusé. Comme quoi…

Dimanche 24 novembre, onze heures vingt, le matin. Hier soir, ou plutôt dans la nuit, à chaud, juste après la diffusion de l'émission d'Ardisson, les réactions étaient plutôt négatives, autour de moi. Pierre, qui a toujours désapprouvé ma participation à de telles émissions, avait l'air accablé. Jean-Paul, au téléphone, concédait que j'avais donné, par mon calme et ma dignité, une "belle image", mais n'en jugeait pas moins l'effet général désastreux : c'est surtout la mention et la brève description ardissoniennes du Parti, aussitôt après la longue évocation de l'"affaire", qui lui semblaient calamiteuses. La grande exclue, la grande vaincue dans tout cela, selon lui, c'était la littérature, c'est-à-dire la complexité du monde, le tremblement du sens, l'art, la réalité de l'univers sensible. Quant à Finkielkraut, il avait profité du moment que je m'entretenais avec Flatters pour laisser à Ardisson, sur son portable, un message modéré de ton, mais tout de même indigné, lui reprochant de m'avoir attiré dans un traquenard et traité avec la dernière injustice. Il est à

présent convaincu comme moi que le grand inspirateur d'Ardisson dans tout cela, celui sur lequel, en tout cas, Ardisson aligne sa position, c'est Bernard-Henri Lévy.

Ce matin les réactions sont un peu plus variées. Sur le site des Lecteurs et dans le courrier informatique, plusieurs commentateurs insistent sur la "belle image". Un commerçant de Bourges et un intellectuel anglais manifestent le désir de s'inscrire au Parti. Triomphent tout de même, mélancoliquement, ceux qui ont toujours considéré qu'il n'y a aucun accommodement possible avec le monstre médiatique, et spécialement télévisuel; et que les gens comme moi, à ce jeu-là, ne pourront jamais qu'être vaincus, humiliés, ridiculisés. Ma contre-hypothèse est que ce douloureux détour, où l'on n'a en effet que des coups à prendre, est indispensable pour attirer, presque par miracle, par malentendu sur le malentendu, un peu d'attention sur les livres, sur le livre en tant que principe, qui sans lui court tous les risques – je suis bien placé pour le savoir – de rester lettre morte.

Il reste que l'expérience est affolante. Flatters, paraphrasant Godard, résume très efficacement la situation : «le pouvoir, c'est le montage ». Celui qui procède au montage, en effet, non seulement a le pouvoir évident d'empêcher celui qui parle de dire ce qu'il dit, et dont le monteur ne veut pas que ce soit dit, mais ce détenteur du pouvoir de montage peut aussi contraindre sa victime à paraître dire ce qu'elle ne dit pas, ou du moins à sembler acquiescer à des opinions ou à des expressions auxquelles elle n'acquiesce en aucune façon. Ainsi Ardisson déclare que je parle dans mon *journal* de la *déchéance* de ma mère – sur quoi je proteste véhémentement, au moment de l'enregistrement, précisant que je n'ai jamais parlé de *déchéance*, mais seulement de l'âge et de ses maux, et d'abord en tant qu'ils m'affectent moi-même. Cette protestation a été si soigneusement coupée que Jean-Paul lui-même ne veut pas croire qu'il y ait eu à cet endroit la moindre coupure. J'ai donc l'air d'un qui laisse parler de la *déchéance* de sa mère sans réaction aucune.

Mais ce n'est pas là l'exemple le plus grave, même si c'est peut-être le plus désagréable : après tout il est bien vrai que je fais état dans mon *journal* de l'usure physique de ma mère, de sorte qu'on pourrait dire qu'Ardisson, censurant ma parole, ne fait que censurer ma censure de

moi-même, et revient au texte écrit. En règle générale, cependant, ce qu'il coupe est ce qui le dessert lui-même. Et ce qu'il monte en épingle, c'est tout ce qui m'abat. Tous les coups que j'ai encaissés sont soigneusement cadrés, étalés, largement orchestrés. Tous ceux que j'ai pu marquer sont gommés, au contraire, effacés, rendus insoupçonnables. Bien entendu l'allusion que j'ai faite à la censure, à propos de l'intervention d'Élisabeth Lévy en ma faveur, lundi dernier sur Paris Première, a été rigoureusement censurée. Censurée aussi ma vive réplique à propos de la nécessité prétendue d'une importation de "chair fraîche" au bénéfice de l'industrie. Censurée mon évocation du droit des peuples, qu'ils soient kurde ou tibétain.

Finkielkraut est mis hors de lui par le terme de *réparation* qui a été utilisé par Ardisson, mercredi dernier, au téléphone, pour me convaincre de paraître à son émission d'hier, laquelle aurait constitué pour moi, selon l'animateur, une *réparation* aux avanies qui m'avaient été infligées sur Paris Première, avec la suppression de l'entretien entre Élisabeth Lévy et moi – Pierre, maintenant que j'y pense, était indigné dès mercredi par ce mot de *réparation*, et jugeait qu'une invitation à cet horrible "Tout le monde en parle" ne saurait en aucune façon être considérée comme un cadeau ou un bienfait, encore moins comme une *réparation* pour un méfait. Selon Finkielkraut la volonté de nuire était évidente, en tout cas. Et quand la volonté de nuire, téléguidée ou non, est celle d'un animateur-présentateur qui, par sa maîtrise absolue du montage, a tous les moyens de ne vous laisser dire que ce qui peut vous desservir, il n'y a guère de moyen de lui résister.

La vérité est probablement qu'Ardisson avait été très déçu d'avoir en quelque sorte raté son coup sur "Paris Première", la première fois; de n'avoir pas réussi à m'abattre, et de m'avoir vu, même, recevoir le soutien d'Élisabeth Lévy, qui n'était certainement pas ce qu'il attendait d'elle : non seulement il ne m'avait pas écrasé, ainsi qu'il avait peut-être reçu pour mission de le faire (de son grand ami BHL?) ; mais en plus je m'en tirais avec les honneurs de la guerre, ou peu s'en faut. D'où la nécessité de censurer Élisabeth Lévy, d'abord, et de se donner une deuxième chance contre moi, en m'invitant, sous couvert de *réparation*, à "Tout le monde en parle", où ma déconfiture serait encore plus publique,

et plus facile à assurer grâce à l'expérience de mon système de défense, combinée avec la maîtrise du montage : ah, sale mouche, tu m'as échappé contre ce carreau-là, je ne vais pas te manquer contre cette vitre-ci…

Combaz n'a pas vu l'émission, lui, parce que je n'étais pas annoncé au générique, ce qui était une autre façon d'écarter de l'audience mes partisans éventuels. Il dit que la seule façon de tourner le pouvoir de montage tel qu'il est entre les mains de l'adversaire, c'est-à-dire le *pouvoir* tout court, c'est de ne rien dire que d'essentiel, de n'émettre rien d'autre que ce qui vous importe *vraiment* : l'animateur ne peut tout de même pas *tout* couper! Il faudrait avoir une parole si dense, si serrée, qu'il soit impossible aux nocents d'en enlever quoi que ce soit sans que cela s'entende, au moins intellectuellement, à défaut de se voir. Combaz en parle à son aise – je suis bien loin, hélas, de la maîtrise indispensable à la réussite de pareil tour de force.

Six heures et demie. Coup d'épée dans l'eau : en voiture, par le boulevard périphérique encombré, nous sommes allés au musée de la porte Dorée, à l'autre bout de la ville, afin d'y voir l'exposition consacrée aux Indiens Kodiak, la première qu'ait organisée le futur musée des Arts premiers, et dont Stéphane Martin m'a gentiment fait envoyer le catalogue à Plieux. Là-bas, hélas, on ne peut pas payer ses billets d'entrée avec une carte de crédit. Nous n'avons pas d'argent liquide. Nous partons donc à la recherche de distributeurs de billets. Mais tous ceux que nous rencontrons, unanimes, nous disent, à Pierre aussi bien qu'à moi : *Solde déficitaire*, *Plancher dépassé*, *Provision insuffisante*, *Nonmévourigoléoukoi ?*, etc. La queue basse, il faut rentrer à la maison – une après-midi perdue…

***

J'ai lu ce mois-ci le petit livre de Jean-Claude Milner, *Existe-t-il une vie intellectuelle en France ?* Il y a là quelques intuitions brillantes, et

Milner m'a de longue date intéressé par son insistance à ne jamais perdre de vue la relation entre classes sociales, économie, revenus, vie culturelle et production intellectuelle. Il s'agit sous sa plume d'une relation complexe, et Milner la complique à juste titre par l'intervention d'un autre facteur, ce qu'il appelle "le dispositif de gouvernementalité". Il conteste – à juste titre selon moi – que ces diverses entités soient vouées à s'entrexprimer :

«La République », écrit-il (et j'imagine qu'il songe là à la Troisième), «ne reflétait pas la société. On le lui a assez reproché; à droite, autrefois, à gauche, aujourd'hui. Aujourd'hui, elle la reflète et le résultat s'observe : la disparition de toute vie intellectuelle.

«La démonstration s'impose : là où la société française règne, toute pensée s'éteint, toute langue se tait, toute oreille se ferme » (p. 23).

Cette dernière phrase est caractéristique. Que l'auteur n'a-t-il écrit :

« Là où la société règne, toute pensée s'éteint, *etc.* » ?

C'eût été une idée d'un grand intérêt, discutable, certes, comme toutes les idées, mais séduisante et féconde (et probablement vraie). Hélas, l'adjectif *française* gâche tout. On touche là à une curieuse obsession de Milner, esprit brillant et faux, habité par une stupéfiante haine de la France, dont sa petite plaquette donne en très peu de pages de très nombreux exemples :

«Autrement dit, je tiens que le savoir et l'étude n'ont pas de place naturelle dans la société française » (p. 8).

« Par là, la France a pu *enfin* [*c'est moi qui souligne : j'imagine qu'il s'agit du XIX*e *siècle*] s'approcher du modèle reconnu des sociétés civilisées : l'Angleterre, mais aussi, plus discrètement, la Prusse, à la fois honnie et enviée » (p. 15).

« Comprenez que la société française a toujours été la plus ennemie du savoir et de la pensée » (p. 25).

Il est bien vrai, Renan en témoigne, qu'après la défaite de 1870 la France humiliée a envisagé de se donner pour modèle le système universitaire allemand, et qu'elle l'a imité comme elle l'a pu. Mais la vie intellectuelle ne se réduit pas, Dieu merci, au système universitaire. Et à

aucun moment au cours des temps modernes la France n'en a été réduite a considérer avec envie la vie intellectuelle des autres grandes nations européennes. C'est bien plutôt sa propre vie intellectuelle, et plus largement sa vie *culturelle*, qui était de la part des autres pays un objet d'admiration et d'envie.

Mais dans la curieuse vision milnérienne, centré sur l'après-Sedan, la France n'avait d'autre choix que de se renier elle-même :

« Il lui fallut donc s'écarter du modèle de la Contre-Réforme, pour reprendre à l'Allemagne protestante et juive certaines de ses formes » (p. 13).

C'est peut-être bien en effet ce qui s'est passé : un Maurras ne disait pas autre chose, du point de vue exactement inverse. D'autant que Milner insiste et confirme :

« Bien entendu, il y avait un prix à payer : la mise à l'écart des catholiques » (p. 15).

Les catholiques, c'étaient tout de même à l'époque plus de quatre-vingt-dix pour cent de la population. On conçoit qu'ils aient quelque peu renâclé à se voir "mettre à l'écart". Milner reconnaît que le prix à payer était un peu lourd :

« Lourd sacrifice en effet qu'à des Français issus de fourreurs juifs ou de maçons italiens, on confie les enfants des Français de souche » (p. 16-17).

Milner a le droit de parler de "Français de souche", lui, d'autant que c'est pour en dire pis que pendre. Ailleurs, ils sont appelés "socio-français". Mais la condition d'une vie intellectuelle digne de ce nom reste la même : que ceux-là, les "Français de souche", ne puissent émettre aucune prétention, car la société française, on l'a vu – et j'imagine que par *française* il faut comprendre ici "socio-française" – « a toujours été la plus ennemie du savoir et de la pensée ».

Curieuse situation : je suis tout prêt à être d'accord avec Milner sur les méfaits d'une exigence de "reflet" entre société et "dispositif de gouvernementalité" d'une part, société et cohorte étroite, d'autre part, de «ceux qui savent ou qui, ne sachant pas, jugent licite de savoir » (p. 27). Que cette exigence de reflet soit fatale à la vie intellectuelle et plus

largement culturelle, je serais bien le dernier à en disconvenir. Mais dans les deux éléments disproportionnés qui, pour le bien de la vie de l'esprit, sont amenés à *ne pas* se refléter, je ne fais pas entrer les mêmes individus et les mêmes groupes. Il va sans dire que dans mon esprit ce ne sont pas les "socio-français" qui sont voués, comme l'insinue Milner sans peut-être y penser, et si l'on suit son raisonnement historique, à n'être *pas* reflétés, ou à ne l'être que très imparfaitement, dans le groupe étroit de ceux qui savent et peuvent parler à partir de leur savoir; cette masse de ceux qui ne savent pas n'a aucun caractère ethnique, dans mon esprit, et même ses confins sociaux sont plutôt flous.

Mercredi 27 novembre, onze heures et quart, le matin. Le principal théâtre des opérations, comme dirait Dantec, s'est déplacé depuis quarante-huit heures du champ politico-médiatique vers l'éditorialo-financier, qui m'est plus familier. Depuis lundi matin, j'attendais d'heure en heure un entretien téléphonique avec Claude Durand, qui finalement n'a eu lieu que ce matin. Et l'exaspérant, quand on attend un coup de téléphone, ici, surtout de la part d'un homme très occupé qui lui-même ne peut vous parler qu'entre deux rendez-vous, c'est qu'on ne peut téléphoner soi-même, on ne peut recevoir un appel, on ne peut travailler sur le net, car dans tous ces cas-là la ligne téléphonique, qui relève du modèle le plus simple et le plus archaïque, sonnerait occupé pour le correspondant. Toute l'existence est donc paralysée. Sans doute serait-il opportun de passer à une installation plus sophistiquée. Mais comme ce studio, malgré les beaux ferraillages défensifs et dilatoires de Sylvie Topaloff, doit faire l'objet d'une semaine à l'autre d'une saisie judiciaire, des aménagements ni les frais afférents ne sont vraiment à l'ordre du jour.

De mon plus récent entretien en tête à tête avec Claude Durand, dans son bureau, j'avais compris que le *journal* de l'année 2000, au lieu de me rapporter cent vingt mille francs comme tous les autres, ne me rapporterait que soixante mille francs – les éditions P.O.L, qui doivent le coéditer, refusant de débourser en ma faveur plus qu'elles ne me versent déjà mensuellement à titre global pour ma production. Soixante mille francs de perdus, et sur lesquels j'avais comptés, c'était déjà une très mauvaise nouvelle. Mais j'étais loin d'avoir tout compris, ou bien

compris. La lumière a commencé à me venir dimanche dernier, lorsque les distributeurs de la porte Dorée ont refusé les uns après les autres de me laisser retirer un sou. Ma situation bancaire était encore pire que je ne l'imaginais. Et pourquoi cela? Parce que les versements Fayard, dix mille francs par mois, s'étaient interrompus en octobre avec le dernier versement relatif au *journal* 1999, celui qui vient de paraître, *Retour à Canossa* ; et parce que les mensualités relatives au volume suivant, dont j'avais pensé qu'elles allaient automatiquement prendre la succession des précédentes, n'avaient pas fait l'objet d'un premier versement, et n'allaient pas faire l'objet du moindre.

La conversation avec Claude Durand ce matin a beaucoup éclairci tout cela, c'est-à-dire nettement assombri le tableau. Fayard et la P.O.L n'ont toujours pas trouvé d'arrangement précis pour la publication du *journal* de l'année 2000. P.O.L décidément ne veut pas débourser un sou de plus que ce qu'il me donne déjà pour l'ensemble de ceux de mes livres qui sont publiés chez lui. Du coup Fayard, pour n'être que de moitié dans la dépense, et pas davantage, ne veut rien me donner non plus. Dans l'état actuel des négociations, on en est là. Tous les points de vue sont parfaitement légitimes, et très compréhensibles (même moi je les comprends, c'est dire). Il n'en reste pas moins que le résultat tangible de cette configuration fâcheuse, en ce qui me concerne, c'est que ce ne sont pas soixante mille francs qui vont me passer sous le nez, mais cent vingt. Toute l'affaire de la publication de ce maudit *journal* 2000 aux éditions P.O.L, ou en coédition Fayard-P.O.L, est en train de tourner pour moi à la Bérézina financière. Cent vingt mille francs, c'est à peu près un tiers de mes revenus annuels. Personne ne peut s'accommoder d'un cœur léger de voir ses revenus chuter brutalement d'un tiers.

Lundi après-midi j'ai pu retirer en urgence, rue des Saints-Pères, un chèque de dix-huit mille euros, à peu près cent vingt mille francs (décidément!), dont soixante mille en avance sur le *journal* 2001, et soixante liés à *L'Inauguration de la salle des Vents.* Déposé aussitôt à la banque, ce chèque a rétabli la situation financière à court terme. Cependant il est très insuffisant pour que je m'acquitte de tout ce que je dois et que je devais régler ce mois-ci, alors que je comptais sur des rentrées nettement plus importantes. Pierre et moi devons dîner ce soir

chez les Finkielkraut, et j'en profiterai pour rembourser discrètement à Sylvie Topaloff les cinquante mille francs qu'avec sa générosité coutumière elle vient de payer pour moi à la B.N.P, qui refusait d'attendre plus longtemps mon versement annuel de remboursement relatif à Pli selon Pli, et qui menaçait de porter l'affaire devant les tribunaux. Restent les impôts, et reste le juge belge qui m'a prêté de l'argent pour le toit – pour ne rien dire de tout ce qu'il y a à payer en cette saison, à commencer par les assurances de la maison et celles de la voiture : tout cela quand mes revenus mensuels sont passés sans crier gare de trente mille francs à vingt mille (ou plutôt de vingt-sept mille à dix-huit).

Jeudi 28 novembre, neuf heures et demie du soir. Je dois partir demain matin pour la Suisse, afin d'assister demain soir, à Lausanne, à un dîner d'anniversaire en l'honneur de Jacqueline Voillat, la fondatrice du site de mes lecteurs. Lorsque nous sommes arrivés hier soir chez les Finkielkraut, à Bourg-la-Reine, pour y dîner, leur fils de quatorze ans venait de quitter la maison en claquant la porte, à la suite d'une dispute avec son père. Lundi soir, avec Stéphane Martin, je suis allé voir le danseur anglo-indien Akram Khan, au théâtre des Abbesses. Hier après-midi, comme je me préparais à payer, au magasin Lissac de la rue de Rivoli, une paire de lunettes que je venais de commander suivant la prescription de l'ophtalmologue vu le mois dernier à Condom, l'appareil de lecture de la carte a indiqué à plusieurs reprises que le paiement était refusé. Luc Charcellay, avec qui je suis allé travailler rue Braque, cette après-midi, m'a offert une grande et belle photographie de lui, une étude de nuages nocturnes. «Thomas a fait une fugue », nous a dit Alain en nous ouvrant la porte. Sur un immeuble proche de celui de Stéphane, rue d'Aumale, une plaque signale que Wagner a habité là, de novembre 1860 à juillet 1861 (il me semble). Jean-Paul était allé visiter la Conciergerie, hier après-midi, parce que son ami Paul lui avait dit que l'exposition de la série des Bagnards, après avoir été montrée à Cayenne, pourrait sans doute l'être là. Les haut-parleurs de la gare de Javel, ici, sous les fenêtres, retentissent de cinq heures du matin à minuit et constituent une nocence caractérisée, odieuse, insupportable. Nous étions assis à côté de l'homme qui dirige le théâtre de la Ville et aussi cette annexe des Abbesses, Gérard

Violette. Jean-Pierre Elkabbach m'a invité à débattre avec Daniel Lindenberg le 12 décembre, pendant une heure, sur la chaîne câblée du Sénat. Akram Khan est très beau, et même tout à fait "mon genre", ce qui ajoute considérablement, bien entendu, au grand attrait sur moi de sa danse. Madeleine Gobeil m'a plus ou moins désinvité à la grande soirée qu'elle donne ce soir même, tandis que j'écris ceci, en l'honneur d'une sienne amie italienne, quelque princesse vénitienne, je crois bien, qui vient de publier un livre sur les pierres de Venise. J'ai lu le *Ravelstein* de Saul Bellow, mon attention ayant été attirée sur ce livre, il y a plusieurs mois, par la comique photographie de couverture, très réussie, de l'édition française. Entre hier et aujourd'hui, j'ai signé des chèques pour un montant de quinze mille euros : remboursement à Sylvie Topaloff, impôts sur le revenu, assurance de la voiture, etc. L'appartement de Stéphane n'est pas très grand – c'est un ancien studio d'artiste, très haut de plafond, avec une petite chambre attenante – mais il a été aménagé avec un soin extrême, et il regorge d'objets admirables, d'œuvres d'art et de livres anciens. Mardi je ne suis pas sorti. Je ne m'entendais pas très bien avec Thomas Finkielkraut, jusqu'à présent, et je le soupçonnais même d'une bonne dose d'homophobie précoce; mais cet été il était charmant et lundi, au téléphone, il m'avait parlé avec beaucoup de gentillesse de mon passage chez Ardisson, et de l'indignation que lui avait inspirée la façon dont j'étais traité. Au même rang que nous au théâtre des Abbesses, il y avait Kudsi Erguner, qui a donné un concert à Lectoure, sur mon invitation, en 1997. Madeleine ne m'a pas à proprement parler *désinvité*, mais prévenu qu'il y aurait chez elle des gens assez excités et batailleurs, et que ma présence risquait de faire du grabuge. Dans la première proposition qui m'a été faite pour l'émission d'Elkabbach je devais être seul en face de Daniel Lindenberg, ensuite il fut question de Taguieff et de Finkielkraut. Le directeur de l'agence B.N.P. de Fleurance, qui à présent est une femme, m'a dit que ma carte fonctionnerait de nouveau dans quarante-huit heures. Flatters était enthousiasmé par sa visite à la Conciergerie. Stéphane a maintenant la passion des bizarres animaux de compagnie, il possède un caméléon, des grenouilles bleues, deux espèces de marmottes ou de je ne sais trop quoi, d'origine dûment exotique, qui sont très sympathiques et affectueuses, adorant être caressées. Le père et le fils s'étaient disputés à propos de

musique, le premier reprochant au second ses goûts médiocres en la matière, le second ne supportant pas de voir remises en cause et méprisées ses préférences. Le début de *Ravelstein* se passe à Paris, à l'hôtel Crillon, et les cinquante premières pages sont très distrayantes, malgré la manie très américaine de l'auteur de souligner le prix de tout, et de décrire une veste comme *expansive.* Akram Khan est accompagné par d'excellents musiciens indiens. Nous avons passé à Bourg-la-Reine une soirée très chaleureuse, vraiment intime, avec les seuls Finkielkraut, à boire un vin délicieux. La perspective d'exposer sous ces voûtes magnifiques, au cœur de Paris, avait complètement renversé l'humeur de Jean-Paul, assez sombre ces derniers jours. Il a aussi été question de Plenel, pour l'émission, mais il n'est pas à Paris ce jour-là. A mesure qu'on avance dans le roman, le grand âge ou l'extrême fatigue de l'auteur se font sentir, il est de moins en moins question de l'amusant Ravelstein et de plus en plus de l'invalide narrateur, et la lecture devient très ennuyeuse. Le jeune homme, heureusement, est rentré vers le milieu du dîner, mais nous ne l'avons pas aperçu.

Cully, hôtel du Major-Davel, vendredi 29 novembre, six heures du soir. Entre Paris et Lausanne, ou plus exactement Cully, je viens de faire un voyage qui ne fut pas déplaisant, mais très compliqué, car, n'ayant pas prévu de venir ici sans repasser par Plieux, j'avais négligé de me munir de cartes routières, et j'ai beaucoup erré. Je me suis arrangé, sans l'avoir vraiment voulu, pour toucher à la fois Arc-et-Senans, Arbois, Poligny, Champagnole et Pontarlier, ce qui est certainement une aberration.

Je crois m'être rendu une fois à Arc-et-Senans, il y a très longtemps, mais je ne me souvenais pas que le portail d'accès fût tout à fait si beau.

Arbois, patrie de Pasteur, semble avoir conservé un certain attrait, grâce à deux belles tours ou clochers, et à un beau cadre de vignes. Cependant les abords sont hideux, comme partout.

Dans Poligny, le long de la grande rue, on voit un nombre assez étonnant de beaux hôtels du XVIIIe siècle.

Quant à Pontarlier, le voyageur pressé n'en aperçoit guère que de sinistres faubourgs.

Toutefois il reste entre ces petites villes de beaux fragments de belle campagne triste, bien accordée à la saison et au temps sombre qu'il fit tout aujourd'hui. J'ai d'abord écouté, une fois de plus, le concerto pour violoncelle de Schoeck, auquel je m'attache un peu davantage à chaque audition nouvelle; puis, à la radio, sur France Culture, une longue émission sur Camus, au cours de laquelle on l'entendait lire *L'Étranger* ; enfin, sur un poste suisse, la huitième symphonie de Bruckner – hélas, je crains qu'à mon âge il n'y ait plus grand-chose à faire : c'est certainement ma faute, mais Bruckner ne m'a jamais vraiment retenu; ses symphonies me semblent toujours commencer et s'interrompre, recommencer et s'interrompre de nouveau, très indéfiniment.

Samedi 30 novembre, huit heures et demie du matin. Me voici très content de cet hôtel du Major-Davel, et de Cully par la même occasion, ou l'inverse. Ainsi que je l'ai déjà noté cette année, ou une autre, mes premiers rapports avec ce village datent d'un voyage avec X, ses parents et ses sœurs – était-ce en 1970 ? Pour toute cette petite famille de l'Arkansas, c'était le premier voyage en Europe. Je ne serais pas étonné que ce soit resté le seul. M'avait beaucoup frappé qu'à Venise, sur le Grand Canal, le père s'intéressait presque uniquement au fonctionnement du vaporetto et à son moteur, et pas du tout aux palais échelonnés le long des rives. Des photographies, qui longtemps sont remontées assez régulièrement à la surface désordonnée du temps, nous montrent, X et moi, appuyés à ce grand aigle de pierre qui se dresse au col du Simplon, parmi les rochers. Peut-être ont-elles été prises dans l'après-midi même du jour où nous avions pique-niqué ici, au bord du lac, au pied de ce monument au major Davel qui se dresse exactement sous ma fenêtre, tandis que j'écris ceci.

Je viens de me livrer à un petit déménagement, dans cette chambre, pour que la table, qui tournait le dos à l'air libre, à l'espace ouvert, et ne faisait face qu'à la cloison, regarde la fenêtre au contraire, de sorte qu'à présent j'ai tout le fond du lac entre mes phrases. Je paie cette nouvelle disposition d'un littéral éblouissement, car le jour se lève exactement dans l'axe de cet écran, au-dessus de la haute vallée du Rhône et des

montagnes enneigées. J'imagine qu'en été on ne voit pas grand-chose, de cet étage. En effet l'esplanade gazonnée, devant l'hôtel, est plantée de superbes vieux arbres. Mais en cette saison-ci ils n'ont pas une seule feuille, et le regard, s'il s'abrite un peu sous la main, passe à loisir entre leurs branches torturées, en chemin qu'il est vers la vaste étendue des eaux, pour l'instant incendiée par le soleil levant, au pied des vignes de Lavaux.

Il me semble que je pourrais vivre ici. Oui, c'est un des endroits de la terre où je pourrais jeter l'ancre, si le besoin s'en faisait sentir. Par chance ils sont assez nombreux – moins nombreux tout de même, hélas, que les lieux où je mourrais de chagrin, parce que la beauté du monde, si elle les a jamais touchés, les a désertés pour toujours. Ici le combat se mène encore, il n'est pas tout à fait perdu. Avant même le petit déjeuner, dans l'aube frisquette, j'ai fait une jolie promenade à travers le village, et sur les rives tranquilles. Bien sûr, tout cela était certainement mille fois plus séduisant il y a cinquante ans, ou seulement trente, au temps de notre fameux pique-nique, aux Arkansiens et à moi. Je crois qu'à mes compagnons de voyage, qui devaient joliment s'en ficher, j'avais parlé alors de *La Nouvelle Héloïse*, à cause de la proximité de Clarens. Mon évocation n'était que pontons clapotants, jardins où l'on accoste en riant, grosses maisons simples sous les arbres, avec les vignes qu'on a au coude, dans les chambres, et la neige au bout du bras. Le XVIIIe siècle est la grande époque architecturale de la Suisse. Je suis sûr que tous ces villages des bords du Léman, ou du lac de Bienne, n'ont jamais paru sous un jour plus attrayant qu'au temps du major Davel, de Jean-Jacques et de Mme de Charrière. Ils n'ont fait depuis que perdre un peu de leur charme, très lentement d'abord, jusqu'au dernier demi-siècle, et très vite à présent, sous la pression démographique – ces rives sont beaucoup trop peuplées pour leur bien – et par l'effet du mauvais goût.

En ces parages le mauvais goût, pour agir, choisit de préférence le truchement des fenêtres, des "ouvertures" en général, des vitrines, des baies, des galeries couvertes, des vérandas. Toutes les maisons d'ici, presque sans exception, ont été gravement enlaidies par les outrages infligés à leurs fenêtres, en général dans le sens d'un élargissement. A cet hôtel même, qui remonte sans doute au XVIIIe siècle, lui aussi, on a

ajouté une vilaine galerie couverte, et on a défoncé impitoyablement les murs du rez-de-chaussée afin que le vieux bâtiment communique largement avec elle (ce qui se voit très bien de l'extérieur). Partout, quand elles ont moins d'un demi-siècle, les fenêtres et toutes les ouvertures sont laides, brutales, taillant sans amour et sans délicatesse dans la masse des bâtiments anciens. En somme on est passé du paraître au voir, et ce serait là le chemin de la barbarie, ou du moins de l'épuisement de la civilisation.

Jadis un bâtiment participait d'un spectacle. Il était là pour s'offrir au regard : au regard de ceux qui l'habitaient, bien sûr, mais au regard des autres aussi bien, des promeneurs, des visiteurs, des concitoyens, des voyageurs. A l'époque contemporaine, on n'habite plus que pour soi-même et pour être soi-même, pour son confort, pour le spectacle dont on va jouir – pas pour celui qu'on va donner : l'autre est gommé, et se soucier de lui, ce qui n'est pas sans exemple, certes, ne saurait plus relever que de l'ostentation. *Paraître* a glissé tout entier du côté de la seule vanité : ce n'est peut-être pas un crime, selon le sentiment dominant, mais c'est toujours un ridicule. Il ne s'agit plus que de *voir*. Pour mieux voir, que ce soit sur les quais de la Seine, à Paris, en face du Louvre, ou sur les rives du lac Léman, face au Mont-Blanc, on élargit toutes les fenêtres, on défonce les vieilles façades, on détruit toutes leurs proportions, elles n'ont plus d'être ni de forme; et le regard, que ce soit dans un sens ou dans l'autre, de l'intérieur à travers les ouvertures, de l'extérieur en les observant, ne trouve plus en elles matière à se construire.

Le grand paradoxe d'un monde élaboré autour de l'idée qu'il faut voir et voir encore, ne faire que *voir* sans se soucier de *paraître*, c'est que bientôt il n'offre plus rien à voir. Tout y est laid : c'est d'ailleurs ainsi que le tourisme, agencé tout entier autour du seul désir de voir, de donner à voir, et peu importe quoi, ne sécrète autour de lui que la hideur, et la destruction à grande échelle du monde visible.

Il ne faut pas oublier que la figure emblématique de la "fenêtre-bandeau", de la fenêtre toute en largeur, sans forme, sans contrainte, sans aspiration vers le haut, c'est Le Corbusier, ce Robespierre de l'architecture, voire ce Pol Pot, un homme qui, l'eût-on laissé faire eût

détruit tout le centre de Paris. Et tout ce qui enlaidit Cully depuis cinquante ans – ces affreuses baies qui défigurent toutes les vieilles façades – ne relève jamais que d'un Le Corbusier vulgarisé et vulgarisé encore, fort dépourvu de son effrayant génie.

Au fond on ne fait jamais que tourner indéfiniment autour de deux ou trois idées, qu'on n'en finit pas d'essayer de préciser sans y parvenir jamais tout à fait – c'est peut-être le travail des exégètes (espérons-le). J'ai écrit mon *Éloge moral du paraître* en quelques semaines et sans trop y penser, avec pour principal dessein, il m'en souvient, de soutirer dix mille francs, rien du tout, mais j'en avais un besoin urgent, à un éditeur toulousain. Or sans doute ai-je dit là, sans y prendre garde, le principal de ce que j'avais à dire. Le reste n'est que tentatives, de ma part, pour tâcher de me comprendre un peu mieux (ne parlons pas de me faire comprendre…).

***

La soirée d'anniversaire de Jacqueline s'est déroulée aussi bien que possible, hier soir, dans un salon particulier d'un restaurant du centre de Lausanne. L'héroïne de la fête, malheureusement, souffrait d'une extinction de voix. Elle m'a demandé de lire à sa place les vers qu'elle avait écrits pour l'occasion. J'en ai "chanté" une partie, à ma manière. Et j'espère que la distance qu'apporte nécessairement la mélodie, si c'est bien le mot, ou l'emphase de la diction, n'aura pas été perçue comme une ironie ou comme une forme d'irrespect : car le poème, malgré ses touches d'humour, était revêtu – c'est la loi du genre, mais je ne m'en suis avisé qu'un peu tard – d'une forte charge d'émotion. Il avait des choses importantes à dire, ne serait-ce qu'aux proches de l'auteur. Et je crains que certaines d'entre elles ne se soient perdues entre mes cris, mes râles, mes beuglements et mes modulations sauvages : ce sont là traitements qu'on peut faire subir à sa propre prose, ou à ses propres vers, mais qui deviennent bien cavaliers dès lors qu'en font les frais les écrits d'un autre, ou d'une autre. Telle est du moins l'inquiétude qui est venue

me turlupiner cette nuit, parmi les bouffées paranoïaques qui sont chez moi, hélas, l'inévitable rançon des meilleurs banquets.

Cela dit, je suis bien content de n'avoir pas amené ma mère, car dans la confrontation des "trois mondes", comme dit Jacqueline, qui étaient là mélangés – la famille, le milieu professoral, et le cercle des amitiés "achriennes" –, le troisième n'était pas le plus discrètement représenté, par exemple en la personne de ces deux garçons qui sont venus cet été à Plieux, et qui ne cessent de se donner l'un à l'autre, et à tout l'entourage, quel qu'il soit, les témoignages d'un attachement pour le coup un peu ostentatoire. Il y avait là le gendarme Éliézer, venu de son Jura voisin, et cette attitude le mettait hors de lui, comme la seule description qu'on fait d'elle, au téléphone, suffit à mettre hors de lui Flatters. Bien que je ne sois pas sûr d'approuver ces démonstrations dans tous les contextes, à Lausanne elles ne me dérangent pas personnellement; moins qu'à Plieux en tout cas : mais je ne me soucierais pas d'y confronter ma mère, quoique Jacqueline Voillat y confronte bien la sienne, moins directement concernée il est vrai.

Dimanche 1er décembre, neuf heures et quart, le matin. Autre lever de soleil magnifique sur le lac, encore plus éblouissant que celui d'hier. Entre sept heures et demie et maintenant, toutes les combinaisons possibles d'éclairage se sont échelonnées sous mon regard. Les montagnes n'étaient d'abord que des silhouettes escarpées, déchiquetées, très noires sous le ciel blanchissant. A l'instant toute la chambre était envahie par les reflets dorés, miroitants, envoyés par le lac : elle tremblait de lumière, et j'ai dû tirer aux trois quarts les rideaux pour écrire ceci face à la fenêtre.

Je lis dans la préface qu'a donnée Philippe Jaccottet à l'édition *Poésie/*Gallimard d'*Air de la solitude* que le pays de Gustave Roud est « celui qui commence quand on tourne le dos aux Alpes et au lac de Ramuz, un pays de collines resté aujourd'hui encore un vrai pays de paysans, le Haut-Jorat ». Hier soir je lisais à Jacqueline *Adieu à une route*

morte : à elle « Ces haches entre Missy et Saint-Aubin » disaient précisément quelque chose, c'est comme de l'intérieur qu'elle comprenait aussi « Ah ! pourquoi suis-je descendu de lieue en lieue au long d'une sombre Broye d'arrière-automne...». J'aimerais suivre ce chemin en sens inverse, m'élever jusqu'à ses hauteurs. Mais comme d'habitude le temps manque. Ma mère m'attend en milieu de journée à Royat. J'ai retenu pour ce soir une chambre à Chamalières.

Jaccottet écrit aussi que « Roud a compris très tôt que ce qu'il nomme sa "différence" (et pourquoi serions-nous moins discrets que lui à cet égard, quand toute inquisition dans ce domaine fausse la vérité de ce qui est désir, passion, souffrance, et quand l'œuvre dit là-dessus exactement ce qu'il y a à en dire?) le condamnait à la solitude, le privait à jamais de cet accord avec le monde et avec les autres dont l'image lui apparaît souvent, dans ses poèmes, au-delà d'une vitre (qui le lui montre et l'en sépare) ».

Ah bon ? Première nouvelle…

Chamalières, hôtel Radio, sept heures et quart, le soir. Je viens de faire en voiture une belle et sombre promenade avec ma mère, curieusement assez gaie – la promenade, mais ma mère aussi, ceci entraînant cela.

Elle m'avait dit au téléphone, récemment, qu'elle ne rêvait que de ces hauts lacs de l'Artense où elle allait le dimanche avec mon père, jadis, Montcineyre, La Godivelle, Chauvet, Crégut, la Landie. C'est de ce côté-là que j'avais l'intention de la conduire, mais je ne suis arrivé chez elle, de Lausanne, qu'à trois heures passées : il était un peu tard pour aller si loin, d'autant qu'il tombait des cordes, et que déjà il faisait presque nuit. Dans ces conditions n'importe qui dans son bon sens aurait décidé de rester chez soi, surtout à quatre-vingt-onze ans. Mais elle n'a pas envisagé un seul instant cette possibilité, et donc « nous voilà partis », comme elle aime à dire, toujours sous une pluie battante, montant directement au-dessus de Royat, touchant à La Font-de-l'Arbre, à Manson, à Laschamps, franchissant le col de la Moréno et nous

retrouvant vers quatre heures et demie dans la crypte de Notre-Dame d'Orcival.

Les abords de l'église et tout le village ont été très maltraités depuis des années, et bien sûr cela ne va pas s'arrangeant. Il y avait déjà la façade hideuse, paléomoderne, d'une auberge qui gâchait la plus belle approche sur l'admirable chevet. On a dû trouver que ce n'était pas suffisant, on a rajouté au milieu d'un rond-point, juste au pied de l'abside, un épais buisson de panneaux indicateurs : si vraiment on ne pouvait pas le mettre ailleurs, ce que j'ai du mal à croire, on aurait pu le faire aussi bas que possible, disposer les indications sur le socle bas d'un ilôt central, par exemple – mais non, ça n'aurait pas assez saccagé le plaisir des quelques vrais amateurs d'art roman.

Heureusement il leur reste l'intérieur de l'église, à ceux-là, la nef, le chœur, la crypte. Voilà bien l'un des rares domaines où je sois d'un chauvinisme auvergnat implacable. C'est peut-être atavisme? En tout cas l'art roman ne me touche jamais autant qu'en ce pays-ci.

Nous vîmes Tuilières et Sanadoires, les abrupts rochers, dans la nuit tombante et la tempête. Nous vîmes le lac de Guéry, nous franchîmes le col de la Croix-Morand, nous rencontrâmes les premières neiges et le brouillard, nous suivîmes des routes minuscules vers des hameaux perdus, au-dessus de la vallée de Chaudefour et du lac Chambon. Est-ce parce que nous nous dirigions vers l'ouest? La nuit fut plus longue à venir tout à fait qu'on n'aurait pu d'abord l'imaginer. A quatre heures elle semblait être là tout entière, à cinq heures et demie il restait pourtant encore un peu de jour, une vague lueur lointaine qui faisait rendre aux bruns toutes leurs ombres et conférait aux noirs un éclat mat. Jamais je n'avais vu si impressionnant qu'en ce crépuscule extrême le château de Murols, énorme et rond sur sa butte, se détachant sur le fond du Cézallier, tel qu'il nous apparut entre deux sapins, d'un virage de la route qui du lac Chambon ramène au col de la Ventouse.

Il faisait cette fois tout à fait nuit quand nous nous sommes retrouvés à Rouillas-Bas, où ma mère enfant passait ses vacances, il y a de cela… quatre-vingts ans. Elle se souvenait de chaque maison, et de dizaines de noms qui aujourd'hui, sans doute, ne diraient plus rien à personne. J'oublie moi-même celui d'un ami de son père, dont elle a voulu revoir la

“propriété”, comme elle dit, sur les hauteurs qui dominent le lac d’Aydat. Le seul témoin de ce monde englouti est cette amie chez qui descend ma mère quand elle est à Paris, et qui demeure rue de l’Église, non loin de notre tour de Beaugrenelle. Jeune fille, de Rouillas-Bas, Madou allait à Saint-Amant-Tallende à bicyclette. La remontée était bien rude, l’adolescente peinait, elle se mettait sans doute en danseuse, et peut-être il arriva que sa jupe ou sa robe s’ouvrissent un peu trop :

«Faudrait p’têt penser à couvrir le moteur! » aurait crié un paysan.

C'est ce genre d’anecdotes presque centenaires, elles abondèrent – qui me fait écrire que l’après-midi fut assez gaie…

Plieux, lundi 2 décembre, six heures du soir. Je viens d’hésiter entre mon lit et ce *journal*, qui ne l’a emporté que de justesse, grâce à un effort nietzschéen (ou bergsonien?) de volonté de ma part. Je suis en piteux état, et Plieux, à ceci près que j’y retrouve Pierre, ne va rien faire pour améliorer ma condition. Il pleuvait à mon retour, au début de l’après-midi, et la pluie n’a guère cessé depuis lors. C'est une pluie froide, bien proche de la neige. D’ailleurs il neigeait sur le Massif central lorsque je l’ai quitté en fin de matinée.

Ce pauvre bâtiment a piteuse allure, comme toujours lorsque les éléments l’attaquent. La butte ni le jardin n’ont pas reçu de soins depuis septembre, l’herbe est très haute, les plantes parasites sont partout. On croirait une maison abandonnée, demi-ruinée. L'humidité et le froid ont franchi sans mal les murs crevassés, toutes les pièces leur sont soumises. Je suis transi et courbatu de toute part, j’ai l’esprit complètement embrumé, au point de devoir réfléchir trois minutes avant de tracer la moindre de ces phrases insignifiantes. C'est peut-être fatigue générale, ou pis, car Pierre ne paraît pas aussi réfrigéré. Il est vrai que c’est un montagnard – mais moi aussi, après tout…

Moi qui les aimais tant, et qui les aimais seuls, même, je ne puis plus faire de voyages en voiture sans souffrir au bas du dos et aux fesses. Et lorsque je mets pied à terre après une ou deux heures de route, pour ne

rien dire de six ou sept, il me faut plusieurs minutes pour arriver à me déplier, comme si j'étais un vieillard. Plus préoccupant, la douleur au bas-ventre ne me quitte plus guère, et souvent elle se fait plus vive. En mettant les choses au mieux, et pour ne pas envisager pis, il s'agit de cette hernie que le médecin de Lectoure, dès le printemps dernier, me conseillait de faire opérer assez vite. J'avais remis au 15 octobre de commencer à y songer, car je voulais finir d'abord *L'Inauguration de la salle des Vents*. Nous sommes au début de décembre, la deuxième couche d'écriture de *L'Inauguration* n'est pas terminée, et quand elle le sera elle ne sera pas définitive. Il faut que j'en vienne à bout au plus vite, car les sommes liées par contrat à la remise d'un texte complet me seront versées seulement, comme il est logique, quand je pourrai le fournir à l'éditeur. Ce ne sera pas avant janvier. Mais le 31 janvier il me faut remettre à la P.O.L le *journal 2000* revu et corrigé, et la *Vie du chien Horla*, dont je n'ai pas tracé un mot. J'ai quarante lettres urgentes à écrire, et je dois mettre au net sans délai, pour publication à Genève, ma partie de l'entretien entre Carrère, Finkielkraut et moi, diffusé sur France Culture en mai ou juin dernier. Ne parlons pas d'un grand parti à diriger, et d'éditoriaux à fournir !

Dans ces conditions, comment envisager de se faire opérer? Je n'en ai ni le temps ni l'argent. A moins qu'une aggravation ne me force à précipiter le mouvement, ce n'est pas avant février que je pourrai me mettre à y songer. En attendant je suis aussi délabré que mon château, alors qu'il me faudrait travailler quinze ou seize heures par jour – encore ne serait-ce même pas suffisant pour m'acquitter de toutes les tâches qui m'incombent, ou dont je me suis chargé volontairement (personne ne m'a demandé d'écrire une *Vie du chien Horla* – sauf le chien Horla, peut-être, et mes remords à son égard).

***

La promenade dans la montagne avec ma mère, hier après-midi, avait été assez réussie, trouvais-je, malgré le mauvais temps et l'impatiente nuit de décembre. Je n'en dirai pas autant du dîner qui a suivi. D'abord il

a eu lieu chez ma mère, malgré mes tentatives diplomatiques, mais appuyées, pour que nous nous rendions plutôt dans quelque restaurant. L'appartement de ma mère suffit à saboter mon humeur en un instant. Quant à l'ordonnancement du repas, je ne peux même pas en parler ici. C'est à se demander si l'hôtesse ne voit ni ne sait ce qu'elle fait, ou bien si elle y met de la provocation. On n'ose pas porter les couverts à sa bouche, rien que de les contempler donne la nausée. Le vin rouge était sans doute ouvert depuis deux ou trois semaines, la bouteille n'était qu'à demi pleine : il avait un goût de vieux porto, je veux dire de très mauvais vieux porto. Je ne serais pas étonné que ce soit lui qui m'ait retourné l'estomac – car en plus de tous mes autres maux, j'ai l'estomac sens dessus dessous : Pierre me soigne au Primpéran (tiens, voilà un joli titre possible : *Primpéran* – mais Claude Durand ne voudra jamais…).

Du moins ai-je coupé à la nuit chez ma mère, qui est une épreuve encore pire que les repas qu'on y prend, serait-ce seulement parce qu'il faut bien essayer de se laver, et qu'après l'usage des serviettes on a les doigts et le reste qui sentent mauvais pendant des heures. Ne parlons pas de l'état de la baignoire. Aussi avais-je pris la précaution de retenir une chambre à l'hôtel Radio, à Chamalières. Lui aussi, cette fois, ne m'a satisfait qu'à moitié. En tout cas je déconseille vivement aux voyageurs la chambre 28, qui paraît tout à fait confortable, mais qui est très mal insonorisée, et qui surmonte un bureau, un office et un couloir carrelé, où le moindre geste accompli, le moindre pas, un placard qu'on ouvre ou qu'on ferme, une chaise que l'on déplace, une cuillère qu'on pose sur une table ou sur un plateau, retentissent directement dans votre lit, et dans votre tête. J'étais réveillé à six heures, à l'arrivée de la première réceptionniste – d'ailleurs tout à fait aimable, là n'est pas la question : mais il faudrait au moins lui interdire les talons hauts, ou seulement mi-hauts, et la munir plutôt de pantoufles, comme tout le reste du personnel.

Tac tac tac tac tac tac tac tac tac tac tac tac… Ça rend fou. L'être déjà ne protège même pas.

L'hôtel Radio vaut surtout pour sa bonne table, je crois – je n'en ai pas profité cette fois-ci, le restaurant est d'ailleurs fermé le dimanche soir –, et pour sa très curieuse architecture 1930. La décoration n'est pas à la hauteur, malheureusement. Comme les éléments d'époque ont sans doute

été jetés lorsqu'ils se sont trouvés simplement démodés (vers 1960, mettons), aujourd'hui ils font gravement défaut. On les a remplacés par des meubles, des bibelots et des peintures très vaguement Arts déco, mais tels qu'on imagine le style Arts déco dans des feuilletons recommandés par *Télé 7 Jours.* L'hôtel Radio n'étant pas sans quelque ambition, serait-ce seulement à cause de la bonne réputation de sa cuisine (une étoile au guide Michelin), il devrait engager un décorateur (moi, par exemple, malgré l'élévation de mes prix).

Paraphrasant Ricardou et ses *Révolutions minuscules,* je devrais écrire un volume d'*Irritations minuscules.* On y lirait par exemple qu'à l'hôtel Radio de Chamalières le jus de fruits du petit déjeuner est servi dans un verre absurdement trop petit. Ce gobelet ne saurait convenir qu'à un rare élixir.

A l'hôtel du Major-Davel de Cully, sur le lac Léman, c'est le vin de Lavaux qui est servi dans des verres trop petits – non, *petits*, passerait encore : mais ils sont trop serrés au col. On ne peut boire qu'en rejetant la tête en arrière, par gorgées infimes. Or ce vin de Lavaux, si je l'aime bien, c'est qu'il se boit comme de l'eau…

Et que dire de l'article central de la première page du *Monde*? Il y a des années que je m'en irrite – *minusculement*.

Le Monde se présente plié en deux – la première page sur la face *extérieure* du pli, bien entendu. L'article central est en général une sorte de billet d'humeur, souvent assez futile et divertissant. C'est souvent lui que l'on lit en premier. Malheureusement il est coupé en deux par le pli, on ne peut le parcourir qu'en passant plusieurs fois d'une face à l'autre du journal. Quand on est chez soi passe encore, on peut déplier; mais dans la rue ou dans le métro c'est insupportable. Or combien de gens jettent un premier coup d'œil au *Monde* dans la rue, dans le métro ou dans un ascenseur? Est-il concevable que depuis je ne sais combien de mois personne au *Monde* ne se soit avisé que rien ne serait plus simple que de descendre l'article central de deux ou trois centimètres, de façon qu'il puisse être lu sans va-et-vient d'une face à l'autre? C'est d'ailleurs toute la division de la première page qui devrait coïncider avec le pli. Le progrès en confort de lecture serait gigantesque. A quoi peuvent bien penser les responsables ? En voilà d'autres qui devraient m'engager, par

exemple ! Mes talents sont insuffisamment exploités. Je vais téléphoner à mon Edwy.

Neuf heures du soir. Me frappaient comme d'habitude et plus que d'habitude, hier matin, comme je suivais le lac Léman entre Lausanne et Genève, la beauté du paysage, d'une part, les terribles atteintes qu'il a subies, d'autre part, et qu'il continue de subir.

Les lourds nuages qui pesaient sur la France et la Suisse se sont déchirés d'un coup, très brièvement, à la hauteur de Rolle ou de Nyon, je ne sais plus. Et toutes les montagnes de la Haute-Savoie se sont offertes un moment au regard, autour du massif du Mont-Blanc miraculeusement lumineux, brillant, blanc et or sous le ciel presque noir. Voilà ce qu'ont contemplé des siècles durant les beaux villages des rives, les fermes des hauteurs, les longues maisons entre les vignes en terrasses, les délicieux châteaux de plaisance qui se succèdent au milieu de leur parc – de leur parc ou de ce qu'il en reste, car, de ce merveilleux théâtre de verdure offert à la contemplation de l'espace, ne subsistent au pied des pylônes que des lambeaux, défiés par la brutalité du siècle.

En suivant les berges d'Ouchy, un peu plus tôt, j'avais éprouvé des sentiments très voisins. Et j'allais les retrouver quelques heures après, entre Clermont-Ferrand et Royat, le long de cette "avenue de Royat" qui fit longtemps l'orgueil de Chamalières.

On est trop indulgent avec les architectes de l'époque moderne. On ne proteste pas assez. Je veux bien qu'un très petit nombre d'entre eux ont édifié quelques chefs-d'œuvre, que dix ou douze sont des génies ; mais à en juger par le bâti du dernier demi-siècle, par l'architecture *moyenne*, courante, ordinaire, de la fin du deuxième millénaire, quatre-vingts pour cent de ces messieurs (et dames), et je pense que ce n'est pas assez dire, *quatre-vingt-dix pour cent* plutôt, et c'est encore une hypothèse basse, sont des sagouins.

Ils nous intimident parce que nous nous disons qu'ils possèdent un langage que nous ne maîtrisons pas, que les secrets de leur art nous sont

inconnus, que ce sont des spécialistes, qu'ils doivent savoir ce qu'ils font. J'ai longtemps pensé cela moi-même. Mais l'heure a sonné de la révolte. Les architectes des deux ou trois dernières générations sont peut-être des spécialistes, mais comme la plupart des spécialistes d'aujourd'hui, comme les médecins, comme les magistrats, comme les savants, comme la plupart des professeurs ils sont incultes, ils n'ont reçu que de l'instruction mais pas d'éducation, ils n'ont aucun goût, ils croient que la littérature est faite pour être *intéressante*, ils ne comprennent rien à l'art et à l'histoire de l'art, ils sont incapables de donner du bonheur et de créer de la beauté. Pis : ils sont prodigieusement capables de *détruire* la beauté du monde, et de nous ravager de colère et de tristesse.

Quand ils agissent seuls, quand rien n'entoure de près ce qu'ils bâtissent, quand ils n'ont pas à tenir compte de ce qui précède leurs interventions, il arrive parfois, très rarement, qu'on puisse admirer leur travail, ou au moins s'en accommoder – encore s'arrangent-ils, même dans ces cas-là, pour enlaidir le paysage, en général. Mais chaque fois qu'il a fallu faire appel à eux pour agrandir un édifice ancien, pour l'adapter à des besoins nouveaux, ou simplement dans le dessein stupide de le "moderniser", ils l'ont souillé et nous en ont dégoûtés. Je pense aux grands hôtels de la Belle Époque, que ce soit à Lausanne ou plus modestement à Royat. Ils ne relevaient certes pas du grand art, pour la plupart. Mais ils donnaient une sorte de plaisir à l'œil. On était content qu'ils soient là. Or, pour peu qu'on ait laissé un architecte des cinquante dernières années y toucher si peu que ce soit, toute séduction les a quittés. Et ne parlons pas de ce qui a été construit à leurs côtés, devant eux, derrière eux, en face d'eux, au-dessus ou au dessous : c'est presque invariablement un désastre; et encore le terme est-il trop noble, trop grandiose, trop terrible pour la médiocre mesquinerie de ces catastrophes.

L'architecture vernaculaire 1900, elle-même bien inférieure, dans l'ensemble, à celle de 1820 ou de 1750, est à cent coudées au-dessus de celle du récent tournant de millénaire. Il y a d'abord que les matériaux modernes sont hideux. On ne peut rien construire de bon, et ne songeons même pas à la beauté, et encore moins à la grandeur, avec toute cette camelote de mauvais ciment, de béton, d'aluminium ou de parpaings qu'on voit submerger les villes et surtout les campagnes. Mais il y a aussi

une vraie sauvagerie à l'œuvre, une barbarité active montant partout à l'assaut de tout ce que nous avons aimé. Est-ce inculture, absence de regard, vanité folle, indifférence ou bien vraie méchanceté, parti délibéré de nuire? Parfois l'on penche pour la dernière hypothèse, bien qu'elle ne soit pas la plus vraisemblable (une haine plus ou moins consciente, par exemple, de la part de la petite bourgeoisie triomphante, à l'égard des classes qui l'ont précédée et qu'elle a vaincues?).

L'un des plus beaux sites de Lausanne, c'est celui où se dresse le tribunal. Nulle part la ville n'est plus ouverte, mieux offerte à l'air, plus voluptueusement abîmée dans le spectacle de son lac, et des montagnes. Le palais de justice lui-même a été construit dans la seconde moitié du XIXe siècle. C'est un bâtiment pompeux, d'inspiration éclectique, qu'on ne songerait certes pas à donner en exemple de grâce ou d'originalité, mais qui néanmoins ne dérange pas. Sa solennité lourdaude s'accorde même assez bien aux grands sentiments volontiers périchonnesques que procure le triple infini lémanique : la vue en direction de Genève, à droite ; en direction du Valais, à gauche; face à toutes les Alpes françaises au milieu, par-dessus la mer intérieure, admirablement envahie de transparent ciel helvétique. Qu'est-ce qui remplit de joie, en un site pareil? L'énormité lumineuse de la vue. Il n'aurait fallu qu'une chose, *une seule* : surtout ne pas y toucher. Or on a commencé par lui imposer un long trait de ciment, à peine en contrebas, pour qu'il ne soit pas possible de l'aimer sans buter d'abord sur cette blancheur agressive et plate. Mais ce n'était rien encore. Pour mieux la barrer, pour la circonscrire, pour la dépouiller de quelques-uns de ses plus beaux morceaux, on a construit ou laissé construire une chose qu'il serait encore trop d'appeler *laide*, puisqu'elle n'est rien, un simple cube de béton, qui abrite peut-être je ne sais quoi, mais dont la fonction principale est de proclamer que de la vue on ne veut pas, ni du lac, ni de l'immensité de l'air, ni des anciennes noces de la ville avec tout ce qui l'avait fait aimer des meilleurs voyageurs anciens.

Mardi 3 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Évidemment il serait très facile, et sans doute assez pertinent, de réduire mes positions, si c'est bien le mot, ou mes simples tropismes d'opinion, à propos de l'architecture d'une part, mais de la société en général, à la nostalgie d'un bourgeois ancienne manière, confronté à l'effondrement de son univers. J'y songeai, hier matin, en contemplant, de l'hôtel Radio, Chamalières à présent méconnaissable, tout hérissé d'immeubles-tours aussi vilains les uns que les autres. J'y avais songé avant-hier, en remontant l'avenue de Royat, où les ultimes grandes villas fin de siècle (le XIXe, bien sûr) se serrent chaque jour un peu davantage pour faire plus de place aux affreux buildings qui ont poussé à l'emplacement de leurs voisines démolies, et qui achèvent de grignoter leurs jardins. Dans notre maison des Garnaudes, un peu plus haut, un peu plus près des Bois-Noirs, j'ai passé une enfance assiégée, puisque chaque jour se rapprochait le moment où il faudrait vider les lieux. En effet, nous sommes partis, lorsque j'avais douze ou treize ans. La maison est toujours debout, en tout cas elle l'était à mon précédent passage. Mais une longue barre d'habitation la jouxte, et il ne reste presque rien du parc où j'ai grandi. Comment ne serais-je pas de toutes mes fibres du côté de ces maisons-là, de cette architecture-là, du type de société qui leur permettait seul de prospérer, ou de survivre?

C'est encore et toujours l'histoire du fou qui se prenait pour un os, que l'on guérit et qui rechute : oui, oui, oui, je reconnais parfaitement le mécanisme simplet de mes obsessions. Je vois très bien pourquoi je ne pouvais pas penser autrement que je pense, juger autrement que je juge. Mais cette lucidité, fille du soupçon, ne me débarrasse pas du soupçon. Ce que je pense, j'étais condamné à le penser, soit. Mais cela prouve-t-il que ce soit faux? Ces défuntes villas bourgeoises de l'avenue de Royat, est-ce qu'elles n'étaient pas d'une architecture supérieure, objectivement, et en tout cas d'une qualité de construction infiniment préférable, à celles des piètres immeubles qui leur ont succédé? Le mode de vie qu'elles impliquaient, qu'elles illustraient, qu'elles abritaient dans leurs salons, leurs vérandas et leurs parcs, n'était-il pas supérieur à celui qui se mène dans les appartements qu'on a bâtis sur leurs terrasses, sur leurs plates-bandes, à l'emplacement de leurs bassins rêveurs ?

Ce mode de vie n'était pas démocratique, soit, puisqu'il n'était offert qu'à une minorité de la population – beaucoup plus large toutefois qu'on ne veut bien le dire aujourd'hui : la grande et la moyenne bourgeoisie remplissaient des centaines de grands hôtels à travers le pays, assuraient la prospérité de dizaines de stations thermales et balnéaires, dressaient leurs maisons et leurs villas le long des principales avenues de toutes les grandes villes de France, occupaient tous les fauteuils des salles d'opéra et de concert, assuraient à elles seules le public de presque tous les livres. Cet ordre n'était pas démocratique parce que tout le monde n'en profitait pas. Aujourd'hui *personne* n'en profite plus, sauf une minorité cent fois plus réduite que la précédente, et qui est bien loin d'avoir sa culture. Où est le progrès?

Si j'en reviens sempiternellement au fou qui se prenait pour un os, j'en reviens à peine moins souvent au jugement de Salomon, aux deux mères et à l'unique enfant. Mais, dans la réalité de notre histoire, Salomon a laissé la comédie qu'il avait imaginée suivre son cours jusqu'à sa fin tragique. Il n'a pas arrêté le geste de l'exécuteur. On ne voulait pas que l'enfant fût à une seule mère? On refusait de spolier l'autre, dont on estimait qu'elle avait un droit parfaitement légitime à une moitié d'enfant? L'enfant a été coupé en deux, il est mort. Or cet enfant c'était la culture, c'était la haute éducation, c'était peut-être la beauté du monde. Avec les meilleures intentions qui soient, on a voulu qu'à ces valeurs précieuses tout le monde ait également accès. Le résultat est qu'il n'en reste rien.

Pour excuser cette perte, et pour en consoler l'humanité, on dit que la bourgeoisie était cynique, qu'elle ne songeait qu'à ses intérêts égoïstes, que la culture n'était pour elle qu'un leurre, un paravent, une "superstructure" dont elle se servait pour camoufler ses bas agissements. Il faut bien qu'il y ait beaucoup de vérité là-dedans pour que tous les commentateurs un peu sérieux présentent les choses à peu près de la sorte. Je regrette seulement que ce tableau-là corresponde si peu à ma propre expérience. Certes on parlait assez souvent d'argent, dans ma famille : mais c'était uniquement pour déplorer d'en avoir si peu. Il ne jouissait d'aucun prestige en soi, bien au contraire. Le seul prestige allait

à la culture, à l'art, à la beauté des œuvres, des villes, des jardins, des maisons, des livres.

Sans doute il entrait bien de l'ignorance, de la maladresse et de la naïveté dans cette vénération unique, ce culte des artistes, des écrivains, et de ceux qui passaient leur vie, plus ou moins adroitement eux-mêmes, à les aimer. Suis-je victime du leurre de ma classe, ma famille l'était-elle aussi? C'est bien possible. Je ne tenais à relever que ceci : qu'en toute sincérité – en toute sincérité abusée, peut-être, en toute sincérité se trompant sur elle-même, je ne l'exclus pas –, nous n'admirions que les choses de l'esprit, et d'autant plus qu'elles modelaient plus harmonieusement l'espace, les avenues, le paysage, le bord des lacs.

Mercredi 4 décembre, dix heures moins le quart, le soir. La journée de samedi dernier fut toute lémanique et lausannoise, consacrée pour l'essentiel au palais de Rumine, où se tiennent une partie de l'université, la bibliothèque, et surtout le musée des Beaux-Arts.

Le matin j'avais travaillé dans ma chambre d'hôtel, à Cully, en face du lac, dans l'axe exact de sa branche orientale, la plus large à la fois et la mieux enserrée de montagnes. Puis j'avais roulé vers Lausanne aisément, au son du concerto pour violoncelle de Schoeck, encore une fois, dans une lumière qui m'enchantait, sautant elle et moi d'une perspective à l'autre, entre les maisons, le long des avenues, vers la rive française et les sommets neigeux, dans le soleil. Une grande clarté montée des eaux submergeait tout, reprise en chœur par l'énorme espace et le vide, à l'entour de cette ville en balcon. Je crois bien que j'étais heureux.

De la collection permanente du musée des Beaux-Arts on ne peut voir ces temps-ci qu'une petite partie, concentrée dans trois salles seulement. Dommage : j'aurais eu plaisir à contempler la copie, par Géricault, de la *Mise au tombeau* du Titien, qui d'après la reproduction qu'en donne le catalogue est un tableau admirable, et beaucoup plus qu'une copie. N'en existe-t-il pas un autre exemplaire, ou bien une variante, au musée de Lyon? Ou bien est-il possible qu'il existe au musée de Lyon une copie

par Manet de la copie de Géricault ? Non, ce serait trop beau. Tout cela est assez confus dans mon esprit. Je crois plutôt que se trouve au musée de Lyon une autre copie par Géricault de la *Mise au tombeau* de Titien, et une copie par Manet du *Dante et Virgile* de Géricault. Il faudrait vérifier et vérifier encore, retourner sans cesse sur les lieux, voir les tableaux dans des lumières, des âges et des humeurs changés. L'ennui est qu'il y a de la mort, dont la forme profane est le manque de temps, et la forme triviale le manque d'argent.

En revanche j'ai vu un très joli petit Corot, *Fontainebleau, orage sur les plaines.* A vrai dire il n'a pas trop l'air d'un Corot ; mais ce n'est pas pour cette raison-là qu'il se pourrait bien qu'il ne fût pas du maître. Il m'a fait penser aux Constable de Hampstead Heath, sans doute à cause d'un deuxième plan en contrebas, dans la lumière. Les nuages occupent les deux tiers de la composition, et ils sont merveilleux, comme il convient.

Je dois dire que je ne connaissais pas François Bocion, né à Lausanne en 1828. Quand on le regarde de près on se dit que c'est un petit maître, sans cesse menacé par la scène de genre. De loin ses barques et ses rameurs évoquent ceux de Thomas Eakins, qu'il n'a certainement pas connu, ni l'inverse. Il a merveilleusement saisi la luminosité du lac Léman, et la maîtrise qu'il met à la traduire sur la toile lui sert à capturer avec une justesse saisissante des moments très précis, auxquels il confère en les figeant, peut-être sans le faire exprès, une dimension d'éternité, d'autant plus précieuse qu'elle est plus aérée, sur des fonds de ciel et d'eau pâles.

Jeudi 5 décembre, neuf heures et demie du soir. Au musée de Lausanne j'ai aussi découvert Gustave Buchet, né à Étoy dans le canton de Vaud en 1888, mort à Lausanne en 1963. Quatre ou cinq de ses toiles étaient accrochées côte à côte, dans la troisième et dernière salle de l'agencement actuel. Je vois que le Grand Larousse le présente comme «le seul représentant du cubisme dans l'art suisse ». En tant que cubiste,

il a sans doute mis un peu trop d'eau dans la dure absinthe de Braque et Picasso. Ses compositions sont parfois d'une joliesse et d'une virtuosité dangereusement proches de celles d'un Laboureur. D'après les tableaux qui étaient là, et qui procèdent peut-être d'une sélection arbitraire, très partielle, plus qu'à un cubiste je pensais avoir affaire à une sorte de futuriste helvétique. Celle de ses œuvres qui m'a plu le plus est intitulée *Dans un train,* je crois bien. Si je ne me trompe elle date de 1918. C'est une composition très enlevée, pour ainsi dire tout à fait abstraite, pleine de vigueur et d'énergie.

Des critiques parlaient de Picabia, l'autre jour, à la radio. L'un a dit que Picabia détestait les futuristes italiens. «Il faisait bien, a dit un autre. Quand on voit ce qu'ils sont devenus...» A l'évidence le commentaire était purement politique, et l'allusion allait aux complaisances des Marinetti et consorts pour le fascisme. Voilà où en est la critique d'art.

Le nom de René Auberjonois m'était familier par ses innombrables apparitions dans les chroniques de la vie culturelle de la première moitié du XXe siècle, sitôt qu'elles touchent à la Suisse romande. On arrive à lui par Ramuz aussi bien que par Stravinski, par Gustave Roud comme par Jaccottet. Cependant je n'avais jamais vu beaucoup de ses tableaux. Le mieux connaître ne l'a pas fait beaucoup monter dans mon estime. Moi qui aime beaucoup les autoportraits, j'en sais peu d'aussi décourageants, dans tous les sens de l'adjectif, que celui qu'il a peint en 1929. Tant qu'à faire, je préfère son portrait de Ramuz, d'une simplicité désarmante, mais efficace. Pour le reste, si Auberjonois est un pionnier, je crains que ce ne soit surtout Bernard Buffet qu'il annonce, au moins par le goût des ambiances sinistres (*Nature morte aux fourchettes*, 1953).

Peut-être la collection permanente du musée est-elle en ce moment resserrée dans trois salles pour faire de la place à deux expositions : l'une, assez courte pourtant, consacrée à un autre Vaudois bien connu, Vallotton ; l'autre à la série dite *Tablet,* d'Ellsworth Kelly.

Je n'ai jamais été fou de Vallotton. Pourtant ses bois sont admirables, et l'on conçoit qu'ils aient enthousiasmé les contemporains. D'autre part on peut se laisser fasciner par certains de ses tableaux : ainsi la très rouge *Chambre rouge*, avec son atmosphère à la Munch, son inquiétante ombrelle qui a l'air d'un poignard, et la délicate négociation entre

l'homme et la femme, dans le chambranle de la porte. Mais cette fascination est précaire, et pour tout dire un peu suspecte. Sans doute la palette est curieuse, avec ces rouges envahissants, et leurs suggestions de drame imminent. Mais comme il y a peu de peinture, là-dedans ! La reproduction ne fait presque rien perdre, c'est dire ! Finalement on est plus près de Zo, l'illustrateur de Roussel, que du génial Norvégien. Le confirme *La Chaste Suzanne*, une pure "illustration" cette fois, et, qui pis est, bien vilaine.

Ellsworth Kelly je le connaissais surtout par de pittoresques récits de Noel Lee, le pianiste, qui l'a beaucoup fréquenté à Paris, je crois, dans la seconde moitié des années quarante. Ses tableaux me laissaient assez froid. Mais l'exposition de Lausanne est accompagnée par un excellent film d'un certain Pierre Aubry, *Au diable les oiseaux (Regarder avec Ellsworth Kelly)*, qui remplit au mieux son utile fonction didactique. Après l'avoir regardé, on voit Kelly différemment, et sans doute aussi nombre d'aspects du monde : ainsi tous ceux qui sont convoqués et cités sur les anthologiques panneaux de *Tablet,* réalisés en 1973 à partir de carnets de notes, de dessins hâtifs, d'esquisses, de griffonnages sur papier journal et de découpages de couleurs, à la Matisse, mais à une échelle bien plus réduite – autre excellente entrée en Kelly, me semble-t-il, et qui donne envie d'en voir plus, ou d'en revoir un peu mieux.

Vendredi 6 décembre, neuf heures et quart, le soir. Syntaxe France 2 : « Les premières galettes de fuel ont fait leur apparition sur les côtes du Pays basque, sans surprise, mais toujours avec le même écœurement. »

(Les galettes de fuel, en chœur : « Quoi, c'est ça, le Pays basque ? Décidément c'est vraiment dégueulasse ! »)

Mais la grande horreur syntaxique à la mode, c'est sans aucun doute *sur comment*. France Culture en fait une énorme consommation :

« Ça fait depuis des années que je m'interroge sur comment faire comprendre aux gamins que le français, c'est vachement h'important...»

Il existe un bon nombre de variantes extrêmement raffinées, *à comment, de comment, pour comment,* que je ne maîtrise pas encore très bien :

« C'est sûr que quelque part i' faut lui tirer son chapeau pour comment il a su tirer parti de son espace, qu'était quand même pas terrible, ça i faut bien le dire...»

***

Je n'arriverai jamais à comprendre comment les journalistes, animateurs, présentateurs en place et bien-pensants – ce qui est à peu près un pléonasme, évidemment, car s'ils n'étaient pas bien-pensants ils ne seraient pas en place, ou ne le resteraient pas, et pour le rester ils doivent donner sans cesse plus de gages de leur bien-pensisme –, comment ceux-là peuvent éternellement faire comme s'ils étaient seuls au monde, comme si tout le monde pensait comme eux, comme si déjà il n'y avait plus d'*autre,* pas d'extérieur, pas d'étranger à leur système idéologique (sauf bien sûr les maudits, avec lesquels on ne dialogue pas, auxquels on ne peut attribuer que les sentiments les plus bêtes et les plus bas, et qu'il ne s'agit que de faire taire).

Hier c'était particulièrement frappant, car le caractère aporétique de ce système intenable (espérons qu'il l'est bien) était plus à découvert que jamais. Guillaume Durand, lors son émission "Campus", a annoncé sur un ton accablé que seulement *trente-sept pour cent* des Français étaient favorables à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. D'évidence il ne doutait pas un seul instant que tout le monde, sur le plateau bien sûr, mais aussi parmi les téléspectateurs, partageait sa consternation devant ces chiffres. Pourtant, si seulement trente-sept pour cent des Français sont favorables à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, c'est sans doute que *soixante-trois pour cent* y sont défavorables. Certes leurs représentants, à ceux-là, ne sont guère invités à la télévision; et s'ils l'étaient par exception, on s'arrangerait pour qu'ils ne puissent rien dire : Dieu sait qu'il y a des moyens. Mais tout de même, ces soixante-trois pour cent, même s'ils ne peuvent paraître à la télévision ils la regardent –

du moins peut-on le supposer. Sans doute paient-ils la redevance, même. Pourquoi faut-il alors que tout se passe jour après jour comme s'ils n'étaient pas là, comme s'ils n'existaient pas, comme si leur avis ne comptait pas, comme s'ils n'étaient pas citoyens, comme s'ils ne pouvaient même pas prétendre à cette forme très rabougrie et dégénérée de la citoyenneté : le statut de téléspectateur? Quelle est l'origine de ce rapt, qui donne à quelques-uns seulement le droit au débat comme s'ils jouissaient d'une exclusivité intellectuelle et surtout morale de la parole?

Ce que Guillaume Durand voulait exprimer à tout prix, et faire dire à ses invités, surtout, c'est que l'hostilité à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne n'était l'expression que de la haine de l'autre, du refus de l'autre, et surtout de *la peur de l'autre*. Il est revenu plusieurs fois à la charge, sans rencontrer grand écho il faut le reconnaître : même ses invités, qui pourtant n'étaient pas là par hasard, hésitaient manifestement, par peur du ridicule, à enfourcher une fois de plus, même pour lui complaire, ces méchants canassons fourbus. Pauvre Durand ! Il lui sied bien de jouer les hérauts de l'altérité, flanqué qu'il est du délateur Weitzmann et de la commissaire Savigneau, ces champions bien connus de l'ouverture d'esprit! Que ne comprend-il que ce qu'il appelle de ses vœux, avec ses maigres trente-sept pour cent, qui déjà se croient seuls au monde, eux aussi, c'est *un monde sans autre,* au contraire, sans au-delà de lui-même : l'empire du pareil au même, où personne n'étant plus étranger, l'autre n'étant plus autre, justement, n'étant plus aimable ni seulement tolérable en tant qu'autre, en tant que *pas nous, pas moi, pas la France, pas l'Europe,* toutes les identités se diluent dans l'*identique* généralisé, l'accablante similitude de tout et de tous avec chacun et de chacun avec tout et tous, et d'abord de soi avec soi ?

Macché "peur de l'autre" ? Il s'agit bien de "peur de l'autre " ! Ce n'est pas la "peur de l'autre", qui nous anime! C'est la peur qu'à *autre* il n'y ait bientôt plus de sens, plus d'autre sens que celui du miroir, par où la mort entre et sort.

Samedi 7 décembre, dix heures du soir. Débâcle syntaxique, suite, toujours plus fort : *à travers comment* – « On peut déduire à travers comment ils sont habillés que c'est un dimanche » (France Culture : charitablement, nous ne relèverons pas le nom de l'auteur, homme de haut prestige).

***

Samedi dernier, à Lausanne, j'ai trouvé le temps d'une assez longue visite à la librairie Payot, bel et grand établissement d'ailleurs copieusement achalandé en fin d'après-midi, au point qu'on s'y mouvait avec difficulté. Dans l'allée centrale, au rez-de-chaussée, derrière une petite table était installé Jacques Chessex, qui signait son dernier ouvrage. Déjà pressés de faire leurs courses de Noël, peut-être, les gens allaient et venaient en masse autour de lui, sans lui prêter grande attention pour la plupart. Je trouvais sa situation plutôt humiliante, assez peu conforme à la dignité d'écrire – on dira que je peux parler, moi qui vais chez Thierry Ardisson ! –, et je me promettais de ne pas m'exposer à pareille mortification. Mais à la vérité le danger n'est pas grand, au moins de la part de la librairie Payot, qui jamais ne songera à m'inviter à rien, car il est évident que mon crédit auprès d'elle est médiocre.

Pas un livre de moi sur les rayons – si, un seul, celui qui précisément devait n'y être pas : *Retour à Canossa,* qui alors n'était pas sorti depuis quinze jours, et aurait donc dû se trouver sur les tables de nouveautés. Va voir s'il pleut : non seulement il était déjà rangé parmi le stock, mais ce n'était même pas dans la région "littérature", plutôt dans une obscure section critique. Sur ce point cependant je ne peux me sentir personnellement visé, car au sein de la section critique végète obscurément une obscure sous-section "journaux et correspondances", où j'avais pour voisins, inexplicablement, Dantec et Hervé Guibert. A moins qu'ils ne soient proscrits eux aussi? Dans la patrie de Jean-Jacques Rousseau (ou presque), l'autobiographie, en tout cas, ne fait pas partie de la littérature…

Jacqueline Voillat, avec qui je dînais en tête à tête à Cully, à cette heure-ci, il y a une semaine exactement, a confirmé l'évidence. Comme elle s'était étonnée de ne jamais trouver mes livres chez Payot, on lui avait déclaré sans ambages qu'on ne m'y aimait pas…

Cette nouvelle m'a attristé, sur le moment. Moi qui suis tellement helvétophile, et qui étais justement en train de m'éprendre de Lausanne et du canton de Vaud (en grande partie grâce à Jacqueline), j'ai été un peu blessé que cet amour fût si peu réciproque. Mais plus généralement je dois reconnaître que je trouve effrayante, pour l'esprit, n'ayons pas peur des mots, l'attitude de cette librairie – et de combien d'autres? Que le journalisme soit ennemi des écrivains, et que les journalistes proclament oukases et interdits en toute méconnaissance de cause, quoi de plus naturel? Mais que la librairie, sans trop y aller voir non plus, j'en suis sûr, adopte le même genre d'attitude, prenne la responsabilité de couper un auteur de son public potentiel (si mince soit-il en l'occurrence), et aille jusqu'à s'en targuer comme d'une entreprise de salubrité publique, il y a là quelque chose qui fait peur.

Il est vrai que cette peur n'a plus guère lieu d'être, puisque ce dont elle est peur est déjà advenu, pour la plus grande part. Mais la Suisse, tout de même… Lausanne… Payot…

Vrai aussi que l'un des premiers, des plus virulents et des plus mal informés de mes pourfendeurs était suisse, et même vaudois je crois bien : Bernard Comment…

Dimanche 8 décembre, neuf heures et demie du soir. La discrète petite phrase de Philippe Jaccottet que je citais ici l'autre jour, à propos de la "différence" de Gustave Roud, m'a ouvert une porte qui me faisait gravement défaut vers une intimité plus grande avec ce poète-là. Roud, j'étais tout prêt à l'aimer, depuis longtemps, mais à cet amour essentiellement virtuel, faute d'une pratique suffisante, se mêlait la légère couche de respectueux ennui que risque de faire sourdre une œuvre tout entière consacrée au génie rural, à la vie paysanne, au *paysage*, sans

doute, mais au paysage tel qu'il est mêlé à la suite laborieuse et méritante des jours. Étais-je assez aveugle? Il faut dire que je n'avais pas beaucoup regardé. La très chaude recommandation de L., il y a plus de trente ans (alors que Roud vivait encore), aurait pu m'être un indice. Il est vrai que L., c'est tout à son honneur, était fort capable de recommander un poète qui n'eût eu rien à voir avec le désir et l'amour des hommes.

Le comble, et c'est là que je suis proprement imbécile, c'est qu'avant de jeter un coup d'œil à la préface de Jaccottet j'avais lu – un peu en diagonale, sans doute – les premiers poèmes d'*Air de la solitude* sans m'apercevoir de rien. Certes il y est fort question de laboureurs, de moissonneurs et même du bain d'un faucheur, mais je n'avais rien vu là qui relevât d'autre chose que du mode géorgique le plus classique, voire de l'exaltation virile de la camaraderie paysanne, légèrement teintée d'une sorte de panthéisme mystique :

« Lève-toi doucement, je te suivrai sans rien dire. Quelque chose d'immense par-delà les murs nous appelle, quelque chose pour nous seuls commence où nous entrerons comme dans la mer. »

Depuis que je dispose de la clef jaccottienne, tout cela sonne bien différemment. Et j'en arrive à voir Gustave Roud comme une sorte de Cavafy helvète, obsédé toute sa vie par la nostalgie ravageuse d'une heure unique de plaisir et de bonheur :

« ... accueillez mon bonheur d'une heure, ne riez pas de mon bonheur! Un visage près de mon visage, une épaule nue à mon épaule...» (*Épaule*).

Ou bien :

« Toi seul par qui j'ai pu croire une heure qu'il n'est pas mortel de regarder vivre au lieu de vivre, que c'est encore une espèce de vie – et la plus belle –, je t'appellerais en vain là-bas de seuil en seuil » (*Appel d'hiver*).

Ou encore :

« Pour toute une heure, le temps de notre halte sous le toit de tuiles ruisselantes, les pieds dans la poussière pleine de brins de paille, de fragiles empreintes d'oiseaux, il m'a paru que je pouvais vivre encore. » (*Id.*)

Le poème intitulé *Dragon*, je n'arrive même plus à comprendre comment j'ai pu le lire sans y rien comprendre. Je croyais, Dieu me pardonne, à quelque médiévalerie de convention, une façon de féerie troubadour. Il suffisait pourtant de faire le rapprochement avec une parenthèse du poème suivant, *Épaule* :

«Calme ce cheval qui est à toi et que j'aime, avec son chiffre à l'encolure (l'année où tu es devenu dragon), …».

Évidemment le portrait de Roud qui est sur la couverture de l'édition *Poésie*/Gallimard n'incline pas la rêverie lectrice vers la gaudriole. Il y a pourtant bien chez ce poète un érotisme achrien, assez communicatif, même, en tout cas à moi, et de plus en plus perceptible à mesure qu'on lit et relit. L'*épaule* y tient une place essentielle. Les muscles y sont très présents :

« Épuise ton repos ! Laisse dormir encore le prompt troupeau des muscles aux prairies dorées de ta force! Repose, laboureur las, règne et rayonne sous le soleil suspendu, maître du monde ! Tu as pris au piège de ton corps l'ange immense de l'espace » (*Laboureur au repos*).

Certes on n'est pas toujours aussi loin qu'il le faudrait – surtout quand on passe de la prose aux vers – d'une certaine kitscherie curieusement sœur, de temps en temps, de celle d'un Genet. C'est un peu ce qui se passe lorsqu'on assiste, charmé, au *Bain d'un faucheur* :

Un dimanche sans faux comblé de cloches pures
Ouvre à ton corps brûlé la gorge de fraîcheur
Fumante, fleuve d'air aux mouvantes verdures
Où tu descends, battu de branches et d'odeurs.
Ce tumulte de lait dans la pierre profonde
De quel bouillonnement va-t-il enfin briser
L'âpre bond de ta chair ravie au linge immonde
Vers une étreinte d'eau plus dure qu'un baiser!
(...)
Quel suspens, quelle attente attiraient ta venue!
Quel cœur mélodieux de l'azur et des eaux
Jette comme une offrande à ton épaule nue [encore !]

Des averses de ciel, des orages d'oiseaux,
Des cris de fleurs, des éclairs d'écume, et ce baume
Que les troncs déchirés pleurent dans la forêt!
Délivre ta chair fauve au cœur de ton royaume!
Laisse adorer ton sang tout un peuple secret!

On est vraiment dans « la vieillesse d'Alexandre », comme dit Roubaud. Mais enfin ce n'est pas moi qui vais bouder mon plaisir, devant un lyrisme qui passe constamment de la chair nue des hommes au paysage, au ciel, aux chemins, à tout l'espace :

« De l'automne des choses nommées monte un automne de voix pures. Tout est devenu chant. La rose et le village à l'unisson, la touffe de marguerites et la neige des montagnes, le miroir du soc et l'étang d'acier, la courbe du chemin sous l'arc suprême d'un nuage, les touches de terre sombre, le vert, le gris, le rose, tout l'ancien chœur perdu ressuscite et consonne autour de ce seul corps. Qu'une oreille interroge l'herbe d'or de sa poitrine ou la pauvre herbe piétinée parmi les chaumes : le même cœur. »

Dans mon éternellement à venir *Anthologie de l'amour des hommes,* Roud a sa place toute trouvée.

Lundi 9 décembre, neuf heures du soir. Venant de Suisse, je suis arrivé ici lundi dernier, il y a une semaine, après un mois et demi d'absence. Je dois repartir demain, avec Pierre, pour participer jeudi à une émission de télévision sur la chaîne câblée du Sénat, que dirige Jean-Pierre Elkabbach.

Les jours qui ont suivi mon retour ont été désagréables, parce que la chaudière faisait des siennes, comme d'habitude. On avait commis l'imprudence de vouloir en augmenter le régime, tout le fonctionnement s'était interrompu. Trois fois il a fallu faire venir le plombier. Chaque fois il rétablissait le mécanisme et repartait enchanté de lui-même, chaque fois tout s'arrêtait de nouveau à peine avait-il tourné le dos. Ce n'est que

depuis jeudi soir qu'il fait à peu près bon – très *à peu près,* d'ailleurs, car nous n'osons pas trop pousser les machines, de crainte d'une nouvelle panne, d'une part, et plus encore par peur de la dépense, qui de toute façon est effroyable. Avec ce qu'il en coûte mensuellement de chauffer (mal) ce bâtiment, il serait possible de louer à Paris un appartement de bonne taille.

Pressé par les échéances éditoriales, j'ai été obligé de diviser mes journées de travail en quatre tranches. En fait il en faudrait cinq, ou même six. Les matinées sont consacrées à *L'Inauguration de la salle des Vents,* dont il me faut absolument rendre une version complète le mois prochain, au premier chef pour des raisons financières, bien sûr. L'après-midi se partage entre le *journal 2000* et la *Vie du chien Horla*. Le soir, entre les nouvelles télévisées et le dîner, j'essaie comme je peux de tenir ce *journal*-ci. Mais il faudrait aussi corriger les épreuves de la transcription de l'émission "Répliques" qu'Emmanuel Carrère et moi avions faite au printemps dernier avec Alain Finkielkraut, à son invitation – le texte doit paraître chez un éditeur suisse. J'ai aussi mes responsabilités et mes charges de chef de parti. Samedi j'ai mis en ligne un nouvel éditorial, le dix-neuvième. Depuis hier fonctionne un forum, sur le site de l'In-nocence. C'est Luc Charcellay qui s'est donné grand mal pour le mettre en place, comme d'ailleurs le site lui-même. La fréquentation, quoique modeste encore, est assez satisfaisante. Nous approchons les dix mille visiteurs, depuis la fin de juin. Il a fallu trois ou quatre mois pour arriver à cinq mille, mais le rythme s'est sensiblement accéléré ces dernières semaines, et surtout ces derniers jours.

Ce que je néglige totalement, c'est le flux de la prose entrante, comme d'habitude. Cette après-midi j'ai voulu faire un peu d'ordre sur mon bureau, c'est-à-dire commencer à réduire les diverses pyramides et les *tumuli*, comme disait Jean Puyaubert, qui se sont constitués en mon absence. Mais il n'y a rien à faire. La tâche est désespérée, et l'échec perpétuel de mes efforts, non pas pour en venir à bout, Dieu sait, mais pour garder une sorte de contrôle sur son ampleur, me remplit d'un sentiment de culpabilité qui sur ce point ne se relâche jamais. Je ressens comme un véritable devoir, par exemple, de lire les livres qu'on m'envoie, et d'en remercier leurs auteurs. Mais c'est parfaitement

impossible, la moitié de mes journées y passerait, si ce n'est davantage. Je ne pourrais rien lire qui soit de mon propre choix, ou qui réponde à mes besoins de lecture les plus immédiats, ceux qui correspondent à mes propres travaux d'écriture. Cependant je remarque avec une certaine satisfaction que moi aussi j'envoie ou je fais envoyer des livres en service de presse, et que personne, à de très rares exceptions près, ne m'envoie un mot de remerciement ou un simple accusé de réception. Il est vrai que les exemplaires de mes ouvrages que Fayard ou P.O.L font parvenir à des confrères, à des critiques ou à des amis ne sont jamais dédicacés. L'obligation de réaction en est diminuée d'autant, certainement. Mais l'usage de la lettre en retour tombe en désuétude, il me semble, au moins parmi les écrivains. Et je ne puis pas m'en plaindre, puisque moi-même je ne parviens pas à le respecter, cet usage. Tout le monde est tellement occupé à écrire que personne ne lit plus rien. La littérature est une industrie dont la production ne cesse de croître, en quantité, tandis que la consommation, au contraire, n'en finit pas de se réduire. Les gens lisent de moins en moins et il y a de plus en plus de livres.

Un pervers m'envoie une thèse pour le doctorat en médecine, section psychiatrie. C'est certainement très intéressant, mais il me faudrait un mois pour en venir à bout, comment faire?

Jadis je n'arrivais pas à répondre aux lettres, maintenant je n'arrive même plus à les lire. Beaucoup sont pourtant passionnantes, très amicales, chaleureuses, pleines de soutien intellectuel ou moral, voire politique. Il n'est pas rare qu'elles aient huit ou neuf pages, écrites recto verso. Ce qui est affreux c'est que plus elles sont longues et intéressantes, plus leur auteur s'est donné de mal pour les écrire, plus elles mériteraient une réponse, en somme, moins je suis à même de la donner : il me faudrait prendre mon temps, réfléchir, peser mes mots, bien comprendre ce qu'on me dit et bien exprimer ce que je voudrais dire en retour. Il est inconcevable que je satisfasse à ces exigences-là. Jour après jour les figures du remords et de la culpabilité, dans mon esprit, sont un philosophe belge qui vit en Allemagne, un pasteur et théologien strasbourgeois qui m'apporte avec beaucoup de tact ses lumières sur le sens exact d'*holocauste* ou sur l'interprétation adéquate du mot *existenz*

chez Heidegger, ou bien une dame savoyarde qui ne jure que par la *Déclaration des devoirs de l'homme et du citoyen* de la Constitution du 5 fructidor an III – un document bien intéressant, en effet…

Et puis entre les livres et les lettres il y a toute une énorme zone intermédiaire de journaux, de magazines, de revues savantes ou spécialisées, de catalogues de vente, de tirés à part, de programmes de concerts, de…, de…, de… Que fait-on du bulletin de la Pléiade? Que fait-on des *Cahiers du Ru*? Que fait-on de *L'Indépendance,* "bulletin mensuel d'information sur l'Europe et la politique étrangère et de sécurité commune", édité par le groupe Europe des démocraties et des différences – Délégation souverainiste ? On jette? On classe? On lit ? Cette dernière solution serait de très loin la meilleure, mais elle est impossible à mettre en œuvre.

Sauf exception, je répugne à jeter. Je range, j'archive, je classe : mais toujours avec un énorme retard – et puis ce n'est qu'une solution de facilité.

Cent fois je me suis ouvert à ce *journal* de ce problème-là. J'avais cru le résoudre avec *Est-ce que tu me souviens ?* Je copiais. Mais je ne peux pas remplir trente volumes de simples copiages !

***

J'ai déjà écrit deux chapitres de la *Vie du chien Horla*, qui vient assez bien. J'ai lu les trois ou quatre premières pages à Flatters, qui en était très enthousiaste. Malheureusement son enthousiasme pour ce petit livre-là, ou le peu qu'il en existe, lui sert principalement à souligner et souligner encore son total défaut d'enthousiasme, et c'est loin d'être assez dire, pour *L'Inauguration de la salle des Vents.* Il déteste tout ce qu'il connaît de cette entreprise. Du *Horla*, il dit : «Voilà! C'est ça qu'il faut faire! C'est là que tu es bon. Tu devrais t'inspirer de ça, pour *L'Inauguration.* Voilà ce dont ce livre a besoin, d'un peu de ce livre-là. Tel qu'il est c'est un mausolée, un objet mort, où l'on ne sent pas passer le moindre souffle...»

Influençable comme je suis, cette opinion dévastatrice me dévaste en effet, et d'abord elle me paralyse. Je suis à tout instant tenté de m'y rallier, et pendant des heures, qui en général sont des heures de travail sur *L'Inauguration* même, je ne trouve aucune résistance à lui opposer. « Oui, me dis-je, Jean-Paul a raison, ce livre ne va nulle part, il n'est rien, on n'y sent pas le moindre frémissement. » Mais en général lorsqu'un artiste ressent ce genre de sentiment à l'égard d'une de ses œuvres il peut l'abandonner, ou bien tout recommencer. Ni l'une ni l'autre de ces issues ne m'est ouverte. Ce livre m'a déjà été payé aux trois quarts, et j'ai le besoin le plus urgent du paiement du quatrième quart, qui ne saurait survenir qu'à la livraison du manuscrit complet. Il n'y a pas moyen de reculer. Il n'y a même pas moyen de faire du surplace. Il faut avancer, avancer, avancer, tout en se disant à tout instant que Jean-Paul a raison et que ce livre ne vaut rien. Seul un très léger doute sur la pleine validité de l'opinion flattersienne permet de ne pas perdre tout à fait pied.

Paris, front de Seine, jeudi 12 décembre, cinq heures de l'après-midi. Pierre et moi sommes revenus de Plieux à Paris avant-hier mardi. Mais comme nous n'étions parvenus à prendre la route qu'au début de l'après-midi, vers six ou sept heures nous étions encore dans le Limousin, ou dans le sud du Berry. La fantaisie nous a pris de faire une sorte de goûter repas, de casse-croûte rustique, de collation à l'ancienne à base de pain de campagne, de foie gras peut-être, de jambon de pays, de fromage et de vin blanc. Dans cette intention nous avons tenté plusieurs sorties de l'autoroute, à Pierre-Buffière, à Vatan, à Graçay. Mais nous n'avons rien trouvé de ce que nous cherchions. A ces heures-là, restaurants et cafés n'avaient à nous proposer que des sandwiches, ou rien du tout. Les solides goûters campagnards de mon enfance paraissent tout à fait sortis de l'usage. Souvent, pour dîner, je me présente trop tard dans les restaurants, mais là, pour une fois, c'était trop tôt. On ne comprenait même pas ce que nous demandions. Même on nous regardait d'un air bizarre, comme si notre requête témoignait d'esprits dérangés. Finalement nous avons platement dîné dans un restaurant d'autoroute, à

hauteur de Salbris. Tout ce que nous avions tiré de nos diverses excursions avait été d'apercevoir l'église Saint-Outrille, à côté de Graçay. Je crois qu'elle a un clocher tors. Mais nous n'en avons pas vu grand-chose, car il faisait déjà nuit. Nous ne sommes arrivés ici qu'à onze heures du soir.

***

Je suis affligé de me trouver si déglingué. Je n'ose même pas en parler à Pierre, mais je suis affecté de toute sorte de maux. J'ai déjà noté ici que sortant de voiture après trois ou quatre heures de course, ou seulement deux, j'ai besoin de plusieurs minutes pour me déplier. Plus généralement, ce sont presque tous mes os qui me font souffrir, surtout ceux du bassin et ceux du talon. Toutes les articulations sont endolories. Je suis raide comme un passe-lacet. Le moindre geste commence à me coûter, surtout lorsqu'il s'agit de ramasser quelque chose, de passer des chaussettes ou de nouer des lacets. M'accroupir m'est devenu presque impossible. Bien sûr il faudrait consulter. Mais c'est d'un tel ennui que je remets sans cesse à plus tard d'envisager de le faire. Il faudrait y consacrer tant de temps, qui serait perdu pour le travail! Et puis c'est tellement vain, en général! Les médecins vous renvoient les uns aux autres, et les nouveaux ne font que vous dire que les anciens vous ont raconté n'importe quoi, ou du moins dirigé vers de très mauvaises pistes.

Plus ou moins consciemment, j'ai sans doute peur aussi de très mauvaises nouvelles, qui me forceraient à faire entrer ma vie, pour longtemps, pour toujours peut-être, dans un cycle intensément médical, et comme tel terriblement chronophage, non moins qu'anxiogène. Les os et tout ce que mon corps a de rouillé, au demeurant, sont loin d'être le seul souci. Il y a cette douleur au bas-ventre, jamais bien forte mais qui ne me quitte jamais très longtemps. Hernie? Cancer? Est-ce que ça n'aurait pas quelque chose à voir avec la prostate? Et même si ça n'a rien à voir, il est probable qu'il faut s'attendre aussi à des ennuis de ce côté-là, avec la perspective d'opérations douloureuses, sans doute, aux conséquences souvent fâcheuses. Depuis toujours je pisse beaucoup trop souvent, dois

me lever une ou deux fois par nuit, et encore me précipiter vers les toilettes, le matin, au réveil, avant de songer à rien d'autre. Mais depuis que le médecin de Lectoure m'a demandé s'il n'y avait pas un délai, entre la mise en place face à la cuvette et l'arrivée effective de l'urine, je remarque qu'il y en a bel et bien, et peut-être même croissant. Elle m'a demandé aussi s'il ne me fallait pas m'y reprendre à plusieurs fois, pour chaque miction : or c'est bel et bien le cas – et autres détails encore moins savoureux, qui tendraient à établir, tous, que je présente tous les symptômes du prostatique au bord de ses premiers ennuis sérieux.

***

Ce matin je me suis rendu au palais du Luxembourg pour y participer à une émission de télévision de la chaîne câblée du Sénat, que dirige Jean-Pierre Elkabbach. C'est lui qui nous recevait, et qui nous a interrogés. Les autres invités, après longues négociations et changements de distribution, étaient Daniel Lindenberg, l'homme à la mode, Alain Finkielkraut, Marc-Olivier Padis, de la revue *Esprit,* et Monique Canto-Sperber, la spécialiste de Platon, que j'avais rencontrée il y a bien longtemps, avec Marianne Alphant, dans l'entourage de Cécile Baillon, qui avait été leur professeur à toutes deux.

L'enregistrement a eu lieu dans le cadre magnifique de la bibliothèque du Sénat – encore ne s'agit-il que de l'*annexe*, si je comprends bien : à en juger pas les fastes et les dimensions de l'*annexe,* on a peine à imaginer ce que peut bien être la somptuosité de la salle principale.

Jean-Pierre Elkabbach était très aimable ou peut-être plutôt très *courtois* à mon égard, comme d'ailleurs avec tout le monde. Il est même allé jusqu'à me dire, à ma grande surprise, après l'émission, qu'il regrettait de ne m'avoir pas manifesté son *soutien*, il y a deux ans : il avait pensé le faire, mais jugé que ce n'était pas son rôle, et il n'avait pas trouvé à quel titre se manifester.

C'est du moins ce que je crois avoir compris. Peut-être Elkabbach était-il impressionné, aujourd'hui, par l'amitié chaleureuse que continue de me témoigner Finkielkraut. Pourtant Finkielkraut est persuadé

qu'Elkabbach ne l'aime pas. Elkabbach aurait déclaré à Sylvie Topaloff, qui était sa voisine au cours d'un dîner, qu'il avait un problème avec Alain, il ne pouvait pas supporter l'abondance de ses gestes. Alain n'a pas pu s'empêcher de faire allusion à cela. «J'essaierai de ne pas faire trop de gestes, a-t-il dit à Elkabbach : je sais que vous me les reprochez. » Et Elkabbach a confirmé qu'il avait en effet formulé ce reproche, car il a fait compliment à Finkielkraut, après l'émission, de n'avoir pas fait trop de gestes, cette fois. « Vous voyez, c'est ma bonne influence sur vous », a-t-il même ajouté.

Ni l'un ni l'autre n'ont beaucoup de raisons d'être bien contents de moi. Elkabbach pourrait me reprocher de n'être décidément pas un "bon client" : je n'ai pas dit grand-chose. Et Finkielkraut pourrait me reprocher de lui rendre bien mal son soutien. Il est ulcéré par le livre de Lindenberg. Mais je ne peux pas ne pas remarquer, moi, que le livre de Lindenberg, surtout par comparaison avec ce que l'on m'en avait dit avant que je ne le lise, est relativement modéré de ton, et même poli. Finkielkraut, Taguieff, Manent et Gaucher sont hors d'eux parce qu'ils ont été traités de *réactionnaires.* A moi qui me suis vu traiter d'*incarnation du Mal absolu,* de *peste,* de *Céline du pauvre,* de *pétainiste* et de *pire que Hitler, réactionnaire* ou plutôt *nouveau réactionnaire* ne semble pas bien méchant, forcément. J'avais donc entre les uns et les autres une position modérée, sans doute assez peu claire et même probablement confuse. Il faut bien le dire, dans cet échange à cinq, et même à six avec le modérateur, j'étais quantité négligeable.

A ma décharge, il y a que personne, sauf Alain Finkielkraut et peut-être, dans une moindre mesure, Monique Canto-Sperber, ne m'avait beaucoup lu, de sorte que je ne pouvais m'appuyer sur rien, sur aucun corpus qui, connu, m'aurait offert une position de discours. Cette position, il aurait fallu me l'acquérir moi-même, par mes propres moyens hic et nunc, et c'est précisément ce dont je suis incapable.

Elkabbach avait devant lui, outre le livre de Lindenberg, *Retour à Canossa* et l'a montré. C'était très aimable de sa part, et je l'en ai remercié; mais comme je le lui ai tout de même fait remarquer, très poliment j'espère, *Retour à Canossa* n'est qu'un volume de *journal*, c'est-à-dire un genre de texte qui n'a pas vraiment sa place dans le débat

que nous avions, qui ne peut pas servir de vis-à-vis au livre de Lindenberg, qui appartient à un tout autre registre. Puisque nous avions un échange en matière d'idées politiques, c'est plutôt *Du sens* qu'il aurait fallu mettre en avant. Mais enfin je suis en train de me chercher des excuses, et il est probable que de pouvoir m'appuyer sur *Du sens* n'aurait pas changé grand-chose. La vérité des vérités est que je suis un médiocre invité de *talk-show*.

Daniel Lindenberg n'est pas bien meilleur que moi, bien qu'on ne voie que lui ces temps-ci. A de certains moments il tremblait affreusement. Il a fait un lapsus très étrange, et d'un type que je crois très rare. Toujours il appelait Finkielkraut *Monsieur Finkielkraut*, selon la rustique mode du jour. Mais une fois, s'adressant à lui, il lui a dit : «Mais enfin, *monsieur Lindenberg...*»

Le forum du site du Parti de l'In-nocence est en fonctionnement depuis deux ou trois jours, d'ailleurs à ma vive satisfaction. Mais déjà un adversaire a déposé un message intitulé *Votre parti est mal parti.* Et parmi les raisons qu'il donne au mauvais départ qu'il attribue au parti, celle-ci : «Le moins qu'on puisse dire est que votre chef manque de charisme. »

Je manque de charisme, je suis un médiocre débatteur, je suis un écrivain sans lecteurs, dont on ne trouve les livres nulle part. Peut-être ai-je été injuste, récemment, avec la librairie Payot de Lausanne, à laquelle je reprochais de bannir délibérément mes ouvrages. Il est vrai qu'à en croire Jacqueline Voillat, et je l'en crois, on a expressément déclaré, chez Payot, qu'on ne m'aimait pas. Mais il est très possible que certaines librairies n'aient pas mes livres sans aucune volonté de *nocence* à mon égard, de leur part, mais pour la seule raison que personne ne les leur demande. A L'Écume des Pages, boulevard Saint-Germain, c'est encore pire qu'à Lausanne : il n'y a pas un seul livre de moi, ni sur la table des nouveautés, ni sur les rayons. Pas un seul. Absence totale. Est-ce l'effet d'une complète et active indifférence, ou bien d'une expresse hostilité?

Je n'exclus pas d'avoir tort en tout. Je suis peut-être complètement idiot, tout simplement : dépourvu du moindre talent, et ne comprenant rien à mon époque. Pour la quasi-totalité de mes contemporains, toutes les questions politiques et idéologiques qui me préoccupent sont déjà

résolues, elles appartiennent au passé. Sur l'un ou l'autre forum, celui de la Société des Lecteurs ou celui du parti, quelqu'un écrivait hier ou avant-hier, je ne sais plus, que les *beurs,* il ne fallait jamais l'oublier, *n'étaient pas des immigrés.* Mais dans mon esprit, autant le reconnaître, les *beurs* sont bel et bien des immigrés – ou des *enfants d'immigrés*, la différence n'est pas très grande, convenons-en, selon le mode de pensée, ou plutôt le mode instinctif, atavique, d'appréhension qui me sert à ressentir les choses. Or manifestement cette façon de voir n'a plus cours. Elle *ne peut plus* avoir cours. Elle *ne doit plus* avoir cours. Pas étonnant que je n'aie pas de lecteurs. J'appartiens à un autre temps. J'appartiens à un autre monde. C'est tout à fait ce que je ressens, aussi, lorsque Guillaume Durand annonce qu'il va présenter une série d'émissions retraçant l'ensemble de l'histoire de la musique au XXe siècle : des Beatles aux Rolling Stones, des Pink Floyd aux Sex Pistols, de tel autre groupe à tel autre encore. Qu'est-ce qu'il raconte, me dis-je ? Qu'est-ce que *la musique* a à voir là-dedans ? Est-ce que vraiment, avec un tel programme, il ne va pas dire un mot de *l'histoire de la musique au XXe siècle*, telle que moi je la conçois ?

Mais s'il n'y a plus que moi pour la concevoir de la sorte ? Encore bien heureux que dans quelques librairies on trouve encore quelques-uns de mes livres. Et le mieux, en tout cas, est certainement de ne pas s'en soucier.

(Comme nous méditons d'aller au cinéma, j'ai beaucoup accéléré et raccourci, en négligeant certaines transitions. Mais l'état présent de mon esprit devrait n'en être que plus clair…)

Vendredi 13 décembre, six heures et demie du soir. Je ne croyais pas si bien dire, en me plaignant ici, récemment, de l'état de mes os. Depuis ce matin le talon droit me fait beaucoup souffrir – une tendinite ? la goutte ? – et je suis presque incapable de marcher. Il faudrait même ne pas bouger du tout, certainement. Pourtant je suis bien obligé de sortir le chien, car pour la première fois depuis longtemps nous avons eu la fantaisie d'amener ici Hapax, le doyen de la meute. Lui est ravagé par la dysplasie. Et nous faisons un piteux spectacle, tous les deux, à moitié paralysés que nous sommes l'un et l'autre, et boitant de conserve le long du quai.

Pierre et moi avons vu hier *Ivre de femmes et de peinture* (*Chihwaseon*), film coréen de Im Kwon-taek, biographie plus ou moins éclatée du peintre Ohwon. Pierre en a été assez satisfait, je crois. Pour ma part j'en ai été plutôt déçu, bien que je n'en attendisse rien de particulier, le réalisateur m'étant fort inconnu. Mais enfin j'espérais un peu de véritable exotisme, oui, d'étrangèreté, de *lontanànza* ; d'autant que j'avais lu dans *Le Monde*, je crois bien, que l'action était assez difficile à suivre, car les enchaînements de l'esprit coréen sont très éloignés des nôtres. Je n'ai pas trouvé qu'ils le fussent si fort; et pour ce qui est d'être coréen, j'aurais souhaité que le film le fût bien davantage. En fait il m'a semblé un produit commercial de style international assez aseptisé, quelque chose d'assez voisin, en mettant les choses au mieux, du *Van Gogh* de Pialat. L'image est d'une joliesse convenue. Le plus intéressant est qu'on pense assez souvent à Flatters – femmes en moins, succès en moins, et surtout alcool en moins heureusement : mais à cela près ces messieurs ont un certain nombre de traits communs, la même nécessité de bander pour peindre, par exemple, ou la fascination pour le feu.

Ce que le spectacle m'a surtout inspiré, c'est l'envie de me renseigner un peu sur l'histoire de la Corée dans la seconde moitié du XIXe siècle, dont je suis d'une ignorance scandaleuse. Il est question d'une dynastie qui s'achève, d'une civilisation qui s'éteint, d'un pays qui meurt – toutes choses qui ne pouvaient que me toucher, bien entendu. Chinois et Japonais interviennent beaucoup, soutenant qui les conservateurs, qui les réformateurs. Tout s'achève dans la guerre civile et étrangère, la misère, la dépendance. L'artiste se suicide ou disparaît.

***

Gustave Roud se soucie beaucoup des dragons, décidément. Je feuillette sa correspondance avec Jaccottet. De Carrouge, le 4 mai 1946, il lui écrit :

«J'ai revu dimanche dernier notre jeune hôte, le dragon Chevalley, aux courses de Savigny (très belles sous l'argent fumeux d'un ciel bas) où il a

conquis pour lui et sa monture un beau flot de rubans blancs et rouges. »

Et encore, le 21 mai 1947 :

« J'ai pu m'échapper un dimanche jusqu'à un petit vallon juste au-dessus de Chexbres, où il y avait des courses de chevaux – les plus belles peut-être que j'ai vues jusqu'ici. Les dragons couraient sur un tout petit replat pris entre deux pentes d'herbe fraîche couvertes de spectateurs, et cet étroit morceau de paysage s'ouvrait vers le sud sur un verger de cerisiers fleuris, le lac et les montagnes d'un bleu sourd et rare, et le ciel.

« Mon ami Ramseyer faisait son premier parcours sur sa monture qu'il vient enfin de miser et nous avons fêté son joli parcours, à la fin de la fête, avec un vin si frais dans le soir tombant que j'eusse volontiers passé la nuit à boire avec ces garçons dans l'odeur des cerisiers en fleurs – ce délice inépuisable. »

C'est plus coréen que la Corée, avec en plus une touche achrienne et militaire on ne peut mieux venue ! Et pour que rien ne manque :

«Et j'ai revu à la fête le dragon Chevalley chez qui nous avions fait halte ce jour-là. »

Chevalley, c'est le nom de l'envoyé du gouvernement piémontais auprès du prince Salina, dans *Le Guépard.*

Samedi 14 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Le romancier Michel Host, qui a obtenu le prix Goncourt en 1988, je crois bien, m'a récemment fait parvenir des extraits de son *journal* de l'année 2000, où il s'étend longuement sur l'"affaire Camus", d'une façon qui globalement m'est tout à fait favorable. Ces extraits ont été publiés dans un numéro récent d'une revue culturelle francophone de la vallée d'Aoste, *Les Cahiers du Ru.* Cette revue est malheureusement très laide, ornée de dessins d'une rare vulgarité, et elle ne fait guère honneur à la subtilité artistique et intellectuelle d'une région transalpine dont j'étais pourtant tout disposé à apprécier l'attachement à notre langue et à notre culture. Le directeur de rédaction, qui a accepté ce texte où Michel Host prend

ma défense, explique sa décision dans une sorte de “chapeau”, et la place sous la vertueuse instance d’une méritoire et courageuse défense de la liberté d’expression, quand bien même il ne s’agirait que de celle, croit-il bon de préciser, d’un « Renaud Camus qui ne nous importe guère ».

Aimable début… Je n’ai pas la revue sous les yeux – elle est restée à Plieux – et mes citations sont donc approximatives.

Les différentes entrées du *journal* de Michel Host, bien qu’elles me soient, encore une fois, tout à fait favorables dans le contexte malheureux de l’“affaire”, sont souvent d’un ton qui n’est pas beaucoup plus gracieux. Ainsi Host commence par s’étonner, dès les premières escarmouches, des hostilités que suscite un écrivain comme moi, qui aurait tout pour être aimé, puisqu’il est «d’une sexualité conforme », qu’il a tiré « tout le parti qu’il pouvait tirer d’un exil dans la France profonde » et témoigné très tôt d’une dextérité informatique à la «voyante élégance » – je le répète mes citations de mémoire sont sans doute un peu approximatives, mais l’esprit est bien celui-là. Host est d’une violence extrême, que j’aurais mauvaise grâce à ne pas approuver, à l’égard de l’article qu’avait rédigé contre moi, en avril ou en mai 2000, Hugo Marsan, article dans lequel le commentateur, à l’époque, voit un record inégalé de bassesse et d’ignominie. Or il s’en étonne d’autant plus que Marsan et moi sommes «de la même chapelle », ou autre expression de comparable distinction.

Bref je veux bien être reconnaissant, mais je doute que cette reconnaissance-là, une fois ressentie et exprimée, se mue en beaucoup d’amitié…

***

Autre soutien, plus cavalier et plus contemporain, celui de Patrick Besson, qui dans un article du *Figaro Magazine,* la semaine dernière, trouvait que je m’étais «plutôt bien tiré » des pièges à moi tendus par Thierry Ardisson, lors de l’émission “Tout le monde en parle”. L'article est intitulé “Le dernier mot d’Élie Semoun”. Besson reproche à Semoun d’avoir répondu à Ardisson, qui après mon départ lui disait avoir invité

pour lui de belles filles : « Ouais, enfin, la chauve moustachue, j'aimais pas trop… » – c'est-à-dire d'avoir voulu achever un pseudo-raciste par une plaisanterie homophobe, donc *vraiment* raciste, elle.

L'idée semble se répandre, décidément, que j'ai été victime d'une conspiration littéraire et mondaine, de la part de confrères toujours bien heureux de se débarrasser d'un rival et de faire de la place. C'est le point de vue de Host, c'est celui de Besson, c'est celui de Philippe Lançon dans le *Libération* d'hier :

«Depuis qu'il a été accusé d'antisémitisme par la mondanité parisienne, Camus est l'objet d'insultes ou, quand les gens sont repus, de silence. »

Cet article-là s'appelle *Turqueries.* Il y est question de moi à propos de la question de l'entrée éventuelle de la Turquie dans l'Union européenne, qui fait couler beaucoup d'encre ces temps-ci. Lançon fait remarquer que cette question-là est à la fois le point de départ et le point d'arrivée de mon livre *Du sens,* dont il cite la première et la dernière phrase.

A première lecture, on dirait un article tout à fait favorable; et autour de moi plusieurs exégètes s'y sont trompés. L'usager du forum de la Société des Lecteurs qui signalait l'existence de cette chronique se demandait pourtant « si c'était du lard ou du cochon ». Il avait raison. Après examen attentif, et malgré quelques passages agréables, tel celui sur la « mondanité parisienne », je penche plutôt pour le cochon. Lançon écrit ainsi :

« Quand le livre est sorti, personne ou presque n'en a parlé. Depuis qu'il a été accusé d'antisémitisme, *etc.* Il posait pourtant précisément la question de la Turquie en Europe. Il la posait du point de vue de l'Europe aux anciens parapets, comme Giscard, comme beaucoup d'autres. Comme quiconque fantasme et se recroqueville sur son origine. »

Cette dernière pseudo-phrase (je ne me ferai jamais à la ponctuation journalistique) est bien la preuve que Lançon m'a mal lu : car, contrairement à ce que croient ceux de mes adversaires qui ne m'ont pas lu du tout, je n'ai aucune tendance à me « recroqueviller sur l'origine ».

Lançon rappelait plus haut que Cervantès avait perdu une main à Lépante :

« Les Turcs ont rendu manchot l'un de nos génies (qui s'honorait de cette blessure) : n'est-ce pas une bonne raison de s'en méfier? En 2002, avant Giscard, un écrivain l'a subtilement exprimé : Renaud Camus. »

Mais bien entendu je n'ai pas exprimé la moindre méfiance ou vindicte ou animosité à l'égard des Turcs. Curieux à quel point les gens ne veulent pas comprendre que *autre* n'est pas synonyme d'*ennemi*; qu'insister sur l'altérité de l'autre n'est en aucune façon exprimer la moindre hargne à son égard; et que d'aucuns n'ont nul besoin de se convaincre contre toute évidence que l'autre n'est pas autre, pour le respecter et pour l'aimer. Le soi-mêmisme a tellement exalté implicitement l'amour de soi et la passion du même que tout le monde est obscurément convaincu que souligner, d'un individu, d'un peuple, d'une institution, d'un art, qu'ils ne sont *pas nous*, *pas moi*, *pas semblables*, *étrangers*, c'est les insulter gravement et faire preuve de xénophobie, voire de racisme. Or c'est l'inverse qui est vrai (au moins pour moi).

Mardi 17 décembre, neuf heures du soir. Samedi soir c'était le tour de Christian Combaz, d'être rituellement mis en pièces à l'émission d'Ardisson. L'enregistrement avait eu lieu jeudi soir. Comme Combaz avait deux fois évoqué dans sa chronique de télévision de *Valeurs actuelles* mes propres démêlés avec l'émission et son animateur, et surtout les différentes coupures dont Élisabeth Lévy et moi avions été les victimes, j'imagine qu'il n'était pas invité par hasard. Il a dû faire face à plus de violence encore que je n'en avais essuyé. Lui était confronté au rappeur Joey Starr, qui se contentait de répéter qu'on voyait tout de suite que le livre de Combaz « c'est de la merde », et à Romain Goupil, ex-soixante-huitard professionnel, qui a tâché de mener à bien un vrai procès stalinien, d'évidence soigneusement préparé. A présent on ne se donne même plus la peine d'essayer de trouver dans leur "actualité" un prétexte à la présence sur le plateau des amuseurs, chanteurs ou histrions chargés de liquider symboliquement l'intellectuel mal-pensant dont le meurtre est prévu pour le soir convenu. Ces comparses sont là pour tuer et rien

d’autre – tuer à la place de l’animateur, qui peut garder grâce à eux un semblant de neutralité, bien que son rôle de grand ordonnateur du supplice soit évident.

Confronté à des attaques plus dures encore, et plus grossières, que celles que j’avais subies, Combaz a beaucoup mieux résisté que je ne l’aurais fait à sa place. Néanmoins, ce à quoi l’on assiste, c’est tout de même une exécution. Reste à savoir comment réagit le public. Il est probable qu’en son immense majorité il se réjouit de voir un criminel idéologique spectaculairement châtié pour ses crimes – c’est-à-dire qu’il prend au premier degré le spectacle qui lui est offert. Il semblerait tout de même qu’une minorité de téléspectateurs, qui n’est pas négligeable, soit bien consciente de ce qui se passe, et perçoive bien le protocole de procès en sorcellerie, il est vrai très visible, qui lui est mis sous les yeux. Combaz a reçu de très nombreux messages de soutien, depuis la diffusion de l’émission.

J’ai consacré à cet épisode la moitié d’un de mes plus récents éditoriaux pour le Parti de l’In-nocence. Deux d’un coup ont été mis en ligne hier, ce qui porte leur nombre à vingt et un. Grâce à Combaz, justement, j’ai rendez-vous jeudi après-midi avec Jean-Paul Bertrand, aux éditions du Rocher, pour discuter de leur éventuelle publication.

***

Pierre et moi avons passé toute la journée d’aujourd’hui au musée d’Art moderne de la Ville de Paris : exposition Matthew Barney, exposition Francis Picabia, et même nouvel accrochage de la collection permanente, tant que nous y étions – je voulais surtout revoir les Fautrier.

Matthew Barney, je l’abordais sous le poids de trop d’influences, qui plus est rigoureusement contradictoires. D’une part cette exposition est un triomphe, elle a été encensée dans la presse avec une ampleur d’orchestration sans précédent depuis des lustres en matière d’art contemporain, et le public s’y presse avec une abondance qui n’a rien à voir, elle non plus, avec ce qui est coutumier en ce domaine : Barney est accueilli à Paris comme aucun nouvel artiste ne l’a été depuis… depuis…

– je ne sais pas, je ne trouve aucun nom à citer : ni Warhol ni… Picasso n'ont drainé à leurs débuts des foules pareilles, ni fait couler de tels flots d'encre, presque unanimement enthousiastes. D'autre part, et en sens inverse, mon grand ami Hubert est d'un antibarneyisme flamboyant : il dit qu'avec cette exposition une nouvelle page est tournée dans le long feuilleton de la mort de l'art, qu'en tout cas c'est la peinture qui cette fois est enterrée pour de bon, qu'on entre dans une ère nouvelle, et qu'en cette ère nouvelle lui ne veut pas entrer; Barney serait un ultime surgeon de la kitscherie böcklino-surréaliste mâtinée de nouveau-romanisme en cinémascope, et tout ce ruineux déploiement pour rien serait d'un mauvais goût à faire peur.

Partagé entre ces deux voix trop puissantes, celle de la foule et de la critique pour une fois d'accord, celle de mon grand ami Hubert, je m'avance au milieu de cet énorme fatras – d'ailleurs plutôt bien rangé – sans parvenir à m'entendre moi-même. Ce que j'en pense? Je n'en sais rien. Ça ne m'ennuie pas, en tout cas. Il y a certes, pour maintenir mon intérêt, que cet artiste se montre beaucoup lui-même, et qu'il est bien joli garçon (surtout sous les espèces d'une façon de plombier des années trente, occupé à colmater des brèches ou à déclencher des fuites, à l'intérieur du Chrysler Building); il est même très beau, ce qui a dû beaucoup aider à l'établissement foudroyant de sa légende. Mais si beaucoup de ses obsessions et de ses thèmes me sont très indifférents, ou même me répugnent nettement, comme tout ce qui relève de la *prothèse* (et beaucoup en relève), d'autres n'ont aucun mal à me séduire, comme les immenses paysages superbes et désolés de l'Alaska ou de l'Utah, ou bien Budapest, la Chaussée des Géants ou l'opéra hongrois. On peut voyager dans tout cela. Avec plus de temps on s'y enfoncerait volontiers plus avant (nous y avons tout de même consacré quatre ou cinq heures…). On en retire même, ce qui est toujours bon signe, un grand désir de revenir à ses propres travaux. La question est de savoir ce qu'il en est des "artefacts" ("installations", "sculpture", photographie, ne parlons pas de peinture) que produit cet art-là : ajoutent-ils beaucoup aux films, aux textes, à l'énorme livre qui sert de catalogue? Ce n'est pas sûr. Ils ne suscitent pas énormément d'envie, en tout cas. Et c'est peut-être ce que voulait dire Flatters, quand il répétait, pour le déplorer, que cette fois-

ci une page décisive était tournée : art il y a bien, sans doute, mais qu'aimerions-nous en emporter avec nous, en garder sous l'œil et sous la main?

***

L'exposition Picabia est de proportions tout à fait comparables, dans un genre bien différent (encore que…), à l'exposition Barney : de sorte que la combinaison de ces deux réalisations gigantesques place une nouvelle fois le musée d'Art moderne de la Ville au centre et au sommet de la vie artistique parisienne et nationale. Mais sans doute Barney avait-il épuisé mes ressources d'adaptation à des mondes étrangers, quand je suis arrivé à Picabia. Non, décidément, cet esprit-là ne me dit rien, ni cet humour, ni ces images. Picabia me touche peu, et je n'ai pas l'impression qu'il touche souvent très juste. On le voit tout essayer avec constance, mais cette quête a quelque chose de désespéré, voire de pathétique. Comme il y a peu d'*œuvres*, dans cette œuvre ! Combien fréquemment elle rate son effet! Comme on la prend sur le fait, en de nombreuses occasions, de tomber à côté de ce qu'elle essaie d'atteindre ! Les premiers paysages impressionnistes sont désastreux, mais les provocations dada sont-elles tellement plus heureuses? Hardies, ça oui, radicales, novatrices : mais ces novations-là et ce radicalisme, quel est leur contenu d'intelligence et de beauté?

Vendredi 20 décembre, six heures du soir. J'avais rendez-vous hier après-midi avec Jean-Paul Bertrand, aux éditions du Rocher, place Saint-Sulpice. Mais l'entretien fut un peu décevant. Bertrand n'avait jeté un coup d'œil qu'aux tout premiers de mes éditoriaux pour le Parti de l'Innocence, et forcément il ne manifestait qu'un enthousiasme assez tiède. Il n'exclut pas la publication. Il juge même vraisemblable que sa réponse définitive sera positive. Toutefois il ne pourra me la donner qu'en janvier.

Nous avons abordé aussi la question financière. Comme je lui avais apporté un exemplaire de *Retour à Canossa*, je lui ai dit, à titre indicatif, et pour ouvrir la négociation, que Fayard me donnait cent vingt mille francs par volume du *journal.* Il s'est grandement récrié à ce chiffre. Il m'a dit que notre éventuel *De l'in-nocence* ne pouvait être qu'un livre au destin relativement confidentiel, pour lequel il n'envisageait guère un tirage – ou un nombre de ventes, je ne sais plus – bien supérieur à quinze cents ou deux mille exemplaires; et que dans ces conditions un à-valoir de cent vingt mille francs était totalement inenvisageable. J'ai répliqué que je ne l'avais pas envisagé en effet, que j'avais cité ce chiffre uniquement pour lui donner un ordre de grandeur, mais que pour le volume dont il était question entre nous j'avais pensé à dix mille euros (soixante-cinq mille francs). Il a répondu que cela lui semblait encore beaucoup…

Je ne sais donc pas s'il entend publier le livre ou non, et je ne sais pas non plus ce qu'il entendrait me donner pour lui. Ce sont là beaucoup d'incertitudes. J'avais espéré sortir de l'entrevue non pas avec un chèque, mais avec la perspective précise d'une rentrée rapide. La période des fêtes de fin d'année, délicate à plus d'un titre – financier, psychologique –, en eût été grandement facilitée. Telle qu'elle se présente, je ne sais comment joindre les deux bouts, car je suis déjà sur la limite extrême du découvert bancaire autorisé, et je ne vais pas recevoir ce mois-ci le chèque mensuel coutumier de Fayard. Il va me falloir encore une fois taper ce pauvre Pierre, et je ne crois pas qu'il ait grandes ressources.

Je pars demain pour Plieux, sans lui. Je dois passer par Royat pour y prendre ma mère, c'est la raison pour laquelle je ne puis l'emmener lui. Comme ma mère affecte de l'ignorer totalement, l'usage qui s'est établi dans les années récentes est de passer Noël seul avec elle. C'est un sacrifice filial qui me coûte beaucoup, car j'ai de plus en plus de mal à me passer de lui, surtout la nuit. La seule perspective de huit ou dix jours de lit solitaire, plus peut-être, comme aux temps mauvais, me déprime déjà.

Bref, entre les déceptions éditoriales, les embêtements pécuniaires, les excès de travail et les séparations sentimentales, je suis assez abattu. Je

me suis d'ailleurs offert, pour compenser, une belle crise de boulimie, cette après-midi – elle n'a bien sûr rien arrangé.

***

Nous avons dîné hier chez un diététicien fameux, justement, le docteur Apfelbaum. Sa femme et lui sont des relations des Finkielkraut, auprès desquels ils avaient émis le vœu de me rencontrer, je crois, et qui nous ont emmenés. Il y avait là aussi une dame ou une demoiselle de Clermont-Tonnerre, qui occupe de hautes fonctions au Crédit Lyonnais, et son compagnon qui dirige des services de sécurité, et dont le docteur Apfelbaum regrettait d'avoir oublié le nom.

Le docteur est un rescapé du ghetto de Varsovie. Je le savais par les Finkielkraut, et pas un instant il ne fut question de cela hier. Les Finkielkraut trouvent évidemment étrange qu'ayant réchappé enfant au ghetto de Varsovie et à sa famine on devienne précisément *diététicien*, et l'un des plus renommés qui soient, jusqu'à bâtir par ce moyen une pratique, un prestige et une fortune considérables.

L'appartement regarde le jardin du Luxembourg, à deux pas du Sénat. Il est orné, parmi d'autres tableaux de moindre venue, de quelques discrets Vuillard. Le dîner, servi par un cuisinier-maître d'hôtel, était une suite de caviar sur blinis brûlants, grosses truffes en vol-au-vent, daube de sanglier, la bête ayant été probablement tuée par nos hôtes – le tout arrosé principalement, après le champagne, de clos-vougeot 1982 ; pour dessert, d'exquises petites barquettes de pâtisseries diverses, dont je crains d'avoir un peu abusé.

La chasse à courre tient une place considérable dans la vie des Apfelbaum. Chaque fin de semaine, d'octobre à avril, ils se déplacent vers leurs terres du Berry – un "château bourgeois", dit modestement le docteur, avec *assez peu de terres*, deux cent cinquante hectares (que dirait-il de mes huit mille mètres carrés?). Et tous les samedis matin, chevaux, habits bleus gansés d'argent, toque de cheval, cors, piqueurs, courre le cerf ou le cochon.

Seulement il y a un moment où ce beau rituel s'interrompt pour faire place à un autre, qui n'est pas moins important. A neuf heures, dans la forêt, on se rapproche des transistors ou des voitures pour écouter "Répliques", d'Alain Finkielkraut.

Alain dit toujours qu'il n'a aucune idée de son public, qu'il a beaucoup de mal à imaginer ses auditeurs, et ce qu'ils peuvent bien faire en l'écoutant. Maintenant il sait. Il peut voir : hautes futaies, longues allées cavalières, habits bleus, cuivres luisants, tourelles troubadours dans le lointain des bois, Clermont-Tonnerre, Apfelbaum, et "nos gens" – Sylvie Topaloff a tout de même un peu tiqué sur "nos gens", mais il lui fut expliqué que c'était une langue convenue, traditionnelle, spécialisée. D'ailleurs elle-même, pour Noël, emmène toute sa maisonnée, plus Élisabeth Lévy, plus le jeune Alexis Lacroix, du *Figaro,* au Plaza, à New York : alors elle serait malvenue à jouer les gauchistes critiques face aux déploiements de glamour cynégétiques des fastueux Apfelbaum. S'étant couverte de gloire dans les divers procès liés à l'amiante, elle est devenue l'avocate de la C.G.T. dans l'affaire de l'explosion de Toulouse, à l'usine A.Z.T. Le voyage à New York est destiné à mettre un peu de liant dans les rapports entre Alain et son fils Thomas, qui vont se détériorant. Sylvie dit que la vie à Bourg-la-Reine est devenue impossible. Elle exagère peut-être un peu. J'ai l'impression pour ma part que le père et le fils sont très proches, ont une relation très forte, très aimante – les querelles en sont peut-être envenimées d'autant. Élisabeth Lévy et Alexis Lacroix ont pour mission d'élargir un tête-à-tête que Sylvie ne supporte plus. A la vérité, tout cela ne m'a pas l'air bien méchant.

Mais pour en revenir aux chasses à courre dans le Berry, c'est pendant l'une de leurs interruptions matinales en faveur de "Répliques" que les Apfelbaum m'ont découvert, lors de l'émission que j'ai faite avec Richard Millet, sous l'égide d'Alain, il y a deux ans et bientôt trois, juste avant l'"affaire". Le docteur a beaucoup apprécié que je déplore la manie des journalistes de ne parler plus que de "la *maman* de Ludivine", et autres petites filles assassinées. Depuis on a lu *Du sens,* et Mme Apfelbaum dit que deux livres ont changé sa vie, récemment : *Du sens* et un recueil de nouvelles de Jacqueline de Romilly, *Laisse flotter les rubans*.

Toute la soirée ressemble beaucoup, mutatis mutandis, à ce qu'on pourrait lire dans un roman de Paul Bourget, ou d'Henri de Régnier – avec des prolongements du côté de *La Règle du jeu,* bien entendu. La seule chose qui ne va pas, c'est moi. Les Apfelbaum doivent être bien déçus. Je fais un invité de dernière catégorie. Il n'y a rien à tirer de moi. Alain est parfait, lui – une bénédiction pour n'importe quelle maîtresse de maison. Il arrive même à *produire de la pensée*, comme dirait Jean Paul : je veux dire qu'il parvient à tenir des discours bien construits, intéressants, originaux, argumentés, qui tiennent compte de ce qui a été dit et font évoluer la conversation. Le docteur Apfelbaum aussi, d'ailleurs; et les épouses tiennent excellemment leur partie. Agnès de Clermont-Tonnerre et son ami, en revanche, Pierre et moi, nous étions largués.

***

Si le désir hétérosexuel procède d'une illusion organique, générée par les exigences de reproduction de l'espèce, le désir homosexuel, lui, est l'illusion d'une illusion.

***

Dans un dessin humoristique d'un *Nouvel Observateur* récent (« Sommes-nous tous devenus réactionnaires ? »), on voyait deux types sur le retour, en pleine discussion :

« Je suis de plus en plus contre le sexe, disait l'un.

– Oui, répondait l'autre : surtout depuis ton opération de la prostate...»

***

Aux expositions Barney et Picabia, cette semaine, le public était presque aussi intéressant que les œuvres. Il y avait beaucoup de groupes

scolaires, d'adolescents garçons et filles au sein de leurs classes de lycée. J'ai appris beaucoup de choses sur les modes du jour, surtout celles des filles. Je crois qu'on parle volontiers d'un *look gothic,* on pourrait parler également d'un "style Halloween". Les filles de quinze ans se donnent volontiers des allures de sorcières. Une couleur à la mode, y compris pour les cheveux, pour les cils et surtout pour les ongles, est une sorte de violet mélangé de marron, et tirant sur le caca d'oie. Le teint doit être aussi blafard que possible. Le jeans se porte extrêmement sale, ou du moins en ayant tout l'air, la crasse accumulée produisant un effet lustré sombre, où semble réaffleurer la couleur fétiche, à dominante lointainement violette. Des inserts de petites fleurs brodées en lainage, réminiscents du goût Woodstock, sont possibles et assez pratiqués. Les mitaines sont tout à fait dans le vent, comme chez les chaisières de Saint-Sulpice en 1900. Mais le plus curieux à mes yeux c'est une tendance assez marquée, chez les adolescentes le plus gravement atteintes du syndrome Halloween, à porter *par-dessus* les jeans de longues jupes fréquemment à fleurs, souvent effrangées vers le bas, assez courtes tout de même pour que le pantalon soit bien visible sous elles, ainsi que les énormes godillots.

L'expression le plus couramment assortie à cette tenue est celle d'un ennui mortel, éventuellement aggravé par un grand mépris de l'humanité en général, et de tout ce qui pourrait relever de l'art et de la culture en particulier. Pour visiter une exposition, la combinaison est spécialement au point, et, comme on dit en anglais, *de rigueur.* Ce que proclament ces visages, ces cheveux prune, ces jeans isabelle, ces longues robes d'aïeules, c'est qu'aucune éducation n'est possible. Ces tenues, ces expressions et la transmission de la connaissance ne sont pas compatibles.

Je dois à la vérité d'ajouter que Barney, au moins, trouve grâce aux yeux de certains adolescents des deux sexes, et suscite même quelques visibles enthousiasmes. Cela ne parle pas forcément en sa faveur. Quant à Picabia, ce que les maîtres exaltent indéfiniment pour le faire aimer, ou au moins pour susciter quelques étincelles de curiosité et de bonne disposition, c'est son caractère *subversif.* La qualité que l'école (et l'"idéologie du sympa") en est réduite à monter entre toutes en épingle,

c'est la subversion. Picabia déteste l'art académique, la convention, la routine, la société bourgeoise (tu parles!) : comment pourriez-vous ne pas l'aimer, et ne pas voir que c'est un grand artiste?

Lorsque la subversion et l'esprit de subversion sont les vertus majeures que s'efforce à transmettre l'enseignement officiel, est-ce que la marque suprême de l'indépendance d'esprit, de l'originalité, de l'écart avec le monde, ce ne serait pas la *version* – la convention, l'académisme *tongue in cheek*, le retour métabathmologique à un premier degré pétri d'absence à lui-même?

Plieux, dimanche 22 décembre, neuf heures et quart, le soir. Le séjour du chien Hapax à Paris a été un grand succès. Ses vacances l'ont enchanté. D'abord il y a des ascenseurs, dans ma tour, on peut passer directement de l'herbe ou du trottoir à la moquette, c'est l'idéal pour de vieux os ; tandis qu'à Plieux ce ne sont qu'épuisants escaliers. Et puis à Plieux il y a de la boue partout, et de la poussière en été. Rien de tel à Paris : asphalte, céramique, gravillons. Ce pauvre chien qui la moitié du temps, dans nos campagnes, est couvert de terre séchée a retrouvé dans la capitale un pelage de pull-over de luxe, soyeux et immaculé. Et puis, pas trop de sport : trois ou quatre petites sorties de dix minutes, à flairer les messages passionnants de toute la chiennerie du quartier; le reste du temps on dort près de son maître ou bien on le regarde en remuant la queue, on est aux premières loges à tous les repas – pensez, dans dix-huit mètres carrés ! –, on participe à la vie de famille, au lieu de se morfondre pendant des heures dans des salles immenses et vides, où rien n'arrive, bloqué qu'on est par des portes de tous les côtés, et surtout par des marches et encore des marches. Ah non ! Si ce n'était que d'Hapax, ce serait deux pièces-cuisine tout de suite, en ville, dans un immeuble moderne…

***

J’ai quitté Paris hier à dix heures et demie du matin et suis passé par Clermont et Royat afin d’y prendre ma mère, et de l’amener ici. Le passage par son appartement ne manque jamais de m’assombrir gravement l’humeur et de me démolir le moral, au moins pour un moment. Mais la magnifique autoroute qui à l’heure actuelle va de Laqueuille-Gare, à peu près, jusqu’à Tulle, et que nous avons suivie à la nuit tombante, au son du *Château de Barbe-Bleue,* dans un magnifique enregistrement que vient de m’offrir Stéphane Martin, m’a rendu à des sentiments meilleurs. Quelle merveille que ce long ruban lisse, déployé à travers des déserts sombres, des pays de forêts, de hautes prairies, de profondes rivières, de ruisseaux serpentant parmi les pâturages, sur un long plateau en pente, en vue des monts du Cantal! Ah si seulement les gens de pouvoir et d’argent pouvaient *ne rien faire*, maintenant que cette voie magnifique est tracée! S'ils pouvaient la laisser à elle-même et à nous! Hélas, la beauté des autoroutes nouvelles ne dure que quelques mois, en général – au plus, quelques années. Bientôt leurs bords attirent tout ce qui d’horreur veut à tout prix se montrer, et profiter du trafic pour faire des affaires, ou s’assurer de la publicité. De ces nocences promises, aucune n’est encore en place. Que ne la classe-t-on, cette autoroute, pour la consolation des affligés de l'œil !

***

Ce matin, à l’émission “Écoute Israël”, une femme qui vient d’écrire une biographie du baron de Hirsch, le grand philanthrope du XIXe siècle, surnommé “le Moïse de l’Amérique”, déclarait que soixante-dix pour cent des grands promoteurs du chemin de fer, industriels et banquiers, étaient juifs (ou que soixante-dix pour cent du chemin de fer (en Europe et en Amérique ?) étaient dus au capital et à l’esprit d’entreprise juifs). Le livre de Jacques Attali abonde en observations de cet ordre, fièrement avancées. Que ne peut-on faire, à moins d’être juif soi-même, ou invité à “Écoute Israël”, et quitte à être démenti si besoin est, de comparables remarques, s’agissant des chemins de fer ou d’autres domaines ?

C'est de cela que je n'arrive pas à m'accommoder : que tout un pan de la connaissance – relativement mineur, sans doute, mais qui prend, d'être occulté, une importance disproportionnée – soit, précisément, occulté : qu'il faille faire comme si l'on ne s'avisait de rien.

***

Philippe Lançon, j'ai dû le relever, a parlé de *Du sens*, dans *Libération,* à propos de la Turquie et du débat actuel autour de son intégration à l'Union européenne. Cette semaine c'est au tour de *Télérama*, sous la plume d'Antoine Perraud :

«Au printemps, l'écrivain Renaud Camus publiait une réflexion parfois pénétrante, souvent hautaine et toujours désabusée, *Du sens* (éd. P.O.L). Sur 552 pages, sa démonstration tournait autour d'une question pour lui essentielle : la Turquie doit-elle, ou non, faire partie de l'Union européenne ? »

Etc. Donc j'aurais peut-être été un peu plus lu que je ne croyais… Mais tout de même : un tirage de trois ou quatre mille exemplaires, et pas de réimpression… Il semble que l'occasion serait rêvée de faire un peu de publicité : après tout il n'est question que de la Turquie, ces temps-ci, et *Du sens* est certainement l'un des très rares ouvrages récents qui ouvrent et ferment à propos de ce pays et des interrogations de l'Europe à son sujet. Inutile de dire que la P.O.L ne songe à rien moins. Et le fil unique qui tient ma faveur, en ces quartiers, est bien trop mince et fragile pour que je puisse oser la moindre suggestion. On me rirait au nez, pour commencer.

Lundi 23 décembre, dix heures moins le quart le soir. « Sodas, croque-monsieur et clémentines » (les clémentines me dégoûtent tellement, personnellement, que j'hésite à faire entrer le mot dans ce *journal*) : «Marie, 19 ans, étudiante en classe prépa à Henri-IV, a déjà tout prévu

pour pouvoir regarder tranquillement samedi soir 21 décembre, en famille sur TF1, la finale de “Star Academy”. » Voilà ce qu’on apprend en première page du *Monde*, aujourd’hui.

Classe préparatoire à Henri-IV ? Mais est-ce que ce n’est pas à peu près ce qu’il y a de plus prestigieux dans le système éducatif français ? Les débiles mentaux qui seraient totalement accrochés à “Star Academy” – je peux parler, moi, je l’étais bien au “Loft”, en son temps… – n’ont pas de souci à se faire, ni de complexes intellectuels à cultiver : à Henri-IV on a les mêmes distractions qu’eux.

Mais les révélations ne s’arrêtent pas là. La mère de Marie est professeur d’anglais. «Elle aussi sera devant la télévision ». Dans la famille on estime que «les candidats sont tous motivés, et en plus on voit qu’ils aiment la musique». C'est à ce *la musique* que je n’arrive pas à me faire. Il le faudra bien pourtant, car le changement d’acception du mot est massif, presque officiel, et semble-t-il irréversible. Quelqu’un que j’ai vu cité sur le site de la Société de (mes) lecteurs (une source considérable d’informations) estimait justement, dans *Libération,* ces jours derniers, que “Star Academy” jouait un rôle considérable pour introniser définitivement le mot *musique* dans son nouveau sens consacré : le château où sont confinés les candidats avait même, selon cet exégète, et comme tout château, une évidente fonction légitimante – sans doute n’est-ce pas un hasard, dans ces conditions, si ledit château est une bâtisse 1900 d’une rare laideur, mais encore considérablement vulgarisée par des adaptations contemporaines et les exigences du tournage : ce château est à Courances ou Fleury-en-Bière ce que Claude François est à Robert Schumann…

Avantage de la nouvelle acception, tout le monde aime *la musique*, désormais, et personne ne peut plus snober personne. Et n’est-ce pas une bonne chose que d’adapter le sens des mots aux nécessités de la vie sociale et de l’harmonie civile ?

Garçons et filles adorent *la musique,* presque sans exception. Les parents sont très fiers de leur progéniture, et rassurés sur ses curiosités intellectuelles. «La musique, c’est très important pour Gwenaël. » Gwenaël confirme. D’ailleurs son frère Brandon n’est pas en reste, même si les deux n’aiment pas exactement la même *musique.*

J’ai tort de mettre des italiques. Les journaux, que ce soient *Le Monde, Télérama* ou tous les autres, disent unanimement *la musique* pour désigner ce qui pendant des décennies s’appelait *les variétés* et qui, *grosso modo* (bon, je reconnais que je simplifie un peu), correspondait aux goûts de la classe non cultivée ou des adolescents qui ne s’intéressaient pas à leurs études, ou n’en faisaient pas. C'est encore le cas, toujours *grosso modo,* mais comme *les variétés* se nomment à présent *la musique,* tout le monde est content. Il n’y a que *la musique* au sens ancien (et bourgeois) de l’expression qui soit un peu lésée; cependant, comme elle est en voie d’extinction (de même que la bourgeoisie), il n’y a personne pour protester en sa faveur. Stéphane Martin me disait récemment que lorsqu’il était directeur de la Musique la part de la musique « classique », dans la vente des disques, était encore de treize pour cent; et qu’en moins de dix ans elle est passée à cinq pour cent…

Le Monde dit *la musique* pour *les variétés* exactement comme il dit *une maman* pour une *mère.* Dans le même article : «Âgée de huit ans, Léa, élève de CE2 à Paris, a obtenu l’autorisation de sa maman de regarder l’émission jusqu’au bout. » La différence est que c’est le mot le plus noble qui a perdu, s’agissant de la maternité, tandis qu’à propos de la musique le mot le plus noble à gagné, puisqu’on ne rencontre plus que lui. Mais c’est un enfant volé.

Mardi 24 décembre, neuf heures et quart, le soir. Depuis quelques mois, et surtout depuis quelques semaines, et quelques jours, le squelette, en moi, ne me laisse guère l’oublier. Je ne pensais pas beaucoup à mes os, avant cela. Rares sont les moments, à présent, où ils me permettent de les ignorer. Quand je me lève la nuit pour aller pisser, j’ai l’impression de pouvoir à peine marcher. A Paris, récemment, j’ai beaucoup souffert du talon droit. A d’autres moments c’est le gauche. Le médecin de Lectoure parle d’« épines calcanéennes ». D’autres évoquent de vulgaires tendinites. Sortir un vêtement ou un objet d’une valise posée à terre

devient toute une affaire. J'ai beaucoup de mal à m'accroupir. Sauter debout d'une murette d'un mètre cinquante est hors de question. Cependant c'est surtout le bassin qui semble fragilisé. En sortant de voiture j'ai mal aux fesses, mais le problème n'est nullement musculaire. C'est à la jointure des fémurs et de l'os iliaque que quelque chose ne va pas. Peut-être ai-je trop maigri? Je vois dans l'encyclopédie, à l'article *squelette*, un certain *ischion* qui pourrait bien être le siège (c'est le cas de le dire) de mes motifs de doléance. Quels sont les premiers symptômes du cancer des os ? Ou bien est-ce que tout cela est *normal* ?

Depuis cet automne j'ai commencé à travailler debout, sur une table haute, ou plutôt sur une petite table posée sur la grande. Je passe ainsi huit ou dix heures par jour. Serait-ce là l'explication de mes maux?

***

Comme j'ai voyagé plus que d'habitude, ces dernières semaines, je tombe ici ou là sur de vieux numéros du *Monde* qui m'avaient échappé. On me l'avait dit mais je n'avais pas voulu le croire : au moment de la "panthéonisation" d'Alexandre Dumas, il y a quinze jours ou trois semaines, le journal a bel et bien titré, en première page, sur quatre colonnes, *Le métissage entre au Panthéon.*

Je sais bien que tous ces grands gestes symboliques que décide un régime ou un gouvernement sont presque toujours inspirés par des motifs d'opportunité politique ou idéologique. Mais il me semble que les responsables ne l'affirmaient pas au grand jour, jusqu'à présent. De même que les saints de l'Église catholique sont canonisés pour leur seule vertu, officiellement, les grands hommes de la République sont honorés pour leurs mérites ou leurs accomplissements, en principe. Jusqu'à présent il me semble qu'on n'admettait pas si ouvertement que les grandes décisions qui font figure d'emblèmes sont arrêtées à des fins de propagande, et par l'effet de convictions qu'on entend marquer avec emphase et contribuer à répandre davantage. Avec Dumas, plus aucune de ces précautions n'est prise. L'heure n'est plus à ces prudences ou ces subtilités. Si Dumas entre au Panthéon, ce n'est pas parce qu'il est un

grand écrivain, c'est parce qu'il est métis – ou plus exactement *quarteron* je crois. Je ne pense pas que cet exposé des motifs l'eût beaucoup réjoui. Et d'ailleurs il avait émis le vœu d'être enterré à Villers-Cotterêts, une ville dont il vient d'être arraché contre sa volonté, donc, et contre celle des habitants.

Évidemment on est bien obligé de dire, pour que les ficelles ne soient pas *trop* visibles, qu'il est *aussi* un grand écrivain. De la sorte on fait d'une pierre deux coups : on fait entrer le métissage au Panthéon, on y fait entrer en même temps la culture populaire. Dumas, jusqu'à présent, n'était *pas* considéré comme un grand écrivain. Les histoires traditionnelles de la littérature l'ignorent à peu près, sauf pour son rôle dans l'histoire du théâtre. Il n'avait pas de place dans les manuels scolaires. J'en parle d'autant plus à mon aise que je l'aime beaucoup, que je l'ai beaucoup lu, qu'il a même eu une grande influence sur ma vie puisque ce sont probablement de lointains souvenirs des *Trois Mousquetaires* qui m'ont incité à m'établir dans le Gers. Mais il n'y a rien chez Dumas de ce qu'on appelait jadis un *grand écrivain.* Ni le style ni la pensée ne sont dans son œuvre à la hauteur qu'implique ou qu'impliquait cette expression. A présent la voie est ouverte, sous les voûtes de la gloire nationale, à Maurice Leblanc ou Forton – pourvu que leurs papiers idéologiques soient en règle, bien sûr. D'ailleurs, au Brésil, le chanteur Gilberto Gil, grande figure de la scène pop des années soixante, vient d'être nommé ministre de la Culture. Verrons-nous bientôt Johnny Hallyday rue de Valois ? Higelin ? Bashung ? Joey Starr ? Pourquoi pas? Robbie Williams est bien cette semaine sur la couverture de *Télérama*, hebdomadaire "culturel" où l'on ne voyait "de mon temps", pour Noël, que la reproduction de nativités Renaissance…

Mercredi 25 décembre, neuf heures du soir. Un Marocain qui vivait en France depuis vingt-trois ans, je crois, a été expulsé à la suite d'une condamnation pour viol. Aux informations de France Culture, on apprend aux auditeurs que cette expulsion est effectuée « en vertu du principe de

la double peine ». Mais France Culture, ni aucune chaîne de radio de service public, ni aucun organe de presse qui ne soit pas officiellement partisan, ne devrait s'autoriser à parler de *double peine*. *Double peine* est une expression éminemment polémique, inventée par ceux qui estiment qu'il ne doit pas y avoir de différence de traitement juridique entre nationaux et étrangers – en d'autres termes que la citoyenneté n'entraîne pas de droits particuliers. C'est une conviction, elle peut se soutenir, il n'est pas certain qu'elle soit majoritaire parmi nos concitoyens, en tout cas elle est bien loin de faire l'unanimité. Et ceux qui ne l'entretiennent pas ont parfaitement le droit d'écouter les informations d'une chaîne subventionnée sans qu'il soit présumé de leur opinion à eux, sans qu'il soit fait exactement comme s'ils n'étaient pas là, n'existaient pas, n'avaient pas le droit d'être pris en compte en tant qu'auditeurs. Ce n'est plus seulement le droit à la parole qui est contesté, c'est le droit à l'écoute. Ceux des Français qui jugent parfaitement normal qu'un étranger qui s'est rendu coupable d'un crime ou d'un délit soit chassé du pays dont il a reçu jusqu'alors l'hospitalité, ceux-là ne sont plus considérés comme destinataires admissibles de la parole publique. On ne leur parle plus.

***

A propos de la Turquie, on est en train de nous faire exactement le même coup qu'au sujet de l'immigration. Au sujet de l'immigration, personne n'a jamais demandé aux Français de France, aux Anciens-Français, aux "Franciens", aux indigènes s'il leur convenait de n'être plus qu'un peuple parmi d'autres, sur leur ancien territoire national. Ils ont été mis devant le fait accompli, quand il n'était plus possible de faire machine arrière.

S'agissant de la Turquie, on nous explique à présent que l'Europe a pris des *engagements* à l'égard de ce pays, il y a même quarante ans de cela! Et qu'en conséquence il n'est plus possible de décevoir des espoirs qu'on a fait naître, que reculer est exclu.

Sans doute, mais qui a pris des engagements envers la Turquie ? Le peuple français? Le peuple allemand? Le peuple italien? En 1963, *personne* n'envisageait sérieusement que la Turquie puisse jamais faire partie de l'Union européenne – on disait alors *le Marché commun.* Les Français n'imaginaient même pas qu'une question aussi absurde puisse jamais se poser. Et à présent on viendrait leur dire : *trop tard,* il fallait penser à cela plus tôt ?

Aucune transition n'a marqué le passage entre : «il sera toujours temps de réfléchir à cela un jour » et : «il n'est plus temps de s'interroger là-dessus ». La question est résolue sans avoir jamais été posée.

***

Ma mère a laissé deux fois le gaz allumé, hier et aujourd'hui. Elle y voit mal, elle croit que la cuisinière est arrêtée quand certain symbole "noir", sur les boutons, est en face de la touche "arrêt". Mais il y a symbole noir et symbole noir, elle ne les distingue pas. Et c'est miracle que tout n'ait pas explosé, que la maison ne soit pas réduite en cendres, que le chien Hapax, au moins, ne soit pas mort, alors qu'il dormait dans la cuisine, porte fermée, gaz grand ouvert.

Peut-être y a-t-il des données qui m'échappent, peut-être ne sais-je pas *exactement* ce qu'il en est d'atteindre et de dépasser le grand âge, peut-être ne comprendrai-je vraiment tout cela qu'en en faisant moi-même l'expérience, si je la fais jamais; mais il me semble que je m'y prendrai tout autrement. Ma mère y voit très mal, elle ne veut pas de lunettes, sinon pour lire, et encore celles qu'elle utilise à cet effet sont-elles tout à fait inadéquates, je crois, et auraient dû être changées depuis longtemps. Ma mère entend très mal et, littéralement, elle ne veut pas *entendre parler* d'un appareil auditif ou d'un traitement quelconque : impossible d'aborder seulement le sujet. En conséquence il n'y a plus aucun échange possible, aucune information n'arrive plus jusqu'à elle, on ne peut plus lui dire que les choses les plus simples, les plus élémentaires, en en réduisant l'expression à deux ou trois mots. Il résulte de cela un terrible vieillissement intellectuel, d'autant plus attristant et même *exaspérant*,

disons le mot, qu'il n'est pas l'effet d'une diminution des facultés du cerveau, mais de coquetteries absurdement mal placées. Il me semble que jamais vieillir n'a été aussi mal géré.

Non seulement ma mère n'entend pas, mais elle n'écoute absolument pas – je veux dire qu'elle ne fait aucun effort pour entendre. Il lui arrive de poser des questions, mais elle en donne aussitôt les réponses, en général fausses ou très approximatives. Souvent ce sont des questions assez compliquées, et les réponses qu'on devrait donner le seraient aussi. Mais toute nuance est exclue, on en est plus ou moins sommé de produire un *oui* ou un *non.* Très vite on se décourage, on ne répond même plus. Ma mère ne s'en formalise pas, puisque au contraire elle parle quand on lui parle, sans doute pour interrompre une succession de mots ou de phrases qu'elle ne peut pas entendre, qu'elle ne veut pas entendre, qu'elle ne pourrait entendre qu'au prix d'un effort qu'elle n'est pas disposée à fournir.

Comme son ouïe est un peu meilleure au téléphone, nous nous entendons mieux – et là encore l'expression est à prendre très littéralement – quand nous ne sommes pas ensemble. Sous le même toit nous n'échangeons pas trois mots, bien qu'elle parle beaucoup. S'il m'arrivait quelque chose d'extraordinaire, je pourrais à peine le lui faire savoir. Il n'y a qu'à ma santé qu'elle s'intéresse, en grande partie par convention, et aussi parce que ce n'est pas un sujet dangereux, de son point de vue (c'est-à-dire qui puisse prêter à des développements déplaisants). Il n'est pas question pour moi d'essayer de l'intéresser sérieusement à quoi que ce soit que je puisse faire ou que je puisse penser. Donc je m'enferme dans le mutisme.

Cette situation n'est pas très gaie, évidemment. Elle n'est pas très gaie parce que l'ambiance est morne, bien entendu, mais surtout, beaucoup plus profondément, elle n'est pas très gaie parce qu'elle est la forme ultime, nouée, concentrée, consacrée, solidifiée une fois pour toutes, d'une espèce de refus de l'écoute, de la part de ma mère, qui depuis plus d'un demi-siècle est au centre de mes relations avec elle – pas seulement des miennes, d'ailleurs : ma sœur fait état du même genre de problèmes, et mon père a dû en souffrir aussi, et même bien plus que nous. D'un nombre infini de faits de la vie, de notre vie, ma mère nous a dit : *je ne*

veux pas le savoir. Et maintenant elle triomphe, d'une certaine façon, certes paradoxale : car la voilà barricadée dans un *je ne veux pas le savoir* cette fois inexpugnable.

Jeudi 26 décembre, neuf heures du soir. Avant-hier j'ai revu, pour la dixième fois sans doute, *Le Guépard,* le film de Visconti. C'était à la télévision et c'était en français, autant dire que ce que j'ai vu et entendu n'était qu'une très pâle réplique de l'original, et terriblement infidèle. A quoi s'ajoute que la copie diffusée, comme d'ailleurs la plupart des autres, a mal vieilli – je me demande d'ailleurs s'il est encore possible, ou s'il sera possible de nouveau, un jour, de voir *Le Guépard* tel qu'il était à sa première apparition.

Eh bien, même en ces circonstances on ne peut plus défavorables, mon enthousiasme reste entier. Comme la diffusion commençait à onze heures et demie du soir, et que j'ai horreur des films doublés, j'avais pensé ne m'offrir qu'un coup d'œil aux scènes du début, qui comptent parmi mes favorites, sur les terrasses. Mais la magie a opéré une fois de plus, et deux heures et demie plus tard j'étais encore devant l'écran.

Il me semble qu'il n'y a pas de plus grand film politique; ou peut-être de plus grand film d'histoire? Mais comme d'habitude je me méfie de moi, et suis tout à fait prêt à envisager qu'il s'agisse du film politique, ou du film d'histoire, qui, plus modestement, me soit le plus *congenial,* c'est-à-dire qui pose les questions de la façon la plus intelligible par moi, et qui leur apporte les réponses les plus convaincantes *pour moi*. Sur les enjeux et les mécanismes de pouvoir tels qu'ils sont exposés là, j'ai l'impression de tout comprendre admirablement (c'est peut-être une illusion). Et d'autre part il est très vraisemblable que beaucoup du mérite de la finesse et de l'intelligence qui se déploient dans ces images, et surtout, en l'occurrence, dans ces superbes dialogues, revient au roman, au texte, et à Tomasi di Lampedusa. J'avais ce livre dans ma bibliothèque, quand j'avais vingt ans. Je crois bien, Dieu me pardonne, m'en être débarrassé peu après, au cours d'une de mes imbéciles crises de purisme intellectuel et littéraire. Aujourd'hui je le lirais avec plaisir – en italien, bien entendu : depuis le temps que je suis cette histoire et que j'entends ces discours, je les connais suffisamment pour n'avoir aucun problème de compréhension linguistique.

Flatters est plus réservé que moi, sur le film. Il trouve que son grand point faible, c'est Claudia Cardinale. Il n'a pas tort, elle n'est pas beaucoup plus qu'un magnifique morceau de chair. Mais n'est-ce pas précisément ce qu'il convenait qu'elle fût ? D'un autre côté, un peu plus de séduction psychologique ou spirituelle, de grâce, de mystère, en son personnage, eût peut-être été un ajout, c'est vrai.

Flatters n'est pas enthousiaste non plus d'Alain Delon, à la vérité. Et bien sûr on peut toujours se dire qu'en une distribution idéale ce n'est sans doute pas lui qu'on eût choisi, en effet. Mais quelle chance d'avoir échappé, à quelques années près, au terrible Helmut Berger! Lui aurait vraiment gâché l'ensemble. Ce n'est pas le cas de Delon, il me semble.

Hier nous sommes passés à un spectacle plus modeste, nous avons regardé un très médiocre film ou *téléfilm* allemand – je crains que ce n'ait été un film qui avait l'air d'un téléfilm – intitulé *Un amour en Prusse,* je crois : les protagonistes du récit étaient le roi Frédéric II, sa sœur Amalia et le baron Frédéric de Trenck, ou von der Trenck, un personnage dont je ne savais rien mais qui est peut-être ou qui a été assez connu en

Allemagne en tant qu'aventurier, spécialiste de l'évasion, mémorialiste et même poète, car je vois qu'il existe de lui, outre une « intéressante *Autobiographie* (1787) », des *Poésies et Œuvres complètes.* Je tiens mes renseignements de mon préciosissime Larousse du XXe siècle, un cadeau de Philippe V (Guedj) dont je ne serai jamais assez reconnaissant à ses mânes. Ce vieux Larousse est d'autant plus utile que Frédéric de Trenck, de même que son cousin François de Trenck, « homme de guerre autrichien », est tombé des éditions plus récentes, comme tant d'autres. Non seulement il fut aimé, pourtant, du Grand Frédéric et de sa sœur, qui se le disputèrent des années durant, mais il vint en France au moment de la Révolution, par pure curiosité intellectuelle, à près de soixante-dix ans, et il fut guillotiné sur l'ordre de Robespierre, qui l'avait pris pour un espion : un personnage assez intéressant, en somme, et qui eût mérité, lui aussi, un interprète un peu plus séduisant que celui d'hier.

A propos de séduction j'ai eu cette après-midi la visite d'un jeune homme du pays, que j'ai connu enfant, et qui depuis plusieurs années à la réputation très méritée de plus beau garçon de la contrée, et surtout de plus sexy : je me souviens que mon ami Jim, le New-Yorkais, pensa tomber dans les pommes, un jour d'été que nous allions de ferme en ferme à la recherche d'un de mes chiens perdus, et que dans une cour nous fûmes accueillis par cet adolescent précocement viril, tout juste rentré des travaux des champs, torse nu, et qui en nous parlant passait artistement une main distraite sur ses pectoraux en sueur.

La visite d'aujourd'hui n'était pas tout à fait désintéressée. Monsieur plaçait des calendriers. Qu'est-il devenu en effet, je te le donne en mille, mon p'tit Gab ? Pompier! Et en effet il était en grand uniforme, des bottes jusqu'à la casquette, en passant par le pantalon bleu marine à bande rouge, moulant ses cuisses avantageuses, et le pull-over à l'avenant. Ça ne devrait pas être permis, ces choses-là…

Je lui ai fait un beau chèque en bois.

Vendredi 27 décembre, neuf heures du soir. Philippe Jullien, le dernier secrétaire général de Pli selon Pli, professeur de philosophie et spécialiste de Heidegger (il vient de passer sa thèse), avait fait des années d'efforts, avec sa femme, pour adopter un enfant en Amérique centrale. Plusieurs fois ils ont fait le voyage, l'enfant qui leur était destiné était choisi, ils avaient chez eux des photographies de lui, ils l'avaient rencontré, mais chaque fois survenaient de nouvelles difficultés qui les empêchaient de revenir en France avec lui. Au début de cette année la femme de Philippe s'était rendue de nouveau au Guatemala, cette fois pour en ramener l'enfant, c'était ce qui avait été convenu, et ils étaient convaincus que c'était ce qui allait se passer. Mais nouvelle déception : la voyageuse rencontre en effet le petit garçon qu'elle considère comme son fils, elle passe quelque temps avec lui, mais elle doit encore le quitter et repartir sans lui pour l'Europe. Nouvelles démarches, nouvelles complications, nouveau voyage au printemps. Je me souviens d'accents de jubilation des parents, leur bonheur faisait plaisir à voir, ou à entendre : voilà, cette fois tout s'était arrangé, le jeune Raúl était avec eux – le seul problème étant alors de savoir si on allait continuer à l'appeler *Raúl* comme dans son pays d'origine, ou franciser ce prénom en Raoul.

Fin novembre, à Lausanne, Jacqueline Voillat, qui outre ses fonctions de *webmistress* du site de la Société des Lecteurs fut aussi quelque temps présidente de Pli selon Pli, officiellement, m'avait appris que le jeune Raoul était très malade, qu'il était atteint d'une maladie très rare, et que même on n'avait plus d'espoir de le sauver. Je viens de recevoir cette lettre du père :

« Cher Renaud,

«peut-être Jacqueline a-t-elle déjà eu l'occasion de vous apprendre la catastrophe qui nous a touchés. Notre petit Raoul est mort. Il a été emporté par une maladie dite orpheline, la cytopathie mitochondriale, qui est d'origine génétique, et qui a fait s'effondrer sa santé à la fin du mois d'octobre. Nous avons passé tout le mois de novembre à ses côtés, au service de réanimation de l'hôpital des enfants, à Purpan, où nous avons logé. Son état, d'abord stationnaire, donnait des signes d'amélioration, et bien que nous ayons su dès le début de novembre qu'il n'y avait pas d'espoir, nous espérions qu'il vivrait quelques mois. Il ne souffrait pas –

sinon moralement, et cela nous ne pourrons jamais le mesurer, d'être confiné dans une chambre sans fenêtre, un premier tube dans le nez pour respirer par une machine, et un second pour être nourri par sonde. Nous espérions en quelques mois, tout en nous demandant si une telle vie valait d'être vécue, et tout en redoutant par-dessus tout qu'on nous dise un beau jour qu'il nous fallait décider d'arrêter l'assistance. Une nouvelle poussée de sa maladie a décidé pour nous le 2 décembre. Raoul est décédé dans un sommeil artificiel. Il n'était pas en France depuis six mois.

«Nous sommes rentrés chez nous, où vous pouvez bien penser que la vie est difficile. Il est partout. Nous ne pouvons rien faire, une promenade dans Albi, c'est un manège qu'il avait vu et qu'il aimait, c'est un cheval qu'il avait touché, c'est un commerçant qu'il connaissait, ce sont les illuminations qu'il aurait aimées. Il y a les regrets de ce qu'il a vécu, et, plus lourds encore, les regrets de ce qu'il n'a pas vécu – voir la mer, jouer dans la neige, marcher. Il n'avait plus assez de force, dès l'été, pour se mettre debout et marcher. Nous le voyons rétrospectivement. Il était devenu anxieux et dépendant, il sentait qu'il se passait quelque chose. Toujours il y avait chez lui de quoi faire la perplexité des médecins – des vomissements tout l'été, alors que les examens n'indiquaient rien d'anormal, un strabisme dont on ne voyait pas la cause, la fatigue, puis la cessation des vomissements, mais aussi une bronchite bizarre qui les remplaçait. Elle allait et venait indépendamment des soins. Puis la perte du désir de marcher. Et l'effondrement de fin octobre. Nous allons lancer, nous avons lancé, une nouvelle adoption, de toute façon nous en avions parlé à l'époque où nous ne savions pas encore que Raoul était malade. Si tout se passe bien, nous repartirons au Guatemala au début de l'été.

«Nous n'avons pas pu lire dans les premiers jours de novembre. Ensuite, l'intériorisation du drame, de la nécessité, un certain espoir aussi que les choses durent un peu, quelques mois, le retour d'une perspective, à long ou moyen terme peu importe, mais inassignable, surtout inassignable, nous a fait recouvrer l'aptitude à lire. Cela à coïncidé avec la sortie de votre journal 1999. *Retour à Canossa* est l'un des plus beaux de vos journaux – je pense à l'arrivée de Pierre. Dans vos journaux, c'est votre état qui dicte votre style. Autant celui-ci est heurté, anxieux, désespéré, avant son arrivée, autant dès que Pierre entre dans votre vie, et

avant même que vous ayez vous-même conscience que “ça y est”, votre style, l’expression de ce qu’il y a de plus profond en vous, devient calme et limpide, d’une sérénité extraordinaire : l’écriture a déjà compris ce que votre conscience n’a pas encore compris. Je n’avais jamais rien lu de tel.

« Recevez nos vœux à Françoise et moi-même, et l’expression de notre admiration entière et teintée d'amitié. »

Je ne sais pas ce qui me semble le plus tragique, du destin de cet enfant ou de celui de ses parents – mais bien sûr c’est la même tragédie.

Samedi 28 décembre, neuf heures du soir. Comme d’habitude, mais plus encore que d’habitude, je désespère d’arriver au bout de mes tâches dans les délais qu’il faudrait. Les journées de travail sont divisées en cinq parties. Les matinées vont tout entières à *L'Inauguration de la salle des Vents* : il faudrait que l’actuelle couche d’écriture, dont je crains fort qu’elle ne puisse être la dernière, soit terminée assez tôt dans le courant du mois de janvier pour que je puisse la remettre le plus tôt possible à Fayard, et que Fayard me remette le plus tôt possible ce qui reste à verser sur ce livre-là – c’est pour moi urgent, mais il reste cinq chapitres à mettre au point, et aujourd’hui j’ai passé toute la matinée sur un seul paragraphe, sans même en obtenir satisfaction.

L'après-midi il faut travailler au *journal* 2000, qui sera sans doute le plus épais que j’aie jamais publié; puis écrire la *Vie du chien Horla.*

Le soir c’est successivement ce *journal*-ci, puis la correction de la transcription du débat du printemps dernier avec Carrère et Finkielkraut : l’éditeur m’a dit que je pouvais faire autant de corrections et d’ajouts que je voulais – je ne m’en prive pas.

Mais cela c’est le programme *officiel.* En fait je n’arrive presque jamais à m’y tenir. La *Vie du chien Horla*, par exemple, avance à peine. Deux courts chapitres étaient assez bien venus à Paris, mais je ne leur ai presque rien ajouté.

Hier matin il m'a fallu aller chercher un cadeau de Noël pour ma mère. J'étais déjà en retard de deux jours, ce qui n'est pas bien – mais ma mère est bien placée pour comprendre ces choses-là ! –, parce que je n'avais pas pu me servir plus tôt de ma carte bleue; après le 25 du mois, en revanche, les dépenses ne sont débitées qu'à la fin du mois suivant (c'est du moins ce que je crois!).

J'ai commencé par Lectoure, où j'ai trouvé sans mal un cadeau pour Pierre – le nouveau Genet de la Pléiade –, mais rien pour ma mère (il y a longtemps que j'ai renoncé à lui offrir des livres). Ensuite j'ai tourné une bonne heure dans Fleurance, sans rien découvrir qui convienne. En désespoir de cause, il m'a fallu pousser jusqu'à Auch, où j'ai exploré la ville haute, puis la ville basse. Finalement j'ai trouvé une assez jolie jaquette courte, très simple, d'un rouge chinois, et aussi une grosse truffe du Périgord : ma mère a la passion des truffes, et prétend en riant que son médecin lui recommande d'en manger une par jour…

Mais ces opérations avaient avalé toute la matinée, et même le début de l'après-midi. Et l'un des points les plus faibles de mon caractère, c'est qu'une fois qu'une journée est mal engagée pour le travail je suis incapable de redresser la barre, et j'ai tendance à passer par profits et pertes mes labeurs programmés. Je n'aspire qu'à la perfection – c'est un grand tort; et surtout c'est une ruse du diable.

Dans le domaine diététique c'est la même chose, et même c'est encore pis. Un premier manquement à la règle entraîne tous les autres, au prétexte que de toute façon, maintenant, la journée ne sera pas comme elle aurait dû être; et quitte à se mépriser, autant se mépriser tout à fait.

J'ai tout de même fini la révision d'avril, dans le *journal 2000*. Ce front-là se tient assez bien. Mais il est évidemment plus facile de se contenter de corriger un texte que d'en écrire un *ab nihilo,* comme il faudrait le faire pour le *Horla.* Et s'agissant de la révision du *journal 2000* il n'y a même pas de corrections à faire, pour les mois de printemps, car je me contente de reprendre *Corbeaux,* sans rien changer. Ma seule tâche est de réintroduire au bon endroit les textes d'articles et de communiqués que j'envoyais alors aux *journaux*, qui n'en voulaient pas – dans *Corbeaux* ils figurent en annexe, au titre de *pièces rebutées* : à

l'époque on n'avait pas voulu trop charger le cours du « récit », mais à présent il faut revenir à la disposition d'origine.

L'ennui est que ces fameuses cinq tranches de travail, que déjà je ne respecte presque jamais, ne suffiraient pas à couvrir, bien loin de là, l'ensemble de mes tâches. Il me faut promener les chiens, et la durée de cette promenade d'après-midi est multipliée par deux ou par trois lorsque ma mère nous accompagne. Il me faut assurer la direction de mon parti politique. Surtout il faudrait écrire des lettres, ce que je ne fais pas, ou presque pas : hier tout de même à Philippe Jullien et sa femme, avant-hier ou la veille à Isabel Weiss pour lui demander si elle ne donnerait pas une "tribune libre" pour le site du parti, justement.

***

Le magazine *Entrevue* fait partout de la publicité pour un article où il dénonce la censure exercée par Thierry Ardisson, et les coupures qu'il pratique dans "Tout le monde en parle". Je n'imaginais pas un seul instant qu'il pût y être question de moi, car je voyais mal les lecteurs d'*Entrevue* se pencher sur mon cas. J'ai tout de même profité de ma présence à Auch, hier, pour faire mon enquête à la Maison de la Presse. Eh bien il est beaucoup question de moi, contrairement à ce que je supposais. Je suis même à peu près le seul exemple donné de censure à proprement parler. Dans les autres cas cités les coupures dénoncées portent surtout sur des bafouillages de l'animateur ou de ses invités, sur des plaisanteries qui tombent à plat, sur des morceaux d'entretien qui ne vont nulle part. C'est à mon propos qu'Ardisson est le plus sérieusement mis en cause, photographies à l'appui, censées établir qu'il manque des morceaux. L'ensemble du reportage se présente comme une sorte de bande dessinée, ordonnancée d'après une série de pictogrammes. Chaque séquence est ornée d'un macaron contre-publicitaire : *Pas vu à la télé.* On explique et on "montre", dans une certaine mesure, qu'Ardisson a mis à la trappe les passes d'armes dont je me tirais trop bien, et l'une où, d'après le journaliste, je "retournais la situation", Ardisson se retrouvant "en posture d'accusé" – c'est l'épisode dit "de la chair fraîche", au cours

duquel l'animateur avait exposé que le pays avait besoin d'immigration contrairement à mes dires, les industries réclamant de la chair fraîche. J'avais vivement réagi : coupé!

Je dois reconnaître qu'on pourrait se rêver alliés plus reluisants qu'*Entrevue.* Mais cette petite mise au point m'a tout de même fait plaisir.

***

Un contributeur au site de l'In-nocence se plaignait récemment, à l'intention de certain "répertoire des nocences" que Charcellay et moi avons ouvert, de la sonorisation commerciale des villes, qui le mettait hors de lui. Elle me met de même hors de moi. J'ai même grand-peine à concevoir comment elle a pu venir à l'esprit d'édiles démocratiques. J'y songeais hier matin à Lectoure. Tout au long de la rue principale, haut-parleurs et, comme souvent, musette, annonces publicitaires, racolages commerciaux, chansons du jour ou de la veille. Comment les riverains peuvent-ils s'accommoder de cela? Si j'habitais une de ces belles maisons de la rue Nationale, je devrais me résigner à voir perdue pour le travail une journée par semaine, et sans doute davantage? Comment peut-on imposer cela à qui que ce soit? Comment la communauté peut-elle assumer elle-même, sans le moindre scrupule apparemment, un tel degré de *nocence* ? Je suis sûr que les responsables dénoncent dûment tous les "fascismes", trois fois par jour. Mais ce "fascisme"-là, forcer n'importe qui à se farcir cette pistrouille, et donc empêcher les victimes de vivre leur vie tant que dure le supplice, c'est bien un des plus impudents et abusifs que je puisse concevoir, en ce qui me concerne.

Dimanche 29 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Ardisson donnait hier son *best of* de l'année qui s'achève, comme la veille l'avait fait son rival Fogiel. Il avait quelques invités, qui pouvaient demander à

revoir celles des séquences de “Tout le monde en parle” qui les avaient le plus marqués. Pierre Lescure, naguère directeur de Canal Plus, et remercié cette année par Jean-Marie Messier, peu de temps avant la chute de celui-ci, a demandé à revoir l’interview de ce M. de Beaufort, je crois, qui s’est mis en tête de sauver l’honneur de Maurice Papon, et d’œuvrer pour sa réhabilitation. Je suis certain d’avoir parlé ici de cet entretien, qui m’avait frappé moi aussi, mais probablement pour d’autres raisons. « Un grand moment de télévision », disait Lescure. Et sans doute il n’avait pas tort. Au fond c’est à ce malheureux Beaufort que je songeais quand j’étais moi-même l’invité d’Ardisson, et c’est à son triste sort qu’il me semblait essentiel d’échapper à tout prix. Je me souvenais de sa sortie dans un silence de mort, lui les épaules voûtées, traînant une grosse serviette pleine de dossiers qui bien sûr ne lui avaient servi à rien. Et je m’avise aujourd’hui que ce que souhaitait Ardisson en m’invitant moi, c’était renouveler ce haut fait, qui semble à certains admirable au point qu’ils en réclament une nouvelle diffusion. Je m’en suis un peu mieux tiré que le pauvre Beaufort, mais de justesse.

En tout cas, *grand moment de télévision* ou non, personnellement je ne me serais pas soucié de revoir cette scène de curée, que j’avais trouvée fascinante, certes, mais, aussi, effrayante et sinistre. Lescure et Ardisson étaient d’accord : ce qui rendait l’échange inoubliable, c’est qu’on voyait y affleurer tout cru «le vieil antisémitisme français », intact, éternel et présent comme si rien n’était arrivé. Lescure voulait revoir le meilleur moment, celui où Ardisson avait demandé à Beaufort, justement, si ce qui le poussait à agir ce n’était pas, tout simplement, «le vieil antisémitisme français». Et «Comment? s’était écrié le malheureux, tombant tête la première dans le panneau. Mais j’ai travaillé dix ans dans une banque juive! »

Dès lors il était perdu. J’ai déjà noté tout cela, et la suite. Finalement Julien Dray avait voulu savoir de Beaufort, à cet instant réduit au statut de pauvre pantin désarticulé, si dans le cas où à l’Assemblée nationale il y avait trois cent cinquante députés juifs, mettons, ce serait une Assemblé juive, selon le raisonnement qui faisait, selon lui, qu’une banque pouvait être “juive” ? L'autre n’était plus en état de répondre, à ce moment-là, et la question était restée en l’air. Elle est pourtant intéressante. Car sans

doute, en pareille hypothèse, l'Assemblée nationale ne serait pas une assemblée juive, non, mais certaines interrogations pourraient surgir à propos de la disproportion entre un groupe donné de citoyens et sa représentation, en l'occurrence politique. Pareilles interrogations, cependant, auraient sans doute un peu de mal à sourdre.

Ce matin, à "Écoute Israël", le poète Claude Vigée était reçu par Victor Malka à propos du livre récent du cardinal Lustiger sur les relations entre juifs et chrétiens, entre la théologie chrétienne, surtout, et ses sources bibliques. Vigée était là en tant qu'ami ou relation du cardinal, mais il avait fort à faire pour le défendre face aux vives réserves de Malka. Je vois d'ailleurs, dans *L'Observateur* de la semaine dernière, que le rabbin Josy Eisenberg s'en prend vivement lui aussi au cardinal Lustiger, sous le titre "Non, monsieur le cardinal". Tout le monde pourtant paraît d'accord sur un point : la nécessité de discuter enfin ouvertement, loin des sous-entendus et des précautions oratoires qui rendent impossibles un véritable débat. Mais d'évidence on est bien loin de pareille liberté d'expression.

« Y a-t-il encore des sujets tabous? m'a demandé l'autre jour Jean-Pierre Elkabbach, lorsqu'il m'a reçu au Sénat.

– Oui, bien sûr, ai-je répondu. D'ailleurs ce n'est peut-être pas une mauvaise chose…

– Et quels sont-ils, d'après vous?

– Ils sont tellement tabous que je ne peux même pas répondre à votre question. »

Telle est bien en effet, à mon avis, la situation. Mais comme il serait agréable d'en sortir…

Lundi 30 décembre, neuf heures et demie du soir. Je me plains à Flatters, par téléphone, du manque de temps, de mon incapacité quotidienne à venir à bout des tâches que je m'impose, de la précipitation dans laquelle je vis jour après jour. Mais lui ne compatit pas du tout. D'une part il a entendu trois mille fois de ma part le même type de

doléance, d'autre part il est convaincu que cette façon échevelée de gérer le temps est nécessaire à mon équilibre, que c'est un arrangement d'existence que j'ai mis au point sans y penser et qui m'est indispensable, qu'enfin il a un excellent effet sur mon travail, qui lui devrait toute la tension, l'impatience, la vivacité que Flatters veut bien lui prêter.

Je lui dis aussi que dans quelques années, deux ou trois peut-être, en particulier lorsque je serai venu à bout des *Églogues*, je pourrai souffler un peu, lire à tête reposée, cesser de travailler toute la journée sept jours par semaine. Or il ne croit pas du tout que pareille évolution soit possible, ni seulement souhaitable. Il dit qu'elle m'est totalement étrangère, qu'un type qui s'y soumettrait ne serait pas moi.

Peut-être que des problèmes de santé me l'imposeront, qui sait, m'obligeront à changer mes rites. Dans mon bain, aujourd'hui, j'ai été pris d'une crampe épouvantable, j'ai cru que je n'arriverais pas à sortir de la baignoire. C'était tout le milieu du corps qui était bloqué. La douleur principale se situait à peu près au même endroit que celle que je devais jadis à mes vieilles coliques néphrétiques, mais elle était assez différente, moins "intérieure", et tout de même un peu moins forte. Dans l'après-midi les choses se sont assez rapidement arrangées d'elles-mêmes, j'ai même pu promener les chiens – sous la pluie –, mais je suis dans la situation ridicule d'un que menacerait à tout instant un "tour de rein".

***

Un homme nommé Nicolas Chaudun m'envoie un virulent petit ouvrage dont je n'approuve pas tout à fait le titre – *Le Paysage, les ploucs et moi –,* mais dont je partage entièrement les vues, et la colère. Il est justement publié dans la collection "Colère", aux éditions du Rocher. Je l'ai parcouru en vitesse : il n'a qu'une soixantaine de pages. L'auteur y déplore comme je le fais moi-même la mise à sac systématique du paysage français. Fustigeant les écologiques institutionnels, qui ne se soucient guère de cette question-là, il écrit : «Mais, bon Dieu, il n'est pas de pollution qu'atmosphérique ! Le grignotage, l'injure faite au regard en sont d'autres, tout aussi néfastes. Le beau, sous le ciel, est vital. Il dit

tout, ou presque, d’un peuple. Le chaos perceptible à l’œil nu préfigure l’agonie de ce peuple. »

C'est exactement mon sentiment.

J’étais accablé vendredi dernier, lorsque je me suis rendu à Auch, par l’aggravation constante des dégâts, le long de la route. Qui traverse du nord au sud le département du Gers en suivant l’axe routier principal ne voit pour ainsi dire plus que des horreurs – ou bien quelques belles choses, soit, mais enserrées de toute part entre les horreurs, assiégées par elles, dépouillées de leur beauté par l’impossibilité, pour elles, de vibrer en sympathie avec le paysage.

Le long de la nationale 21 il n’y a pratiquement plus de “paysage”, d’ailleurs – du moins au sens *lyrique* du terme. Ce n’est pas encore tout à fait ce qu’il est convenu d’appeler un “paysage industriel”, qu’on traverse, c’est presque pis que cela, c’est une sorte de banlieue générale en formation, une zone d’activités industrielles ou artisanales universalisée.

Hélas je n’ai même pas besoin de ces expéditions pour constater le phénomène. Je peux le suivre de mes fenêtres, et m’en lamenter jour après jour. Entre Plieux et Miradoux, au nord, le désastre ne cesse d’empirer : ce ne sont que hangars et ateliers de tôle, sur toutes les pentes. Au sud, entre Plieux et Castelnau-d’Arbieu, le saccage est moins avancé. Il ne m’en attriste que davantage. J’ai eu le temps de prendre mon parti d’un enlaidissement qui se poursuit sans relâche depuis des années, d’un côté. De l’autre, il est à peine entrepris. Hier encore le panorama était presque intact, sur ce flanc-là. Il était encore temps d’arrêter le mouvement. Il serait encore temps aujourd’hui. Mais on sait bien que personne ne le fera, que personne n’aura la capacité de le faire, ni seulement la volonté, ni même le désir. C'est cela qui est désespérant. Il n’y a de petite consolation qu’à constater que d’autres, de très rares autres, comme ce Nicolas Chaudun, souffrent aussi. Mais que peuvent-ils empêcher?

Mardi 31 décembre, neuf heures du soir. Avant d'aller chercher Pierre à la gare de Valence-d'Agen tout à l'heure, j'ai essayé de mettre au point ma partie de la transcription de l'échange avec Carrère et Finkielkraut, sur France Culture, au printemps dernier – je me suis engagé, et les deux autres aussi, probablement, à remettre le texte à l'éditeur genevois dans les tout premiers jours de janvier. Mais ces passages de l'oral à l'écrit donnent toujours beaucoup plus de travail qu'on ne l'imagine. Certains trous d'air de l'échange, qui peut-être étaient passés inaperçus dans le brouhaha de la parole partagée, sont d'une béance très évidente sur le papier. Je m'étais bien gardé d'entendre, par exemple, une question très pertinente de Finkielkraut sur le paradoxe (le mot était tout à fait poli de sa part) qu'il y a pour moi à dénoncer contre Hermogène, et avec Cratyle, le caractère conventionnel du langage, des mots, et de leurs rapports avec leur sens, alors que je m'élève en toute occasion, d'autre part, contre le pseudo "naturel" et le *so-called* "soi-mêmisme" en leur opposant précisément les vertus de la convention, de la médiation, de la courtoisie, etc. Comment, demande en substance Finkielkraut, puis-je m'élever à la fois contre le triomphe de la convention dans le langage (l'"hermogénisme"), pour aller vite, et contre le triomphe de la bonne franquette, du je-suis-venu-comme-j'étais, du moi-je-dis-ce-que-je-pense et autres modalités coutumières de l'"être-soi-même"? Comment ces deux tendances que je crois relever peuvent-elles triompher *ensemble,* alors qu'elles paraissent totalement contradictoires ?

L'ennui est que, mis au pied du mur, je n'en sais trop rien. A la radio je m'en tirais en parlant d'autre chose – d'ailleurs en toute bonne foi car je n'ai pas souvenir d'avoir buté sur cet obstacle logique. Mais pour un livre, si bref soit-il, il me faut bien trouver une réponse. Et elle ne me vient pas facilement.

***

Finkielkraut, toujours lui, faisait remarquer récemment qu'on n'a jamais autant tapé sur ce pauvre Huntington et sur sa théorie du "choc des civilisations" qu'à partir du moment où tout paraît la confirmer. En

effet, si Huntington est voué aux gémonies par tous les discoureurs autorisés, ce n'est pas que ses prédictions soient infirmées par les faits, c'est au contraire que tous les événements leur donnent jour après jour plus de crédit. Huntington n'est pas mal vu parce qu'il a tort, mais parce qu'il a raison ; et parce que plus il a raison, plus son interprétation du monde donne tort aux idéologues, aux journalistes et aux hommes politiques bien-pensants, et dénonce le danger du monde que ceux-là nous construisent.

Je pense souvent à Mauriac tâtant le somptueux manteau de fourrure neuf de Mme Daniel-Rops, après l'immense succès commercial du livre de son mari sur Jésus, et disant : «Doux Jésus...» Chaque fois qu'un événement confirme la justesse des analyses huntingtoniennes, je me dis : «Décidément, Mme Huntington va pouvoir s'offrir un beau manteau de fourrure, et satisfaire tous ses caprices...» Or c'est à peu près tous les jours.

Si on envisage l'ensemble des événements qui font l'actualité, la moitié au moins peuvent être ramenés à une forme ou une autre d'affrontement entre musulmans et chrétiens. Si on prend en compte, en plus, les affrontements entre musulmans et hindous, musulmans et animistes, et bien sûr musulmans et juifs, on dépasse de très loin le seuil des trois quarts de ce qui constitue quotidiennement l'information.

Il n'est bruit ces jours-ci que de la "filière tchétchène" et de ses ramifications en France, qui apparemment sont nombreuses. A peine s'est-on familiarisé avec "les quatre de Romainville", voici que la grande vedette du jour est certain bagagiste de Roissy, qui aurait été surpris sur le parking de l'aéroport avec assez d'armes et d'explosifs, dans le cadre de sa voiture, pour faire sauter tous les avions qu'il souhaitait. A propos de l'identité du présumé coupable, les journalistes ont eu leur moment de coquetterie habituelle, mais je remarque qu'il s'abrège. Ce bref élan de pudeur surmonté, on a appris que le bagagiste, suivant les versions, était "algérien" ou bien "français d'origine algérienne", ce qui paraît plus vraisemblable. Le malheureux va passer au poste ou au dépôt la nuit de la Saint-Sylvestre. Il nie depuis vingt-quatre heures et plus toute intention d'attentat, et soutient que toute l'affaire est un coup monté par sa belle-

famille, qui a juré sa perte. La belle-famille a déjà pour avocat, cependant, l'omniprésent Me Collard!

A Strasbourg et ailleurs on prend toutes précautions pour tâcher de limiter autant que faire se peut les effets de la jeune et très active tradition des incendies de voitures.

La grande mosquée de Lyon a fait l'objet de jets de peinture tricolore. Une autre mosquée plus modeste a été détruite par les flammes.

Le premier de ses attentats, tout à fait répréhensible pour sa portée symbolique, certes, est d'un degré de nocence assez limité, malgré tout – pas d'insultes à proprement parler, pas de menaces –, et, si j'ose l'écrire, d'une indéniable, quoique inexcusable, qualité esthétique : les jets de peinture bleue ou rouge ont fait en rencontrant le mur, puis en dégoulinant sur lui, des taches qu'on nous a beaucoup montrées, et qui évoquaient singulièrement certaines réalisations de l'expressionnisme abstrait : beaucoup moins désagréables à l'œil, en tout cas, que les tags qui couvrent la plupart des murs de France.

De l'autre affaire, celle de l'incendie, on parle moins, sans doute parce qu'il s'agissait d'une petite mosquée peu monumentale et beaucoup moins en vue. Le délit me semble infiniment plus grave, pourtant – à telle enseigne que le parti de l'In-nocence va émettre un communiqué, demain ou après-demain, pour dire son indignation.

1 L'*Éloge de la honte* et l'*Éloge du chuchotement* figurent aux côtés du texte intitulé *Syntaxe, ou l'autre dans la langue*, dans le recueil de ce titre, P.O.L, 2004.

DU MÊME AUTEUR

ÉGLOGUES

Renaud Camus, *Passage*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1975.

Denis Duparc, *Échange*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1976.

1. Renaud Camus et Tony Duparc, *Travers*, roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.

2. Jean-Renaud Camus et Denis Duvert, *Été* (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

ÉLÉGIES

Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.

L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989. Réédition Éditions P.O.L, 1991.

L'Élégie de Budapest, in *Le Voyage à l'Est*, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.

Le Bord des larmes, Éditions P.O.L, 1990.

Le Lac de Caresse, Éditions P.O.L, 1991.

Vie du chien Horla, Éditions P.O.L, 2003.

ÉLOGES

Éloge moral du paraître, Sables, 1995. Réédition Éditions P.O.L, 2000.

CHRONIQUES

Tricks, Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Incomparable (avec Farid Tali), Éditions P.O.L, 1999.

Corbeaux, journal de l'affaire Camus suivi de quelques textes rebutés, Les Impressions nouvelles, 7, rue Taclet, B.P. 22, 75965 Paris cedex 20. e-mail : i.n@free.fr.

JOURNAL

Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Éditions P.O.L, 1994.

La Guerre de Transylvanie (Journal 1991), Éditions P.O.L, 1996.

Le Château de Seix (Journal 1992), Éditions P.O.L, 1997.

Graal-Plieux (Journal 1993), Éditions P.O.L, 1998.

La Campagne de France (Journal 1994), Éditions Fayard, 2000.

La Salle des Pierres (Journal 1995), Éditions Fayard, 2000.

Les Nuits de l'âme (Journal 1996), Éditions Fayard, 2001.

Derniers jours (Journal 1997), Éditions Fayard, 2002.

Hommage au Carré (Journal 1998), Éditions Fayard, 2002.

Retour à Canossa (Journal 1999), Éditions Fayard, 2002.

K.310 (Journal 2000), Éditions P.O.L, 2003.

Sommeil de personne (Journal 2001), Éditions Fayard, 2004.

ROMANS

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.

Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.

Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.

Le Chasseur de lumière, Éditions P.O.L, 1993.

L'Épuisant Désir de ces choses, Éditions P.O.L, 1995.

L'Inauguration de la salle des Vents, Éditions Fayard, 2003.

RÉCITS

El, dessins de François Matton, Éditions P.O.L, 1996.

RÉPERTOIRES

Etc. (Abécédaire), Éditions P.O.L, 1998.

Répertoire des délicatesses du français contemporain, Éditions P.O.L, 2000.

MISCELLANÉES

Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.

Notes achriennes, Éditions P.O.L, 1982.

Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.

Notes sur les manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.

Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L, 1990.

Du sens, P.O.L, 2002.

TOPOGRAPHIE

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables, 1994. Édition augmentée : *Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne*, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de la Lozère, Éditions P.O.L, 1996.

Le Département du Gers, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de l'Hérault, Éditions P.O.L, 1999.

QU'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.

« VAISSEAUX BRÛLÉS »

P. A. (Petite Annonce), Éditions P.O.L, 1997.

Vaisseaux brûlés (Petite Annonce), http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus, 1998, 1999, 2000.

Ne lisez pas ce livre! (Vaisseaux brûlés 1), Éditions P.O.L, 2000.

Killalusimeno, Éditions P.O.L, 2001.

Est-ce que tu me souviens ?, Éditions P.O.L, 2002.

ÉCRITS SUR L'ART

Discours de Flaran, Éditions P.O.L, 1997.

Nightsound (sur Joseph Albers) suivi de *Six Prayers*, Éditions P.O.L, 2000.

ENTRETIENS

L'Étrangèreté, entretiens avec Emmanuel Carrère et Alain Finkielkraut suivi de *La mort d'Ailleurs*, extraits de textes inédits, Éditions du Tricorne, Genève, 2003.

La Dictature de la petite bourgeoisie, entretiens avec Marc du Saune, Éditions Privat, 2005.

CONFÉRENCES

Syntaxe ou l'autre dans la langue, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse ou l'autre dans la voix,* Éditions P.O.L, 2004.